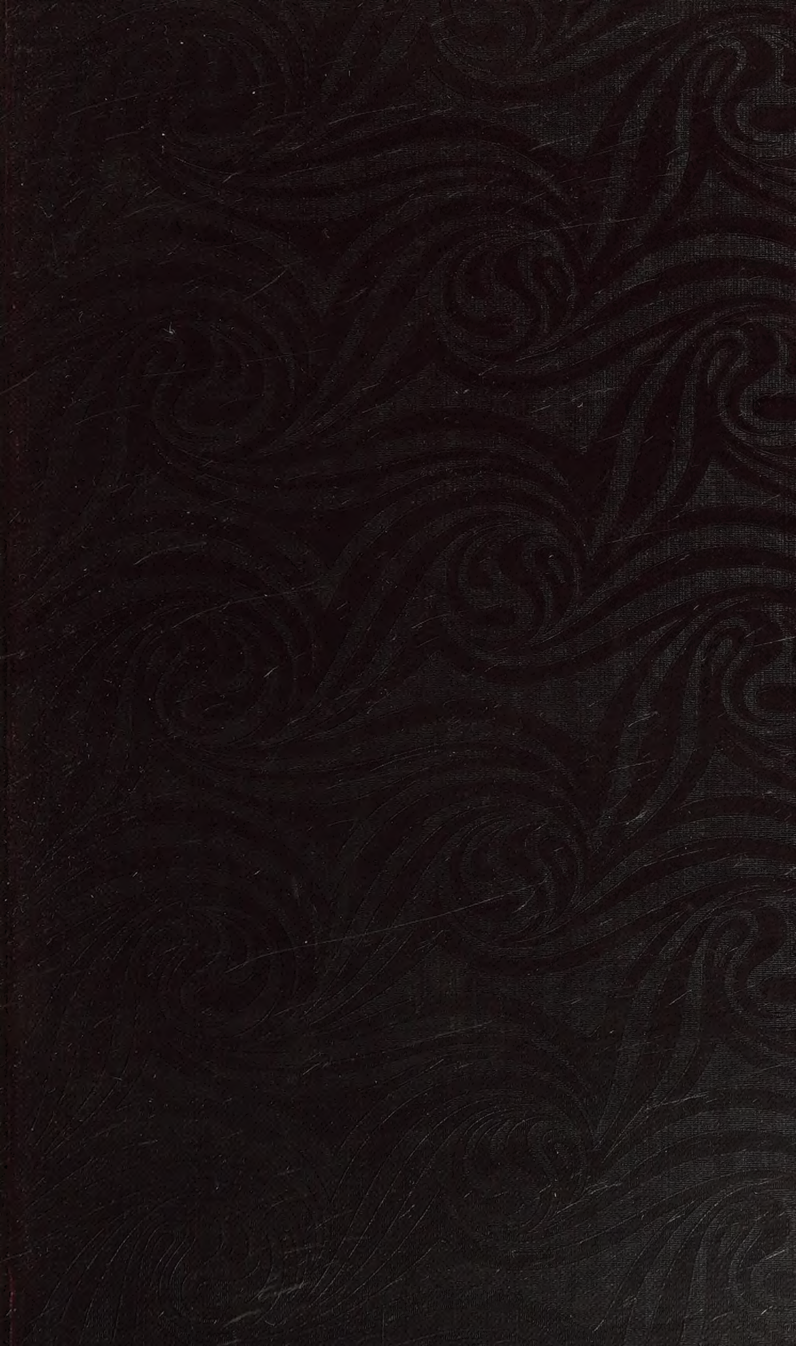

Bound by
V.J. LANGUILLE & CO
Spokane, Wash.

558

ŒUVRES

DE

SAINTE THÉRÈSE

TOME DEUXIÈME

LE LIVRE DES FONDATIONS. — LES EXCLAMATIONS DE L'AME
OU ÉLÉVATIONS A DIEU. — AVIS SPIRITUELS

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1926.

ŒUVRES
DE
SAINTE THÉRÈSE
TRADUITES
SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX
PAR
LE P. MARCEL BOUIX
De la Compagnie de Jésus

TOME DEUXIÈME
LE LIVRE DES FONDATIONS. — LES EXCLAMATIONS DE L'AME
OU ÉLÉVATIONS A DIEU. — AVIS SPIRITUELS.

DIXIÈME ÉDITION
REVUE AVEC SOIN ET AUGMENTÉE
PAR
JULES PEYRÉ

ALMA COLLEGE
247.083
LIBRARY
T272
Alma, California

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90
1927

44691

247083
T272
1925
v.2

NIHIL OBSTAT

D. CARRÈRE.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 11 Maii 1914.

E. ADAM,

V. G.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

Le récit des *Fondations* de sainte Thérèse est la suite naturelle du récit de sa *Vie*. Quiconque a lu le second doit lire le premier pour avoir l'autobiographie presque complète de la sainte. Il y faut suivre jusqu'à la mort l'étonnante activité de cette femme qui, au milieu de difficultés énormes, multiplie les monastères et gouverne l'ordre naissant.

Comme Notre-Seigneur lui avait ordonné, après l'établissement de Saint-Joseph d'Avila, de continuer les fondations, il lui ordonne aussi d'en écrire l'histoire. Malgré sa répugnance à prendre la plume, quand, d'autre part, elle a tant d'affaires matérielles à débrouiller, elle obéit, et, sur un signe de son confesseur le P. Ripalda, elle rédige en 1573, neuf chapitres.

Qu'on ne cherche pas dans ces premières pages uniquement de l'histoire et un rigoureux enchaînement de faits. L'auteur qui aime les digressions et qui se préoccupe des besoins spirituels de ses filles, arrête son récit pour leur prodiguer des avis, leur signaler certaines ruses du démon, consacrer tout un chapitre à la mélancolie et un autre à l'obéissance.

Après avoir raconté la fondation de Malaga, la sainte interrompt son travail pendant trois ans. En 1576, elle le reprend. Avant trois mois, elle a composé dix-huit nouveaux chapitres qui contiennent, outre les fondations de onze monastères, des détails instructifs sur saint Jean de la Croix et le P. Antoine de Jésus, sur Casilde de Padilla et Béatrix de l'Incarnation, sur le P. Gratien.

Enfin, les quatre dernières fondations occupent les quatre derniers chapitres. Il est vraisemblable que le récit en fut composé à mesure qu'elles s'accomplissaient. L'histoire de la dernière fondation fut écrite à Burgos même, en 1582.

Pressentant sa fin prochaine, la sainte confia au docteur Manso le manuscrit qui comptait 133 feuillets in-folio. L'écriture est ferme dans l'ensemble ; mais les dernières pages trahissent la fatigue et l'épuisement.

Pas de titre en tête du Livre. Les chapitres seuls sont précédés d'un titre particulier ou sommaire, contenant d'ordinaire la date de la fondation.

Cet ouvrage de la sainte ne fut connu du public que longtemps après les autres. Il ne faisait point partie de l'édition princeps de 1588, due à Luis de Léon. On le comprend. Il fallait ménager certains personnages qui vivaient encore et dont le nom revenait çà et là dans le corps du livre.

C'est en 1610 seulement que la Mère Anne de Jésus, de concert avec le P. Gratien, le fit imprimer à Bruxelles. Plusieurs éditions espagnoles suivirent celle-là. En 1880, La Fuente donnait des *Fondations* une belle édition photo-lithographique de format in-folio.

La traduction du P. Bouix est généralement exacte. Elle ne mérite pas les mêmes reproches que celle de la *Vie* et du *Chemin de la Perfection*. Aussi n'avons-nous pas cru devoir la soumettre aux mêmes retouches. Un minutieux travail de revision n'était pas nécessaire.

Nous espérons que cette nouvelle édition aura le même succès que les précédentes. La lecture des *Fondations* sera toujours chose savoureuse (*es cosa sabrosa,* disait la Sainte), et, suivant une révélation de Notre-Seigneur, *elle fera du bien à un très grand nombres d'âmes.*

Jules PEYRÉ.

Limoges, le 6 mai 1914.

LE LIVRE

DES FONDATIONS

AVANT-PROPOS

Mon expérience et mes lectures m'ont fait connaître les inappréciables avantages de l'obéissance. Cette vertu, à mon avis, est la voie la plus courte pour avancer dans le service de Dieu et pour acquérir l'humilité; elle nous rassure contre la crainte, salutaire, d'ailleurs, durant cette vie, de nous égarer dans le chemin du ciel; enfin elle nous donne la paix, trésor si désirable pour ceux qui aspirent à plaire au Seigneur. D'où pourrait, en effet, naître le trouble dans des âmes qui se sont pleinement abandonnées entre les mains de cette sainte obéissance, et lui ont soumis leur entendement, ne voulant plus avoir d'autre jugement que celui de leurs confesseurs, si elles vivent dans le monde, ou celui de leurs supérieurs, si elles vivent dans l'état religieux? Le démon cesse bientôt de les assaillir par ces inquiétudes dont il agite continuellement les autres, parce qu'il voit qu'il y perd au lieu d'y gagner. En un mot, l'obéissance exerce sur nous l'action la plus salutaire : elle nous rappelle sans cesse notre résolution de nous soumettre en tout à celui qui nous tient la place de Dieu, afin de n'avoir plus d'autre volonté que la sienne ; et par là elle nous rend maîtres de ces mouvements impétueux de la nature qui nous portent à suivre nos goûts, souvent même à sacrifier le devoir au plaisir.

Notre-Seigneur, par sa bonté, m'ayant découvert le riche trésor enfermé dans cette précieuse vertu, je me suis appliquée à la mettre en pratique, mais, hélas ! d'une manière bien lâche et bien imparfaite. Souvent, il est vrai, les hésitations de mon obéissance venaient de la vue claire de mon peu de vertu ; je me sentais trop faible pour exécuter certaines choses qui m'étaient commandées. Daigne le divin Maître suppléer à ce qui me manque pour remplir la tâche qu'on m'impose !

En 1562, l'année même de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, étant dans ce monastère, je reçus ordre du père Garcia de Toledo, religieux dominicain, alors mon confesseur, d'écrire, avec l'histoire de cet établissement, plusieurs autres choses qu'on lira plus tard, si mon écrit voit le jour.

Onze années se sont écoulées depuis, et je me trouve en 1573 dans notre monastère de Salamanque. Mon confesseur est le père maître Ripalda, recteur du collège de la compagnie de Jésus. Il a lu le récit de la première fondation, et il a jugé que l'histoire des sept fondations suivantes, ainsi que du commencement des premiers monastères des Carmes déchaussés, contribuerait à la gloire de Notre-Seigneur; en conséquence, il m'a commandé de l'écrire[1].

---

[1] Jérôme Ripalda était né dans l'Aragon. Son père, Bernardin Ripalda, médecin célèbre de son temps, l'envoya très jeune encore à Alcala, pour y faire ses études. A peine Jérôme était-il dans sa quatorzième année qu'il entrevit, à la lumière de la foi, tout ce qu'il y avait de grand dans la vie apostolique; il résolut de s'y consacrer, et il entra dans la compagnie de Jésus. Marchant d'un pas rapide dans la double carrière de la science et de la vertu, il devint un théologien éminent et un saint religieux. Il gouverna diverses maisons de son ordre, celles de Villagarcia, de Salamanque, de Burgos et de Valladolid. On lui confia également la charge de former les novices. Homme complet, il unissait à la science du théologien l'éloquence de l'orateur et le feu divin de l'apôtre. Il avait reçu du Ciel une grâce spéciale pour convertir les âmes, et pour les diriger dans les voies du salut. A ces traits, on comprend quelle dut être la fécondité de son ministère. Le cœur de l'apôtre se révélait en lui jusque dans les plus simples entretiens; il y parlait de Dieu avec un tel charme, qu'il enflammait tous les cœurs de son amour.

Le père Jérôme Ripalda fut un des confesseurs de sainte Térèse; il connut les trésors de grâce que Dieu avait mis en elle, et la haute mission qu'il lui avait donnée dans son Église : aussi ne négligea-t-il rien pour seconder la réformatrice du Carmel dans l'établissement de ses monastères. Nous verrons au chapitre XXIX de ce livre que ce fut lui qui, de concert avec le père Balthasar Alvarez, encouragea la sainte à entreprendre les dernières fondations qui couronnèrent ses travaux et sa vie. A Valladolid, il dirigea et fit entrer au Carmel la célèbre Stéphanie des Apôtres, qui fut, comme on le verra au chapitre XI, favorisée des grâces les plus élevées.

Ce grand maître de la vie spirituelle conduisit durant de longues années Marie de Acugna, femme de l'adelantado de Castille, et Louise de Padilla, sa fille, dont la séraphique Térèse nous a dépeint la sainteté en termes si magnifiques, au chapitre X de ce livre.

Le père Jérôme Ripalda fut un modèle des vertus religieuses; il brilla par son amour de la pauvreté, et par la perfection de son obéissance; il ne cessa jamais, jusqu'au dernier terme de sa longue carrière, de châtier son corps par toutes sortes d'austérités. Mais ce qui domina tout en lui, ce qui le rendit si puissant en œuvres et

Je l'avouerai, au premier abord, cela m'a paru impossible. Comment, en effet, en venir à bout au milieu d'occupations si nombreuses, ayant tant d'affaires à expédier, de correspondances à entretenir, d'ordres de mes supérieurs à exécuter? Nouvel obstacle, mon peu de moyens et mon incapacité; enfin, ma santé est si ruinée que, sans ce surcroît de travail, le seul poids de ma charge me semble souvent intolérable. Qu'ai-je donc fait? Dans mon angoisse je me suis recommandée à Notre-Seigneur; et tandis que je répandais mon âme en sa présence, le divin Maître m'a adressé ces paroles : « Ma fille, l'obéissance donne

---

en paroles, ce fut un ardent amour pour Jésus-Christ, une soif insatiable de sa gloire, une union intime avec lui par une oraison habituelle, cachet éternel de tous ceux que Dieu appelle à faire quelque chose de grand dans son Église.

Durant les dernières années d'une vie si pleine, il fut le charme, la consolation, l'exemple, la lumière, j'ai presque dit le cœur des maisons où il vécut. Ses frères voyaient en lui le tendre ami du divin Maître et le tendre ami de leurs âmes; ils se sentaient heureux et forts sous sa direction paternelle.

Ce grand serviteur de Dieu mourut à Tolède, plein de jours et de mérites, le 21 avril 1618; il était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Dès qu'il eut rendu le dernier soupir, ses traits brillèrent d'une sérénité plus grande que de son vivant. Ses membres demeurèrent souples et flexibles. La ville entière assista aux funérailles de celui qu'elle appelait un saint. On regarda comme un précieux trésor les moindres de ses reliques, et l'on fit toucher à sa vénérable dépouille un nombre infini de rosaires et d'objets de piété.

Trois ouvrages que le père Jérôme Ripalda a laissés continuent sa mission apostolique. Le premier est un catéchisme élémentaire, chef-d'œuvre admiré depuis trois siècles, et suivi encore de nos jours en Espagne. Le second est intitulé : *Doux Colloque du pécheur avec Dieu.* Le troisième est la traduction en langue castillane du livre *De contemptu mundi.*

des forces. » Puisse cette consolante parole s'accomplir, et daigne cet adorable Sauveur me faire la grâce de rapporter fidèlement pour sa gloire les faveurs dont il a comblé notre ordre dans ces fondations. Mon récit, on peut en être sûr, ne renfermera rien que de vrai : et nulle part, à ma connaissance du moins, il ne présentera d'exagération. Les événements seront racontés comme ils se sont passés. Rien au monde ne pourrait m'arracher un mensonge dans les choses même les plus légères; qu'on juge si ma conscience me permettrait de blesser la vérité dans un écrit où je n'ai d'autre but que la gloire de Dieu : je ne croirais pas seulement perdre le temps, mais tromper le lecteur à l'aide de choses saintes : au lieu de procurer la louange à mon divin Maître, je l'offenserais, je me rendrais coupable envers lui d'une grande trahison. Qu'il daigne, je l'en supplie, me préserver d'un tel malheur.

Je parlerai de chaque fondation en particulier, et je le ferai avec toute la brièveté dont je serai capable; mais, hélas! avec un style aussi dépourvu de souplesse et de grâce que le mien, je crains que, malgré tous mes efforts, je ne fatigue le lecteur tout en me fatiguant moi-même. Heureusement cet écrit doit rester, après ma mort, entre les mains de mes filles; l'amour qu'elles me portent leur en fera excuser les défauts. Je ne l'ai entrepris par aucune vue personnelle, par aucun motif humain, mais uniquement pour faire louer et bénir leur divin Maître.

LE LIVRE

DES FONDATIONS

CHAPITRE PREMIER

MEDINA DEL CAMPO

Premières années du monastère de Saint-Joseph d'Avila. — Sainteté des religieuses. — Paroles mystérieuses de Notre-Seigneur à sainte Térèse sur le prochain développement de la réforme du Carmel.

Après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, je demeurai cinq années dans ce monastère. Autant que j'en puis juger maintenant, ce seront les plus tranquilles de ma vie. Que de fois, depuis, mon âme n'a-t-elle pas regretté la douceur d'un si paisible repos!

Durant cet intervalle, nous reçûmes un certain nombre de jeunes demoiselles qui triomphèrent généreusement du siècle. A l'éclat et à la recherche de leurs parures, on eût dit que le monde devait les retenir captives sous ses lois. Mais le divin Maître, se hâtant de les arracher aux vanités d'ici-bas, les conduisit dans sa maison, et les dota d'une perfection si élevée, que j'étais confuse de vivre au milieu d'elles. Le nombre de treize religieuses ne tarda pas à être atteint; c'était celui que nous avions résolu de ne point dépasser.

Je ne saurais dire combien il m'était doux de me trouver au milieu de ces âmes si saintes et si pures, dont l'unique soin était de servir et de louer Notre-Seigneur. Cet adorable Maître nous envoyait, sans aucune demande de notre part, le nécessaire pour vivre. Rarement nous eûmes à souffrir de ce côté; et, quand cela arrivait, ces saintes âmes en éprouvaient un redoublement de joie. Je ne pouvais me lasser de bénir Notre-Seigneur, en voyant en elles des vertus si sublimes, et en particulier cet oubli absolu des choses de la terre, pour ne s'occuper que de leur céleste Époux. Pour moi, quoique j'eusse le gouvernement du monastère, je ne me souviens point de m'être un instant préoccupée du soin du temporel : j'étais fermement convaincue que Notre-Seigneur ne manquerait point à des épouses fidèles, dont l'unique sollicitude était de lui plaire. Si parfois ce qui nous était donné se trouvait insuffisant pour nourrir la communauté, je le faisais distribuer à celles qui pouvaient le moins s'en passer; mais nulle ne se croyant de ce nombre, on n'y touchait point jusqu'à ce que Dieu eût envoyé de quoi donner une portion à toutes.

Quant à l'obéissance, elle fut admirable dans ces servantes de Dieu; c'est d'elles, je dois le dire, que j'appris la pratique de cette vertu, qui m'est si chère; et si j'avais été meilleure, j'aurais pu imiter de plus près leurs exemples. Entre mille traits que je pourrais rapporter, en voici un qui se présente maintenant à mon souvenir. On nous avait servi, un jour, des concombres au réfectoire. Celui qui me fut donné était petit et pourri en dedans. J'appelai à dessein une des religieuses qui avaient le plus d'esprit et de talent[1], et je lui dis, pour éprouver son obéissance, d'aller planter ce concombre dans un petit jardin que nous avions. Elle me demanda si elle devait le mettre en terre droit ou renversé. Je lui répondis de le mettre renversé. Elle partit sur-le-champ et planta le concombre de la manière que j'avais dit, sans qu'il lui vînt en pensée qu'il sécherait bientôt. Au contraire, dans son obéissance aveugle, elle se persuada que ce qui avait été commandé était ce qu'il y avait de mieux.

De temps en temps je donnais à une de ces religieuses six ou sept emplois incompatibles; sans dire un seul mot, elle les acceptait tous, convaincue qu'elle pouvait s'en acquitter.

Nous avions un puits dont l'eau, comme on nous l'affirmait, était fort mauvaise; il était d'ailleurs si profond qu'il semblait impossible de faire couler l'eau par des conduits, ce qui peut-être l'aurait rendue supportable. Je fis néanmoins venir des hommes de l'art pour tenter l'entreprise; ils se moquèrent de moi, disant que c'était dépenser de l'argent à pure perte. Je proposai la chose aux sœurs, et leur demandai leur avis. Une d'elles dit sans hésiter : « Il faut l'entreprendre. Notre-Seigneur est obligé de nous envoyer de l'eau du dehors, et de nous donner en outre de quoi nourrir les personnes qui nous l'apportent; le divin Maître s'en tirera certainement à meilleur marché en nous la donnant dans la maison, et partant il le fera. » En voyant cette foi vive et le ton résolu dont cette sœur prononça ces paroles, je regardai la chose comme certaine; et, contre l'avis des fontainiers, je fis mettre la main à l'œuvre. Le Seigneur nous fut favorable; nous tirâmes de ce puits un filet d'eau excellente à boire, et qui nous a suffi jusqu'à ce jour[1].

---

[1] Marie de Saint-Jean-Baptiste, dans le siècle Marie de Ocampo, nièce de sainte Térèse. Voyez sa biographie dans la *Vie* de la sainte, page 385.

Je ne raconte pas ce fait pour en montrer le côté miraculeux; car si je voulais faire le récit des miracles, j'aurais d'autres choses à dire. En rapportant fidèlement les circonstances de ce fait, j'ai simplement voulu donner une idée de la foi de ces saintes filles. D'ailleurs, mon premier but dans cet écrit n'est point de louer les religieuses de ces monastères, qui toutes, jusqu'à ce jour, grâce à la bonté de Dieu, ont marché dans les mêmes voies. Que de traits semblables à celui que je viens de raconter, et combien d'autres encore d'un genre différent n'aurais-je pas à rapporter en preuve de leur foi et de leur vertu! mais ce serait trop long. Ce récit aurait néanmoins son utilité : il servirait à exciter les religieuses qui viendront après nous à marcher sur les traces de leurs devancières. Au reste, s'il entre dans les desseins du Seigneur que des particularités si édifiantes soient connues, les supérieurs, je n'en doute pas, donneront ordre aux prieures de les écrire.

Une misérable comme moi vivait donc au milieu de ces anges; la manière intime dont je les ai connues ne me permet pas de leur donner un autre nom[2]. Elles me découvraient non seulement la moindre faute, même intérieure, mais encore les grâces insignes dont Notre-Seigneur les comblait, les grands désirs de perfection qu'il allumait en elles, et le souverain détachement qu'il leur donnait de toutes les choses d'ici-bas. La solitude faisait leurs délices; elles m'affirmaient qu'elles ne pouvaient jamais se lasser d'être seules. Recevoir une visite, même de leurs frères, était pour elles un tourment; et celle qui avait le plus de loisir pour rester dans un ermitage s'estimait la plus heureuse. Lorsque je considérais la haute vertu de ces âmes, le courage dont Dieu les animait pour souffrir et se consumer à son service, courage bien au-dessus de celui des femmes, il me venait souvent en pensée qu'en mettant en elles de si riches trésors, ce Dieu de bonté se proposait quelque grand dessein. A la vérité, je ne prévoyais rien de ce qui arriva dans la suite, et je n'aurais pu même alors en concevoir la possibilité. Cependant je sentais croître de jour en jour dans mon cœur ces ardents désirs de contribuer au salut de quelque âme. Je me voyais souvent comme une personne qui, ayant un grand trésor en réserve, et désirant en faire part à tout le monde, se sentirait les mains liées et dans l'impuissance d'en distribuer la moindre partie. C'est la fidèle image de l'état de mon âme; elle était comme enchaînée. Les grâces dont le Seigneur me favorisait durant ces années étaient très grandes; mais, demeurant concentrées en moi, elles me paraissaient inutiles. N'ayant que mes prières pour témoigner à Dieu mon dévouement, je ne cessais de les lui offrir. J'exhortais mes compagnes à faire de même, je cherchais à allumer en elles une sainte passion pour le salut des âmes et pour l'accroissement de l'Église. Ce feu sacré du zèle brûlait tellement dans le cœur de ces vierges, que tous ceux qui conversaient avec elles sortaient très édifiés de leur entretien. Ainsi s'enflammaient mes désirs de travailler à la gloire de Dieu.

---

[1] On appela cette source la fontaine de Marie-Saint-Jean-Baptiste.

[2] Nous donnerons, à la fin de ce chapitre, les biographies de quelques-unes de ces premières filles de sainte Térèse.

Il s'était écoulé un peu plus de quatre ans depuis la fondation de Saint-Joseph, lorsqu'un religieux de l'ordre de Saint-François, récemment arrivé des Indes, vint me voir. C'était le Père Alphonse Maldonado, homme vraiment apostolique. Il avait les mêmes désirs que moi d'étendre le royaume de Jésus-Christ; mais, pour lui, il pouvait en venir aux œuvres, et je lui enviais extrêmement un tel bonheur. Il commença par me raconter combien de millions d'âmes se perdaient, faute d'instruction, dans ces contrées lointaines; après cet entretien particulier, il nous fit à toutes un discours pathétique pour nous porter à la pénitence; ensuite, il prit congé de nous. Je demeurai si affligée de la perte de tant d'âmes, que je ne pouvais contenir les transports de ma douleur; je m'en allai dans un ermitage, et là, donnant un libre cours à mes larmes, j'élevais vers mon divin Maître de ces cris intimes du cœur, le conjurant de me donner le moyen de gagner quelques âmes à son service, puisque le démon lui en ravissait un si grand nombre; et comme je n'avais pour venir en aide à tant d'infortunés que mes prières, je le suppliais instamment de leur donner quelque valeur. Je portais une sainte envie à ceux qui, possédés du désir de faire aimer Jésus-Christ, avaient la liberté de se dévouer à une cause si belle, dussent-ils pour son triomphe affronter mille fois la mort. Je dois le dire, cette soif du salut des âmes est l'attrait que Notre-Seigneur m'a donné. Aussi, quand je lis les vies des saints, le récit des travaux apostoliques de ceux qui ont conquis des adorateurs à Dieu et peuplé le ciel, excite bien plus ma dévotion, mes larmes, mon envie, que le tableau de tous les tourments endurés par les martyrs. Selon moi, Notre-Seigneur met à plus haut prix une âme que nous lui aurons gagnée par notre industrie et nos oraisons aidées de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre.

Cette peine si pénétrante dont je viens de parler ne m'abandonnait plus. Un soir, tandis que j'étais en oraison, Notre-Seigneur m'apparut en la manière accoutumée, et, me témoignant beaucoup d'amour, il me dit. comme pour me consoler : *Attends un peu, ma fille, et* *tu verras de grandes choses*. Ces paroles restèrent si profondément gravées dans mon cœur, qu'il n'était pas en mon pouvoir de les écarter de mon souvenir. Mais j'avais beau vouloir en pénétrer le sens, elles demeuraient pour moi un profond mystère. Elles m'avaient néanmoins grandement consolée, et m'avaient laissé la certitude que l'événement justifierait la prophétie. Quant au moyen dont Dieu devait se servir pour cela, il ne se présenta jamais à ma pensée. Six mois, ce me semble, se passèrent de la sorte; et, ce terme écoulé, arriva ce que je vais dire

NOTICES

SUR

QUELQUES-UNES DES PREMIÈRES CARMÉLITES

Nous croyons devoir réunir ici certains passages de sainte Térèse, qui jetteront un grand jour non seulement sur les biographies qu'on va lire à la fin du premier chapitre, mais encore sur toutes celles que nous donnerons dans le cours de ce second volume.

Au chapitre xxxv de sa *Vie*, elle rapporte le témoignage que Jésus-Christ lui-même a rendu à la sainteté des religieuses de Saint-Joseph d'Avila. « O miracle de la bonté divine! dit-elle, je ne puis me rappeler sans ravissement le secours si particulier que mon adorable Maître se plaisait à m'accorder pour la fondation de ce petit monastère. Il aime, j'en suis sûre, ce petit coin de la terre; il y prend ses divines complaisances, puisque lui-même me dit un jour dans l'oraison : *Ma fille, cette maison est pour moi un paradis de délices.* Il a choisi lui-même, on le voit, les âmes qu'il y a attirées. »

Au chapitre xxxvi, elle s'exprime ainsi : « Un autre jour, tandis qu'après Complies nous étions toutes en oraison dans le chœur, la très sainte Vierge m'apparut; elle était environnée d'une très grande gloire et portait un manteau blanc sous lequel elle nous abritait toutes. Elle me fit en même temps connaître *le haut degré de gloire auquel son divin Fils devait élever les religieuses de cette maison.* »

Dans ce premier chapitre du *Livre des Fondations*, elle dit, en parlant des religieuses de Saint-Joseph d'Avila : « Une misérable comme moi vivait au milieu de ces anges. La manière intime dont je les ai connues, ne me permet pas de leur donner un autre nom. »

Au chapitre IV du même livre, parlant de tous les monastères qu'elle avait fondés au moment où elle écrivait ce livre, elle leur rend ce glorieux témoignage, que nous sommes heureux de reproduire pour la première fois[1] tel qu'elle l'a écrit :

« Les grâces que Notre-Seigneur répand dans ces monastères sont si grandes, qu'à peine se rencontre-t-il dans chaque monastère une religieuse que le divin Maître conduise par la voie de la méditation ordinaire; toutes les autres sont élevées à la contemplation parfaite. Quelques-unes, plus avancées encore, sont favorisées de ravissements. Notre-Seigneur accorde à d'autres des grâces d'un ordre différent; il se communique à elles par des révélations et des visions qui portent manifestement les caractères de l'action divine. Il n'est pas maintenant un seul de ces monastères où il ne se trouve une, ou deux, ou même trois religieuses de cette dernière classe. »

Au chapitre XVI de ce livre, elle dit : « J'étais au monastère de Tolède, lorsque Dieu appela à lui une de nos sœurs. Un peu avant qu'elle rendît le dernier soupir, j'allai prier pour elle devant le très saint Sacrement, et je conjurai Notre-Seigneur de lui accorder une sainte mort. Après cette prière, me rendant à la cellule de la sœur, je vis en entrant le divin Maître vers le milieu du chevet de son lit; il avait les bras un peu ouverts, comme pour soutenir et défendre la mourante. Dans cette attitude, il me dit ces paroles : *Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront dans ces monastères : qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort.*

---

[1] Ce passage si remarquable a été dénaturé dans toutes les éditions espagnoles, et par conséquent dans toutes les traductions des œuvres de sainte Térèse. Nous le reproduirons au chapitre IV d'après le manuscrit original.

« Cette assurance sortie de la bouche même de Notre-Seigneur me causa une consolation extrême, et me fit entrer dans un profond recueillement. Quelques instants après, revenant à moi, je m'approchai de la malade et lui adressai quelques mots; elle me dit : *O ma mère! que je vais voir de grandes choses!* Ce furent ses dernières paroles, et elle mourut comme un ange.

« J'ai été témoin de la mort de quelques autres religieuses dans nos monastères, et j'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, un calme et une tranquillité ineffables : on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement ou dans le doux repos de l'oraison; rien n'indiquait au dehors qu'aucune tentation troublât la paix intime dont elles jouissaient. »

Enfin au chapitre XXXVIII de sa *Vie*, elle dit : « Ces divines lumières ont banni de mon cœur la crainte que j'avais de la mort. Mourir me semble maintenant la chose du monde la plus facile pour l'âme fidèle à Dieu, puisque, en un moment, elle se voit libre de sa prison et introduite dans l'éternel repos. Je trouve une grande ressemblance entre l'extase et la mort. En effet, l'esprit ravi en Dieu contemple les ineffables merveilles qu'il lui découvre, et l'âme, dès l'instant même où elle est séparée du corps, est mise en possession de tous les biens du ciel. Je ne parle pas des douleurs de la séparation, dont il faut faire très peu de cas; *et ceux qui auront véritablement aimé Dieu et méprisé les vanités de la terre, doivent, je pense, mourir avec plus de douceur. Mas dulcemente deben morir.* »

Nous ajouterons aux paroles de sainte Térèse celles de saint Jean de la Croix sur le même sujet : « La mort des âmes qui ont brûlé de l'amour de Dieu est souverainement suave et douce : la douceur de mourir surpasse tout ce qu'elles ont jamais ressenti de plus doux dans le cours de leur vie spirituelle. La cause de cet inénarrable plaisir qu'elles goûtent en mourant, c'est qu'elles succombent à la force même de l'amour divin. Près de s'unir à Dieu, elles commencent à entrevoir sa beauté, qui va se donner à elles et les transformer en soi, et l'impression de béatitude divine causée par cette vue est si puissante qu'elles succombent. Ainsi leur mort commence par un élan extatique d'amour qui brise leurs liens, et se termine par la claire vision et la pleine possession de Dieu. » (Saint Jean de la Croix, *Vive flamme d'amour*, cantique I, vers 6.)

Le prince de la théologie dogmatique dans ces derniers siècles confirme le sentiment de saint Jean de la Croix et de sainte Térèse. Suarez mourant prononce ces mémorables paroles : *Je n'eusse jamais cru qu'il fût si doux de mourir !*

URSULE DES SAINTS

Il est juste de faire d'abord connaître les quatre premières vierges auxquelles sainte Térèse donna l'habit le jour même de la fondation du monastère de Saint-Joseph, berceau de la réforme du Carmel.

Ursule des Saints, née à Avila, comme Térèse, eut la gloire d'être de ce nombre. La sainte fondatrice voulut qu'elle gardât le nom que ses pieux parents, Martin de Revilla et Marie Alvarez d'Arevalo, lui avaient fait donner au baptême.

La vie qu'Ursule des Saints mena à Saint-Joseph est celle dont sainte Térèse vient de nous offrir le tableau dans le chapitre premier de ses *Fondations*. Elle se consuma pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. En douze années, cette vierge magnanime acquit la riche moisson de mérites qui allait lui ouvrir la patrie à laquelle elle appartenait par son nom. La première parmi ses compagnes, elle échangea ce triste exil contre les joies éternelles de la cité sainte. Le jour même où elle mourut, sainte Térèse, qui se trouvait à Albe, la vit monter au ciel toute resplendissante de lumière, et avec l'éclat des corps glorifiés. C'est ce que la sainte affirma elle-même, quand elle fut de retour à Avila. (Voyez Ribera, *Vie de sainte Térèse,* liv. I, chap. XVII.)

MARIE DE SAINT-JOSEPH

Marie de Saint-Joseph vit le jour à Avila. Elle était sœur de Julien d'Avila, chapelain du monastère de Saint-Joseph, et compagnon de sainte Térèse dans ses voyages. Elle eut le bonheur de compter parmi les quatre premières vierges qui inaugurèrent la réforme du Carmel. Pendant plus de quarante ans, elle se montra digne d'avoir été choisie par sainte Térèse comme une des colonnes du naissant édifice. Le zèle apostolique, caractère distinctif des vierges du Carmel, brûla son cœur d'une flamme toujours croissante. Par son amour pour Jésus-Christ, par sa soif du salut des âmes, par l'admirable régularité de sa vie, elle ne cessa jamais d'édifier ses compagnes. Le divin Maître, voulant que sa sainte épouse fût reçue en triomphe par les anges aussitôt qu'elle rendrait le dernier soupir, acheva de purifier et d'embellir son âme par les souffrances qui marquèrent la fin de sa vie. Les quatre derniers jours qu'elle passa sur cette terre, Marie de Saint-Joseph perdit la parole et l'usage de ses sens : elle était en proie à une douloureuse agonie. Les religieuses avaient le cœur navré de la voir en cet état. La mère Isabelle de Saint-Dominique, s'approchant de la malade, lui suggéra de faire beaucoup d'actes de résignation et d'abandon entre les mains de Dieu. Marie de Saint-Joseph entendit et fit intérieurement ces actes, mais sans qu'elle en pût donner aucun signe extérieur. Le divin Maître n'attendait que cet *In manus tuas commendo spiritum meum*, de la part de la mourante, pour lui ouvrir le ciel. Marie de Saint-Joseph ferma doucement les yeux à la lumière, et se vit au même instant reçue dans les tabernacles du Seigneur. Le jour même de sa sainte mort, tandis que la mère Isabelle de Saint-Dominique entendait la messe, priant pour le repos de son âme, Notre-Seigneur lui montra sa fidèle épouse couronnée de gloire et lui dit : *Elle est du nombre de celles qui suivent l'Agneau.* Marie de Saint-Joseph, de son côté, remercia la mère Isabelle de Saint-Dominique de tout le bien qu'elle lui avait fait à l'heure de la mort; elle ajouta « que les actes qu'elle lui avait suggérés lui avaient mérité une grande gloire en paradis et l'avaient exemptée des peines du purgatoire ».

Les habitants d'Avila et les religieuses du monastère de Saint-Joseph célébrèrent avec pompe les funérailles de cette heureuse vierge; la mère Isabelle de Saint-Dominique vit autour de son cercueil sainte Térèse éclatante de lumière, et toutes les religieuses de ce couvent qui étaient déjà au ciel avec la sainte fondatrice. (Voyez MICHEL DE LANUZA, *Vie de la mère Isabelle de Saint-Dominique,* liv. III, chap. IV.)

MARIE DE LA CROIX

Ce fut à Ledesma, près de Salamanque, que Marie de Paz vit le jour. Touchée de la pauvreté de ses parents, la noble et sainte amie de Térèse, Guiomar de Ulloa, éleva chez elle la jeune Marie. Térèse la connut d'une manière intime et ne balança pas à lui ouvrir les portes de Saint-Joseph d'Avila. En recevant l'habit, elle prit le nom de Marie de la Croix. Sainte Térèse la conduisit à la fondation de Valladolid, afin que par ses exemples elle fût, dans ce nouveau monastère, une lumière pour ses compagnes. Marie de la Croix répondit à l'attente de la sainte fondatrice : on vit en elle le plus tendre amour pour Notre-Seigneur, avec un désir immense de le voir aimé de tous les peuples de la terre. Elle porta au plus haut degré la charité envers ses sœurs, l'amour de l'oraison, l'humilité. Chargée du temporel, elle veillait avec une si tendre sollicitude aux besoins de toutes les religieuses, qu'on disait d'elle : « Marie de la Croix est la consolation et la providence de toutes ses compagnes; elle est la bien-aimée de Dieu et de toutes les sœurs. » Elle avait passé vingt-cinq ans au Carmel, lorsque Dieu l'avertit, par une vive douleur de côté, qu'elle touchait au terme de son pèlerinage. A cette nouvelle, elle tressaillit de joie : elle avait un si grand désir de mourir, qu'elle ne pouvait croire qu'un tel bonheur fût si prochain pour elle; elle disait que si elle était plus longtemps retenue dans cet exil, elle mourrait de l'excès de peine de ne point mourir.

Elle garda une paix profonde et une sérénité inaltérable au milieu des souffrances; et sa mort fut si douce et si tranquille, qu'on ne put apercevoir le moment où elle rendait le dernier soupir. Ce qui indiqua son passage à la vie des bienheureux, ce fut le changement soudain qui s'opéra en elle : la mort la transfigura et répandit sur ses traits une beauté qu'ils n'avaient pas durant sa vie. Une ineffable blancheur, symbole de la pureté de son âme, éclatait sur le front et la figure de cette épouse de Jésus-Christ.

Ce fut le 22 février de l'an 1588 que Marie de la Croix alla se joindre au chœur des vierges dans le ciel. (V. Ribera, *Vie de sainte Térèse,* liv. II, chap. xiv.)

ANTOINETTE DU SAINT-ESPRIT

PARENTE DE SAINTE TÉRÈSE

Antoinette de Henao, fille de Philippe de Henao et d'Elvire Diaz, naquit à Avila en 1535. Dès son enfance, on vit en elle les plus heureuses inclinations. Elle n'avait encore que sept ans, lorsque Notre-Seigneur, abaissant sur elle un regard de prédilection, la choisit pour être du nombre des vierges qui marchent à sa suite. A cet âge si tendre, étant un jour à jouer avec d'autres petites filles, Antoinette de Henao se vit soudainement environnée d'une vive lumière, entendit un grand bruit mystérieux et entra dans un ravissement où elle goûtait d'inexprimables délices. Le divin Maître lui fit connaître qu'il venait d'éteindre en elle la concupiscence, et que jamais la pureté de son âme ne serait altérée par la moindre tache. L'Époux des vierges alluma en même temps, dans le cœur de la jeune Antoinette, un ardent désir de se consacrer à lui dans l'état religieux, dont néanmoins elle n'avait qu'une idée confuse. Avec cette insigne faveur naquit en son âme l'esprit d'oraison; elle y fit de si grands progrès en peu de temps, que, lorsqu'elle prenait le saint rosaire, elle demeurait plusieurs heures absorbée en Dieu, sans se souvenir des paroles, et sans pouvoir en prononcer aucune. Cette impuissance de payer à la Reine du ciel un tribut de prières qu'elle lui avait promis l'affligeait beaucoup. Elle en fit part aux guides de son âme, et ils la tranquillisèrent, l'assurant que le sacrifice du cœur valait mieux que celui des lèvres.

Tandis que, par une admirable fidélité à la grâce, Antoinette se préparait, dans la maison paternelle, à la sainteté de la vie religieuse, elle accomplit une sainte mission à l'égard de sa sœur Anne de Henao, moins âgée qu'elle de neuf ans. Elle l'éleva avec toute la sollicitude du zèle chrétien. Considérant que sa petite sœur était consacrée à Jésus-Christ par le baptême, et jalouse de la lui garder sans tache, elle lui fit connaître Celui qui devait posséder tout son cœur, et elle l'enflamma de son amour. Grâce aux tendres soins, aux saints exemples et à la conversation toute céleste de sa sœur aînée, Anne de Henao grandit dans l'innocence et se sentit de bonne heure appelée à se consacrer à Dieu.

Notre-Seigneur, qui destinait Antoinette de Henao à être une des plus vives lumières du Carmel naissant, voulut qu'elle fût formée à la vie spirituelle par un saint. Ce fut saint Pierre d'Alcantara qui la conduisit dans le chemin de la perfection, et qui la proposa lui-même à sainte Térèse pour être une de ses quatre premières filles. Le jour de la fondation de Saint-Joseph, sainte Térèse donna l'habit à Antoinette de Henao, et lui imposa le nom d'Antoinette du Saint-Esprit.

Le premier chapitre du *Livre des Fondations* nous offre le tableau de la vie que mena au monastère de Saint-Joseph cette fidèle épouse de Jésus-Christ.

Sainte Térèse, qui l'aimait beaucoup et qui connaissait son mérite, l'emmena avec elle en se rendant à Medina del Campo, à Malagon, à Valladolid et à Tolède. Elle la prit encore pour sa compagne dans d'autres voyages. Partout Antoinette du Saint-Esprit édifia par la sainteté de sa vie.

En 1581, la fondation de Grenade étant résolue, et sainte Térèse ne pouvant y aller, elle y envoya de Saint-Joseph d'Avila la mère Antoinette du Saint-Esprit et Marie du Christ. Saint Jean de la Croix vint les prendre à Avila et les conduisit jusqu'à Veas, où la vénérable mère Anne de Jésus, chargée de la fondation de Grenade, les reçut avec un inexprimable bonheur. De là la sainte colonie, saint Jean de la Croix et la vénérable mère Anne de Jésus en tête, s'achemina vers Grenade Antoinette du Saint-Esprit laissa dans ce nouveau monastère un si grand exemple d'oraison, que le souvenir en demeure toujours présent parmi les sœurs. Ce fut à Grenade qu'elle apprit en 1582 la mort de la sainte fondatrice; à cette nouvelle, elle versa des torrents de larmes, et, se mettant aussitôt à invoquer cette mère tant aimée de son âme, elle lui dit : « Ma tendre mère, recommandez-moi à Dieu! » La sainte lui apparut aussitôt et la consola avec toute la tendresse d'une mère. Une autre fois, elle lui apparut, et *lui fit connaître la place élevée qu'elle occupait dans le ciel, pour s'être employée tout entière à la gloire de Dieu en cette vie; elle ajouta que Notre-Seigneur l'avait établie la patronne et la protectrice de la conversion des hérétiques, à cause du zèle qu'elle avait constamment déployé pour les ramener à l'Église catholique.*

Si la compagnie des saints est un des plus puissants moyens pour avancer dans la sainteté, quels progrès ne dut point y faire la mère Antoinette du Saint-Esprit! Saint Pierre d'Alcantara fut son père et son guide, sainte Térèse fut sa maîtresse spirituelle, saint Jean de la Croix fut son confesseur et le père de son âme; elle vécut à Grenade avec la vénérable mère Anne de Jésus, dont saint Jean de la Croix disait : « Je vois en elle un séraphin. »

Elle vécut encore avec la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, cette tendre amie et fidèle compagne de sainte Térèse; enfin, avec tant d'âmes privilégiées du Carmel, que sainte Térèse appelait des âmes angéliques.

De Grenade, elle fut envoyée au monastère de Malaga, où, après avoir rempli quelque temps la charge de sous-prieure, elle fut mise comme prieure à la tête de ses sœurs. Sous son gouvernement, ce monastère était une vivante image de celui de Saint-Joseph d'Avila. Un jour, étant avec les sœurs au réfectoire, avant qu'elle eût donné le signal pour commencer le repas, Notre-Seigneur lui fit voir les âmes de toutes ses filles resplendissantes de lumière et de beauté, unies entre elles par les liens *de la plus tendre charité, et lui révéla qu'il prenait en elles ses délices.*

Ce fut à cette époque que Notre-Seigneur la favorisa des grâces les plus signalées. Son esprit était très souvent ravi en Dieu, et il semblait qu'il abandonnât le corps. Cet état de ravissements quotidiens dura longtemps; comme on craignait que la faiblesse de son corps ne succombât à ses longues extases, les confesseurs, les médecins et les supérieurs lui commandèrent de concert de ne faire de suite qu'une demi-heure d'oraison. La servante de Dieu obéissait ponctuellement. Mais à peine entrait-elle en prière, qu'elle était ravie et enivrée de délices. La demi-heure écoulée, elle reprenait l'usage de ses sens. Elle disait ensuite *que son esprit descendait de cette hauteur avec la même rapidité qu'il était monté; et que Dieu, agréant son obéissance, l'aidait à abandonner les délices de cette divine union, pour exécuter les ordres de ses supérieurs.*

Le cadre restreint de cette courte notice ne nous permettant pas de raconter en détail les dernières années d'une si sainte vie, nous les peindrons d'un trait en disant que les vertus d'Antoinette du Saint-Esprit jetèrent un éclat toujours plus vif, et que Dieu répandit dans une âme si pure ses grâces avec une prodigalité toujours croissante.

Le 7 juillet 1595, vêtue de la robe sans tache du baptême et riche de soixante années de mérites, l'heureuse Antoinette paraissait devant son divin Époux et recevait de ses mains la couronne des vierges.

Sa mémoire est restée en bénédiction non seulement dans le couvent de Malaga où elle mourut, mais encore dans tout le Carmel. (V. *Ann. gén. du Carmel*, liv. IV, chap. XIV.)

ANNE DE SAINT-JOSEPH

SŒUR DE LA MÈRE ANTOINETTE DU SAINT-ESPRIT

Nous ne séparerons pas, dans ces notices, deux sœurs que la grâce a si étroitement unies. D'ailleurs, la biographie d'Anne de Henao, étant le complément de celle de sa sainte sœur, trouve ici naturellement sa place. Anne de Henao fut reçue au Carmel de Valladolid l'année même où il fut fondé et elle s'appela en religion Anne de Saint-Joseph. Comme sa sœur aînée, elle fut un miroir de candeur, de pureté, d'innocence. Son humilité, son obéissance, sa douceur, la rendirent extrêmement chère à sainte Térèse. Ce qui distingue Anne de Saint-Joseph fut son amour pour l'oraison et son attrait à honorer la divine enfance de Notre-Seigneur. Sainte Térèse, pour seconder cet attrait, permit à Anne de Saint-Joseph d'avoir dans sa cellule une petite statue de l'enfant Jésus. Dans la vivacité de sa foi, Anne de Saint-Joseph voyait son Dieu aussi présent que si elle l'eût contemplé à Bethléem dans les bras de la très sainte Vierge. Son cœur embrasé d'amour se répandait en tendres colloques; et Notre-Seigneur, qui trouve ses délices dans les âmes simples et candides, ne cessait de combler sa fidèle épouse des plus précieuses faveurs. On peut juger, par les paroles du divin Maître que nous allons rapporter, de quelle manière il traitait cette âme angélique. Un jour Anne de Saint-Joseph travaillait dans sa cellule, ayant près d'elle son cher enfant Jésus : il lui arriva de détourner un moment sa pensée de lui, et de la fixer sur le travail qui l'occupait. Le divin Enfant lui dit alors : *Fais attention, tu me laisses seul.* Elle lui en demanda aussitôt pardon avec un amoureux repentir. Ce trait illumine toute cette vie cachée en Dieu et nous fait connaître le commerce intime de cette âme avec son adorable Époux. La flamme du zèle apostolique consumait le cœur de cette vierge. Voir régner son Jésus jusqu'aux extrémités de la terre, et toutes les âmes embrasées de son amour, était comme le soupir perpétuel de sa prière.

Le divin Maître, pour que rien ici-bas ne troublât la solitude et l'oraison de sa fidèle épouse, la priva de la vue les dernières années de sa vie. Dès lors, le céleste entretien ne fut pour ainsi dire plus interrompu; les communications devinrent plus intimes et l'amour divin acheva de transformer cette belle âme. Le 16 août 1618, Anne de Saint-Joseph, emportant au ciel, comme sa sœur, les vêtements immaculés du baptême, allait comme elle prendre sa place dans le chœur des vierges et recevoir le salaire de soixante-quatorze ans de mérites, dont cinquante et un s'étaient écoulés dans la bienheureuse solitude du Carmel.

INÈS DE JÉSUS

COUSINE GERMAINE DE SAINTE TÉRÈSE

Inès et Anne de Tapia, sa sœur, furent placées dès leur plus tendre enfance au couvent de l'Incarnation d'Avila, et ce fut sainte Térèse qui les forma à la piété chrétienne. Elle n'eut pas de peine à communiquer à ces deux âmes innocentes le goût des choses de Dieu; elle leur apprit à faire oraison; elle leur fit connaître Notre-Seigneur et les enflamma d'un tendre amour pour lui. Avec cet amour toutes les vertus germèrent et prirent de rapides accroissements. La lumière de la grâce devenant plus vive, Inès et Anne de Tapia connurent de bonne heure le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Ainsi, foulant aux pieds le monde, qui n'eut jamais d'elles ni un regard ni un regret, elles résolurent de se consacrer à Jésus-Christ, et Térèse les vit, au pied des autels, former les nœuds qui devaient éternellement les unir au Dieu des vierges.

Dès que la sainte réformatrice du Carmel eut conçu le dessein de fonder un couvent de la règle primitive, ses deux cousines montrèrent la plus ferme détermination de s'associer à elle et d'embrasser le nouveau genre de vie. Le jour de la fondation de Saint-Joseph d'Avila, elles eurent le bonheur d'assister à la cérémonie. Ce ne fut que peu de temps avant la fondation de Medina del Campo que sainte Térèse les fit venir au monastère de Saint-Joseph. Elle leur donna le saint habit; et dès ce jour, après lequel elles avaient tant soupiré, Inès de Tapia prit le nom de Inès de Jésus, et Anne de Tapia celui de Anne de l'Incarnation.

Un incident signala le jour où Inès de Tapia devait se rendre de l'Incarnation à Saint-Joseph. Elle fut saisie des plus violentes souffrances. Térèse douta qu'elle pût exécuter son dessein. Elle eut recours à Notre-Seigneur dans la prière; le divin Maître lui fit entendre ces paroles : « Elle ne mourra point, je la garde pour de plus grandes choses. »

Sainte Térèse conduisit les deux sœurs à la fondation de Medina del Campo; elle établit la mère Inès de Jésus prieure de ce monastère, et la mère Anne de l'Incarnation sous-prieure; elle n'eut qu'à s'applaudir d'un tel choix.

Inès de Jésus montra toutes les qualités d'une supérieure accomplie et toute la ferveur d'une sainte religieuse. La haute idée que sainte Térèse s'était formée de son talent et de sa sagesse lui fit dire un jour « qu'Inès de Jésus était plus capable qu'elle de gouverner un monastère ». Aussi la laissa-t-elle dix ans de suite à la tête de celui de Medina del Campo. C'est à Inès de Jésus qu'appartient, en grande partie, d'avoir fait fleurir dans cette maison la beauté du Carmel, et d'y avoir implanté l'esprit de Saint-Joseph d'Avila.

Cette grande servante de Dieu devait quatorze années encore édifier le Carmel par ses exemples. Medina del Campo ne fut pas le seul monastère qui eut le bonheur de vivre sous sa conduite et d'admirer ses vertus. Durant ce temps, Inès de Jésus n'eut pas toujours à porter le fardeau de la supériorité. Elle était si humble, qu'elle tremblait de tous ses membres quand il lui était imposé. Pour l'éviter, elle eut recours aux plus héroïques subterfuges, allant même jusqu'à simuler que la raison était affaiblie en elle; mais ce fut en vain.

Cette humble servante du Seigneur exerçait néanmoins une autorité admirable; son extérieur était plein d une noble gravité; la moindre de ses paroles imprimait le respect, mais on sentait en même temps qu'elle tombait du cœur d'une mère. Son seul regard, où brillait à la fois tant de douceur et de majesté, suffisait pour ramener la sérénité dans les âmes et pour faire chérir les ordres de l'obéissance.

Notre-Seigneur voulut la préparer aux noces éternelles en imprimant en elle les marques de sa croix. Inès de Jésus était alors au monastère de Medina del Campo. Neuf mois entiers elle se vit sur l'autel du sacrifice; frappée de paralysie, elle était encore en proie aux douleurs de la goutte. Ni ses mains ni ses pieds n'avaient plus de mouvement; son corps se contracta d'une manière effrayante. Mais tant de souffrances étaient un rafraîchissement pour l'élève et l'émule de Térèse; à son exemple, elle disait : « Seigneur, ou souffrir, ou mourir! »

Le divin Maître se plut à imprimer en elle un dernier trait de ressemblance et à lui donner un gage suprême de son amour. On était à la semaine sainte, et Inès de Jésus touchait au terme de son pèlerinage. Durant ces jours de grâce, l'heureuse Inès ne quitta pas un instant son céleste Époux; elle fut en esprit avec lui au jardin des Olives, à la colonne, à la croix; elle unit ses douleurs aux siennes et acheva de s'embraser d'amour dans les plaies de son cher Maître.

Vivante image de son Époux crucifié, elle allait enfin passer avec lui, du Calvaire et du tombeau, à la gloire du ciel. Le saint jour de Pâques arrive; Inès de Jésus, en présence de ses sœurs, reçoit les derniers sacrements. Dès ce moment, le paradis commence en quelque sorte pour elle : toutes les douleurs ont fui, et les délices inondent son âme. Comme Térèse, Inès de Jésus succombe moins à une défaillance de la nature qu'à l'excès de son amour. A l'instant même ses traits flétris par la souffrance brillent d'une beauté céleste; son âme semble envoyer à ce corps virginal qu'elle vient de quitter un rayon de la gloire qui la couronne.

ANNE DE L'INCARNATION

SŒUR DE INÈS DE JÉSUS

Dès que le monastère de Salamanque fut fondé, sainte Térèse y appela la mère Anne de l'Incarnation; là, comme à Medina del Campo, elle se montra un modèle de toutes les vertus. Elle gouverna le monastère de Salamanque pendant plusieurs années; et on put voir alors les dons admirables que le Seigneur avait mis en cette âme d'élite. Elle semblait moins former des novices qu'instruire des fondatrices; car un grand nombre de celles qu'elle forma furent choisies pour aller fonder d'autres monastères. Aussi sainte Térèse avait-elle coutume de lui dire : « Dieu vous récompense, ma chère fille, de ce que vous me formez de si parfaites religieuses! »

Le mépris d'elle-même, la charité envers les autres, l'estime de ses sœurs, la compassion pour les souffrances et les peines du prochain, furent les traits caractéristiques de la mère Anne de l'Incarnation. Aussi le respect de ses filles pour elle n'avait d'égal que leur amour.

Par un principe de charité, afin d'épargner la sainte fondatrice, elle ne lui écrivait jamais les affaires pénibles qu'elle pouvait régler elle-même. Touchée de cette délicatesse, Térèse se plaisait à en faire l'éloge. « Aucune prieure, disait-elle, ne m'allège autant le poids de ma charge que la mère Anne de l'Incarnation; elle ne m'écrit jamais rien de pénible, elle souffre seule, entre elle et Dieu, les afflictions qu'il lui envoie. »

Ce fut dans l'oraison qu'elle puisa cette rare sagesse et cette tendre charité. L'oraison était comme sa vie; outre les heures qu'elle y consacrait avec la communauté, elle savait en trouver d'autres pour s'entretenir avec son Bien-Aimé. Souvent, durant ce saint exercice, on la vit en extase et la face rayonnante de lumière.

Avant de lui donner la couronne de ses vertus, Jésus-Christ acheva de purifier son âme par la souffrance. Les six derniers mois de sa vie, Anne de l'Incarnation fut sur la croix : comme Inès de Jésus, elle ne vit dans les souffrances qu'un présent délicat de son divin Maître. Lorsque le médecin lui annonça que la mort approchait, elle entra dans une indicible jubilation et rendit à Dieu les plus vives actions de grâces ; et lorsque les religieuses lui dirent que le moment du départ pour le ciel n'était pas loin, elle répondit : « Ma sœur mourra encore avant moi, à Medina del Campo. » Parole prophétique dont on ne tarda pas à reconnaître la vérité. Enfin, pour elle comme pour sa sœur, le moment des joies éternelles était venu : l'une, du monastère de Medina, l'autre de celui de Salamanque, allaient, avec Jésus-Christ ressuscité, prendre la route du ciel. C'était, comme nous l'avons dit, le jour de la triomphante résurrection du Sauveur. Inès de Jésus prenait la première son essor vers la patrie, et Anne de l'Incarnation, la voyant monter au ciel et faisant un amoureux effort pour la suivre, s'envolait comme elle dans les bras de son Dieu.

Ce même jour de Pâques de l'année 1601, à la même heure, le vénérable père Antoine de Jésus, premier prieur des carmes réformés, allait se reposer dans l'éternelle patrie de près d'un siècle de travaux. On verra plus loin la biographie de ce saint religieux. (V. *Ann. gén. du Carm.*, t. II, liv. XII, chap. x.)

MARIE DE SAINT-JEROME

NIÈCE DE SAINTE TÉRÈSE, ET PREMIÈRE PRIEURE DE SAINT-JOSEPH APRÈS ELLE

Elle naquit à Avila, en 1545, d'une des plus nobles et des plus chrétiennes familles. Son père, Alphonse Alvarez de Avila, mena une vie si exemplaire, qu'on l'appelait don Alphonse le Saint. Sa mère, Mencia de Salazar, fut une femme d'une éminente piété. Ils élevèrent saintement leur fille ; mais Dieu les appela à lui avant que la jeune Marie fût encore en âge de choisir un état. Marie se retira alors chez un de ses parents, où elle trouva les avantages de la maison paternelle. Dieu, qui la réservait à de grandes choses, se montra prodigue de ses dons envers elle : foi vive, piété sincère, esprit juste et élevé, grandeur d'âme, courage, voilà ce qui brillait dans Marie d'Avila. Douée en outre d'une beauté rare, et déjà héritière d'une grande fortune, elle réunissait tout ce qui pouvait lui promettre un rang heureux dans le monde. Ses parents la pressèrent de s'établir; mais, dans sa fierté castillane, elle trouvait au-dessous d'elle toutes les alliances qu'on lui proposait; artifice dont le Maître de son cœur se servit pour la garder libre des chaînes du siècle.

Tandis qu'elle était dans ces sentiments, Dieu, dit Ribera, toucha son cœur. Marie eut alors à soutenir un combat terrible. La voix puissante de la grâce l'appelait à se consacrer à Jésus-Christ, et elle voulait rester dans le monde. Plusieurs jours s'écoulèrent dans cette lutte. Marie répandit bien des larmes, son cœur était percé d'un glaive, et elle conjurait Dieu de ne point exiger d'elle le sacrifice de la vie religieuse. Enfin elle se rendit à son vainqueur, et à l'instant même un fleuve de paix inonda son âme. Non seulement elle brisa sans retour avec le monde, mais elle prit l'inébranlable résolution de se donner sans réserve au Seigneur, dans l'ordre le plus parfait qu'elle pourrait trouver. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila venait d'être fondé par sa sainte parente; elle se hâta d'aller lui demander la grâce d'y être admise. Térèse, qui la connaissait, la reçut avec bonheur, et en 1564 lui donna le saint habit, le 30 septembre, fête de saint Jérôme, dont la nouvelle habitante de Saint-Joseph porta le nom dans le Carmel. Ce jour offrit à l'élite des habitants d'Avila un touchant spectacle et une éloquente leçon. Toute la noblesse de la ville, qui tenait à Marie d'Avila par les liens de la parenté, se trouvait présente à la cérémonie sacrée. Marie parut dans l'église, et s'avança vers l'autel avec une contenance noble et modeste; elle était ornée de riches habits; elle allait, dans la plus belle fleur de l'âge, immoler d'un seul coup toutes les vanités de la terre. Les assistants furent profondément attendris quand ils la virent s'incliner devant l'image de son Dieu crucifié et faire ainsi un éternel adieu au monde. La porte du monastère s'ouvrit ensuite devant elle. Quelques moments après, l'humble épouse de Jésus-Christ parut de nouveau, avec un pauvre habit de bure dont sainte Térèse venait de la revêtir. A cette vue, l'émotion fut à son comble, et chacun donna un libre cours à ses larmes.

Dès que Marie de Saint-Jérôme se vit dans la maison de Dieu, elle travailla à sa perfection avec une ardeur qui devait aller croissant jusqu'à son dernier soupir. Cette grande âme, en qui le calme et la force parurent le trait caractéristique, eut l'inappréciable bonheur d'être formée à la vie spirituelle par sainte Térèse; elle mit admirablement à profit ses leçons et ses exemples. Dès son entrée dans la carrière, et à peine âgée de vingt ans, elle montrait la sagesse de l'âge mûr, elle était déjà ancienne dans la vertu. Ravie de ses progrès, sainte Térèse avait coutume de dire : *Marie de Saint-Jérôme est une mine féconde, d'où sortent chaque jour des trésors de vertus et de bonnes œuvres.*

En 1565, Marie de Saint-Jérôme fit profession entre les mains de sainte Térèse; ce fut le plus beau jour de sa vie. En donnant pour jamais son cœur à Jésus-Christ, elle voulut encore lui faire hommage de tous ses biens, en les donnant à ce monastère de Saint-Joseph que le divin Maître appelait *le paradis de ses délices*. La sainte fondatrice, découvrant une si rare capacité et des vertus si éminentes dans la jeune professe, lui confia l'éducation des novices, et, peu de temps après, la charge de sous-prieure. Quand elle partit pour la fondation du monastère de Medina del Campo, elle la mit en sa place pour gouverner celui de Saint-Joseph. Cet ordre de l'obéissance fut pour elle, dit la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, un des plus terribles qu'elle ait jamais reçus dans toute sa vie. Mais cette sagesse qui s'éclairait dans une constante et intime union avec son Dieu, cette tendre et puissante charité qui débordait de son cœur, emportèrent en peu de temps tous les suffrages, et l'on vit combien le choix de sainte Térèse était juste.

La sainte fondatrice, forcée de s'absenter souvent d'Avila pour aller établir de nouveaux monastères, crut devoir se décharger du gouvernement de Saint-Joseph, et faire élire une prieure : toutes les religieuses donnèrent leur voix à Marie de Saint-Jérôme. Ce fut donc elle qui la première, après sainte Térèse, exerça la charge de prieure dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila : élue à trois différentes reprises, elle le gouverna près de dix ans. Elle fut placée pendant trois ans à la tête du monastère de Madrid; elle resta le même temps dans celui de Ocagna, dont elle fut la fondatrice. Durant cet intervalle, elle eut avec elle la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. Enfin, de retour à Avila, elle fut reçue avec transport par les religieuses, qui croyaient revoir en elle la sainte fondatrice.

Je laisse ici la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy nous résumer une vie si belle et si pure : « La grâce dont Dieu remplit l'âme de Marie de Saint-Jérôme en l'appelant à la religion n'a jamais cessé de croître depuis ce moment. Le divin Maître a clairement fait voir que Marie de Saint-Jérôme est son amie, et une des âmes où il prend ses délices. Dès qu'elle entra à Saint-Joseph, elle fut très exacte observatrice de la règle, d'une obéissance accomplie; enfin, un miroir de perfection. »

Tel est le glorieux témoignage rendu par la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy à Marie de Saint-Jérôme. Cette héroïque fille de Sainte-Térèse sembla se surpasser elle-même à ses derniers moments. Dans l'ardeur de son amour pour Jésus-Christ, elle avait constamment désiré donner sa vie pour lui, à l'exemple des martyrs. Le divin Maître, exauçant en quelque sorte son désir, va la faire descendre dans l'arène; il veut qu'elle arrive au ciel parée de ses blessures. Le diamant qu'il laisse tomber des trésors infinis de son amour est une plaie qui consume la poitrine de la vierge avec d'indicibles douleurs. Longtemps elle garde entre elle et Dieu son précieux et cher trésor; mais enfin l'obéissance lui annonce qu'elle doit se soumettre au remède cruel qui peut seul guérir son mal. Satisfaite cette fois, Marie de Saint-Jérôme livre son corps au fer du médecin, avec le même transport de joie qu'elle l'aurait livré au fer des bourreaux; elle soutient ce martyre d'un aussi grand cœur que si elle l'eût enduré pour le triomphe de la foi catholique, l'œil au ciel, le front serein, la pensée en Dieu, ayant à côté d'elle un ange qui l'anime, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. Cette douloureuse tentative de guérison augmente ses mérites, mais elle hâte le terme de sa vie. Elle sent que le moment de l'entrevue éternelle avec son Dieu est arrivé : elle reçoit avec une foi ravissante les derniers sacrements de l'Église; elle demande pardon à ses filles, les exhorte à être fidèles à leur saint institut, se met ensuite entre les bras de la mère Anne de Saint-Barthélemy, et expire doucement la tête appuyée sur ce même cœur où dix-neuf ans auparavant avait reposé, à Albe, la tête mourante de sainte Térèse. C'était le jour du samedi saint, le 29 mars de l'année 1601.

Notre-Seigneur se hâta de consoler la mère Anne de Saint-Barthélemy, en lui montrant la gloire dont jouissait dans le ciel sa sainte amie. Tandis que son corps virginal était encore à la cellule, et qu'elle se trouvait au chœur, le divin Maître lui fit voir ce corps tout resplendissant de lumière. La nuit suivante, au moment où elle allait prendre un peu de repos, elle aperçut à côté d'elle sa bien-aimée Marie de Saint-Jérôme, et elle sentit à sa présence je ne sais quelle suavité intérieure qui lui enleva toutes les fatigues qu'elle avait essuyées en la soignant dans les derniers jours de sa vie. Elle lui apparut encore plusieurs autres fois, tantôt pour la consoler, tantôt pour l'encourager au milieu de ses croix.

La mère Marie-Baptiste, prieure de Valladolid, vit aussi la mère Marie de Saint-Jérôme entourée de l'éclat des bienheureux et toute couverte de riches pierreries; elle entendit de sa bouche ces paroles : « Ces pierreries signifient la gloire élevée dont je jouis dans le ciel, et que j'ai méritée par mes grandes souffrances durant la vie. » (V. Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. v. — *Hist. gén. du Carm.* t. III, liv. XI, chap. v, vi.)

ISABELLE DE SAINT-DOMINIQUE

Cette glorieuse fille de Sainte-Térèse fut une des âmes les plus privilégiées du Carmel. Elle devait le jour à don Jean de Montalvo et à Marie de Vergas. La petite ville de Cardegnosa, dans la Vieille-Castille, eut la gloire de donner au Carmel et à l'Église ce trésor de sainteté. Depuis qu'elle fut reçue à Saint-Joseph d'Avila par sainte Térèse, jusqu'au terme de sa longue carrière, sa vie est un magnifique enchaînement de grâces de l'ordre le plus élevé. Sainte Térèse l'emmena avec elle dans diverses fondations, et l'établit prieure dans quelques-uns de ces nouveaux monastères. Après la mort de la sainte réformatrice du Carmel, elle alla fonder le monastère de Saragosse. Elle revint à Saint-Joseph d'Avila trente-cinq ans et demi après en être sortie, et, dix-sept ans après, y mourut en odeur de sainteté. Née le 25 mars 1541, revêtue de l'habit du Carmel le 4 octobre 1563 par sainte Térèse, elle moissonnait la palme des saints le 13 juin 1623.

Ses ossements reposent dans la châsse même où furent ceux de sainte Térèse durant les neuf mois que les religieuses d'Avila eurent le bonheur de posséder le corps de leur sainte mère. Cette châsse, doublement précieuse et consacrée, a été ouverte devant nous, et nous avons vu de nos yeux les ossements de cette illustre vierge. Plusieurs fois, durant notre séjour à Avila, nous avons tenu dans nos mains et vénéré à loisir cette tête qui doit un jour briller de tant de lumière.

Dieu a donné à cette éminente fille de sainte Térèse un historien digne d'elle. Un grand écrivain, un saint gentilhomme, Michel de Lanuza, qui avait intimement connu la vénérable mère Isabelle de Saint-Dominique, et qui lui avait voué un attachement filial et une vénération sans bornes, a légué à la postérité la vie admirable de cette vierge du Carmel. Il a travaillé quinze ans à son chef-d'œuvre; mais aussi l'on peut dire qu'il a élevé un impérissable monument à la gloire de son héroïne. Partout la piété, le cœur et le talent guident sa plume, et communiquent à cette œuvre littéraire une onction, une beauté, un charme inexprimables.

La *Vie de la vénérable mère Isabelle de Saint-Dominique* par Michel de Lanuza, fut imprimée par l'imprimerie royale de Madrid en 1638, et forme un volume grand in-4° de plus de 700 pages.

CHAPITRE II

MEDINA DEL CAMPO

Le général des carmes vient à Avila. — Ses rapports avec sainte Térèse. — Il autorise la sainte à fonder de nouveaux monastères.

Les généraux de notre ordre font toujours leur résidence à Rome; jamais aucun d'eux n'était venu en Espagne; ainsi il semblait impossible qu'une pareille faveur nous fût alors accordée. Mais quand Notre-Seigneur veut, rien n'est impossible, et sa providence réalisa ce qui ne s'était jamais vu. Au premier bruit de cette nouvelle, j'éprouvai, ce me semble, quelque peine. Le couvent de Saint-Joseph d'Avila n'étant pas soumis à l'ordre, pour les motifs que j'ai exposés dans le récit de cette première fondation, je craignais deux choses : la première, que le général, ignorant la manière dont tout s'était passé, ne fût à juste titre mécontent de moi; la seconde, qu'il ne m'ordonnât de retourner au couvent de l'Incarnation, où l'on suivait la règle mitigée. Un pareil commandement m'eût profondément contristée, et cela pour bien des raisons qu'il est superflu d'énumérer ici. Je dirai seulement que je n'aurais pu garder la règle primitive dans ce monastère, et que je m'y serais trouvée avec plus de cent cinquante religieuses; un tel nombre montre assez que l'on ne pouvait y jouir de cette tranquillité et de cette paix qui se rencontrent dans une maison composée seulement de treize religieuses. Notre-Seigneur en ordonna mieux que je n'aurais osé l'espérer; car le général, homme d'une haute vertu, et qui à de grandes lumières joignait une rare prudence, trouva que je n'avais rien fait que de louable, et ne me témoigna aucun mécontentement. Il se nommait Jean-Baptiste Rubeo, et il était, avec beaucoup de raison, très estimé dans tout l'ordre.

Lorsqu'il fut arrivé à Avila, je fis en sorte qu'il vînt faire la visite du monastère de Saint-Joseph, et que l'évêque donnât ordre de l'y recevoir comme on l'aurait reçu lui-même. Je le vis alors; et, dès cette première entrevue, je lui racontai, avec beaucoup de simplicité et de franchise, tout ce qui s'était passé. Je suis toujours si portée à en user ainsi avec mes supérieurs et mes confesseurs, que, quoi qu'il en puisse arriver, je ne saurais faire autrement; les regardant comme tenant à mon égard la place de Dieu, je n'aurais pas l'esprit en repos si je ne leur parlais avec une entière ouverture. Ainsi, je lui rendis compte de mes dispositions intérieures et de presque toute ma vie, qui est, hélas! si remplie d'imperfections. Il me consola beaucoup, et il m'assura qu'il ne m'obligerait pas à quitter la maison où j'étais. Il fut ravi de trouver à Saint-Joseph d'Avila une image, imparfaite sans doute, des premiers jours de notre ordre; il y voyait, en effet, la règle primitive observée dans toute sa rigueur, tandis que dans toutes les autres maisons du Carmel on ne suivait que la règle mitigée. Plein du désir de voir cette réforme naissante faire les plus grands progrès, il m'autorisa à fonder d'autres monastères, par des lettres patentes très amples et renfermant des censures contre tout provincial qui voudrait s'y opposer. Je ne lui avais point demandé ces lettres, mais il avait compris, par mon état d'oraison, avec quelle ardeur je souhaitais de m'employer au bien spirituel des âmes.

Jusque-là, quelque grand que fût ce désir, je n'avais point cherché à le mettre à exécution. Que dis-je? le tenter me semblait folie. Je sentais trop bien qu'une petite femme sans ombre d'autorité, comme moi, ne pouvait rien faire. Mais quand ces saintes ardeurs du zèle s'allument dans une âme, il n'est pas en son pouvoir de s'y soustraire : l'amour de Dieu, la soif de sa gloire, la foi, rendent alors possible ce qui ne l'était point d'après les lumières de la raison. Ainsi, dès que notre très révérend père général m'eut fait connaître combien il avait à cœur la fondation de nouveaux monastères, je les regardai déjà comme fondés; et, me souvenant des paroles de Notre-Seigneur, je commençai à en comprendre le sens, jusqu'alors profondément caché pour moi.

J'éprouvai une peine très vive de voir notre père général reprendre le chemin de Rome, d'abord à cause du filial attachement que je lui portais, ensuite parce que je croyais perdre un grand appui. De son côté, il me témoignait beaucoup d'affection et un sincère désir de m'obliger. Dès qu'il pouvait se dérober aux occupations de sa charge, il venait nous faire des conférences spirituelles. Son seul langage indiquait de quelles hautes faveurs le divin Maître devait le combler; et c'était pour nous toutes une bien douce consolation de l'entendre.

Avant son départ d'Avila, l'évêque de cette ville, don Alvaro de Mendoza, prélat qui favorise tous ceux qu'il voit animés du désir de la perfection, lui demanda la permission de fonder dans son diocèse quelques monastères de carmes déchaussés de la règle primitive; d'autres personnes lui firent également cette demande. Le père général y aurait volontiers consenti, mais les oppositions qu'il rencontra dans l'ordre et la crainte de troubler les monastères de la province de Castille l'empêchèrent de donner pour le moment une réponse favorable.

Quelques jours s'étant écoulés, je considérai combien il serait nécessaire, si je fondais des monastères de religieuses, d'en fonder également de religieux soumis à la même règle, attendu surtout que les carmes de cette province étaient en très petit nombre et en quelque sorte sur le point de s'éteindre. Je recommandai très instamment cette affaire à Notre-Seigneur, et j'en écrivis le mieux qu'il me fût possible au très révérend père général. Je lui représentai qu'une si belle œuvre procurerait à Dieu une grande gloire; que les difficultés qui pouvaient s'y rencontrer ne devaient point arrêter; enfin, qu'elle serait très agréable à la sainte Vierge, pour laquelle il avait une dévotion particulière. Je ne doute pas que cette divine Mère n'ait elle-même conduit cette négociation; car notre père n'eut pas plus tôt reçu mes lettres à Valence, qu'il m'envoya de là l'autorisation de fonder deux monastères de carmes déchaussés; et, pour éviter les oppositions qu'on pourrait y faire, il en remit l'exécution au provincial alors en charge, et à celui qui venait d'en sortir. La difficulté d'obtenir leur consentement n'était pas petite; mais comme le principal était déjà fait, j'espérai que Notre-Seigneur ferait le reste. L'instrument dont Dieu se servit fut notre évêque; il avait tellement à cœur cette affaire, qu'il ne tarda pas à obtenir de ces deux religieux le consentement demandé.

Si l'autorisation qu'on venait de m'accorder me consolait, elle redoublait aussi mes sollicitudes; car il ne se trouvait, à ma connaissance, dans la province, ni un religieux capable d'exécuter un tel dessein, ni d'ecclésiastique séculier qui eût le courage d'inaugurer un tel genre de vie. Pour réaliser l'entreprise, il n'y avait donc qu'une pauvre religieuse déchaussée, chargée de patentes et de bons désirs, mais sans moyen de poser la première pierre de l'édifice, et ne pouvant attendre de secours que de Dieu. Le courage ne me manquait cependant pas; j'espérais fermement que le divin Maître achèverait ce qu'il avait commencé; déjà tout me paraissait possible, et ainsi je mis la main à l'œuvre.

O grand Dieu! que vous faites admirablement éclater votre pouvoir, en donnant de la hardiesse à une créature aussi petite devant vous qu'une fourmi! Non, Seigneur, il ne tient pas à vous que ceux qui vous aiment n'exécutent de grandes choses. L'obstacle, c'est notre lâcheté, notre pusillanimité. Nous ne savons rien entreprendre pour votre gloire sans y mêler mille craintes, mille considérations humaines. Voilà pourquoi, ô mon Dieu vous ne déployez ni la puissance de votre bras, ni la grandeur de vos merveilles; car qui a plus de plaisir que vous à donner, lorsque vous trouvez sur qui répandre vos largesses; et qui récompense les services reçus avec plus de munificence? Oh! que je m'estimerais heureuse si j'avais fait quelque chose pour votre gloire et si les bienfaits dont vous m'avez comblée n'augmentaient encore le compte que j'ai à vous rendre!

CHAPITRE III

MEDINA DEL CAMPO

Sainte Térèse part d'Avila, le 13 août 1567, avec six religieuses. — Obstacles qui surviennent durant le voyage. — Le 15 août, jour de l'Assomption de la très sainte Vierge, le monastère est fondé, et dédié sous le nom de Saint-Joseph.

Tandis que j'étais tout occupée de mon dessein, il me vint dans l'esprit de me servir, pour le réaliser, du concours des Pères de la compagnie de Jésus. Pendant plusieurs années, comme je l'ai écrit dans la première fondation, je les avais eus pour mes guides spirituels; et ils firent à mon âme un si grand bien, que je leur garde toujours une affection particulière. Sachant qu'ils étaient très aimés à Medina del Campo, je crus que je pourrais, par leur moyen, fonder dans cette ville un second couvent de la Réforme. Il se trouva, par une disposition particulière de la Providence, que le recteur du collège de Medina était ce même père Balthasar Alvarez qui m'avait confessée pendant plusieurs années, comme je l'ai rapporté, sans néanmoins dire son nom, dans le *Livre de ma Vie*. Au moment où j'écris ces lignes, il exerce la charge de provincial. Je lui écrivis donc ce que notre général m'avait permis de faire. Le père Balthasar, ainsi que les autres religieux du collège, me répondirent qu'ils me seconderaient de tout leur pouvoir. Et, de fait, ils contribuèrent beaucoup à obtenir le consentement de la ville et du supérieur investi de la juridiction spirituelle. A Medina del Campo, on élevait d'assez grandes difficultés, comme cela arrive partout ailleurs, quand il s'agit de la fondation d'un monastère sans revenus; et ainsi la négociation dura quelques jours.

Celui que j'avais envoyé pour la poursuivre était Julien d'Avila, chapelain de notre monastère; c'était un grand serviteur de Dieu, fort détaché des choses du monde et fort adonné à l'oraison. Le divin Maître lui avait donné les mêmes désirs qu'à moi; aussi m'a-t-il été d'un grand secours, comme on le verra par mon récit. Il était de retour de Medina, et, grâce à ses soins, la permission demandée était obtenue; mais point de maison pour le futur couvent, ni un denier dans ma bourse pour en acheter. Et puis, quel pouvait être mon crédit, et qui eût voulu servir de caution pour la moindre somme à une pauvre pèlerine comme moi, à moins d'une inspiration de Notre-Seigneur? Heureusement le divin Maître nous vint en aide : une demoiselle très vertueuse que nous n'avions pu recevoir à Saint-Joseph, parce que le nombre des religieuses se trouvait au complet, ayant appris qu'une nouvelle maison allait être fondée, me vint prier de l'y recevoir. Avec le peu d'argent offert par cette demoiselle, nous ne pouvions songer à acheter une maison, mais il suffisait pour payer la location de celle que nous devions occuper et les frais de notre voyage. C'en fut assez à mes yeux; et, sans autre appui, nous partîmes d'Avila. J'emmenais avec moi quatre religieuses de Saint-Joseph, et deux du monastère de l'Incarnation, où je demeurais auparavant [1]. Le père

---

[1] Les quatre religieuses du monastère de Saint-Joseph étaient Marie-Baptiste, sa nièce, Anne des Anges, Agnès de Jésus et Anne de

Julien d'Avila, notre chapelain, nous accompagnait.

Le bruit de notre départ s'étant répandu à Avila, chacun en raisonna à sa façon : les uns disaient que j'étais folle; les autres attendaient l'issue de ce projet insensé; l'évêque, comme il me l'a dit depuis, le jugeait tel; mais à cause de sa grande affection pour moi, il ne voulut point m'en parler, ni m'opposer le moindre obstacle, de peur de me faire de la peine. Mes amis, n'y mettant point cette réserve, me donnaient mille raisons pour m'en détourner; mais tout ce qu'ils me disaient ne me touchait pas; ce qu'ils regardaient comme impossible était si facile à mes yeux, que je ne pouvais douter du succès

Avant notre départ d'Avila, j'avais également écrit au père Antoine de Heredia, prieur du monastère des carmes de Medina del Campo, pour le prier de m'acheter une maison. Par bonheur, une dame qui lui était fort dévouée en possédait une admirablement située,

---

l'Incarnation; ces deux-ci étaient, comme on l'a vu dans leur biographie, cousines germaines de la sainte. Les deux du couvent de l'Incarnation était Térèse de Quesada et Isabelle Arias; la sainte emmena plus tard cette dernière à la fondation de Valladolid, et l'établit prieure de ce monastère, changeant son nom d'Isabelle Arias en celui d'Isabelle de la Croix.

Sainte Térèse désirait vivement que le monastère de Medina del Campo fût fondé le jour même de l'Assomption de la très sainte Vierge; elle partit donc d'Avila le 13 août 1567, cinq années après la fondation de Saint-Joseph. Elle chargea la mère Marie de Saint-Jérôme de gouverner à sa place le monastère. La dernière heure qui précéda son départ, la sainte se rendit à un des ermitages qu'elle avait fait bâtir au milieu du jardin. C'était celui où elle avait fait peindre au mur le Christ attaché à la colonne. Elle conjura le divin Maître, avec beaucoup de dévotion, de lui accorder la grâce de retrouver à son retour le monastère dans le même état où elle le laissait en partant; cet adorable Sauveur exauça une prière qui n'avait pour but que sa gloire.

mais presque en ruine. Le père de Heredia lui proposa de la vendre, et cette dame y consentit, sans autre garant que sa parole. Car si elle eût exigé une caution, nous n'aurions pu la lui offrir, et le marché n'aurait jamais pu se conclure. Le divin Maître montrait par là qu'il disposait lui-même toutes choses. Ne pouvant donc loger dans cette maison, nous fûmes obligées d'en louer une autre pendant qu'on la réparerait, et certes il n'y avait pas peu à faire.

La première journée du voyage fut extrêmement fatigante, à cause de nos mauvais chariots. Vers le soir, comme nous entrions à Arevalo, nous vîmes venir vers nous un prêtre de nos amis, qui nous y avait préparé un logement chez quelques femmes recommandables par leur piété. Il me dit, en secret, que nous ne pouvions aller dans la maison qu'on avait louée pour nous à Medina, parce qu'étant contiguë au couvent des Augustins, ces religieux refusaient de nous y laisser établir, et qu'ainsi un procès serait inévitable. Mais, ô mon Dieu! que tous les obstacles d'ici-bas sont peu de chose, quand il vous plaît de nous donner du courage! Le mien sembla s'accroître à cette nouvelle; et, voyant déjà le démon s'agiter, je jugeai que Notre-Seigneur serait fidèlement servi dans le nouveau monastère. Je priai néanmoins cet ecclésiastique de garder le silence sur ce qu'il venait de me dire, de peur de troubler mes compagnes, surtout les deux qui venaient du monastère de l'Incarnation; pour les autres, il n'y avait point de peines qui ne leur parussent douces en les supportant pour moi. Ces deux religieuses de l'Incarnation avaient eu à surmonter de grands obstacles pour me suivre, elles étaient de bonne famille, et l'une d'elles était sous-prieure de son couvent; elles venaient contre la volonté de leurs parents, qui taxaient mon entreprise de folie; et, à en juger humainement, comme je le vis dans la suite, ils n'avaient que trop raison. Mais lorsque Notre-Seigneur daigne m'employer à la fondation d'un monastère, aucune opposition n'est capable de m'arrêter; je surmonte tout, jusqu'à ce que le monastère soit fondé : l'œuvre est-elle terminée, il n'en est plus de même; car alors, comme on le verra par mon récit, les difficultés se présentent en foule à ma pensée.

En arrivant dans la maison où nous devions loger, j'appris qu'un religieux dominicain, très grand serviteur de Dieu, se trouvait à Arevalo. Je m'étais confessée à lui durant mon séjour à Saint-Joseph d'Avila; et parce que, dans le récit de cette première fondation, j'ai beaucoup parlé de sa vertu, je me contenterai de dire ici son nom : c'était le père maître Dominique Bañez. Comme chez lui la sagesse égalait la science, je me conduisais d'après ses avis; il ne partageait point le sentiment de ceux qui trouvaient l'exécution de notre dessein si difficile. Car, plus on connaît Dieu, moins on trouve de difficulté dans ce qu'on entreprend pour son service. D'ailleurs, il n'ignorait pas quelques-unes des grâces dont Notre-Seigneur me favorisait, et il se rappelait très bien ce qu'il avait vu arriver dans la fondation de Saint-Joseph; il résultait de là que notre entreprise n'avait rien d'impossible à ses yeux. Je fus donc très consolée de le voir, convaincue que, grâce à la sagesse de ses conseils, tout serait bien concerté. Je lui fis part, en secret, de la nouvelle qu'on venait de me donner; il jugea que l'obstacle suscité par les Augustins serait bientôt levé. Mais cette négociation eût demandé du temps, et je ne pouvais me résoudre au moindre délai, à cause des religieuses en si grand nombre qui m'accompagnaient, et dont je n'aurais su que faire. Elles ne tardèrent pas à être instruites du contretemps survenu, et toutes nous passâmes la nuit dans une grande anxiété. Heureusement le lendemain, dès le matin, arriva à Arevalo le père Antoine, prieur du monastère de Sainte-Anne de Medina; il nous dit que la maison qu'il avait achetée suffirait pour nous loger, et qu'elle avait un vestibule dont on pourrait faire une petite église, en l'arrangeant avec quelques tapisseries. Nous résolûmes de suivre son avis : quant à moi, je le trouvais très sage; la plus grande promptitude dans l'exécution était ce qui nous convenait le plus : d'abord nous étions hors de nos monastères; ensuite, me souvenant de ce qui s'était passé à la première fondation, je craignais quelque contradiction pour celle-ci; je désirais donc prendre possession à Medina avant même que notre projet y fût connu. Le père Dominique Bañez fut du même avis. Ainsi, sans retard, nous nous mîmes en route la veille de l'Assomption de la très sainte Vierge, et nous arrivâmes à minuit à Medina del Campo. Pour ne point faire de bruit en ville, nous descendîmes au monastère de Sainte-Anne, et nous allâmes à pied à notre maison. Pendant le trajet, la miséricorde du Seigneur éclata d'une manière bien sensible à notre égard; car, à cette heure, on faisait entrer dans Medina des taureaux destinés à courir le lendemain, et nous eûmes le bonheur de n'en point rencontrer un seul sur notre passage. Au reste, nous étions tellement absorbées par le dessein qui nous occupait, que nous ne pouvions songer à autre chose; mais Notre-Seigneur, dont la tendre sollicitude veille toujours sur ceux qui désirent le servir, nous délivra de tout danger : il savait bien que dans l'érection de ce monastère nous n'avions d'autre vue que sa gloire. Nous entrâmes d'abord dans la cour de la maison; les murs me parurent sans doute en mauvais état, mais pas aussi ruinés que je les vis le lendemain à la lumière du jour. Notre-Seigneur avait, je crois, aveuglé ce bon père de Heredia et l'avait empêché de voir qu'il n'y avait point là de place convenable pour le très saint Sacrement.

Nous visitons le vestibule, et nous trouvons le sol encombré de terre qu'il fallait déblayer, les murs décrépits, un simple toit sans plafond; la nuit était avancée, nous n'avions plus que quelques heures; pour tendre tout le vestibule, nous ne possédions que trois tapis, ils étaient bien loin de suffire. Je vis qu'on ne pouvait décemment dresser là un autel, et je ne savais que faire. Mais Notre-Seigneur, qui voulait que ce monastère fût fondé sans retard, vint à notre secours. Cette vertueuse dame propriétaire de la maison avait donné ordre à son maître d'hôtel de nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire pour nous y établir. Cet homme nous offrit donc quantité de tapisseries et un lit de damas bleu. A cette vue, je rendis de vives actions de grâces à Notre-Seigneur, et mes compagnes de leur côté firent de même, je n'en doute pas. Toutefois, une difficulté nous arrêtait : nous n'avions point de clous pour attacher les tapisseries, et ce n'était pas l'heure d'aller en acheter; que faire? On en chercha aux murailles, et on arracha ceux qu'on put trouver; enfin, avec du travail, les obstacles s'aplanissaient. Les hommes tendirent les pièces de damas bleu et les tapisseries; nous, nous balayâmes la place : ce fut de part et d'autre une telle ardeur, que dès la pointe du jour l'autel était dressé. On sonna une petite cloche suspendue à un corridor; aussitôt on accourut en foule, et le saint sacrifice fut offert : cela suffisait pour prendre possession. Le peuple ne s'aperçut point de la pauvreté du sanctuaire, il n'était occupé que d'y adorer le très saint Sacrement. Pendant la cérémonie, mes compagnes et moi, nous étions placées vis-à-vis de l'autel, derrière une porte, à travers les fentes de laquelle nous voyions célébrer la messe : c'était l'endroit le plus commode que nous ayons pu trouver. Comme une des plus grandes consolations de ma vie est de voir une église de plus où le très saint Sacrement est adoré, je goûtais alors, je l'avoue, un bonheur bien pur; mais, hélas! cette joie fut de courte durée, car après la messe, m'étant arrêtée quelques instants à une fenêtre qui donnait sur la cour, je vis qu'une partie des murs était par terre, et qu'il fallait plusieurs jours pour les relever.

O ciel! quand je vis mon adorable Maître dans un endroit ouvert de tous côtés, et presque dans la rue, à une époque où il est exposé à tant d'outrages de la part de ces malheureux luthériens, de quelle angoisse ne fut pas saisi mon cœur! Pour surcroît d'affliction, toutes les difficultés objectées par ceux qui avaient blâmé notre projet se représentèrent à mon esprit, et je ne pouvais m'empêcher de les trouver raisonnables. Ainsi, tandis qu'auparavant tout me semblait facile dans une entreprise où je n'avais en vue que la gloire de Dieu, maintenant je regardais comme impossible d'en poursuivre l'exécution. Je me trouvais sous l'empire d'une tentation si violente que, sans penser à la toute-puissance de Dieu, et sans me souvenir d'aucune des grâces qu'il m'avait faites, je n'avais plus sous les yeux que le spectacle de ma bassesse et de mon impuissance. Or, d'un si misérable et si frêle roseau, quel secours pouvais-je attendre? Si, du moins, j'eusse été seule à souffrir, j'aurais senti, ce me semble, un peu plus de courage; mais l'avenir de mes compagnes achevait de m'accabler, et la seule pensée qu'elles allaient se voir forcées de revenir à leur monastère, d'où elles n'étaient sorties qu'après tant de luttes, me navrait d'une inconsolable douleur. Ce n'est pas tout, je m'imaginais qu'ayant si mal réussi dans la première des nouvelles fondations, je ne devais plus compter sur les promesses de Notre-Seigneur à l'égard des autres. Enfin, à tant d'angoisses vint se joindre un doute cruel : les paroles que j'avais entendues dans l'oraison n'étaient-elles pas une illusion? et je tremblais d'être trompée par l'esprit de ténèbres.

O mon Dieu! en quel état se trouve réduite une âme que vous voulez laisser dans la peine! Non, les souffrances corporelles, et j'en ai éprouvé de grandes, ne sont rien auprès de l'affliction intérieure que j'éprouvai alors, et de quelques autres que le Seigneur m'a ménagées dans l'établissement de ces monastères. Malgré tout cet accablement et ce serrement de cœur, je ne laissais rien paraître aux yeux de mes compagnes, pour ne pas ajouter à tout ce qu'elles venaient de souffrir. Je passai ainsi le reste du jour ; vers le soir, le recteur du collège de la compagnie de Jésus m'envoya un de ses religieux. J'eus un entretien avec lui ; il m'encouragea et me consola beaucoup. Je ne lui déclarai pas néanmoins toutes nos peines, mais seulement celle de nous trouver dans un bâtiment ruiné, qui nous laissait en quelque sorte sur la rue.

Je m'occupai sans perdre un moment de faire chercher, à quelque prix que ce fût, une maison à louer, afin de nous y retirer pendant qu'on réparerait la nôtre. Au milieu de mon chagrin, j'avais néanmoins la consolation de voir grand nombre de personnes venir dans notre église, et nul ne trouvait à redire sur un tel sanctuaire : c'était un effet de la miséricorde de Dieu ; car, tout bien considéré, on aurait pu avec raison nous ôter le très saint Sacrement. J'admire maintenant et le peu de réflexion qu'on y fit, et la simplicité où j'étais alors, me figurant que si l'on nous eût enlevé le très saint Sacrement, c'en était fait de notre fondation.

On chercha avec le plus grand soin dans toute la ville une maison à louer ; ce fut en vain. De là pour moi des angoisses qui ne me quittaient plus; je passais surtout de tristes nuits. Chaque soir je plaçais des hommes devant l'église, pour veiller à la garde du très saint Sacrement, mais cela ne m'enlevait pas ma sollicitude. Ces hommes pouvaient s'endormir, j'en avais grand'peur; ainsi je me levais, j'allais à une fenêtre d'où, à la faveur du clair de lune, j'avais vue sur eux, et je regardais s'ils étaient à leur poste. Cependant on continuait de venir en foule dans notre église, et, loin de songer à rien blâmer, on était plutôt touché de dévotion, en voyant en quelque sorte une seconde fois Notre-Seigneur dans l'étable de Bethléem; et cet adorable Maître, qui jamais ne se lasse de s'humilier pour nous, semblait ne pas vouloir en sortir.

Huit jours s'étaient passés de la sorte, lorsque, touché de l'embarras où il nous vit, un marchand, qui avait une fort belle maison, nous offrit tout l'étage supérieur, avec la liberté d'en disposer à notre gré. Nous acceptâmes ses offres, et nous fîmes une chapelle d'une grande salle dorée. Dans le même temps, une dame très vertueuse, Hélène de Quiroga[1], qui demeurait près de la maison que nous avions achetée, me promit de concourir à la prompte érection d'une église où l'on pût mettre avec décence le très saint Sacrement, et de faire arranger le bâtiment de manière que nous y puissions être en clôture. D'autres personnes nous donnaient abondamment de quoi vivre; mais nul ne nous fit autant de bien que cette dame.

Nous nous trouvâmes assez tranquilles dans la maison de ce charitable marchand : nous étions dans une clôture parfaite, et nous commençâmes à réciter l'office. De son côté, l'excellent prieur de Sainte-Anne déployait la plus grande activité pour faire réparer notre maison; mais, malgré la peine qu'il prit, nous ne pûmes y entrer qu'au bout de deux mois. Ce fut pour les religieuses un logement passable pendant quelques années; depuis, grâce aux secours envoyés par Notre-Seigneur, cette maison a été rendue plus habitable et plus commode.

---

[1] Nous donnerons sa biographie à la fin du chapitre.

Durant mon séjour à Medina, je ne laissais pas de songer à la fondation des monastères d'hommes; mais, ainsi que je l'ai dit, je ne connaissais pas un religieux de notre ordre qui voulût entrer dans mes vues. Mon embarras étant extrême, je résolus de confier en secret mon dessein au père de Heredia, afin de voir quel conseil il me donnerait. Il fut ravi d'une pareille ouverture, et il me promit sur-le-champ d'être lui-même le premier à embrasser la Réforme. J'avoue que tout d'abord je ne pris point sa promesse au sérieux. Sans doute, ce père avait toujours été excellent religieux, recueilli, ami de la retraite; sans doute il alliait la science à la piété, mais il me semblait d'une complexion délicate, et il n'était pas habitué à la rigueur de notre règle; en un mot, je ne le croyais pas propre à jeter les fondements d'un genre de vie aussi austère que le nôtre. Je le lui dis franchement, et il me rassura en me répondant que déjà depuis longtemps il se sentait appelé par Notre-Seigneur à une vie plus pénitente; qu'il avait résolu de se faire chartreux, et même que ces pères lui avaient promis de le recevoir. Cette réponse me donna de la joie, sans néanmoins me laisser entièrement satisfaite. Je le priai de prendre du temps pour mûrir davantage son projet, et, en attendant, de s'exercer aux austérités de la règle primitive qu'il voulait embrasser. Il le fit, et une année se passa de la sorte. Pendant ce temps, il eut bien des croix à supporter, et il se vit en butte à de faux témoignages. Notre-Seigneur montrait visiblement qu'il voulait l'éprouver, mais il soutint l'épreuve avec tant de vertu, et il fit de si grands progrès dans la perfection, que je bénissais le divin Maître de ce qu'il semblait le disposer ainsi lui-même pour une si sainte entreprise.

Peu de temps après cet entretien avec le père de Heredia, arriva à Medina del Campo un jeune père carme qui faisait ses études théologiques à Salamanque : son nom était Jean de la Croix. Ses supérieurs l'avaient chargé d'accompagner à Medina un ancien religieux de l'ordre. Celui-ci, m'étant venu visiter, me dit des choses admirables de la vie que menait ce jeune père, et j'en bénis Dieu du fond de mon âme. Jean de la Croix vint lui-même me voir ; nous eûmes un entretien, et je fus enchantée de lui. J'appris que, comme le père de Heredia, il voulait se faire chartreux ; je lui fis part alors de mon dessein, et je le priai instamment d'attendre que Notre-Seigneur nous donnât un monastère. Je lui représentai que, voulant embrasser un genre de vie plus parfait, il rendrait plus de gloire à Dieu en s'y engageant dans son ordre plutôt que dans un autre : il me le promit, pourvu que le délai demandé ne fût pas long. Dès que je me vis sûre de deux religieux pour jeter les fondements de la Réforme, je regardai l'édifice comme déjà achevé. Ne jugeant pas néanmoins le père prieur assez préparé à ce nouveau genre de vie, et d'ailleurs n'ayant point de maison pour y fonder le nouveau monastère, je pris le parti d'attendre quelque temps.

Cependant l'estime et l'affection du peuple de Medina del Campo pour nos religieuses augmentaient de jour en jour, et certes avec raison ; car toutes, à l'envi, n'aspiraient qu'à rendre à Notre-Seigneur le plus de gloire possible. Elles vivaient en tout comme leurs sœurs de Saint-Joseph d'Avila, observant la même règle et les mêmes constitutions. Le nombre des religieuses de ce monastère ne tarda pas à s'augmenter, et les grâces que Notre-Seigneur leur faisait étaient si grandes, que je ne pouvais les voir sans étonnement. Qu'il en soit à jamais béni! Il nous montre par là qu'il n'attend que d'être aimé de nous pour nous accorder son amour.

HÉLÈNE DE QUIROGA

DANS LE CARMEL, HÉLÈNE DE JÉSUS

La noble veuve que Térèse nous fait connaître comme une insigne bienfaitrice du Carmel en devait être plus tard un des plus beaux ornements et une des plus fermes colonnes.

La piété de ses premières années fit pressentir ce qu'elle serait un jour. On vit en elle une rare douceur unie à un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Lorsque Hélène de Quiroga fut mariée, elle se montra la femme forte de l'Écriture. Elle faisait régner Dieu dans sa maison et voulait qu'il fût fidèlement servi de tous ses domestiques. Ses exemples donnaient de l'autorité à ses paroles. On la voyait toutes les semaines se confesser et communier dans l'église du collège de la compagnie de Jésus. Connaissant le prix de la mortification chrétienne, elle l'embrassa avec courage, et souvent ses riches habits couvraient le cilice qu'elle portait. Son zèle ne se renfermait point dans sa maison, elle était comme l'âme de toutes les bonnes œuvres de Medina del Campo. En un mot, elle était le modèle des dames chrétiennes de cette ville. Dieu, après avoir béni son mariage et lui avoir donné sept enfants, allait briser ses liens. Ce fut aux derniers moments de don Diego de Villaroel, son mari, qu'Hélène fit paraître tout ce qu'il y avait de tendre et de fort dans son zèle : elle tenait un crucifix à la main, et elle exhortait son époux, déjà au seuil de la vie future, avec cette foi vive des premiers chrétiens. Don Diego, muni des sacrements de l'Église et plein de l'espérance du ciel que lui montrait sa fidèle épouse, s'endormit doucement dans le Seigneur. Alors seulement cette femme généreuse, qui jusque-là avait dominé sa douleur, donna un libre cours à ses larmes. N'appartenant plus qu'à Jésus-Christ, elle lui promettait, en ce moment même, de se consacrer à lui dans la vie religieuse, aussitôt qu'elle aurait élevé sa jeune famille.

Dès ce jour elle commença une nouvelle vie. Elle se revêtit d'un âpre cilice; elle affligea sa chair par de fréquentes disciplines. Elle renonça au lin et ne porta plus qu'une tunique d'étamine. Ses habits furent simples. Outre les jeûnes d'obligation, elle jeûnait quatre jours par semaine.

Hélène de Quiroga avait vu mourir deux de ses enfants dans l'âge d'innocence; elle éleva les autres avec toute la tendresse et toute la foi d'une mère qui prépare à Dieu dans le ciel autant d'adorateurs qu'il lui a donné d'enfants sur la terre. Ils se montrèrent tous dignes par leur piété d'une mère si accomplie. Le fils aîné et la fille aînée d'Hélène de Quiroga restèrent dans le monde; ses deux autres fils embrassèrent l'état ecclésiastique; enfin Hiéronyme, sa seconde fille et sa plus belle couronne, entra au Carmel, où elle s'éleva à une haute sainteté.

La générosité d'Hélène dans le service de Dieu était sans bornes. Le père Castillo, qui la dirigeait, n'oublia rien pour asseoir l'édifice de sa perfection sur un fondement solide : étude approfondie de Notre-Seigneur par l'oraison, amour et imitation de cet adorable modèle, voilà à quel but tendait la direction du guide de son âme. Hélène de Quiroga fut fidèle à marcher dans cette voie. Elle avait ses heures réglées pour l'oraison; elle se levait longtemps avant le jour, après un court sommeil pris sur une planche, et se rendait à son oratoire. Elle restait deux à trois heures aux pieds de Jésus-Christ, et ensuite elle présidait aux exercices de piété de ses enfants et de ses domestiques. En méditant les mystères de la Passion de Notre-Seigneur, elle reçut de si grandes lumières et sentit son cœur s'embraser d'un tel amour pour son divin Maître, qu'elle ne respira plus que pour imiter ses abaissements et ses souffrances. A la vue de son Dieu lié à la colonne et se livrant par amour pour nous aux verges des bourreaux, elle brûlait de répondre à l'amour par l'amour, et elle flagellait son corps, voulant partager le supplice de son Sauveur. Elle avait tant de dévotion pour ce mystère, qu'elle se faisait attacher par ses servantes à une colonne de son oratoire domestique, afin de mieux méditer sur ce qu'avait souffert Notre-Seigneur et pour lui témoigner qu'elle voulait être son esclave. Quand elle contemplait les anéantissements et les opprobres de son divin Maître, elle eût voulu être foulée aux pieds de tout le monde. Elle ne savait comment s'abaisser assez; pour imiter l'humilité de son divin Sauveur, elle servait à table ses domestiques, puis se prosternait en leur présence et leur demandait pardon de s'en être mal acquittée. Elle leur lavait les pieds, les essuyait et les baisait, à l'exemple du divin Maître.

Le père Castillo, voyant cette âme déterminée à tout pour avancer dans le service de Dieu, s'appliqua à la faire mourir à elle-même. Hélène de Quiroga acceptait avec générosité les humiliations les plus délicates. Elle porta même l'abnégation jusqu'à chercher une servante du plus âpre caractère, afin d'avoir plus à souffrir. Son attente ne fut pas trompée. Elle eut de nombreuses occasions de s'humilier et de se vaincre. Un jour, cette servante, trouvant que sa maîtresse rentrait trop tard, s'emporta contre elle jusqu'à lui donner un rude soufflet; Hélène de Quiroga se mit aussitôt à genoux, et les mains jointes elle présenta l'autre joue.

Avec son amour pour Jésus-Christ croissait son zèle pour le salut des âmes. Sa charité s'étendait à tout, elle était la mère et la consolatrice des pauvres et des affligés. Un jour par semaine, accompagnée d'une de ses femmes, elle se rendait à l'hôpital, visitait les malades, pansait leurs plaies, leur prodiguait les soins les plus tendres, les exhortait et les gagnait à Dieu. Parmi tant de bonnes œuvres qui l'occupaient, son œuvre de prédilection était de contribuer à peupler les monastères de ferventes religieuses. Elle donnait, en tout ou en partie, la dot nécessaire aux filles qui étaient pauvres : elle avait communiqué aux dames de Medina del Campo ce zèle pour les monastères, et elles lui venaient en aide par leurs pieuses largesses.

Dieu récompensa sa servante par une des plus précieuses faveurs qu'il pût lui accorder en ce monde. Pour remplacer le guide qui jusque-là l'avait si bien conduite, il lui envoya en 1566 le père Balthasar Alvarez, cet homme selon son cœur, qui venait de diriger près de sept ans, à Avila, la sainte réformatrice du Carmel. Pendant un nombre égal d'années, elle l'eut pour père et conducteur de son âme. Sous un tel maître, au lieu de marcher, elle vola dans la carrière de la perfection. Pour comble de bonheur, Hélène de Quiroga, dès la fondation de Medina del Campo, eut avec sainte Térèse des relations intimes : la sainte revenant souvent à Medina, Hélène jouissait de ses entretiens et de ses conseils.

Libre enfin, Hélène de Quiroga vit s'ouvrir pour elle le saint asile après lequel elle avait tant soupiré, et le 14 octobre 1581, un an avant la mort de sainte Térèse, elle reçut l'habit au monastère de Medina del Campo, en présence de ses enfants qui fondaient en larmes. Hélène de Jésus, ce fut désormais son nom, embauma le Carmel du parfum de ses vertus; l'esprit de la séraphique Térèse parut en elle dans toute sa pureté. Les cinq premières années de sa vie religieuse s'écoulent à Medina del Campo. Envoyée ensuite avec sa fille Hiéronyme à Tolède, elle y reste huit ans, et pendant trois ans elle est à la tête de ce monastère. Elle revient à Medina del Campo; c'est là que l'attend la couronne de justice. Se sentant saisie du mal qui lui annonce la fin de son pèlerinage, elle chante des cantiques d'allégresse et demande à Dieu de hâter le moment de sa mort. Ses vœux vont être accomplis; elle reçoit les derniers sacrements avec une humilité ravissante et une joie ineffable. Possédant son Bien-Aimé au plus intime de son cœur, elle sent redoubler son désir de le contempler face à face; c'est au milieu de ces saintes ardeurs de la charité, que son âme rompt ses liens et va jouir des éternels embrassements de Celui qu'elle avait tant aimé sur la terre. Le jour de cette bienheureuse mort était un dimanche, le 2 septembre de l'année 1598.

Le vénérable père Louis du Pont résume ainsi sa vie : « Parmi les personnes que le père Balthasar Alvarez dirigea avec un soin particulier à Medina del Campo, fut doña Hélène de Quiroga, nièce du cardinal don Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède; laquelle entra ensuite dans le Carmel, où elle a vécu et où elle est morte en odeur de sainteté. »

HIÉRONYME DE L'INCARNATION

FILLE D'HÉLÈNE DE QUIROGA

Hiéronyme de l'Incarnation compta parmi ces vierges chez lesquelles les vêtements du baptême ont toujours conservé leur vive blancheur. Sa sainte mère cultiva d'abord cette âme pure; puis les guides spirituels qui dirigeaient Hélène prirent la direction de la jeune Hiéronyme. Ses progrès dans l'amour de Dieu furent admirables. Dès l'âge de neuf ans, elle était déjà si formée à l'oraison et s'y sentait portée par un attrait si puissant, qu'elle se levait à deux heures du matin pour vaquer à ce saint exercice. Là elle méditait les mystères de la Passion de Jésus-Christ. Son amour pour son divin Maître s'enflammait à cette méditation. Jalouse de partager ses souffrances, elle commença, si jeune encore, à sévir avec une sainte cruauté contre sa chair virginale. Coucher sur une planche n'était rien pour elle : d'une main armée par l'amour de Jésus crucifié, elle frappait son corps innocent; et, à force de le meurtrir avec la discipline, elle eût voulu le rendre semblable à celui de son bien-aimé Sauveur à la colonne.

L'eucharistie était l'amour de cette candide vierge : elle était affamée de cette divine nourriture. Elle s'approchait de la table sainte avec une incomparable modestie; on eût cru voir un ange, quand, à côté de sa mère, elle recevait la communion.

L'humilité jeta de profondes racines dans cette âme pure. Dans la vue de plaire à son divin Sauveur anéanti, Hiéronyme s'acquittait des travaux les plus bas de la maison, de manièr à confondre les domestiques eux-mêmes. Sa piété n'avait ri que d'aimable; sa candeur, la douce paix de son âme, se réfléchissaient sur son front. Par sa tendre charité et ses exemple elle excitait puissamment sa sœur et ses frères à servir Die avec joie et avec courage.

Hiéronyme se sentit appelée à la vie religieuse, mais ell était incertaine sur l'ordre où elle entrerait. La peinture que s mère lui fit de la vie des carmélites de Medina, et surtout l vue de sainte Térèse, eurent bientôt fixé son choix. Pour s'enchaîner dès ce moment à Jésus-Christ, elle fit vœu de virginit perpétuelle et d'entrer au Carmel. Elle n'avait pas encore quatorze ans accomplis, lorsqu'elle vit s'ouvrir les portes de l bienheureuse solitude. Sainte Térèse donna elle-même l'habi à sa chère Hiéronyme. Hélène de Quiroga était présente à l cérémonie, offrant à Dieu dans sa fille les prémices de so propre sacrifice. Mère et chrétienne magnanime, dont toute l conversation était au ciel, elle plongeait le regard de sa fo dans cette cité des vivants, et voyait déjà son angélique Hiéronyme ornée du diadème des vierges et assise dans la gloir auprès de son divin Époux. Pour cette mère accomplie, il devait se lever encore deux jours aussi beaux que celui-là, le jou de sa consécration au Seigneur et celui de sa mort.

Quant à Hiéronyme, elle surabondait de joie de se voir au moment où le monde rêvait pour elle des alliances mortelles, l'élue du Seigneur et la fille de Notre-Dame du Mont Carmel. Sainte Térèse pressait avec tendresse sur son cœu l'heureuse Hiéronyme, et appelait sur cette tête si chère les bénédictions des épouses de Jésus-Christ. La sainte voulut célébre elle-même le bonheur de la nouvelle habitante du Carmel; el composa des couplets qui furent chantés par les sœurs. Voic quel en était le refrain : « Jeune fille, qui vous a conduite ici et vous a fait sortir de la vallée des larmes? — C'est Dieu e mon bonheur [1]. »

[1] P. Quien os traxo aca, doncella,
Del valle de la tristura?
R. Dios y mi buena ventura.

Celle qui dans l'enfance avait déployé un si mâle courage se montra héroïque dans la vie religieuse. Durant le noviciat, elle s'exerça à faire mourir en tout sa propre volonté; elle s'étudia avec un soin extrême à se rendre parfaite dans l'obéissance, ne voulant plus avoir de sentiment ni de jugement propres. Son humilité, déjà si grande dans ses jeunes années, allait toujours croissant, à mesure que les lumières de l'oraison lui faisaient plus connaître les grandeurs de Dieu et son propre néant. Jamais elle ne s'excusa, quelque faute qu'on lui imputât; elle avait soif d'être méprisée, et lorsqu'elle avait quelque part aux ignominies du divin Maître, elle en ressentait une joie intime et regardait les personnes qui lui procuraient cet avantage comme des bienfaitrices insignes. Sa charité envers ses sœurs fut si admirable qu'elle leur donnait ici-bas comme un avant-goût de la charité du paradis. Quant à sa pureté, non seulement elle la conserva sans tache toute sa vie, mais elle en augmentait chaque jour le précieux éclat, en imprimant sur son corps les marques de la croix de son Bien-Aimé. Durant son noviciat, on avait, à cause de son âge si tendre, modéré ses austérités. Dès qu'elle eut fait profession, le 25 mars 1577, elle se vit plus libre pour se revêtir de Jésus crucifié. Habituellement elle prenait trois fois par jour la discipline avec tant de rigueur que le réduit solitaire où elle se retirait était teint de son sang. Elle ceignait son corps de très rudes cilices, de chaînes de fer, portait des croix armées de pointes, et d'autres instruments de pénitence, et cherchait sans cesse de nouveaux moyens de crucifier ses membres innocents. Elle enlevait à la pauvre nourriture destinée à soutenir ses forces toute espèce de saveur, en y mêlant ce qui pouvait mortifier son goût. Son jeûne était continuel : sa réfection était la petite portion servie à la communauté, avec un peu de pain trempé dans l'eau.

Mais ce qui domine toutes les vertus de Hiéronyme de l'Incarnation, ce qui fait tout le fond de sa belle vie, c'est son amour pour Jésus-Christ. Cet amour avait fait de bonne heure à son cœur une vive blessure, et cette blessure devait grandir jusqu'au dernier moment de son pèlerinage. Tout ce qu'elle faisait, toutes les pensées de son esprit, tous les battements de son cœur, ne tendaient qu'à la plus grande gloire de son Bien-Aimé. Elle était consumée du désir de le voir adoré et servi de tous les peuples de la terre. Aussi ses joies les plus pures étaient d'apprendre les progrès et les triomphes de son Église; mais entendait-elle parler de quelque offense commise contre son cher Époux, elle en recevait un contre-coup mortel et tombait en défaillance. Pour faire aimer Celui qui était l'unique amour de son cœur et pour sauver des âmes rachetées de son sang, elle s'offrait à Dieu en perpétuelle hostie. Digne fille de Térèse, digne épouse de Celui qui s'est offert en sacrifice pour le salut des hommes, elle portait l'Église dans son cœur; et ces austérités, cette immolation quotidienne de son corps, étaient un besoin de son zèle et un rafraîchissement de son amour.

Hiéronyme avait passé onze ans dans le monastère de Medina del Campo, lorsqu'elle fut envoyée avec sa mère, Hélène de Jésus, à celui de Tolède. Elle y fut d'abord maîtresse des novices et succéda ensuite à sa sainte mère dans la charge de prieure. Sous le gouvernement de la fille, comme sous celui de la mère, Dieu répandit les plus abondantes bénédictions dans le couvent de Tolède. Ce fut là, dit l'annaliste du Carmel, que Notre-Seigneur commença à favoriser son humble et fidèle servante de grâces d'un ordre très élevé. Il lui apparut attaché à la colonne, et il s'imprima si profondément dans son âme, que tout le reste de sa vie elle garda le sentiment des douleurs de son cher Maître. Hiéronyme recevait de son adorable Sauveur, dans l'oraison, avec de très hautes lumières, les plus tendres témoignages d'amour : ne pouvant soutenir ni tant de lumière ni tant d'amour, elle tombait en extase. Le divin Maître ravissait souvent son âme et la plaçait au centre des ardeurs sacrées de son cœur. C'est ainsi qu'il lui communiqua cette pureté souveraine qu'il exige des vierges avec lesquelles il daigne, dès cet exil, contracter une divine alliance. Le jour venu où Hiéronyme parut assez pure aux yeux de sa sainteté infinie, il la choisit pour son épouse, lui donna, comme à sainte Catherine et à sainte Térèse, l'anneau de la foi et les vêtements de la charité, en présence des anges qui célébraient sa gloire et l'appelaient l'épouse de leur Seigneur.

Ce comble d'honneur ne fit qu'accroître son humilité et enflammer sa reconnaissance. Plus que jamais elle s'appliqua à servir le divin Maître et à faire fleurir la régularité la plus parfaite dans le monastère confié à ses soins.

Elle avait assez répandu la bonne odeur de Jésus-Christ dans le monastère de Tolède. Le divin Maître la rappela à celui de Medina del Campo ; en 1607, elle reparut comme prieure dans cette maison qui avait été son berceau. Les religieuses l'accueillirent avec des transports de joie, sachant qu'elles allaient vivre sous la conduite d'une sainte. Hiéronyme de l'Incarnation, malgré ses infirmités, ne retrancha rien de ses premières austérités ; plus forte qu'elle-même, elle passait les nuits presque entières en oraison ; contrainte par obéissance de prendre un peu de repos, elle ne dormait que trois heures. Dominant les souffrances et de grandes infirmités, elle était toujours la première à tous les exercices, disant « que Dieu ne lui envoyait pas ces douleurs pour l'exempter de ses obligations, mais pour mettre seulement à l'épreuve sa patience et son amour ».

Il plut au divin Maître de préparer de loin, par des voies mystérieuses, sa fidèle épouse au jour heureux où il la retirerait de cet exil. La vénérable mère Hiéronyme avoua à une de ses filles, confidente de ses plus intimes secrets, que toutes les fois qu'elle passait auprès du très saint Sacrement, elle se sentait attirée avec une puissance irrésistible. Elle déclara en outre à cette même religieuse que, dans une faveur extraordinaire qu'elle reçut, Notre-Seigneur lui donna l'assurance *que jamais elle n'avait perdu sa grâce*. Vers ce même temps, toutes les religieuses remarquaient qu'il s'exhalait de sa personne une très suave odeur, comme si elle eût porté sur elle des parfums exquis.

Enfin va se lever le jour que l'Époux des vierges a marqué pour le couronnement de sa chère Hiéronyme. Le dimanche des Rameaux de l'an 1612, elle se sent saisie du mal qui doit terminer sa captivité. Dès cette heureuse nouvelle, sa joie est inexprimable, et ses colloques avec le divin Maître plus tendres que jamais. Au moment où elle le voit entrer dans sa cellule, venant se donner à elle en viatique, son amour éclate tout à coup en sanglots et en de tels transports qu'il lui faut une demi-heure avant de recevoir pour la dernière fois le pain des anges. Unie à son Bien-Aimé, elle n'aspire plus qu'à sortir avec lui de sa prison; souvent elle lui adresse ces paroles : *Mon Bien-Aimé et mon Époux, vous me tuez, les flèches de votre amour achèvent ma vie!* Le 13 avril, le dernier jour des fêtes de Pâques, vers 6 heures du soir, l'amour lui livrant un dernier assaut, elle prend son essor vers le ciel en présence de ses sœurs, et reste comme en extase. Une beauté surnaturelle illumine soudain ses traits, et son corps demeure aussi flexible que s'il était encore animé. Après de magnifiques funérailles, on enterre le corps virginal de Hiéronyme de l'Incarnation à côté de celui de sa sainte mère, Hélène de Jésus.

CATHERINE ALVAREZ

MÈRE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

A côté de ces deux tombes se trouve celle de la bienheureuse mère de saint Jean de la Croix, Catherine Alvarez, nom éternellement cher au Carmel et à l'Église.

Pour faire son éloge et sa biographie, il suffirait de dire qu'elle se montra digne d'être la mère de saint Jean de la Croix; mais cela même inspire un plus vif désir de la connaître. Nous allons donc mettre sous les yeux le tableau d'une vie si humble et si belle.

Catherine Alvarez eut pour époux Gonzalve de Yépès; quoiqu'ils fussent tous deux originaires de Tolède, ils habitèrent à Hontiberos, près d'Avila. Pauvres des biens de la terre, mais riches en vertus, ils furent bénis de Dieu : il leur donna trois enfants. L'aîné, appelé François, devait terminer sa carrière plein de jours et de mérites; le second, Louis, fut moissonné au berceau; le troisième fut saint Jean de la Croix. Le chef de cette famille privilégiée, Gonzalve de Yépès, était un juste parfait : jeune encore, il était mûr pour le ciel, et le Seigneur se hâta de l'y appeler. Restée veuve à l'âge de vingt-cinq ans, Catherine Alvarez n'avait pour vivre et pour soutenir ses enfants que son travail et son inébranlable confiance au Seigneur. Hontiberos lui offrant peu de ressources, elle se détermine à aller s'établir à Medina del Campo. Une dernière fois, avec ses deux fils, elle va prier sur la tombe de son époux et de son angélique Louis, et elle s'éloigne de Hontiberos. Le Seigneur lui-même conduisait ses pas à Medina del Campo. Elle prend un petit logis dans cette ville et se livre au travail avec tout le dévouement de la foi chrétienne et de la tendresse maternelle : la fatigue lui est douce et le travail léger, quand elle songe qu'au prix de ses sueurs elle gagne de quoi nourrir ses deux enfants. Mais toute sa sollicitude en quelque sorte est de donner à ces deux anges la nourriture du ciel; sa foi vive lui découvre en eux les temples vivants de l'Esprit-Saint. Mère chrétienne, elle les entoure d'une sainte vigilance, et elle les gardera purs et sans tache devant le Seigneur. Elle leur donne les premiers enseignements chrétiens, elle les fait prier avec elle; elle leur fait réciter chaque jour le saint rosaire et leur inspire un tendre amour pour cette seconde mère qu'ils ont au ciel. La joie la plus douce de ces enfants est de se trouver à côté de leur mère à l'oratoire, et de prier à côté d'elle. Le divin Maître abaisse un regard de prédilection sur la tendre gardienne de l'innocence de deux cœurs qui lui sont si chers, et la très sainte Vierge protège avec amour une mère et des enfants qui l'invoquent avec une si filiale confiance.

Ainsi grandissent dans la foi et l'amour de Dieu, loin des mollesses de la vie, François et Jean de Yépès, formés quant à l'âme par les leçons d'une sainte mère, et nourris quant au corps d'un pain détrempé dans ses sueurs. Le dévouement caché mais sublime de cette humble femme va recevoir son salaire. Les conseils du Seigneur vont se manifester.

Déjà, dès l'année 1551, lorsque Jean de Yépès ne comptait que neuf ans, avait été providentiellement établi à Medina del Campo, par saint François de Borgia, un collège de la compagnie de Jésus. C'est là que Catherine verra son fils puiser, avec la culture des lettres, les leçons de la sainteté. Là s'écouleront pures les années de l'adolescence et de la jeunesse de ce fils qu'elle a gardé comme la prunelle de son œil. Jean de Yépès, associé à un noble gentilhomme qui avait consacré sa vie à soigner les malades d'un hôpital, fait marcher de front les soins de la charité et l'étude des lettres. A l'hôpital, il se montre un ange consolateur, et il est adoré des malades; au collège, il révèle un talent hors de pair, qui lui fait décerner la palme par tous ses condisciples, et il commence à se voir entouré de ce culte involontaire de respect que commande la sainteté naissante. Jean de Yépès est le plus bel ornement de ce collège, comme la plus chère couronne de ses maîtres. Grammaire, belles-lettres, rhétorique, philosophie, voilà ce qui occupe, jusqu'à vingt ans, cette intelligence si pure et une des plus pénétrantes de son siècle. A vingt ans, le grand écrivain est formé; plus tard il versera dans ses œuvres, sans ombre de mauvais goût, ces trésors de littérature conquis durant la carrière de ses études

A vingt et un ans, en presence ae sa mere dont le cœur palpite d'une de ces joies qui sont un avant-goût du ciel, Jean de Yépès se consacre à Dieu dans l'ordre du Carmel, dont il est appelé à relever toute la splendeur antique. Quatre ans après, ses études de théologie terminées à Salamanque, il reparaît à Medina del Campo, revêtu du sacerdoce; il monte à l'autel sous les yeux de sa mère et lui donne de sa main le pain des anges. Après un tel bonheur, Catherine Alvarez n'a plus rien à souhaiter sur la terre. A partir de cette époque, les bénédictions du ciel s'accumulent sur sa tête. Les grands desseins de Dieu sur son fils se révèlent; sainte Térèse l'enrôle dans la réforme du Carmel. Dès ce jour la sainte contracte avec Catherine Alvarez la plus étroite amitié; elle lui accorde dans son cœur une place de prédilection, elle veut que tout le Carmel la révère et la chérisse. Elle la confie à ses filles de Medina del Campo, qui désormais lui enlèveront tout souci du temporel et l'entoureront de tous les soins dus à la plus tendre des mères. Ainsi Térèse assure le doux repos de Marie à celle qui jusque-là n'avait eu en partage que la sollicitude de

Marthe. Ainsi celle qui, jusqu'au midi de sa carrière, par dévouement maternel, avait offert à Dieu, chaque jour de sa vie, le sacrifice du travail et des fatigues, peut lui offrir désormais chaque jour, jusqu'au terme de son pèlerinage, le sacrifice de la louange et l'encens de ses oraisons. Les dernières années de cette existence pure sont couronnées et embellies. Dieu paye avec usure à cette mère les magnanimes sacrifices subis pour ses enfants. Chaque jour, à l'autel, saint Jean de la Croix appelle sur cette tête si chère les bénédictions les plus abondantes. Pour comble de bonheur, Catherine Alvarez voit son fils aîné mener, dans les monastères des Carmes déchaussés qui l'ont adopté, une vie admirable dont les jours nombreux et bénis du ciel s'éteindront à Medina del Campo, dans toute la douceur et dans toute la paix de la mort des saints.

Par ces joies célestes, cette heureuse mère arrive à l'heure suprême qui va commencer son éternelle béatitude. Elle bénit ses deux fils, qu'elle laisse sur cette terre, et s'endort dans le baiser du Seigneur. A la mort de Catherine Alvarez, toute la ville de Medina del Campo, qui la révère comme une sainte, est émue; elle se sent partagée entre cette douleur qui pleure une sainte qu'elle ne doit plus voir, et cette suave pensée de la foi qui découvre au ciel une médiatrice de plus.

Sa dépouille mortelle fut placée avec honneur dans les caveaux du monastère des carmélites. Sainte Térèse voulut que la glorieuse mère de saint Jean de la Croix, que sa bien-aimée Catherine Alvarez partageât ce tombeau de famille. Ainsi ses ossements reposent en paix parmi les ossements des vierges du Carmel. Là, ils attendent, à l'ombre du tabernacle l'heure du réveil et de la transfiguration.

CHAPITRE IV

MEDINA DEL CAMPO

Avis de la sainte à ses filles. — Les faveurs extraordinaires qu'elles reçoivent ne doivent point leur causer de l'effroi, mais redoubler leur courage et leur fidélité. — Obligation, dans les ordres religieux, de travailler à maintenir la ferveur primitive. — Dons éminents de la grâce que le Seigneur répand dans les premiers monastères du Carmel.

Ne sachant ce que le Seigneur me réserve encore de vie ni quels loisirs me seront accordés, j'ai cru devoir interrompre mon récit et profiter du peu de tranquillité dont je jouis maintenant, pour consigner ici quelques avis en faveur des prieures; elles y trouveront lumière et apprendront à consulter, dans la conduite des religieuses, non leur goût, mais leur plus grand avancement spirituel.

Je dois avertir qu'au moment où l'on m'a commandé de faire le récit de ces fondations, sept monastères, indépendamment de celui de Saint-Joseph d'Avila dont j'avais auparavant écrit l'histoire, avaient été établis avec l'aide de Dieu; le dernier est celui d'Albe de Tormez. Leur nombre serait sans doute plus considérable, si mes supérieurs, ainsi qu'on le verra plus loin, n'eussent enchaîné ma liberté par d'autres occupations. C'est donc l'étude des faits se rattachant à l'ordre spirituel, qui se sont passés dans nos monastères dans le cours de ces dernières années, qui m'a fait reconnaître la nécessité de donner ces avis. Plaise au Seigneur que je les écrive d'une manière aussi juste qu'ils sont indispensables à mes yeux !

Les faveurs que reçoivent les âmes dans ces saints asiles n'étant pas des illusions, elles ne doivent point nous causer de l'effroi. Croyons bien, comme je l'ai dit dans de petites instructions que j'ai rédigées pour les sœurs, qu'en marchant avec une conscience pure et en pratiquant l'obéissance, nous sommes à l'abri du danger. Dès lors, Dieu ne permettra jamais au démon de nous tenter de manière à nuire à notre âme : au contraire, cet esprit de ténèbres se trouvera lui-même trompé. Et, comme il le sait très bien, le mal qu'il nous fait est bien moindre, j'en suis convaincue, que celui qui résulte de notre imagination, de nos humeurs mauvaises et surtout de la mélancolie : car les femmes sont naturellement faibles, et l'amour-propre qui règne en elles est très subtil. Un très grand nombre de personnes, des hommes, des femmes surtout, et en particulier quelques religieuses de nos monastères, m'ont parlé de ce qui se passait dans leur intérieur, et j'ai clairement vu qu'elles se trompaient sans le vouloir ; leur erreur était, je pense, en partie, un artifice du démon qui veut se jouer de nous. Cependant, parmi tant de personnes, je n'en ai jamais vu aucune que Dieu ait abandonnée. Ce Dieu de bonté veut sans doute, en les éprouvant ainsi, les rendre plus fortes et leur donner une connaissance expérimentale de ces états.

L'oraison, la perfection, sans doute à cause de nos péchés, sont aujourd'hui tombées si bas dans l'esprit du monde, que je suis obligée de m'expliquer de la sorte. On tremble de s'engager dans ce chemin, quoiqu'on n'y découvre aucun danger; que serait-ce si nous disions qu'il y en a? Sur cette terre, il est vrai, aucune position n'en est totalement exempte; et voilà pourquoi nous devons, toute notre vie, marcher avec crainte, demander à Dieu sa lumière et le conjurer de ne nous point abandonner. Mais, comme je crois l'avoir dit ailleurs, s'il est des personnes pour qui le danger soit infiniment moindre, ce sont certes celles qui s'appliquent davantage à penser à Dieu et qui tâchent de perfectionner leur vie.

Quoi! mon adorable Maître, nous voyons que vous nous délivrez si souvent des périls où nous nous précipitons nous-mêmes contre votre volonté; et nous croirions que vous ne nous délivrerez pas de ceux qui se rencontrent dans cette voie de la perfection, où nous ne sommes entrées que pour vous plaire et pour trouver en vous seul toute notre félicité! Non, jamais je ne le pourrai croire. Sans doute, par de secrets jugements, Dieu peut parfois permettre certaines choses qui nous étonnent, mais il n'en demeure pas moins vrai que jamais le bien ne causa du mal.

Ainsi, mes filles, que ce que je viens de dire vous excite, non à abandonner le chemin de la perfection, mais à accélérer votre marche; par là, vous plairez davantage au céleste Époux, et vous le trouverez plus tôt. Animez-vous d'une nouvelle ardeur pour franchir les passages rudes et escarpés du chemin de cette vie : que vos courages, loin de se laisser abattre, se relèvent à la vue des difficultés. En marchant avec humilité, en nous appuyant sur la miséricorde de Dieu, nous arriverons enfin à cette Jérusalem céleste, où toutes nos souffrances d'ici-bas ne nous paraîtront plus rien, en comparaison des ineffables délices qui seront notre éternel partage.

A mesure que ces petits colombiers de la Vierge commençaient à se peupler, Notre-Seigneur se plaisait à y faire éclater les miracles de la grâce. Là, de simples femmes, faibles par nature, se montraient héroïques par leurs désirs et par leur détachement de toutes les choses créées. Elles possédaient cette liberté intérieure, si propre à unir l'âme à son Créateur, quand elle est jointe à la pureté de conscience. Je n'avais pas besoin d'ajouter ces derniers mots, car le véritable détachement emporte, selon moi, le soin de ne pas offenser Dieu. Dans tous leurs discours et toutes leurs actions, ces fidèles épouses n'avaient en vue que de plaire à Jésus-Christ; aussi le divin Époux, de son côté, semblait-il ne pouvoir un moment s'éloigner d'elles. Voilà ce que j'ai vu dans nos maisons jusqu'à ce jour, et je puis l'affirmer en toute vérité.

Si celles qui viendront après nous et liront ceci ne trouvent pas cette perfection dans nos monastères, qu'elles en conçoivent de la crainte. Qu'elles se gardent de l'attribuer au temps, puisque, sans distinction de temps, Dieu accorde toujours des grâces insignes aux âmes généreuses dans son service. Mais plutôt qu'elles s'appliquent à découvrir les causes du dépérissement de cette ferveur primitive et se hâtent de les faire disparaître.

J'entends dire quelquefois que Dieu a accordé de plus grandes grâces aux saints qui établirent les ordres religieux, parce qu'ils devaient être comme les fondements de l'édifice. Cela doit être ainsi, puisque des personnes plus instruites que moi l'affirment; j'avoue néanmoins que cette raison ne m'a jamais paru bien convaincante : car nous devons toujours avoir présent à l'esprit que nous sommes, nous aussi, comme les fondements de l'édifice par rapport à ceux qui viendront après nous. Si nous, qui vivons maintenant, nous retracions dans notre vie la perfection de nos ancêtres dans la vie religieuse, et si ceux qui viendront après nous en faisaient autant, cet édifice spirituel demeurerait toujours ferme. Mais de quelle utilité est-il pour moi que les saints qui m'ont précédée aient ainsi admirablement soutenu l'édifice, si, par mon peu de vertu et mon relâchement, je l'ébranle et le fais tomber en ruine? N'est-il pas visible que ceux qui entrent en religion se modèlent bien moins sur des devanciers morts depuis longues années que sur les religieux avec lesquels ils vivent? Il est plaisant, en vérité, de rejeter la cause de notre relâchement sur ce que nous n'avons pas vécu dans les premiers temps, au lieu de considérer combien nous sommes loin d'imiter la vie et d'égaler les vertus de ceux à qui Dieu a fait de si grandes grâces.

Que ces excuses sont vaines, et que l'erreur est évidente! Pour moi, Seigneur, je gémis de mon peu de vertu et de me voir si inutile dans votre service; mais, je le sais très bien, si vous ne m'avez pas accordé les mêmes grâces qu'aux saints des temps passés, mon infidélité seule en est cause. Je ne puis sans douleur comparer ma vie à leur vie, ni même en parler sans répandre des larmes. J'ai perdu le fruit de leurs travaux, et la faute, je le reconnais, en retombe uniquement sur moi. Non, mon Dieu, je ne puis me plaindre de vous; et à qui pourriez-vous jamais fournir un légitime sujet de plainte? Quel est donc, Seigneur, le devoir de l'âme religieuse quand elle voit le relâchement s'introduire dans son ordre? Elle doit s'efforcer, par sa vertu, d'être une pierre fondamentale sur laquelle on puisse relever l'édifice; et certes, mon divin Maître, vous ne refuserez pas votre secours pour une si sainte entreprise.

Je reviens à mon sujet dont je me suis bien éloignée. Je parlais des grâces que Notre-Seigneur répand dans nos monastères; ces grâces sont si grandes, qu'à peine se rencontre-t-il, dans chaque maison, une religieuse que le divin Maître conduise par la voie de la méditation ordinaire; toutes les autres sont élevées à la contemplation parfaite[1]. Quelques-unes, plus avancées encore, sont favorisées de ravissements. Notre-Seigneur accorde à d'autres des grâces d'un ordre différent : il se communique à elles par des révélations et des visions qui portent manifestement les caractères de l'action divine. Il n'est pas maintenant un seul de ces monastères où il ne se trouve une, ou deux, ou même trois religieuses de cette dernière classe. Je sais bien que la sainteté ne consiste pas en cela; aussi mon dessein, en le rapportant, n'est pas de les en louer, mais simplement de montrer l'opportunité des avis que je donne

---

[1] Ce passage, où sainte Térèse nous fait un si magnifique tableau de la sublime oraison et de la sainteté des premières carmélites, a été dénaturé d'une manière aussi blessante qu'absurde dans toutes les éditions espagnoles et dans toutes les traductions. On a fait dire à la sainte la plus spirituelle de ces derniers siècles ces singulières paroles : « Son tantas las mercedes que el Señor hace en estas casas, que llevandolas Dios a todas por meditacion, algunas llegan a contemplacion perfeta, etc. : Les grâces accordées par le Seigneur à ces monastères *sont si grandes, que Dieu y conduit toutes les religieuses par la voie de la méditation ordinaire;* et quelques-unes d'entre elles s'élèvent même à la contemplation parfaite, » etc.

Voici maintenant ce passage remarquable, tel que sainte Térèse l'a écrit de sa main dans son *Livre des Fondations :* « Son tantas las mercedes que el Señor hace en estas casas, que si hay una de las ermanas que la lleve el Señor por meditacion, todas las demas llegan a contemplacion perfeta : Ces grâces sont si grandes, » etc.; voyez au texte.

CHAPITRE V

MEDINA DEL CAMP

La perfection de l'oraison consiste, non à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. — Ce grand amour de Dieu s'acquiert par la ferme résolution de travailler et de souffrir pour lui. — Il faut sacrifier avec joie les douceurs de la solitude et de l'oraison, quand la charité pour le prochain ou l'obéissance le demandent. — Union élevée et sûre de l'âme avec Dieu par la pratique de ces deux vertus. — Mine inépuisable de biens spirituels renfermée dans l'obéissance.

Je n'ai ni la prétention ni l'espérance de m'exprimer avec assez de justesse, pour qu'on doive regarder mes paroles comme une règle infaillible. Je ne pourrais sans folie avoir cette pensée en des choses si difficiles; mais comme dans la vie spirituelle les chemins sont très nombreux, quelques âmes au moins profiteront de ce que je vais dire. Quant à celles qui ne comprendraient pas mon langage, elles doivent simplement en conclure qu'elles ne marchent pas dans la voie dont je parle. Enfin, si ces pages ne devaient être utiles à personne, Notre-Seigneur agréera du moins ma bonne volonté; car il m'est témoin que je n'avancerai rien que je n'aie éprouvé en moi-même, ou observé en d'autres.

Je veux d'abord dire, selon mon peu de capacité, en quoi consiste la substance de la parfaite oraison. Je commence par là, parce que j'ai vu des personnes aux yeux desquelles le point essentiel est l'exercice de l'entendement. Ainsi, lorsqu'elles peuvent le tenir longtemps fixé en Dieu, même en faisant de grands efforts, elles se croient aussitôt spirituelles. Si elles éprouvent des distractions involontaires, ou si on les retire de l'oraison pour les occuper à des choses utiles, elles se désolent et croient qu'elles ne font plus rien. Les hommes savants ne tombent pas dans cette erreur et je n'en ai rencontré qu'un seul qui n'en fût pas exempt. Mais nous autres femmes, nous avons besoin, pour l'éviter, qu'on nous la fasse bien connaître dès le principe. Sans doute, c'est une grâce de pouvoir s'entretenir sans cesse dans la méditation des merveilles du Seigneur, il est même bon d'aspirer à cet état; mais il faut savoir que toutes les imaginations ne sont pas propres par leur nature à cet exercice, tandis que toutes les âmes sont propres à aimer. J'ai signalé ailleurs une partie des causes de l'égarement de notre imagination; j'ai dû me borner à quelques-unes, parce qu'il serait impossible de les indiquer toutes; c'est pourquoi je n'en parlerai point ici. Ce que je veux faire comprendre en ce moment, c'est que l'âme n'est pas l'imagination et que ce n'est point de celle-ci que la volonté reçoit ses ordres, ce qui certes serait bien malheureux : ainsi, l'avancement de l'âme ne consiste pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. Comment pourra-t-on acquérir cet amour? En prenant la détermination ferme de travailler et de souffrir, et en le faisant en effet lorsque l'occasion s'en présente. Une âme, il est bien vrai, sentira naître en elle cette résolution en s'appliquant à approfondir ce que nous devons à Dieu, ce qu'il est et ce que nous sommes : cette manière de méditer est très méritoire et très convenable pour les commençants. Mais ils ne doivent pas, qu'ils le sachent bien, consacrer à l'oraison un temps qui serait réclamé par l'obéissance ou par l'utilité du prochain. Dans ces deux cas, ils doivent généreusement sacrifier ces heures si chères et si délicieuses, qu'ils voudraient passer à s'entretenir avec Dieu dans la solitude. Par ce sacrifice, ils causent à Notre-Seigneur un vrai plaisir, et ils travaillent pour lui, selon cette parole émanée de sa bouche : « Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez pour l'un de ces plus petits qui m'appartiennent. » Quant à l'obéissance, cet adorable Maître ne voudra pas sans doute qu'un disciple qui l'aime suive une autre voie que celle qu'il a suivie en se montrant obéissant jusqu'à la mort. Cela étant vrai, d'où vient donc la peine que l'on éprouve lorsque, pour satisfaire à l'obéissance ou à la charité, l'on se voit privé de passer une grande partie du jour dans la solitude et les délices de l'entretien avec Dieu? Elle procède, à mon avis, de deux causes, dont la principale est l'amour-propre ; il est si subtil, qu'il nous empêche de voir que nous préférons notre contentement à celui de Dieu. Qui ne sent, en effet, que lorsqu'une âme commence à goûter combien le Seigneur est doux, elle ne trouve rien de plus délicieux que de jouir de ses faveurs sans en être distraite par des occupations extérieures? Mais, ô divine charité, que tu presses admirablement ceux qui ont un véritable amour pour Jésus-Christ, et qui connaissent les désirs de son cœur! Non, ils ne peuvent goûter du repos, quand ils voient qu'ils peuvent être utiles à une âme, en augmentant son amour pour Dieu, ou en versant en elle le baume de la consolation, ou en la retirant de quelque péril. Oh! combien leur serait pénible et cruel un repos où ils ne rechercheraient que leur intérêt propre! Et lorsque ces vrais amants de Jésus-Christ ne peuvent servir le prochain par des œuvres, ils volent à son secours par des oraisons;

saisis de douleur à la vue de tant d'âmes qui vont à leur perte, ils ne cessent de prier Notre-Seigneur d'avoir pitié d'elles; oubliant leur repos et leurs délices, ils ne cherchent qu'à faire ce qui peut être agréable à Dieu.

On peut en dire autant de l'obéissance : quand Dieu commande une action importante pour son service, ne serait-il pas étrange de vouloir rester dans l'oraison, parce qu'on y trouve plus de plaisir qu'à exécuter ses volontés? Plaisant moyen, en vérité, de s'avancer dans son amour, que de lui lier ainsi les mains, et de prétendre qu'il nous conduise par le chemin le plus agréable pour nous!

Ce que j'ai éprouvé moi-même, et ce que j'ai vu en quelques personnes, m'a donné l'intelligence de cette vérité. Vivement peinée d'avoir si peu de temps pour m'entretenir avec Dieu, je ne pouvais m'empêcher de porter compassion à ces personnes, en les voyant surchargées, par l'obéissance, d'une multitude d'occupations et d'affaires. Je leur disais même quelquefois que je ne concevais pas comment elles pouvaient, au milieu de tant d'embarras, devenir fort spirituelles; et, de fait, elles ne l'étaient pas beaucoup alors. O mon Seigneur et mon Dieu! que vos voies sont élevées au-dessus de la bassesse de nos pensées! Non, vous n'exigez qu'une chose d'une âme résolue de vous aimer, et qui s'est remise entre vos mains, c'est qu'elle obéisse, qu'elle cherche en tout ce qui vous procure le plus de gloire, et qu'elle ait un ardent désir de l'exécuter. Sa volonté étant tout entière en votre pouvoir, ce n'est plus à elle à chercher et à choisir les chemins pour aller à vous; c'est vous, mon divin Maître, qui avez cette sollicitude, et qui vous chargez de la conduire par la voie la plus avantageuse pour elle. Quand bien même, dans la distribution des emplois, le supérieur ne songerait qu'au bien temporel de la communauté, vous, mon Dieu, vous ne perdez pas de vue ce qui nous est utile: vous disposez tout pour notre avantage, vous prenez un soin paternel de nos âmes, et nous nous trouvons ensuite, sans comprendre comment, si avancés dans la vie spirituelle, que nous en sommes nous-mêmes étonnés.

Telle est la haute perfection où s'était élevé un religieux avec lequel j'eus naguère un entretien. C'est une des âmes les plus affectionnées à l'obéissance que j'aie vues dans ma vie; aussi ses paroles allument-elles l'amour de cette vertu dans le cœur de tous ceux qui l'entendent. Les divers emplois, les charges dans le gouvernement, que l'obéissance lui avait imposés pendant près de quinze ans, l'avaient tellement occupé, qu'il n'avait jamais pu, malgré tous ses efforts, trouver une seule journée pour lui. Tout ce qui était en son pouvoir était de dérober quelques moments chaque jour pour prier, et de conserver toujours sa conscience pure. Notre-Seigneur l'en a bien récompensé; car, sans comprendre comment cela s'est pu faire, ce religieux se trouve dans cette liberté d'esprit si désirable et si précieuse qui se rencontre dans les plus parfaits. Ainsi, ayant tout acquis en ne voulant rien, il jouit du plus grand bonheur que l'on puisse souhaiter en cette vie. Ces âmes saintement esclaves de l'obéissance ne craignent ni ne désirent rien sur cette terre. Les tribulations ne les troublent point; aucun plaisir mortel ne les touche; enfin, rien ne peut leur enlever la paix, parce que nul ne peut leur ravir leur Dieu, de qui seul cette paix dépend. L'unique chose qui peut les attrister ici-bas est la crainte de perdre ce Dieu qu'elles aiment; mais tout le reste, elles le considèrent comme un pur néant, le monde entier ne pouvant rien, ni pour ni contre leur bonheur.

Heureuse donc l'obéissance, même dans les distractions qu'elle impose, puisqu'elle peut élever une âme à une si haute perfection! Ce que j'ai remarqué en ce religieux m'a également frappée en d'autres personnes. Me retrouvant avec quelques-unes d'entre elles, après plusieurs années d'absence, je leur demandais comment elles avaient passé ce temps, et j'apprenais de leur bouche qu'il avait été entièrement employé à des occupations commandées par l'obéissance et par la charité : et cependant, je les trouvais si avancées dans les voies spirituelles, que j'en étais dans l'étonnement. Ainsi donc, mes filles, courage! loin de vous la moindre tristesse, lorsque l'obéissance vous occupe à des choses extérieures; et comprenez bien que si, par exemple, elle vous emploie à la cuisine, notre divin Maître est là, au milieu des plats et des marmites, vous aidant à l'intérieur et à l'extérieur.

Je me rappelle en ce moment ce qu'un religieux me raconta de lui-même. « J'avais pris, me dit-il, l'inébranlable résolution d'exécuter tout ce que mon supérieur m'ordonnerait, quelque peine qu'il dût m'en coûter. Or, voilà qu'un jour où je m'étais livré à un travail excessif, j'allais, vers l'entrée de la nuit, m'asseoir quelques instants pour prendre un peu de repos; j'étais brisé de lassitude, je ne pouvais plus me tenir debout. Le supérieur, m'ayant rencontré, me commanda de prendre une bêche, et d'aller travailler au jardin. Malgré l'accablement de la nature, je ne dis pas un mot; je fis effort sur moi-même, je pris la bêche; et comme je traversais un petit passage, Notre-Seigneur m'apparut chargé de sa croix; il était réduit à un tel excès de fatigue et de détresse, qu'il me fit bien voir que mes souffrances n'étaient rien en comparaison des siennes. » C'est ainsi que le divin Maître récompensa l'obéissance de ce religieux. J'ai vu moi-même l'endroit du jardin où il reçut cette faveur, lorsque, plusieurs années après, j'allai fonder un monastère dans cette ville.

Pour moi, je suis convaincue que si le démon, sous divers prétextes, fait tant d'efforts pour nous dégoûter de l'obéissance, c'est qu'il voit que cette vertu est le chemin qui conduit le plus vite au sommet de la perfection. Que l'on remarque bien ceci, et l'on verra clairement que je dis vrai.

En quoi consiste, en effet, la souveraine perfection ? Évidemment ce n'est ni dans les consolations intérieures, ni dans de sublimes ravissements, ni dans les visions, ni dans le don de prophétie; mais elle consiste à rendre notre volonté si conforme et si soumise à celle de Dieu, que nous embrassions de tout notre cœur ce qu'il veut, et que nous acceptions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous savons que c'est son bon plaisir. Il est très difficile, je l'avoue, non pas précisément de faire des choses si contraires à notre nature, mais de les faire avec plaisir. Toutefois, telle est la force de l'amour parfait, qu'il oublie son propre contentement, pour ne songer qu'à celui du Bien-Aimé. Il est certain que quelque grandes que soient alors nos souffrances, elles nous paraissent légères en pensant qu'elles sont agréables à Dieu ; et c'est de cette manière qu'aiment ces âmes héroïques parvenues à souffrir avec joie les persécutions, les outrages et les ignominies.

Cela est si certain, si connu et si clair, qu'il serait superflu de m'y arrêter davantage. Je me propose simplement de montrer comment l'obéissance est le moyen le plus prompt et le plus efficace pour arriver à cet heureux état. Eh bien, le voici : pour pouvoir employer notre volonté tout entière à faire ce que Dieu veut, il faut auparavant qu'elle soit soumise à la raison; or, la vraie voie pour l'assujettir de la sorte est l'obéissance. Ce n'est pas à l'aide de bonnes raisons que nous en viendrons jamais à bout; car la nature et l'amour-propre auront toujours mille raisons à opposer; à tel point que très souvent la chose la plus juste nous paraîtra une folie, parce que nous n'avons pas envie de la faire.

Que n'aurais-je point à dire ici sur les efforts que font à l'envi le démon, le monde et notre sensualité, pour nous empêcher de suivre les lumières de la raison! Mais j'ai hâte d'indiquer comment on met fin à ce combat intérieur. Le meilleur moyen, selon moi, est de tenir la même conduite que les gens du monde dans un procès très douteux : quand les parties sont lasses de plaider sans résultat, elles prennent un arbitre, et s'en remettent entièrement à sa décision.

Que l'âme de même choisisse pour juge en dernier ressort son supérieur ou son confesseur, et qu'elle s'en remette pour tout à lui, fermement résolue de ne plus plaider, de ne plus penser à sa cause, mais pleine de confiance en ces paroles de Notre-Seigneur : « Qui vous écoute, m'écoute. » Cela fait, qu'elle ne s'occupe plus de sa volonté. Une telle manière d'assujettir son propre jugement plaît beaucoup à Notre-Seigneur, et certes à juste titre; car par là nous le rendons maître du libre arbitre qu'il nous a donné. Cet exercice de soumission, je le sais, sera plus d'une fois pour nous une véritable mort intérieure; d'autres fois, il soulèvera en nous mille combats, parce que le jugement porté sur notre cause nous semblera insensé. Mais si nous savons nous vaincre, et dompter nos répugnances, nous conformons enfin notre volonté à celle des supérieurs, et nous faisons ce qu'ils nous commandent. Notre-Seigneur nous aide puissamment dans cette lutte, et voyant que, pour l'amour de lui, nous soumettons notre volonté et notre raison, il se plaît à nous récompenser en nous donnant un empire absolu sur elles.

C'est alors que, vraiment maîtres de nous-mêmes, nous pouvons nous employer sans réserve au service de Dieu. Lui offrant une volonté pure, afin qu'il l'unisse à la sienne, nous pouvons le supplier d'envoyer du haut du ciel le feu de son amour pour consumer ce sacrifice. Car, de notre côté, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour qu'il fût agréable à ses yeux; ni les travaux ni les souffrances ne nous ont coûté pour ôter à la victime tout ce qui pouvait déplaire au Seigneur; enfin, nous l'avons placée sur l'autel, et elle ne touche plus à terre.

Il est clair que nul ne peut donner ce qu'il ne possède pas. Eh bien, que l'on m'en croie, pour acquérir ce trésor d'une volonté pure, et dont on est pleinement maître, il faut creuser, et creuser encore dans la mine de l'obéissance : plus nous nous enfoncerons dans cette mine, plus nous nous enrichirons. Ainsi, plus nous nous assujettirons à ceux qui ont autorité sur nous, ne voulant point avoir d'autre volonté que la leur, plus nous nous sentirons maîtres de notre volonté pour la conformer à celle de Dieu. Voyez, mes sœurs, si le sacrifice des douceurs de la retraite ne sera pas bien payé; je l'affirme, ce n'est pas le défaut de solitude qui vous empêchera de vous disposer à cette précieuse union dont j'ai parlé, et qui consiste à faire de notre volonté une même volonté avec celle de Dieu. C'est là l'union que je désire pour moi, et que je voudrais voir en vous toutes, et non certains transports très doux auxquels on donne le nom d'union. A la vérité, si l'on possède la première, on ne sera pas privé des douceurs de la seconde. Mais si, au sortir de ces transports, l'on demeure peu porté à l'obéissance, et ami de sa propre volonté, l'on aura été, selon moi, uni à son amour-propre, et non à la volonté de Dieu. Plaise à mon adorable Maître de me faire pratiquer fidèlement ce qu'il me fait si bien comprendre!

La seconde cause pour laquelle on quitte avec peine la solitude, c'est qu'elle offre moins d'occasions d'offenser Dieu; et, quoiqu'elle ait ses dangers, puisque les démons s'y trouvent avec nous, on y vit néanmoins d'une manière plus pure. Si c'est une âme pénétrée d'une crainte filiale envers le Seigneur, elle éprouve une joie indicible de ne pas rencontrer d'occasion de le contrister par quelque offense. Cette raison, je l'avoue, me paraît plus forte pour nous porter à fuir le commerce des créatures, que celle du plaisir qu'on goûte à recevoir de Dieu des consolations et des faveurs. O mes filles! c'est précisément quand le zèle vous arrache à la retraite, que vous devez montrer votre amour pour Dieu; c'est au milieu des occasions que vous lui prouverez votre fidélité, bien plus que dans les recoins d'une solitude. Croyez-m'en, vous ferez de plus grands progrès dans la vertu, bien qu'il vous échappe plus de fautes, et que vous fassiez même quelques petites chutes. Je suppose toujours, remarquez-le bien, que c'est l'obéissance ou la charité qui vous appellent au service du prochain; car, s'il n'en est pas ainsi, je demeure d'accord que la solitude est préférable. Je dis plus, nous devons continuellement la désirer, alors même que nous sommes dans l'action; et, de fait, les âmes qui aiment véritablement Dieu ne cessent jamais de la souhaiter.

Quant au profit que nous tirons de l'action, le voici: nous apprenons à nous connaître, et nous voyons jusqu'où va notre vertu. Quelque sainte que soit à ses propres yeux une personne qui vit toujours dans la solitude, elle ne sait pas, et elle n'a nul moyen de savoir si elle a de la patience et de l'humilité. C'est comme pour un guerrier : on n'est sûr de sa bravoure que quand on l'a vu au champ de bataille. Saint Pierre croyait être très courageux ; voyez ce qu'il fut à l'épreuve. Mais se relevant de sa chute, il se défia de lui-même, et mettant toute sa confiance en Dieu, il endura le martyre avec ce courage que le monde a vu.

O mon Dieu ! qu'il nous est utile de connaître la grandeur de notre misère ! Sans cette connaissance, il y aura pour nous du danger partout. C'est pourquoi il nous est avantageux que l'on nous commande des choses qui nous fassent voir notre bassesse. Selon moi, un seul jour d'humiliation et de connaissance de soi-même, fallût-il l'acheter au prix d'afflictions et de souffrances amères, est une plus grande faveur de Dieu que plusieurs journées d'oraison. Je suis d'autant plus fondée à le dire, que le véritable amant de Jésus-Christ aime partout son Bien-Aimé, et l'a partout présent à son souvenir. Certes, ce serait quelque chose de bien dur, que l'on ne pût faire oraison que dans le secret de la solitude. Je vois bien que les âmes lancées dans l'action du zèle ne peuvent passer plusieurs heures dans la prière. Mais, ô mon adorable Sauveur ! quelle puissance n'a pas auprès de vous un soupir qui part du fond de nos entrailles, quand il nous est arraché par la peine de nous voir enchaînés dans cet exil, et par la peine plus cruelle encore de ne pouvoir librement nous entretenir avec vous dans le tête-à-tête de la solitude !

Ah ! c'est alors, mes filles, que nous nous montrons au grand jour les esclaves de Jésus-Christ, esclaves volontairement vendues par amour pour lui à l'obéissance. Nous demeurons tellement sous l'empire de cette vertu, qu'au moindre signe de sa part, nous nous arrachons en quelque sorte à la jouissance de Dieu même. Mais qu'est-ce, après tout, qu'un tel sacrifice, quand nous considérons que ce grand Dieu est venu par obéissance, du sein de son Père, se faire notre esclave? Comment reconnaître jamais une pareille faveur, et que pouvons-nous lui offrir en retour?

Mais dans les œuvres mêmes commandées par l'obéissance et la charité, l'âme doit souvent, du plus intime d'elle-même, s'élever vers son Dieu. Pour elle alors, qu'on m'en croie, le progrès ne résulte pas d'un long espace de temps consacré à l'oraison; au contraire, ces bonnes œuvres auxquelles elle se dévoue la disposent de telle sorte que son amour s'enflamme bien plus, en quelques instants, que par de longues heures de considération. Tout doit nous venir de la main de ce Dieu de bonté; qu'il soit béni à jamais! oui, béni dans les siècles des siècles!

CHAPITRE VI

MEDINA DEL CAMPO

De certains transports de dévotion dans les personnes de piété et les âmes religieuses. — Quand et comment elles doivent y résister. — Comment ils nuisent au progrès spirituel, lorsqu'on ignore la manière de se conduire en cet état. — Des désirs immodérés de la communion; règle à suivre sur ce point.

J'ai recherché avec soin d'où pouvaient venir ces grands transports de dévotion que j'ai observés en certaines personnes auxquelles Notre-Seigneur fait goûter de grandes délices dans l'oraison, et qui, de leur côté, font tous leurs efforts pour se disposer à recevoir ses faveurs.

Il n'est nullement question ici des ravissements; j'en ai parlé au long dans un autre endroit; ainsi il serait superflu d'y revenir. Je me contente de rappeler, en passant, que les ravissements qui ont Dieu pour auteur nous enlèvent à nous-mêmes, malgré toutes nos résistances; en second lieu, que cette force d'en haut, sous l'action de laquelle nous perdons tout empire sur nous, est de courte durée.

Le transport dont je parle s'empare le plus souvent de l'âme après qu'elle a passé quelques moments dans l'oraison de recueillement, et comme dans un sommeil spirituel. Si l'on ignore la manière dont il faut se conduire en cet état, on sera exposé à perdre beaucoup de temps, à épuiser ses forces par sa faute, et avec peu de mérite. Je désire vivement m'expliquer avec clarté sur un sujet si difficile; j'ignore si j'en viendrai à bout; je sais néanmoins que les âmes auxquelles ce chapitre s'adresse, comprendront mon langage, si elles en ont le désir. J'en connais quelques-unes, douées vraiment d'une grande vertu, qui restaient sept à huit heures profondément absorbées, et prenaient cela pour un ravissement. Tout exercice de vertu les absorbait avec tant de force, qu'elles s'abandonnaient à ce transport, persuadées qu'elles ne devaient pas résister à Notre-Seigneur. Le résultat d'une pareille conduite serait de consumer lentement les forces, ou de faire perdre l'esprit, si l'on n'y apportait remède.

Voici comment j'explique cet état. L'attrait de notre nature pour le plaisir étant si vif, Dieu ne fait pas plus tôt goûter à une âme ces délices spirituelles, qu'elle s'y livre tout entière; elle souhaiterait ne faire en quelque sorte aucun mouvement, pour ne pas troubler une telle douceur, et pour rien au monde elle ne voudrait la perdre. A la vérité, les plaisirs de la terre n'approchent point de celui qu'elle savoure.

Supposons mainteant que la personne à qui Dieu fait goûter ces délices est d'une complexion faible et d'une imagination qui s'attache fortement aux objets, qu'arrivera-t-il? Aussitôt que dans l'oraison une pensée qui épanouit l'âme se présentera à elle, elle s'y attachera sans vouloir en distraire son esprit, et elle demeurera tout absorbée. Elle sera semblable à ces gens du monde qui, vivement frappés de la vue d'un objet, fixent sur lui leurs regards de telle sorte qu'ils sont incapables de se rendre compte de ce qu'ils ont sous les yeux. Voilà ce qui se manifestera plus ou moins selon les caractères, la complexion et le degré de faiblesse. Que serait-ce, si la mélancolie, dont je me réserve de parler bientôt, venait s'y joindre! Elle ferait prendre pour des vérités mille illusions agréables. Mais sans qu'il y ait de mélancolie, ce que j'ai dit arrive aux personnes dont je viens de parler, ainsi qu'à celles qui sont consumées de pénitences. Les unes et les autres ne commencent pas plus tôt à savourer d'une manière sensible la douceur de l'amour divin, qu'elles s'y abandonnent sans réserve. A mon avis, elles témoigneraient à Dieu bien plus d'amour en ne se laissant point aller à ces transports, qu'elles peuvent fort bien dominer; c'est parce qu'ils ne sont pas combattus par ces natures faibles, qu'ils les subjuguent et les tiennent assujetties; on les voit alors, comme si elles venaient de tomber en défaillance, sans parole et sans mouvement.

Quelle différence y a-t-il donc, me dira peut-être ici quelqu'un, entre ces transports et les ravissements, puisque au dehors tout est semblable? A cela je réponds que ce n'est point par l'apparence, mais par la réalité qu'ils diffèrent. Le ravissement, ou l'union à Dieu de toutes les puissances de l'âme, est de courte durée; il illumine l'âme, et produit en elle plusieurs autres grands effets; en outre, il prive l'entendement de toute opération, et Dieu seul agit dans la volonté. Ce qui se manifeste dans ces transports est bien différent. Le corps, il est vrai, demeure comme pris, mais l'entendement, la volonté et la mémoire restent libres; seulement leur action n'a rien de réglé, et si ces facultés sont vivement frappées d'un objet, elles s'y fixent sans vouloir s'en déprendre. Pour moi, je vois là une faiblesse corporelle qui part, à la vérité, d'un bon principe, mais qui n'apporte aucun profit à l'âme. On ferait bien mieux d'employer au service du Seigneur les longues heures consumées dans cette sorte d'ivresse; on peut mériter beaucoup plus par un seul acte, et en excitant souvent la volonté à aimer Dieu, qu'en la laissant ainsi dans l'inaction.

Je conseille donc aux prieures d'éliminer, avec tout le soin possible, de leurs monastères, ces longs évanouissements. Ils enlèvent aux facultés et aux sens eux-mêmes leur énergie, et l'âme ne peut plus s'en faire obéir; par là ils font perdre les mérites qu'on aurait pu acquérir par une sollicitude constante de plaire à Dieu. S'aperçoit-on que dans une religieuse ils proviennent de l'épuisement des forces, que la prieure lui retranche les pénitences et les jeûnes qui ne sont pas d'obligation; en certains cas, elle pourra même lui retrancher ceux-ci, en toute sûreté de conscience. Enfin, pour la distraire, elle l'occupera aux offices de la maison.

Il faut tenir la même conduite à l'égard de celles qui, sans tomber dans ces défaillances, laissent absorber leur imagination par les sujets qu'elles méditent, quand bien même ces sujets seraient très relevés. Il leur arrive parfois de n'être plus maîtresses d'elles-mêmes, surtout lorsqu'elles ont reçu de Dieu quelque faveur extraordinaire, ou qu'elles ont eu quelque vision. Dans ce dernier cas, elles croiront voir sans cesse l'objet qu'elles n'ont pourtant vu qu'une seule fois, tant est vive l'empreinte qu'en garde leur imagination.

Quand on s'aperçoit que depuis plusieurs jours on a l'esprit captivé et absorbé de la sorte, on doit changer le sujet de sa méditation. En cela, nul inconvénient, puisqu'on s'occupe de vérités également propres à nous élever à Dieu. L'âme ne lui plaît pas moins, lorsque de temps en temps elle médite sur les merveilles des créatures et sur la puissance qui les tira du néant, que lorsqu'elle médite sur le Créateur lui-même.

Oh ! que déplorable est la misère où le péché nous a réduits ! Il faut user de mesure, même dans le bien, sous peine de ruiner notre santé et de voir ainsi nous échapper l'avantage spirituel dont nous désirons jouir. Voilà pourquoi il importe vraiment beaucoup, il est même nécessaire à un grand nombre de personnes, surtout à celles qui sont faibles de tête ou d'imagination, de se bien connaître elles-mêmes ; avec cette connaissance, elles travailleront bien plus au service de Notre-Seigneur. Ainsi, dès qu'une de ces personnes méditant un mystère de la Passion, ou de la gloire du ciel, ou tout autre sujet, s'en trouve tellement pénétrée que pendant plusieurs jours elle ne saurait penser à autre chose, elle est avertie par là même qu'il lui convient de s'en distraire ; si elle ne le fait point, elle ressentira plus tard les fâcheux effets de ces vives impressions, et reconnaîtra qu'elles procèdent, comme je l'ai dit, d'une grande débilité corporelle, ou d'une grande faiblesse d'imagination, ce qui serait pire. Car, dans ce dernier cas, elle serait semblable à un fou qui, absorbé par l'objet de sa folie, ne peut songer à aucun autre, ni comprendre combien il lui importe d'en détourner sa pensée, parce qu'il n'est plus maître de sa raison. A la vérité, ce genre de folie ne serait pas sans agrément et sans douceur, j'ajoute que si cette personne était en outre atteinte de mélancolie, il en pourrait résulter un grand dommage pour son âme.

Quant à moi, je ne trouve bon sous aucun rapport qu'une âme, capable de jouir de Dieu même, demeure ainsi enchaînée par un seul mystère. Car si elle n'est asservie ni par la faiblesse du corps ni par celle de l'imagination, pourquoi, ayant l'infini de Dieu pour champ de ses méditations, se ferait-elle captive d'un seul de ses attributs, ou d'un seul de ses mystères? Ne sait-on pas que plus on médite ses perfections et ses œuvres, plus on apprend à connaître ses souveraines et adorables grandeurs.

En parlant ainsi, je suis loin de prétendre qu'on doive en une heure, ni même en un jour, parcourir plusieurs sujets; ce serait s'exposer à n'en méditer aucun avec profit. Je souhaite que, dans des matières aussi délicates, on ne se méprenne pas sur le sens de mes paroles. Il est, selon moi, si important de bien comprendre ce chapitre, que je ne regrette nullement la peine que j'ai prise à l'écrire. Mais aussi je désire que celles qui n'en auraient pas l'intelligence à la première lecture, le relisent plusieurs fois s'il le faut. Je m'adresse surtout aux prieures et maîtresses des novices, chargées par devoir de guider les sœurs dans le chemin de l'oraison. Si, dès le principe, elles ne veillent pas avec soin à les préserver de ces transports que j'appelle des faiblesses, elles verront combien il leur faudra ensuite de temps pour y porter remède. Je sais qu'ils ont déjà nui beaucoup; leurs suites fâcheuses, que je m'abstiens de raconter, prouveraient combien j'ai raison de recommander une si grande vigilance sur ce point. Je n'en veux produire qu'un exemple par lequel on pourra juger du reste. Il se trouve dans un de ces monastères du Carmel une religieuse de chœur et une converse, élevées toutes deux à une très haute oraison : elles sont mortifiées, humbles et ornées de toutes les vertus; le divin Maître les comble de délices intérieures, et se plaît même à leur révéler ses grandeurs; elles sont si détachées de tout et si remplies de son amour, que malgré l'examen le plus rigoureux de leur conduite, nous n'avons pu découvrir en elles la moindre infidélité aux grâces qu'elles reçoivent. J'ai parlé ainsi en détail de leur vertu, afin que celles qui sont loin de l'égaler se tiennent plus en garde contre l'illusion. Ces deux religieuses se sentirent intérieurement pressées d'un très ardent désir de jouir de la présence de Notre-Seigneur; c'étaient des transports qu'elles ne pouvaient modérer; et comme il leur semblait que la communion en apaisait un peu l'impétuosité, elles n'oubliaient rien pour obtenir des confesseurs la permission d'approcher souvent de la sainte table. Leur désir s'allumant de plus en plus, elles croyaient ne pouvoir vivre si elles passaient un jour sans communier. Les deux confesseurs, dont l'un était fort versé dans les voies spirituelles, jugèrent qu'il n'y avait point d'autre remède au mal de ces âmes privilégiées. Mais elles ne s'arrêtèrent point là : le désir de communier se fit sentir à une d'elles avec une telle véhémence, que, pour ne pas mettre sa vie en danger, il fallait la communier de grand matin. Il n'y avait assurément aucune feinte de leur part; pour rien au monde, ni l'une ni l'autre n'auraient jamais consenti à dire un mensonge. Je n'étais pas alors dans ce monastère; la prieure m'en écrivit, me manda qu'elle ne pouvait résister aux instances de ces religieuses, et que les confesseurs lui conseillaient de céder, attendu qu'elles ne pouvaient dominer leurs transports. Notre-Seigneur me fit la grâce de comprendre sur-le-champ ce qu'il en était; néanmoins je crus n'en devoir rien dire, jusqu'à ce que je fusse sur les lieux : d'abord par crainte de me tromper, ensuite parce qu'il convenait de ne blâmer cette conduite qu'en faisant connaître les raisons qui m'empêchaient de l'approuver. Dès mon arrivée dans ce monastère, celui de ces deux confesseurs qui joignait à la science une grande humilité entra aussitôt dans mon sentiment; l'autre, au contraire, qui n'était pas, à beaucoup près, si spirituel ni si capable, ne voulut jamais s'y rendre. Mais je ne m'en mis guère en peine, parce que je n'étais pas obligée de déférer à ses avis. J'eus ensuite un entretien avec les deux religieuses, et je leur exposai plusieurs raisons qui devaient, à mon gré, les convaincre que leur crainte de mourir, si elles ne communiaient, n'était que pure illusion. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les raisonnements ne pouvaient rien auprès d'elles : j'employai alors un autre expédient. Je leur dis que je me sentais, moi aussi, consumée des mêmes désirs de recevoir Notre-Seigneur, que je ne communierais néanmoins que quand toute la communauté le ferait, afin qu'elles suivissent mon exemple; j'ajoutai que, si cela ne se pouvait faire sans mourir, nous mourrions toutes trois ensemble; mieux valait, après tout, perdre ainsi la vie, que de laisser un tel usage s'introduire dans les maisons, où tant d'autres âmes non moins embrasées de l'amour de Notre-Seigneur voudraient aussi revendiquer pour elles le même privilège. La coutume prise par ces deux religieuses, et à laquelle le démon n'était pas sans doute étranger, avait déjà fait tant de mal, qu'il semblait qu'on ne pouvait les priver un jour de communion sans les faire mourir : je fus inflexible; et plus je les voyais éloignées d'obéir, dans la persuasion que ce n'était pas en leur pouvoir, plus je connaissais évidemment que c'était une tentation. Elles passèrent cette première journée avec beaucoup de peine; elles en eurent un peu moins le lendemain, et le jour suivant moins encore. Bientôt, en leur présence, j'approchai seule de la sainte table, sans qu'elles en fussent émues; à la vérité, on me l'avait ordonné; autrement, par égard pour leur faiblesse, je ne l'aurais point fait. Enfin elles reconnurent avec toutes les sœurs qu'elles avaient été victimes d'une illusion, et combien il était important d'y remédier de bonne heure. En effet, quelque temps après, sans aucune faute de la part de ces religieuses, les bons rapports du monastère avec les supérieurs furent troublés; et ceux-ci n'auraient certai nement approuvé ni souffert une pareille coutume.

Combien d'exemples pareils je pourrais citer! Je me contenterai d'en rapporter un second. Dans un monastère de Bernardines vivait une religieuse qui égalait en vertu les deux précédentes; les fréquentes disciplines et les jeûnes l'avaient réduite à un tel excès de faiblesse, que toutes les fois qu'elle communiait, ou que sa dévotion s'enflammait, elle s'évanouissait et demeurait huit à neuf heures dans cet état. Elle croyait, ainsi que toutes les sœurs, que c'était un ravissement. Cela arrivait si souvent qu'il aurait pu en résulter un grand mal, si l'on n'y eût remédié. Le bruit de ces ravissements courait par toute la ville; j'en avais de la peine, parce que Dieu m'avait fait connaître ce qu'il fallait en penser, et que j'en appréhendais les suites. Le confesseur de la religieuse, m'étant extrêmement dévoué, me raconta tout en détail. Je lui déclarai que je ne voyais là que faiblesse et perte de temps, sans aucun des caractères du véritable ravissement; qu'ainsi il devait lui enlever ses jeûnes et ses disciplines, et la forcer à faire diversion. Il se conforma à mon conseil, et comme cette religieuse était fort obéissante, elle n'eut point de peine à se soumettre. Ses forces revinrent peu à peu, et il ne fut plus question de ravissements. S'ils eussent été véritables, Dieu seul aurai pu les faire cesser, parce qu'ils nous enlèvent avec une force souveraine contre laquelle toutes nos résistances sont inutiles. Ensuite, comme je l'ai dit, ils produisen dans l'âme les plus grands effets; tandis que ces faux ravissements n'affectent pas plus l'âme que s'ils n'avaien pas lieu, et l'unique trace qu'ils laissent de leur passage est la lassitude du corps.

Que ce qui vient d'être dit nous fasse bien comprendre cette vérité : que tout ce qui nous lie de manière à nou enlever l'usage de la raison doit nous être suspect, et que jamais par là on n'arrivera à la liberté de l'esprit, car un des caractères de cette liberté est de trouver Dieu en toutes choses, et de s'élever à lui par le moyen des créatures. Le reste est un esclavage qui non seulement nuit au corps, mais enchaîne l'âme et arrête ses progrès. Elle est alors à peu près comme le voyageur qui trouve sur son chemin un marais ou un bourbier qu'il ne peut franchir, et néanmoins, pour avancer dans la carrière de la perfection, l'âme ne doit pas se contenter de marcher, il faut qu'elle vole.

Je reviens aux personnes qui se croient tellement absorbées en Dieu qu'elles ne peuvent, disent-elles, ni résister ni faire diversion au transport qui les domine. Si cet état ne dure qu'un jour, ou quatre, ou même huit, il ne doit pas inspirer de crainte : une nature faible peut avoir besoin d'un pareil intervalle pour revenir de son étonnement; mais ce terme est-il dépassé, il faut y apporter remède. Le bon côté de tout cela est qu'il n'y a point de péché, et qu'on ne laisse pas de mériter; mais les inconvénients que j'ai signalés s'y trouvent, et beaucoup d'autres encore. Quant à la communion, combien ne serait-il pas fâcheux qu'une âme, emportée par un désir excessif de la recevoir, ne voulût point se soumettre au confesseur et à la supérieure! Quelque dure que soit la solitude où elle se trouve quand elle ne communie pas, on ne doit pas céder à ses instances. Il faut, avec douceur et sans employer des moyens extrêmes, mortifier ces personnes en cela comme dans les autres choses, et leur faire comprendre qu'il leur est beaucoup plus avantageux de renoncer à leur volonté, que de rechercher leur consolation. Notre amour-propre peut également se mêler à ce désir immodéré. Je le sais par expérience, car voici ce qui m'est souvent arrivé : je venais de recevoir Notre-Seigneur, la sainte hostie était encore presque tout entière dans ma bouche, et en voyant communier les autres, j'aurais désiré n'avoir pas communié, afin de recevoir encore ce pain de vie; je ne m'apercevais pas alors de mon erreur, mais j'ai reconnu depuis que la cause de ce désir était moins l'amour de Dieu que ma propre satisfaction. Ce qui m'attirait, c'est cette douceur et cette tendresse que l'on sent d'ordinaire lorsqu'on s'approche de la sainte table. En effet, si, par ce désir, je n'eusse aspiré qu'à recevoir mon Dieu, ne l'avais-je pas reçu dans mon âme? Si ce n'eût été que pour obéir au commandement que l'on m'avait fait de communier, n'avais-je pas déjà communié? Et si c'eût été pour recevoir les grâces dont le très saint Sacrement est la source, ne les avais-je pas déjà reçues? Ainsi, je vis clairement que je ne recherchais qu'un plaisir sensible.

Voici un trait qui se présente maintenant à mon souvenir. Dans une ville où nous avons un de nos monastères, j'ai connu une femme qui passait pour une grande servante de Dieu et qui aurait dû l'être, puisqu'elle communiait tous les jours; mais elle choisissait pour cela tantôt une église et tantôt une autre, et elle n'avait pas de confesseur arrêté. J'en fis la remarque, et j'aurais préféré, je l'avoue, plus d'obéissance et moins de communions. Elle avait une maison en propre, et là elle ne s'occupait, je pense, que de ce qui lui était le plus agréable; et parce qu'elle était bonne, je veux croire que tout ce qu'elle faisait était bon. De temps en temps je lui faisais part de mes observations; elle n'en tenait pas grand compte, et je ne pouvais l'en blâmer, vu qu'elle était meilleure que moi; néanmoins il me semblait qu'elle ne s'égarerait point en déférant à mes avis. Le bienheureux Pierre d'Alcantara étant venu dans l'endroit, je ménageai à cette femme un entretien avec l'homme de Dieu; je ne demeurai point satisfaite de la relation qu'elle lui fit; ce qui venait sans doute de ce qu'étant si misérables, nous ne sommes contents que de ceux qui marchent par le même chemin que nous; car je crois qu'elle avait plus servi Dieu et fait plus de pénitences en un an que moi en plusieurs années. Enfin, et c'est là où je veux en venir, elle fut frappée de la maladie qui devait l'emporter; elle s'empressa alors d'obtenir qu'on vînt dire la messe chez elle, et qu'on lui donnât la communion tous les jours. Comme sa maladie dura longtemps, un vertueux ecclésiastique, qui lui disait souvent la messe, jugea qu'on ne devait pas souffrir qu'elle communiât ainsi tous les jours chez elle; et ce fut peut-être une tentation du démon, car la maladie se trouvait au dernier jour de sa vie. Cet ecclésiastique ne consacra donc pas d'hostie pour elle. Lorsque, à la fin de la messe, elle vit qu'il ne la communiait pas, elle se mit dans une telle colère contre lui, qu'il en fut fort scandalisé et vint me le dire. J'en fus profondément peinée, et comme je crois qu'elle mourut incontinent après, je doute qu'elle se soit réconciliée. Je connus par là combien il est dangereux de faire en quoi que ce soit notre propre volonté, et spécialement en une action si grande. Car ceux qui reçoivent si souvent Notre-Seigneur doivent s'en reconnaître souverainement indignes; et ce n'est point de leur propre mouvement, mais par l'avis de leur directeur qu'ils doivent le faire, afin que l'obéissance supplée à ce qui leur manque pour approcher d'une si haute Majesté. La conduite tenue à l'égard de cette femme était pour elle une occasion de s'humilier profondément; elle aurait dû se persuader que ce prêtre n'avait point tort, mais que Dieu, qui voyait la misère et l'indignité de son âme, l'avait ordonné de la sorte; en der dans un degré aussi éminent que pour la contemplation.

Non, jamais le Roi de gloire ne viendra dans notre âme, j'entends pour lui être uni, si nous ne faisons de vrais efforts pour arriver à la vertu et à la vertu très haute. Je veux pourtant ajouter ici une explication; car si vous constatiez dans mes écrits quelque inexactitude, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison, si je le faisais de propos délibéré ; mais Dieu m'en garde ! Le jour où je m'écarterai de la vérité, ce sera par inadvertance et faute d'en savoir davantage. Je veux donc dire que quelquefois il plaira à Dieu d'accorder cette insigne faveur de l'union à des personnes qui sont en mauvais état, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

O mon Seigneur, que de fois nous vous mettons aux prises avec cet ennemi ! Pour nous apprendre à le vaincre, n'était-ce pas assez d'avoir souffert qu'il vous prît entre ses bras, quand il vous porta sur le haut du temple? Quel spectacle, mes filles, que celui de ce divin soleil saisi par les ténèbres ! De quelle terreur dut être agité ce malheureux esprit, sans toutefois en comprendre la cause, parce qu'il plut à Dieu de la lui cacher ! Bénies soient une si grande bonté, et une si grande miséricorde ! Mais quelle honte, je le répète, que des chrétiens le livrent ainsi chaque jour aux étreintes d'un si abominable monstre ! Vous eûtes besoin, Seigneur, pour vaincre ce maudit, d'avoir les bras bien forts. Mais comment ne sont-ils pas restés affaiblis par les tourments de la croix ? Oh ! qu'il est bien vrai que l'amour guérit lui-même toutes les blessures qu'il fait ! Aussi je crois que si vous eussiez voulu survivre à vos tourments, le même amour qui vous les fit endurer pour nous, aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies.

agréable que le sacrifice? Si cela est vrai, si elles méritent même davantage en s'abstenant de communier par obéissance, quel sujet ont-elles de se troubler? Je ne dis pas qu'elles n'en doivent point ressentir de peine, mais seulement que cette peine doit être accompagnée d'humilité; car, enfin, toutes ne sont point encore arrivées à cette perfection qui ne leur fait trouver de bonheur qu'à accomplir ce qui est le plus agréable à Dieu. Si leur volonté était entièrement détachée de tout intérêt propre, alors, au lieu de s'attrister, elles se réjouiraient de pouvoir plaire à Notre-Seigneur par une privation si pénible; elles s'humilieraient et seraient toutes aussi contentes de ne communier que spirituellement. Mais comme dans les commencements cet ardent désir de recevoir Notre-Seigneur est une grâce qu'il accorde, bien loin de le blâmer, on doit en faire grande estime. Ainsi, je permets à ces âmes qui ne sont point encore parvenues à cette haute perfection dont je parlais, de ressentir une peine toute d'amour, quand on les prive de la communion; je désire seulement qu'elles n'en perdent pas la paix, et qu'elles tirent de là occasion de s'humilier. Mais s'il en résulte pour elles de l'inquiétude, du trouble, et un certain ressentiment contre la prieure ou le confesseur, qu'elles m'en croient, c'est une tentation manifeste. Si, contre la défense du confesseur, quelqu'une avait la témérité de communier, je lui déclare que je ne voudrais pas accepter le mérite d'une pareille communion. Nous ne devons pas être nos juges en des choses aussi sacrées; cela n'appartient qu'à ceux qui ont le pouvoir de lier et de délier. Plaise à Notre-Seigneur de nous éclairer de sa lumière, et de nous assister de son secours, afin que nous ne nous servions pas des grâces dont il nous comble, pour lui causer du déplaisir!

qu'eux-mêmes ne veulent plus s'éloigner de sa présen
Il les fait asseoir à sa table, et il leur sert les mets do
il se nourrit lui-même, jusqu'à s'ôter, comme on dit,
morceau de la bouche pour le leur donner.

Heureuse union, mes filles! Heureux abandon des choses terrestres, qui nous vaut un comble de gloire! O mes filles! quand vous serez ainsi dans les bras de Dieu, que vous importera que le monde entier vous condamne? Le Tout-Puissant est votre défenseur; d'un mot il a créé le monde, et vouloir, pour lui, c'est faire. Ne craignez donc pas qu'il souffre que l'on parle contre vous, à moins que ce ne soit pour votre plus grand bien; il ne porte pas si peu d'amour à ceux dont il est aimé! S'il en est ainsi, pourquoi, mes sœurs, ne lui témoigneriez-vous pas tout l'amour dont nous sommes capables? Est-il pour nous un plus bel échange que de lui donner notre amour à la place du sien? Lui, il peut tout; nous, nous ne pouvons rien que ce qu'il nous fait pouvoir. Au fond, que faisons-nous pour vous, ô Seigneur, de qui nous tenons l'être? Nous prenons une petite résolution de vous servir, voilà tout : en vérité ce n'est rien. Mais si le divin Maître veut qu'à l'aide de ce rien nous méritions le tout, ne soyons pas si insensées que de ne point nous rendre à son désir.

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous ne tenons pas nos yeux attachés sur vous. Si nous ne considérions point autre chose que le chemin, nous arriverions bientôt; mais, hélas! nous faisons mille chutes, mille faux pas, nous sortons enfin de la voie, parce que, je le répète, nous ne tenons pas les yeux fixés sur la voie véritable. On dirait, Seigneur, que ce chemin n'a jamais été suivi, tant il nous paraît nouveau. N'est-il pas déplorable de voir ce qui se passe si souvent? Dès qu'on nous déprécie tant soit peu, nous ne le supportons pas, nous trouvons cela intolérable et nous nous hâtons de dire : Oh! nous ne sommes pas des saintes. Non, mes sœurs, n'excusez pas vos imperfections, en disant que vous n'êtes ni des saintes, ni des anges : vous ne l'êtes pas sans doute, mais pensez plutôt qu'avec des efforts et avec l'aide de Dieu, vous pouvez le devenir. N'appréhendez pas que Dieu cesse de vous soutenir ; craignez plutôt votre négligence. Puisque nous n'avons pas eu d'autre dessein en venant ici que de nous sanctifier, mettons la main à l'œuvre, croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans le service de Dieu, que nous ne devions nous promettre de l'accomplir avec son secours. Je voudrais voir parmi vous cette présomption, toute au profit de l'humilité, cette sainte et audacieuse confiance, que Dieu aide les braves, et qu'il ne fait pas acception de personnes[1].

Voilà une grande digression : revenant à mon sujet, je vais exposer la nature de l'oraison mentale et de la contemplation. Il y a là, ce semble, de la témérité ; mais avec vous tout passe. Peut-être comprendrez-vous mieux cette matière, dans mon style grossier, que dans le style d'auteurs élégants. Daigne le Seigneur me donner grâce pour cela. Amen.

---

[1] — « Et qu'il vous aidera, vous et moi. » (Esc.)

CHAPITRE XIX

Toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Quelques-unes n'y arrivent que tard. — L'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit.

Vous croyez, mes filles, que je vais aborder le sujet de l'oraison; vous vous trompez. J'ai à vous dire auparavant un petit mot, mais de grande importance, sur l'humilité. Ce mot me semble même nécessaire en une maison où l'oraison est le principal exercice des sœurs. Rien d'utile pour vous, ai-je dit, comme de savoir vous exercer et vous appliquer à l'humilité. Or, un des principaux exercices de cette vertu, et des plus nécessaires à toutes les personnes d'oraison, est celui dont je vais vous entretenir.

La contemplation étant une si haute faveur de Dieu, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il se croire élevé au rang des contemplatifs? Sans doute Dieu peut, par sa bonté et sa miséricorde, lui accorder une pareille grâce. Mais s'il veut m'en croire, qu'il se mette toujours à la dernière place, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Disposez-vous de votre côté à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous mener par ce chemin; et si telle n'est pas sa volonté, que l'humilité vienne, que l'humilité vous fasse apprécier le bonheur de servir les servantes du Seigneur. Bénissez le divin Maître de vous avoir introduites dans leur compagnie, vous qui méritiez d'être les esclaves des démons dans l'enfer.

Je ne dis pas cela sans grande raison : il importe beaucoup, je le répète, de comprendre que Dieu ne nous conduit pas tous par le même chemin ; celui qui est le plus petit à ses propres yeux, est peut-être le plus élevé devant le Seigneur. Ainsi, quoique toutes les religieuses de ce monastère s'appliquent à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être toutes contemplatives : cela est impossible. Ce sera une grande désolation pour celle qui n'a pas reçu ce don, de ne pas comprendre qu'il vient de Dieu. On peut se sauver sans la contemplation ; et puisque Dieu ne l'exige point pour nous admettre en son paradis, une religieuse ne doit pas non plus se persuader qu'on l'exigera d'elle en cette maison. Sans être contemplative, elle ne laissera pas d'être parfaite, si elle s'acquitte de ce qui a été dit ; elle pourra même surpasser les autres en mérite, parce qu'elle aura la vertu plus laborieuse. Le divin Maître, la traitant comme une âme forte, joindra aux félicités qu'il lui réserve en l'autre vie, toutes les consolations dont elle n'aura pas joui en celle-ci. Qu'elle ne perde donc point courage ; qu'elle n'abandonne point l'oraison et qu'elle continue de faire en tout comme les autres. Notre-Seigneur tarde quelquefois beaucoup à visiter une âme, mais il lui donne en une seule visite ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer autrement qu'avec un livre. Il y aura bien des personnes dans le même cas ; il s'en trouvera qui ne pourront pas, même avec un livre, faire un peu de méditation ; elles ne sont capables que de prier vocalement, cela fixe un peu plus leur attention ; d'autres ont l'esprit si léger, qu'elles ne peuvent se fixer à un sujet, et elles sont si inquiètes que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

Je connais une personne d'un âge déjà avancé, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, qui depuis bien des années consacre chaque jour plusieurs heures à la prière vocale. D'oraison mentale, jamais, elle ne peut pas. Le plus qu'elle puisse faire, c'est de s'arrêter un peu en prononçant lentement ses prières vocales. Un grand nombre de personnes sont de même; mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont beaucoup de consolations dans l'oraison. Je dis même qu'à un point de vue leur voie aura été plus sûre; car nous ne savons pas si ces consolations viennent de Dieu, ou si le démon en est l'auteur. Si elles ne procèdent pas de Dieu, elles sont plus périlleuses, parce que le démon s'en sert pour nous inspirer de l'orgueil. Au contraire, quand elles viennent de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'elles portent avec elles l'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort au long dans un autre livre[1].

Les personnes qui ne reçoivent point ces consolations, marchent dans l'humilité, craignant toujours qu'il n'y ait de leur faute, et prenant un soin continuel de leur avancement. Voient-elles une larme aux yeux des autres, soudain elles s'imaginent que si elles n'en répandent point, c'est qu'elles sont à une immense distance dans le service de Dieu; et peut-être elles les ont de beaucoup dépassées. Car les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites. Il y a toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement aujourd'hui qu'on ne faisait autrefois, et qu'on appelle mélancolie ce qui n'est au fond que le désir de faire sa propre volonté. C'est pourquoi je suis d'avis que dans nos monastères, comme dans toute maison religieuse, on proscrive désormais jusqu'au nom même de mélancolie. Bannissons de notre langage un terme qui emporte avec lui une liberté si contraire et si nuisible à l'état religieux. Il faut donner à cette fâcheuse humeur le nom de maladie, et de maladie très dangereuse, puisqu'elle l'est en effet, et la traiter comme telle. Ainsi, que de temps en temps, car c'est nécessaire, on retienne ces personnes à l'infirmerie, et qu'on leur fasse prendre des remèdes; quand elles en sortiront pour rentrer dans la communauté, qu'elles entendent bien qu'elles doivent se montrer aussi humbles et aussi obéissantes que les autres, sans pouvoir, pour s'en exempter, alléguer leur mal. J'en ai dit les raisons, et je pourrais en ajouter beaucoup d'autres.

---

[1] Le livre de sa *Vie*, ch. xv, p. 149.

La supérieure, sans le leur donner à connaître, doit se conduire à leur égard comme une véritable mère, leur porter une vive compassion, et employer tous les moyens de les guérir. Cette charité maternelle ne doit néanmoins diminuer en rien la fermeté avec laquelle j'ai dit qu'il fallait les conduire. Ainsi, qu'elles sachent bien qu'on sera inflexible à leur égard, qu'on les pliera à l'obéissance, et qu'on ne leur permettra point de faire leur volonté; car leur mal est de croire qu'elles peuvent la faire. Mais la supérieure prévoit-elle que, faute de pouvoir se vaincre, elles résisteront à un de ses ordres, elle s'abstiendra par prudence de le leur donner. Elle usera au contraire de douceur pour les porter, s'il est possible, à obéir par amour. C'est là le meilleur moyen de les conduire, et il réussit d'ordinaire, quand on leur témoigne, par les actes comme par les paroles, qu'on a pour elles une cordiale et sincère affection. La supérieure doit également savoir que la meilleure industrie pour les guérir est de les occuper sans relâche dans les offices du monastère; par là on enlève à leur imagination le loisir de travailler, et l'on va droit à la source du mal. Sans doute elles ne s'acquitteront pas merveilleusement de ces emplois, mais on supporte volontiers les fautes qu'elles y commettent, quand on songe à ce qu'on aurait à souffrir de leurs écarts, si elles n'étaient plus maîtresses d'elles-mêmes. Cette industrie est, à mon avis, la plus salutaire qu'on puisse employer. Voici maintenant quelques sages précautions à prendre. On ne leur permettra pas de faire souvent oraison, on abrégera même pour elles la durée ordinaire de cet exercice. Une oraison prolongée leur serait très nuisible : comme la plupart d'entre elles ont l'imagination faible, elles ne s'y entretiendraient que de choses vaines et insensées. De plus, il faudra veiller à ce qu'elles ne mangent du poisson que très rarement, et l'on ne devra pas souffrir que leurs jeûnes soient aussi continus que ceux des autres.

On s'étonnera peut-être de me voir donner tant d'avis sur ce mal, et de mon silence sur tant d'autres maux graves qui nous affligent en cette vie, et qui semblent plus spécialement l'apanage d'un sexe aussi fragile que le nôtre. Je le fais pour deux raisons : la première, parce que les personnes atteintes de mélancolie ne paraissent pas l'être, et ne veulent pas en convenir : leur illusion vient sans doute de ce que leur mal ne les force pas, comme ferait une fièvre, de garder le lit et d'appeler le médecin. C'est pourquoi la prieure devra elle-même leur servir de médecin, et les soigner dans une maladie plus nuisible à la perfection que celle où il y va de la vie. La seconde raison est que les autres maladies finissent par la santé ou par la mort; mais il est très rare que l'on guérisse ou que l'on meure de celle-ci. Quelquefois elle peut faire entièrement perdre l'esprit; et lorsqu'un pareil cas arrive, c'est, je l'avoue, quelque chose d'accablant pour toute une communauté. Quant aux personnes qui, avec la mélancolie, conservent la raison, elles ont un calice bien amer à boire : leurs afflictions intérieures, leurs imaginations, leurs scrupules qu'elles prennent toujours pour des tentations, sont pour elles une espèce de mort; aussi recueilleront-elles une riche moisson de mérites pour le ciel. Si elles pouvaient comprendre que la cause de leur souffrance est cette humeur mélancolique, et si elles pouvaient gagner sur elles-mêmes de ne pas s'en tourmenter, elles se trouveraient bientôt soulagées. Pour moi, je leur porte la plus vive compassion; et ce sentiment doit être celui de toutes leurs compagnes. Si chacune de nous considère que Notre-Seigneur aurait pu la faire passer par le même creuset, elle n'aura pas de peine à les supporter, à les traiter même avec la plus tendre charité, sans néanmoins le leur faire connaître. Plaise à Notre-Seigneur que j'aie bien tracé les règles de conduite à tenir à l'égard des personnes soumises à l'épreuve d'une si grande infirmité!

CHAPITRE VIII

MEDINA DEL CAMPO

Des visions et des révélations. — Conduite à tenir pour profiter de celles qui viennent de Dieu, et pour n'avoir rien à craindre de celles qui viennent du démon.

Il paraît que le nom seul de visions ou de révélations épouvante certaines personnes. Je ne comprends pas, je l'avoue, pourquoi l'âme que Dieu conduit par ce chemin leur paraît exposée à tant de périls, ni d'où leur vient cette grande frayeur qui les agite.

Mon dessein n'est pas de traiter en ce moment de la vérité ou de la fausseté de ces visions et de ces révélations, ni des marques par lesquelles des personnes fort savantes m'ont appris à les discerner. Je dirai simplement comment se doivent conduire les âmes qui sont dans cette voie; car elles rencontreront peu de confesseurs qui ne les laissent dans la crainte. En effet, déclarer à ces confesseurs que le démon nous a suggéré mille pensées de blasphème, de choses extravagantes et déshonnêtes, c'est déjà leur causer une grande surprise, que sera-ce, si nous venons leur dire qu'un ange s'est montré à nous ou nous a parlé, ou que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a apparu crucifié? Non seulement ils en seront surpris, mais ils en seront scandalisés.

Je suppose, comme une vérité déjà connue, que les révélations venues de Dieu se discernent des autres par les grands biens spirituels dont elles laissent l'âme enrichie. Je vais donc maintenant traiter des représentations dans lesquelles le démon, pour tromper, se montre sous l'image de Jésus-Christ ou de ses saints. Voici ma pensée sur ce sujet : jamais Notre-Seigneur ne permettra ni ne donnera pouvoir au démon de tromper une âme par ce moyen, à moins qu'elle ne s'y prête par sa faute; au contraire, cet esprit de mensonge sera trompé lui-même; et ce qui fera toujours échouer son artifice, c'est l'humilité. Ainsi, mes filles, point de crainte; confiance en Notre-Seigneur, méprisons ces tentatives de l'ennemi, faisons-les même tourner à notre profit en redoublant de fidélité dans le service du divin Maître.

Je connais une personne à qui ses confesseurs donnèrent d'étranges peines, pour des visions dont elle était favorisée; plus tard, les grands effets qu'elles produisirent dans son âme, et les bonnes œuvres qui en découlèrent, montrèrent jusqu'à l'évidence qu'elles venaient de Notre-Seigneur. Toutes les fois que cette personne apercevait dans une de ces visions l'image du divin Maître, elle devait, par l'ordre de ses confesseurs, faire le signe de la croix, et la repousser avec un geste de mépris. Depuis, elle eut occasion d'en parler avec le père Dominique Bañez; ce savant dominicain lui dit qu'il ne fallait point en user ainsi, que partout où les yeux rencontrent l'image de Notre-Seigneur, il faut la respecter, fût-elle l'ouvrage du démon, lequel est un grand peintre; il ajoutait que cet ennemi du salut, contre son intention, nous fait du bien au lieu de nous nuire quand il nous peint d'une manière si vive un crucifix ou quelque autre objet, qu'il le laisse imprimé dans notre cœur. Je fus très satisfaite de cette raison; et de fait, lorsque nous voyons une excellente image, lui refusons-nous notre estime, parce que nous savons qu'elle est l'œuvre d'un méchant homme? et le caractère du peintre nous empêche-t-il de nous livrer à la dévotion que l'image nous inspire? Ainsi, le bien n'est pas dans la vision, mais dans celui qui, la recevant, en profite avec humilité, ou n'en profite point par défaut de cette vertu. Quand une âme est véritablement humble, une vision, vînt-elle de l'esprit de ténèbres, ne peut lui causer aucun dommage; mais aussi, quand l'humilité lui manque, une vision, eût-elle Dieu pour auteur, ne lui apportera aucun profit. Si au lieu de s'humilier d'une pareille faveur, de s'en reconnaître profondément indigne, elle s'en glorifie, elle sera semblable à l'araignée qui convertit en poison tout ce qu'elle mange, tandis que, par l'humilité, elle imiterait l'abeille qui convertit en miel tout ce qu'elle tire des fleurs.

Je veux donner plus de jour à ma pensée. Notre-Seigneur, dans sa bonté, se montre à une âme pour être plus connu et plus aimé d'elle; ou bien il daigne lui découvrir quelqu'un de ses secrets, ou enfin lui accorder quelque faveur très particulière : si cette âme, au lieu d'être confuse de recevoir une si grande grâce et de s'en juger indigne, se tient aussitôt pour sainte, et croit que Notre-Seigneur la récompense ainsi de ses services, il est évident, comme je l'ai dit, qu'elle convertit en poison, à l'exemple de l'araignée, l'avantage qu'elle en devait retirer. Je suppose maintenant que c'est le démon qui se montre à cette âme pour la faire tomber dans l'orgueil. Si alors, dans la pensée où elle est que ses visions viennent de Dieu, elle s'humilie et reconnaît qu'elle n'a pas mérité une si grande grâce; si, en retour, elle s'efforce de le servir avec plus de générosité; si elle se juge indigne de manger les miettes qui tombent de la table des personnes ainsi favorisées par le divin Maître; en d'autres termes, si, dans un sentiment profond de sa bassesse, elle regarde comme un excès d'honneur pour elle d'être même l'esclave d'une de ces âmes privilégiées; si, à cette vue, elle s'abîme dans son néant; si elle redouble d'ardeur pour la pénitence et pour l'oraison; si elle veille sur elle-même avec plus de soin pour éviter toute offense à l'égard d'un Dieu qui daigne, comme elle le croit, lui donner des gages si éclatants de son amour; enfin, si elle s'applique à obéir avec plus de perfection, je puis hardiment assurer que non seulement le démon ne lui nuira point par cet artifice, mais qu'il en demeurera couvert de honte, et qu'il n'aura point envie de revenir à l'attaque.

Lorsque, dans ces apparitions, il commande de faire certaines choses, ou qu'il en révèle de futures, on doit tout déclarer à un confesseur prudent et instruit, et ne rien faire ni croire que ce qu'il dira. En pareil cas, une religieuse fera bien de tout rapporter à sa supérieure, afin qu'elle lui donne pour confesseur un homme qui ait les qualités que je viens de dire. Mais, qu'on le sache bien, si cette religieuse, ayant un confesseur de ce caractère, n'obéit point à ce qu'il lui dit, et refuse de se laisser conduire par lui, c'est une preuve que ces visions viennent du démon, ou d'une terrible mélancolie. En admettant même que le confesseur se trompe, le plus sûr pour elle sera de ne s'écarter en rien de sa direction, quand ce serait un ange du ciel qui lui eût parlé. Car Notre-Seigneur ou donnera lumière à son ministre, ou disposera les choses de telle sorte que cette âme ne puisse faillir en lui obéissant. Nul danger à agir de la sorte; tandis qu'une conduite contraire est pleine de périls et d'inconvénients.

Nous devons nous souvenir que la faiblesse naturelle est fort grande, particulièrement dans les femmes, et qu'elle se manifeste davantage dans ce chemin de l'oraison. Ainsi, qu'on se garde bien de prendre pour une vision la première petite chose que l'imagination nous représente, et qu'on se persuade qu'une véritable vision se fait très facilement reconnaître. Mais, pour peu qu'il y ait de mélancolie dans une personne, on doit se tenir bien plus en garde contre ses visions. J'ai été moi-même témoin des illusions étranges que produit cette humeur. Je ne concevais pas comment certaines personnes se persuadaient si fortement voir ce qu'elles ne voyaient pas. Un ecclésiastique vint me dire un jour, sur le ton de l'admiration et de la bonne foi, qu'une femme qu'il confessait l'avait assuré que la très sainte Vierge la visitait souvent, s'asseyait sur son lit, lui parlait durant plus d'une heure, lui prédisait l'avenir, et l'instruisait de plusieurs autres choses. Or, comme parmi tant de rêveries quelqu'une se trouvait conforme à la vérité, on regardait tout le reste comme certain. Je reconnus sur-le-champ ce qui en était, mais je n'osais le dire à cet ecclésiastique. Nous vivons, hélas! dans un siècle où il faut tenir compte de ce que l'on peut penser de nous, afin que nos paroles soient bien reçues. Ainsi, je me contentai de lui répondre qu'il devait, avant de se prononcer, attendre l'accomplissement des prophéties, exiger des preuves nouvelles, et se bien informer de la vie de cette personne. La vérité ne tarda pas à se faire jour, et l'on reconnut que toutes ces visions n'étaient que les rêves d'une imagination en délire.

Je pourrais citer plusieurs traits de ce genre, pour montrer qu'on ne doit point ajouter foi sur-le-champ à ce qu'on regarde comme une vision; on doit l'examiner longtemps, et se bien connaître soi-même, avant d'en parler au confesseur; sans cela, on pourra le tromper, sans en avoir le dessein. Car, quelque savant qu'il soit, il ne comprendra rien à ces choses, s'il n'en a une connaissance expérimentale. Il n'y a pas longtemps qu'un homme trompa de la manière la plus complète des gens instruits et versés dans la spiritualité. Par bonheur, il parla de ses prétendues visions à une personne qui connaissait les véritables par sa propre expérience. Elle vit clairement que le pauvre homme était malade du cerveau, et victime de l'illusion. Il se passa néanmoins quelque temps avant que l'on en fût persuadé. Le divin Maître dévoila enfin l'erreur, et la rendit évidente à tous les yeux. Mais jusque-là, la personne qui, la première, l'avait découverte, n'eut pas peu à souffrir, parce qu'on refusait d'ajouter foi à ses paroles.

Il suffit de ces raisons, sans parler de bien d'autres non moins fortes, pour faire voir combien il est important que chaque religieuse rende un compte exact de son oraison à la prieure. De son côté, la prieure doit étudier avec le plus grand soin le naturel et la vertu de chacune de ses filles spirituelles; elle en informera le confesseur, afin qu'il puisse mieux juger de la vérité ou de la fausseté des visions; et si le confesseur ordinaire n'avait pas assez de science, elle en choisira un qui soit capable de porter un jugement sûr en de semblables matières.

Il est également de la dernière importance de ne point parler aux personnes du dehors de choses comme celles-ci, eût-on la certitude que ce sont de véritables faveurs de Dieu, des grâces toutes miraculeuses; il n'en faut même rien dire au confesseur, s'il n'a pas la réserve nécessaire pour garder le secret. Les religieuses ne doivent pas non plus s'en entretenir les unes avec les autres. Quant à la prieure, il faut qu'elle en soit instruite, et qu'elle écoute tout avec prudence. Mais, par inclination, elle devra préférer les religieuses qui se signalent par l'humilité, la mortification, l'obéissance, à celles qui, également ornées de ces vertus, marchent néanmoins dans ces voies surnaturelles. Si ces dernières ont vraiment l'esprit de Dieu, elles seront portées à s'humilier, et se réjouiront d'être méprisées. La conduite de la prieure ne leur nuira en rien, et sera d'un grand profit pour leurs compagnes. Celles-ci, pour se consoler de ne pouvoir arriver à ces faveurs extraordinaires dont Dieu fait présent à qui il lui plaît, redoubleront d'ardeur pour s'avancer dans les vertus que je viens de nommer. Ces vertus sont également un don de Dieu, il est vrai, mais nous pouvons, par nos efforts, travailler à les acquérir, et elles sont d'un très grand prix dans la vie religieuse. Je conjure Notre-Seigneur de nous les accorder; et si nous les lui demandons avec ferveur, si, nous confiant en sa miséricorde, nous faisons de constants efforts pour les pratiquer, cet adorable Maître ne refusera, j'en suis sûre, à aucune d'entre nous, la possession d'un tel trésor.

CHAPITRE IX

MALAGON

Ce monastère est établi le 11 avril 1568. — Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina Cœli, en est fondatrice. — Il est dédié, comme les deux premiers, sous le nom du glorieux saint Joseph.

Combien je me suis éloignée de mon sujet! Je m'en console par la pensée que peut-être quelques-uns de ces avis seront plus utiles que le récit des fondations.

Me trouvant donc à Saint-Joseph de Medina del Campo, je goûtais les plus pures consolations en voyant les religieuses de ce monastère marcher sur les traces de celles de Saint-Joseph d'Avila. Dans l'un et l'autre, la régularité, la dilection mutuelle, la ferveur, ne laissaient rien à désirer. J'admirais également avec quelle tendre sollicitude Notre-Seigneur nous envoyait tout ce qui était nécessaire, soit pour la construction de l'église, soit pour l'entretien des sœurs. On reçut quelques novices, que cet adorable Maître semblait avoir lui-même choisies, pour être les colonnes du nouvel édifice[1]. C'est de ces commencements que dépend, selon moi, tout le bien de l'avenir : les premières religieuses tracent la route, les autres ne font que la suivre.

---

[1] Deux des plus célèbres religieuses qui entrèrent dans ce couvent furent Marie de Saint-Joseph, dont nous avons donné la biographie au chapitre XXXIV de la *Vie de sainte Térèse*, et la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, dont la biographie se trouvera à la fin de ce chapitre.

J'ai parlé au long, dans le *Livre de ma vie*[1], du séjour que je fis par ordre de mes supérieurs chez la sœur du duc de Medina Cœli, à Tolède. Dès cette première entrevue, elle me voua le plus cordial attachement; il s'établit entre nous des rapports intimes qui devaient, plus tard, lui inspirer le dessein qu'elle a exécuté. C'est ainsi que Dieu se plaît souvent à se servir, pour l'accomplissement de ses œuvres, de moyens dont la sagesse nous échappe, parce que l'avenir nous est inconnu. Aussitôt que cette dame eut appris que j'étais autorisée à fonder des monastères, elle me pressa de la manière la plus vive d'en établir un dans la ville de Malagon qui lui appartenait. Je ne crus pouvoir en aucune façon me rendre à sa demande, et voici pourquoi : dans une ville auss peu considérable, il eût nécessairement fallu fonder le monastère avec des revenus, et j'étais fermement résolue de n'en accepter aucun à une pareille condition.

Je soumis néanmoins la difficulté à des théologiens et à mon confesseur; ils improuvèrent ma manière de voir, et ils me dirent que, le concile de Trente permettan les revenus, je ne devais pas, pour suivre mon sentiment, refuser la fondation d'un monastère où Dieu pouvait être si bien servi. Comme à ces raisons venaient se joindre les pressantes instances de cette dame, je ne pu m'empêcher de céder à son désir. Les revenus qu'el affecta au monastère suffisaient parfaitement à son entretien. J'ai toujours tenu beaucoup à ce qu'il en fû ainsi; je veux ou que les monastères soient entièremen pauvres, ou que les revenus soient tels que les religieu ses n'aient besoin, pour tout ce qui leur est nécessaire, de se montrer importunes à l'égard de personne. Mais dans ces monastères rentés, j'ai établi, de la manière la plus formelle, qu'aucune religieuse ne posséderait rien en particulier, et qu'on y garderait en tout les constitutions, comme dans ceux qui n'ont pas de revenus.

---

[1] Aux chapitres XXXIV et XXXV.

Tous les contrats étant passés, j'envoyai chercher les religieuses que je destinais au nouveau monastère [1], et nous partîmes avec cette dame pour Malagon. A notre arrivée, la maison qui devait nous recevoir ne se trouva point encore prête; ainsi nous passâmes plus de huit jours dans un appartement du château. Le dimanche des Rameaux de l'année 1568, les habitants de la ville vinrent en procession nous chercher; nous nous mîmes en marche avec nos voiles baissés et avec nos manteaux blancs; la procession se dirigea vers la principale église de l'endroit; on y fit un sermon, on prit ensuite le très saint Sacrement, et on le porta avec la plus grande pompe à notre monastère. La cérémonie de ce jour laissa tous les assistants pénétrés de dévotion

Je demeurai quelque temps avec nos sœurs. Un jour, tandis qu'après avoir communié j'étais en oraison, j'entendis ces paroles de la bouche de Notre-Seigneur : « Je serai très fidèlement servi dans cette maison [2]. »

---

[1] La sainte avait pris pour compagnes de voyage les sœurs Anne des Anges et Antoinette du Saint-Esprit. Elle fit venir d'Avila quatre religieuses pour l'aider, avec les deux qu'elle avait déjà, à faire ce nouvel établissement. Ces quatre religieuses étaient les sœurs Marie du Saint-Sacrement, Marie-Madeleine, Isabelle de Jésus et Isabelle de Saint-Joseph.

[2] Ce fut encore à Malagon que Notre-Seigneur, apparaissant à sainte Térèse, lui donna ordre de fonder de nouveaux monastères, et d'écrire l'histoire de ces fondations. (Voir *Vie de la sainte*, p. 558 et 559.)

Mon séjour à Malagon ne fut guère que de deux mois : j'en partis parce que je me sentais intérieurement pressée d'aller fonder le monastère de Valladolid et cela pour les raisons que je vais dire.

NOTICE

SUR LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE SAINT-AUGUSTIN

La sainteté de cette séraphique vierge a jeté un tel éclat, que l'Église a déjà déclaré ses vertus héroïques, par un décret solennel rendu en l'année 1776.

Anne de Saint-Augustin vint au monde le 11 décembre 1547. Valladolid fut son berceau. Ses pieux parents, Jean de Pedruja et Madeleine Perez de Arguello, ne tardèrent pas à s'apercevoir que Dieu leur avait donné un ange; jamais ils ne virent la sérénité de son front altérée. Anne, dès l'âge de quatre ans, commença à laisser éclater au dehors ses sentiments de dévotion. Elle s'entretenait avec le petit enfant Jésus, avec les saints, leur dressait des autels, et trouvait là ses délices.

Vers cette époque, son père, intendant du comte de Buendia don Juan de Acuña, quitta Valladolid pour aller habiter à Dueñas, ville qui appartenait au comte. Celui-ci eût désiré retenir à Valladolid l'angélique Anne de Pedruja, pour la faire élever avec les filles de l'adelantado de Castille, ses nièces; mais ce fut en vain qu'il en fit la proposition à ses parents. Anne était à leurs yeux un trésor sans prix, et pour rien au monde ils n'auraient consenti à s'en séparer. Ce fut donc à Dueñas que commença pour Anne de Saint-Augustin ce cours de grâces extraordinaires qui ne devait finir qu'avec sa vie. Elle comptait à peine six à sept ans lorsqu'elle fut élevée à une haute contemplation. La nuit elle sortait secrètement de son alcôve, et s'en allait à une terrasse qui dominait la maison; c'est là qu'elle passait plusieurs heures de suite en d'intimes communications avec Dieu. Cet oratoire si tranquille lui était d'autant plus cher qu'elle voyait en face l'église de Saint-Augustin, son protecteur et son saint de prédilection. Avant l'aube du jour, elle s'arrachait au céleste entretien, rentrait secrètement, se mettait au lit pour prendre un peu de repos et dérober ainsi la connaissance de son secret.

Un jour qu'elle cueillait des fleurs au jardin, le divin Maître lui apparut sous les traits d'un enfant de son âge, et lui demanda une fleur. Anne lui dit de choisir celle qui lui plairait le plus. « Non, répliqua l'Enfant, je veux la recevoir de ta main. » Elle lui présenta alors une fleur que l'Enfant reçut avec un sourire divin; Anne se sentit en même temps si embrasée d'amour, qu'elle lui demanda s'il n'était pas son Dieu. « Oui, » répondit-il; mais tandis qu'elle s'empressait de lui offrir d'autres fleurs, il s'évanouit de sa présence.

Le divin Maître lui fit comprendre que les plus belles fleurs qu'elle pût lui offrir étaient les vertus, et elle s'appliqua avec ardeur à les pratiquer. A l'âge de dix ans, elle fit entre les mains d'un religieux de l'ordre de Saint-Augustin le vœu de virginité perpétuelle. Elle redoubla de ferveur, et bientôt se sentit appelée à la vie religieuse.

Le démon s'efforça de traverser une si sainte vocation en la représentant à Anne comme trop ardue, et en lui faisant une vive peinture du bonheur qu'elle pouvait goûter en restant auprès de ses parents. Anne hésita dans son dessein, se ralentit un peu dans sa ferveur, et commença à prendre quelque goût aux parures. Mais cette légère infidélité ne fut pas longue, et elle tourna à son profit; car, toute sa vie, Anne puisa dans ce souvenir les plus tendres regrets, le plus profond mépris d'elle-même, et un redoublement d'amour. Le divin Maître lui adressa, comme à sainte Térèse, des paroles qui lui mirent sous les yeux son ingratitude et le danger qu'elle courait. Anne se rendit sans retard à la voix de son divin Époux, foula aux pieds ces vanités et ces parures qu'elle rougit d'avoir aimées, et prit publiquement le costume des vierges consacrées au Seigneur. Dès ce moment elle commence une vie nouvelle, elle fait de son corps une hostie de pénitence; à la place de la toile de Hollande, elle ne porte plus qu'une tunique d'étamine; elle sévit contre sa chair avec une sainte rigueur; elle ceint ses reins du cilice; et les instruments de pénitence qui la crucifient deviennent ses ornements et sa parure. Elle s'efforce de se tenir sans cesse en présence de son Dieu, et elle consacre plus de temps à l'oraison. Le zèle pour le salut des âmes grandit en elle dans les mêmes proportions que son amour pour Jésus-Christ. Non seulement elle va soigner ses membres souffrants dans la personne des malades à l'hôpital, mais elle retire dans sa propre maison une pauvre femme paralysée, chargée de plaies, et seule lui prodigue tous les soins nécessaires. Pendant trois ans, c'est son occupation et sa victoire de chaque jour. La ferveur de sa charité édifie toute la ville; Notre-Seigneur se plaît par deux éclatantes faveurs à lui témoigner son contentement. Un jour il lui apparaît chargé de sa croix et lui dit : « Ma fille, suis-moi, je te suis reconnaissant du bien que tu fais à cette pauvre femme en mon nom; » et, en disant ces mots, il répand dans son âme une consolation ineffable. Une autre fois, tandis que pendant la nuit elle panse les plaies de la malade, tenant d'une main un flambeau qui la gêne, elle sent qu'on le lui ôte, et, levant les yeux, elle aperçoit le divin Maître dans l'état où il était au moment où on le détacha de la colonne. Cet adorable Sauveur daigne tenir lui-même le flambeau jusqu'à ce qu'elle ait terminé cet office de charité, et disparaît en laissant tomber sur elle un regard de reconnaissance.

Sa charité ne tarda pas à recevoir un nouveau salaire. Un jour, après avoir lavé les pieds d'un pauvre, étant encore occupée à lui couper les ongles, elle entend ces mots : *Regarde-moi.* Elle lève les yeux, et voit Notre-Seigneur près de la tête du pauvre; cet adorable Maître lui témoigne combien cet exercice de charité lui est agréable, et, avant de disparaître, il la bénit de sa main, lui faisant en même temps sentir que cette bénédiction reposerait éternellement sur elle.

Elle était âgée de dix-sept ans lorsque son père fut appelé à exercer une charge dans le palais de l'adelantado de Castille, à Valladolid. Anne fut placée, comme demoiselle d'honneur, auprès de doña Louise de Padilla, fille aînée de l'adelantado. Dans ce palais, où la main même du Seigneur l'avait conduite, elle trouva la ferveur des premiers âges de l'Église et toute la sainteté du cloître. On verra, aux chapitres x et xi du *Livre des Fondations,* en quels termes admirables sainte Térèse nous a dépeint la vie que menaient la noble veuve de l'adelantado de Castille, doña Marie de Acuña, ses trois filles et son fils. Anne de Saint-Augustin fut au comble du bonheur de pouvoir mener, dans cette maison aimée du ciel, la même vie que dans un monastère. De leur côté, doña Marie de Acuña et ses filles ne pouvaient se lasser de remercier Notre-Seigneur de la grâce insigne qu'il leur avait faite en leur donnant pour compagne et pour amie une vierge déjà si avancée dans les voies de la sainteté. Le divin Maître voulut les laisser jouir pendant douze ans de sa société et de ses exemples; ce ne fut qu'en l'année 1575 qu'il ouvrit les portes du Carmel à sa bien-aimée Anne de Saint-Augustin. Libre d'entrer au monastère de Medina del Campo, de Valladolid ou de Malagon, elle choisit ce dernier, parce qu'il mettait entre elle et ses parents une plus grande distance. Le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, Anne, âgée de vingt-neuf ans, reçut le saint habit, et voulut porter en religion le nom de Saint-Augustin, à cause de sa grande dévotion pour ce saint docteur. Le 4 mai de l'année suivante, jour de la fête de la glorieuse sainte Monique, mère de saint Augustin, elle fit sa profession solennelle.

C'est ici qu'il faudrait mettre sous les yeux le tableau des grâces extraordinaires que cette admirable vierge ne cessa de recevoir depuis son entrée au Carmel. Vertus héroïques, faveurs de l'ordre le plus élevé, apparitions de Notre-Seigneur, visions, révélations, don de prophétie, ravissements, extases, ardeurs de l'amour divin, miracles : voilà ce qui forma l'enchaînement de cette sainte vie. Mais les limites d'une courte notice ne nous permettent pas d'entrer dans les détails [1].

En 1579, sainte Térèse vient à Malagon, approuve l'esprit d'Anne de Saint-Augustin, et une union intime se forme entre ces deux âmes séraphiques.

---

[1] Voyez la *Vie de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin* imprimée à Paris en 1832.

En 1580, la sainte fondatrice l'emmène avec elle à la fondation de Villeneuve de la Xara, pour être une des colonnes du nouveau monastère; seize ans après, en 1596, elle en est élue prieure. Elle quitte son cher monastère de Villeneuve pour aller fonder celui de Valera, qu'elle gouverne plusieurs années. Pendant son séjour à Valera, un appel est fait à tous les couvents pour subvenir aux frais de la canonisation de sainte Térèse. Malgré la pauvreté de son monastère, Anne de Saint-Augustin envoie une très belle somme au général de l'ordre, et lui écrit qu'elle souhaiterait que tous les frais fussent pour son compte. Cette nuit même, sainte Térèse lui apparaît, l'embrasse tendrement et lui : « Je te suis reconnaissante, ma fille, de ce que tu as fait pour moi. »

C'est à Valera qu'elle célèbre, en 1614, avec la plus grande pompe, la béatification de la glorieuse réformatrice du Carmel.

En 1616, elle revient à Villeneuve de la Xara. Son entrée dans la ville est un triomphe, les habitants saluent avec transport leur sainte : son manteau, son voile, une partie de ses habits, lui sont enlevés et partagés en reliques. Le monastère et les habitants de Villeneuve de la Xara ont le bonheur de conserver huit ans encore la vénérable mère Anne de Saint-Augustin; ce terme écoulé, le ciel la redemande à la terre. Le jour de l'Immaculée Conception, qui était un dimanche, cette bien-aimée du Seigneur tombe malade. Sachant par un avertissement intérieur que c'était l'annonce de son départ, elle demande et reçoit, dès le lundi, le saint viatique en présence de ses filles, auxquelles elle demande pardon de ses mauvais exemples. Elle demeure en actions de grâces, et produit les actes les plus fervents jusqu'à minuit. Alors fixant ses regards sur une image de Notre-Seigneur portant sa croix, elle entre en une douce extase. Elle reste ainsi pendant dix-huit heures. Le mardi, à 6 heures du soir, elle revient à elle-même. Les ardeurs de son amour lui font pousser des soupirs vers la céleste patrie, où elle venait d'être ravie en esprit; elle conjure ses habitants de lui obtenir de son Bien-Aimé de hâter la fin de son exil ; elle console ses filles, en les assurant qu'elle leur sera plus utile dans le ciel. Vers les 11 heures du soir elle reçoit l'extrême onction, répondant à toutes les prières, et demeure en oraison jusqu'à 4 heures du matin. Sa cellule se change alors en un paradis, ainsi que l'attestent quelques religieuses qui s'y trouvaient, et d'autres personnes privilégiées qui, absentes de corps, y étaient en esprit. Éclairées d'une lumière surnaturelle, elles voient d'abord entrer l'ange gardien; quelques instants après le divin Maître, sa très sainte Mère, saint Joseph, sainte Térèse et d'autres bienheureux entrent et entourent la séraphique vierge. Une splendeur céleste se répand sur ses traits : l'allégresse dont son âme tressaille brille sur sa figure par un sourire extatique ; elle demeure dans cette douce paix du ravissement jusqu'à l'aube du jour; cinq heures sonnent, et de l'extase elle passe à la claire vision.

Son corps demeura flexible ; il exhalait une suave odeur, et, malgré le froid de la saison, conservait sa chaleur naturelle. Les yeux restés ouverts gardaient cette limpidité et cette vie qu'ils avaient dans l'extase. Sa sainte dépouille, placée dans un cercueil de chêne, fut longtemps exposée à la vénération ; toute la ville, qui dans Anne de Saint-Augustin pleurait une mère et révérait une sainte, fit éclater à ses funérailles les plus tendres témoignages du respect et de la piété filiale. Enfin, on enterra au milieu du chœur ce corps virginal où brillaient déjà les premiers rayons de la transfiguration.

Quatre ans après, en 1628, on fit l'ouverture juridique du cercueil, et l'on trouva le corps, non seulement sans corruption, mais exhalant un parfum surnaturel. On le déposa dans une nouvelle châsse, qui fut placée entre la double grille du chœur, afin que cette grande servante de Dieu fût toujours présente aux yeux de ses filles et des habitants de la Villeneuve de la Xara. On grava cette inscription sur son tombeau :

« Ici repose le corps de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, compagne de sainte Térèse. Elle fut d'une vertu rare. Notre-Seigneur a opéré par elle, durant sa vie et après sa mort, plusieurs miracles. Elle mourut dans ce couvent, l'an 1624, le 11 décembre, âgée de soixante-dix-sept ans. »

CHAPITRE X

VALLADOLID

Don Bernardin de Mendoza donne une maison pour y établir le monastère et doit à cet acte son salut éternel. — Sainte Térèse part pour Valladolid avec saint Jean de la Croix. — Le monastère est fondé le 15 août 1568, et dédié sous le titre de la Conception de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Noviciat de saint Jean de la Croix; la sainte l'instruit de tout ce qui regarde la vie du Carmel primitif. — Sainteté de doña Marie de Acuña, veuve de l'adelantado de Castille; comment tous ses enfants renoncent au siècle, et prennent Jésus-Christ pour leur partage. Doña Casilde, une de ses filles, entre au Carmel.

Quatre à cinq mois avant l'établissement du monastère de Malagon, un jeune gentilhomme fort qualifié[1] me dit que, si je voulais faire une fondation à Valladolid, il me donnerait, du meilleur cœur du monde, une maison qu'il possédait près de cette ville, avec une grande vigne et un magnifique jardin qui en dépendaient. Il voulait à l'heure même me mettre en possession de ce vaste et riche domaine. A vrai dire, j'avais de la répugnance à établir un couvent dans un endroit éloigné environ d'un quart de lieue de la ville. Cependant l'offre m'était faite de si bon cœur, et pour une si belle fin, que je ne crus pas devoir, en la refusant, priver ce jeune seigneur du mérite qui pouvait lui en revenir. D'ailleurs je réfléchis qu'après avoir pris possession de la maison offerte, il nous serait facile de l'échanger contre une autre située à Valladolid même. Ainsi j'acceptai avec reconnaissance.

---

[1] C'était don Bernardin de Mendoza, frère de l'évêque d'Avila. Sa grande dévotion à la très sainte Vierge le porta à offrir à sainte Térèse, qu'il connaissait particulièrement, la maison qu'il possédait près de Valladolid, à Rio de Olmos, pour en faire un couvent de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Environ deux mois après, ce gentilhomme fut saisi d'une maladie subite; le mal lui ayant enlevé la parole, il ne put pas bien se confesser, mais il témoigna, par plusieurs signes, demander pardon à Notre-Seigneur. Il mourut au bout de très peu de temps, dans un lieu fort éloigné de celui où j'étais alors. Le divin Maître me dit : « Ma fille, son salut a été en grand danger; mais j'ai eu compassion de lui, et lui ai fait miséricorde, en considération du service qu'il a rendu à ma Mère en donnant cette maison pour y établir un monastère de son ordre. Néanmoins il ne sortira du purgatoire qu'à la première messe qui sera dite dans ce nouveau couvent. »

A partir de ce jour, les grandes souffrances de cette âme furent sans cesse présentes à mon esprit; aussi, malgré tout mon désir de faire la fondation de Tolède, j'y renonçai pour lors; et, sans perdre un moment, je travaillai de tout mon pouvoir à celle de Valladolid.

L'exécution de mon dessein ne put être aussi prompte que je le souhaitais; je fus contrainte de m'arrêter durant quelques jours au monastère de Saint-Joseph d'Avila, dont j'étais prieure, et ensuite à Saint-Joseph de Medina del Campo, qui se trouvait sur mon chemin. Dans ce dernier monastère, Notre-Seigneur me dit un jour dans l'oraison : *Hâte-toi, car cette âme souffre beaucoup.* Dès ce moment, rien ne put me retenir; et quoique dépourvue de bien des choses nécessaires, je me mis en route, et j'arrivai à Valladolid le jour de la fête de saint Laurent[1]. Lorsque je vis la maison où nous devions habiter, j'éprouvai un sensible déplaisir; si le jardin était beau et agréable, la maison, située sur le bord de la rivière, était malsaine, et il était impossible de la rendre logeable pour les religieuses, à moins d'y faire de très grandes dépenses. Arrivant fatiguée du voyage, il fallut aller entendre la messe dans un monastère de notre ordre situé à l'entrée de la ville; c'était si loin, que la longueur du chemin redoubla ma peine. Néanmoins je n'en témoignai rien à mes compagnes, de peur de les décourager. Au milieu de ma faiblesse, ce que Notre-Seigneur m'avait dit me soutenait, et ma confiance en lui me faisait espérer qu'il remédierait à tout. A mon retour, j'envoyai secrètement chercher des ouvriers; et, à l'aide de quelques cloisons que je leur fis élever, j'improvisai des cellules où nous pouvions être recueillies; enfin, tout ce qui était d'absolue nécessité fut fait. Un des deux religieux qui voulaient embrasser la Réforme[2], et Julien d'Avila, cet excellent ecclésiastique dont j'ai parlé, étaient avec nous. Le premier s'informait de notre manière de vivre, et étudiait ce qui regarde notre institut; le second s'occupait d'obtenir par écrit, du prélat, la permission de fonder; car, avant mon arrivée, il ne nous avait donné que de bonnes espérances. Cela ne put néanmoins se faire de sitôt; et le dimanche étant venu avant que l'autorisation nous fût accordée, on nous permit seulement de faire dire la messe dans le lieu destiné à devenir l'église du monastère. Le saint sacrifice y fut donc offert. J'étais en ce moment fort éloignée de songer que la prédiction de Notre-Seigneur touchant ce gentilhomme dût s'accomplir alors; j'étais, au contraire, persuadée que par ces paroles, *à la première messe,* le divin Maître désignait celle où l'on mettrait le très saint Sacrement dans notre église. Au moment de la communion, le prêtre s'avança vers nous, tenant le saint ciboire en main. Je m'approchai, et à l'instant même où il me donnait la sainte hostie, ce gentilhomme m'apparut à côté de lui, avec un visage tout resplendissant; l'allégresse peinte sur les traits, et les mains jointes, il me remercia de ce que j'avais fait pour le tirer du purgatoire; je le vis ensuite monter au ciel.

---

[1] 10 août 1568. La sainte emmenait avec elle les sœurs Isabelle de la Croix, qu'elle établit prieure à son départ de Valladolid, Antoinette du Saint-Esprit et Marie de la Croix; elle fit venir du monastère de l'Incarnation d'Avila les sœurs Julienne de la Madeleine et Marie de la Visitation. Cinq mois après, sur la prière de doña Marie de Mendoza, elle appela à Valladolid sa nièce, Marie-Baptiste, qui devait si saintement gouverner ce nouveau monastère.

[2] Saint Jean de la Croix.

Je l'avouerai, la première fois que j'entendis de la bouche du divin Maître qu'il était en voie de salut, j'étais loin d'une si consolante pensée; je ressentais au contraire une peine très vive; il me semblait qu'après la vie qu'il avait menée, il eût fallu un autre genre de mort. Si ses vertus et ses bonnes œuvres me rassuraient, je ne laissais pas de craindre, parce qu'il était engagé dans les choses du monde. Voici néanmoins un fait qui est bien en sa faveur : il avait dit à mes compagnes qu'il songeait très sérieusement à la mort. Oh! qu'un service, quel qu'il soit, rendu à la très sainte Vierge, est une grande chose! Qui dira combien Notre-Seigneur l'agrée, et combien sa miséricorde est grande? Qu'il soit béni et loué à jamais de ce qu'il imprime à la bassesse, au faible mérite de nos bonnes œuvres, un tel caractère de grandeur, et de ce qu'il leur réserve, pour salaire, une vie et une gloire éternelles!

La fête de l'Assomption de la très sainte Vierge étant arrivée, ce fut en ce beau jour, le 15 du mois d'août de l'année 1568, que nous prîmes possession de ce monastère. Mais comme nous y tombâmes presque toutes très malades, une dame d'une éminente piété, résidant à Valladolid, s'empressa de nous faire changer de demeure. C'était doña Marie de Mendoza, femme du commandeur Cobos, et mère du marquis de Camarasa ; sa charité était inépuisable, ainsi que l'attestaient ses grandes aumônes. Elle était sœur de l'évêque d'Avila, elle avait secondé l'établissement du premier monastère, et je l'avais alors intimement connue. Elle prenait le plus vif intérêt à tout ce qui regardait le bien de notre ordre. Son dévouement pour nous s'était montré par la générosité de ses dons ; ce qu'elle fit alors le mit dans un plus grand jour. Voyant que nous ne pouvions rester dans un endroit insalubre et trop éloigné de la ville pour recevoir des aumônes, elle nous proposa de lui abandonner cette maison en échange d'une autre plus commode qu'elle s'engageait à nous acheter. Fidèle à sa promesse, elle nous mit en possession d'un nouveau local d'une valeur bien supérieure au premier[1]. En outre, elle nous a donné jusqu'ici, avec une grande libéralité, tout ce qui nous était nécessaire, et elle continuera, j'en suis sûre, de nous assister de la sorte jusqu'à son dernier soupir.

---

[1] En attendant qu'on pût disposer cette maison de manière à en faire un couvent, doña Marie de Mendoza, sœur de don Bernardin, prit les religieuses chez elle, et pourvut à tous leurs besoins avec une charité admirable. Pendant qu'on s'occupait à arranger le futur monastère, et dès les premiers jours où sainte Térèse habita chez doña Marie de Mendoza, elle s'appliqua, suivant le dessein qu'elle en avait eu en emmenant avec elle le jeune père Jean de la Croix, à l'instruire de la manière de vivre des carmélites de la Réforme. Le défaut de clôture où elle était chez cette dame lui en donnait la facilité. Ainsi, ce fut auprès de sainte Térèse elle-même que saint Jean de la Croix fit son novicat, et étudia ce saint institut du Carmel auquel il allait rendre toute sa splendeur primitive.

Le jour de saint Blaise[1] nous nous rendîmes à notr nouveau couvent; tout le peuple de Valladolid, en bo ordre de procession, et pénétré d'une sainte joie, nous accompagnait. Depuis, il a constamment fait paraître beaucoup de dévotion pour ce monastère, à cause des miséricordes nombreuses dont le divin Maître daigne le favoriser. Il y a, en effet, attiré des âmes si grandes à ses yeux, qu'un jour, quand le moment sera venu, on écrira leur sainte vie. Ce récit fera bénir ce Dieu infini en bonté qui par de tels moyens fait éclater les magnificences de ses œuvres, et qui se plaît à répandre sur ses créatures de si riches bénédictions[2].

J'ai cru devoir rapporter ici la vocation d'une très jeune demoiselle qui entra dans ce monastère, et fit bien voi ce qu'est le monde, en le foulant aux pieds. A ce récit ceux qui aiment tant les vanités du siècle se confondront je l'espère, devant Dieu; et les jeunes personnes auxquelles Notre-Seigneur enverrait de bons désirs et d saintes inspirations s'encourageront, par un si be exemple, à les mettre en pratique.

Dans la ville de Valladolid réside une dame d'un rar mérite. Son nom est doña Marie de Acuña, sœur d comte de Buendia. Mariée à l'adelantado de Castille, e l'ayant perdu après un petit nombre d'années, elle rest veuve, très jeune encore, avec un fils et deux filles. Dè ce moment elle commença à mener une vie si sainte, e à élever ses enfants dans une si grande vertu, qu'ell mérita que Notre-Seigneur les voulût prendre pour lui J'ai dit qu'elle était restée avec deux filles, je me sui

---

1. Le 3 février de l'année 1569.

2. Le reste de ce chapitre, et tout le chapitre suivant, ont été supprimés dans la traduction d'Arnauld d'Andilly. Nous les donnons pou la première fois au public dans notre langue, d'après le texte aut graphe de la sainte, et d'après l'édition de Madrid.

trompée, je devais dire trois. Une d'entre elles, dès qu'elle eut atteint l'âge requis, embrassa la vie religieuse [1]; une seconde refusa de se marier, et vécut avec sa mère de la manière la plus édifiante; la moins âgée de toutes est celle dont je raconte l'entrée au Carmel. Quant au fils, dès ses plus jeunes années, il vit le néant du monde, et se sentit appelé par Notre-Seigneur à l'état religieux. Il se montra si ferme dans sa vocation, que nul ne put l'ébranler. Sa mère, qui l'aidait sans doute beaucoup auprès de Notre-Seigneur, était au comble de la joie de voir cette constance invincible dans son fils; toutefois elle n'en laissait rien paraître au dehors, à cause de l'opposition des parents. Mais quand le divin Maître veut pour lui une âme, c'est en vain que les créatures s'efforcent de la lui disputer. C'est ce que l'on vit alors. Pendant trois ans, on essaya de mille manières de détourner ce jeune homme de son dessein; tout se brisa devant sa persévérance, et il entra enfin dans la compagnie de Jésus. Le bonheur du fils mit le comble à celui de la mère : elle dit à son confesseur [2], qui me l'a rapporté, que jamais dans sa vie son cœur n'avait été inondé d'une joie égale à celle qu'elle avait goûtée le jour où son fils fit sa profession religieuse.

O Seigneur, quelle grâce insigne vous faites à ceux à qui vous donnez des parents animés d'une foi si vive! Qu'ils aiment leurs enfants d'un amour véritable! Les voient-ils abandonner pour Jésus-Christ patrimoines, principautés, richesses, ils tressaillent de joie, sûrs de les voir un jour retrouver au centuple tous ces biens, dans cette cité de bonheur dont les fondements sont éternels! Mais, hélas! on ne saurait trop le déplorer, tel est le malheur et l'aveuglement du siècle, que des pères mettent uniquement leur honneur à perpétuer dans leur famille la possession de ce fumier des biens de la terre. Les infortunés! ils ne songent pas que tôt ou tard il faut se séparer de tous ces biens; qu'après la plus longue jouissance, ils nous échappent enfin, et qu'ainsi ils ne méritent que nos mépris. Parents sans affection, ils vont jusqu'à sacrifier à leurs vanités leurs propres enfants. Avec une effrayante audace, ils osent enlever à Dieu des âmes qu'il veut pour lui, et ravir à ces âmes non seulement le bonheur éternel auquel Dieu les appelle par la vie religieuse, mais encore le bonheur le plus grand de la vie présente : j'appelle ainsi cette admirable liberté dont on jouit dans l'état religieux, par l'affranchissement entier des lois tyranniques et des ennuis du monde, joug d'autant plus accablant que l'on est possesseur d'une plus vaste fortune. O Dieu de bonté, daignez leur dessiller les yeux! faites-leur connaître le véritable amour qu'ils doivent à leurs enfants! Que, dociles à cette lumière, ils tremblent de leur causer un si grave préjudice, et qu'ils n'aient pas à entendre devant vous, au jour du jugement dernier, leurs trop légitimes reproches : car alors, bon gré, mal gré, ils apprécieront chaque chose à sa juste valeur.

---

[1] Elle entra dans le couvent des dominicaines de Valladolid.

[2] Le père Jérôme Ripalda, préposé de la maison professe des jésuites, à Valladolid.

Comme, par la miséricorde de Dieu, don Antoine de Padilla, — c'est le nom de ce jeune seigneur, fils de cette vertueuse dame Marie de Acuña, — eut le bonheur à dix-sept ans et demi de quitter le monde, les domaines et les titres héréditaires restèrent à sa sœur aînée, appelée Louise de Padilla. Le comte de Buendia étant mort sans enfants, c'était don Antoine qui héritait de ce comté, ainsi que de la dignité d'adelantado de Castille. Pour ne pas sortir de mon sujet, je ne rapporterai point ici tout ce qu'il eut à souffrir de la part de ses parents, jusqu'au jour où ses vœux furent enfin accomplis ; mais on le comprendra facilement si l'on considère à quel haut prix les grands du monde mettent la gloire de laisser un successeur de leur maison.

O Fils du Père éternel, Jésus-Christ, Notre-Seigneur et vrai monarque de tout, qu'avez-vous laissé dans ce monde? Quel héritage nous avez-vous transmis, à nous vos descendants? Qu'avez-vous possédé, mon adorable Maître, si ce n'est des travaux, des angoisses, des ignominies? Et une croix n'a-t-elle pas été le lit où vous avez enduré les transes douloureuses de la mort? Non, non, mon Dieu, si nous voulons être du nombre de vos véritables enfants, et ne pas répudier votre héritage, il ne nous convient pas de fuir la souffrance! Vos armes sont cinq plaies. Et voilà aussi, mes filles, quel doit être votre blason. Futures héritières du royaume de Jésus-Christ, ce n'est ni par le repos, ni par les délices, ni par les honneurs, ni par les richesses, qu'il faut conquérir ce que lui-même a acheté au prix de tout son sang. O vous qui êtes illustres par votre naissance, pour l'amour du Seigneur, ouvrez enfin les yeux; considérez que les vrais chevaliers de Jésus-Christ, et les princes de son Église, un saint Pierre, un saint Paul, ne suivaient pas le chemin par lequel vous marchez. Pensez-vous, par hasard, qu'il doive y avoir pour vous une voie toute nouvelle? Non, ne le croyez pas. Songez que Dieu vous montre le véritable chemin du ciel, en mettant sous vos regards l'exemple de ces personnes si jeunes encore dont nous parlons maintenant.

Ce don Antoine de Padilla, je l'ai vu quelquefois, et je me suis entretenue avec lui : il eût voulu posséder beaucoup plus encore, afin de tout abandonner pour Jésus-Christ. Doña Louise de Padilla, sa sainte sœur, je l'ai vue aussi. Bienheureux jeune homme! bienheureuse demoiselle! Par leur admirable fidélité envers Dieu, ils ont mérité cette force qui, à un âge où le monde règne en maître sur ses partisans, le leur a fait héroïquement fouler sous les pieds. Béni soit Celui qui leur fit tant de bien!

En sa qualité d'aînée des sœurs de don Antoine Louise de Padilla se trouva en possession des domaines de la famille; elle vit toute cette grandeur du même œil que son frère. Dès sa plus tendre enfance, s'étant abandonnée avec ardeur à l'oraison, et formée à cette école où Notre-Seigneur découvre à l'âme la vérité, elle y avait puisé des lumières si vives, qu'elle n'eut, comme son frère, qu'un regard de dédain pour une si éblouissante fortune. O ciel! que d'esclaves du monde auraient affronté, compté pour rien travaux, tourments, procès; auraient hasardé même leur vie, leur honneur, pour obtenir un tel héritage! Quant à Louise de Padilla, si elle eut à combattre et à souffrir, ce fut pour obtenir d'y renoncer. Ainsi va le monde, ses folies ne sont que trop visibles; mais, hélas! notre aveuglement nous empêche de les apercevoir. Libre enfin de se dépouiller de son héritage, doña Louise y renonça avec une joie indicible en faveur de sa sœur, âgée seulement de dix à onze ans, et l'unique qui restait dans le monde. Bientôt, afin de conserver le misérable souvenir du nom, les parents formèrent le projet de marier cette jeune enfant avec un de ses oncles, frère de son père; ils obtinrent du Souverain Pontife les dispenses nécessaires, et les fiançailles furent célébrées. Cependant Notre-Seigneur ne permit pas que celle qui devait le jour à une telle mère, et qui trouvait dans son frère et dans ses sœurs de si parfaits modèles, suivît une voie différente, et fût égarée par l'esprit du siècle. Voici donc ce qui arriva : cette jeune enfant commença à porter de riches parures, et l'on s'empressait sans doute de lui procurer tout ce qui pouvait le plus sourire à son âge. Mais à peine avait-elle vécu deux mois de la sorte, que Notre-Seigneur commença à l'éclairer de sa lumière sans pourtant qu'elle le comprît alors. Quand une journée s'était écoulée pour elle avec beaucoup de contentement, dans la compagnie de son fiancé, qu'elle affectionnait plus que son âge ne semblait le comporter, elle ressentait tout à coup une profonde tristesse en songeant que ce jour avait passé, et que tous devaient passer de même. Grand Dieu! qui n'admirerait l'action de votre grâce sur cette âme? Ce fut en réfléchissant au plaisir qu'elle goûtait dans les fêtes passagères de ce monde, qu'elle en vit le néant, et en conçut de l'horreur. Dès ce moment, elle resta saisie d'une si grande tristesse, qu'il n'était pas en son pouvoir de la dissimuler à son futur époux. Vainement celui-ci lui en demandait la cause, elle l'ignorait et ne savait que lui répondre. A cette époque, un lointain voyage à faire force son fiancé de s'absenter. Voir partir une personne qui lui était si chère fut pour elle un coup très sensible; mais Notre-Seigneur ne tarda pas à lui faire connaître que sa peine venait de ce que son âme tournait déjà ses prédilections vers ce qui ne doit point finir. Elle commença à considérer que son frère et ses sœurs avaient pris le parti le plus sûr, et l'avaient laissée au milieu des dangers du monde. Elle s'affligeait d'un tel partage, et sa douleur était d'autant plus grande, qu'elle la voyait sans remède; car alors elle ignorait — ce qu'elle apprit plus tard — que malgré son lien de fiancée, elle pouvait encore embrasser la vie religieuse. Le plus grand obstacle à une pareille détermination était l'attachement qu'elle avait pour celui auquel elle était promise. Comme Notre-Seigneur la voulait pour lui, il enleva peu à peu de son cœur cette affection, et l'affermit dans le projet de tout abandonner. Ce qui la portait alors à un tel dessein était uniquement le désir de se sauver, et de choisir pour cela les moyens les plus sûrs. Il lui semblait qu'engagée dans les choses du monde, elle oublierait de travailler à mériter ce qui est éternel. Dieu répandait dans son âme, dans un âge encore si tendre, cet esprit de sagesse qui lui faisait chercher les moyens de gagner ce qui ne doit jamais finir. Bienheureuse âme, qui sortit de si bonne heure de cet aveuglement où sont encore tant de vieillards! Dès qu'elle sentit son cœur libre, elle prit l'inébranlable résolution de n'aimer que Dieu, et de ne servir que lui. Jusque-là elle n'avait rien dit; mais, dès ce moment, elle n'hésita pas à faire part à sa sœur de ce qu'elle méditait. Celle-ci, craignant que ce ne fût un enfantillage, la détournait de son dessein, et lui disait qu'elle pouvait se sauver dans le mariage. A cela elle répliquait : « Pourquoi donc, ma sœur, y avez-vous renoncé? » Quelques jours s'écoulèrent ainsi, et elle sentait sans cesse croître son désir d'être toute à Dieu. Néanmoins elle n'osait en rien dire à sa mère, et c'était peut-être cette sainte mère qui, par ses oraisons, avait excité ce désir et ces nouveaux combats dans le cœur de sa fille.

NOTICE

SUR LES MEMBRES DE LA FAMILLE DE PADILLA DONT SAINTE TÉRÈSE VIENT DE PARLER

ANTOINE DE PADILLA

Saint François de Borgia, général de la Compagnie et qui se trouvait alors à la cour d'Espagne avec le légat du pape Pie V, écrivit au père Ripalda, préposé de la maison professe de Valladolid, de recevoir le jeune Antoine de Padilla. Au comble de ses vœux, don Antoine renonça à ses dignités, à ses domaines, et, avant de quitter la maison paternelle pour se rendre à celle de la compagnie de Jésus, en présence de tous ses parents réunis, il se mit à genoux, et s'adressant à Notre-Seigneur, il prononça ces paroles : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que maintenant je suis plus libre pour vous servir. » C'était en 1572. Sa courageuse mère, et sa pieuse aïeule doña Louise de Padilla qui vivait encore, le conduisirent à l'église de la maison professe, immolant à Dieu leur Isaac en présence des saints autels. Ce fut pour toute la ville de Valladolid un mémorable exemple de foi; ce fils unique, qui échangeait contre l'humilité de la vie religieuse les grandeurs du siècle, était dans la plus belle fleur de l'âge, il comptait à peine dix-huit ans.

C'est le père Balthasar Alvarez qui, au noviciat de Medina del Campo, transforme le jeune gentilhomme en un invincible athlète de Jésus-Christ. Il lui présente, selon l'expression de sainte Térèse, l'étendard et la devise du chef dont il veut suivre la milice, et le jeune disciple s'attache avec un héroïque amour à l'étendard de son chef, et il exprime dans sa vie sa glorieuse devise. Il triomphe du siècle et de son orgueil et il se passionne divinement pour les saintes humilités de la croix. Je l'avais vu, dit le vénérable père Louis du Pont, qui nous a légué son histoire, je l'avais vu à Valladolid s'avancer à cheval avec une indicible grâce, suivi de la fleur de la noblesse; et maintenant ce disciple de la croix, ce compagnon de Jésus, traversait les rues de Medina del Campo marchant derrière un frère coadjuteur auquel en apparence il servait de domestique et portant sur ses épaules les provisions de bouche de la maison. Il se montrait encore, à la porte du noviciat, mangeant dans la même écuelle qu'un pauvre. Il remplissait les offices les plus bas avec un inexprimable bonheur, il se mettait au pied de tous, et il se regardait comme trop honoré, tant était vive la foi qui lui montrait Jésus-Christ en tête de cette milice dans les rangs de laquelle il ne se croyait pas digne de combattre. Cet amour de la dernière place fut toute sa vie l'ambition et la pente de son cœur.

Du noviciat il passa aux études, où il fit autant de progrès qu'il venait d'en faire dans la vertu. Doté par le Seigneur d'une intelligence vaste et d'une rare pénétration, il professa avec éclat pendant plusieurs années la théologie au collège de Saint-Ambroise de Valladolid. Doué en outre de cette sensibilité exquise et de ces hautes facultés qui font l'orateur, Antoine de Padilla fut un des plus beaux ornements de la tribune sacrée. Chez lui, l'éloquence la plus belle, la plus entraînante, se trouvait unie au plus essentiel caractère de l'orateur chrétien, la sainteté. On m'a rapporté, écrit le vénérable père Louis du Pont, qu'un jour où il venait de prêcher à la chapelle royale devant Philippe II, ce monarque dit à quelques grands du royaume : « C'est déjà une prédication éloquente que de voir cet homme en chaire. »

Vrai disciple de Balthasar Alvarez, Antoine de Padilla creusa toute sa vie la mine féconde de l'oraison et des exercices spirituels. Là son âme s'enrichissait; là il puisait un perpétuel renouvellement de sa ferveur. Souvent, deux ou trois fois par année, aux grandes fêtes, il allait s'enfermer huit à quinze jours au noviciat de Villagarcia, et il sortait de cette solitude, comme d'un cénacle, plein des lumières et des flammes du Saint-Esprit.

Recteur du collège de Salamanque et de celui de Saint-Ambroise de Valladolid, il montra l'institut de la compagnie de Jésus personnifié dans sa conduite.

Ainsi s'écoula, à la plus grande gloire de Dieu et à l'édification de toute l'Espagne, la vie de cet illustre transfuge du siècle. La plus belle des morts devait terminer une si sainte carrière. Au moment de paraître devant Dieu, et avant de recevoir le saint viatique, Antoine de Padilla, dont le zèle pour l'observation de l'institut avait été admirable, crut devoir déclarer, en présence de tous les religieux du collège de Valladolid, que dans tout son gouvernement il n'avait rien fait qu'il ne crût être de la plus grande gloire de Dieu. Malgré ce témoignage de sa conscience, il éprouvait néanmoins de vives craintes à la pensée du compte qu'il allait rendre au Seigneur. Ces saintes alarmes étaient le dernier creuset où Dieu achevait de le purifier. Il les permit encore afin qu'une parole qui lui fut alors adressée mît au grand jour toute la beauté de son âme. Un religieux qui était auprès de lui, lui ayant demandé si sa crainte ne venait pas du remords de quelque péché mortel qui aurait échappé à sa fragilité dans le cours des quarante années qu'il avait vécu dans la compagnie, il répondit : « Jésus! quelle monstruosité! religieux et péché mortel! Oh! non, mon père, il n'est pas question de cela. » Don Diego Sarmiento de Acuña, son proche parent, et plus tard ambassadeur en Angleterre, lui demanda également d'où pouvait lui venir sa tristesse. C'est que je tremble pour mon salut. — Eh quoi! mon père, dit don Diego, pouvez-vous avoir quelque appréhension de ce côté? — Et quelle autre chose, répliqua-t-il, doit-je craindre, si ce n'est celle-là? »

Le divin Maître ne tarda pas à répandre la sérénité dans l'âme de son serviteur; il daigna même lui donner une espérance très certaine de son salut. Antoine de Padilla, après avoir reçu le viatique, voulut rester seul. Alors, trouvant des forces surnaturelles, il se souleva, et se tenant assis, les mains jointes, il passa deux heures en oraison devant un crucifix qu'il avait devant lui. C'étaient de tendres colloques, et les plus affectueuses aspirations. Après cette oraison, vers les 7 heures du matin, il dit à son confesseur : « Cette nuit, mon âme ira chanter Matines au ciel. » Comme on lui répondait que son départ ne paraissait pas si prochain, il répéta les mêmes paroles. Il continua ensuite de s'entretenir seul avec Dieu. On lui entendait dire de temps en temps : « Mon adorable Maître, qu'ai-je à craindre, puisque vous m'avez dit que vous me gardez dans votre cœur? Puisque vous me gardez dans votre cœur, allons où vous voudrez, il n'y a rien à craindre.

A l'entrée de la nuit, il demanda à recevoir l'extrême-onction en présence de tout le collège. Ne pouvant élever la voix, il pria un père qui l'assistait de demander pardon pour lui de toutes les fautes par lesquelles il avait scandalisé ses frères dans le cours de sa vie et de sa dernière maladie. Ce père obéit, et supplia à son tour le malade de se souvenir de lui dans le ciel. Antoine de Padilla était si sûr de son salut, qu'il répondit : « Oui, je le ferai, car dans le ciel il n'y a point d'ingrats. » Après cette réponse, il commença à dire lentement : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus*. Répétant doucement ces paroles et d'autres semblables, il arriva enfin au moment du départ pour la patrie. A 11 heures de la nuit, comme il l'avait annoncé le matin même, il rendit son âme en paix à son Créateur. Il nous laissa, dit le vénérable père Louis du Pont, témoin d'une si belle mort, intimement convaincus que, durant le reste de cette nuit, il laverait ses vêtements dans les mérites de l'Agneau, afin de pouvoir, pur et sans tâche, chanter ses louanges, comme il l'avait prédit. Nous nous plaisions à le contempler au ciel avec cette palme et cette couronne qu'il avait méritées en quittant les grandeurs du siècle pour suivre Jésus-Christ, et en consumant toute sa vie pour la gloire de son divin Maître.

(Voyez la *Vie du père Balthasar Alvarez*, par le vénérable père Louis du Pont, chap. XXI.)

LOUISE DE PADILLA ET SES SŒURS

Comme leur frère, les trois sœurs d'Antoine de Padilla justifièrent, par la sainteté de leur vie, le glorieux témoignage rendu par sainte Térèse à la ferveur de leurs premières années.

L'aînée, doña Louise, dès l'âge de quatorze ans, avait fait vœu de virginité perpétuelle, et de se consacrer à Jésus-Christ dans la vie religieuse. Son âme ne soupirait qu'après le moment de consommer son sacrifice. En attendant cet heureux jour, elle menait dans le monde la même vie que dans le cloître le plus fervent. Afin de s'habituer à interrompre le sommeil de la nuit, pour chanter les louanges de Dieu, elle se levait à minuit et allait passer deux heures en oraison à l'oratoire. Elle macérait son corps avec une sainte cruauté, ce qu'elle fit toute sa vie. Elle marchait de si près sur les traces de sa sainte mère, que le père Jérôme Ripalda, qui fut leur confesseur pendant plusieurs années, ne craignait pas de dire d'elles : « Entre la vie de sainte Paule et de sainte Eustochium, et la vie de doña Marie de Acuña et de doña Louise de Padilla, sa fille, je ne trouve aucune différence. »

Le divin Maître, pour adoucir à Louise de Padilla la peine de ne pouvoir passer du monde dans le cloître, lui envoya pour compagne et pour amie une des vierges alors les plus élevées en grâce dans son Église : c'était Anne de Saint-Augustin, qui resta, comme nous l'avons dit, douze années dans le palais de l'adelantado de Castille, avant d'entrer au Carmel [1]. Une telle société fut pour elle une source de biens et de consolations célestes. Louise de Padilla sentait croître de jour en jour son désir de vivre avec les épouses de Jésus-Christ. Dès qu'elle eut connu sainte Térèse à Valladolid, elle aurait sur-le-champ demandé l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, si elle eût été libre. Mais le divin Époux, auquel elle voulait s'enchaîner, lui réservait auparavant une autre mission à remplir; il entrait dans ses desseins de faire briller au milieu du monde un si parfait modèle de toutes les vertus chrétiennes.

---

[1] Voyez la notice de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin, à la fin du chapitre IX.

La profession religieuse de sa jeune sœur fit rentrer Louise de Padilla dans ses premiers droits. Bientôt un bref du souverain pontife, sollicité par ses parents, la délia de ses vœux, et lui imposa l'obligation de céder aux désirs de sa famille. Se soumettant alors à la volonté du ciel si clairement déclarée par le vicaire de Jésus-Christ, elle prit pour époux don Martin de Padilla. Dieu répandit les plus abondantes bénédictions sur une alliance qu'il avait lui-même formée. Louise de Padilla eut sept enfants, et elle les éleva comme elle avait été elle-même élevée par sa très chrétienne mère. Pendant plusieurs années, elle édifia par la sainteté de sa vie la cour, les grands du royaume et le peuple. Au milieu du monde, elle ne cessa jamais de faire deux heures d'oraison par jour : l'une le matin, seule, au pied de son crucifix; l'autre le soir, avec toutes les femmes de sa maison, dans l'oratoire domestique.

En 1602, Dieu appelle à lui don Martin de Padilla, qui meurt dans les plus beaux sentiments de la piété chrétienne. Louise de Padilla tombe alors aux pieds de Jésus-Christ, et renouvelle le vœu de sa jeunesse. En 1606, après avoir établi ses enfants, et donné son troisième fils, don Martin de Padilla, à la compagnie de Jésus, elle entre au Carmel, reçoit le saint habit au monastère de Talavera, et remplace tous ses titres du siècle par celui de Louise de la Croix. Ses armes, désormais, sont les cinq plaies de Jésus-Christ. En 1614, le 9 janvier, elle couronne, au monastère de Lerma, par une sainte mort, une vie consacrée tout entière à la gloire de Dieu.

La seconde sœur d'Antoine de Padilla, qui était entrée au couvent des dominicaines à Valladolid, y termina saintement ses jours. Quant à doña Casilde, sa troisième sœur, elle vécut d'abord quelques années au monastère des carmélites de Valladolid. Mais les grandes austérités du Carmel qu'elle avait embrassées si jeune encore ayant ruiné sa santé, ses parents, à son insu, obtinrent du souverain pontife un bref qui contraignit cette bien-aimée du Seigneur, comme l'appelle sainte

Térèse, à passer dans un monastère de religieuses de Saint-François, qu'elle gouverna en qualité d'abbesse jusqu'au moment où elle alla recevoir au ciel la couronne de ses mérites. Dieu voulut, ce semble, que saint Dominique, saint François, saint Ignace et sainte Térèse se partageassent cette famille privilégiée. (Voir *Ann. gén. du Carm.,* t. III, liv. XIII, chap. XL et XLI.)

CHAPITRE XI

VALLADOLID

Comment doña Casilde de Padilla entre au Carmel.

Vers ce temps, on donna dans notre monastère le saint habit à une sœur converse dont je raconterai peut-être la vocation. Elle s'appelle au Carmel Stéphanie des Apôtres. Fille d'un modeste laboureur, elle est sans doute, par la naissance, bien inférieure à la fille de l'adelantado de Castille; mais, par les grandes faveurs dont Notre-Seigneur l'a comblée, il l'a élevée si haut, qu'elle mérite que, pour la gloire de sa divine Majesté, on fasse mémoire d'elle. Parmi les personnes qui assistèrent à la cérémonie de cette prise d'habit, se trouvait doña Casilde de Padilla : c'est le nom de cette bien-aimée du Seigneur dont j'ai commencé à parler; elle était venue avec la mère de son futur époux. Dès ce jour, elle conçut une affection extrême pour ce monastère; il lui semblait que les religieuses, y étant en petit nombre et pauvres, pouvaient mieux servir Notre-Seigneur. Toutefois, elle n'avait pas encore pris une irrévocable résolution de briser le lien qui l'attachait à son fiancé; c'était là, comme je l'ai dit, le plus grand obstacle. Mais les solides réflexions qu'elle fit sur son intérieur devaient la faire triompher de tout. Elle considérait que, depuis qu'elle avait contracté ce lien, elle ne consacrait plus chaque jour, comme auparavant, certains temps déterminés, à l'oraison, exercice dont son excellente et sainte mère lui avait fait prendre l'habitude, ainsi qu'à son frère et à ses sœurs. Dès l'âge de sept ans, elle les menait, à certaines heures de la journée, dans un oratoire, et là, elle leur apprenait à méditer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle mettait également un soin tout particulier à les faire approcher souvent du sacrement de pénitence. Aussi cette mère, qui n'aspirait qu'à voir ses enfants choisir le Seigneur pour leur partage, a-t-elle été exaucée dans son désir. Elle ne cessait, comme elle me l'a dit à moi-même, de les offrir à Dieu; et elle le suppliait de les tirer du monde, parce qu'elle en découvrait le néant, et comprenait le mépris qu'on en doit faire. Je m'arrête souvent à cette pensée : lorsque ces enfants goûteront au ciel les joies éternelles, et s'en verront redevables à leur mère, par quelles actions de grâces ne lui témoigneront-ils pas leur reconnaissance, et de quel redoublement de bonheur le cœur de cette mère ne se sentira-t-il pas tressaillir à l'aspect de leur félicité! Mais, hélas! quel sort différent attend ces pères et ces mères qui, oubliant que leurs enfants appartiennent bien plus au Seigneur qu'à eux, ne les ont pas élevés dans sa crainte! Quand ils se verront les uns et les autres dans l'enfer, de quelles malédictions ne se poursuivront-ils pas, et combien grand sera leur désespoir pour une éternité!

Je reviens à notre jeune Casilde : elle s'aperçut que non seulement elle ne faisait point oraison, mais qu'elle éprouvait même un certain dégoût à dire son rosaire; elle craignit vivement que cet état d'âme n'allât toujours en empirant. D'autre part, il lui semblait voir clairement qu'en entrant dans ce monastère, elle assurait le salut éternel de son âme. Convaincue par ces raisons, elle forma l'irrévocable dessein de se donner à Jésus-Christ. Dans une visite qu'elle fit à nos religieuses avec sa mère et sa sœur, il se présenta une occasion de les faire entrer dans le monastère. Mais, en franchissant le seuil, ni sa mère ni sa sœur ne se doutaient guère de ce qui allait avoir lieu. A peine doña Casilde fut-elle dans le couvent, qu'elle déclara sa résolution d'y rester, d'une manière si ferme, qu'il était impossible de l'en faire sortir; elle demandait avec tant de larmes qu'on l'y laissât, ses paroles pour l'obtenir étaient si touchantes, que toutes les religieuses en demeuraient frappées d'étonnement. Sa mère s'en réjouissait au fond de son âme; toutefois, craignant d'être accusée par ses parents d'avoir inspiré cette démarche à sa fille, elle eût souhaité ne point la voir alors rester dans le couvent. La prieure était du même avis; il lui semblait que Casilde, étant d'un âge encore trop tendre, il fallait éprouver plus longtemps sa vocation. Ceci se passait dans la matinée, et on fut forcé de garder doña Casilde jusqu'au soir. La prieure du monastère et la mère de Casilde envoyèrent chercher son confesseur, ainsi que le père Dominique Bañez qui était alors le mien, bien qu'à cette époque je fusse absente de Valladolid. Ce dernier, reconnaissant sur-le-champ l'esprit de Dieu dans cette vocation, prêta un puissant appui à doña Casilde : il n'eut pas peu à souffrir avec ses parents, en défendant ses intérêts. Ainsi devraient se conduire tous ceux qui prétendent servir Dieu : voient-ils qu'il appelle une âme, ils doivent, pour la seconder, s'élever avec courage au-dessus des considérations humaines. Le père Dominique Bañez promit son concours à la jeune Casilde pour sa rentrée au monastère. Cédant aux raisons nombreuses qu'on lui apporta, et surtout pour qu'on ne rejetât point la faute sur sa mère, elle sortit pour cette fois du couvent. Mais ses saints désirs s'enflammaient de jour en jour. Sa mère, témoin de ses dispositions, crut devoir en parler confidentiellement à ses parents; elle agit de la sorte pour que cela ne vînt pas à la connaissance du fiancé. Les parents traitèrent le dessein de Casilde d'enfantillage, et dirent qu'elle devait attendre jusqu'à ce qu'elle eût l'âge; car alors elle n'avait pas encore douze ans accomplis. A cela elle répondait : « Puisque vous me trouvez assez âgée pour me fiancer et me laisser dans le monde, comment se fait-il qu'à votre avis je ne le sois pas assez pour me donner à Dieu? » Elle apportait d'autres raisons d'une telle force, qu'il était visible que ce n'était point elle qui parlait. On ne put tenir cela si secret qu'on n'en donnât avis au fiancé. Casilde, apprenant que son dessein était connu de lui, crut qu'elle devait l'exécuter avant son retour, et sans le moindre délai. Le jour de la fête de la Conception de la très sainte Vierge, se trouvant chez sa grand'tante, qui était également sa belle-mère, mais qui n'avait pas été mise dans la confidence, elle lui demanda instamment la permission d'aller, avec sa gouvernante, faire une promenade d'agrément à la campagne. Elle y consentit pour lui faire plaisir, et commanda de préparer sa voiture. Que fit doña Casilde? Elle donna de l'argent à l'un de ses domestiques, et lui dit de se trouver, avec des sarments qu'il irait acheter, à la porte du monastère. Elle se dirigea ensuite vers la campagne; mais elle fit faire tant de tours et de détours qu'enfin on se trouva en face de l'entrée du couvent. Faisant alors arrêter la voiture, elle donna ordre à un domestique de demander un verre d'eau à la sœur chargée du tour, sans déclarer pour qui, et en même temps elle se hâta de descendre; on lui dit qu'on lui porterait là le verre d'eau, mais elle refusa. Les sarments étaient déjà à la porte : Casilde fit demander qu'on vînt les prendre, et se tint tout auprès. Comme la porte s'entr'ouvrait, elle s'élança dans le couvent, e courut se jeter dans les bras de la très sainte Vierge elle la tenait étroitement embrassée, répandait beaucoup de larmes, et conjurait la mère prieure de ne la point arracher du saint asile où elle était. Cependant les serviteurs jetaient de hauts cris, et frappaient la porte à coups redoublés; leur jeune maîtresse alla leur parler à la grille; elle leur déclara que rien ne pourrait la faire sortir du couvent, et leur enjoignit d'aller en porter la nouvelle à sa mère. Les femmes qui l'avaient accompagnée éclataient en gémissements et en plaintes, mais tout cela ne faisait nulle impression sur elle. A peine sa belle-mère eut-elle appris ce qui venait de se passer, qu'elle voulut sur-le-champ se rendre au monastère; mais elle ne put rien gagner. Enfin, ni elle, ni un oncle de Casilde, ni son fiancé, par les entretiens qu'il eut avec elle à son retour, ne purent la fléchir; leur présence ne servait qu'à la tourmenter et à la rendre plus inébranlable dans sa résolution. Son fiancé, après bien des plaintes auxquelles il la trouvait insensible, lui représentait qu'elle pourrait mieux servir Dieu en faisant des aumônes; à cela elle répliquait qu'il les fît lui-même; enfin à tout ce qu'il lui objectait contre son dessein elle répondait qu'elle était plus strictement obligée de travailler à son salut, qu'elle se voyait faible, qu'ainsi au milieu des dangers du monde elle ne pourrait se sauver; qu'après tout il ne pouvait se plaindre d'elle, puisqu'elle ne lu avait préféré que son Dieu, et qu'en cela elle ne lui faisait point injure. Mais voyant qu'il ne se contentait d'aucune de ses réponses, elle se leva, et le laissa seul à la grille Tout ce que son fiancé put lui dire, non seulement ne fit nulle impression sur elle, mais acheva de la dégoûter entièrement de lui. Rien d'étonnant en cela. Quand une âme est éclairée de la lumière d'en haut, elle sent redoubler son courage par les tentations et les obstacles que le démon lui suscite; car alors c'est Jésus-Christ qui combat pour elle. Ainsi en fut-il pour la jeune Casilde; il était visible que ce n'était pas elle qui parlait. Son fiancé et les parents, voyant qu'ils ne pouvaient la faire sortir de gré, avisèrent au moyen de l'arracher de force du couvent. Ils vinrent donc munis d'un ordre du roi, à l'effet de la faire sortir et de la mettre en liberté. Pendant tout le temps qu'elle passa au monastère, c'est-à-dire depuis la fête de la Conception de la très sainte Vierge jusqu'à celle des saints Innocents, jour où on la força de sortir, elle ne porta point l'habit religieux; mais elle remplit toutes les observances avec la même fidélité que si elle en eût été revêtue, et elle y trouvait un inexprimable bonheur. Lorsque les parents, accompagnés des gens de la justice, vinrent la tirer du monastère pour la conduire dans la maison d'un gentilhomme, elle ne céda à la force qu'en répandant bien des larmes. « Pourquoi, disait-elle, me tourmenter ainsi, puisque l'on n'y gagnera rien? » Dès qu'elle fut hors du monastère, elle eut à lutter contre des religieux et contre diverses personnes qui voulaient la dissuader de son dessein. Les uns le traitaient d'enfantillage, les autres souhaitaient qu'elle demeurât en possession de ses domaines. Il serait trop long de rapporter ici les assauts qu'elle eut à soutenir, et la manière dont elle s'en délivrait. Tous ses adversaires demeuraient stupéfaits des paroles qui sortaient de sa bouche. Voyant l'inutilité de leurs efforts, les parents la reconduisirent dans la maison de sa mère, pour l'y éprouver quelque temps. Sa mère, déjà un peu fatiguée de tout ce trouble, loin de seconder en rien sa fille, paraissait plutôt lui être contraire. Elle ne le faisait sans doute que pour l'éprouver davantage; c'est du moins ce qu'elle m'a avoué depuis, et elle est si sainte qu'on doit donner une entière créance à ses paroles. Mais la fille ignorait la cause d'une telle conduite : d'autre part, elle rencontrait une opposition extrême à son dessein dans un confesseur qui la dirigeait. Ainsi, elle ne trouvait de consolation qu'en Dieu, et auprès d'une demoiselle que sa mère avait prise chez elle. Elle vécut de la sorte, soutenant avec courage tant de traverses et d'ennuis, jusqu'à la fin de sa douzième année. Venant alors à découvrir que ses parents, ne pouvant l'empêcher d'être religieuse, voulaient la faire entrer dans un couvent moins austère où était sa sœur, elle résolut d'exécuter son dessein par quelque voie que ce fût. Un jour, s'étant rendue à l'église avec sa mère, et celle-ci, après avoir assisté au saint sacrifice, étant entrée au confessionnal, Casilde dit à sa gouvernante d'aller prier un des pères de dire une messe pour elle. A peine la vit-elle partie que, se dégageant de tout ce qui pouvait gêner sa marche, elle se mit à courir droit au monastère des carmélites, qui était assez loin. Sa gouvernante, ne la retrouvant plus, courut après elle ; l'apercevant à quelque distance, elle pria un homme de doubler le pas pour l'arrêter : ce fut en vain ; car cet homme, sentant ses mouvements comme enchaînés, ainsi qu'il le déclara ensuite, fut obligé de renoncer à la poursuivre. Casilde, arrivée au monastère, en ferma la première porte sur elle, et, sans perdre un instant, fit appeler la prieure. La gouvernante ne tarda pas à se présenter, mais déjà Casilde était dans l'intérieur du monastère. On lui donna sur-le-champ le saint habit, et l'on mit ainsi fin à la lutte qu'elle avait eu à soutenir pour être fidèle à la voix de Notre-Seigneur. Cet adorable Maître, pour prix d'une telle fidélité la combla aussitôt de faveurs spirituelles. De son côté, elle servait le divin Époux qu'elle avait choisi, avec une joie indicible, une humilité profonde et un détachement absolu de toutes les créatures. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu qui rend si heureuse sous la bure celle qui avait tant aimé autrefois les habits les plus riches et les plus recherchés! Cette bure grossière dont elle était revêtue ne pouvait néanmoins cacher sa beauté, ni les grâces naturelles dont Notre-Seigneur avait été prodigue à son égard; mais il lui avait donné un caractère et un esprit d'une beauté incomparablement plus grande; en sorte qu'on ne pouvait la voir sans se sentir excité à bénir Dieu et à l'aimer. Plaise à ce Dieu de bonté qu'il y ait grand nombre d'âmes qui répondent ainsi à leur vocation!

CHAPITRE XII

VALLADOLID

Béatrix de l'Incarnation. — Sa vie et sa mort au monastère de Valladolid.

Une demoiselle qui tenait par des liens de parenté à doña Casilde, était entrée quelques années avant elle dans ce monastère. Son nom dans le siècle était Béatrix Oñez, dans le Carmel elle porta celui de Béatrix de l'Incarnation. Conduite dans cet asile par le divin Maître, elle y mena une vie si sainte, et y termina ses jours par une mort si belle, qu'il est juste que j'en parle ici pour en perpétuer le précieux souvenir. Les trésors de grâce dont il plut au céleste Époux d'enrichir son âme, et les grandes vertus qu'il fit éclater en elle, jetaient les religieuses dans l'étonnement et l'admiration. Elles affirment toutes, la prieure en tête, que jamais elles ne remarquèrent la plus légère imperfection dans sa conduite, ni la moindre trace de trouble sur son visage. A cette sérénité qui brillait sur son front, et qu'aucun accident de la vie n'altéra jamais, se joignait une allégresse modeste, indice visible des joies intimes de son âme. Le silence lui était infiniment cher; mais sa manière de le garder avait je ne sais quoi d'aimable, qui loin de peser aux autres les charmait. Jamais elle n'a dit une parole que l'on pût reprendre ; jamais elle n'a contesté sur quoi que ce soit. On ne l'a point vue s'excuser une seule fois dans sa vie, bien que la prieure, pour l'éprouver et la mortifier comme cela se pratique dans nos monastères, la blâmât de ce qu'elle n'avait point fait. Jamais elle ne se plaignit de quoi que ce fût, ni d'aucune de ses sœurs. Dans quelque office qu'on l'occupât, jamais, ni par son air ni par ses paroles, elle ne causa la moindre peine aux autres. Ni dans ses actes, ni dans ses procédés, on ne pouvait rien surprendre d'imparfait. Dans les chapitres même, où les zélatrices remarquent jusqu'aux fautes les plus légères, on n'en pouvait trouver aucune sur son compte. Tout chez elle, à l'intérieur comme à l'extérieur, était admirablement réglé ; et cet ordre parfait avait sa source dans la pensée toujours présente de l'éternité et de la fin bienheureuse pour laquelle Dieu nous a créés. Elle avait sans cesse sur ses lèvres bénies les louanges de Dieu, et au fond du cœur la plus vive reconnaissance pour ses bienfaits ; enfin, sa vie était une oraison continuelle.

Quant à ce qui concerne l'obéissance, non seulement elle n'eut jamais de faute à se reprocher, mais elle en exécutait tous les ordres avec promptitude, perfection, joie spirituelle. Sa charité envers son prochain fut des plus ardentes ; elle disait que, de grand cœur, elle se laisserait mettre en pièces pour chacun des hommes en particulier, pourvu qu'à ce prix ils ne perdissent pas leurs âmes et eussent le bonheur de jouir dans le ciel de la vue de son frère Jésus-Christ, car c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur. Elle lui donnait surtout ce doux nom au milieu des infirmités cruelles et des douleurs excessives qu'elle eut à endurer, comme nous le verrons bientôt. Elle les acceptait de la main de ce frère bien-aimé avec une satisfaction non pareille, comme de tendres gages de son amour et comme d'enivrantes délices. On ne saurait douter que ce divin Époux n'épanchât au plus intime de son âme quelques gouttes des joies d'en haut; car il serait impossible d'expliquer sans cela cet excès d'allégresse dans l'excès des douleurs.

Voici un trait de sa charité à l'égard du prochain. A Valladolid, quelques criminels, en punition de grands forfaits, allaient être conduits au supplice du feu. Instruite par une lumière surnaturelle du mauvais état de leurs âmes, elle en conçut la plus vive douleur : soudain, allant se jeter aux pieds de Notre-Seigneur, elle le conjura avec les plus tendres instances de lui accorder le salut éternel de ces malheureux; et en échange de ce qu'ils méritaient, ou pour se rendre elle-même digne de leur obtenir cette grâce, elle supplia son cher Maître de lui donner toute sa vie autant de croix et de souffrances qu'elle en pourrait supporter. Cette même nuit, elle ressentit pour la première fois les frissons de la fièvre, et jusqu'à son dernier soupir la souffrance fut constamment son partage. Quant à ces hommes que la justice devait frapper, ils finirent chrétiennement leur vie; ce qui fait connaître que Notre-Seigneur avait exaucé la prière de sa fidèle épouse.

La fièvre qui s'était déclarée n'était en quelque sorte que le prélude de ses souffrances. Bientôt il se forma un abcès dans ses entrailles, qui lui causait de très grandes douleurs; pour les supporter avec patience, il ne fallait rien moins que le trésor de grâces dont Dieu avait enrichi son âme. Les remèdes, ne pouvant arriver jusqu'au mal, ne faisaient que multiplier ses souffrances; et il en fut ainsi jusqu'à ce que Notre-Seigneur voulût que cet abcès perçât de lui-même et que la malade éprouvât quelque allégement de ce côté. Dévorée de la soif de partager la croix de son divin Maître, elle ne pouvait se contenter de souffrances ordinaires. Un jour de l'Exaltation de la sainte Croix, en entendant un sermon, elle se sentit consumée par ce désir avec plus de force que jamais. Toute transportée, et versant un torrent de larmes, elle s'en va à sa cellule, afin de répandre librement son âme en présence du Seigneur. Les religieuses étant accourues lui demandèrent ce qu'elle avait : « Ah! leur répondit-elle, priez Dieu qu'il me donne beaucoup de croix et de souffrances : avec cela, je serai souverainement heureuse et contente. »

Elle faisait connaître à la prieure tout ce qui se passait dans son âme, et trouvait dans cette ouverture une grande consolation. Durant tout le cours de sa maladie, jamais elle ne causa la plus petite peine à personne; et son obéissance à l'infirmière était si ponctuelle, qu'elle n'aurait pas voulu boire seulement une goutte d'eau sans sa permission. Il est très ordinaire que les âmes d'oraison souhaitent des souffrances, quand elles n'en endurent aucune; mais s'en trouver accablé, et tressaillir d'allégresse, n'est pas le partage du grand nombre. Le mal de notre sœur Béatrix était trop violent pour qu'il fût de longue durée. Un second abcès s'étant formé à la gorge, elle ne pouvait plus rien avaler. Ses douleurs étaient excessives. La prieure la voulant consoler en présence de quelques-unes des sœurs, et l'encourager à supporter patiemment son mal, Béatrix lui dit que ses souffrances ne lui causaient point de peine, et qu'elle ne voudrait point les échanger contre la santé la plus parfaite. Sa foi lui rendait tellement présent cet adorable Sauveur, pour l'amour duquel elle souffrait, qu'elle s'efforçait par mille manières ingénieuses à dérober aux autres la connaissance de ses grandes douleurs; et ce n'était que dans les plus violents accès du mal qu'on l'entendait tant soit peu se plaindre.

Elle passait à ses propres yeux pour la créature la plus imparfaite qu'il y eût au monde. Aussi était-elle en toute sa conduite un vrai miroir d'humilité. Son estime pour les autres égalait son mépris pour elle-même, et c'est ce qui lui faisait goûter un bonheur si grand à parler de leurs vertus.

Ses mortifications étaient extrêmes, et elle évitait avec tant d'adresse toute espèce de satisfaction, qu'il fallait y prendre garde de bien près pour s'en apercevoir. Elle ne paraissait plus vivre ni converser avec les créatures, tant elle était indifférente aux choses d'ici-bas ; au milieu de tous les accidents de cette vie, elle conserva une paix qu'on ne vit pas un seul instant troublée. Une sœur lui dit un jour à ce sujet qu'elle ressemblait à ces personnes tellement jalouses de leur honneur, qu'elles se laisseraient plutôt mourir de faim que de découvrir aux étrangers leur pressant besoin. Car les religieuses ne pouvaient croire qu'elle ne sentît certaines choses auxquelles elle paraissait insensible.

Dans tout ce qu'elle faisait, dans l'exercice des emplois qui lui étaient confiés, elle se proposait une fin si pure, que chacun de ses actes était un mérite pour le ciel. Aussi disait-elle aux religieuses : « Il n'y a point de si petite action qui ne soit d'un prix inestimable dès qu'elle est faite pour l'amour de Dieu. Oh ! mes sœurs, nous ne devrions pas faire le moindre mouvement des yeux, si ce n'est par amour pour notre céleste Époux et uniquement pour lui plaire. »

Comme elle ne se mêlait jamais de rien en dehors de son emploi, elle ne voyait point les fautes des autres, mais seulement les siennes. Étant si profondément humble, elle éprouvait une peine très sensible d'entendre dire du bien d'elle ; c'est pourquoi, pour éviter d'en causer une semblable à ses sœurs, elle ne les louait jamais en leur présence.

Fidèle à la loi qu'elle s'était faite de ne prendre aucun délassement, non seulement elle se privait d'aller au jardin, mais encore des plus innocentes satisfactions que les choses créées pouvaient lui offrir. C'eût été, comme elle s'en exprimait, un manque de délicatesse à l'égard de Notre-Seigneur, de chercher quelque adoucissement aux douleurs qu'il daignait lui envoyer. Par suite de cet esprit de mort à elle-même, elle ne demandait jamais rien; elle recevait humblement ce qu'on lui donnait, et le trouvait toujours suffisant pour elle. Elle disait encore « que, ne cherchant ses consolations qu'en Dieu, elle considérait les autres comme des croix ». Enfin, je dois le dire à sa louange, j'ai moi-même interrogé sur son compte les religieuses du monastère, et toutes m'ont déclaré, d'une voix unanime, n'avoir jamais rien aperçu en elle qui n'annonçât une grande perfection.

Le moment où Notre-Seigneur allait la retirer de cette vie étant venu, ses douleurs devinrent plus vives; les maux compliqués auxquels elle était en proie lui causaient une joie indicible; on ne pouvait s'empêcher de bénir Dieu, en voyant en elle tant de souffrance et tant de jubilation. Aussi les religieuses se plaisaient-elles à la visiter. Le chapelain qui entend les confessions dans ce monastère souhaitait ardemment de se trouver à sa mort : ce vertueux ecclésiastique, qui connaissait son intérieur, la tenait pour une sainte. Dieu permit que son désir fût accompli. Car, comme on vit que quelque temps après avoir reçu l'extrême-onction elle s'affaiblissait sensiblement, on le fit appeler, afin qu'il la réconciliât, s'il en était besoin, durant cette nuit, et l'assistât à son dernier soupir. Un peu avant 9 heures, et un quart d'heure avant qu'elle mourût, toutes les sœurs étant auprès d'elle avec cet ecclésiastique, ses douleurs cessèrent entièrement. Avec une paix ravissante, elle leva alors les yeux au ciel; une joie du paradis vint se peindre sur ses traits, et son visage jeta une vive splendeur. Son regard semblait fixer quelque chose qui lui causait un contentement extraordinaire, car on la vit sourire à deux différentes reprises. Le prêtre et les religieuses témoins de cette scène sentirent une joie spirituelle et une impression de bonheur si intime, que tout ce qu'ils peuvent en dire est qu'ils se croyaient au séjour des bienheureux. Toujours rayonnante d'allégresse, comme je l'ai dit, et les yeux fixés au ciel, notre bien-aimée Béatrix expira, conservant l'attitude et la beauté d'un ange. Nous pouvons croire, d'après notre foi et d'après une pareille vie, que Dieu la reçut à l'instant même dans son paradis, en récompense de l'immense désir qu'elle avait eu sur la terre de souffrir pour son amour.

Le chapelain a affirmé, et il l'a dit à plusieurs personnes, qu'au moment où l'on descendit le corps dans la sépulture, il sentit une odeur à la fois très pénétrante et très suave qui s'en exhalait. De son côté, la sacristine a affirmé qu'elle n'avait pas trouvé la moindre diminution aux cierges qui furent allumés à ses funérailles. Il n'est rien là que la miséricorde de Dieu ne rende très croyable. J'eus moi-même occasion de m'entretenir un jour de ces particularités avec un religieux de la compagnie de Jésus auquel Béatrix s'était confessée durant plusieurs années, et dont elle suivait en tout les conseils pour la direction de son âme; il me dit qu'il ne trouvait rien là d'extraordinaire, et que pour lui il ne s'en étonnait point, parce qu'il savait à quel haut degré Notre-Seigneur se communiquait à cette belle âme. Plaise à sa divine Majesté que nous sachions mettre à profit les exemples d'une si sainte sœur, et ceux de tant d'autres modèles non moins accomplis que notre adorable Maître nous présente dans nos maisons! Je rapporterai peut-être quelque chose de la vie de ces fidèles épouses de Jésus-Christ, afin que celles dont la ferveur serait tant soit peu ralentie fassent de généreux efforts pour les imiter, et afin que toutes ensemble nous offrions un incessant tribut de louanges à ce grand Dieu qui fait ainsi resplendir la puissance de sa grâce dans de faibles femmes comme nous.

Voici les noms de quelques-unes des Carmélites qui, comme Béatrix de l'Incarnation, illustrèrent, par la sainteté de leur vie, le monastère de Valladolid :

La vénérable mère Marie-Baptiste, dans le siècle Marie de Ocampo, nièce de sainte Térèse. Nous avons donné sa notice au XXXII^e^ chapitre de la *Vie de sainte Térèse,* page 385 et suivantes.

Marie de la Croix, une des quatre premières qui prirent le saint habit à Saint-Joseph d'Avila. (Voyez sa biographie à la page 13 de ce volume.)

Anne de Saint-Joseph, sœur de la vénérable mère Antoinette du Saint-Esprit. (Voyez sa biographie à la page 18 de ce volume.)

Casilde du Saint-Ange, fille de Catherine de Tolosa, fondatrice du monastère de Burgos.

Briande de Acuña, fille du comte de Castrillo, et au Carmel Térèse de Jésus Vela. Son admirable vie a été écrite par Michel-Baptiste de Lanuza.

Stéphanie des Apôtres, sœur converse dont sainte Térèse parle au commencement du XI^e^ chapitre, et Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste, également sœur converse.

Sainte Térèse a exprimé, comme on l'a vu, le désir qu'elle avait de raconter la vocation de Stéphanie des Apôtres, mais le loisir lui a manqué; pour entrer dans sa pensée, nous allons mettre sous les yeux la biographie de cette vénérable sœur. Nous donnerons aussi quelques détails sur sa sainte compagne, Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste.

STÉPHANIE DES APOTRES

Les pieux parents de Stéphanie des Apôtres furent Ferdinand Gallo et Marie Sanchez. Elle naquit à Pedraza de Campos. La miraculeuse protection qui entoura son berceau, et les bénédictions dont elle fut prévenue dès l'âge le plus tendre, présagèrent sa sainteté future. A quatre ans, elle savait très bien les prières. A cet âge, la candide Stéphanie fut favorisée d'une apparition de Notre-Seigneur. La beauté ineffable du divin Maître lui ravit tellement le cœur, qu'elle ne pouvait plus perdre le souvenir de son Bien-Aimé. Cet amour et ce souvenir transformèrent sa vie en une oraison en quelque sorte perpétuelle. Cette angélique créature était tellement absorbée en son Dieu, que souvent elle laissait tomber de ses mains ce que ses parents lui donnaient à porter. Ils la réprimandaient et la punissaient de sa négligence; Stéphanie était heureuse de souffrir pour Dieu, elle acceptait les châtiments avec une grande joie de son âme, et elle ne disait point son secret. A mesure qu'elle grandissait, elle multipliait ses pratiques de dévotion. Elle savait, malgré les occupations qu'on lui donnait, trouver des loisirs et de la solitude pour s'entretenir avec Dieu. La vue des douleurs de Notre-Seigneur lui inspira un vif désir de faire pénitence. La nuit tombée, elle se retirait dans un réduit solitaire de l'écurie, et là, prenant les rênes des chevaux, elle frappait son corps innocent avec un invincible courage : la douleur lui arrachait des larmes, mais son amour pour Dieu l'emportant, elle continuait d'imprimer dans son corps les marques de la croix de Jésus. Ainsi s'écoulèrent dans l'innocence et dans la ferveur les premières années de Stéphanie. Vers l'âge de treize ans, au moment où le monde commençait à lui sourire, elle fut soudainement illuminée d'une lumière qui lui en découvrit le néant. Voici à quelle occasion. Se trouvant un jour, avec quelques-unes de ses compagnes, à des danses fort en usage dans son pays, elle vit tout à coup les personnes qui assistaient à ce divertissement comme mortes, et Notre-Seigneur Jésus-Christ en croix et tout inondé de sang. Stéphanie comprit la mystérieuse vision; dès ce moment, une plus étroite chaîne l'unit à son unique Bien-Aimé; elle dit dans son cœur au monde un éternel adieu, et pour écarter à jamais d'elle le joug de sa servitude, comme aussi pour déclarer tout haut son inébranlable dessein, elle se revêtit de l'habit des vierges consacrées au Seigneur. Mais si elle abdiquait toute espérance du siècle, le siècle n'abdiquait pas les siennes sur elle. Dieu, qui semblait vouloir montrer au dehors ce qu'était Stéphanie dans son âme, lui avait donné une taille majestueuse et une figure de la plus rare beauté. Ces dons extérieurs, rehaussés par sa modestie et ses admirables vertus, furent la cause des luttes qu'elle eut à soutenir. Elle ne tarda pas à voir ses résolutions combattues. Ses parents songeaient pour elle à une alliance très honorable qui était vivement sollicitée. Notre-Seigneur lui fit connaître leur pensée. Soudain, elle se lia à l'unique Maître de son cœur par le vœu de virginité perpétuelle. Les tentatives des auteurs de ses jours échouèrent contre l'immobilité de son dessein. Le monde n'oublia rien pour vaincre ses résistances, mais tous ses efforts ne firent que mettre dans un plus grand jour ce que renferme d'énergie l'âme d'une vierge résolue de n'aimer que Jésus-Christ. Les armes avec lesquelles elle triompha du monde et de l'enfer furent le jeûne, les macérations, la prière et surtout l'eucharistie, qui est le pain des forts et le vin qui fait germer les vierges.

Stéphanie était sortie victorieuse de tous les combats; elle allait recevoir le prix de sa fidélité. Un jour, tandis qu'elle était en oraison, dit l'annaliste du Carmel, le divin Maître lui fit entendre ces paroles : *Pars pour Valladolid.* L'humble vierge répliqua avec respect : *Qu'irais-je y faire, Seigneur, puisque je n'y connais personne?* Le divin Maître ajouta : *Demande les Pères de la compagnie de Jésus et exécute ce qu'ils te diront.* Celui qui venait de parler aplanit tous les obstacles, et Stéphanie, conduite par ses parents à Valladolid, se fit connaître au père Jérôme Ripalda. Du premier regard, ce maître éminent de la vie spirituelle découvrit les rares trésors de grâces dont Dieu avait enrichi l'âme de cette vierge. Pour étudier à loisir les desseins du Seigneur sur elle, il plaça Stéphanie chez doña Marie de Acuña; il lui prescrivit un règlement de vie, la dirigea avec soin et n'oublia rien pour la faire avancer dans la perfection. Par les exercices spirituels de saint Ignace, il transforma en quelque sorte cette âme si généreuse et si pure. Stéphanie était entrée comme dans un monde nouveau : la méditation des mystères de la vie, de la passion, de la gloire de Jésus-Christ, lui avait révélé, à une lumière jusque-là inconnue pour elle, ses grandeurs et ses amabilités. Elle ne respirait plus que l'amour de ce divin Maître et le désir de sa gloire. La flamme du zèle apostolique était allumée en elle, et elle devait sans cesse croître avec son amour pour Celui qui a donné son sang pour la rançon du monde. L'ordre religieux où elle pouvait rendre plus de gloire à Jésus-Christ et lui sauver plus d'âmes était celui où elle se sentait appelée avec un attrait irrésistible. Le père Jérôme Ripalda vit que sa place était au Carmel, et que c'était parmi les filles de Sainte-Térèse que devait grandir en sainteté cette vierge que Jésus-Christ lui avait envoyée, et dont il lui avait confié pour un temps la garde et la culture. De concert avec doña Marie de Acuña, il la propose aux Carmélites de Valladolid, qui promettent de la recevoir; elles en écrivent à sainte Térèse, et la sainte, sans l'avoir jamais vue, leur répond *de l'admettre sans délai, parce que son esprit était très sûr, et qu'elle n'avait point vu d'âme qui reçût des faveurs plus véritables que Stéphanie*. Le 2 juillet 1572, jour de la fête de la Visitation de la très sainte Vierge, Stéphanie reçoit le saint habit des mains de don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila; l'année suivante, 1573, le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, elle prononce ses vœux. Après s'être enchaînée à Jésus-Christ par d'éternels liens, lorsqu'elle s'avance pour recevoir la communion, le divin Maître daigne lui apparaître tout resplendissant de gloire, et partage, pendant quelques moments, les joies du Thabor avec cette épouse chérie qui va le suivre avec une inviolable fidélité, pendant plus de quarante ans, dans les voies du calvaire.

Stéphanie des Apôtres sortant du cénacle de la retraite où, sous la direction du père Jérôme de Ripalda, elle s'était remplie des lumières de l'Esprit-Saint, parut, dès son entrée au monastère, déjà ancienne en religion, et elle y apportait la plénitude de l'esprit de sainte Térèse. Pendant quarante-cinq ans, cette grande âme, qui ne tenait par aucun lien à rien de créé, qui avait pour Jésus-Christ l'amour d'un séraphin, et qui n'aspirait qu'à se consumer pour sa gloire, allait voler comme un aigle dans les voies de la sainteté, et exercer dans l'Église de Dieu un apostolat admirablement fécond en fruits de salut. Dans cette belle vie, tout fut dirigé vers ce but divin de la plus grande gloire de Jésus-Christ et du salut des âmes. Stéphanie s'offrit d'abord à Dieu comme une victime de pénitence pour les péchés du monde. Elle commença un genre de vie extraordinaire dans le Carmel même, avec d'autant plus de confiance que Notre-Seigneur l'encouragea dès le début par ces paroles : *C'est moi qui donne la vie à l'âme et les forces au corps.* Des guides éclairés lui ayant déclaré que Notre-Seigneur l'appelait dans cette voie, elle y entra avec une sainte assurance. Son jeûne fut continuel; et les premières années, à l'exemple de sa sainte compagne, Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste, elle jeûna au pain et à l'eau. Elle mêlait à ce pain des choses amères, elle ne le prenait qu'en petite quantité, et quelquefois elle passait deux à trois jours sans en manger une miette. Vers les dernières années de sa vie, elle fit vœu de ne jamais manger ni poisson, ni œufs, ni lait, ni fruits, si ce n'est en cas de maladie. Elle se contentait d'ajouter au pain quelques herbes. Cela lui suffisait pour soutenir les travaux de la cuisine et tous ceux que lui imposait sa qualité de sœur de voile blanc. A ce jeûne elle ajoutait de continuelles macérations : elle avait tout le corps couvert de cilices et d'instruments de pénitence. Elle portait au cou un cercle de fer, sur sa poitrine une croix de lames de fer-blanc, autour des reins une chaîne. Chaque jour, se mettant en esprit au pied de la colonne de son adorable Sauveur, elle ensanglantait son corps innocent avec des disciplines ou avec des chaînes; et, pour ne pas laisser des traces de son sang, elle avait un tapis qu'elle étendait pour le recevoir. Ainsi traita-t-elle son corps jusqu'à la fin de sa vie; sacrifice où l'inénarrable suavité de souffrir pour son cher Maître et pour l'éternel salut des âmes faisait souvent évanouir le sentiment de la douleur. Notre-Seigneur, fidèle à sa parole, renouvelait les forces de Stéphanie; il voulait montrer en elle, au monde entier, ce que peut une amante de sa croix. Tantôt il se montrait à elle pour lui témoigner combien il agréait sa vie crucifiée, tantôt il lui faisait entendre des paroles qui l'embrasaient d'amour et redoublaient son courage. Un dimanche des Rameaux, Stéphanie, à l'exemple de Térèse, s'attristait de voir qu'après la magnifique réception qu'on avait faite au divin Maître à Jérusalem, nul dans cette ville ne l'avait invité à dîner. Cet adorable Sauveur lui dit alors : *Le repas que je désire est que tu m'accompagnes, que tu souffres et que tu t'immoles jusqu'à la mort.* Stéphanie s'offrit de nouveau en sacrifice à son Bien-Aimé et lui promit de rester sur la croix jusqu'à son dernier soupir.

Si Stéphanie ravissait le cœur du divin Époux par son amour de la croix, elle ne le ravissait pas moins par la pureté de son cœur. Dans un corps mortel, elle fut toujours un ange; elle vécut dans une innocence si candide, qu'elle ignora même tout ce qui eût pu ternir le lis de la chasteté. L'air de sainteté répandu dans sa personne, et la modestie de son visage, attestaient d'une manière sensible la présence de Dieu dans son âme. Le martyre de la pénitence s'alliait admirablement en elle avec cette allégresse toute céleste qui, au témoignage de sainte Térèse, éclatait dans tous ses monastères. *Dieu donne*, dit la sainte, *un tel contentement à celles qu'il y a réunies, il répand en elles une jubilation si constante, que c'est une sorte de paradis sur la terre : Dales Dios un contento y alegria tan ordinaria, que no parece sino un parayso en la tierra*[1].

Stéphanie fut un modèle accompli de charité envers ses sœurs. Voyant en chacune d'elles Jésus-Christ dont elles étaient les épouses, elle les servait avec ce même respect et avec ce même amour qu'elle eût servi Jésus-Christ lui-même. Aussi le divin Maître, que cette foi vive charmait, daigna-t-il l'en récompenser un jour par un miracle. Au moment où Stéphanie préparait à la cuisine le repas des sœurs, voilà que la marmite se renverse. « Père céleste, s'écrie soudain Stéphanie, vos épouses ne vont pas avoir de quoi dîner! » Et, à ce cri, tout se retrouva à sa place. Quant aux malades, Stéphanie les soignait avec tendresse. Souvent Notre-Seigneur l'avertissait lui-même d'aller à leur secours, et lui disait ce qu'elle devait leur donner pour leur soulagement.

---

[1] Lettre de sainte Térèse à Christoval Rodriguez Moya, citée par les Bollandistes, par Bartoli et par le vénérable père Nieremberg, dans leurs *Vies de saint Ignace*, et par Montoya, dans son *Amore Scambievole.*

Stéphanie fut élevée à une très haute contemplation. A peine fixait-elle sa pensée sur un mystère de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, que son âme embrasée d'amour se perdait en lui. Les travaux extérieurs n'étaient pas un obstacle à son union intérieure avec Dieu. Au milieu des occupations de la cuisine, elle jouissait, comme si elle eût été dans la solitude la plus tranquille, de la présence du divin Maître. La nuit même ne pouvait interrompre son oraison. La cellule où elle couchait était un si petit réduit qu'elle ne pouvait y étendre son corps; mais comme il y avait une fenêtre qui donnait sur le très saint Sacrement, elle s'estimait trop heureuse de prendre là son repos; elle se mettait en esprit parmi les séraphins rangés autour du tabernacle, elle adorait avec eux, elle conjurait son Dieu de l'embraser de leurs flammes, pour se fondre d'amour pour lui; elle le suppliait de recevoir le cœur de sa pauvre petite esclave au plus intime de son cœur, de l'y tenir enchaîné, de l'y consumer. Et quand toute son âme était ainsi écoulée en Dieu, elle prenait un peu de repos; mais si pendant trois à quatre heures sa paupière était fermée, son amour agissait intérieurement, et, comme l'épouse des Cantiques, elle pouvait dire : *Je dors, mais mon cœur veille.* Très souvent Notre-Seigneur lui faisait la grâce d'écarter d'elle le sommeil, et alors elle passait ces tranquilles heures de la nuit à s'entretenir avec le divin Maître.

L'oraison, comme dit sainte Térèse, étant la porte par où Notre-Seigneur entre dans l'âme, et cet adorable Sauveur se comme des esclaves et des sujets, et ne fassent pas le mal qu'ils auraient pu faire autrefois. Au premier appel de la volonté, ils reviennent de plus en plus vite. Enfin, après des exercices et des exercices de ce genre, Dieu fait qu'ils se tiennent absolument en repos, et dans la contemplation parfaite.

Appliquez-vous à bien entendre ce que je viens de dire; cela peut vous paraître obscur; mais pratiquez-le, vous le comprendrez certainement.

Aller ainsi, je l'ai dit plus haut, c'est prendre la mer et supprimer les lenteurs du voyage; mais puisque nous avons tant d'intérêt à gagner du temps, voyons les moyens d'acquérir un peu de célérité.

Ceux qui pratiquent l'oraison de recueillement sont plus à l'abri des occasions dangereuses. De plus, le feu de l'amour divin s'attache plus promptement à leur âme; ils sont si près de ce feu, qu'il suffit du souffle de de la plus petite considération pour exciter sa flamme, et de la plus petite étincelle pour tout embraser. Dégagée de toutes les choses extérieures et seule avec Dieu, l'âme est admirablement disposée à prendre feu et à brûler.

Imaginez qu'il y a au dedans de nous un palais magnifique, tout d'or et de pierres précieuses, digne en un mot du grand monarque qui l'habite, et songez, ce qui est très vrai, que vous concourez à lui donner cette magnificence. Il n'y a pas en effet de plus bel édifice qu'une âme pure et remplie de vertus; plus les vertus sont grandes, plus sont brillantes les pierres précieuses. Enfin imaginez-vous que le Roi des rois est dans ce palais, que, dans sa bonté infinie, il veut être votre père, qu'il est assis sur un trône de très grand prix, et que ce trône est votre cœur.

Vous trouverez étrange d'abord ce palais que j'imavenaient la consulter et revenaient ravis de trouver en elle tant de lumière et d'humilité. Telle était l'estime que le roi, la famille royale, la cour faisaient d'elle, que lorsqu'elle fut envoyée par ses supérieurs à la fondation de Rioseco, il n'y eut qu'un vœu unanime pour qu'elle fût au plus tôt rappelée à Valladolid.

Le divin Maître, pour augmenter les mérites de Stéphanie, lui envoya de grandes infirmités dans les dernières années de sa vie. Elle ne cessa néanmoins de remplir son office que très peu de jours avant sa bienheureuse mort. Se fatiguer pour Jésus-Christ, servir ses épouses, était un allégement à ses maux. Son doux Sauveur savait bien la payer de son courage et de sa foi héroïque. Un jour, elle se vit au ciel, environnée d'un soleil resplendissant, à la lumière duquel toutes ses souffrances passées lui semblaient des fleurs. Enfin, après tant d'années de fidélité et d'attente, elle allait célébrer ses noces avec l'Agneau. Avertie par une nouvelle infirmité, ajoutée à tant d'autres, que l'instant de l'entrevue avec l'Époux approchait, elle s'y prépare avec un redoublement de ferveur; au troisième jour, elle demande et reçoit les derniers sacrements en présence de toutes ses sœurs. Munie du saint viatique, possédant son Bien-Aimé au plus intime de son cœur, elle sent un avant-goût des joies du paradis; un céleste sourire se peint sur sa figure, elle entre en extase. Revenue à elle, elle passe le reste du jour le corps en proie à de vives douleurs, et l'âme remplie d'un bonheur ineffable. Se consumant de tendresse pour son Dieu, achevant de se transformer en lui, blessée par la vue de sa beauté qui a commencé à lui apparaître, elle succombe à un dernier assaut de l'amour, et entre triomphante dans la céleste patrie.

Ce fut dans la nuit du samedi, le 11 juin 1617, qu'elle alla prendre place dans le chœur des vierges. Dieu fit éclater soudain la gloire de celle qu'il venait de couronner. Son corps garda toute la flexibilité et la souplesse qu'il avait durant la vie; il était si beau, qu'on eût dit qu'il était d'albâtre. Un reflet de la gloire de son âme brillait sur son front et sur tous les traits de son visage. Une demi-heure après qu'elle avait quitté cet exil, l'illustre vierge Térèse de Jésus Vela, rendant les derniers devoirs à sa sainte dépouille, vit Stéphanie au ciel, entourée d'une ineffable splendeur, s'enivrant au torrent de la béatitude divine et vivant en Dieu comme dans son centre.

Son corps demeura longtemps exposé : il était couvert de roses, de lis, de fleurs; toute la ville voulut voir celle à qui elle donnait le nom de sainte. Dans le cercueil, sa tête apparaissait couronnée de lumière et comme plongée encore dans les gloires de l'extase. A cette vue on fondait en larmes, on prodiguait à l'envi à cette bien-aimée du Seigneur les marques de la vénération et de la tendresse filiale; on se recommandait à la nouvelle médiatrice qu'on avait au ciel. Ses reliques ayant bientôt été partagées, l'on regardait encore comme une insigne faveur d'avoir quelque objet de piété qui eût touché à son saint corps. Les Carmélites de Valladolid envoyèrent au roi Philippe III, qui avait toujours eu pour elle une grande dévotion, le cercle de fer qu'elle avait porté au cou durant plus de quarante années. Ses funérailles furent un véritable triomphe, et l'humble fille d'un pauvre laboureur était glorifiée par les larmes et les respects non seulement d'une cité entière, mais encore de l'élite des grands d'Espagne.

Cette même année, le jour de la fête de tous les Saints, Térèse de Jésus Vela vit de nouveau, dans le chœur des vierges, Stéphanie des Apôtres rayonnante de joie et vêtue d'une robe de pourpre dont l'or rehaussait le vif éclat. Étonnée, elle demanda pourquoi Stéphanie, étant vierge, portait, au lieu de vêtements blancs, cette robe de pourpre; il lui fut répondu que c'était à cause de son très ardent amour pour Dieu, dont cette couleur est le symbole. Cette réponse la combla de joie, et elle bénit le Seigneur en voyant la gloire à laquelle il avait élevé sa fidèle servante. (Voir *Ann. gén. du Carmel,* tome IV, chap. XXXI, XXXII, XXXIII, et *Vie du Père Balthasar Alvarez,* chap. XVIII, p. 76, et chap. XXXII, p. 141.)

CATHERINE DE SAINT-JEAN-L'ÉVANGÉLISTE

Dans cette galerie des vierges du Carmel, à côté de Stéphanie des Apôtres, doit nous apparaître sa sainte compagne, Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste. La biographie de l'une est le complément de l'autre, et, pour se montrer à nous dans leur vrai jour, les figures de ces deux amantes de la croix de Jésus ont besoin de s'éclairer mutuellement. Elles furent de tendres amies, du même âge, également chères à sainte Térèse, gouvernées par sa nièce Marie de Ocampo. Elles n'eurent qu'un cœur, elles combattirent dans la même arène, elles moissonnèrent les mêmes palmes; héroïnes de la pénitence, elles gardèrent toutes deux sans tache le lis de l'innocence baptismale, et maintenant, comme leur sainte vie nous permet de le croire, inséparables pour une éternité, elles chantent le même cantique à la suite de l'Agneau.

Née en 1550 à Valladolid, Catherine reçut une très chrétienne éducation de ses parents, Jean Quintanilla et Isabelle Rodriguez. Vers l'âge de treize ans, méditant à la lumière de la foi la pensée d'un bonheur ou d'un malheur éternel, elle dit un éternel adieu au monde, et résolut dans son cœur de se consacrer à Jésus-Christ. Elle comptait dix-huit ans, lorsqu'un religieux de la compagnie de Jésus, qui l'avait dirigée depuis son enfance, lui ouvrit la solitude du Carmel. Sainte Térèse, connaissant par une lumière surnaturelle les grands desseins du Seigneur sur Catherine, la reçut, non en qualité de religieuse du chœur, ainsi qu'elle le demandait, mais en qualité de sœur converse. Comme Catherine craignait de n'avoir pas assez de santé pour les travaux pénibles attachés à cet état, la sainte la rassura par ces paroles prophétiques : « Ma sœur, mettez votre confiance en Dieu, il vous aidera et vous donnera des forces pour tout. »

Catherine embrassa avec ardeur les exercices de la vie religieuse; mais le démon ne tarda pas à lui livrer les plus rudes assauts. Sécheresse, troubles, angoisses, crainte de ne pouvoir

CHAPITRE XXXI

Autres moyens d'obtenir l'oraison de recueillement

Pour l'amour de Dieu, mes filles, bannissez de votre âme toute sollicitude au sujet des faveurs humaines. Que chacune de vous s'efforce de faire ce qu'elle doit. Si le supérieur ne lui en témoigne point de gré, elle peut être sûre que le divin Maître le fera. Eh ! sommes-nous donc venues ici pour nous assurer des récompenses temporelles ? Tenez donc votre esprit sans cesse élevé vers les biens éternels, et ne faites aucun cas de ceux de la terre, qui souvent durent moins encore que notre vie. Aujourd'hui le supérieur est satisfait d'une de vos sœurs ; demain il le sera davantage de vous, s'il reconnaît en vous plus de vertu : mais quand cela n'arriverait pas, peu importe. Ne vous arrêtez point à ces sortes de pensées qui sont peu de chose d'abord, et peuvent ensuite vous inquiéter beaucoup. Repoussez-les au contraire sur-le-champ, en vous disant que votre royaume n'est pas de ce monde, et que tout y passe bien vite.

Mais ce moyen est vulgaire et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que vous demeuriez dans la défaveur et l'abaissement, que l'épreuve se prolonge, et que vous en soyez bien aises pour l'amour de Notre-Seigneur qui est avec vous. Regardez au dedans de vous-même, comme je l'ai dit plus haut, vous y trouverez votre Maître qui ne vous manquera pas, jusqu'à sa soixante-quatorzième année, qui fut la dernière de sa vie, à jeûner au pain et à l'eau, sauf les dimanches et durant quelques maladies où les médecins lui interdisaient ce jeûne.

Quand elle était malade, Notre-Seigneur inspirait à des personnes charitables la pensée d'envoyer tout ce qui était de son goût, et, quand on n'apportait plus rien, c'était signe que Catherine était guérie. L'humble vierge se plaignait tendrement à Notre-Seigneur de ses attentions; elle lui disait avec des larmes de reconnaissance : « Seigneur, je vous en conjure, ne soyez pas si bon envers moi; on dirait que vous ne me connaissez pas, tant vous avez pour moi de délicates attentions : souvenez-vous de mes péchés et laissez-moi en faire pénitence. »

Toutes les vertus brillèrent avec éclat dans Catherine; Dieu la combla, comme Stéphanie, des dons les plus éminents de sa grâce; il l'éleva, comme sa sainte amie, à une très haute contemplation.

Telles furent les deux créatures angéliques qui pendant un demi-siècle servirent les carmélites de Valladolid.

En 1623, au commencement d'octobre, Notre-Seigneur envoya à Catherine la maladie qui allait mettre fin à son long pèlerinage. Elle était âgée de soixante-quatorze ans et en avait passé près de cinquante-cinq en religion. Le 16 octobre, jour de sa bienheureuse mort, elle récita encore le saint rosaire en l'honneur de la très sainte Vierge, tribut de prières qu'elle lui avait exactement payé chaque jour, depuis le vœu qu'elle en avait fait dès le commencement de sa vie religieuse. Elle reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'un ange, et, gardant sa connaissance jusqu'au dernier soupir, elle rendit doucement à Dieu sa belle âme. Ainsi, selon la prédiction de sainte Térèse, l'heureuse Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste ne quitta le monastère de Valladolid que pour monter au ciel, et pour aller y prendre place dans le chœur des vierges, à côté de Stéphanie des Apôtres, sa bien-aimée compagne sur la terre.

Les Carmélites de Valladolid ont décerné à la dépouille mortelle de ces deux sœurs converses le même honneur qu'à celles des vénérables mères Marie-Baptiste, Casilde du Saint-Ange, Béatrix de l'Incarnation et Térèse de Jésus Vela. C'est au haut de la grande grille du chœur, non loin du tabernacle du maître-autel, qu'elles ont placé, comme dans des tombeaux suspendus entre le ciel et la terre, les précieux ossements des ces illustres vierges de Jésus-Christ. (Voir *Ann. gén. du Carmel*, t. IV, liv. XVI, chap. xv et xvi.)

CHAPITRE XIII

DURVELO

Premier monastère des Carmes déchaussés. — Il est fondé à Durvelo en 1568. — Jean de la Croix et Antoine de Jésus, premiers carmes déchaussés.

Avant mon départ pour la fondation de Valladolid, il avait été arrêté, comme on l'a vu, entre le père Antoine de Jésus, prieur de Sainte-Anne de Medina del Campo, le père Jean de la Croix et moi, que s'il se faisait un monastère de la règle primitive, ils seraient les premiers qui y entreraient. Je m'occupai donc de chercher une maison dans ce but; mais, voyant mes démarches sans résultat, je ne cessais de recommander cette affaire à Notre-Seigneur. J'étais satisfaite de ces deux religieux : le père Antoine de Jésus venait de passer l'année écoulée depuis notre entrevue au milieu de grandes tribulations et il avait montré la patience d'une âme fort avancée dans la perfection. Quant à Jean de la Croix, il n'avait pas besoin d'une nouvelle épreuve; car, bien qu'il eût vécu parmi les pères de l'observance mitigée, il y avait toujours mené une vie très parfaite, et s'était constamment montré un modèle de régularité. Le divin Maître m'avait déjà accordé le principal en me donnant deux religieux déterminés à embrasser le nouveau genre de vie;

il lui plut dans sa bonté de pourvoir à tout le reste. Un gentilhomme d'Avila, nommé don Raphaël[1], à qui je n'avais jamais parlé, apprit, je ne sais par quelle voie, que je voulais fonder un monastère de Carmes déchaussés; désireux de concourir à mon dessein, il vint m'offrir une maison qu'il avait dans un hameau d'environ vingt feux, et où demeurait un fermier chargé de recueillir les revenus des biens qu'il y possédait. Je vis du premier coup quelle maison ce pouvait être; néanmoins j'en rendis à Notre-Seigneur les plus vives actions de grâces, et je témoignai toute ma gratitude au gentilhomme. Il me dit que cette maison se trouvant sur la route de Medina del Campo, je pourrais la voir en me rendant à Valladolid. Je le lui promis, et je tins parole.

Je partis d'Avila de grand matin, au mois de juin, avec une religieuse[2] et le père Julien d'Avila, chapelain de Saint-Joseph, qui m'accompagnait, comme j'ai dit, dans ces voyages. Faute de connaître le chemin, nous nous égarâmes; ce hameau était si ignoré qu'on ne savait nous l'indiquer; la journée fut donc très pénible, il faisait un soleil des plus ardents; nous avancions croyant toucher au terme, et voilà qu'il y avait encore tout autant de chemin à faire. J'avoue que je n'ai pu perdre le souvenir de la fatigue extrême et des ennuis que nous eûmes à supporter ce jour-là. Enfin nous arrivâmes un peu avant la nuit, et nous vîmes la maison : elle nous offrit un tel aspect de malpropreté, et elle était encombrée de tant de gens qui faisaient la moisson, que nous ne pûmes nous résoudre d'y coucher.

Un porche passable, une chambre, un galetas et une petite cuisine, voilà le bel édifice dont il fallait tirer tout

[1] Don Raphaël de Mexia.

[2] La mère Antoinette du Saint-Esprit.

un monastère. Après quelques moments d'examen, j'en arrêtai ainsi la distribution : il me sembla que l'on pouvait faire du porche une église, du galetas un chœur, et de la chambre un dortoir. Ma compagne, bien qu'elle fût meilleure que moi et très amie de la mortification, ne pouvait souffrir que je songeasse à établir là un monastère; c'est pourquoi elle me dit : « Ma mère, quelque fervent que l'on puisse être, on trouvera ceci intolérable; ainsi, je vous en conjure, renoncez à votre dessein. » Le père Julien était d'abord du même avis, mais il s'en désista dès que je lui eus déclaré mes intentions. Nous nous rendîmes ensuite à l'église, et nous y passâmes la nuit; il faut en convenir, avec l'excès de fatigue que nous ressentions, nous aurions eu plutôt besoin de dormir que de veiller.

Dès notre arrivée à Medina del Campo, je fis au père Antoine de Heredia une peinture exacte du lieu que j'avais visité; je lui demandai s'il se sentait le courage d'y aller passer quelque temps; j'ajoutai qu'il pouvait regarder comme certain que Dieu ne tarderait pas à nous venir en aide, que l'important était de commencer. Si je parlais avec tant d'assurance, c'est que j'avais alors présent devant moi ce que Notre-Seigneur a fait depuis; et je n'en doutais pas plus que maintenant que je le vois de mes yeux. Le divin Maître a fait beaucoup plus encore, puisque, dans le temps où j'écris ceci, il y a déjà, par sa bonté, dix monastères de Carmes déchaussés. Je dis en outre à ce père qu'il ne devait pas se persuader que le provincial sorti de charge et son remplaçant, sans e consentement desquels nous ne pouvions fonder, nous 'accordassent pour nous établir dans une grande et belle maison; d'ailleurs il nous était impossible alors d'acquérir un édifice de ce genre; tandis que si on leur demandait l'autorisation d'aller vivre dans ce hameau et voyait, en nous donnant dès ici-bas son royaume, et voilà pourquoi il a mis ces deux demandes à la suite l'une de l'autre.

Vous dirai-je maintenant ce qu'il est, selon moi, cet objet de notre demande, afin de vous faire mieux comprendre combien il vous importe d'insister pour l'obtenir, et de contenter à tout prix Celui qui doit nous le donner? Oui, je vous le dirai, vous laissant libres toutefois d'entrer dans d'autres considérations. Car le divin Maître vous laisse cette liberté, pourvu qu'en tout vous vous soumettiez à ce qu'enseigne l'Église, ainsi que je le fais moi-même en ce moment.

Voici donc ma pensée : au milieu de tant de joies dont l'âme s'enivre dans le royaume du ciel, le bonheur qui pour elle surpasse tous les autres, c'est que n'y tenant plus aucun compte des choses de la terre, elle trouve, au plus intime d'elle-même, le repos et la gloire, elle est heureuse que tous soient heureux autour d'elle; elle goûte une paix inaltérable, elle jouit de voir que tous les saints sanctifient, exaltent et bénissent le nom de Dieu, que jamais ils ne l'offensent, mais qu'ils l'aiment tous et que l'âme elle-même ne pense qu'à l'aimer; elle ne peut cesser un instant de l'aimer, parce qu'elle le connaît parfaitement. Ainsi l'aimerions-nous, même ici-bas, si nous le connaissions : non pas sans doute avec cette perfection et cette continuité, mais bien autrement que nous ne faisons.

Ne semblerait-il pas, à mon langage, que pour bien faire cette demande et pour bien prier vocalement, nous devons être des anges? Certes, notre divin Maître le voudrait bien, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige point à demander des choses impossibles. Dès cet exil, une âme peut donc, avec l'assistance de Dieu, parvenir à aimer risation de fonder le monastère. C'était un vieillard de fort bonne composition, sans malice, mais qui balançait encore sur ce qu'il avait à faire à ce sujet. Je lui alléguai tant de raisons pour l'y faire consentir, et je lui représentai si fortement le compte qu'il aurait un jour à rendre s'il s'opposait à une si bonne œuvre, qu'il n'était pas loin de l'approuver. D'ailleurs le divin Maître, qui en voulait le succès, devait sans doute le disposer intérieurement à nous être favorable. Doña Marie de Mendoza et l'évêque d'Avila, son frère, qui nous a toujours accordé son appui et sa faveur, achevèrent de le déterminer; ils gagnèrent aussi le père Ange Salazar, qui avait été provincial avant le père Gonzalez, et qui m'inspirait plus de crainte que son successeur. A la vérité, Dieu permit que, dans ce moment, le père Salazar eût besoin de la protection de Marie de Mendoza; et je ne doute pas que cette considération n'ait grandement servi notre cause. Mais, quand cela n'aurait pas été, Notre-Seigneur, j'en suis sûre, aurait touché le cœur de ce religieux, comme il le fit à l'égard de notre père général, lorsqu'il n'y avait pas lieu de l'espérer. O ciel! que de choses ai-je vues dans ces fondations qui paraissaient d'abord impossibles, et que notre bon Maître, en se jouant, nous rendait ensuite faciles! Quelle confusion pour moi, témoin de ces merveilles, de n'être pas devenue meilleure! Je l'avoue, en écrivant ceci, j'en suis épouvantée. Je souhaite que le Seigneur fasse connaître à tout le monde l'inutilité du concours des créatures en de pareilles œuvres. C'est lui seul qui a tout fait, et lui seul pouvait, par de si faibles commencements, élever l'édifice à la hauteur où il est aujourd'hui. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XIV

DURVELO

Le monastère de Durvelo est fondé le 28 novembre, premier dimanche de l'Avent de l'année 1568. — Vie contemplative et apostolique de Jean de la Croix et d'Antoine de Jésus. — Sainte Térèse les visite à Durvelo. — Ce monastère est transféré à Mancera.

Le consentement des deux proviciaux une fois obtenu, il me sembla qu'il ne nous manquait plus rien. Il fut résolu entre nous que le père Jean de la Croix irait à Durvelo, et s'occuperait à rendre la maison tant soit peu habitable. Je désirais ardemment voir ce monastère fondé au plus tôt, de crainte que quelque obstacle ne nous vînt à la traverse. Le père Jean de la Croix se mit donc en route pour Durvelo[1].

---

[1] Durvelo est le nom du hameau où était cette maison que Térèse avait trouvée si mal en ordre. C'est là que fut fondé le premier monastère des Carmes de la Réforme, dont saint Jean de la Croix fut le premier religieux. Il partit de Valladolid le 30 septembre 1568. Sainte Térèse lui donna pour l'accompagner un des ouvriers de la nouvelle maison qu'on arrangeait pour les carmélites de cette ville. La sainte lui fit emporter l'habit dont elle voulait que se servissent les Carmes de la Réforme; elle l'avait taillé et fait elle-même. La robe était de serge fort grossière, et ne descendait pas jusqu'à la cheville du pied; on mettait par-dessus un manteau blanc sans plis fort serré par l'échancrure d'en haut, et qui d'ailleurs ne passait pas le genou; le scapulaire était moins long que l'habit; les manches de-

De son côté, le père Antoine avait déjà recueilli quelques aumônes pour fournir aux besoins les plus urgents de l'établissement. Nous lui venions en aide de notre mieux, mais ce que nous pouvions était peu de chose. Il vint de Medina del Campo me trouver à Valladolid, et avec de grandes démonstrations de joie me dit en quoi consistait tout ce qu'il avait amassé. Au fond, ce n'était presque rien. Il était seulement bien muni d'horloges de sable, car il en emportait cinq; ce qui, je l'avoue, me fit rire de bon cœur. Il ajouta que s'il en avait pris un si grand nombre, c'était afin que les heures de la communauté fussent bien réglées, et pour ne pas être pris au dépourvu en arrivant au nouveau monastère. Pour tout le reste il était si pauvre, qu'il n'avait pas même, je crois, de quoi se coucher. Quoique le père Jean de la Croix et lui fissent ce qui dépendait d'eux pour mettre au plus tôt la maison en état d'être habitée, le défaut d'argent y apporta bien du délai. Enfin, les réparations nécessaires étant achevées, le père Antoine de Heredia se démit de sa charge de prieur des carmes de Medina del Campo, et fit, avec beaucoup de ferveur, profession de la règle primitive. On lui avait conseillé d'en faire auparavant l'essai, mais il ne le voulut pas; ainsi il partit avec le plus grand contentement du monde pour sa chère maisonnette de Durvelo[1], où déjà habitait le père Jean de la Croix. Il m'a dit depuis qu'à l'aspect de ce hameau il

---

l'habit étaient étroites, la ceinture, de cuir, fort grossière, et la tunique, de serge rude. Jean de la Croix demeura seul près de deux mois à Durvelo.

[1] En prenant l'habit de carme déchaussé, le père Antoine de Heredia changea son nom en celui d'Antoine de Jésus. Il arriva à Durvelo le 27 novembre 1568. Le lendemain 28, qui était le premier dimanche de l'Avent, on commença à dire la messe dans ce monastère, C'est de ce jour qu'il en faut dater la fondation, ainsi que le portent les archives de cette maison.

avait été intérieurement inondé de joie : il lui semblait qu'il avait rompu pour jamais avec le monde, en abandonnant tout pour Jésus-Christ, et en venant s'ensevelir dans cette solitude. Bien loin de sentir ce qu'avait d'incommode une si pauvre demeure, Jean de la Croix et Antoine de Jésus s'y trouvaient comme dans un paradis de délices. O mon Dieu ! que les superbes bâtiments et les plaisirs extérieurs sont peu capables de rendre l'âme heureuse ! Pour l'amour de notre divin Maître, je vous en conjure, mes sœurs, et vous, mes pères, ne cessez jamais de montrer une extrême modération concernant la grandeur et la somptuosité des édifices. Ayons devant les yeux ces vrais fondateurs de notre ordre, ces saints qui sont nos pères, et n'oublions pas que c'est par le chemin de la pauvreté et de l'humilité qu'ils sont parvenus à cette souveraine béatitude qu'ils goûtent dans le sein de Dieu. Véritablement, j'ai vu par expérience qu'il y a plus d'esprit intérieur, et même plus d'allégresse, quand les corps semblent privés de leurs commodités, que lorsqu'ils sont logés au large et qu'ils se trouvent à leur aise. Quel avantage pouvons-nous retirer de ces vastes édifices, puisque nous n'avons l'usage que d'une cellule ? Et que nous importe qu'elle soit spacieuse et belle, puisque nous ne devons pas nous occuper à en regarder les murailles ? Comprenons-le bien : ce n'est pas dans ces édifices matériels que nous devons habiter pour toujours ; ils ne sont qu'un abri passager de notre pèlerinage sur cette terre. Oh ! combien tout nous deviendra suave, si nous sommes profondément convaincus que moins nous aurons possédé ici-bas, plus notre bonheur sera grand dans cette éternité où les demeures correspondront à l'amour avec lequel nous aurons imité la vie de notre bon Jésus ! Cette réforme commencée ne tend, disons-nous, qu'à rétablir dans son observance primitive l'ordre de la très sainte

Vierge, notre patronne, et à faire revivre l'esprit de nos saints fondateurs ; mais alors, gardons-nous bien de leur faire injure, en nous éloignant de la vie qu'ils menèrent. Si notre faiblesse nous empêche de les imiter en tout, soyons, du moins, très soigneux de le faire en des choses où la santé n'est nullement intéressée. Il en coûte un peu au commencement; mais si l'on affronte la souffrance avec courage, les difficultés s'évanouissent, et la peine même devient délicieuse, comme elle l'était pour ces deux pères.

Ce fut en l'année 1568, le premier ou le second dimanche de l'Avent, car ma mémoire ne me permet pas de préciser, que l'on célébra la première messe dans ce pauvre petit sanctuaire, fidèle image, selon moi, de la grotte de Bethléem. Le carême suivant, je passai par là en allant à la fondation de Tolède. Étant arrivée le matin, je trouvai le père Antoine de Jésus qui, avec un visage gai tel qu'il l'a toujours, balayait le devant de la porte de l'église. « Eh! qu'est-ce que ceci, mon père? lui dis-je; et qu'est devenu le point d'honneur? — Maudit soit le temps où j'en fis quelque cas, » me répondit-il, en m'exprimant tout le bonheur dont il jouissait. J'entrai dans l'église; j'admirai l'esprit de ferveur que Dieu avait répandu dans cette nouvelle maison. Je n'étais pas seule de ce sentiment : car deux marchands qui étaient de mes amis, et qui m'avaient accompagnée depuis Medina del Campo, furent si émus qu'ils ne faisaient que pleurer. Nous vîmes dans cet humble sanctuaire des croix et des têtes de mort en très grand nombre. Je me souviendrai toute ma vie d'une petite croix de bois qui était près du bénitier, et à laquelle était collée une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ : cette image était de simple papier, mais elle inspirait plus de dévotion que si elle eût été d'une matière riche et travaillée avec art. Le chœur, formé de l'ancien galetas, était élevé vers le milieu, en sorte que les pères pouvaient y réciter commodément les heures; mais il fallait se baisser beaucoup pour y entrer et pour y entendre la messe. Aux deux angles du chœur, qui donnaient sur l'église, ils avaient deux petits ermitages où ils ne pouvaient rester qu'assis ou couchés. Le toit était si peu élevé que, même dans l'attitude dont je viens de parler, ils le touchaient presque de la tête. Chacun de ces ermitages avait une petite fenêtre d'où l'on avait vue sur l'autel; pour chevet, ces pères avaient des pierres, et pour ornement de cet étroit réduit, des croix et des têtes de mort. J'appris qu'au lieu d'aller se coucher après Matines, ils se retiraient dans ces ermitages, et y restaient en oraison jusqu'à Prime. Ils étaient tellement unis à Dieu durant ce saint exercice, que, quand il fallait aller réciter Prime, ils rentraient souvent au chœur, les habits couverts de neige, sans qu'ils s'en aperçussent. Ils récitaient l'office avec un père de l'observance mitigée, qui s'était retiré auprès d'eux, mais sans changer d'habit, à cause de ses grandes infirmités, et avec un autre jeune religieux qui n'avait pas encore pris les ordres sacrés.

Ils allaient prêcher dans les hameaux voisins dont les habitants manquaient d'instruction. C'était un des motifs qui m'avaient fait désirer l'établissement de ce monastère. Je savais qu'il n'y avait pas de couvent dans les environs, et que le peuple manquait de secours spirituels, ce qui me touchait sensiblement. En peu de temps, nos deux religieux acquirent une grande réputation de sainteté, et je ne saurais dire la joie que j'en éprouvais. Ils faisaient une lieue et demie, souvent même deux lieues pour aller instruire ces villageois, marchant nu-pieds sur la neige et sur la glace; car ce n'est que depuis qu'on les obligea de porter des sandales. Ils passaient presque tout le jour à prêcher et à confesser, et ce n'était que vers le soir, quand ils étaient de retour au monastère, qu'ils prenaient leur frugal repas. Mais Dieu versait tant de joie dans leur âme au milieu de ces travaux apostoliques, qu'ils n'en ressentaient presque pas la fatigue.

Quant à leur nourriture, les habitants des hameaux voisins s'empressaient d'y pourvoir au delà même de leurs besoins. Des gentilshommes qui venaient se confesser à eux ne tardèrent pas à leur offrir des maisons plus commodes et dans un meilleur site. Celui d'entre eux qui leur témoigna le plus de dévouement fut don Louis de Toledo, seigneur de cinq villes. Ce gentilhomme avait fait bâtir une église pour y mettre une image de la très sainte Vierge, bien digne certes d'être exposée à la vénération des fidèles. Il la tenait de sa mère ou de son aïeule (je ne me souviens pas bien de laquelle), à qui son père l'avait envoyée de Flandre. Celui-ci la révérait tellement que, l'ayant gardée plusieurs années, il se la fit apporter à l'heure de sa mort, afin de l'avoir sous les yeux en rendant le dernier soupir. Cette image, ou, pour mieux dire, ce tableau est si beau que je n'en ai jamais vu de semblable, et je ne suis pas seule de ce sentiment. Le père Antoine de Jésus, s'étant rendu sur les lieux à la prière de ce gentilhomme, vit cet admirable tableau de la Vierge, et il sentit, avec beaucoup de raison, un si ardent désir de posséder ce trésor, qu'il accepta l'offre de transférer là le monastère. Ce lieu se nomme Mancera. Le père Antoine crut pouvoir y demeurer, quoiqu'il n'y eût point de puits, et qu'il parût même impossible d'en faire. Don Louis de Toledo fit bâtir pour les religieux un monastère adapté à leur genre de vie; il leur donna des ornements d'église, et il fit toutes choses en vrai gentilhomme chrétien[1].

---

[1] Don Louis de Toledo fut payé avec usure de ses pieuses libéra-

Je ne veux point passer sous silence la manière, regardée comme miraculeuse, dont Notre-Seigneur les pourvut d'eau dans ce nouveau monastère. Un jour, après souper, le père Antoine, prieur du couvent, étant dans le cloître avec ses religieux et parlant du besoin qu'ils avaient d'eau, se leva tout à coup. S'arrêtant à un certain endroit de ce cloître, il y fit, si mon souvenir est fidèle, une croix avec son bâton, et dit : « Fouillez ici. » On lui obéit, et après que l'on eut un peu creusé, il en sortit une si grande quantité d'eau excellente à boire, que l'on a de la peine à la tarir lorsqu'on veut nettoyer le puits que l'on y a fait. Cette eau, toujours également abondante, a servi à tous les besoins du monastère. Plus tard, les religieux, ayant entouré d'un mur d'enceinte leur jardin, firent tout ce qu'ils purent pour y trouver de l'eau ; ils firent d'assez grandes dépenses, ils employèrent même une machine, mais tous leurs efforts ont été infructueux jusqu'à ce jour.

Mais revenons à notre chère maisonnette. Naguère elle était inhabitable, et maintenant tout y respirait tellement l'esprit de Dieu, que je ne pouvais porter mes regards d'aucun côté sans y rencontrer un sujet d'édification. J'étais ravie de joie en apprenant la manière de vivre de ces deux pères, leurs austérités, leurs oraisons, le bon exemple qu'ils donnaient. Un gentilhomme et sa femme que je connaissais, m'étant venus voir, ne pouvaient se lasser de me parler de leur sainteté et de tout le bien qu'ils faisaient dans le pays. De mon côté, je crus voir là les premiers fruits d'une réforme qui devait grandement contribuer au bien de notre ordre et à la gloire de Notre-Seigneur : aussi je ne cessais, dans la jubilation

---

lités envers le Carmel. Il eut la consolation de voir son fils aîné et sa fille entrer dans la Réforme, où l'un et l'autre moururent saintement.

de mon âme, de lui en rendre de vives actions de grâces. Daigne ce divin Maître maintenir ce que ces pères ont établi, et couronner ainsi une de mes plus chères espérances! Les deux marchands dont j'ai parlé disaient qu'ils n'auraient voulu pour rien au monde n'avoir pas vu cette sainte maison. O admirable pouvoir de la vertu! la pauvreté dont ils étaient témoins les charmait plus que toutes leurs richesses, et l'aspect de ce pauvre couvent remplissait leur âme d'une joie toute céleste.

Après avoir traité avec ces pères de quelques points particuliers, je crus, faible et imparfaite que j'étais, devoir les prier instamment de modérer la rigueur de leur pénitence. Le divin Maître ne m'avait accordé qu'après bien des vœux et des prières des personnes capables d'entreprendre ce grand ouvrage. Le voyant si bien commencé, je craignais que le démon, pour empêcher qu'il ne s'achevât, ne portât ces pères à des austérités excessives qui ruineraient entièrement leur santé. Une pareille crainte décelait mon imperfection et mon peu de foi; j'aurais dû considérer que, puisque c'était l'œuvre de Dieu, il la soutiendrait et la ferait prospérer. Mais comme ces pères avaient les vertus qui me manquent, ils firent peu d'attention à mes paroles, et continuèrent leurs pénitences accoutumées. Je pris congé d'eux, et je m'en allai l'âme remplie de consolation. J'étais loin, néanmoins, d'offrir à Dieu un digne tribut de louanges pour une telle faveur, bien plus grande, à mes yeux, que celle de fonder des monastères de religieuses. Daigne mon adorable Maître, je l'en conjure au nom de son infinie bonté, me faire la grâce de pouvoir payer par quelque service les innombrables bienfaits dont il m'a comblée! Ainsi soit-il!

on demeurera dans son repos pendant qu'elle va et vient, la volonté est alors dame et maîtresse, et elle l'attirera à elle, sans que vous ayez à vous en mêler. Que si elle voulait l'enchaîner de vive force, elle verrait lui échapper l'empire qu'elle exerce sur elle, empire qui lui vient de cette divine nourriture : et ainsi toutes deux y perdraient au lieu d'y gagner.

« Qui trop embrasse, mal étreint », dit le proverbe, c'est, ce me semble, ce qui arrive ici. Ceux qui l'auront éprouvé le comprendront sans peine. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils trouvent cet avis inutile. Mais pour peu qu'on ait d'expérience, on le comprendra, on en profitera, et on bénira Notre-Seigneur de me l'avoir fait consigner ici.

Je dirai, en terminant ce sujet, que lorsqu'une âme est arrivée à cette oraison, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande, en lui donnant ici-bas son royaume. O heureuse demande où nous demandons un si grand bien sans le comprendre ! O heureuse manière de demander ! C'est pourquoi je désire, mes sœurs, que nous prenions bien garde à la manière dont nous récitons cette prière du *Pater noster*, et toutes les autres prières vocales. Une fois cette demande exaucée, nous vivrons dans un entier oubli des choses du monde ; car c'est le propre de Dieu, quand il entre dans une âme, d'en bannir toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois que tous ceux qui ont reçu cette faveur, doivent être déjà arrivés à un détachement absolu du monde ; mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qui leur manque, qu'ils s'humilient, et tendent par de généreux efforts à se détacher de tout, parce qu'autrement ils n'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme de tels gages de son amour, c'est une marque qu'il la destine à de grandes plus magnifiques propriétés de l'Église tout entière. Jusqu'à la fin des temps, ces ouvrages exerceront un apostolat glorieux; ils raviveront sans cesse dans le Carmel la ferveur primitive, et ils enflammeront les âmes des fidèles du feu de l'amour divin.

ANTOINE DE JÉSUS

Antoine de Jésus, comme Jean de la Croix, dut à de saints parents le bonheur d'aimer Dieu dès l'aurore de sa vie. Né en 1510, à Requena, dans la Nouvelle-Castille, il fut élevé avec tous les soins que peuvent inspirer la foi et le zèle. Son père était issu de la maison de Heredia, une des plus chrétiennes de la Biscaye. Sa mère, du royaume de Valence, descendait de l'illustre famille des Ferrier, qui a donné à l'ordre de Saint-Dominique et à l'Église l'immortel apôtre de ce nom. Leurs exemples et leurs leçons firent sur le jeune Antoine la plus heureuse impression. On vit en lui, avec une piété aimable et solide, une maturité précoce et une grande fermeté de caractère. A dix ans, il comprit que ce que l'homme peut faire de plus grand, ici-bas, est de vouer son existence au triomphe de la cause de Dieu; et dans ce but il s'enrôla sous la bannière de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il apportait, en entrant dans cet ordre, toute la fraîcheur de l'innocence et le désir de devenir un saint.

Heureux mille fois les parents chrétiens qui, par leur sollicitude et leurs exemples, préservent les premières années de leurs enfants de la contagion du vice, et les conduisent purs de toute souillure jusqu'à cet âge où, libres en présence de Dieu et du monde, ils tournent avec amour leur préférence et leur choix du côté de Jésus-Christ! Ce fut un beau jour pour le père et la mère d'Antoine que celui où ils le virent revêtu du saint habit de la Vierge.

Dieu, qui réservait au jeune Antoine la mission de restaurer, de concert avec saint Jean de la Croix, l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, voulut l'y préparer dès ses premiers pas dans la carrière religieuse. Il lui donna un maître de novices qui le traita non en enfant, mais en jeune homme plein de courage et de ferveur. Fidèle à la grâce, Antoine de Heredia jeta dès lors les fondements de cette vertu solide qui ne cessa de briller en lui toute sa vie. Le noviciat terminé, il étudia avec succès, à Salamanque, les belles-lettres, la philosophie et la théologie. A vingt-deux ans, il reçut le caractère sacré du sacerdoce. Quatre ans après, il fut élu prieur du monastère de Moralegia, et passa bientôt par les grandes charges de son ordre. Philippe II et le général des Carmes l'estimaient beaucoup pour sa science, sa prudence et son zèle. Prieur des carmes d'Avila, lors de la fondation du premier monastère de la Réforme, il eut occasion de connaître sainte Térèse. Les grands exemples de vertu qu'il admira dans la sainte et dans les premières carmélites déchaussées lui firent naître le désir de se livrer plus particulièrement à la pénitence et à l'oraison. Il songeait, pour réaliser son dessein, à embrasser l'institut des Chartreux, lorsqu'il entra dans la réforme du Carmel. Sainte Térèse vient de nous mettre sous les yeux le tableau de la vie contemplative et apostolique qu'il mena à Durvelo avec saint Jean de la Croix. Le père Antoine de Jésus se montra toujours digne de sa sainte vocation; il rendit de grands services à son ordre; il l'édifia par ses vertus et par ses exemples. Jusqu'au dernier jour de sa longue carrière, on ne le vit jamais se relâcher en rien de la sévérité de sa règle. Dieu lui réserva la consolation d'assister sainte Térèse et saint Jean de la Croix à leurs derniers moments.

Ce ne fut que près de vingt ans après la mort de la sainte réformatrice du Carmel, que le père Antoine de Jésus devait recevoir la récompense de ses travaux. Il venait de se rendre de Grenade au monastère de Velez lorsque, quelques jours avant Pâques, il ressentit les premiers atteintes du mal qui allait terminer son pèlerinage. Pendant la semaine sainte, il médita avec plus de dévotion que jamais les grands mystères que l'Église présente à la piété des fidèles Le dimanche des Rameaux et les trois jours suivants, le courageux et saint vieillard assista au chœur et aux disciplines de règle. Le jeudi saint il dit la messe, et communia les religieux; le soir de ce même jour, il ressentit les premiers frissons de la fièvre, mais il cacha son mal pour ne pas manquer aux exercices de communauté, voulant jusqu'à la fin être l'observateur fidèle des lois de son ordre. Le vendredi saint, cette belle âme s'unissait avec de tels transports d'amour aux souffrances du divin Maître, qu'on craignit qu'elle ne brisât ses chaînes et ne prît son essor vers le ciel. Le samedi saint, l'allégresse de l'alléluia remplaça cette agonie d'amour de la veille : il se réconcilia trois fois et voulut recevoir le saint viatique. Au moment où le divin Maître allait se donner à lui pour la dernière fois, le père Antoine de Jésus adressa aux religieux les plus touchantes paroles; il leur demanda pardon de ses fautes, et les exhorta à persévérer dans toute la ferveur de la Réforme. Il reçut ensuite son Dieu avec d'ineffables transports de joie et d'amour. Le dimanche de Pâques, vers 6 heures du matin, il reçut l'extrême-onction; dès ce moment, il commença à goûter les prémices de la béatitude céleste. Cette douce paix et ce calme qui avaient toujours brillé sur son front semblèrent jeter un éclat plus pur que jamais. Enfin 9 heures sonnèrent, le père Antoine de Jésus fit entendre un doux et tranquille soupir : il venait de rendre sa belle âme à Dieu. Ainsi, cet invincible athlète qui, un siècle presque entier, avait soutenu les combats de la pénitence, entrait vainqueur en paradis le jour même où Jésus-Christ était sorti vainqueur du tombeau. C'était le 22 avril de l'an 1601 ; le saint vieillard était âgé de quatre-vingt-onze ans; il en avait passé quatre-vingt-un en religion : quarante-sept dans la règle mitigée du Carmel, et trente-quatre dans la règle primitive. Comme nous l'avons rapporté, les deux cousines germaines de sainte Térèse, Inès de Jésus et Anne de l'Incarnation, quittèrent l'exil au même jour et à la même heure que le vénérable père Antoine de Jésus. Une personne favorisée de Dieu vit leurs âmes entrer ensemble dans le séjour des saints. (Voir *Annal. gén.*, tome III, liv. XI, chap. VII, VIII et IX.)

CHAPITRE XV

TOLÈDE

Sainte Térèse arrive à Tolède le 24 mars 1569. — Difficultés à surmonter. — Le 14 mai 1569, le monastère est fondé, et dédié sous le titre de Saint-Joseph.

Il y avait à Tolède un honnête marchand, nommé Martin Ramirez. C'était un grand serviteur de Dieu ; il n'avait jamais voulu se marier, et il menait une vie fort exemplaire. Sincère dans ses paroles, intègre dans son commerce, il ne pensait à augmenter son bien que pour en faire de bonnes œuvres. Son dessein était de fonder quelques chapelles dans une paroisse, et de leur assigner des revenus pour les chapelains ; il était dans ces pensées, lorsqu'il fut saisi du mal qui termina ses jours. Le père Paul Hernandez, de la compagnie de Jésus, auquel je m'étais confessée lorsque je m'occupais à Tolède de la fondation de Malagon, fut instruit des pieux désirs du malade ; comme ce religieux souhaitait ardemment de voir un monastère de carmélites dans cette ville, il se rendit auprès de Martin Ramirez pour lui proposer cette œuvre ; il lui en représenta le mérite, et ajouta qu'il pourrait faire dans ce couvent les fondations qu'il voulai faire dans une paroisse. Le malade, se sentant abattu et près de sa fin, vit qu'il n'aurait pas le temps de régle cette affaire; il laissa donc tout entre les mains de son frère Alphonse Ramirez, et, après avoir ainsi exprimé ses volontés, il rendit son âme à Dieu. Alphonse à une rare prudence joignait beaucoup de raison et de bon sens. Rempli de la crainte de Dieu, et animé d'une tendre charité pour les pauvres, il était digne de cette confiance que lui accordait son frère mourant. Je puis, en toute vérité, lui rendre ce témoignage, parce que je l'ai vu et que j'ai traité plusieurs fois avec lui.

J'étais encore retenue au couvent de Valladolid, lorsque Martin Ramirez rendit le dernier soupir; le père Hernandez et Alphonse Ramirez m'écrivirent pour me donner avis de ce qui s'était passé, ils me mandaient que, si je voulais accepter la fondation de Tolède, je devais me hâter de venir[1]. Ainsi, je partis aussitôt après que le monastère de Valladolid fut en bon ordre. J'arrivai à Tolède la veille de l'Annonciation, et je descendis chez Mme Louise de la Cerda, fondatrice de notre monastère de Malagon; cette dame m'avait reçue d'autres fois chez elle; comme elle m'aime beaucoup, elle me fit le plus bienveillant accueil, ainsi qu'à mes deux compagnes que j'avais prises à Saint-Joseph d'Avila, et qui étaient de grandes servantes de Dieu[1]. Elle nous donna sur-le-champ, selon sa coutume, un appartement tranquille où nous trouvions la même solitude que dans un monastère. Dès le premier moment libre, je traitai avec Alphonse Ramirez et Jacques Ortiz, son gendre, de l'affaire qui m'amenait à Tolède. Jacques Ortiz était un homme de bien, qui avait étudié quelque temps en théologie; mais il était plus attaché à son sentiment que son beau-père; aussi ne fut-il pas facile de nous accorder de sitôt, parce qu'ils me demandaient des conditions selon moi inadmissibles. Pendant que nous traitions ensemble, on s'occupait de nous louer une maison pour y commencer l'établissement; mais quelque mouvement qu'on se donnât pour cela, il fut impossible d'en trouver une qui nous convînt. Ce ne fut pas le seul contretemps; je ne pouvais obtenir de l'administrateur du diocèse, qui gouvernait pendant la vacance du siège archiépiscopal, les permissions nécessaires. La dame chez qui je logeais les sollicitait en vain; et un gentilhomme nommé don Pierre Manrique, fils de l'adelantado de Castille et chanoine de Tolède, n'était pas plus heureux. Ce chanoine était un homme d'une éminente piété; peu d'années après la fondation de notre monastère, quoiqu'il eût bien peu de santé, il entra dans la compagnie de Jésus, où il vit encore au moment où j'écris ce livre[1]. Il jouissait à cette époque d'une très grande considération à Tolède, à cause de ses grandes lumières et de son rare mérite. Malgré cela, ses démarches en ma faveur demeuraient infructueuses; quand il avait rendu l'administrateur plus favorable, les membres du conseil se montraient contraires. D'un autre côté, je ne pouvais rien conclure avec Alphonse Ramirez, à cause de son gendre pour qui il avait beaucoup de déférence. Ainsi, nous finîmes par rompre tout à fait. Je ne savais à quoi me décider. N'étant venue à Tolède que pour fonder un monastère, je voyais que m'en retourner sans rien conclure prêterait, dans le public, à de fâcheuses interprétations. Néanmoins, ma plus grande peine était de ne pouvoir obtenir l'autorisation que je sollicitais; car je ne doutais pas que si nous pouvions prendre possession, Notre-Seigneur ne pourvût au reste, comme il l'avait fait en d'autres endroits. Quand je vis qu'après plus de deux mois d'instances il y avait moins d'espérance que jamais de vaincre les refus de l'administrateur, je résolus de lui parler moi-même. Je le fis prier de venir près de sa maison, dans une église où je l'attendais. Il s'y rendit. Me trouvant tête à tête avec lui, je lui dis qu'il était bien étonnant que des femmes vinssent à Tolède pour y vivre dans une étroite clôture, d'une manière très austère, uniquement occupées de leur perfection, et que ceux qui, sans être soumis à aucun de ces sacrifices, passaient leur vie dans les plaisirs, voulussent s'opposer à un dessein si louable et si agréable à Dieu. J'ajoutai à cela d'autres raisons; et la sainte hardiesse de langage que Notre-Seigneur me donnait fit une telle impression sur son cœur, qu'il m'accorda sur-le-champ la permission que je demandais. Je m'en retournai fort contente. A mes yeux, la fondation était déjà faite, quoique au fond il n'y eût encore rien de commencé. Tout mon avoir consistait en trois ou quatre ducats. Je les employai sur-le-champ à acheter deux tableaux pour mettre au-dessus de l'autel, et deux paillasses avec une couverture pour nous coucher. Quant à la maison, on n'en parlait plus depuis que j'avais rompu avec Alphonse Ramirez. Seulement un marchand de là ville, nommé Alphonse d'Avila, qui m'était très affectionné, m'avait dit de ne pas m'en mettre en peine, qu'il en trouverait une ; mais Dieu permit qu'il tombât malade. Ce marchand est un excellent chrétien; il n'a jamais voulu consentir à se marier ; il ne s'occupe que de bonnes œuvres, et surtout d'assister les prisonniers.

---

[1] On était alors au commencement de décembre 1568. La sainte était très occupée à Valladolid, et, de plus, fort travaillée de la fièvre. Ne pouvant donc se rendre aussi promptement qu'on le désirait à Tolède, elle prit le parti d'envoyer au P. Paul Hernandez, et au recteur du collège de la compagnie de Jésus, une procuration pour traiter à sa place avec Alphonse Ramirez. Cette procuration est du 7 décembre. Le 13 du même mois, l'affaire de la fondation prenant une tournure favorable, la sainte écrivit à Mme Louise de la Cerda, à Tolède, pour la prier de lui obtenir les permissions nécessaires. La surveille de son départ de Valladolid, c'est-à-dire le 19 février 1569, elle écrivit à Alphonse Ramirez pour s'excuser de ce qu'elle partait si tard. Elle lui dit entre autres choses : « Je regrette beaucoup que le P. Paul Hernandez ait quitté Tolède. » Ces paroles expliquent pourquoi, dans le reste du récit de la fondation de Tolède, elle ne fait plus mention de ce religieux. Sainte Térèse ne cessa, toute sa vie, de lui témoigner sa profonde reconnaissance et sa vénération filiale. En 1578, lorsque la réforme du Carmel était menacée d'être anéantie, la sainte écrivit une lettre au P. Paul Hernandez, qui était à Madrid, pour le conjurer de prendre en main sa défense et celle de son ordre. Cette lettre est une des plus belles et des plus touchantes qui soient sorties de la plume de sainte Térèse. C'est la septième du tome III, édition de Madrid. (Vide Boll., *Acta S. Teresiæ*, p. 112.)

---

[1] C'était la sœur Isabelle de Saint-Dominique et la sœur Isabelle de Saint-Paul.

---

[1] Pierre Manrique était l'oncle du jeune Antoine de Padilla, dont sainte Térèse a raconté la vocation à la compagnie de Jésus, dans le xe chapitre de ce livre.

Cependant le divin Maître ne nous perdait pas de vue ; un peu avant qu'Alphonse d'Avila tombât malade, un très saint homme, le père Martin de la Croix, religieux de l'ordre de Saint-François, était venu à Tolède ; après y avoir passé quelques jours, il avait, en quittant cette ville, prié un jeune homme qu'il confessait de venir se présenter à moi pour faire tout ce que je lui dirais. Ce jeune homme, nommé Andrado, était assez pauvre, et ne pouvait guère nous assister que de sa personne. Un jour, tandis que j'entendais la messe dans une église, il vint me communiquer la recommandation du saint homme, et m'assura qu'il ferait pour m'obliger tout ce qui serait en son pouvoir. Je le remerciai de ses offres : mais nous trouvâmes assez plaisant, mes compagnes et moi, que l'homme de Dieu nous eût envoyé un tel secours ; car le bon Andrado ne paraissait guère propre à traiter avec des carmélites déchaussées.

Munie de la permission de fonder, mais n'ayant personne qui me vînt en aide, je ne savais que faire, ni à qui confier le soin de nous chercher une maison à louer. Je me souvins du jeune homme envoyé par le père Martin de la Croix, et j'en parlai à mes compagnes. Elles commencèrent par rire beaucoup de moi, et me conseillèrent ensuite de ne pas me servir de lui, disant que cela ne serait bon qu'à découvrir l'affaire. Cependant, comme il m'avait été adressé par un si grand serviteur de Dieu, et non sans mystère, selon moi, je me persuadai qu'il pourrait nous être utile; et, sans vouloir déférer aux raisons de mes compagnes, je l'envoyai chercher. Après lui avoir demandé le plus grand secret, je lui expliquai notre position; je le priai de nous chercher une maison à louer, et je lui dis que je donnerais une caution. La caution que j'avais en vue était Alphonse d'Avila, qui, comme je l'ai dit, était tombé malade. Andrado ne vit rien là que de très facile, et il me dit qu'il allait s'en occuper. Dès le lendemain au matin, il vint dans l'église des jésuites où j'entendais la messe, et m'annonça qu'il avait trouvé dans le voisinage une maison, qu'il m'en apportait les clefs, et que nous n'avions qu'à l'aller voir. Nous nous y rendîmes et elle nous parut si commode, que nous y demeurâmes près d'un an.

Que de fois, en songeant à cette fondation, j'ai admiré la conduite de Dieu! Des personnes riches s'étaient employées durant deux à trois mois à nous chercher une maison, et n'en avaient pu trouver dans tout Tolède. Et ce jeune homme se présente, il est pauvre, et le Seigneur veut qu'il nous en trouve une sur-le-champ. Ce n'est pas tout : ce monastère pouvait très facilement s'établir avec le concours d'Alphonse Ramirez, et Dieu permit que nous ne pûmes tomber d'accord avec lui; son adorable volonté était que la fondation fût marquée au sceau de la pauvreté et de la souffrance.

Comme nous étions fort contentes de la maison, je songeais à en prendre possession sans délai, de peur qu'il ne s'élevât quelque obstacle, lorsque Andrado vint nous donner l'heureuse nouvelle que nous pouvions en disposer ce jour-là même, et y faire porter nos meubles. Je lui déclarai que cela serait bientôt fait, attendu que nous n'avions que deux paillasses et une couverture. Mon langage aurait dû l'étonner; mes compagnes n'approuvaient point que je lui eusse parlé si ouvertement, de crainte que, nous voyant si pauvres, il ne voulût plus nous assister. Cette réflexion ne s'était pas présentée à mon esprit; mais la franchise de mes paroles ne diminua en rien les excellentes dispositions de ce jeune homme; Dieu, qui lui avait donné la volonté de nous être utile, devait la lui continuer jusqu'à ce que l'œuvre fût accomplie. En effet, Andrado mit tant d'ardeur à faire venir des ouvriers et à accommoder la maison de concert avec nous, que son zèle ne le cédait, ce me semble, en rien au nôtre. Nous empruntâmes des ornements et tout ce qui était nécessaire pour célébrer la sainte messe. A l'entrée de la nuit, étant accompagnées d'un ouvrier, nous allâmes prendre possession de notre monastère, au son d'une de ces clochettes dont on se sert à l'élévation de la sainte hostie, car nous n'en avions point d'autre. Le reste de la nuit fut employé à tout mettre en ordre; cependant nous n'allions qu'à petit bruit, de peur qu'on ne découvrît notre dessein. L'unique endroit qui nous parut convenable pour une chapelle était une salle dans laquelle on entrait par une petite maison voisine qui dépendait de la grande, et que nous avions louée aussi. Cette maison était encore occupée par quelques femmes. Au point du jour tout était prêt; nous n'avions osé jusque-là rien dire à ces femmes, de peur qu'elles ne divulguassent notre secret. Mais lorsque nous ouvrîmes alors, dans la cloison qui répondait à une petite cour, une porte pour servir d'entrée à notre église, le bruit les ayant éveillées, elles sortirent du lit tout effrayées et nous eûmes assez de peine à les apaiser. Cependant l'heure de la messe étant venue, nous leur fîmes entendre ce qui nous avait obligées d'en user ainsi; elles s'adoucirent, et la chose n'alla pas plus loin [1].

Étant comme absorbée par le désir de hâter cette bonne œuvre, je ne songeai point à un autre inconvénient qui s'y rencontrait. La maison que nous avions louée appartenait à une femme; dès qu'elle vit qu'on y avait fait une église, elle éclata en plaintes contre nous. Elle craignait que si le local était à notre convenance, on ne la forçât à nous le vendre à trop bon marché. Nous lui promîmes qu'elle n'aurait pas à se plaindre sur ce point, et elle se calma. D'un autre côté, les membres du conseil de l'archevêché, qui étaient opposés à la fondation, ayant appris que je l'avais faite sans leur permission, en furent fort irrités. Pour surcroît d'embarras, l'administrateur du diocèse était absent. Ils allèrent donc trouver un des ecclésiastiques qui avaient le plus d'autorité à Tolède, pour se plaindre de ce qu'une petite femme avait eu la hardiesse d'y établir un monastère contre leur volonté. Heureusement j'avais dit confidentiellement à cet ecclésiastique tout ce qui s'était passé. Il fit semblant devant eux de l'ignorer, et il les adoucit le mieux qu'il put, en leur disant que j'avais déjà fait de semblables établissements et que ce n'avait pas été sans doute sans les autorisations requises. Cette réponse ne les empêcha pas néanmoins de nous envoyer, quelques jours après, la défense de continuer à faire dire la messe dans notre monastère jusqu'à ce que j'eusse montré les pouvoirs en vertu desquels j'avais agi. Je leur répondis avec la plus grande douceur que je me soumettrais à ce qu'ils exigeaient de moi, quoique au fond je n'y fusse point obligée. Je priai aussitôt don Pierre Manrique, ce gentilhomme dont j'ai parlé, d'aller leur montrer mes patentes. Il le fit, et il acheva de les apaiser en leur disant qu'au reste la chose était consommée. Si elle ne l'eût point été, nous aurions eu bien de la peine à réussir.

---

[1] Ce fut le prieur des carmes de Tolède qui célébra la première messe. Térèse dédia le couvent à saint Joseph. Cette fondation est du 14 mai 1569.

Nous passâmes quelque temps dans cette maison, n'ayant pour tous meubles que notre couverture et nos deux paillasses. Notre pauvreté était si grande, que le jour où nous prîmes possession, nous n'avions pas le bois nécessaire pour cuire une sardine. Mais Dieu y pourvut en inspirant à une personne de déposer dans notre chapelle un fagot qui nous vint fort à propos. Le froid était assez vif, nous en souffrions pendant la nuit, nous nous en garantissions le mieux qu'il nous était possible avec la couverture dont j'ai parlé et avec nos manteaux de gros drap, qui nous rendaient souvent ainsi de grands services. On aura sans doute de la peine à comprendre qu'en passant de la maison de cette dame qui m'était si attachée dans notre nouveau monastère, nous nous y soyons trouvées dans une pauvreté si grande; je n'en sais point d'autre raison, sinon que Dieu voulait nous faire connaître par expérience les avantages de cette vertu. Il est vrai aussi que je ne demandais rien, parce que j'aime à n'être à charge à personne. Il se pouvait faire encore que cette dame n'y pensât pas; car ce qu'elle eût pu nous donner alors n'est rien en comparaison des grandes largesses dont elle m'avait déjà comblée. Cette pauvreté fut pour nous une source de biens; elle inondait notre âme de tant de consolation, elle nous causait une si vive allégresse, que je ne saurais m'en souvenir sans admirer les trésors cachés que Dieu renferme dans les vertus. Au milieu de ce dénuement, nos âmes demeuraient comme dans une douce contemplation. Hélas! un tel bonheur ne fut pas de longue durée : Alphonse Ramirez et d'autres personnes ne se hâtèrent que trop de nous pourvoir bien au delà de nos désirs. J'en ressentis une tristesse profonde : il me semblait qu'on m'enlevait de nombreux joyaux d'or qui faisaient ma richesse, et qu'on me laissait dans l'indigence; ceci n'exprime encore que faiblement la peine que j'éprouvais en voyant que la pauvreté allait finir pour nous. Ces sentiments étaient partagés par mes compagnes. Les voyant tristes, je leur demandai quelle en était la cause, et elles me répondirent : « Comment ne le serions-nous pas, ma mère, puisque nous ne sommes plus pauvres? » Depuis ce temps, je sentis croître mon amour pour la pauvreté, et Dieu me fit dominer de si haut les choses temporelles, que je ne pouvais leur accorder la moindre estime. J'avais vu par expérience que la privation des biens d'ici-bas enrichit l'âme et lui fait éprouver un rassasiement et un calme que le monde ne donnera jamais.

La première fois que je traitai de la fondation avec Alphonse Ramirez, plusieurs me blâmaient d'offrir le titre de fondateur à quelqu'un qui n'était pas de naissance illustre, ni même simple gentilhomme; ils me disaient que, dans une aussi grande ville que Tolède, je trouverais facilement des personnes de qualité. Mais cela ne me faisait pas grande impression, parce que, grâce à Dieu, j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse. D'ailleurs, comme je l'ai dit plus haut, Alphonse Ramirez était d'une des familles de commerce les plus honorables de Tolède. On avait néanmoins tellement insisté sur ce point auprès de l'administrateur du diocèse, qu'il ne m'accorda la faculté de fonder qu'à la charge de me conduire en cette fondation comme je l'avais fait dans les précédentes.

Cette seconde fois, lorsque je vis qu'on renouait l'affaire, je me trouvai fort embarrassée ; cependant comme la fondation était déjà faite, je proposai de donner la grande chapelle à Alphonse Ramirez et à sa famille, mais à condition qu'ils n'auraient rien à prétendre sur le reste du monastère, ainsi que cela a lieu maintenant. Je balançais néanmoins encore à le faire, parce qu'une personne de grande qualité demandait aussi à avoir cette chapelle. La diversité des avis sur ce point me laissant indécise, il plut à Notre-Seigneur de m'éclairer et de mettre un terme à mes hésitations par ces paroles : *Combien peu serviront devant moi, au jour du jugement, ces titres de noblesse et ces grands domaines !* Il me reprit ensuite sévèrement d'avoir écouté des discours auxquels des personnes qui ont foulé le monde sous les pieds ne doivent plus prêter l'oreille.

Cette réprimande me laissa toute confuse : sur-le-champ, pour bien des motifs, je résolus de conclure l'arrangement par lequel je donnais la grande chapelle à Alphonse Ramirez. Je n'en ai point eu de regret ; car on a vu que, sans cela, il nous aurait été impossible d'acheter la maison où nous sommes maintenant. Cette maison est une des plus belles de Tolède, elle a coûté douze mille ducats. Le grand nombre de messes qu'on dit dans notre église donne aux religieuses et au peuple lui-même une grande consolation. Que si j'avais eu égard à ces vaines opinions du monde, jamais nous n'aurions pu nous établir si commodément, et nous aurions fait tort à celui qui nous a fait de si bon cœur une telle charité.

CHAPITRE XVI

TOLÈDE

Vertus et ferveur des carmélites de Tolède. — Heureuse mort de la sœur Pétronille de Saint-André. — Notre-Seigneur promet à sainte Térèse d'assister lui-même au dernier moment toutes les religieuses qui mourront dans ses monastères.

J'ai cru devoir rapporter ici quelques traits propres à faire connaître de quelle manière certaines religieuses de ce monastère se dévouaient au service de Dieu. Mon dessein, en traçant cette légère esquisse, est que celles qui viendront après nous s'animent par de tels exemples et s'efforcent d'imiter la ferveur de ces premiers commencements. Une d'elles, nommée Anne de la Mère de Dieu, entra parmi nous avant que la maison fût achetée ; elle était alors âgée de quarante ans. Toute sa vie s'était écoulée dans les exercices de la piété chrétienne. Seule chez elle, et riche des biens de la fortune, elle eût pu mener une vie agréable ; résolue cependant de tout abandonner pour embrasser la pauvreté et la soumission de l'état religieux, elle vint se proposer à moi. Je vis qu'elle était d'une complexion délicate ; mais comme je trouvai en elle tant de bonté d'âme et de courage, je crus ne pouvoir choisir un meilleur sujet pour commencer cette fondation ; ainsi je la reçus. Il plut au divin Maître de lui donner beaucoup plus de santé au milieu des austérités et de l'assujettissement de la règle, qu'au milieu des commodités de la vie et de la liberté dont elle jouissait auparavant; je ne pus le voir sans en éprouver un sentiment de dévotion. Ce qui m'oblige à parler d'elle ici, c'est qu'avant de faire profession, elle voulut se dépouiller de tout son bien, qui était considérable, et le donner en pure aumône à ce monastère. J'en eus de la peine, et je ne voulais pas y consentir; je lui représentai que peut-être elle s'en repentirait, ou bien qu'elle ne serait point admise à la profession et qu'alors il serait bien pénible pour elle de s'être dépouillée de tout. A la vérité, si nous n'eussions pu l'admettre, nous nous serions fait un devoir de lui rendre ce qu'elle nous donnait; mais je voulus lui montrer ainsi toutes les conséquences de son acte. Je le faisais pour deux raisons : l'une afin que ce ne lui fût pas un sujet de tentation, et l'autre pour l'éprouver. Elle me répondit que si elle était renvoyée, elle demanderait son pain pour l'amour de Dieu; et il fut impossible d'obtenir d'elle autre chose. Elle a vécu très contente, et avec beaucoup plus de santé qu'elle n'en avait auparavant.

C'était un spectacle charmant de voir avec quelle ardeur on s'exerçait dans ce monastère à la pratique de la mortification et de l'obéissance. Pendant le temps que j'y demeurai, je remarquai que la supérieure devait bien prendre garde à ce qu'elle disait; car, bien que ce fût sans dessein, ces excellentes religieuses l'exécutaient aussitôt. Une fois, elles étaient à regarder une petite mare qui était dans le jardin; la prieure, jetant les yeux sur une religieuse qui était près d'elle, se mit à dire « Que ferait une telle, si je lui disais de se jeter dans cette mare? » A peine avait-elle achevé ces paroles qu'elle était déjà dans l'eau, et elle fut si trempée, qu'il lui fallut changer d'habit.

Voici un autre trait qui se passa sous mes yeux. Un jour où la communauté se confessait, une religieuse, qui attendait qu'une autre eût achevé, s'approcha de la supérieure pour lui parler. Celle-ci lui dit : « Comment, ma sœur, venez-vous me parler en ce moment? Est-ce donc là une bonne manière de vous recueillir? Mettez plutôt votre tête dans ce puits qui est près de nous, et là pensez à vos péchés. » La religieuse prit ces paroles pour un commandement de se jeter dans le puits, et courut si promptement pour l'exécuter, que si l'on ne se fût élancé sur ses pas pour la retenir, elle s'y serait précipitée, croyant ainsi rendre à Dieu le plus grand service du monde. Que de traits de ce genre n'ai-je point vus, et quels actes de mortification n'ai-je point admirés dans ces ferventes religieuses! Elles portaient l'amour de l'obéissance jusqu'à un pieux excès. Il a fallu modérer leur ardeur, et des personnes doctes ont dû leur expliquer dans quels cas elles devaient obéir, car, dans certains actes, elles auraient plutôt démérité que mérité, si leur intention ne leur eût servi d'excuse. Ce que je raconte de la ferveur de ce monastère, je puis le dire de tous les autres. Dans tous, j'ai été témoin d'innombrables actes de mortification et d'obéissance; et si je n'y avais point eu de part, j'en rapporterais volontiers quelques-uns, afin que Notre-Seigneur soit loué et béni de la sainteté de ses servantes[1].

---

[1] Voici un de ces traits rapporté par l'annaliste du Carmel. Après les matines, sainte Térèse ayant donné un avertissement à une religieuse, celle-ci se prosterna aussitôt; et comme la sainte ne lui dit pas de se relever, cette humble et obéissante vierge resta ainsi la face contre terre depuis dix heures du soir jusqu'à six heures du matin. Sainte Térèse, la trouvant alors dans cette posture, lui fit signe de se relever; mais dissimulant la joie que lui causait cet acte, et voulant la préserver de toute pensée d'amour-propre, elle la reprit

Je me trouvais dans ce monastère, lorsqu'une sœur fut attaquée de la maladie dont elle devait mourir[1]. Après qu'elle eut reçu le saint viatique et l'extrême-onction, elle sentit son âme nager dans l'allégresse et dans la paix; on eût dit que quitter ce monde n'était pour elle qu'un voyage ordinaire. Nous pouvions en toute liberté lui dire, quand elle serait au ciel, de nous recommander à Dieu et aux saints pour qui nous avions une dévotion particulière. Un peu avant qu'elle rendit le dernier soupir, j'allai prier pour elle devant le très saint Sacrement, et je conjurai Notre-Seigneur de lui donner une sainte mort. Après cette prière, me rendant à la cellule de cette chère sœur, je vis en entrant le divin Maître au chevet de son lit. Il avait les bras un peu ouverts comme pour soutenir et défendre la mourante; dans cette attitude, il me dit ces paroles : *Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront dans ces monastères*[2]*; qu'elles n'aient donc point peur des tentations à l'heure de la mort.* Cette assurance, sortie de la bouche même de Notre-Seigneur, me causa une consolation extrême et me fit entrer dans un profond recueillement. Quelques instants après, revenant à moi, je m'approchai de la malade et lui adressai quelques mots; elle me dit : « O ma mère, que je

---

de nouveau, comme si elle eût fait cette mortification de sa propre volonté.

[1] Cette religieuse était la sœur Pétronille de Saint-André.

[2] Arnauld d'Andilly a faussé le sens de ce célèbre passage. Au lieu de dire, comme le texte le porte expressément : « Tiens pour certain, ma fille, que j'assisterai ainsi toutes les religieuses qui mourront *dans ces monastères, en estos monasterios,* » il dit simplement, *dans ce monastère.* Ainsi, de sa propre autorité, il restreint au seul monastère de Tolède une promesse que Notre-Seigneur étend à tous les monastères de Carmélites déchaussées.

vais voir de grandes choses! » Ce furent ses dernières paroles, elle mourut comme un ange.

J'ai été témoin de la mort de quelques autres religieuses dans nos monastères, et j'ai remarqué en elles, au moment de rendre le dernier soupir, un calme et une sérénité ineffables, on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement ou dans le doux repos de l'oraison. Rien n'indiquait au dehors qu'aucune tentation troublât la paix intime dont elles jouissaient. Aussi, j'espère de la bonté de Dieu qu'il nous accordera une semblable grâce, par les mérites de son Fils et de la glorieuse Vierge dont nous portons l'habit. C'est pourquoi, mes filles, efforçons-nous d'être de véritables carmélites. Cette vie est courte; et si nous savions quelles sont les peines que plusieurs souffrent au moment de la mort, et les artifices dont l'ennemi du salut se sert pour les tenter, nous ne pourrions trop estimer la grâce que le divin Maître nous fait de nous assister à cette heure suprême.

Voici un exemple de ces tentations qui se présente maintenant à mon souvenir. Je vais parler de quelqu'un que j'ai connu, car il était allié à ma famille. Cet homme aimait passionnément le jeu, et il n'avait qu'une légère teinture des lettres. Le démon se servit de son peu d'instruction pour le tenter dans la dernière maladie, en lui faisant croire que le repentir était inutile à l'heure de la mort. Cette idée fausse était tellement enracinée dans son esprit, qu'on ne pouvait en aucune manière le déterminer à se confesser. Le pauvre homme en éprouvait une affliction extrême : il avait un vif repentir des péchés de sa vie, mais, se croyant damné, il persistait à dire que la confession ne lui servirait de rien. Son confesseur, savant religieux dominicain, combattait cette erreur; mais tous ses raisonnements échouaient, tant le démon inspirait au malade de subtilités pour y répondre. Quelques jours se passèrent dans cette lutte : durant ce temps, ce religieux et d'autres personnes prièrent sans doute beaucoup pour cet infortuné, puisque Dieu se laissa fléchir et lui fit miséricorde. Cependant son mal, qui était une douleur de côté, se faisant sentir avec plus de violence que jamais, le confesseur accourut avec un nouveau zèle : il apportait, je pense, pour convaincre son pénitent, des raisons plus fortes encore que les premières ; mais elles auraient fait peu d'impression sur lui, si Dieu ne l'eût regardé d'un œil de compassion et ne lui eût touché le cœur. Dès les premières paroles de son confesseur, le malade s'assit sur son lit, comme s'il eût été en pleine santé, et lui dit : « Puisque vous m'affirmez que la confession peut m'être utile, eh bien ! je déclare que je veux me confesser. » Il envoya à l'instant même chercher un notaire et prit à témoin toutes les personnes présentes qu'il s'engageait par serment à ne plus jouer et à changer de vie, si Dieu daignait prolonger ses jours. Il se confessa ensuite très bien et reçu les sacrements avec tant de dévotion, que nous pouvon croire qu'il est sauvé.

Plaise à Notre-Seigneur, mes sœurs, que nous vivion comme de vraies filles de la Vierge, et que nous gardion fidèlement les engagements de notre profession, afi que notre adorable Maître nous accorde la grâce qu'i nous a promise [1] ! Ainsi soit-il !

---

[1] Ribera, après avoir rapporté cette mémorable et consolante promesse de Notre-Seigneur à sainte Térèse, dit qu'elle doit s'entend des religieuses qui auront vécu conformément à leur règle et à leu constitutions. Quant à ces paroles : *Qu'elles n'aient donc point peu des tentations à l'heure de la mort*, elles signifient, ajoute-t-il, q les vraies filles de Sainte-Térèse n'ont pas à redouter à ce derni moment des tentations qui les troublent beaucoup, ou qui leur causent une inquiétude tant soit peu notable. (Ribera, *Vie de sainte Térès* liv. II, chap. XIV.)

CHAPITRE XVII

PASTRANA

La sainte, étant partie de Tolède pour Pastrana, s'arrête à Madrid. — Dans cette ville, elle gagne à son ordre Mariano de Azaro et son compagnon. — Après trois mois environ de séjour à Pastrana, elle y fonde, le 9 juillet 1569, un monastère de religieuses, et, le 13 du même mois, un monastère de Carmes déchaussés.

Les quinze jours qui suivirent notre entrée dans cette maison de Tolède où, comme je l'ai dit, nous restâmes presque une année, furent employés à disposer l'église, à placer les grilles et à mettre en état toutes choses. Nous eûmes fort à faire; je passai tout ce temps, non sans de grandes fatigues, au milieu des ouvriers; mais enfin l'ouvrage fut complètement terminé la veille de la Pentecôte. Le jour de la fête, à l'heure où nous nous assîmes au réfectoire pour prendre notre repas, j'éprouvai une grande consolation à la pensée que, libre de toute sollicitude, je pourrais consacrer quelques instants de la journée à me reposer dans le Seigneur, et si vive était la joie dont mon âme fut inondée, qu'elle me permettait à peine de manger. Je ne méritais pas ce bonheur. Au moment même, on vint m'annoncer l'arrivée d'un serviteur de la princesse d'Éboli, femme de Rui-Gomez de Silva. J'allai le trouver. Il venait de sa part me chercher pour la fondation de Pastrana, déjà depuis longtemps concertée entre nous, mais que je ne croyais pas devoir s'exécuter sitôt. Un message si inattendu me causa de la peine. Je trouvais de grands inconvénients à abandonner un monastère si récemment fondé, et pour lequel nous avions essuyé tant de contradictions. Ainsi, ma résolution de ne point partir ayant été bientôt prise, j'en fis part à l'envoyé. Il me dit que sa maîtresse ne s'étant rendue à Pastrana que pour cet objet, ce serait lui faire affront que de différer mon départ. Cette considération ne put me persuader; je lui dis pourquoi, et j'ajoutai que, lorsqu'il aurait dîné, je lui donnerais une lettre pour la princesse d'Éboli. Trouvant mes raisons justes, il s'y soumit, mais avec beaucoup de peine, parce que c'était un homme très sensible au point d'honneur. Les religieuses qui devaient composer le monastère de Tolède ne faisaient que d'arriver; je ne croyais pouvoir en aucune façon me séparer sitôt d'elles. Je m'en allai donc devant le très saint Sacrement, pour demander à Notre-Seigneur la grâce d'écrire de telle sorte à la princesse qu'elle ne fût point offensée de mes paroles. Un déplaisir que je lui aurais causé pouvait avoir des suites très fâcheuses, car les Carmes déchaussés ne faisant que de commencer, nous avions besoin pour eux et pour la Réforme tout entière de la faveur du prince Rui-Gomez, qui était en grand crédit auprès du roi et dans toute l'Espagne. A la vérité, je ne saurais dire si cette dernière pensée me vint alors dans l'esprit, mais je sais bien que je ne voulais pas désobliger la princesse. J'étais dans cet état, lorsqu'il me fut dit de la part de Notre-Seigneur : « Ne laisse point de partir pour Pastrana; il est question de quelque chose de plus que d'une fondation de Carmélites : emporte avec toi la règle et les constitutions. » Après de telles paroles, malgré les graves raisons que j'avais de rester à Tolède, je me crus obligée de me conduire, comme je le fais en de semblables occasions, d'après les avis de mon confesseur. Je le fis donc prier de venir, et je lui demandai conseil, mais sans lui dire un mot de ce que j'avais entendu dans l'oraison. Par ce moyen, je suis toujours plus tranquille. Je me contente de supplier Notre-Seigneur qu'il daigne éclairer les guides de mon âme, afin que leur décision soit conforme aux lumières naturelles. J'ai vu maintes et maintes fois que lorsque le divin Maître veut qu'une chose ait lieu, il sait la leur mettre au cœur. Ainsi en fut-il alors. Mon confesseur, après avoir tout examiné, jugea que je devais partir : sur son avis, je me déterminai à me mettre en route. Je quittai Tolède le lundi de la Pentecôte, emmenant avec moi deux religieuses. Arrivées à Madrid, qui se trouvait sur notre chemin, nous allâmes demander l'hospitalité à M^me^ Léonor Mascareñas, dans un couvent de religieuses de Saint-François, dont elle était la fondatrice. C'était là que s'était retirée cette grande servante de Dieu, après avoir été gouvernante du roi Philippe II. Elle nous accueillit avec une bonté parfaite, comme elle l'avait déjà fait en d'autres circonstances où j'avais eu occasion de passer par Madrid.

Cette dame me dit que j'arrivais fort à propos : elle logeait chez elle en ce moment un ermite qui avait un extrême désir de me connaître : il trouvait, disait-il, beaucoup de ressemblance entre notre vie et celle qu'il menait avec ses compagnons dans le désert. Comme je n'avais alors que deux religieux, il me vint en pensée qu'il serait très utile de leur adjoindre cet ermite, si je pouvais le gagner. Ainsi je priai cette dame de me ménager un entretien avec lui. Il occupait un appartement très retiré; il avait emmené avec lui un jeune frère nommé Jean de la Misère, fort simple dans les choses du monde, mais grand serviteur de Dieu. L'ermite me vint donc voir; nous causâmes, et il me dit entre autres choses qu'il avait le dessein de faire le voyage de Rome. Mais avant d'aller plus loin, je veux raconter ce que je sais de lui. Cet ermite qui, chez les Carmes déchaussés, porta le nom de Mariano de Saint-Benoît, était né en Italie; son nom de famille était Mariano de Azaro; il fit ses études avec distinction dans son pays et mérita le titre de docteur; c'était un homme d'un esprit très élevé et d'une grande dextérité dans les affaires. Ces qualités le firent choisir par la reine de Pologne pour intendant de sa maison. Mais il ne conserva pas longtemps cette charge; comme il ne voulait pas se marier, il entra dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, où il fut pourvu d'une commanderie; il ne tarda pas non plus à s'en démettre, parce que Notre-Seigneur l'appela à tout abandonner pour mieux s'occuper de son salut. Il suivit son divin Maître avec le plus grand courage dans la carrière des souffrances. Accusé à faux d'être complice d'un meurtre, il demeura deux ans en prison, sans vouloir prendre d'avocat pour sa défense, remettant la justice de sa cause entre les mains de Dieu et de ses juges. Deux faux témoins, pareils à ceux qui accusèrent Suzanne, soutenaient qu'ils avaient été engagés par lui à commettre ce crime. Mais leur imposture fut dévoilée de la même manière : on leur demanda séparément en quel lieu et comment il leur avait parlé : l'un répondit qu'il était assis sur son lit, tandis que l'autre affirma qu'il se trouvait à l'embrasure d'une fenêtre. Enfin ils avouèrent que leur accusation n'était qu'une imposture. Le père Mariano m'affirma qu'il lui en avait coûté beaucoup d'argent pour empêcher que ses calomniateurs ne fussent punis comme ils le méritaient; il ajouta que pouvant se venger de son persécuteur, qui était tombé entre ses mains, et sur le compte duquel il était chargé de faire une information il avait également usé de tout son pouvoir pour le soustraire aux coups de la justice.

Ces vertus et d'autres non moins belles (car c'était un homme pur, chaste, ennemi de tout commerce avec les femmes) lui méritèrent sans doute de la part de Notre-Seigneur la lumière qui lui fit voir le néant du monde, et lui inspira le dessein de vivre dans la solitude. Le cœur tout plein de ce désir, il examina attentivement les divers ordres religieux pour connaître celui où il devait s'engager; mais trouvant dans tous, comme il me le dit, certaines choses qui gênaient son attrait intérieur, il demeurait indécis sur le choix. Il ne tarda pas à apprendre que dans le désert du Tardon, près de Séville, il y avait des ermites qui vivaient en communauté sous la conduite d'un saint homme nommé le père Matthieu; il me fit la peinture de leur vie. Leurs cellules étaient séparées les unes des autres; chaque ermite prenait chez lui son frugal repas; ils ne disaient point l'office en commun, ils se réunissaient seulement dans un oratoire pour entendre la messe; enfin, sans avoir de revenus, et sans recevoir d'aumônes, ils vivaient du travail de leurs mains et dans une grande pauvreté. Tandis que j'entendais le récit de ces particularités, il me semblait voir nos saints pères revivre dans le désert du Tardon. Il y avait déjà huit ans que Mariano de Arazo menait ce genre de vie dans cette solitude. Mais comme le saint concile de Trente, dont on commençait partout à observer les décrets, exigeait que les ermites entrassent dans un ordre religieux, Mariano se disposait à faire le voyage de Rome pour obtenir du pape, en faveur des ermites du Tardon, une exception à la règle générale. Dès qu'il eut fini de me dire tout ce que je viens de rapporter, je lui montrai notre règle primitive et je lui représentai que, sans se donner tant de peine, il pouvait continuer son genre de vie dans le Carmel, attendu qu'il y retrouverait les exercices de son désert, et en particulier le travail des mains qu'il affectionnait tant. Car, me disait-il, c'est la cupidité des biens terrestres qui perd les hommes, et qui fai mépriser les religieux. Comme j'étais en cela du même sentiment, nous fûmes bientôt d'accord, non seulemen sur ce point, mais sur tout le reste. Je lui montrai pa plusieurs raisons quel grand service il pourrait rendre à Dieu en entrant dans notre ordre; il me dit qu'il y penserait la nuit suivante. Je vis qu'il était presque déterminé, et je compris alors le sens de ces paroles que Notre-Seigneur m'avait adressées dans l'oraison : « que j'aurais une affaire plus importante à traiter à Pastrana que celle de la fondation d'un couvent de Carmélites déchaussées ». J'en ressentis une joie extrême, dans la pensée que si un homme d'un tel mérite s'engageait dans notre ordre, il y rendrait à Dieu des services signalés. Durant la nuit, Mariano délibéra s'il devait entrer au Carmel; comme c'était la volonté du divin Maître, il s'y sentit attiré avec un attrait irrésistible. Dès le lendemain il vint m'annoncer qu'il était entièrement résolu d'entrer dans l'ordre de la Vierge, il ajouta qu'il ne pouvait assez s'étonner du changement si prompt qui s'était fait en lui, surtout par l'entremise d'une femme; il m'a plusieurs fois depuis répété ces dernières paroles, comme si j'en avais été la cause, et comme si ce n'était pas Dieu seul qui remue et change les cœurs. Peut-on trop admirer ic les voies de la Providence? Ce serviteur de Dieu avai passé plusieurs années indécis, sans pouvoir embrasser un état fixe, car celui où il se trouvait ne l'était pas : on ne s'y liait ni par des vœux ni par un engagement perpétuel; on y vivait seulement dans la retraite. Et tout à coup le divin Maître l'incline vers l'état où il l'appelle lui montre quelle grande gloire il pourra rendre à la Ma jesté divine dans notre ordre, enfin lui fait connaître qu'il veut se servir de lui pour étendre son œuvre. En effet, ce père nous a été très utile, et il a déjà supporté de grands travaux pour notre cause. Mais si l'on en juge par la tempête suscitée contre nous, il lui reste encore beaucoup à souffrir, jusqu'à ce que l'édifice de la Réforme soit affermi. Il hâtera, je l'espère, cet heureux moment, car son esprit, son habileté, sa vie exemplaire, lui donnent beaucoup de crédit auprès de plusieurs personnes qui nous aiment et nous protègent.

Jaloux d'exécuter au plus tôt son dessein, le père Mariano me dit que le prince Rui-Gomez lui avait donné à Pastrana même, où j'allais, un site avantageux pour bâtir un ermitage; qu'il était résolu d'élever à la place un monastère de notre ordre, et d'y prendre l'habit. Je lui en témoignai toute ma reconnaissance. J'en rendis aussi à Notre-Seigneur les plus vives actions de grâces, car des deux monastères d'hommes que notre très révérend père général m'avait permis d'établir, il n'y en avait qu'un de fondé. Sans perdre de temps, je députai quelqu'un de Madrid même vers le provincial sorti de charge et vers son remplaçant, pour obtenir leur consentement, sans lequel je ne pouvais rien faire. J'écrivis en même temps à don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila, qui nous affectionnait beaucoup, pour le prier d'appuyer ma demande auprès des deux provinciaux. Dieu permit qu'ils ne fissent aucune difficulté, dans la pensée où ils étaient sans doute que ce nouvel établissement dans un lieu si solitaire ne leur pouvait guère apporter de préjudice. Le père Mariano me donna parole qu'aussitôt que les permissions seraient arrivées, il se rendrait à Pastrana pour y prendre l'habit. Ainsi je continuai mon voyage avec une grande joie. Je reçus à Pastrana le plus parfait accueil de la part de la princesse et du prince Rui-

Gomez. Ils nous donnèrent un appartement séparé dans lequel nous demeurâmes plus longtemps que je ne pensais. La maison que la princesse nous destinait se trouva trop petite : pour l'agrandir, il fallut la démolir presque en entier; on ne laissa subsister que les gros murs.

Je fis dans cette ville un séjour de trois mois environ. Durant ce temps, je n'eus pas peu à souffrir. La princesse exigeant de moi des choses contraires à nos constitutions, je ne pouvais les lui accorder, et plutôt que de céder à ses désirs, j'étais résolue de m'en retourner sans fonder de monastère. Mais le prince Rui-Gomez, homme plein de sens et de sagesse, se rendit le premier à mes raisons, et les fit ensuite agréer à la princesse. Je me relâchai seulement en certains articles, parce que je tenais beaucoup plus à établir à Pastrana un couvent d'hommes que de femmes : j'en sentais toute l'importance; la suite fit voir que je n'avais pas tort.

Le consentement des pères provinciaux étant arrivé, Mariano de Azaro et son compagnon vinrent aussitôt. Le prince et la princesse consentirent sans peine que l'ermitage qu'ils avaient donné fût changé en un monastère de Carmes déchaussés. J'envoyai chercher à Mancera le père Antoine de Jésus, pour commencer cette fondation. Je travaillai, en attendant, à leur nouveau costume, à leurs manteaux; en un mot, je faisais tout ce qui dépendait de moi pour hâter l'heureux moment où ils prendraient l'habit. Comme je n'avais avec moi que deux religieuses, j'en fis venir quelques autres du monastère de Medina del Campo. Dans cette dernière ville se trouvait alors le père Balthasar de Jésus, carme de la mitigation, homme déjà d'un certain âge mais excellent prédicateur. Il n'eut pas plus tôt appris qu'on allait fonder un nouveau monastère de Carmes de la Réforme, qu'il prit la résolution d'y entrer; il vint avec les religieuses, pour exécuter son dessein, et il l'exécuta en effet. Dès la première ouverture qu'il m'en fit, j'en louai et bénis le Seigneur. Ce fut lui qui donna l'habit de frère convers au père Mariano et à son compagnon[1]. Quelques instances que j'eusse

---

[1] Nous ajouterons quelques détails biographiques à ce que sainte Térèse a écrit sur le P. Mariano et sur Jean de la Misère, son compagnon.

Ambroise Mariano était né à Bitonto, dans le royaume de Naples, de parents nobles, riches et très vertueux. Il fit ses humanités avec distinction, et excella dans la poésie et dans l'éloquence. Il fut le condisciple de Hugues Buoncompagni, qui fut plus tard Grégoire XIII, et qui, sur le trône pontifical, conserva toujours de l'amitié pour le P. Mariano. Le jeune Mariano se distingua aussi beaucoup dans les mathématiques et la géométrie. Après qu'il eut pris le bonnet de docteur en théologie et en droit, il fut député au concile de Trente, et il y montra tant de science, de piété, de prudence, de dextérité dans les affaires, que les pères du concile le chargèrent d'aller en Flandre, en Allemagne et en d'autres royaumes du nord de l'Europe, pour les affaires de la religion. La réputation qu'il s'y acquit porta la reine de Pologne, Catherine d'Autriche, femme de Sigismond II, à le nommer intendant de sa maison, et à l'admettre dans son conseil. Le dégoût du monde, qui le pressait déjà, lui fit faire le vœu de chasteté, et il entra dans l'ordre de Malte, où il fut pourvu d'une commanderie. En 1557, il combattit avec une rare vaillance dans la fameuse bataille de Saint-Quentin. Après la victoire, étant entré avec les Espagnols dans cette ville, il mit l'épée à la main pour défendre l'honneur de deux demoiselles chez la mère desquelles il demeurait et à qui un de ses camarades voulait faire insulte. Ce fut peu de temps après qu'il fut mis en prison, comme sainte Térèse l'a raconté. Lorsque son innocence fut reconnue, Philippe II n'en conçut que plus d'estime pour lui, et l'ayant nommé gouverneur du prince Salmone, il exigea qu'il conduisît son élève en Espagne. De retour à Madrid, ce monarque le chargea encore d'aller examiner comment on pourrait rendre le Guadalquivir navigable de Séville à Cordoue. Mariano profita de son séjour dans cette dernière ville pour faire les exercices spirituels de saint Ignace, chez les Jésuites. Il sortit de cette retraite résolu de se consacrer entièrement à Dieu. Sainte Térèse nous a raconté comment il exécuta son dessein. Le père Mariano, devenu carme déchaussé, a toujours joui dans son ordre de beaucoup de considération; et après faites auprès du premier pour l'engager à entrer comme religieux de chœur, je ne pus jamais l'obtenir de lui. Il était si humble, qu'il croyait ne devoir être que le dernier de tous. Il fallut plus tard un ordre de notre révérend père général pour l'obliger à recevoir la prêtrise.

Après que les deux monastères, l'un de religieux, l'autre de religieuses, furent fondés à Pastrana[1], et que le père Antoine de Jésus fut arrivé, on commença à recevoir des novices dans le premier. Les vertus de quelques-uns ont été si éminentes, que si Dieu veut qu'elles soient connues, il suscitera quelqu'un plus en état que moi de les écrire, car j'avoue sincèrement que cela passe

---

y avoir dignement rempli plusieurs grandes charges, il termina saintement sa carrière à Madrid, en l'année 1594. (Voir les lettres de sainte Térèse, les Bollandistes et les *Ann. gén. du Carmel.*)

Le frère Jean de la Misère, nommé dans le monde Jean Narduch, était né dans le royaume de Naples, et il y avait beaucoup connu le P. Mariano. Il montra dès l'enfance une grande piété. Il était déjà ermite du Tardon, quand le P. Mariano se retira dans cette solitude, et renoua connaissance avec lui; ils y passèrent huit années ensemble. Ils eurent ensuite le bonheur de prendre ensemble l'habit de carme déchaussé. Le frère Jean de la Misère justifia toute sa vie l'éloge que sainte Térèse fait de lui. Il fut un grand serviteur de Dieu, et il porta à un très haut degré la simplicité évangélique. Dieu, qui se plait à converser avec les simples, orna l'humble religieux du don d'oraison, du don de prophétie et de celui des miracles. Il avait une très filiale dévotion à la sainte Vierge; il se servait d'une de ses images pour opérer tous ses miracles. Ce fut lui qui fit le portrait de sainte Térèse de son vivant. Il mourut en odeur de sainteté en 1616, à Madrid, âgé de près de cent ans. (Voir les lettres de sainte Térèse, les *Ann. gén. du Carmel*, et le P. Frédéric de Saint-Antoine, *Vie de sainte Térèse.*)

[1] On ne put prendre possession de l'ermitage que le 13 juillet de cette année 1569. C'est de ce jour que date la fondation du monastère des Carmes déchaussés de Pastrana. Celle du couvent des Carmélites déchaussées est du 9 du même mois. Sainte Térèse le dédia sous le titre de la Conception de la très sainte Vierge.

ma capacité. Quant au couvent de religieuses, il fut établi à la grande satisfaction du prince et de la princesse. Celle-ci, je dois le dire à sa louange, se montra prodigue de soins et de bontés à leur égard jusqu'à la mort de son mari. Mais alors, soit par l'artifice du démon, soit par une permission de Dieu que nous ne pouvons pénétrer, les choses changèrent bien de face. La princesse, sans attendre que le temps calmât le transport de sa douleur, voulut tout à coup entrer comme religieuse dans le monastère; dans l'affliction où elle était, on conçoit qu'elle ait trouvé peu d'attrait dans une si étroite clôture et dans un genre de vie si nouveau pour elle. La prieure, de son côté, liée par les ordonnances du saint concile de Trente, ne pouvait lui accorder les libertés qu'elle désirait. Il en résulta qu'elle prit en tel dégoût non seulement la prieure[1], mais toutes les autres religieuses, que, même après avoir quitté l'habit et être retournée dans son palais, elle ne pouvait les souffrir. Ces pauvres filles n'ayant plus cette paix nécessaire dans la vie religieuse, il n'y eut rien que je ne fisse auprès de nos supérieurs pour obtenir la permission d'abandonner ce monastère, et d'en établir un autre à Ségovie. Ce projet fut exécuté, comme on le verra par mon récit. A leur départ de Pastrana, les Carmélites, non seulement renoncèrent à tout ce que leur avait donné la princesse, mais elles emmenèrent à Ségovie les religieuses que, sur son ordre, elles avaient reçues sans dot. Les lits et quelques petits meubles qui leur appartenaient, voilà tout ce qu'elles emportèrent. Leur départ plongea la ville dans la désolation. Quant à moi, j'éprouvais une joie bien douce de mettre un terme à leurs souffrances et de les rendre à la tranquillité. J'avais la certitude qu'elles n'avaient donné à la princesse aucun sujet de déplaisir; car même après sa prise d'habit, elles la traitèrent avec la même déférence qu'auparavant. Si, comme je l'ai dit, l'excès de la douleur produisit dans la princesse un tel changement, toute la faute en fut, ainsi qu'on me l'affirme, à une de ses femmes qu'elle avait menée avec elle. Enfin Notre-Seigneur, qui le permit, voyait sans doute qu'il ne convenait pas de fonder un monastère en cet endroit; ses jugements sont grands et impénétrables. Aussi je n'aurais jamais osé l'entreprendre de moi-même, et je n'avais rien fait que par le conseil de personnes non moins recommandables par leur science que par leur sainteté.

---

[1] Cette prieure était la mère Isabelle de Saint-Dominique, dont nous avons donné la biographie à la page 28.

CHAPITRE XVIII

SALAMANQUE

Pressée par le P. Martin Gutierrez de fonder un monastère à Salamanque, la sainte se rend dans cette ville. — Digression : ce qu'elle eut à souffrir dans les voyages ; sa joie à l'érection d'une nouvelle église ; vertu des premières Carmélites. — Avis aux prieures sur la pratique des mortifications et de l'obéissance. — Combien la discrétion leur est nécessaire. — Ce qu'elles doivent observer pour bien gouverner. — Obligation pour elles de conduire leurs inférieures par le chemin de la règle et des constitutions ; elles ne sont en tête des autres que pour cela.

Les deux fondations de Pastrana terminées, je revins à Tolède, où je fis un séjour de quelques mois. Durant ce temps, j'achetai la maison dont j'ai parlé, et je mis toutes choses en bon état. Je reçus à cette époque une lettre du P. Martin Gutierrez, recteur du collège des jésuites de Salamanque[1]. Il me disait qu'un monastère de notre ordre ferait le plus grand bien dans cette ville, et m'en alléguait plusieurs raisons. Il m'en avait déjà parlé ; mais ce qui jusque-là m'avait empêchée de me rendre à son désir était le peu de ressources de cette ville et la difficulté par conséquent d'y fonder une maison sans revenus, comme je le désirais. Je voyais néanmoins bien des raisons en faveur du projet : Avila n'était pas moins pauvre que Salamanque, et rien pourtant ne nous y manquait; Dieu d'ailleurs a soin de ceux qui le servent; les religieuses sont en petit nombre dans nos monastères, il y règne beaucoup d'ordre; enfin, le travail des mains nous aide à vivre. Encouragée par ces considérations, je résolus de profiter des avances du père Martin Gutierrez. Je partis de Tolède pour me rendre à Avila. Lorsque j'y fus arrivée, j'écrivis à l'évêque de Salamanque pour lui demander l'autorisation de fonder. Il me l'accorda sans délai et de la meilleure grâce du monde. parce que le père recteur lui avait fait connaître notre ordre, et la gloire que rendrait à Dieu un monastère de Carmélites dans cette ville[1].

---

[1] Nous donnons à la fin du chapitre la notice de ce saint religieux.

Je regardais déjà le couvent comme établi, tant la chose me semblait facile. Mon premier soin fut de louer une maison à Salamanque. Une dame de ma connaissance nous en trouva une; mais comme elle était occupée par des écoliers et que le terme n'était pas encore échu, nous éprouvâmes quelques difficultés. La chose s'arrangea cependant, ils promirent de laisser la maison vide dès que les personnes qui devaient l'habiter se présenteraient. Ils ignoraient qui elles étaient, car je mettais le plus grand soin à tenir l'affaire secrète, jusqu'a ce que nous eussions pris possession. Je savais par expérience combien le démon fait d'efforts pour empêcher l'établissement d'un de ces monastères. Mais Dieu, qu voulait que la fondation se fît, ne lui permit pas alor de la traverser. Nous eûmes néanmoins depuis de grandes difficultés, qui, au moment où j'écris, ne sont pa encore aplanies, quoique la fondation date déjà de quelques années. Ces traverses me font croire que Dieu sera fidèlement servi dans ce monastère, puisque le démon ne le peut souffrir.

---

[1] L'évêque de Salamanque était don Pierre Gonzalez de Mendoz frère du duc de l'infantado; député au concile de Trente, ce préla s'y était fait remarquer par sa piété, ses lumières et son habileté dan les affaires.

Ayant donc obtenu l'autorisation de l'évêque et étant assurée d'une maison, je partis d'Avila sans autre appui que ma confiance en la bonté de Dieu; car il y avait beaucoup à faire pour mettre cette maison en état de nous recevoir et je ne connaissais personne qui pût nous venir en aide pour cela. Afin que mon départ fût plus secret, je ne pris avec moi qu'une compagne. L'embarras où je m'étais trouvée en menant à Medina del Campo un grand nombre de religieuses m'avait instruite : je voyais qu'il était plus sage de ne les faire venir qu'à la prise de possession. De cette manière, s'il se rencontrait quelques désagréments, j'étais seule à les souffrir avec la religieuse dont je ne pouvais me dispenser de me faire accompagner. Nous arrivâmes la veille de la fête de tous les saints; nous avions passé une grande partie de la nuit en route, et je m'étais trouvée fort malade au lieu où nous avions couché.

Je ne rapporte pas dans cet écrit tout ce que nous eûmes à souffrir dans les voyages. Tantôt il fallait endurer les ardeurs du soleil, et tantôt les rigueurs du froid. Souvent la neige tombait sur nous pendant des journées entières. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de nous égarer dans les chemins! Je ne raconte pas non plus combien j'eus à souffrir de divers maux auxquels j'étais sujette, et surtout de la fièvre que j'avais fréquemment; car grâce à Dieu, je n'ai jamais eu que bien peu de santé. Je voyais avec évidence, dans ces occasions, que c'était Notre-Seigneur qui me donnait de la force. Voici en effet l'état auquel je me suis vue plus d'une fois réduite, au moment d'entreprendre une fondation. J'étais assaillie de tant de maux et de douleurs, qu'il me semblait impossible de rester, même dans ma cellule, sans être couchée ; dans mon angoisse, je me tournais vers Notre-Seigneur, je me plaignais de lui et je lui disais : « Comment me commandez-vous de faire ce qui est au-dessus de mes forces ? » Cet adorable Maître daignait alors me fortifier, et l'ardeur dont il m'enflammait, et la pensée de la fondation, faisaient que je m'oubliais en quelque sorte moi-même[1]. Aussi je ne me souviens pas que la crainte de la souffrance m'ait jamais empêchée d'entreprendre une fondation, quoique je redoutasse extrêmement les voyages, surtout quand ils devaient être longs. Mais à peine étais-je en route que je comptais pour rien les fatigues, en considérant Celui pour le service duquel je travaillais, les louanges que ses fidèles épouses lui donneraient dans le nouveau monastère, enfin le bonheur d'y

---

[1] Voici, d'après Ribera, la manière admirable dont la sainte se conduisait dans ces voyages. Elle n'emmenait avec elle que les religieuses qui paraissaient le désirer, à moins que la nécessité ne l'obligeât à faire autrement, et elle leur témoignait, par des paroles gracieuses, le plaisir qu'elle ressentait de leur disposition à la suivre. Le jour du départ, toute la colonie communiait. Pour qu'on fût plus recueilli dans la route, et pour n'être gêné en rien par ceux qu'on rencontre dans les voitures publiques, elle en prenait une particulière ; et quelquefois celle-ci n'était qu'un chariot couvert. Dès qu'on était monté en voiture, on reprenait les exercices religieux qu'on suivait au couvent : une petite sonnette en indiquait le commencement et la fin, et une horloge de sable en marquait la durée. On gardait le silence aux heures qui y étaient ordinairement consacrées. Les religieux, les ecclésiastiques, les domestiques même qui étaient du voyage, le gardaient aussi ; et quand ces derniers, gens peu accoutumés à se taire, l'avaient gardé fidèlement, la sainte les en récompensait en leur faisant donner quelque chose de plus à leur repas, ou en argent. Si la sainte était obligée de le rompre, elle le faisait en peu de mots, d'une manière agréable, assaisonnant toujours ce qu'elle disait de quelques paroles de piété, charmant ainsi pour tous ceux qui l'accompagnaient les ennuis et les fatigues du voyage. Une douce gaieté régnait dans les récréations, et on n'y parlait de même que de choses édifiantes. Lorsqu'on descendait de voiture, les religieuses baissaient leur voile, afin de n'être vues de personne, même des femmes. Dans les hôtelleries, la sainte faisait demander des chambres particulières pour elle et ses compagnes ; les ecclésiastiques et les autres personnes qui étaient du voyage en occupaient d'autres. Une religieuse était établie à la porte de ses compagnes pour les communications du dehors. Si l'endroit où l'on devait s'arrêter était pauvre et qu'il n'y eût pas assez de chambres

---

séparées, la sainte faisait faire des séparations avec des couvertures tendues, afin que les religieuses fussent toujours en particulier. Le matin, elle se levait la première, afin d'éveiller les autres; comme, le soir, elle se couchait la dernière, afin de surveiller tout. La petite colonie menait toujours avec elle un prêtre qui les confessait, leur disait la messe et les communiait. Julien d'Avila ou Gonzalez de Aranda les accompagnaient ordinairement. Ils célébraient la messe tous les jours, à moins qu'il n'y eût quelque empêchement. La sainte ne manquait pas de porter avec elle de l'eau bénite, et quelquefois une petite statue de l'enfant Jésus qu'elle tenait dans ses bras, et une image de saint Joseph; cette statue et cette image étaient destinées à leur rappeler la présence de Dieu. En voyageant de cette manière, il lui était égal de s'arrêter dans un endroit ou dans un utre, puisqu'on suivait partout les exercices religieux. Durant u'elle était en route, Dieu se plaisait à inonder son âme de biens et e consolations; pour les pouvoir supporter, elle avait besoin d'être istraite par les incidents ou les contretemps du voyage. Elle était rofondément recueillie, et ne perdait pour ainsi dire pas un instant a vue de Dieu. Mais cet exercice de la présence de Dieu avait chez lle un caractère spécial très élevé. Elle possédait au plus intime de on âme les trois personnes divines, elle sentait leur présence d'une anière merveilleuse, et elle s'en voyait sans cesse accompagnée. insi, il n'y avait jamais pour elle un moment de solitude; elle eût oulu n'avoir point à parler aux autres, afin de jouir, au fond de son me, de cette douce et divine compagnie. Néanmoins, quand le deoir l'obligeait de parler, quittant cet entretien intérieur, elle conersait au dehors avec une bonté et une amabilité incomparables. es paroles étaient empreintes d'une suavité, d'une allégresse, d'une râce célestes. Aussi, tous ceux qui voyageaient avec elle ne pouaient jamais se rassasier de l'entendre; et il suffisait de l'avoir ntendue une seule fois, pour en garder un ineffaçable souvenir. (Riera, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XVIII.)

posséder le très saint Sacrement. Car une des grand consolations de la vie pour moi, c'est de voir une églis de plus, surtout quand je songe au nombre de celles q détruisent les luthériens. Fallût-il pour en relever un seule affronter les plus grandes souffrances, il me semb qu'on ne les devrait pas craindre, dès qu'on peut à ce pr doter la chrétienté d'un si précieux avantage. Bien d âmes, je le sais, oublient que Jésus-Christ, vrai Dieu vrai homme, réside en plusieurs endroits sur nos autel mais il n'en est pas moins vrai que cette présence réel de notre Dieu parmi nous devrait être pour nos cœu une des plus grandes consolations sur cette terre.

Pour moi, j'en éprouvais une bien vive, quand un d nos monastères venait d'être fondé : que de fois alor en voyant les religieuses au chœur, n'ai-je pas eu l'âm remplie d'une joie céleste, en entendant les louanges d Dieu chantées par des âmes si pures! Je puis parler ain de ces fidèles épouses de Jésus-Christ, car leur vert éclate au dehors de mille manières. Quelle obéissance quel contentement dans une si étroite clôture! que charme elles trouvent dans une solitude si profonde quelle allégresse quand elles rencontrent quelques occasions de s'humilier! Plus Notre-Seigneur donne grâc à une prieure pour les exercer et les faire mourir elles-mêmes, plus je les vois contentes et heureuse En sorte que les prieures se lassent plus tôt de leur pr poser des actes de mortification, qu'elles de les prat quer; leurs désirs en cela sont sans bornes.

Puisque je parle de mortification, je ne craindrai pas mes filles, d'interrompre un moment mon récit, pou vous faire part de quelques réflexions qui se présenter maintenant à moi sur ce sujet. Je les consigne ici d crainte de les oublier : elles ne seront pas, je l'espère sans utilité pour les prieures.

Comme Dieu a départi à celles qui gouvernent les monastères des vertus et des talents différents, elles sont portées à conduire leurs inférieures par le chemin où elles marchent elles-mêmes. Une prieure est-elle très mortifiée, elle trouvera facile tout ce qu'elle commande pour assujettir la volonté, parce qu'il lui semble qu'elle l'exécuterait sans peine; peut-être cependant, s'il fallait en venir à l'œuvre, elle n'aurait pas un petit effort à faire sur elle-même. La règle que nous devons avoir grand soin de suivre est celle-ci : dès qu'une chose est rude pour nous, ne la commandons pas aux autres. La discrétion est d'une haute importance pour bien gouverner; elle est très nécessaire aux prieures dans nos couvents; je dirai même, beaucoup plus nécessaire qu'aux supérieures des autres maisons religieuses. Pourquoi? Parce que chez nous les prieures sont tenues de veiller à l'intérieur et à l'extérieur des religieuses, avec un soin plus grand que dans les autres ordres.

Je suppose maintenant que celle qui est à la tête du monastère est animée d'une grande ferveur, qu'adviendra-t-il? Elle voudra que l'on soit sans cesse en oraison. En un mot, il est, comme je l'ai dit, divers chemins par lesquels Dieu mène celles qui gouvernent les maisons religieuses. Mais les supérieures doivent se souvenir qu'on ne leur confie pas l'autorité pour choisir le chemin qui leur plaît le plus, mais pour conduire les inférieures par celui de la règle et des constitutions; dussent-elles, pour accomplir ce devoir, se faire violence à elles-mêmes et immoler des désirs contraires.

Je rencontrai, dans un de nos monastères, une de ces prieures qui, ayant un grand attrait pour la pénitence, conduisait toutes les sœurs par cette voie. Quelquefois la communauté tout entière prenait la discipline durant les sept psaumes de la pénitence, suivis encore de quelques oraisons; elle leur faisait pratiquer d'autres exercices de ce genre. Mêmes inconvénients, quand la prieure a un attrait extraordinaire pour l'oraison : au lieu de se contenter que les sœurs la fassent à l'heure prescrite par la règle, elle voudra qu'elles s'en occupent encore après matines; elle ferait bien mieux de les envoyer dormir. Je le répète encore : si une supérieure a l'amour de la mortification, elle tourmente ces pauvres filles, et ces innocentes brebis de la Vierge se soumettent sans dire mot. Une si admirable obéissance me cause de la dévotion et me rend confuse : quelquefois aussi elle est pour moi un sujet de tentation. Quant à elles, absorbées en Dieu, elles ne s'aperçoivent pas de la faute de la prieure; mais moi, je crains pour leur santé. Je voudrais qu'on se contentât qu'elles accomplissent leur règle, en quoi il y a assez à travailler, et que le reste se fît avec suavité, surtout en ce qui regarde ces pénitences ajoutées à celles de la règle. C'est là un point de la plus haute importance. Aussi je conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, les supérieures d'y faire une attention spéciale. Elles doivent user d'une discrétion extrême pour tout ce qui est de surérogation, et s'appliquer à bien connaître les talents accordés par le Seigneur à chaque religieuse. Si elles n'observent pas très fidèlement cela, au lieu de faire avancer leurs inférieures dans le service de Dieu, elles leur nuiront beaucoup et les jetteront dans le trouble et l'inquiétude.

Il faut que les supérieures sachent que ces sortes d'austérités ajoutées par elles à la règle ne sont pas d'obligation; c'est là une vérité dont elles doivent d'abord se bien pénétrer. Sans doute, l'âme a grand besoin de se mortifier pour arriver à la liberté intérieure et à une sublime perfection; mais ce n'est pas là un ouvrage qui se fasse en peu de temps. Le devoir des prieures est de seconder doucement l'action de la grâce dans chaque religieuse, selon sa capacité naturelle et selon le degré de son avancement spirituel. Je viens de parler de capacité naturelle : les prieures se figureront peut-être qu'elles n'ont pas besoin d'en tenir compte dans la conduite des religieuses; certes, ce serait se tromper. Il est des âmes qui, avant de se faire une idée nette de la perfection et même de bien saisir l'esprit de notre règle, n'ont pas peu à travailler : dans la suite, peut-être, ces âmes seront les plus saintes. Mais elles resteront longtemps dans l'état religieux sans savoir quand il faut s'excuser et quand il ne le faut pas; elles ne découvrent pas le prix de certaines observances; quelquefois même, ce qui est pis, elles les trouvent contraires à la perfection. Si elles en comprenaient la valeur, elles s'y porteraient peut-être avec la plus grande facilité. Un de nos monastères m'a offert la preuve de ce que je viens d'énoncer. Il s'y rencontre une religieuse qui est, autant que je puis en juger, une des plus grandes servantes de Dieu dans notre ordre, soit par son avancement spirituel et par les grâces dont Notre-Seigneur la favorise, soit par sa pénitence et son humilité. Or, il est certains points de nos constitutions dont elle ne peut venir à bout de se faire une idée juste. Déclarer, par exemple, dans le chapitre, les fautes qu'on a remarquées dans les religieuses, lui semble un manque de charité, et elle dit : « Comment peut-on dire quelque chose des sœurs? » Je pourrais rapporter d'autres exemples de ce genre, car j'ai vu quelques religieuses dont l'esprit ne pouvait saisir certains points de notre règle, et qui, sous le rapport de la vertu, l'emportaient néanmoins de beaucoup sur celles qui avaient une parfaite connaissance de notre institut.

Une supérieure ne doit pas non plus se persuader qu'elle peut, en très peu de temps, connaître les âmes :

cela n'appartient qu'à Dieu qui, seul, pénètre le fond des cœurs. Ainsi, qu'elle s'applique à conduire chaque religieuse par la voie où Notre-Seigneur l'a mise. Là se borne son devoir, quand d'ailleurs cette religieuse ne manque ni à l'obéissance ni aux autres points essentiels de la règle et des constitutions. Celle des onze mille vierges qui se cacha ne laissa pas d'être sainte et martyre; elle eut peut-être plus à souffrir que les autres, en venant ensuite, seule, s'offrir au martyre.

Je reviens à la mortification. Une prieure, pour mortifier une religieuse, lui commande une chose qui, légère en soi, est néanmoins très pénible pour elle; elle s'y soumet cependant, mais elle demeure si inquiète et tellement tentée, qu'il devient évident qu'on aurait mieux fait de ne pas lui imposer cet acte. C'est là une leçon qui apprend à la prieure que ce n'est pas à force de bras qu'elle doit perfectionner cette religieuse : son devoir est de dissimuler et d'aller peu à peu, jusqu'à ce que le Seigneur opère dans cette âme. Car tout ce que l'on ferait pour la précipiter dans cette perfection, sans laquelle, après tout, elle serait une excellente religieuse, ne servirait qu'à la troubler et à la jeter dans le découragement; ce qui serait une chose terrible. Cette religieuse, témoin de la conduite des autres, s'accoutumera insensiblement à faire comme elles, ainsi que nous l'avons maintes fois vu. Et quand même elle ne le ferait point, elle se sauvera sans cette vertu à laquelle on voudrait en quelque manière l'élever de vive force. J'en vois un exemple dans une de nos religieuses que je connais bien. Elle a été toute sa vie très vertueuse; déjà depuis plusieurs années elle sert Notre-Seigneur avec une générosité sans réserve; son dévouement envers le divin Maître a éclaté en bien des manières; cependant elle a encore certaines imperfections, souvent même elle éprouve certains sentiments qu'elle ne peut surmonter; elle en a la vue, elle s'en afflige, et vient me confier sa peine. Selon moi, Dieu la laisse tomber dans ces fautes où il n'y a pas ombre de péché, afin qu'elle s'humilie et voie clairement qu'elle n'est pas encore toute parfaite. Ainsi, parmi ces épouses de Jésus-Christ, les unes embrassent volontiers les mortifications, et plus elles sont grandes, plus elles s'en réjouissent, parce que le divin Maître leur a intérieurement donné la force d'assujettir leur volonté. Mais il en est d'autres qui ne peuvent supporter des mortifications même légères. Vouloir leur en imposer serait comme mettre sur les épaules d'un enfant deux sacs de blé, que non seulement il ne pourrait porter, mais dont le poids l'accablerait. Veuillez, mes filles, les prieures, car c'est à vous que je m'adresse, me pardonner, si ce que j'ai remarqué en quelques-unes d'entre vous m'a portée à traiter ce sujet avec tant d'étendue.

Voici un autre avis très important. Sous prétexte d'éprouver l'obéissance, ne commandez jamais rien qui soit péché, non pas même véniel. J'ai su que l'on avait commandé certaines choses qui auraient été péché mortel si on les eût faites. Une innocente simplicité eût peut-être excusé celles qui n'auraient fait qu'obéir; mais rien n'excuserait la prieure, qui sait très bien que tous ses ordres sont à l'instant même exécutés par ces ferventes religieuses. Comme elles ont lu ou entendu raconter les actions des saints dans le désert, elles se persuadent que tout ce qu'on leur commande est juste, et que, bien qu'il ne le fût pas, elles ne sauraient faillir en l'accomplissant. Les inférieures doivent savoir, de leur côté, qu'elles ne peuvent point exécuter une chose qui de soi est péché mortel, alors même qu'on la leur commanderait. J'excepte le cas où la prieure les exempterait de la messe, ou de quelques jeûnes de l'Église, ou de quelque autre obligation semblable, parce que dans ces cas elle peut avoir des raisons légitimes de les dispenser. Mais quant au commandement d'aller se jeter dans un puits, et tout autre de ce genre, elles ne pourraient l'exécuter sans péché, parce que nulle d'elles ne doit se persuader que Dieu opérera un miracle en sa faveur, comme il l'opérait en faveur des saints. Il y a certes un assez vaste champ où peut s'exercer la parfaite obéissance. Et dès qu'il ne se rencontre aucun des périls que je viens de signaler, tout, à mon avis, est digne de louanges.

Une religieuse du monastère de Malagon ayant demandé la permission de se donner la discipline, la supérieure, à qui elle avait sans doute fait la même demande d'autres fois, lui dit : « Laissez-moi. » Cette sœur insistant encore, elle ajouta : « Ma fille, allez vous promener. » Elle obéit avec grande simplicité, et se promena durant quelques heures. Une sœur lui demanda d'où venait qu'elle se promenait tant. C'est, dit-elle, qu'on me l'a commandé. Cependant on sonna pour les matines. La supérieure, ne voyant pas cette religieuse au chœur, s'informait de la cause de son absence; on lui dit ce qui se passait. Ainsi, je le répète, les prieures doivent se conduire avec grande circonspection envers celles qu'elles connaissent être si obéissantes.

Une autre sœur montra un jour un grand ver du jardin à la prieure, et lui demanda s'il n'était pas bien joli; elle répondit en riant : « Très joli, mangez-le. » Cette sœur alla aussitôt à la cuisine, et le fit frire. La cuisinière lui ayant demandé ce qu'elle en voulait faire : « C'est, répondit-elle, pour le manger; » et elle l'aurait fait si on ne l'en eût empêchée. Ainsi, comme l'on voit, elle eût pu nuire beaucoup à sa santé, et bien à l'insu de la prieure, qui n'avait jamais songé à commander rien de semblable.

Je tressaille de joie, je le déclare, en voyant mes filles excéder dans l'obéissance, parce que j'ai pour elle une dévotion particulière : aussi ai-je fait tout ce qui a dépendu de moi pour l'enraciner dans leurs cœurs. Mais tous mes soins auraient servi de bien peu, si Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde et par un pur bienfait de sa grâce, ne leur eût donné à toutes en général une pente et un attrait pour cette vertu. Plaise à cet adorable Maître de la faire toujours fleurir parmi nous dans toute sa perfection! Ainsi soit-il!

NOTICE

SUR LE P. MARTIN GUTIERREZ

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Dieu, qui glorifie ceux qui le glorifient, voulut que la fondation d'un monastère de sainte Térèse à Salamanque fût l'œuvre d'un des plus chers favoris de la Reine du ciel, d'un invincible athlète de Jésus-Christ, qui devait passer à la postérité avec le triple rayon de la virginité, de l'apostolat et du martyre. Ce bienheureux élu du Seigneur fut Martin Gutierrez. Il naquit en 1524 à Almodovar, cité du royaume de Tolède, qui fut aussi le berceau du vénérable Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie. Ils furent l'un et l'autre deux des perles les plus précieuses de l'Église d'Espagne au xvi^e^ siècle; et le nom de l'un et de l'autre se trouve étroitement uni au nom de la séraphique Térèse de Jésus.

Martin Gutierrez étudia les belles-lettres dans l'université d'Alcala. La piété qu'il avait puisée au foyer paternel brilla du plus vif éclat durant le cours de ses études. L'amabilité de son caractère, ses rares talents, donnaient à sa vertu un charme et un ascendant irrésistibles, au milieu de cette florissante jeunesse réunie à Alcala. Dès ses plus tendres années, il avait voué à la très sainte Vierge le culte de la plus filiale dévotion; ce culte sera comme un glorieux cachet imprimé à sa vie tout entière. Entre autres témoignages d'amour qu'il donnait à Marie, il jeûnait le mercredi et le samedi en son honneur. Aussi la Reine du ciel se hâta de le compter au nombre de ses plus chers favoris, et d'inscrire son nom dans la milice de ses plus vaillants défenseurs. Fortuné jeune homme conduit désormais dans la carrière de la vie par la main maternelle de la Reine des anges, abrité sous son manteau, couvert de son bouclier, il échappera au souffle contagieux du siècle; et les orages des passions ne troubleront pas un instant dans son cœur le calme pur de la paix du ciel.

Les premières années de la jeunesse viennent de s'écouler pour lui; mais, ainsi que les années de l'enfance et celles de l'adolescence, elles ne lui laisseront que le charme des plus suaves souvenirs. Les lis de la chasteté, les palmes littéraires, voilà ce qui a brillé sur son front : son cœur ne s'est épanoui qu'aux saintes joies de la vertu.

En 1550, Jésus-Christ l'appelle sous son étendard. Novice de la compagnie de Jésus, Martin Gutierrez apparaît au milieu d'Alcala comme un homme nouveau. Pour imprimer en soi la ressemblance avec Jésus-Christ anéanti, il se montre vêtu comme un pauvre, va au marché public acheter des provisions de bouche pour le collège, les porte sur ses épaules, et traverse ainsi les rues d'Alcala, fendant les flots des étudiants de l'université. Le fruit de cette victoire remportée sur lui-même est une grande union avec Dieu, et un don très élevé d'oraison. Dieu se plaît à remplir un cœur où l'empire du monde et des sens a été détruit d'une manière si héroïque.

L'athlète de la vertu est déjà formé par le célèbre Villanova à Alcala de Henarez; celui de la science sacrée va l'être à Salamanque. Cet esprit ferme et étendu parcourt en se jouant le vaste domaine de la théologie, et l'université de Salamanque admire dans Martin Gutierrez la profondeur du savoir unie à la sainteté de la vie. Bientôt elle le salue comme le plus entraînant des orateurs. La grâce et la force, le sentiment et la dialectique, l'auréole du juste qui brille sur son front, le feu du zèle apostolique qui étincelle dans son regard et soulève sa poitrine embrasée, donnent à sa parole une souveraineté à laquelle on ne peut résister. Le vénérable P. Louis du Pont nous trace ainsi le portrait de cet orateur : « Le saint père Martin Gutierrez avait reçu de Dieu un don très élevé d'oraison, une puissance de parole qui entraînait tout le monde. Par ses raisonnements il portait la conviction dans les esprits, et par son onction il subjuguait les cœurs. Jeune étudiant, j'eus le bonheur d'entendre moi-même à Valladolid cet homme de Dieu. A peine était-il entré en matière, que je fus ravi de l'accent de sainteté et de la force de ses paroles. Je disais dans mon cœur, peut-être même le disais-je tout haut, tant j'étais subjugué et ravi : « Il y a dans cet homme un empire de parole, une éloquence divine que je n'ai point vue dans les autres orateurs. » Tel était, au reste, le jugement qu'en portait l'élite des docteurs et des hommes les plus graves de l'université de Salamanque. » (*Vie du P. Balthasar Alvarez*, chap. xx.)

La vie intime de ce saint religieux explique les mystérieux effets de sa parole. Martin Gutierrez, élevé à une haute contemplation, préparait dans l'entretien avec Dieu les triomphes de ses discours. Imitateur de son divin Maître, après les fatigues apostoliques du jour, il passait les heures tranquilles de la nuit dans l'oraison : *Erat pernoctans in oratione Dei*. Là étaient la source et le secret de sa ravissante onction, de l'empire qu'il exerçait sur les cœurs. A cette vive lumière de la contemplation, il découvrait les grandeurs de Dieu, le prix des âmes qu'il a créées et rachetées pour une béatitude éternelle, et à cette vue il s'embrasait de plus en plus du feu qui consuma les apôtres.

Le divin Maître se plaisait à combler son fidèle serviteur des grâces les plus élevées. Lumières extraordinaires, extases, ravissements, visions, ce furent là des faveurs fréquentes accordées au P. Martin Gutierrez. Souvent Notre-Seigneur se montrait à lui; la très sainte Vierge daignait aussi le consoler par sa présence; et à chacune de ces apparitions il sentait s'accroître son amour pour Dieu. Les transports de ce divin amour étaient si forts chez lui, que souvent on eût cru que son cœur allait éclater, n'en pouvant soutenir la violence. C'était surtout au saint autel que, se sentant investi et consumé des flammes de l'amour infini de son Dieu, il succombait à l'action divine de cet amour. A cause des défaillances qu'il éprouvait alors et des soupirs enflammés qui s'échappaient de son cœur, il était contraint d'offrir l'adorable sacrifice dans un oratoire particulier. Dans ses transports extatiques, tantôt il paraissait enflammé comme un chérubin, tantôt il restait comme sans vie. Un jour, au milieu d'une conversation, on le vit pâlir tout à coup et il parut mort. Quand il fut revenu de ce ravissement, on sut que ce qui l'avait produit était la vue de Notre-Seigneur qui avait daigné lui apparaître tel qu'il était quand il traversait les rues de Jérusalem, et montait au Calvaire chargé de sa croix.

Sa dévotion envers la très sainte Vierge fut le canal par lequel Dieu répandait par torrents les grâces dans son âme. Cette divine Mère lui apparaissait souvent pour le récompenser de tout ce qu'il faisait pour son divin Fils et pour elle. Martin Gutierrez, qui, dès ses plus tendres années, avait aimé la Mère de Dieu de l'affection la plus filiale, usait envers elle de cette familiarité de langage qui va si bien à un cœur qui joint à l'innocence baptismale l'amour des séraphins et qui ne respire que la gloire de Jésus-Christ. Aussi, quand l'homme apostolique, épuisé de fatigue, devait monter en chaire, il s'adressait à la très sainte Vierge, et lui disait : *C'est à vous, divine Mère, de prêcher, et non à moi.* Se confiant à son secours, il annonçait la parole de Dieu avec des forces et une éloquence qui venaient visiblement d'en haut.

Une des plus célèbres apparitions de la très sainte Vierge au P. Martin Gutierrez fut celle où elle se montra à lui tenant sous son manteau la compagnie de Jésus, la couvrant de sa protection et lui témoignant la tendresse d'une mère.

Tandis qu'il était à la tête du collège de Plasencia, la calomnie voulut jeter un nuage sur la sainteté de ses mœurs. La sainte Vierge lui apparut pour le consoler et lui dit ces paroles : *Pourquoi t'attristes-tu? Tu sais bien que sur le point sur lequel on t'accuse, tu n'as jamais offensé ni moi ni mon divin Fils. Que crains-tu donc?* Il se sentit, à ces paroles, un courage surnaturel. L'imposture fut confondue, et l'innocence du serviteur de Marie proclamée de la manière la plus glorieuse.

Tel était Martin Gutierrez, homme vraiment céleste, ne respirant que Jésus-Christ et sa gloire. Dédaignant l'éloquence morte des académies, il avait la vie, la flamme, la puissance, l'onction des saints. Plusieurs villes d'Espagne eurent le bonheur de l'entendre, et furent comme renouvelées dans l'esprit du christianisme. Il fut recteur des collèges de Plasencia, de Valladolid, de Salamanque, et enfin préposé de la maison professe de Valladolid. On vit constamment en lui le type parfait du religieux, du prêtre, de l'apôtre. Son zèle s'étendait à tout. Par ses instructions, par ses exemples, par cette splendeur de charité qui jaillissait de toute sa personne comme de tous ses actes, il faisait marcher ses sujets à grands pas dans les voies de la perfection. Avec un tel chef en tête, ils avaient le cœur haut, l'âme dilatée, et, comme les Machabées, ils combattaient avec joie les combats du Seigneur. Mais après avoir donné à la sanctification des siens comme les prémices et la fleur de son zèle, le saint recteur travaillait avec une ardeur infatigable à la sanctification des prêtres, par ses entretiens, par ses exhortations publiques, par les exercices spirituels qu'il leur faisait faire, et par sa direction au saint tribunal de la pénitence. En outre, il conduisait dans les voies du salut les personnes de toutes les classes de la société, et il allumait la ferveur dans toutes les âmes. Les vierges consacrées au Seigneur étaient cultivées par lui avec un dévouement particulier : il leur faisait comprendre la suréminente dignité des épouses de Jésus-Christ, il les éclairait, les consolait, les encourageait, les enflammait d'une sainte ardeur pour le service de leur divin Époux. Martin Gutierrez parut surtout l'apôtre de la jeunesse des écoles; Salamanque et Valladolid furent les deux villes où il exerça cet apostolat. Conquis par sa parole, heureux sous sa conduite, les jeunes étudiants devenaient des modèles de vertu. Un grand nombre d'entre eux, voyant le néant du siècle, allaient demander le bonheur et les solides espérances à l'état religieux.

Le père Martin Gutierrez avait reçu de Dieu un don tout spécial pour faire honorer et aimer la Reine du ciel. Qui ne conçoit les effets que devait produire un orateur qui dès sa première enfance avait si tendrement aimé la Vierge, et qui, dans le cours de sa vie si apostolique, avait été souvent favorisé de sa présence? D'une bouche si pure et d'un cœur si embrasé il devait tomber des torrents d'une éloquence céleste. Aussi il ne faut pas s'étonner qu'on lui ait décerné le glorieux titre d'*Apôtre de Marie*. Mais il est deux grandes pensées par lesquelles Martin Gutierrez trouva le secret d'éterniser son zèle pour la Vierge, et qu'il est de la justice de faire connaître dans cette biographie.

De concert avec le P. Balthasar Alvarez, ce guide par excellence de sainte Térèse, il engagea le célèbre Suarez à prouver par des arguments théologiques la thèse sur la très sainte Vierge qu'énonçait du haut des chaires chrétiennes le saint apôtre de l'Andalousie, le P. maître Jean d'Avila. Cédant sans peine au conseil et à l'invitation de ces deux grands serviteurs de Dieu, Suarez non seulement démontra que la sainteté de la Vierge conçue sans tache surpassait celle de tous les élus et de tous les esprits célestes réunis, mais il traita avec non moins de succès de chacune des grandeurs et des excellences de la Mère de Dieu. Cette œuvre théologique est la plus belle couronne que le génie ait jamais placée sur le front de la Vierge; ou pour mieux dire c'est ce que l'Esprit-Saint a révélé de plus haut et de plus divin sur la Mère du Verbe fait chair. Quelque ardente que fût en Martin Gutierrez la soif de glorifier la Reine du ciel, il dut être satisfait en voyant le monument élevé en son honneur par le génie de Suarez. Il dut tressaillir de joie en voyant ce sublime tableau des grandeurs de la Vierge sans tache, qui allait désormais de siècle en siècle rester exposé aux regards et à l'amour des enfants de l'Église. La Mère de Dieu, qui daignait si souvent favoriser de sa présence son fidèle serviteur, lui apparut pour le remercier de ce que par son conseil le P. François Suarez avait entrepris et exécuté un tel ouvrage à sa gloire.

Le second monument par lequel Martin Gutierrez éternise son zèle pour la Vierge, est la fondation d'un monastère de Notre-Dame du Mont-Carmel à Salamanque. Il connaît Térèse et ses filles, il sait la mission apostolique du Carmel, il voit dans l'Église de Dieu ces vierges magnanimes soutenant par leurs prières, leur immolation, les cris puissants de leur chasont moins nombreux. Deux mots très simples : l'amour et la crainte de Dieu ! Ce sont là deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent ; ils n'ont d'affection que pour la vérité, et pour les choses qui sont dignes d'être aimées.

Qu'on ne croie pas que ces âmes, embrasées d'un véritable amour de Dieu, puissent aimer les vanités de la terre ; pas plus que les richesses, les plaisirs, les honneurs du monde ; pas plus que la dispute et l'envie. Pourquoi ? parce que leur unique ambition est de contenter Celui qu'elles aiment ; elles se meurent du désir d'être aimées de lui, et c'est vivre, pour elles, que de rechercher les moyens de lui plaire de plus en plus. Un tel amour peut-il se dérober aux regards, et se tenir caché ? non, encore une fois, c'est impossible. Voyez un saint Paul, une sainte Madeleine : l'un, trois jours à peine écoulés, paraît visiblement malade d'amour ; l'autre, dès le premier jour. Et comme leur blessure est évidente pour tous les yeux ! Il est vrai, cet amour a des degrés différents, et selon qu'il est plus ou moins fort, il se fait plus ou moins reconnaître ; mais partout où il y a un amour véritable de Dieu, que sa flamme soit grande ou petite, il révèle toujours sa présence.

Comme j'ai surtout en vue ici de prémunir les contemplatifs contre les artifices et les illusions de l'esprit de ténèbres, je dirai que chez eux cette flamme ne saurait jamais être petite. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou l'amour qui est en eux est très grand. Aussi éclate-t-il au dehors, et se manifeste-t-il de bien des manières. Il brûle avec tant de force, qu'on ne peut s'empêleur fureur; ils les chargent de fers et les entraînent dans la forteresse de Cardilhac; là ils les jettent dans un affreux cachot. Bientôt Martin Gutierrez se sent en proie aux plus cruelles souffrances. Son corps, meurtri par tant de blessures, va succomber; mais sa grande âme dominant la douleur, et pleine de l'espérance du ciel, trahit sa joie par des soupirs vers Dieu. Il ne pouvait s'empêcher de répéter de temps en temps : *Oh! qu'il est doux d'être dévoré de la soif du paradis, et de pouvoir l'étancher en buvant à souhait!* Il fait une confession de toute sa vie à l'un des Pères, et point d'autre sacrement. Le septième jour de la maladie, qui était un samedi, le martyr de Jésus-Christ sent qu'il touche au terme. Au milieu des hérétiques, il proteste d'une voix ferme qu'il meurt fils soumis et prêtre de l'Église catholique. Après cette confession, les PP. Jean Suarez et Gilles Gonzalez lui mettent en main un crucifix et un cierge, ils lui font la recommandation de l'âme, et une heure après minuit, le 21 février 1573, la parole prophétique de la sainte Vierge s'accomplissant, son serviteur bien-aimé, à l'âge de quarante-neuf ans, rendait doucement le dernier soupir, et de la prison du martyre entrait en vainqueur dans le séjour de la gloire. Ses deux compagnons donnent un libre cours à leurs larmes. Tandis que l'impossibilité de rendre les devoirs funèbres à la dépouille de leur frère vient accroître leur douleur, voilà que, vers 8 heures, une dame d'un extérieur vénérable, et pleine de majesté, après avoir traversé les gardes hérétiques, se présente et demande à Jean Suarez si quelqu'un de ses compagnons n'était pas mort, et s'il n'était pas nécessaire de l'ensevelir. Sur sa réponse affirmative, elle s'approche du défunt, déplie un linceul blanc, en enveloppe de ses propres mains le corps du martyr, et lui donne sa bénédiction. Au moment où Jean Suarez et son compagnon veulent lui exprimer leur reconnaissance, elle les salue avec bonté; et, laissant échapper un rayon de sa gloire, elle disparaît à leurs yeux. A cette vue et à la consolation dont ils se sentent inondés, les deux religieux ne doutent plus que ce ne soit la Reine du ciel elle-même qui ait voulu rendre ce dernier devoir aux restes mortels de celui qui s'était consumé toute sa vie à la faire servir et honorer. Par une nouvelle protection de la très sainte Vierge, le corps de son fidèle serviteur fut secrètement enterré par quelques fervents catholiques dans un cimetière près d'une église. Le martyr du haut du ciel ne tarde pas à faire sentir à ses frères son pouvoir auprès de Dieu. Libres de leurs chaînes par la promesse d'une rançon, ils continuent heureusement leur voyage, et arrivent à Rome, où le P. Gilles Gonzalez commence à exercer la charge d'assistant d'Espagne.

Dieu se plut à révéler la gloire de son serviteur à sainte Térèse. Elle le vit au ciel tout éclatant de lumière et décoré de l'auréole des martyrs. C'est ce qu'elle atteste elle-même dans une lettre qu'elle écrivit au P. Gilles Gonzalez à Rome.

Nous citerons ici les touchantes paroles que prononça un jour cette grande sainte sur le P. Martin Gutierrez, et que Ribera nous a conservées :

« Il y avait déjà quelques années que le P. Martin Gutierrez, de la compagnie de Jésus, homme orné de qualités éminentes et d'un zèle tout apostolique pour faire avancer les âmes dans les voies du salut, avait péri de la main des hérétiques. La Mère s'entretenant un jour avec moi à Salamanque, et le souvenir de ce saint religieux se présentant à sa mémoire, elle fut tout à coup saisie d'une inexprimable douleur, à la seule pensée que l'Église était privée d'un homme qui faisait tant de bien aux âmes. Et avec le sentiment de la douleur la plus tendre, elle me dit : *Que le Seigneur me soit en aide! Pourquoi faut-il que j'aime tant les serviteurs de Dieu, puisque leur absence jette mon âme dans une si profonde affliction!* » (Ribera, liv. IV, chap. XI.)

Trente ans après la mort du père Martin Gutierrez, le père Diego de Torrès, qui avait la plus tendre vénération pour le martyr, eut le bonheur, en passant par la France, de remporter à Valladolid les restes de ce grand serviteur de Dieu. Ils furent solennellement déposés dans l'église de la maison professe, près du maître-autel, du côté de l'évangile.

Sur le marbre qui les couvrait on grava cette inscription :

PATRI MARTINO GVTIERREZ
NATO ALMODOVAR HVIVS DOMVS
PRAEPOSITO SINGVLARI PIETATE
VIRTVTE AC DOCTRINA VIRO
IN CARCERE APVD HAERETICOS
CARDELLACI IN GALLIA NARBONIS
VITA FVNCTO ANNO M. D. LXXIII.
AETATIS XLIX. ATQVE HVC INDE
TRANSLATO ANNO M. DC. III.
AMORIS ERGO PATRES DD.

En 1811, à cause de modifications opérées dans le chœur de l'église, les restes du P. Martin Gutierrez furent exhumés, et le cercueil de plomb où ils étaient fut renfermé dans une châsse de chêne, ainsi qu'il conste par le procès-verbal authentique qui en fut dressé. C'est dans cette châsse, toujours religieusement conservée, qu'en 1858 nous avons vénéré les restes du saint martyr.

Il nous est doux aujourd'hui de consacrer ces pages à sa mémoire. Nous avons regardé comme un devoir de faire connaître au lecteur celui qui a gagné à Jésus-Christ Ribera, l'historien de sainte Térèse, et le vénérable P. Louis du Pont, si connu dans toute l'Église; celui qui fut l'ami de la séraphique Térèse, et à la prière duquel elle fonda le monastère de Salamanque; celui qui mit à Suarez la plume à la main, et lui fit léguer à l'Église un impérissable monument sur les grandeurs de la Vierge; celui enfin qui vint cueillir dans notre France la palme du martyre. Qu'il daigne agréer ce faible tribut, et nous obtenir une étincelle de son amour pour la Reine du ciel!

(Voir Nieremberg, *Claros Varones.*)

CHAPITRE XIX

SALAMANQUE

La sainte fonde ce monastère le jour de la fête de tous les saints, e 1570, et le dédie sous le titre de Saint-Joseph. — Quelque temp après, elle est mise à la tête du couvent de l'Incarnation d'Avil — Elle fait un voyage à Salamanque, et le jour de saint Miche en 1573, elle établit le monastère de ses filles dans une nouvell maison.

J'ai fait une digression bien longue ; en voici la cause Un point de la vie spirituelle sur lequel le divin Maître voulu me donner lumière par l'expérience se présente-t il à mon souvenir, j'aurais regret de ne pas en dire quel que chose ; mais peut-être m'arrivera-t-il de condamne ce qui est bien.

Prenez toujours conseil, mes filles, de ceux qui ont d la doctrine ; car c'est en suivant leurs lumières que vou trouverez le chemin de la perfection avec discrétion e vérité. Il est surtout nécessaire que les prieures, si elle veulent bien remplir leur charge, se confessent à u homme instruit ; sans cela, il leur échappera bien de méprises, qui passeront à leurs yeux pour des actes d sainteté. De plus, elles ne doivent rien négliger pour qu leurs religieuses aient également des confesseurs recommandables par leur science.

Je reprends mon récit. Nous arrivâmes à Salamanqu la veille de la fête de tous les Saints, vers midi, en l'anné 1570. A peine descendue dans l'hôtellerie, j'envoya chercher un homme de bien de cette ville, auquel j'avais recommandé de nous tenir la maison libre pour notre arrivée. Il s'appelait Nicolas Gutierrez : c'était un homme d'une rare piété. En récompense de la vie chrétienne qu'il avait toujours menée, il avait reçu de Notre-Seigneur une grâce bien précieuse : il goûtait, au milieu de grandes épreuves, une paix et une joie inaltérables; ayant perdu une très belle fortune, il se trouvait plus heureux dans la pauvreté qu'au milieu de ses anciennes richesses. Ce serviteur de Dieu travailla beaucoup à la fondation de notre monastère; il le fit de très bon cœur et avec une grande dévotion.

Dès que Nicolas Gutierrez fut venu, il m'annonça qu'il n'avait encore pu faire sortir les étudiants de notre maison; je lui exposai de quelle importance il était pour nous d'y entrer avant qu'on sût notre arrivée dans la ville, parce que je craignais toujours, comme je l'ai dit, qu'il ne s'élevât quelque obstacle. Il alla aussitôt trouver le propriétaire, et il lui fit tant d'instances, qu'à la chute du jour nous pûmes nous rendre chez nous. Ce fut le premier couvent dont je pris possession sans qu'on y mît le très Saint sacrement. Depuis peu seulement, j'avais appris que cette cérémonie n'était pas nécessaire. Je m'en applaudis d'autant plus que, dans cette circonstance, elle n'eût pu avoir lieu au moment de notre entrée dans la maison, car les étudiants, qui sans doute ne se piquent guère d'arrangement et de propreté, l'avaient laissée en tel état, qu'il fallut travailler toute la nuit pour que tout y fût décent et en ordre. Le lendemain au matin on y dit la première messe, et le monastère se trouva ainsi fondé. Je m'occupai sans retard de faire venir les religieuses que j'attendais de Medina del Campo[1].

---

[1] Ces religieuses étaient Anne de l'Incarnation, que sainte Térèse

Je vous dirai ici, mes filles, que je ne saurais me souvenir, sans avoir envie de rire, de la peur qu'eut ma compagne, la première nuit que nous passâmes seules dan notre nouveau monastère : c'était Marie du Saint-Sacrement, religieuse plus âgée que moi, et grande servant de Dieu. Elle ne pouvait s'ôter de l'esprit que quelqu'u de ces étudiants qui avaient eu tant de peine à déloge n'y fût resté caché; et, il faut en convenir, cela eût ét facile, l'édifice étant vaste, ayant beaucoup de galetas e se trouvant pour lors dans un grand désordre. Nou nous enfermâmes dans une chambre où il y avait de l paille : c'était la première chose que j'avais soin de m procurer quand j'allais fonder un monastère; au moin de cette manière nous étions sûres d'avoir un lit. Cett paille nous servit donc de couche, et, pour nous défendr du froid, nous eûmes deux couvertures empruntées. L lendemain, des religieuses de Sainte-Élisabeth, nos voisines, nous en prêtèrent d'autres pour nos compagne

---

établit prieure; Marie du Christ, qu'elle fit sous-prieure, et Hiéronym de Jésus. Nous avons donné plus haut, à la page 22, la biographi de la mère Anne de l'Incarnation. A ces trois religieuses, arrivées d Medina del Campo, vinrent se joindre trois novices de Saint-Joseph d'Avila : Anne de Jésus, que la sainte nomma maîtresse des novices Jeanne de Jésus et Marie de Saint-François.

Ces six premières religieuses du monastère de Salamanque répandirent un grand éclat dans le Carmel par leurs vertus et par la sainteté de leur vie. Mais celle à qui Dieu réservait la plus haute mission était la vénérable mère Anne de Jésus. C'est elle qui, dans les desseins du Seigneur, devait, après sainte Térèse, continuer l'œuvr des fondations, et devenir le plus grand ornement, comme la pl ferme colonne de son ordre. Après avoir établi les Carmélites déchaussées dans la capitale de l'Espagne, elle vint les établir dans l capitale de la France et dans celle des Pays-Bas.

La vénérable mère Anne de Jésus mourut en odeur de sainteté, Bruxelles, le 4 mars 1621, âgée de soixante-seize ans. La sérénissim infante Isabelle-Claire-Eugénie, de sainte mémoire, fit écrire sa vi par Manrique, général de l'ordre de Saint-Bernard.

qui allaient venir; de plus, elles nous envoyèrent quelques provisions de bouche. Elles n'ont cessé de nous faire des aumônes et de nous rendre des services tout le temps que nous avons habité près d'elles : preuve manifeste que notre proximité ne leur était point à charge, et que la crainte que nous en avions d'abord eue n'était nullement fondée.

Je reviens à la sœur Marie du Saint-Sacrement. Dès qu'elle se vit enfermée dans cette chambre, elle eut, ce semble, moins peur des étudiants; mais elle ne laissait pas à tout instant de regarder de côté et d'autre avec un air de frayeur; le démon l'augmentait sans doute, en lui représentant des périls imaginaires; par là il voulait me troubler moi-même, et, avec le mal de cœur auquel j'étais sujette, il eût suffi de peu de chose. Je demandai à la sœur pourquoi elle regardait ainsi, attendu que personne ne pouvait entrer dans l'appartement où nous étions. Elle me dit : « Voici, ma mère, la pensée qui m'occupe : Si je venais à mourir, que feriez-vous, seule ici comme vous êtes? » J'avoue que, si pareille chose fût arrivée, j'aurais été fort en peine. Je me représentai un instant quelle aurait été ma position, et j'éprouvai un sentiment de peur. Car, sans redouter les corps morts, je ne puis néanmoins me défendre, à leur aspect, d'une certaine défaillance de cœur, même lorsque je ne suis pas seule dans l'endroit où ils se trouvent. Le son redoublé des cloches (c'était, comme je l'ai dit, la veille de la fête des morts) contribuait à augmenter ces impressions de crainte. Enfin, le démon ne devait pas y être étranger : c'est un de ses artifices, quand il voit que nous ne le craignons pas, de nous inspirer des appréhensions d'enfant pour nous troubler. Cependant, après avoir un peu réfléchi, je répondis à ma compagne : « Ma sœur, quand ce que vous me dites arrivera, je verrai ce que j'aurai à faire; pour le moment, laissez-moi dormir. » Comme nous avions fort mal passé les deux nuits précédentes, le sommeil calma bientôt les frayeurs, et le lendemain, l'arrivée des autres religieuses nous en délivra entièrement.

Cette maison nous servit trois à quatre ans de monastère, sans que la ville s'en occupât beaucoup. Quant à moi, ayant reçu l'ordre de me rendre à l'Incarnation d'Avila[1], je fus obligée, contre mon gré, de me séparer de mes filles de Salamanque. Car jamais je ne voudrais abandonner une fondation sans laisser les religieuses propriétaires d'une maison tranquille et adaptée à leurs usages. De fait, c'est la conduite que j'ai toujours tenue. Voici une grâce dont j'ai à bénir Dieu dans ces fondations : c'était un inexprimable plaisir pour moi de me trouver la première au travail; j'avais soin de procurer à mes sœurs tout ce qui était nécessaire soit pour leur repos, soit pour leur soulagement, et ma sollicitude en cela s'étendait aux plus petites choses. Aussi, grande était ma joie, quand je laissais un nouveau monastère bien pourvu de tout. C'est pourquoi je ressentis très vivement ce que ces chères sœurs eurent à souffrir durant les premières années : à la vérité, ce ne fut point sous le rapport de la nourriture, j'avais soin d'y pourvoir de l'endroit où j'étais; je savais qu'éloignées comme elles l'étaient du centre de la ville, elles ne pouvaient recevoir que très peu d'aumônes. Ce qui m'affligeait, c'était de voir leur santé altérée, parce que la maison était humide et très froide; elle était d'ailleurs si vaste, qu'elles n'avaient pas les moyens de la faire réparer. Leur plus grand sacrifice était de se voir privées de la présence de Notre-Seigneur dans le saint tabernacle : privation infiniment plus sensible, quand on vit dans une si étroite clôture. Néanmoins, loin de s'attrister de leur position, elles en supportaient le côté pénible avec une si grande joie, qu'il y avait sujet d'en louer le Seigneur. Quelques-unes m'ont dit qu'il leur semblait qu'on ne pouvait sans imperfection désirer une autre demeure, et qu'il ne leur manquait, pour être au comble du bonheur, que de posséder chez elles le très saint Sacrement.

---

[1] Saint Pie V poursuivant en Espagne l'œuvre de la réforme des ordres religieux sollicitée par Philippe II, un des visiteurs apostoliques nommés par ce saint pape fut Pierre Hernandez, religieux dominicain, d'une sagesse, d'une science, d'une vertu consommées. Sa juridiction s'étendait sur l'ordre du Mont-Carmel dans les deux Castilles. Cet homme de Dieu crut que pour faire refleurir la régularité dans le couvent de l'Incarnation d'Avila, le moyen le plus efficace était d'en donner, pendant trois ans, le gouvernement à sainte Térèse. Son attente ne fut point trompée. La sainte entra en charge au mois d'octobre de l'année 1571, et secondée de saint Jean de la Croix, qu'elle avait obtenu pour confesseur des religieuses, elle renouvela en peu de temps ce monastère. Voyez au volume de sa *Vie*, pages 458 et suivantes, ce que la sainte raconte de son séjour dans le couvent de l'Incarnation d'Avila.

Témoin de tant de vertu et de tout ce qu'elles enduraient, le supérieur auquel j'étais soumise en fut touché de compassion; il me donna ordre de partir du monastère de l'Incarnation, pour me rendre auprès d'elles. Elles avaient déjà traité, avec un gentilhomme, d'une maison qui, faisant partie d'un majorat, ne pouvait être vendue sans l'autorisation du roi. Ce gentilhomme, avant de l'avoir obtenue, permettait aux religieuses d'y aller habiter, et même d'y élever les constructions nécessaires. Avant de pouvoir y entrer, elles durent dépenser plus de mille ducats. Je priai le père Julien d'Avila, qui m'accompagnait dans ces fondations, de faire avec moi e voyage de Salamanque. Nous visitâmes l'édifice pour voir ce qu'il y avait à faire; comme l'expérience m'avait nstruite, je le voyais du premier coup d'œil. Nous étions alors au mois d'août; je fis travailler avec toute l'activité possible, mais il s'en fallait de beaucoup que tout fût terminé à la Saint-Michel, époque où l'on renouvelle les loyers dans le pays. Nous devions néanmoins nous résoudre à passer dans notre nouvelle maison, parce que celui qui avait loué celle où nous étions, et que nous n'avions pas retenue pour l'année suivante, nous pressait d'en sortir. Les travaux intérieurs de l'église n'étaient pas entièrement terminés, et le gentilhomme qui nous avait vendu la maison se trouvait absent. Plusieurs personnes qui nous étaient dévouées nous blâmaient d'aller nous y établir sitôt. Mais, dans les nécessités pressantes, les conseils sont inutiles s'ils ne sont accompagnés des remèdes.

Nous y entrâmes donc la veille de Saint-Michel, un peu avant le jour. On avait déjà publié que le lendemain, fête du glorieux archange, on mettrait le très saint Sacrement dans notre église, et que l'on y prêcherait. Or, le divin Maître permit que, le jour même de notre entrée, la pluie tombât sur le soir par torrents, en sorte que nous n'eûmes pas peu de peine à transporter les choses nécessaires. La chapelle avait été nouvellement bâtie; le toit avait été fait avec si peu de soin, que la pluie le traversait presque partout. Je vous avoue, mes filles, que je me trouvai ce jour-là fort imparfaite. La cérémonie était annoncée dans le public; je ne savais quel moyen prendre pour que tout fût prêt. Je m'adressai dans ma peine à Notre-Seigneur, et je lui dis presque en me plaignant : *Mon adorable Maître, ou ne me commandez plus de m'occuper de semblables œuvres, ou portez remède à la nécessité présente*[1].

---

[1] La sainte, par un charmant artifice de son humilité, nous parle ici de son imperfection, afin de nous cacher un miracle qu'elle fit alors; car, à peine avait-elle adressé sa plainte amoureuse à Notre-Seigneur, que déjà le ciel était serein et étoilé. La vénérable mère

L'excellent Nicolas Gutierrez conservant son égalité d'esprit, comme s'il n'y avait nul contretemps, me disait avec beaucoup de douceur de n'avoir point de peine, que Dieu remédierait à tout. Cela arriva ainsi; car le jour de saint Michel, à l'heure où le monde devait venir, le soleil commença à se montrer. Je ne le pus voir sans être profondément touchée de dévotion, et je connus que ce saint homme avait incomparablement mieux fait de se confier en Notre-Seigneur, que moi de m'abandonner à ma peine.

Le concours du peuple fut grand; la musique embellit la fête; enfin, on mit le très saint Sacrement dans notre église avec beaucoup de solennité. Le monastère se trouvant dans un excellent quartier de la ville, les habitants commencèrent à le connaître, et la dévotion succéda à l'indifférence. Parmi les personnes qui nous té-

---

Anne de Jésus, témoin oculaire, rapporte ainsi ce miracle dans ses dépositions pour la canonisation de la sainte :

« Il était huit heures du soir, dit-elle; nous avions à parer trois autels, et la pluie continuait de tomber dans l'église. Ne sachant que faire, j'allai avec deux autres religieuses trouver la sainte, qui était avec Julien d'Avila et le licencié Nieto, chapelain de notre couvent d'Albe, et je lui dis fort résolument : *Vous savez l'heure qu'il est, et ce qui nous reste à faire d'ici à demain. Veuillez donc prier Dieu que la pluie cesse. — Priez-le vous-même*, me répondit-elle, un peu contrariée de la confiance que je témoignais en ses prières, *priez-le puisque cela est si pressé, et que vous vous imaginez que Dieu m'exaucera sur-le-champ.*

« Je me retirai aussitôt; mais je ne fus pas plus tôt dans la cour voisine, que je vis le ciel étoilé et si serein qu'on n'aurait pas dit qu'il eût plu depuis longtemps. Enhardie par un changement si inopiné, je retournai à la sainte, et, avec le même ton de confiance, je me permis de lui dire encore : *Il ne pleut plus ; mais Votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt ce changement de temps à Dieu.* La sainte ne répondit à ces paroles que par un aimable et gracieux sourire. » (Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, liv. II, chap. VIII.)

moignèrent le plus de dévouement, je dois mettre en première ligne la comtesse de Monte-Rey, doña Marie Pimentel[1], et une autre dame, femme du principal magistrat de cette ville.

---

1. Ici encore, sainte Térèse se garde bien de nous faire connaître la cause de ce dévouement cordial de doña Marie Pimentel. Mais ce que son humilité eût voulu dérober à notre connaissance nous a été fidèlement rapporté par les historiens de sa vie; voici en quels termes :

« La sainte, après avoir fondé le monastère d'Albe, retourna à Salamanque, où sa présence était nécessaire pour y consolider l'établissement naissant des carmélites. En arrivant dans cette ville, elle descendit chez le comte Monte-Rey, qui désirait de la posséder quelques jours, et qui en avait obtenu la permission du provincial des Carmes. Le séjour qu'elle fit chez ce seigneur fut marqué par deux guérisons miraculeuses. La première sur une femme de la maison qui était malade d'une fièvre pourprée, et abandonnée des médecins. Le comte et la comtesse lui portaient grand intérêt, parce qu'elle était l'épouse du gouverneur de leurs enfants; ils prièrent Térèse de la voir. La sainte, en l'abordant, lui mit les mains sur la tête, et à l'instant la malade, se réveillant comme en sursaut, demanda qui l'avait touchée, et assura qu'elle était guérie. Confuse que Dieu se fût servi d'elle pour un miracle si évident, Térèse voulut imposer silence à la miraculée et faire croire à ceux qui étaient présents que la malade était en délire: mais l'agilité avec laquelle cette femme se leva de son lit, et les démonstrations de reconnaissance qu'elle faisait à celle qui venait de la retirer des portes du tombeau, confirmèrent la vérité du miracle. La seconde guérison fut opérée sur une petite fille du comte et de la comtesse. Cette enfant chérie était à l'extrémité, et ses parents, consternés de la perdre, avaient prié Térèse de demander à Dieu de la leur conserver. La sainte se rendit à leurs désirs, et, pendant qu'elle priait, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent et lui dirent que sa prière était exaucée; mais qu'en reconnaissance de ce miracle il serait agréable à Dieu que la miraculée portât pendant un an l'habit de Saint-Dominique. Térèse, sentant qu'elle ne pouvait parler de ce dernier article, sans parler en même temps de la vision dont elle venait d'être favorisée, confia l'un et l'autre au P. Bañez, qui se chargea de parler à sa place au comte et à la comtesse. L'enfant porta pendant un an l'habit de Saint-Dominique, et, dans la suite, s'étant mariée au comte d'Olivarez, elle

La joie que nous avions de posséder le très saint Sacrement allait bientôt être modérée. Le lendemain même arriva le gentilhomme qui nous avait vendu le local que nous occupions; il était de si mauvaise humeur, que je ne savais comment traiter avec lui. Il ne voulait entendre aucune raison; j'avais beau lui représenter que nous avions satisfait à tous nos engagements, c'était en vain. Quelques personnes lui parlèrent, il s'adoucit un peu, mais ce ne fut pas pour longtemps. Je lui déclarai alors que j'étais prête à sortir de sa maison; mais cela ne le satisfaisait point. Il voulait la vendre, et en avoir tout le prix comptant, malgré que nous fussions convenus de ne donner qu'un acompte, et que cet acompte fût déjà déposé entre les mains de la personne qu'il nous avait désignée lui-même. Sa femme, du chef de laquelle cette maison venait, ne s'était déterminée à l'aliéner que pour pouvoir, avec le prix, marier ses deux filles. De tout cela il est résulté qu'après plus de trois ans le contrat de vente n'est pas encore conclu, en sorte que j'ignore si nous y resterons à l'avenir[1]. Ce que je sais, c'est que parmi les monastères de la règle primitive que Notre-Seigneur a fondés dans ces derniers temps, il n'en est aucun où les religieuses aient eu tant à souffrir. Mais, par la miséricorde de Dieu, elles sont si vertueuses, qu'elles supportent tout avec allégresse. Je prie sa divine Majesté d'accroître en elles de tels senti-

---

en eut le fameux duc de ce nom, qui, sans doute en considération du miracle que la sainte avait obtenu en faveur de sa mère, fit tant de bien aux Carmes et aux Carmélites de la Réforme. »

[1] Après la mort de sainte Térèse, les Carmélites, ne pouvant s'arranger avec ce gentilhomme, furent forcées d'abandonner sa maison; elles s'établirent dans un autre quartier, où elles furent enfin tranquilles. Dieu n'a cessé jusqu'à ce jour de bénir ce saint monastère.

ments. Il importe peu qu'une habitation soit commode ou incommode; nous devons même nous réjouir de nous trouver dans une maison dont on peut nous expulser, en nous rappelant que le Maître du monde n'en possédait pas une ici-bas. Il nous est arrivé assez souvent, comme on le voit par le récit de ces fondations, d'habiter sous un toit qui ne nous appartenait pas, et jamais, je puis le dire avec vérité, je n'ai vu une de mes sœurs en témoigner de la peine. Je supplie le divin Maître, au nom de son infinie bonté et de sa miséricorde, que les demeures éternelles ne nous manquent pas au sortir de cette vie. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

NOTICE

SUR ISABELLE DES ANGES

Il est juste de faire connaître la première fleur que le monastère de Salamanque donna au ciel : c'était Isabelle des Anges.

Née à Medina del Campo de parents riches et vertueux, elle garda dès sa plus tendre enfance à l'Époux des vierges une inviolable fidélité. Son âme, éprise de bonne heure de l'amour des biens éternels, méprisa les vaines espérances du siècle. A peine entrée dans les belles années de la jeunesse, elle se consacra à Jésus-Christ, dans le monastère de Medina del Campo. Peu de temps après, elle passa, par ordre de sainte Térèse, à celui de Salamanque. Là, elle eut le bonheur d'avoir pour maîtresse des novices la vénérable mère Anne de Jésus. Ce qui distingua Isabelle des Anges fut une humilité admirable jointe au plus ardent désir de plaire à Dieu. Comptant pour rien tout ce qu'elle faisait pour son service, elle se réputait indigne de recevoir de lui la moindre consolation, soit intérieure soit extérieure. Elle fuyait tout ce qui eût pu lui causer quelque joie et s'estimait trop heureuse de partager la croix de son Époux. Elle disait : « Je crains que Dieu ne me console en cette vie, je ne mérite pas ses consolations. »

Isabelle des Anges était déjà atteinte de la maladie qui devait terminer ses jours, lorsque sainte Térèse partit de Salamanque pour Ségovie, au commencement du mois de mars 1574. Elle endura jusqu'au mois d'août de grandes souffrances de corps et d'âme; Dieu, qui voulait achever de la purifier dans cette vie, la fit passer par le creuset des peines intérieures, des craintes, des scrupules. Les douleurs du corps, les angoisses de l'âme étaient comme un double feu qui la consumait. Rien n'égalait l'agonie à laquelle elle était en proie, si ce n'est son invincible patience et sa soif de souffrir. Son visage flétri et défiguré conservait néanmoins l'expression d'une paix céleste. Le matin de la fête de saint Barthélemy, son affliction intérieure et ses douleurs corporelles devinrent plus intenses que jamais. Les religieuses avaient le cœur navré de la voir en cet état; elles lui prodiguaient leurs soins, et ne la quittèrent que pour aller entendre la messe. Mais Dieu, qui ne crucifiait ainsi cette bien-aimée que pour l'élever plus haut dans sa gloire, voulut couronner une si magnanime fidélité par une faveur miraculeuse. De retour de la messe, les religieuses trouvèrent Isabelle des Anges toute changée : plus de douleurs, ses yeux brillaient du plus vif éclat, l'allégresse était peinte sur ses traits, et son âme dilatée savourait les plus pures délices de la confiance. La prieure, charmée de la voir ainsi, lui demanda la cause d'un si heureux changement : « *C'est,* dit-elle, *que je touche au terme de mes souffrances, et* « *que je jouirai aujourd'hui du Bien après lequel j'ai tant sou-* « *piré.* — Eh! qui vous l'a dit? lui répliqua la mère supé- « rieure. — *Celle*, repartit-elle, *qui peut le savoir;* » et elle ne s'expliqua pas davantage. Quelques moments après, la vénérable mère Anne de Jésus, maîtresse des novices, qui était restée seule avec elle, l'interrogea de nouveau. Elle m'assura alors, dit la vénérable mère Anne de Jésus, dont nous citons le témoignage, que pendant la messe notre sainte mère avait été avec elle, lui avait d'abord donné sa bénédiction, l'avai consolée avec tendresse, et, approchant ses mains de son visage, lui avait dit : *Ma fille, ne soyez pas si simple que de vou arrêter à ces craintes; ayez plutôt une très grande confiance e ce que l'Époux de votre âme a fait et souffert pour vous; Die vous réserve une grande gloire, et croyez qu'aujourd'hui mêm vous en jouirez.* Elle passa toute la journée dans une paix e une joie qui étaient un véritable avant-goût du ciel. Sur le onze heures du soir, après matines, nous nous hâtâmes d nous rendre toutes auprès d'elle, et nous vîmes que ce qu'ell avait dit allait s'accomplir, car elle touchait à son dernie moment. Lui mettant aussitôt en main le cierge et le crucifix, nous commençâmes à dire *Jésus!* et à réciter le *Credo*. Elle le récita avec nous, prononçant distinctement chaque article, et en achevant la dernière parole, *æternam*, elle expira et s'en alla prendre possession de cette bienheureuse vie. Dieu voulut nous donner un gage de la félicité dont elle jouissait, car à l'instant même son corps brilla d'une splendeur surnaturelle et d'une beauté visiblement descendue du ciel. Comme les funérailles furent publiques, et que le corps fut exposé dans l'église, toute la ville put admirer le prodige, et être témoin avec nous de la gloire que Dieu avait répandue sur les restes mortels de sa fidèle servante.

« On s'informa de ce que sainte Térèse faisait à Ségovie pendant qu'elle se trouvait à Salamanque auprès de la sœur Isabelle des Anges, et l'on sut qu'elle avait été durant une heure dans une profonde extase d'où l'on avait tenté par deux fois de la faire sortir. Le même jour, la sainte avait aussi écrit à la prieure de Salamanque sur deux points qu'elle n'aurait pu savoir si elle n'avait été présente au monastère. Enfin un an après, lorsqu'elle m'envoya chercher pour être prieure de Veas, je la questionnai sur ce fait, et comme elle m'aimait beaucoup, elle me dit *qu'il était vrai*. Je lui demandai encore si elle avait dit à la sœur Isabelle des Anges que Dieu lui avait préparé une grande gloire : elle me l'assura et m'ajouta *que Dieu lui avait montré sa place dans le ciel, et qu'en cinq années de religion cette sœur avait autant mérité que d'autres en cinquante d'une vie très régulière.* »

Ce fait avec ses circonstances a été attesté par la vénérable mère Anne de Jésus dans les informations juridiques pour la canonisation de sainte Térèse. (Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus*, liv. II, chap. IX.)

CHAPITRE XX

ALBE DE TORMEZ

Ce monastère est fondé le jour de la conversion de saint Paul, en 1571, et dédié sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. — Piété éminente de François Vélasquez et de Térèse Laiz, sa femme, qui en furent les fondateurs.

Il n'y avait pas encore deux mois que j'avais, le jour de la fête de tous les saints, pris possession de la maison de Salamanque, lorsque l'intendant du duc d'Albe et sa femme me firent prier, avec les plus vives instances, d'aller fonder un monastère dans cette ville[1]. Je n'en avais pas grande envie, parce que, dans un endroit aussi peu considérable, il eût fallu des revenus, et j'aurais désiré qu'aucune de nos maisons n'en possédât. Mais le père Dominique Bañez, mon confesseur, dont j'ai parlé au commencement de cet ouvrage, et qui se trouvait alors à Salamanque, me reprit, et me dit que puisque le concile permettait d'avoir des rentes, je ne devais pas pour ce sujet refuser de fonder un monastère; il ajouta que je n'entendais pas la question, et que les revenus n'empêchaient nullement les religieuses d'être pauvres et très parfaites.

---

[1] Les personnes qui firent ces instances auprès de la sainte, furent Jeanne de Ahumada, sa sœur, et Jean de Ovalle, son beau-frère.

Avant de raconter les détails de l'établissement de ce monastère, qui fut dédié sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame, je veux en faire connaître la fondatrice et dire comment Notre-Seigneur lui accorda la grâce d'exécuter son pieux dessein. Elle s'appelait Térèse Laiz : son père et sa mère tiraient leur origine d'une très ancienne noblesse; mais n'étant pas assez riches pour soutenir la dignité de leur naissance dans une ville, ils demeuraient dans le village de Tordillos, situé à deux lieues d'Albe. Je ne saurais voir, je l'avoue, sans compassion, la vanité du siècle portée à un tel excès : plutôt que de s'abaisser le moins du monde dans ce qu'on appelle le point d'honneur, on aime mieux se retirer ainsi en de petits endroits, où l'on est privé d'instructions chrétiennes et de tant d'autres secours qui peuvent contribuer si puissamment au salut. Ce gentilhomme et sa femme, ayant déjà quatre filles quand Térèse vint au monde, ne purent voir sa naissance sans en éprouver un très sensible déplaisir. On ne saurait trop déplorer cette aveugle témérité des mortels. Ignorant ce qui leur est le plus avantageux, parce que les jugements de Dieu leur sont entièrement inconnus; ne sachant pas les grands biens qui peuvent leur arriver des filles, et les grands maux dont des fils peuvent être pour eux la source, ils semblent cependant vouloir faire la loi à Celui qui sait tout, à Celui qui crée les enfants qu'il leur donne. Insensés, ils s'affligent sans mesure de ce qui devrait les faire tressaillir de joie. Leur foi est endormie, et ils oublient que Dieu réglant tout, ils devraient s'abandonner à sa conduite. Mais si c'est un lamentable aveuglement de ne vouloir pas se confier à sa sagesse, c'est aussi une étrange ignorance de ne pas comprendre l'inutilité de ces sortes de peines. O mon Dieu ! que nous jugerons différemment ces aveugles prétentions du monde, le jour où nous sera manifestée la vérité de toutes choses! Combien de père se verront précipiter en enfer pour avoir eu des fils, e combien de mères se verront au ciel par le moyen d leurs filles!

Je reviens à notre petite Térèse : ses parents la firen baptiser par un prêtre aussitôt qu'elle fut née, et un te empressement mérite des éloges; mais bientôt, se laissant dominer par le regret d'avoir une fille de plus, a troisième jour de sa naissance, ils l'abandonnèrent seul depuis le matin jusqu'au soir, se mettant fort peu en pein de sa vie. Nul dans cet intervalle n'alla la visiter. Un femme chargée du soin de l'enfant, arrivant alors, e sachant ce qui s'était passé, accourut promptement ver elle pour voir si elle était morte; elle fut suivie de quelques autres personnes qui étaient venues visiter la mère et qui furent ainsi témoins de ce que je vais dire. Cette femme, fondant en larmes, prit la petite entre ses bras et lui dit : « Eh quoi! ma fille, n'êtes-vous pas chrétienne? » donnant à entendre par là qu'on l'avait traitée avec cruauté. L'enfant, levant alors la tête, répondit : « Oui, je le suis. » Et ce fut la seule parole qu'elle prononça jusqu'au temps ordinaire où les enfants ont coutume de parler. Tous ceux qui venaient de l'entendre en demeurèrent saisis d'étonnement : dès ce jour, sa mère commença à l'aimer et à lui prodiguer les plus tendres soins. Elle disait souvent qu'elle désirait vivre jusqu'à ce qu'elle pût voir ce que Dieu ferait de cette enfant. Elle l'éleva fort chrétiennement avec ses sœurs, et les instruisit toutes, avec un grand zèle, de ce qui pouvait les porter à la vertu.

Dès que la jeune Térèse eut atteint l'âge, ses parents voulurent la marier : elle refusa d'abord, parce qu'elle n'en avait pas le désir; mais ses parents lui ayant dit qu'elle était demandée par François Vélasquez, elle ne 'eût pas plus tôt entendu nommer qu'elle se détermina l'épouser, sans néanmoins l'avoir jamais vu. Notre-Sei-neur le permit ainsi, afin qu'elle pût, de concert avec ın mari si chrétien, accomplir une aussi sainte œuvre ue la fondation d'un monastère. François Vélasquez tait un homme très vertueux, et il possédait des riches-es considérables; il eut tant d'amour pour sa pieuse pouse, qu'il chercha constamment à lui faire plaisir en out; il avait raison de se conduire de la sorte, car il rouvait en elle au plus haut degré toutes les qualités que on peut désirer dans une femme. Elle conduisait sa ıaison avec une rare intelligence; de plus, elle joignait une bonté charmante une vertu très ferme. En voici ne preuve : son mari, qui était d'Albe, l'ayant conduite ans cette ville, un jeune gentilhomme fut logé chez elle ar ordre des officiers du duc. Dès ce moment, le séjour e sa maison lui devint insupportable. Jeune encore et 'un extérieur agréable, elle vit qu'elle serait exposée; t s'apercevant que le démon commençait à travailler esprit de ce gentilhomme, elle résolut de se soustraire u danger. Ainsi, sans rien dire du motif de sa demande, lle pria son mari de choisir pour leur séjour un autre ndroit que la ville d'Albe. Il se rendit à sa prière et la onduisit à Salamanque. Là, ils vivaient très contents; ils vaient en abondance les biens de ce monde, car, outre on riche patrimoine, François Vélasquez possédait dans ette ville une charge qui l'entourait de beaucoup de onsidération. Ils n'avaient qu'une peine, elle venait de que Notre-Seigneur ne leur donnait point d'enfant. our en obtenir, cette vertueuse femme pratiquait de andes dévotions, et adressait au ciel de ferventes ières. Donner le jour à des enfants qui, après sa mort, ussent louer Dieu, était la supplication qu'elle adressait ns cesse à sa divine bonté. Il en coûtait à son cœur de ne pouvoir, après son dernier soupir, revivre dans des enfants chrétiens et offrir encore par eux au Seigneur un tribut de bénédictions et de louanges. Jamais, comme elle me l'a affirmé, ses vœux et ses prières ne tendirent qu'à ce but. Je connais trop son éminente piété et sa vertu, pour douter de la vérité de ses paroles. Je vois en elle un tel désir de plaire sans cesse à Dieu, une vie si admirablement réglée et tant de bonnes œuvres, que je ne puis m'empêcher d'en bénir très souvent Notre-Seigneur.

Il y avait déjà plusieurs années qu'elle nourrissait ce désir dans son cœur; elle n'avait cessé de se recommander à saint André, que l'on invoque particulièrement en pareille circonstance; elle avait eu recours à plusieurs autres dévotions, et ses vœux n'étaient point exaucés. Une nuit, étant couchée, elle entendit une voix qui lui dit : « Ne désire point des enfants, tu te damnerais. » Ces paroles la remplirent d'étonnement et de frayeur, mais ne purent la faire renoncer à son désir; elle le trouvait si légitime, qu'elle ne concevait pas qu'il pût être cause de sa damnation. Ainsi elle continuait toujours de demander à Dieu des enfants, et à prendre saint André pour intercesseur. Un jour, sans qu'elle puisse dire si elle était endormie ou éveillée, elle eut une vision, dont les heureux effets prouvèrent la vérité. Il lui sembla que du haut du balcon d'une maison où elle était, elle apercevait au-dessous d'elle un puits au milieu d'une cour, et non loin un pré couvert de fleurs blanches d'une beauté merveilleuse. Saint André lui apparut auprès de ce puits, avec un visage si vénérable et si beau, qu'elle ne pouvait se lasser de le regarder; il lui dit : « Voilà bien d'autres enfants que ceux que tu désires. » Cette vision, qui fut de courte durée, lui donna tant de consolation et de joie qu'elle aurait souhaité n'en détacher jamais les yeux.

Elle entendit clairement, sans que personne le lui dît, que ce saint qui venait de lui apparaître était saint André, et que la volonté de Dieu était qu'elle fondât un monastère.

Les caractères de cette vision démontrent qu'elle fut à la fois intellectuelle et visible aux yeux de l'âme et qu'elle ne put être ni un jeu de l'imagination ni un artifice de l'esprit de ténèbres. La preuve qu'elle ne fut pas un jeu de l'imagination, c'est que cette dame, perdant tout à coup le désir d'avoir des enfants, cessa dès ce jour d'en demander au Seigneur; d'un autre côté, elle resta si intimement convaincue que Dieu voulait d'elle cette fondation, que dès lors elle commença à songer aux moyens de l'exécuter. Ce qui prouve maintenant que cette vision n'eut pas le démon pour auteur, ce sont ses salutaires effets, car jamais d'abord l'action de cet esprit ne peut produire un bien; en second lieu, c'est la fondation même, déjà réalisée, d'un monastère où Dieu est très fidèlement servi; en troisième lieu, c'est l'époque de la vision : elle précéda de plus de six ans l'établissement du monastère; or, le démon ne peut pas connaître les choses à venir.

Cette dame, conservant un saint effroi de cette vision, dit à son mari que, puisqu'il ne plaisait pas à Dieu de leur donner des enfants, elle croyait qu'ils ne pouvaient mieux faire que de fonder un monastère de religieuses. La grande piété de celui-ci et son amour pour sa femme lui firent accueillir avec joie sa proposition. Ils commencèrent donc à délibérer sur le choix du lieu. Térèse Laiz eût désiré que ce fût dans son pays natal; mais son mari lui fit voir qu'il s'y rencontrait des obstacles invincibles.

Tandis que François Vélasquez était occupé de ce pieux dessein, la duchesse d'Albe lui offrit l'intendance de ses biens. Cette charge devait lui rapporter moins de revenus que celle de Salamanque; il l'accepta néanmoins, et se disposa à partir. A la première nouvelle d'un tel dessein, sa femme en éprouva un très sensible déplaisir. Elle avait en horreur, comme je l'ai dit plus haut, le séjour d'Albe, et elle se trouvait mieux sous tous les rapports à Salamanque. François Vélasquez parvint néanmoins à diminuer ses répugnances, en l'assurant que, dans la maison qu'il venait d'acheter à Albe, on ne logerait plus personne, et qu'ainsi elle pouvait venir l'habiter sans crainte. Térèse Laiz partit, mais non sans regret : rendue à Albe, elle sentit croître sa peine à l'aspect de cette maison; elle était vaste et dans un site avantageux, il est vrai, mais elle manquait d'appartements commodes. Elle y passa donc mal la première nuit; mais quelles ne furent pas sa surprise et sa joie le lendemain matin, lorsque, entrant dans la cour, elle reconnut ce puits auprès duquel saint André lui était apparu et trouva que ce lieu était celui qui lui avait été montré dans la vision! A la vérité, elle ne vit alors ni le saint, ni le pré, ni les fleurs, mais tout cela était resté admirablement peint dans sa mémoire. Dès ce moment, sa résolution fut prise de bâtir dans cet endroit le monastère; et ayant, de concert avec son mari, acheté quelques maisons voisines de la sienne, elle se trouva en possession d'un local très convenable. Mais de quel ordre seraient les religieuses? C'était là sa grande sollicitude; elle souhaitait qu'elles fussent en petit nombre, et dans une clôture très étroite. Elle consulta sur ce sujet deux religieux de différents ordres; ils avaient l'un et l'autre de la vertu et de la science. Malgré cela, ils lui conseillèrent de faire d'autres bonnes œuvres, parce que, disaient-ils, la plupart des religieuses étaient mécontentes de leur état; ils ajoutèrent d'autres raisons que le démon leur inspira sans doute, afin de faire échouer un dessein si contraire à ses intérêts. Cet esprit de mensonge persuada à Térèse Laiz que les raisons qu'on lui donnait étaient très solides. La crainte et le trouble s'emparèrent de son âme; elle résolut de renoncer à son entreprise, et le déclara à son mari. Celui-ci, voyant qu'un dessein où ils s'étaient uniquement proposé la gloire de Dieu était condamné par des hommes d'un tel mérite, fut également d'avis de l'abandonner. Voici ce qui se présenta alors à leur esprit. Térèse Laiz avait un neveu, qui était jeune, plein de vertu, et qu'elle aimait beaucoup; ils formèrent le projet de le marier avec une nièce de François Vélasquez, de leur donner la plus grande partie de leurs biens, et d'employer le reste en des charités. Ce projet leur souriant beaucoup, ils étaient résolus de l'exécuter. Mais Dieu en avait ordonné autrement. Quinze jours ne s'étaient pas encore écoulés que ce neveu fut saisi d'une maladie si violente, qu'au bout de très peu de temps Notre-Seigneur l'appela à lui. Cette dame, intimement convaincue que la cause de cette mort était son infidélité à accomplir les volontés d'en haut, en demeura saisie d'une crainte très vive. La punition infligée au prophète Jonas pour avoir désobéi à Dieu se présenta à son souvenir et lui fit envisager comme un châtiment de sa faute la fin prématurée de ce jeune parent qui lui était si cher. Dès ce jour, ni elle ni son mari n'hésitèrent plus sur la fondation d'un monastère, quoi qu'on pût leur dire pour les en détourner; mais ils ne savaient comment en venir à l'exécution. D'un côté, Dieu mettait, ce semble, dans l'esprit de cette vertueuse femme une idée de ce qu'elle a fait depuis; mais, d'un autre côté, ceux à qui elle en parlait, et en particulier son confesseur, religieux de Saint-François, homme savant et fort considéré dans son ordre, regardant la réalisation d'une pareille idée comme chimérique, ne faisaient qu'en rire; ce qui la laissait dans une grande désolation.

Les choses étaient en ces termes, lorsque ce religieux entendit parler, dans une ville où il avait été obligé de se rendre, de ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel que l'on fondait alors. Il prit une exacte connaissance de notre ordre, et, de retour à Albe, il annonça à cette dame qu'il avait trouvé ce qu'elle cherchait; qu'ainsi elle pourrait fonder un couvent selon son désir. Il ajouta qu'elle devait faire en sorte d'en traiter avec moi. Sur cet avis, elle vint me trouver. Nous eûmes beaucoup de peine à convenir des conditions. J'exigeais que ce monastère, comme tous ceux que je fondais avec des revenus, pût fournir aux religieuses tout ce qui leur est nécessaire pour le vêtement, le vivre, et en particulier pour bien soigner les malades, sans qu'elles eussent besoin d'avoir recours à leurs parents ou à d'autres personnes : je sais trop par expérience les nombreux inconvénients qui en résultent. Quant aux monastères qui doivent vivre d'aumônes, je suis toujours prête à les fonder, et en grand nombre; ni le cœur ni la confiance ne me manquent, certaine, comme je le suis, que Dieu les prendra à sa charge. Mais tout me manque, lorsqu'il est question de monastères rentés, surtout si les revenus doivent être modiques, et je préfère de ne les point fonder. Nous finîmes cependant par demeurer d'accord sur tous les points. Térèse Laiz et François Vélasquez assignèrent un fonds convenable pour l'entretien du monastère. Ce n'est pas tout : nous laissant leur propre maison, ils allèrent habiter dans une autre qui n'était pas en trop bon état, acte de délicatesse dont je leur garderai une éternelle reconnaissance.

Le saint Sacrement fut mis dans la chapelle de notre monastère, et la fondation d'Albe de Tormez se trouva ainsi achevée, à l'honneur et à la gloire de Dieu, le jour de la conversion de saint Paul, en l'année 1571. Notre-Seigneur est, selon moi, très bien servi dans cette maison; je conjure sa divine Majesté d'y maintenir toujours la ferveur de ces premiers commencements.

J'avais commencé à rapporter certaines particularités de quelques-unes des religieuses de nos monastères; je pensais qu'elles ne seraient plus en vie, lorsque mon écrit verrait le jour; d'ailleurs, une pareille lecture me semblait très propre à exciter celles qui leur succéderont à imiter de si bons exemples. Mais, depuis, j'ai fait réflexion que d'autres pourront s'acquitter mieux que moi de cette tâche et entrer dans plus de détails. Ils seront, du moins, libres d'une crainte qui m'a toujours poursuivie : c'était que l'on ne vînt à supposer que j'avais quelque part aux actions édifiantes que je raconterais. Pour cette raison, j'ai passé sous silence bien des choses surnaturelles regardées comme miraculeuses par tous ceux qui les ont vues ou apprises. Je me suis également abstenue de parler d'un grand nombre de faveurs extraordinaires, visiblement accordées par le divin Maître aux prières de ses fidèles épouses.

Peut-être m'est-il arrivé de me tromper en ce qui regarde le temps de ces fondations; je fais pourtant tout ce que je puis pour m'en souvenir; mais cela est peu important; on pourra le rectifier, et la différence des dates ne sera pas grande.

Le monastère d'Albe de Tormez devait être privilégié entre tous les autres. Dieu lui réserva la gloire d'être témoin des derniers moments de sainte Térèse et de posséder les restes mortels de cette immortelle épouse de Jésus-Christ. La dernière translation de ses précieuses reliques eut lieu en 1760, le 15 octobre, jour de sa fête. Ce corps virginal, toujours flexible, et exhalant un suave parfum, fut mis dans une châsse d'argent, et la châsse dans un tombeau de jaspe construit dans le mur même du maître-autel, à trente pieds environ au-dessus du niveau de la nef de l'église. La tête de la sainte est du côté de l'évangile; elle a à sa droite, à quelques pieds au-dessous d'elle, le tabernacle du maître-autel. Placée à cette hauteur dans ce superbe tombeau, la séraphique Térèse est comme une resplendissante couronne que Jésus-Christ se plaît à montrer au monde.

Le chœur des religieuses est situé derrière le mur latéral de l'église du côté de l'évangile. Comme il se trouve de niveau avec le sanctuaire, lequel est élevé de plusieurs degrés au-dessus de la nef, les religieuses n'ont qu'à écarter le voile de la grille pour avoir vue sur l'autel et sur le tombeau.

Nous avons dit, à la page 625 du premier volume, que dans l'intérieur du monastère, contre le grand mur du maître-autel, se trouvent au-dessus l'un de l'autre deux oratoires de mêmes proportions, décorés avec une rare magnificence. Les religieuses peuvent, en se rendant à l'oratoire supérieur, aller s'agenouiller quand il leur plaît devant le tombeau de la sainte réformatrice du Carmel, baiser le marbre qui la couvre, poser leur tête au-dessus de la tête de leur mère bien-aimée, étendre en quelque sorte leurs mains jusqu'à elle, l'éveiller dans le vivant sommeil de sa gloire et la forcer à être attentive à leurs prières. Souvent, en effet, avec une liberté et une confiance filiales, elles frappent du doigt au tombeau, interpellant la sainte par ces paroles : *Madre, oies? Mère, entends-tu?* Puis viennent les requêtes, les supplications, les demandes, l'exposition des besoins de l'âme; puis les paroles et les protestations de tendresse filiale, les remerciements et les actions de grâces; enfin les joies, les jubilations et un renouvellement d'ardeur pour servir le divin Époux.

En descendant à l'oratoire inférieur, les trop heureuses carmélites d'Albe de Tormez peuvent encore, au gré de leur dévotion, vénérer l'insigne relique du bras gauche, séparé du corps de la sainte, et enfermé dans un cristal transparent. Dans ce même oratoire, elles possèdent la relique précieuse et chère par excellence, le cœur de leur séraphique mère. Il leur est donné de le voir à travers le cristal qui l'environne, de respirer le suave parfum qui s'en exhale, de lui donner tous les témoignages de respect et d'amour, de le poser quelques instants sur leur cœur, de l'élever entre elles et le ciel, de le présenter à Dieu comme une offrande d'agréable odeur, de demander non seulement quelques étincelles du bel incendie qui le consuma, mais encore la grâce de partager un jour avec lui les éternels transports et les inénarrables douceurs du divin amour.

Outre ces deux oratoires, il existe dans le monastère d'Albe de Tormez un autre sanctuaire riche des plus touchants souvenirs : c'est la cellule où sainte Térèse termina son pèlerinage. Cette humble cellule, dotée de tant de gloire, se trouve au rez-de-chaussée. La piété filiale a tenu à la conserver telle qu'elle était au moment de la mort de la sainte. Ce sont les mêmes murs, la même petite fenêtre, la même porte; mais en lui laissant les mêmes proportions, on l'a embellie par des tableaux et des ornements dignes d'un tel sanctuaire. Consacrée d'abord par les derniers moments de la sainte, cette cellule reçut de nouveau, de 1750 à 1760, le précieux dépôt de son corps enfermé dans une châsse, pendant que la pieuse munificence de Ferdinand VI et de son épouse faisait préparer le tombeau actuel, construire les deux oratoires et donner à tout ce religieux édifice la forme qu'il a aujourd'hui. La virginale dépouille de la sainte a laissé sa céleste odeur dans cette bienheureuse cellule. Les religieuses vont souvent la visiter; elles aiment à se recueillir dans ce sanctuaire, témoin d'une des plus belles morts qui aient réjoui l'Église. Cette scène sublime est encore sous leurs yeux : elles contemplent Térèse sur sa pauvre mais triomphale couche, le front ceint d'un diadème de lumière; elles l'entendent encore proférer ces paroles : *Enfin, Seigneur, je meurs fille de l'Église catholique!* Elles la voient succomber à un dernier assaut que lui livre son amour, et, brisant ses chaînes, prendre son essor vers le ciel sous la forme d'une colombe.

Tels sont les privilèges des carmélites d'Albe de Tormez. Dans ce fortuné monastère, elles sont, durant les jours de leur exil, comme dans le portique même de la Jérusalem céleste : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.* (Ps. cxxi.)

La perle des vierges qui entrèrent dans le monastère d'Albe fut Béatrix de Ahumada, nièce de sainte Térèse, fille de Jeanne de Ahumada et de Jean de Ovalle. Elle porta dans le Carmel le nom de Béatrix de Jésus. Comme nous avons donné sa biographie au chapitre xxxiii du premier volume, nous ajouterons seulement ici qu'après une vie pleine de jours et de mérites cette grande servante de Dieu mourut en odeur de sainteté au monastère de Madrid, où son corps, au témoignage de l'annaliste du Carmel, se conserve sans corruption.

Dans une chapelle de l'église, on voit le tombeau des pieux fondateurs du monastère, Térèse Laiz et François Vélasquez, dont la sainte a éternisé la mémoire.

Jeanne de Ahumada, mère de Béatrix de Jésus, et Jean de Ovalle, son père, peuvent également être regardés comme fondateurs du monastère d'Albe de Tormez. Après lui avoir donné ce qu'ils avaient de plus cher au monde, leur fille unique, ils lui donnèrent encore tous leurs biens. Aussi, à titre de bienfaiteurs insignes, ont-ils leur tombeau dans l'église : il se trouve en face de la porte d'entrée. Sous le même monument repose le jeune Gonzalve de Ovalle, leur fils, qui, à peine âgé de cinq ans, avait été ressuscité par sainte Térèse à Avila, et qui, à l'âge de vingt-sept ans, finit ses jours à Albe de Tormez par une mort précieuse devant le Seigneur. Gonzalve fut d'abord enterré dans l'église de Saint-Pierre de cette ville, mais il fut ensuite transféré à celle du monastère fondé par la sainte, afin d'y partager le tombeau des auteurs de ses jours. Son corps est placé en travers de celui de ses saints parents; sa tête repose sur son bras droit et regarde celles de son père et de sa mère.

Voici l'inscription espagnole de ce tombeau :

INSCRIPCION DEL SEPULCHRO DE LOS HOS DE N. M. S^ta^ TERESA

Este sepulcro es de Juan Dovalte Godinez y de D^a^ Juana de Ahumada su mujer Hermana de la S^ta^ Madre Teresa de Jesus, y D^n^ Gonzalo Dovalte su hijo los cuales dejaron a este convento toda su acienda con carga de dos Misas cada semana y dos fiestas cada un ano P^a^ siempre jamas, acabose ano de 1594.

D. Gonzalo esta echado al traves de sus padres, y tiene la cavez sobre et brazo derecho mirando P^a^ sus padres.

CHAPITRE XXI

SÉGOVIE

Notre-Seigneur commande à sainte Térèse d'aller fonder un monastère à Ségovie. — La sainte obéit; concours que lui prête Anne de Ximena. — Le monastère est fondé en 1574, le jour même de saint Joseph, et dédié sous son nom. — Éloge de Julien d'Avila et d'Antoine Gaytan, compagnons de voyage de la sainte. — Après avoir mis tout en bon ordre dans le monastère de Ségovie, Térèse retourne à Avila.

J'ai déjà dit qu'après avoir fondé les monastères de Salamanque et d'Albe, et avant que le premier eût fait l'achat d'une maison, j'avais reçu ordre du père Pierre Fernandez, commissaire apostolique, d'aller, pendant trois ans, exercer la charge de prieure au couvent de l'Incarnation d'Avila; j'ai également rapporté que ce père, jugeant ma présence nécessaire à Salamanque, m'avait commandé de m'y rendre afin d'établir les religieuses dans une maison qui leur appartînt en propre. Or un jour, tandis que j'étais en oraison dans ce dernier monastère, Notre-Seigneur me dit : « Va faire une fondation à Ségovie. » Cela me parut impossible : d'abord je ne pouvais agir sans un ordre exprès du père Fernandez, et il m'avait manifesté son éloignement pour de nouvelles fondations; en outre, les trois ans que j'avais à passer comme prieure à l'Incarnation d'Avila n'étaient pas expirés. Le divin Maître ajouta alors : « Déclare ton dessein à ce père et il l'approuvera. » J'écrivis sans délai au commissaire apostolique qui se trouvait à Salamanque : je lui disais que notre très révérend père général, comme il le savait, m'avait commandé de ne refuser aucune fondation ; l'évêque et les habitants de Ségovie m'invitaient à en faire une dans leur ville ; s'il me le commandait, je me rendrais à leurs désirs ; au reste, ne lui faisant cette communication que pour la décharge de ma conscience, je me conformerais avec autant de sécurité que de joie à ce qu'il lui plairait de décider. C'étaient là à peu près les termes de ma lettre. J'ajoutai seulement que cette fondation me semblait devoir contribuer à la gloire de Dieu. Il parut bien que je disais vrai et que Notre-Seigneur voulait qu'elle se fît, puisque ce père me manda aussitôt d'y travailler ; et comme je n'avais pas oublié ce qu'il m'avait dit auparavant, j'en fus très étonnée.

Avant de partir de Salamanque, je chargeai une personne de nous louer une maison à Ségovie. Les fondations de Tolède et de Valladolid m'avaient fait voir qu'il valait mieux n'en acheter une qu'après avoir pris possession ; et cela pour plusieurs raisons, dont voici la principale : c'est qu'en partant pour une fondation, je n'avais pas un denier dans ma bourse pour faire l'achat d'une maison ; le monastère était-il une fois établi, non seulement Notre-Seigneur nous envoyait de l'argent, mais nous pouvions acheter un local dans le quartier qui était le plus à notre convenance.

Il y avait à Ségovie une dame, très grande servante de Dieu, qui m'était venue voir à Avila. Elle se nommait Anne de Ximena, et elle était veuve d'un gentilhomme qui, en qualité d'aîné de la famille, possédait un majorat. Dès sa jeunesse, elle avait toujours eu vocation pour la vie religieuse. Aussi, dès que le monastère fut fondé, elle y entra avec sa fille, modèle de piété dès ses plus tendres années. Anne de Ximena, engagée d'abord malgré elle dans les liens du siècle, ressentit une indicible joie de se voir dans l'état religieux. Je dois dire à la louange de la mère et de la fille qu'elles avaient toujours vécu dans une grande ferveur et entièrement retirées du monde.

Ce fut cette excellente dame qui nous loua la maison et qui se chargea de nous fournir tout ce dont nous avions besoin, tant pour l'église que pour le reste ; aussi, je n'eus pas grand'peine de ce côté-là. Mais afin qu'il n'y eût point de fondation où je n'eusse à souffrir, voici comment il plut au divin Maître de me traiter dans celle-ci : outre que mon âme, quand je me mis en chemin, était dans une grande sécheresse, et mon esprit dans une profonde obscurité, j'avais une fièvre assez violente, un grand dégoût, et plusieurs autres maux corporels qui me durèrent trois mois sans relâche ; enfin, pendant plus de six mois de séjour à Ségovie, je n'y eus pas un moment de santé.

Arrivée à Ségovie la veille de Saint-Joseph, je ne voulus entrer dans la ville que de nuit, et secrètement. Le lendemain, fête de ce glorieux patriarche, le très saint Sacrement fut mis dans notre église, et le monastère se trouva ainsi fondé, du consentement de l'évêque et de la ville. Il y avait longtemps, il est vrai, que le prélat m'avait donné cette permission ; mais retenue au monastère de l'Incarnation d'Avila, où je dépendais d'un autre supérieur que de notre révérend père général, je n'avais pu en profiter plus tôt : il faut ajouter qu'il ne l'avait accordée que verbalement. Un gentilhomme nommé André de Ximena, qui l'obtint pour nous, n'avait pas cru, non plus que moi, qu'il fût nécessaire de l'avoir par écrit; et en cela je me trompai. Car à peine, le matin même du jour de la fondation, le vicaire général, administrateur du diocèse en l'absence de l'évêque, en eût-il été instruit, qu'il se transporta plein de mécontentement à notre monastère. Il commença par défendre de continuer à dire la messe, et peu s'en fallut qu'il ne fît mettre en prison un père carme déchaussé qui venait de la célébrer[1]. Ce religieux était venu avec le père Julien d'Avila et un autre serviteur de Dieu, nommé Antoine Gaytan, qui m'avaient accompagnée.

Ce dernier était un gentilhomme d'Albe; Notre-Seigneur l'avait appelé à lui du milieu des vanités du siècle où il avait vécu quelques années. Dès ce moment, il foula le monde sous les pieds et il se dévoua sans réserve à toutes les œuvres où il croyait rendre à Dieu de plus grands services. La reconnaissance m'oblige de faire connaître un homme d'un tel mérite; car non seulement il nous a beaucoup assistées, mais il a beaucoup travaillé dans les autres fondations dont j'aurai à parler. S'il me fallait dire ici ses vertus, je n'aurais pas fini de sitôt. Celle qui revient le plus à mon sujet est la mortification; il la pratiquait à un si haut degré, que, pour nous servir en tout, il se donnait plus de fatigue qu'aucun des serviteurs qui venaient avec nous. C'était un homme très adonné à l'oraison et à qui Dieu faisait de grandes grâces; son abnégation était telle, qu'il se chargeait avec plaisir de tout ce qui était pénible aux autres; il s'est constamment dévoué avec un nouveau bonheur à toutes les souffrances qui se sont rencontrées dans ces fondations. Il paraissait bien que Dieu l'avait appelé à un si parfait exercice de charité. On peut dire la même chose de

---

[1] Ce père carme déchaussé n'était autre que saint Jean de la Croix lui-même.

Julien d'Avila, qui commença à nous assister dès la fondation de notre premier monastère. Notre-Seigneur voulait sans doute que, grâce à de tels compagnons de voyage, tout me réussît à souhait. Dans les chemins, ils ne s'entretenaient que de Dieu; ils instruisaient les gens qui venaient avec nous, ainsi que ceux qu'ils rencontraient. En un mot, ils s'employaient, de toutes les manières possibles, au service de sa divine Majesté.

Il est juste, mes filles, que celles d'entre vous qui liront le récit de ces fondations sachent combien nous avons d'obligations à ces deux serviteurs de Dieu, qui, sans nul intérêt personnel, ont tant travaillé à l'érection de ces monastères où vous jouissez maintenant d'une paix si profonde. Vous tâcherez de leur être utiles à votre tour, en les recommandant instamment à Notre-Seigneur dans vos oraisons; et certes vous le feriez de grand cœur, si vous saviez comme moi que de mauvaises nuits ils ont passées, que de fatigues et de souffrances ils ont endurées dans le cours de ces voyages.

Le vicaire général, en se retirant, laissa un huissier à la porte de notre église. Pourquoi le fit-il? Je l'ignore. On fut un peu effrayé de cette mesure. Pour moi, je ne m'en mis pas beaucoup en peine; mes craintes précédaient la prise de possession, mais les traverses qui la suivaient ne me touchaient guère. Je priai les parents d'une de mes compagnes, personnes des plus qualifiées de la ville, de faire savoir au vicaire général que j'avais la permission de l'évêque. Il ne l'ignorait pas, comme il me l'a lui-même avoué depuis. Son mécontentement venait de ce que l'on avait agi sans sa participation. Quant à moi, je pense que cela eût entraîné des inconvénients encore plus graves. Enfin, cédant aux instances qu'on lui fit, il consentit à nous laisser le monastère, mais il nous ôta le très saint Sacrement, et il fallut en passer par là[1]. Nous demeurâmes en cet état durant quelques mois, jusqu'à ce que nous eûmes acheté une maison, et avec elle des procès. Nous en avions déjà un avec les religieux de Saint-François à cause d'un petit local adjacent que nous avions acquis. A peine avions-nous acheté cette maison destinée à nous servir de monastère qu'il nous fallut plaider à la fois contre les religieux de la Merci et contre le chapitre, qui prétendait y avoir un droit. O Jésus, mon adorable Maître! quel déplaisir n'était-ce pas pour nous de nous trouver engagées dans tant de contestations! Quand une semblait terminée, il en renaissait une autre; pour comble d'ennui, il ne suffisait pas, pour avoir la paix, de donner ce qu'on nous demandait. Cette épreuve ainsi racontée ne semble rien; elle fut néanmoins bien pénible pour nous. Un neveu de l'évêque, chanoine de cette église et chef du chapitre, ainsi que le licencié Herrera, qui était un homme d'une grande piété, nous aidèrent de tout leur pouvoir. Enfin nous sortîmes avec de l'argent de cette première affaire. Restait encore le procès avec les religieux de la Merci; il finit dès qu'ils apprirent qu'un jour ou deux avant la fête de saint Michel nous étions allées en secret nou établir dans la nouvelle maison; car alors ils jugèren convenable de s'accorder moyennant une somme stipulé entre nous. Le plus grand embarras pour moi dans cett conjoncture était que l'exercice de ma charge de prieur à l'Incarnation allait expirer dans sept ou huit jours; fallait de toute nécessité que je fusse de retour à ce monastère avant ce terme. Grâce à la bonté de Notre-Seigneur, tout s'arrangea avant mon départ; il ne nous restait plus de différend avec personne. Deux ou trois jour après, je repris le chemin d'Avila pour me rendre a couvent de l'Incarnation. Gloire et bénédiction sans fin cet adorable Maître qui m'a toujours fait de si grande grâces! Que toutes les créatures célèbrent éternellemen ses louanges! Ainsi soit-il!

---

[1] Dès que les difficultés opposées par le vicaire général furent evées, sainte Térèse fit partir pour Pastrana Julien d'Avila et Antoine Gaytan, pour conduire toutes les carmélites de ce monastère à celui de Ségovie. Le motif de cette translation, comme on l'a vu au chapitre XVII de ce livre, était le joug intolérable que faisait peser sur es carmélites la princesse d'Éboli depuis la mort du prince Rui-Gomez, son mari, arrivée le 29 juillet 1573. La sainte ne crut pas devoir souffrir plus longtemps un pareil esclavage, et les hommes éminents qu'elle consulta furent tous de son avis. Julien d'Avila et Antoine Gaytan s'acquittèrent de cette mission délicate avec autant de zèle que de prudence. La colonie arriva le mardi ou le mercredi de la semaine sainte 1574. La sainte accueillit ses filles avec joie et nomma aussitôt prieure du monastère de Ségovie la mère Isabelle de Saint-Dominique.

Avant de quitter Ségovie pour retourner à Avila, sainte Térèse, au rapport de Ribera, voulut visiter le monastère d Sainte-Croix des dominicains, célèbre par une chapelle où l glorieux saint Dominique fit pénitence et répandit beaucou de sang. Elle entra dans la chapelle étant accompagnée d père prieur et de Diego de Yanguas auquel elle se confessai alors. S'étant approchée de l'autel pour prier, elle se prostern à terre, entra en une grande oraison pendant laquelle elle vi à son côté gauche le glorieux patriarche saint Dominique Après un certain temps, le P. Diego de Yanguas appela l sainte : elle se leva aussitôt, toute baignée de larmes qu'ell essayait de dissimuler, selon sa coutume, en pareille circonstance. Le P. Diego la confessa, dit la messe et lui donna l communion. La sainte, entrant de nouveau en oraison, vi comme auparavant saint Dominique à son côté gauche; ell lui demanda pourquoi il se mettait de ce côté-là. Le saint lu répondit : « Parce que le côté droit est la place de mon Maî tre. » Incontinent après ces paroles, elle vit à sa droite Notre-Seigneur; il resta quelques instants avec elle et lui dit avant de la priver de sa divine présence : *Réjouis-toi avec mon ami.* La sainte demeura là environ deux heures; saint Dominique, toujours à côté d'elle, lui témoigna la grande joie qu'il avait ressentie de son arrivée; il lui raconta les travaux qu'il avait endurés dans cette chapelle, et les grâces dont Notre-Seigneur l'y avait comblé. Enfin le glorieux patriarche, prenant la main de Térèse, lui promit de l'aider puissamment dans les affaires de son ordre; il ajouta d'autres paroles qui la consolèrent et la réjouirent beaucoup. La sainte disait depuis que Dieu lui avait fait là tant de grâces, et qu'elle avait reçu une si grande consolation, qu'elle eût voulu ne point sortir de cet heureux sanctuaire. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. IV, chap. XIII.)

Une des plus douces consolations des Carmélites de Ségovie, c'est de posséder dans leur ville le corps de saint Jean de la Croix. Quoiqu'il eût terminé sa carrière à Ubède, on transféra néanmoins sa dépouille mortelle à Ségovie, dans l'église des Carmes déchaussés. Ce monastère avait été fondé, en 1586, par les soins de ce grand saint, qui, peu après sa fondation, y avait exercé la charge de maître des novices. Grâce à la foi vive de la catholique Espagne, les reliques de saint Jean de la Croix ont été placées dans un magnifique tombeau. Ce monastère a été miraculeusement conservé dans la dernière révolution, pendant que tant d'autres ont été dévastés et démolis; mais la tempête a dispersé les religieux. En 1849, nous n'avons trouvé dans ce monastère qu'un seul père carme sécularisé. Il était resté, malgré l'orage, gardien fidèle du tombeau du saint et d'un des sanctuaires les plus chers à la catholicité.

CHAPITRE XXII

VEAS

Le monastère est établi le jour de saint Mathias, en 1575, et dédié sous le titre de Saint-Joseph. — Vertus admirables de Catherine de Sandoval, qui, de concert avec sa sœur Marie, fonde le couvent. — Sainte Térèse en nomme prieure la mère Anne de Jésus, plus tard fondatrice du Carmel de France et de Belgique.

J'ai dit plus haut qu'on m'avait donné l'ordre de me rendre du couvent de l'Incarnation d'Avila à celui de nos sœurs de Salamanque. J'étais dans ce dernier monastère, lorsque je reçus des lettres d'une dame de Veas, du curé de cette ville et de quelques autres personnes qui me priaient d'y aller fonder un monastère, m'assurant que je ne trouverais point de difficulté, attendu qu'ils avaient déjà une maison.

Je m'informai auprès de celui qui m'apporta ces lettres des particularités du lieu; il m'en dit, avec raison, toute sorte de bien, car le pays est très agréable et la température excellente. Mais considérant que Veas était très éloigné et qu'on ne pouvait s'y établir sans l'ordre du commissaire apostolique, qui, s'il n'était pas ennemi de ces nouvelles fondations, leur était du moins peu favorable, je crus qu'il ne serait nullement sage d'accepter ces offres; je voulais donc, sans lui en parler, m'excuser de les recevoir. Cependant, comme il était à Salamanque et que notre très révérend père général m'avait commandé de ne refuser aucune fondation, il me sembla, après y avoir bien réfléchi, que je ne pouvais me dispenser de connaître là-dessus son sentiment. Je lui envoyai donc les lettres que j'avais reçues de Veas. Il en prit lecture et se sentit extrêmement édifié des sentiments admirables de piété qu'elles renfermaient. Il me manda aussitôt qu'il ne lui paraissait pas juste de contrister ces personnes par un refus; qu'ainsi je leur pouvais écrire qu'aussitôt que, sur leur demande, l'ordre de Saint-Jacques aurait autorisé la fondation, je satisferais à leur désir. Mais il me fit dire en même temps de tenir pour certain que les commandeurs ne l'accorderaient pas, attendu qu'ils avaient refusé des permissions de ce genre sollicitées pour d'autres endroits pendant plusieurs années. Je pense de temps en temps à cette réponse, et j'admire comment, quand Dieu veut une chose contraire à la volonté des hommes, il sait se servir d'eux, sans qu'ils s'en doutent, pour l'exécuter. C'est ce qui arriva au père Pierre Hernandez, qui était le commissaire apostolique dont je parle. Les commandeurs ayant, contre son attente, accordé leur permission, il ne put refuser la sienne, et la fondation ne rencontra plus d'obstacle.

Le monastère de Veas, dédié sous le titre du glorieux saint Joseph, fut établi le jour de saint Mathias, en l'année 1575. Je vais, pour l'honneur et la gloire de Dieu, raconter ce qui donna lieu à cette fondation.

A Veas habitait un noble et riche gentilhomme dont le nom était Sanche Rodrigue de Sandoval; il avait épousé doña Catherine Godinez. Entre autres enfants qu'il plut à Dieu de leur donner, ils eurent deux filles qui furent les fondatrices du monastère. L'aînée s'appelait Catherine comme sa mère, et la seconde, Marie. Catherine avait environ quatorze ans, lorsque Notre-Seigneur l'appela à se consacrer entièrement à lui. Elle était bien loin alors de songer à quitter le monde. Elle se mettait si haut dans sa propre estime, qu'elle refusait avec dédain tous les partis que son père lui proposait, comme indignes d'elle. Ses refus avaient une autre cause : le lien du mariage lui paraissait insupportable, parce qu'elle croyait qu'il y avait de la bassesse à s'assujettir à un homme. Elle ne savait point d'où lui venait un tel orgueil, mais le divin Maître savait bien comment il devait l'en guérir ; que sa miséricorde en soit éternellement bénie !

Un matin, Catherine, seule dans son appartement, voisin de celui où son père reposait encore, réfléchissait à une alliance que l'on regardait comme très honorable pour elle. Dans sa fierté, elle se disait à elle-même : « Que mon père se contente de peu ! pourvu qu'il trouve un gentilhomme qui ait un majorat, cela lui suffit ; quant à moi, je prétends que ma noblesse commence en ma personne. » Tout occupée de cette pensée, elle jeta par hasard les yeux sur un crucifix : à ce même instant, Notre-Seigneur opéra le plus admirable changement en elle. Le titre de la croix qu'elle venait de lire jeta dans son âme une soudaine lumière qui lui découvrit la vérité : ce fut comme si le soleil entrait tout à coup dans un appartement obscur. Considérant alors avec de nouveaux yeux son cher Maître attaché à la croix et tout couvert de sang, elle vit l'excès de ses souffrances et l'étonnant contraste de son humilité avec l'orgueil dont elle était remplie. Après quelques moments passés dans cette sainte considération, elle fut ravie hors d'elle-même. Ce fut dans cette extase que le divin Maître lui donna une si claire connaissance et un si vif sentiment de sa misère, qu'elle aurait voulu que personne ne l'ignorât : il l'embrasa d'un si ardent désir de souffrir pour lui, qu'elle aurait souhaité endurer elle seule tous les tourments des martyrs. A ces sentiments se joignaient l'humilité la plus profonde et une haine sans bornes d'elle-même. Si cela eût pu se faire sans offenser Dieu, elle aurait été bien aise de passer pour une femme perdue, afin d'être pour tous un objet d'horreur. Dès ce jour, du moins, elle commença à s'abhorrer elle-même, et conçut ces grands désirs de pénitence qu'elle exécuta ensuite avec tant de courage. A l'instant même, elle fit vœu de chasteté et de pauvreté ; de plus, elle se sentit attirée à vivre dans la dépendance par un attrait si puissant, qu'elle aurait été ravie de se voir sans nul délai conduite au pays des Maures, afin d'y être traitée en esclave. Sa persévérance dans la pratique de toutes ces vertus a montré d'une manière visible que Notre-Seigneur la favorisait de grâces surnaturelles ; j'en ferai le récit, afin que tous donnent à cet adorable Maître les louanges qui lui sont dues.

Soyez éternellement béni, ô mon Dieu ! Terrasser une âme et lui donner une nouvelle vie, n'est pour vous que l'œuvre d'un instant ! Quel est ce mystère, Seigneur ? Je serais tentée de vous adresser une question à peu près semblable à celle que vous firent les apôtres, lorsque vous guérîtes l'aveugle-né. Car qui avait mérité à Catherine une grâce si extraordinaire ? Ce ne pouvait être elle-même, puisqu'au moment où il vous plut de la lui accorder, elle était dans des pensées si contraires. Oh ! que vos conseils sont profonds, Seigneur ! Vous savez ce que vous faites, et je ne sais ce que je dis. Oui, vos œuvres sont incompréhensibles et vos jugements sont un abîme ! Soyez éternellement glorifié, ô mon Dieu, de ce que votre pouvoir s'étend à des merveilles de grâce plus étonnantes encore ! Et que serait-ce de moi, s'il n'en eût été ainsi ?

Mais, mon adorable Maître, n'auriez-vous pas accordé, du moins en partie, le changement de la fille à la piété de la mère? Plein de bonté et d'amour comme vous l'êtes, n'auriez-vous pas voulu récompenser cette mère si chrétienne, en lui donnant la consolation de voir, avant de mourir, tant de vertus dans ses filles? Je pense parfois, Seigneur, que vous vous plaisez à répandre sur ceux qui vous aiment la faveur si précieuse de leur donner, dans leurs enfants, de nouveaux moyens de vous servir.

Pendant que Catherine de Sandoval faisait à Notre-Seigneur l'offrande d'elle-même, elle entendit au-dessus de sa tête un bruit si effroyable, qu'elle eût dit que l'étage supérieur allait crouler : ce bruit paraissait suivre, en descendant, l'angle de la muraille. A ce fracas succédèrent des rugissements affreux, prolongés pendant quelques instants.

Le père de Catherine, qui, comme je l'ai dit, n'était pas encore levé, en fut saisi d'effroi. Tremblant, hors de lui, il prit sa robe de chambre et son épée, et, entrant dans l'appartement de sa fille, il lui demanda la cause d'un bruit si étrange. Elle répondit qu'elle n'avait rien vu. Il passa dans une pièce voisine, et, n'y ayant rien aperçu, il revint et dit à Catherine de se rendre auprès de sa mère; il raconta à celle-ci ce qu'il avait entendu et lui recommanda de ne pas quitter sa fille.

Il est facile de juger par là quelle doit être la rage du démon quand il voit s'échapper de ses filets une âme dont il se croyait le maître. Comme il est l'irréconciliable ennemi de notre bonheur, je ne m'étonne pas que lorsque le divin Maître, dans sa bonté infinie, accorde en un moment tant de faveurs à une personne, il s'en épouvante, et fasse éclater son dépit; surtout s'il voit, comme dans cette circonstance, qu'à l'aide de ce trésor cette personne lui arrachera plusieurs âmes, dont il se tenait assuré. Car jamais, à mon avis, Dieu ne verse une telle profusion de biens spirituels dans un cœur, qu'il n'ait le dessein de les rendre profitables à un grand nombre d'autres.

Catherine de Sandoval ne dit jamais rien de ceci à personne; mais elle eut dès lors un très ardent désir d'embrasser la vie religieuse. Elle supplia ses parents d'y consentir; ce fut en vain. Après trois ans d'inutiles instances, voici l'expédient auquel elle eut recours pour briser ouvertement avec le monde. Sachant que sa mère, si elle eût été seule, aurait secondé sa vocation, elle la mit dans la confidence, mais elle n'osa en parler à son père. Le jour de la fête de saint Joseph, elle quitta ses habits ordinaires, et, en ayant pris de très simples, elle s'en alla à l'église et annonça publiquement par son extérieur le dessein qu'elle avait de choisir désormais Jésus-Christ pour époux. Elle espérait qu'après s'être montrée en public dans cet humble costume, on ne le lui ferait plus quitter. Elle ne fut point trompée dans son attente; car son père n'éleva aucune difficulté. Durant ces trois premières années, elle ne passa point de jour sans donner plusieurs heures à l'oraison. Elle se mortifiait en tout ce qu'elle pouvait, selon que Notre-Seigneur, qui prenait soin lui-même de sa conduite, le lui inspirait. Elle allait très souvent dans une cour se mouiller le visage et se tenait ensuite exposée au soleil, afin de flétrir au plus tôt son teint, et de mettre ainsi un terme aux demandes de mariage dont elle était encore importunée.

Depuis que le divin Maître avait changé son cœur, elle éprouvait une répugnance extrême à exercer la moindre autorité sur les autres. Lorsque la conduite de la maison, dont ses parents l'avaient chargée, la forçait de commander aux servantes, elle attendait avec impatience le moment où elles étaient endormies pour leur baiser les pieds, tant elle gémissait d'être servie par des personnes qu'elle estimait meilleures qu'elle. Lui arrivait-il d'être occupée par son père et par sa mère pendant tout le jour, elle s'en dédommageait en consacrant toute la nuit à l'oraison. Afin de pouvoir mieux se livrer à ce saint exercice, elle passait de longs intervalles de temps avec si peu de sommeil, qu'elle n'aurait pas pu vivre sans une grâce toute particulière. Elle inventait toutes sortes de moyens de se mortifier; les disciplines qu'elle prenait étaient excessives, parce qu'aucun directeur ne les modérait et qu'elle n'en parlait à personne. Entre autres austérités, elle porta, pendant tout un carême, sur la chair, une cotte de mailles appartenant à son père. Elle avait choisi pour oratoire un endroit très solitaire; c'est là qu'elle s'entretenait avec Dieu et triomphait du démon, qui, pour la troubler, essayait contre elle mille artifices. Souvent elle commençait son oraison à dix heures du soir et ne s'apercevait du temps qu'elle y avait passé qu'en voyant la lumière du jour.

Environ quatre années s'étaient écoulées dans ces exercices; Notre-Seigneur voulut alors que Catherine lui donnât de plus grandes preuves de sa fidélité. Il lui envoya des infirmités très grandes et très pénibles : une fièvre continue, une hydropisie, un mal de cœur et un cancer qu'on lui dut extirper. Cet état dura près de dix-sept ans, pendant lesquels elle eut peu de jours exempts de souffrance.

La vocation de Catherine à la vie parfaite avait précédé de cinq ans la mort de son père. Touchée de ses exemples, sa jeune sœur Marie, au bout d'une année, résolut de marcher sur ses traces. A l'âge de quatorze ans, disant un éternel adieu au monde, elle se revêtit d'un humble habit, renonça aux parures du siècle qu'elle avait beaucoup aimées, et commença dès lors à s'adonner à l'oraison. Loin de contrarier ses filles, leur mère les secondait autant qu'elle pouvait dans leurs bons désirs et leurs saints exercices. Ainsi, elle les vit avec plaisir se livrer à une occupation très louable sans doute, mais très éloignée de leur rang. Elles enseignaient à de petites filles à lire et à travailler, sans aucun intérêt humain, mais uniquement pour avoir l'occasion de les bien instruire sur le catéchisme et de les former à la piété chrétienne. Elles eurent le bonheur d'en cultiver ainsi un grand nombre : la manière édifiante dont elles vivent aujourd'hui est la preuve du profit qu'elles ont retiré des saintes leçons reçues dans leur enfance. Une si belle œuvre ne dura pas longtemps. Le démon, qui la voyait avec dépit, persuada aux parents qu'il était honteux pour eux qu'on donnât à leurs enfants une instruction gratuite; ils les retirèrent donc d'une si parfaite école. Au reste, les maladies de Catherine de Sandoval, qui dès lors commencèrent à lui causer de très vives douleurs, auraient seules suffi pour mettre un terme à cet exercice de zèle.

Cinq ans après la mort de leur père, Dieu disposa aussi de leur mère. Doña Catherine, libre enfin, et ne rencontrant plus d'obstacles, voulut sur-le-champ exécuter l'inébranlable résolution qu'elle avait formée d'embrasser l'état religieux. Ne trouvant pas de monastère à Veas, elle se disposait à en chercher un ailleurs. Ses parents lui représentèrent que, pouvant avec sa dot et celle de sa sœur fonder un couvent dans sa ville natale, elle ferait mieux de s'arrêter à ce parti et qu'elle procurerait ainsi à Dieu une plus grande gloire. Elle y consentit. Mais comme Veas dépendait de la commanderie de Saint-Jacques, la permission du conseil des ordres était d'absolue nécessité; on travailla donc à l'obtenir. Mais que d'obstacles se rencontrèrent! Quatre années furent employées à la poursuite de cette affaire; ni peines ni dépenses, rien ne fut épargné; jamais cependant elle n'aurait réussi, si l'on n'avait eu directement recours au roi. Les parents de Catherine, à la vue de ces insurmontables difficultés, lui disaient que ce serait folie de sa part de persister dans son dessein; que d'ailleurs, retenue presque toujours au lit par ses grandes infirmités, elle ne trouverait point de monastère qui voulût l'admettre à la profession. Elle leur répondit que si dans un mois Notre-Seigneur lui rendait la santé, ils ne devraient plus douter qu'il n'approuvât son dessein; qu'elle irait alors elle-même à la cour pour solliciter la permission des commandeurs. Lorsqu'elle parlait ainsi, il y avait déjà plus de six mois qu'elle ne pouvait sortir de son lit et près de huit mois qu'elle ne pouvait presque plus faire aucun mouvement. Depuis huit ans, la fièvre ne l'avait pas quittée; elle était en proie aux douleurs de la sciatique et de la goutte, consumée par la phtisie, hydropique, enfin dévorée d'un tel feu dans le foie, que le linge de son corps semblait brûler et que la chaleur perçait à travers la couverture. Comme cela paraît incroyable, j'ai voulu m'en informer du médecin même qui la traitait; il ne me l'a pas seulement confirmé, mais il m'a avoué qu'il en était dans le plus grand étonnement.

Elle était dans cet état, lorsque la veille de saint Sébastien, qui tombait un samedi, Notre-Seigneur lui rendit subitement la santé. L'évidence du miracle rendit inutiles tous les efforts qu'elle fit pour le cacher. Elle fut saisie, nous a-t-elle dit, d'un tremblement intérieur si violent, que sa sœur crut qu'elle allait expirer; au même instant, elle sentit la vie renaître dans ses membres et il s'opéra dans son âme un changement si admirable qu'elle ne se reconnaissait plus elle-même. Ce qui lui causa une joie vive dans cette guérison soudaine, ce fut de se voir en état de solliciter l'établissement du monastère. Quant à la cessation de ses maux, elle y fut peu sensible; car dès le jour où Notre-Seigneur lui fit entendre sa voix, elle conçut une telle horreur d'elle-même et un si puissant désir de souffrir, qu'elle conjurait ce divin Maître, du fond de son cœur, de l'éprouver par toutes sortes de souffrances. Ses vœux furent exaucés. Durant ces huit années de maladie, on lui fit plus de cinq cents saignées; on lui appliqua un très grand nombre de fois des ventouses dont elle porte encore les marques; plus de vingt fois, dans les incisions qu'on lui fit, les médecins injectèrent du sel pour attirer le venin d'une humeur qui lui causait une violente douleur au côté. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'était sa joie quand on lui ordonnait quelqu'un de ces remèdes extrêmes. Elle en attendait l'application avec impatience; l'heure venue, loin d'éprouver la moindre crainte, elle encourageait elle-même les médecins à ne lui épargner ni le fer ni le feu. De fait, ils durent les employer à diverses reprises pour la guérir de quelques-uns des maux dont j'ai parlé. Elle me disait que si elle souhaitait si ardemment ces tortures, c'était pour éprouver si son désir du martyre était véritable.

Quand elle se vit instantanément rendue à la santé, elle pria son confesseur et son médecin de la faire transporter ailleurs, afin que l'on pût attribuer sa guérison au changement d'air. Ils refusèrent de céder à sa demande. Les médecins de Veas furent même les premiers à publier le miracle; il était d'autant plus évident pour eux, qu'ils avaient jugé le mal incurable, affirmant que le sang corrompu qu'elle jetait par la bouche n'était autre chose que ses poumons mêmes. Catherine demeura trois jours au lit sans oser se lever, de peur qu'on ne s'aperçût du prodige; mais ce fut en vain, sa santé était désormais visible, comme auparavant sa maladie.

Elle m'a dit qu'au mois d'août précédent, conjurant un jour Notre-Seigneur ou de lui ôter cet ardent désir d'être religieuse et de fonder un monastère, ou de lui donner les moyens de l'accomplir, elle reçut du divin Maître une pleine assurance *qu'elle serait guérie assez tôt pour pouvoir aller, le carême suivant, solliciter en personne la permission.* Ses infirmités redoublèrent néanmoins depuis; mais elle ne douta jamais le moins du monde de l'accomplissement des paroles de Notre-Seigneur. Antérieurement à cette époque, elle s'était deux fois vue aux portes du tombeau ; on lui avait donné l'extrême-onction, et la seconde fois le médecin avait jugé le danger tel, qu'il avait affirmé qu'elle expirerait avant l'arrivée du prêtre. Pour elle, quoique si voisine de la mort, elle ne cessa jamais d'espérer de la bonté du divin Maître qu'elle aurait le bonheur de mourir religieuse.

Ses frères et ses proches, témoins du miracle de sa guérison, n'osèrent plus s'opposer à son départ pour Madrid, mais ils ne croyaient guère au succès de ses démarches. Elle demeura trois mois à la cour sans pouvoir rien obtenir. Elle prit alors le parti d'adresser directement sa requête au roi. Philippe II n'eut pas plus tôt su qu'il était question d'un nouveau couvent de Carmélites déchaussées, qu'il fit expédier sur-le-champ les permissions nécessaires.

Il parut bien que doña Catherine avait surtout négocié cette affaire auprès de Dieu; car les supérieurs agréèrent sans hésiter la fondation de Veas, malgré la modicité de ses revenus et malgré l'éloignement de cette ville. Tant il est vrai que ce que Notre-Seigneur veut ne peut manquer de se réaliser. Ainsi les religieuses se rendirent à Veas au commencement du carême de l'année 1575. Les habitants de la ville allèrent au-devant d'elles en procession et en grande solennité; la joie se lisait sur tous les visages, c'était un bonheur universel; les petits enfants eux-mêmes témoignaient à leur manière qu'une pareille œuvre était agréable à Dieu. Le monastère fut fondé le jour de saint Mathias de cette année, et il fut dédié sous le titre de Saint-Joseph du Sauveur.

Ce même jour, les deux sœurs reçurent le saint habit, et se virent au comble de leurs vœux. Catherine n'en fut pas plus tôt revêtue qu'elle commença à prendre de nouvelles forces. L'humilité, l'obéissance, la soif d'humiliations et de mépris qu'elle montre en toute circonstance, prouvent combien était véritable son désir de se consacrer tout entière à Jésus-Christ. Que cet adorable Maître en soit loué et glorifié dans les siècles des siècles!

Entre autres particularités que Catherine m'a fait connaître, je raconterai la suivante. Un soir, il y a près de vingt ans, étant allée prendre son repos, avec un grand désir de savoir quel était le plus parfait de tous les ordres religieux, afin d'y entrer, elle se crut, pendant le sommeil, transportée dans un chemin étroit, escarpé, bordé de profonds précipices; elle aperçut alors un frère convers carme déchaussé qui lui dit : « Venez avec moi, ma sœur, » et la conduisit dans une maison où se trouvaient plusieurs religieuses qu'elle vit distinctement, à la lumière des cierges qu'elles tenaient en main. Catherine leur demanda de quel ordre elles étaient; elles ne répondirent rien, mais toutes, levant leurs voiles, montrèrent des visages épanouis par le sourire et l'allégresse. La prieure[1] la prit alors par la main et lui dit : *Ma fille, c'est pour cette maison que je vous veux.* Après ces paroles, elle lui fit voir la règle et les constitutions. A son réveil, elle se trouva si contente, qu'il lui semblait être dans le ciel. Elle mit par écrit tout ce que son souvenir lui rappela de la règle qui lui avait été montrée. Elle m'affirme maintenant qu'en voyant pour la première fois les religieuses qui vinrent à la fondation de Veas, elle a reconnu les mêmes figures qu'elle avait vues dans ce songe mystérieux, et lorsque le frère Jean de la Misère se rendit dans cette ville pendant que je m'y trouvais, elle le reconnut également pour le frère convers qui lui était apparu.

---

[1] La vénérable mère Anne de Jésus.

Elle passa longtemps sans parler de cette vision ni à son confesseur ni à qui que ce fût. Elle ne négligeait cependant rien pour se procurer des renseignements sur l'ordre religieux qui lui avait été montré, mais personne ne pouvait lui en donner. Enfin un père de la compagnie de Jésus, à qui elle avait déjà fait connaître son désir d'embrasser la vie religieuse, vint à Veas. Catherine lui montra ce qu'elle avait écrit et lui dit que si elle pouvait trouver cet ordre elle serait au comble du bonheur, parce qu'elle y entrerait sur-le-champ. Ce père, qui était au courant de nos nouvelles fondations, lui déclara, après avoir lu son écrit, que la règle qui s'y trouvait exprimée était celle de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel; et, sans chercher à lui en faire une exposition détaillée, il se contenta de lui parler de la vie qu'on menait dans les monastères que je fondais. Ce fut après cet entretien qu'elle m'envoya les lettres dont j'ai fait mention. Lorsqu'on lui rendit ma réponse, elle était si malade que son confesseur lui conseillait de ne plus penser à cette affaire. « Le triste état où vous êtes, lui disait-il, serait un motif pour vous renvoyer d'un couvent; à plus forte raison se gardera-t-on bien de vous y recevoir. » Ce langage la plongea dans une grande affliction. Dans l'angoisse qui l'accablait, elle eut recours au divin Maître, et lui dit :

Mon Seigneur et mon Dieu, je sais par la foi que vous pouvez tout : faites donc, ô Vie de mon âme, ou que ces désirs me quittent, ou donnez-moi les moyens de les mettre à exécution. Elle proféra ces paroles avec une vive confiance, suppliant la très sainte Vierge, par la douleur qu'elle ressentit au moment où elle tenait entre ses bras son Fils expiré, de vouloir être son avocate. Elle entendit alors au fond de son âme une voix qui lui dit : *Crois, et espère. Je suis le Tout-Puissant; tu recouvreras la santé. J'ai commandé à tant de maladies, toutes mortelles de leur nature, de ne te point donner la mort; il me sera plus facile encore de te les enlever.* Ces paroles lui furent dites avec tant de force, et lui laissèrent une telle certitude de leur accomplissement, qu'elle n'a jamais pu en douter, quoique depuis elle se soit vue accablée de maux plus grands encore jusqu'au jour où Notre-Seigneur la guérit miraculeusement, comme je l'ai rapporté.

Cette histoire semblerait incroyable; et j'avoue qu'étant aussi imparfaite que je le suis, je n'aurais pu me défendre d'y soupçonner quelque exagération, si je n'en avais été assurée par le médecin qui traita Catherine, par les membres de sa famille, et par plusieurs autres personnes que j'ai eu soin d'interroger.

Dans la vie religieuse, Catherine de Sandoval est un modèle. Sans être d'une constitution forte, elle a assez de santé pour garder la règle. On ne la voit jamais que rayonnante de contentement. Il y a dans ses actes et dans ses manières une humilité si profonde, que nous ne pouvons nous lasser d'en louer Notre-Seigneur.

Les deux sœurs donnèrent tout leur bien à notre ordre, sans aucune condition, en sorte que si l'on eût voulu les renvoyer, elles n'auraient pu en rien réclamer[1]. Catherine de Jésus, c'est le nom que porte l'aînée dans le Carmel, est souverainement détachée de ses parents et de son pays. Elle souhaiterait même ardemment de s'en éloigner, et elle presse ses supérieurs de condescendre à son désir. Mais son obéissance est si parfaite, qu'elle est contente là où leur volonté la retient. C'est encore l'obéissance qui lui a fait prendre le voile des religieuses du chœur. Elle voulait, à toute force, être simple sœur converse. Je lui écrivis pour la reprendre de ce qu'elle ne se rendait pas à la volonté du père provincial, lui disant, entre autres choses, avec assez de sévérité, que ce n'était pas le moyen de mériter devant Dieu. Ces répréhensions, loin de la contrister, lui causent la plus grande joie. Ainsi, faisant taire les désirs de son humilité, elle se soumit à ce qu'on exigeait d'elle. Enfin, je ne vois rien dans cette âme qui ne soit agréable à Dieu et à celles avec qui elle vit. Plaise au divin Maître de la soutenir toujours de sa main, d'augmenter les vertus et les grâces dont il la favorise, afin qu'elle puisse encore le mieux servir et lui rendre plus de gloire! Ainsi soit-il!

---

[1] Sainte Térèse, touchée de leur générosité, ne put s'empêcher de leur en faire sentir les suites : « Mais que feriez-vous actuellement,

L'éloge que fait sainte Térèse de Catherine et de Marie de Sandoval fait pressentir quelle vie sainte elles durent mener au Carmel. Il nous serait doux d'en raconter les vertus et les actions héroïques, mais ce récit demanderait un volume. Ne pouvant mettre sous les yeux un pareil tableau, nous nous contenterons de faire assister le lecteur à la scène touchante qui termina de si belles vies.

leur dit-elle, si nous ne pouvions vous garder avec nous? » Elles répondirent : « Dans ce cas, nous vous servirions à la porte en tout ce qui dépendrait de nous; et si vous ne vouliez pas nous nourrir, nous demanderions l'aumône pour l'amour de Dieu. »

Dès son entrée dans la vie religieuse, Catherine de Jésus avait joui de la présence, des exemples et des conseils de sainte Térèse. Elle avait eu pour prieure la vénérable mère Anne de Jésus; enfin, pour comble de bonheur, elle avait été assez longtemps dirigée dans les voies spirituelles par saint Jean de la Croix lui-même. Profitant de ce triple secours avec une fidélité parfaite, elle avait marché à grands pas dans le chemin de la sainteté. En 1582, elle avait succédé dans la charge de prieure à la vénérable mère Anne de Jésus, qui partait pour la fondation de Grenade, et sous sa conduite le monastère de Veas avait continué d'être un paradis de ferveur.

En 1586, le divin Maître révèle à sa fidèle épouse le jour de sa mort. Catherine de Jésus tressaille de joie à cette heureuse annonce, objet de si longs désirs, et ne songe plus qu'à se préparer à la célébration de ses noces éternelles. Elle purifie son âme par une dernière confession : une des plus grandes imperfections dont elle fait alors l'aveu est d'avoir trop savouré le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ et de s'être trop abandonnée à la joie que lui causait la pensée de la mort; faute sublime et à laquelle on donnera éternellement des larmes d'envie! L'humble vierge, entourée de ses filles, leur demande pardon de ses mauvais exemples; elle reçoit ensuite le pain de vie avec des transports d'allégresse et d'amour connus de Dieu seul.

Durant le troisième jour qui précéda sa mort, elle fut en extase. Son être mortel paraissait déjà avoir subi la transformation des corps glorifiés. Non seulement toutes les grâces de sa jeunesse refleurirent sur son visage, mais ses traits réfléchissaient comme les premières teintes de cette beauté surnaturelle dont la source est en Dieu. Son œil élevé au ciel semblait contempler de grandes merveilles; ces mots s'échappaient de temps en temps de sa bouche : *Je vous suis, ma mère.* On sut après ce ravissement que sainte Térèse la conduisait dans es demeures du palais où elle allait bientôt habiter; absorbée par les merveilles qu'elle découvrait dans une de ces demeures, elle avait de la peine à s'en détacher et disait à la sainte : *Je vous suis, ma mère, je vous suis.*

La veille de sa mort, qui était la veille de la fête de l'apôtre saint Mathias, elle demanda qu'on lui chantât les cantiques de saint Jean de la Croix. Les sœurs obéirent et commencèrent par cette strophe :

Adonde te escondiste, Amado? etc.
Où vous êtes-vous caché, mon Bien-Aimé? etc.

Catherine de Jésus avait souvent chanté ces ravissants cantiques. Comme elle avait reçu de Dieu une très belle voix, elle les chantait les jours de fête pour réjouir ses filles. Elle en faisait en outre sa méditation et ses délices; elle en pénétrait les sens mystérieux et divins; elle s'y embrasait de séraphiques ardeurs. Sur son lit de mort, ces chants lui retraçaient à la fois toutes les beautés de son Bien-Aimé et rouvraient à la fois toutes les blessures de son cœur. En prêtant l'oreille à ces accents, prélude pour elle du cantique des élus, son âme se dilatait, s'enflammait, se liquéfiait, s'écoulait en Dieu; elle goûtait d'ineffables délices. Les clartés de la foi devenant plus vives que jamais, et son voile transparent lui laissant entrevoir les souveraines beautés de Celui qu'elle avait uniquement aimé, elle se sentait défaillir à tant d'attraits; elle appelait de tous ses vœux le moment de la jouissance pleine et de la claire vision. Pour tromper la longueur des dernières heures de l'exil, tantôt elle adressait à son céleste Époux quelques-unes des paroles de feu des cantiques de saint Jean de la Croix, et tantôt elle essayait de fléchir la mort trop lente à venir. « O douce mort, disait-elle, qui a osé dire que tu étais amère et triste? Il n'y a point d'allégresse comparable à celle que tu apportes. O mon Jésus, quelle injuste calomnie de traiter la mort d'amère, puisqu'elle est la porte par où l'on entre pour jouir de vous. Que l'on voit bien, mon cher Maître, que vous êtes passé par là et que vous lui avez enlevé toute son amertume! »

La journée et la nuit s'écoulent dans ces tendres colloques et dans ces amoureux élans vers Dieu.

Le jour de la fête de l'apôtre saint Mathias se leva enfin. C'était le jour anniversaire de sa naissance, de sa vocation, de sa prise d'habit; il devait être celui de son couronnement dans le ciel. L'épouse du Christ connaissait par révélation l'heure qui allait lui ouvrir la patrie. Le moment venu, elle parut sur son lit majestueuse comme dans un char de triomphe, foulant aux pieds la mort et l'enfer, le front déjà ceint d'un diadème de lumière, les bras tendus vers le divin Époux, les yeux attachés sur lui. Jésus-Christ l'appelle et elle entre avec lui dans le royaume de sa gloire. C'était le 24 février de l'an 1586, à trois heures du matin. Jésus-Christ, aux acclamations de toutes les milices célestes, posait la couronne des vierges sur la tête d'une de ses plus fidèles épouses. L'heureuse Catherine était âgée de quarante-six ans; elle en avait passé onze au Carmel.

A l'instant même où les cieux s'ouvraient pour la recevoir, elle apparaît rayonnante de gloire à saint Jean de la Croix alors éloigné de Veas. Elle se fait également voir, dans le monastère de Grenade, à une de ses filles spirituelles, la sœur Françoise de la Mère de Dieu : une superbe croix étincelante des plus riches pierreries reposait sur sa poitrine, glorieux symbole des ineffables joies qui avaient succédé aux sacrifices de l'exil. Regardant sa fille bien-aimée avec un doux et maternel sourire, elle l'embrasse tendrement et lui dit : *Oh! que c'est une belle chose d'aimer Dieu et de souffrir pour lui!* Enfin elle apparaît à sa sœur, sous-prieure au monastère de Malaga, et l'encourage à continuer de s'immoler sans réserve pour la gloire de l'Époux qui paye nos faibles services par de si magnifiques récompenses.

Les funérailles de cette illustre vierge se firent avec une pompe et une magnificence dignes d'elle. Son ancien confesseur, le P. Arazo, recteur du collège des jésuites de Ségura, prononça son éloge et mit au grand jour les trésors de grâce dont Dieu avait enrichi cette sainte âme.

Dieu réservait à Marie de Jésus, sœur de Catherine, une plus longue carrière. Nommée sous-prieure du monastère de Malaga en 1585, et prieure de celui de Cordoue en 1589, elle répandit partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Nous peindrons d'un trait la sainteté de sa vie, en disant qu'elle se montra toujours la digne sœur de Catherine de Jésus.

En 1604, au commencement du mois d'août, avertie sans doute par une lumière intérieure, elle déclare à ses filles qu'elle veut se préparer à la mort en gagnant l'indulgence de la Portioncule. Après avoir communié, elle est saisie d'une fièvre violente. Le jour de la Transfiguration, son mal étant déclaré mortel, elle reçoit les derniers sacrements de l'Église avec un redoublement de piété et de ferveur. Quatre jours s'écoulent pendant lesquels elle est vraiment sur le Thabor, témoin des premiers rayons de la gloire de Jésus-Christ, s'entretenant avec lui et disant avec saint Pierre : *Il fait bon être ici.* La flamme d'amour qui la consume prend ses derniers accroissements. Le jour de saint Laurent, à huit heures du soir, elle commande à ses filles, réunies autour de sa couche, de chanter le *Te Deum.* Elles entonnent ce chant de triomphe, et l'hymne terminée, l'heureuse Marie de Jésus termine son pèlerinage et va au ciel rejoindre sa sœur. Elle était âgée de soixante-six ans, et en avait passé trente au Carmel. (Voir *Annales gén. du Carmel. Decor Carmeli.* Manrique, *Vie de la vénérable mère Anne de Jésus.*)

CHAPITRE XXIII

SÉVILLE

Première entrevue de sainte Térèse et du P. Gratien. — Vocation du P. Gratien à l'état religieux. — Éloge de ses vertus et des services qu'il a rendus au Carmel réformé.

J'attendais à Veas que le conseil des ordres m'expédiât l'autorisation de fonder le monastère de Caravaca. Durant mon séjour dans cette ville, je reçus la visite d'un de nos pères dont la profession religieuse ne datait que de quelques années. C'était le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, homme d'une éminente doctrine, d'un esprit élevé, d'une rare modestie ; sa vie tout entière avait été marquée par la pratique des plus belles vertus. La très sainte Vierge semblait l'avoir choisi pour faire refleurir l'esprit primitif dans le Carmel.

Pendant qu'il poursuivait à Alcala le cours de ses études, Gratien songeait à embrasser l'état religieux ; mais la pensée d'entrer parmi les Carmes déchaussés ne s'était pas même présentée à lui. Ses parents, qui jouissaient d'un grand crédit auprès du roi et qui voyaient dans leur fils des talents si distingués, avaient eu sur lui d'autres desseins. Son père l'avait destiné, dès le commencement de ses études, à suivre les cours de droit. Gratien, quoique très jeune encore, contristé à l'excès d'un tel projet, obtint de son père, à force de larmes, la permission d'étudier la théologie. Dès qu'il eut acquis le degré de docteur, il fit des démarches pour entrer dans la compagnie de Jésus; les supérieurs lui donnèrent parole de le recevoir, mais comme il y avait quelque obstacle pour le moment, ils lui dirent d'attendre quelques jours.

Ce père m'a déclaré à moi-même que la vie douce et commode dont il jouissait dans le monde lui était un tourment; il lui semblait que ce n'était pas là un chemin sûr pour aller au ciel. Pendant qu'il resta dans le siècle, il eut toujours ses heures réglées d'oraison; il joignit constamment à un recueillement profond l'innocence de mœurs la plus parfaite.

Tandis qu'il menait une vie si exemplaire, un de ses grands amis, comme lui docteur en théologie, entra dans notre monastère de Pastrana et fut nommé en religion le père Jean de Jésus. J'ignore si ce fut une lettre que ce religieux lui écrivit alors sur l'excellence et l'antiquité de notre ordre, ou bien quelque autre cause qui le lui rendit si cher. Il prenait un incroyable plaisir à lire tout ce qui a rapport à l'ordre de la Vierge et à prouver son excellence par de grandes autorités; il avoue que souvent il eut du scrupule de laisser de côté les autres études, parce qu'il ne pouvait s'arracher à celle-là; il y employait même les heures de récréation. O sagesse! ô puissance de Dieu! que les efforts des hommes sont vains pour se soustraire à sa volonté! Notre-Seigneur savait combien serait utile à cette œuvre de rénovation qu'il a lui-même commencée dans notre ordre un homme tel que le père Gratien, et il nous l'a donné. Je le bénis souvent d'une aussi grande faveur, car s'il m'eût été libre de choisir et de demander au divin Maître quelqu'un pour mettre tout en ordre dans notre naissante réforme, jamais je n'aurais su demander autant qu'il lui a plu de nous donner. Qu'il en soit éternellement béni!

Gratien ne pensait donc nullement à devenir carme déchaussé, lorsqu'il fut prié de faire un voyage à Pastrana pour traiter de la réception d'une religieuse avec la prieure des carmélites établies en cette ville et dont le monastère fut plus tard transféré à Ségovie. Que les moyens dont Dieu se sert sont admirables! Si le père Gratien s'était mis en route pour aller lui-même prendre l'habit de notre réforme, tant de personnes auraient travaillé à l'en détourner, qu'il ne l'aurait peut-être jamais fait. Mais la Vierge Notre-Dame, qu'il honore d'un culte très particulier, voulut l'en récompenser en lui donnant son habit. Elle fut, j'en suis convaincue, sa médiatrice auprès de Dieu pour lui obtenir cette faveur : non seulement cette glorieuse Vierge mit dans son cœur cette admirable affection pour son ordre, mais elle lui en ouvrit l'entrée; elle ne voulut pas que celui qui désirait tant la servir manquât d'occasions de lui témoigner par des œuvres toute l'ardeur de son zèle; car c'est la coutume de cette divine Mère de répandre ses faveurs sur ceux qui ont recours à sa protection.

Il eut, dès ses plus tendres années, un amour filial pour la Mère de Dieu : à Madrid, étant encore enfant, il allait très souvent prier devant une image de Notre-Dame à laquelle il avait une grande dévotion; je ne me souviens plus où elle était. Il se plaisait à lui rendre très régulièrement ses hommages et il l'appelait sa céleste Bien-Aimée. Je ne doute pas qu'en retour elle ne lui ait obtenu de son divin Fils cette grande pureté avec laquelle il a toujours vécu. Quelquefois, m'a-t-il dit, il lui semblait voir ses yeux encore humides des larmes que lui avaient fait répandre tant d'offenses commises contre son Fils de là naquit en lui ce zèle si ardent pour le salut des âmes; de là cette douleur si vive, quand il était témoin de quelque offense contre Dieu. Le désir du bien des âmes est chez lui si puissant, que, dès qu'il espère pouvoir leur être utile, il trouve légers les plus grands travaux : et c'est ce que j'ai vu de mes propres yeux en bien des circonstances.

Trompé par un heureux artifice de la Vierge, Gratien ne songeait, en allant à Pastrana, qu'à solliciter le saint habit pour cette religieuse, mais le Seigneur l'y attendait pour le lui donner à lui-même. O ravissants secrets de notre Dieu! avec quelle suavité il nous dispose, contre notre volonté même, à recevoir ses faveurs ! Que le divin Maître sut bien payer cette âme de ses bonnes œuvres, du bon exemple qu'elle avait toujours donné et du grand désir dont elle brûlait d'honorer sa glorieuse Mère ! A de tels services, il doit sans doute réserver toujours de magnifiques récompenses.

Dès son arrivée à Pastrana, Gratien alla proposer cette fille à la prieure[1], sans se douter que celle-ci allait négocier auprès de Notre-Seigneur son entrée dans notre ordre. Voici comment les choses se passèrent. Le divin Maître a favorisé le père Gratien d'une grâce particulière : sa conversation est si agréable, que presque tous ceux qui ont des rapports avec lui ne sauraient s'empêcher de l'aimer ; c'est ce qui fait que tous ceux qui sont soumis à son autorité, soit religieux, soit religieuses, lui portent une extrême affection. Il ne laisse néanmoins passer aucune faute impunie, parce qu'il porte au plus haut degré le zèle pour l'avancement spirituel de l'ordre ; mais il tempère ses réprimandes par une suavité si agréable, que nul ne peut se plaindre de lui. Il arriva donc à la prieure de Pastrana ce qui arrivait aux autres : dès la première entrevue, elle fut si charmée de voir tant de qualités réunies dans ce serviteur de Dieu, qu'elle conçut un très grand désir de le voir entrer dans la famille du Carmel. Elle en parla ensuite aux sœurs, leur représentant combien une pareille conquête serait importante. Il n'y avait, en effet, alors dans la Réforme que bien peu d'hommes, ou, pour mieux dire, presque aucun d'un mérite égal à celui du père Gratien. En conséquence, elle leur recommanda de se mettre en prière pour demander à Notre-Seigneur de ne point le laisser partir qu'il n'eût pris l'habit. Cette prieure est une si grande servante de Dieu, qu'à mon avis sa prière seule eût suffi pour obtenir cette grâce. A combien plus forte raison devait-on l'espérer de ses prières unies à celles de tant de ferventes religieuses? Toutes promirent de s'y employer de tout leur pouvoir; ce fut par des jeûnes, des disciplines et par une oraison continuelle qu'elles sollicitèrent du divin Maître une si précieuse faveur. Leurs vœux furent exaucés. Le père Gratien étant allé au monastère des Carmes déchaussés de la même ville, la régularité qu'il y vit, la facilité qu'il y trouva de servir Notre-Seigneur, et surtout la pensée que cet ordre était consacré à sa glorieuse Mère, dont il souhaitait si ardemment étendre le culte, firent sur lui une telle impression, qu'il se sentit intérieurement porté à ne plus retourner dans le monde. Le démon lui opposa des difficultés nombreuses; il lui représenta en particulier la douleur qu'il allait causer à son père et à sa mère dont il était si tendrement aimé, et qui, malgré le grand nombre de leurs enfants, le regardaient comme l'unique appui de leur famille. Gratien fut invincible : il remit à Dieu, pour l'amour duquel il abandonnait tout, le soin d'assister ses parents; et sa résolution de se ranger sous les lois de la Vierge étant inébranlablement prise, il demanda son habit. Les Carmes déchaussés de Pastrana se hâtèrent de le lui donner : ce fut pour tous une grande allégresse, mais spécialement pour les religieuses et leur prieure, qui ne pouvaient se lasser de remercier Notre-Seigneur, dans la pensée qu'il avait accordé cette grâce à leurs prières.

---

[1] La mère Isabelle de Saint-Dominique.

Pendant l'année de son noviciat, il fut aussi humble que le plus petit des novices; entre autre épreuves, en voici une où il montra toute la solidité de sa vertu. Le prieur du monastère étant absent, on mit en sa place un religieux fort jeune, sans science, de très peu de talent, et sans sagesse pour gouverner; quant à l'expérience, il n'en pouvait avoir, étant encore si nouveau en religion. Il y avait des excès de rigueur dans sa manière de conduire et dans les mortifications qu'il imposait. Toutes les fois que j'y pense, j'admire comment ces religieux, et spécialement un homme tel que le père Gratien, se soumettaient à tout. Certes, pour s'immoler ainsi, il ne fallait rien moins que cette ferveur que Dieu lui donnait. On a reconnu depuis que ce jeune homme remplaçant du prieur est très mélancolique; partout où il a été, même comme inférieur, on a eu de la peine à vivre avec lui, tant cette triste humeur le domine; qu'on juge par là de ce qu'il devait faire souffrir quand il commandait; il est, au reste, bon religieux. Dieu permet quelquefois que l'on commette la faute de confier l'autorité à des gens de cette sorte, afin de perfectionner l'obéissance de ceux qui l'aiment, ainsi qu'il arriva dans cette circonstance.

En récompense d'une pareille fidélité, Dieu a donné au père Jérôme Gratien une très grande lumière pour tout ce qui regarde l'obéissance; il a grâce pour enseigner à ceux qui lui sont soumis la pratique de cette vertu, après s'y être exercé lui-même, dès le noviciat, d'une manière si admirable. Et afin que sous le rapport de l'expérience il ne lui manquât rien de ce qui est nécessaire pour nous bien gouverner, il se vit assailli, trois mois avant de faire profession, par les tentations les plus fortes. Mais, en vaillant capitaine qui devait un jour marcher en tête des fils de la Vierge, il résistait à ces assauts avec un invincible courage; quand il était plus vivement pressé par le démon de quitter l'habit, il promettait à Dieu non seulement de le porter jusqu'au dernier soupir, mais encore de se lier par les vœux; c'est ainsi qu'il mettait l'ennemi en déroute. Il m'a donné un écrit qu'il composa au plus fort de ces tentations; j'ai été touchée de dévotion en le lisant, parce que je voyais quel mâle courage le divin Maître donnait à son serviteur.

Il paraîtra peut-être étrange que le père Gratien m'aït communiqué tant de particularités relatives à son âme. Notre-Seigneur l'a ainsi voulu, je pense, afin qu'elles fussent consignées par moi dans cet écrit et afin que ceux qui le liront bénissent Celui qui accorde de telles faveurs à ses créatures. Je sais que ce père n'en a jamais tant dit à nul autre, ni même à ses confesseurs. Tantôt il me parlait avec cette entière ouverture parce qu'il jugeait qu'à cause de mon grand âge et de ce qu'on lui avait dit de moi, je devais avoir quelque expérience; tantôt la suite naturelle de l'entretien le portait à me confier non seulement ces secrets de son âme, mais beaucoup d'autres encore, qui ne sont point de nature à être racontés; et s'il fallait les faire connaître, je devrais entrer dans un récit d'une tout autre étendue. Je déclare que même dans le peu que j'ai dit, je me suis imposé une très sévère réserve pour ne pas lui causer de la peine, si cet écrit tombe un jour entre ses mains. Mais comme, s'il doit jamais le lire, ce ne sera pas de longtemps encore, je n'ai pu m'empêcher, j'ai regardé même comme un devoir de faire connaître celui qui a travaillé avec tant de succès à ce rétablissement de la règle primitive parmi nous. Car quoiqu'il ne soit pas le premier qui ait commencé la réforme des Carmes déchaussés, il vint néanmoins dans un temps où bien des fois j'aurais eu de profonds regrets qu'elle eût commencé, si je n'avais tout espéré pour elle de la miséricorde de Dieu. Je ne parle ici que des maisons des religieux; quant à celles des religieuses, par la bonté du Seigneur, elles sont toujours allées bien jusqu'ici. Ce n'est pas que celles des religieux allassent mal; mais la réforme parmi eux portait dans son sein un principe de très prochaine décadence. Ne formant pas une province à part, ils étaient gouvernés par les pères de l'observance mitigée. Ceux-ci ne donnaient point de pouvoir sur les Carmes déchaussés au père Antoine, qui avait commencé la réforme, et qui aurait été capable de les conduire. Ajoutez à cela qu'ils n'avaient pas encore de constitutions données par notre très révérend père général. Dans chaque monastère, ils se conduisaient comme ils jugeaient à propos. Mais comme les uns pensaient d'une manière et les autres d'une autre, la réforme aurait grandement souffert s'il eût fallu attendre le moment où les constitutions du général seraient venues, ou bien celui où les Carmes déchaussés se seraient gouvernés par eux-mêmes. Souvent, je l'avouerai, ces pères me causaient de bien pénibles sollicitudes. Heureusement Notre-Seigneur porta remède au mal par le moyen du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. On lui conféra la charge de commissaire apostolique, et on lui donna le gouvernement des Carmes déchaussés et des Carmélites, avec une entière autorité sur les uns et sur les autres. Il fit alors des constitutions pour ses religieux : quant à nous, nous avions déjà les nôtres que nous tenions de notre très révérend père général. Ainsi, les constitutions rédigées par le père Gratien ne nous regardaient en rien et étaient uniquement pour les pères carmes déchaussés; il les fit en vertu du pouvoir apostolique dont il était investi, et il fut servi dans ce travail par les qualités et les talents dont Notre-Seigneur, comme je l'ai dit, l'avait si magnifiquement doté. La première fois qu'il visita ces pères, il régularisa tout avec tant de sagesse, il établit un si bel ordre dans leurs monastères, qu'on voyait bien que Notre-Seigneur l'assistait et que la très sainte Vierge l'avait choisi pour faire refleurir son ordre. Je supplie cette divine Mère, du plus intime de mon âme, de ne point cesser d'intercéder pour lui qu'elle n'ait obtenu de son Fils qu'il le favorise toujours et lui accorde la grâce de faire les plus grands progrès dans son service. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV

SÉVILLE

Départ pour Séville; incidents et souffrances durant le voyage. — Arrivée à Séville, difficultés et obstacles. — Le monastère est fondé le jour de la très sainte Trinité, en 1575, et dédié sous le titre de Saint-Joseph.

Avant la visite que me fit à Veas le père Gratien, nous nous étions écrit quelquefois, mais nous ne nous étions jamais rencontrés. Cependant le bien que l'on m'avait dit de lui me donnait un extrême désir de le voir, et j'appelais ce moment de tous mes vœux. Aussi, je ne pourrais dire quelle fut ma joie à son arrivée; mais celle que j'éprouvai dès que je commençai à m'entretenir avec lui fut incomparablement plus grande. Il me contenta au delà de toute expression; j'acquis alors la certitude que ceux qui me l'avaient tant loué ne connaissaient qu'une très faible partie de son mérite. Dès le premier instant de notre entrevue, je sentis s'évanouir toutes mes peines parce que Notre-Seigneur me représenta comme dans un tableau le bien que ce religieux devait faire à notre ordre. Durant plusieurs jours, j'en eus une consolation et une allégresse si excessives, que je ne me connaissais plus moi-même. La commission dont le père Gratien était alors revêtu ne s'étendait qu'à l'Andalousie, mais il m'apprit que le nonce le mandait à Madrid, afin de lui donner une autorité égale sur les Carmes déchaussés et sur les Carmélites de la province de Castille. Cette nouvelle me causa un indicible plaisir; je ne me lassais pas de remercier Notre-Seigneur, et j'aurais voulu ne point faire autre chose [1].

Je reçus en ce même temps l'autorisation relative à l'établissement du monastère de Caravaca; mais elle manquait d'une formalité que j'avais signalée comme indispensable aux fondatrices; ainsi il fallut de nouveau envoyer à la cour. La négociation pouvait traîner en longueur, il m'en coûtait d'attendre si longtemps à Veas, et je souhaitais retourner en Castille. J'en parlai au père

---

[1] Voici en quels termes sainte Térèse s'exprimait encore sur le P. Gratien, quelques jours après que ce saint religieux eut quitté Veas :

« O ma mère, écrivait-elle à la prieure de Malagon, que j'aurais désiré vous tenir ici ces jours derniers! Je ne crois pas, sans exagérer, avoir passé dans ma vie un temps plus agréable. Nous avons possédé pendant une vingtaine de jours le P. Gratien, et je puis vous assurer que quoique je l'aie vu souvent pendant tout ce temps, je ne connais encore qu'une partie de son mérite. Selon moi, c'est un homme accompli; nous serions trop heureuses, si nous pouvions vivre sous sa conduite. Vous ne pouvez mieux faire, avec toutes nos sœurs, que de prier Dieu qu'il nous le donne pour supérieur. Ce serait un grand soulagement pour moi de me décharger sur lui du gouvernement de toutes ces maisons. Je n'ai jamais vu tant de perfection accompagnée de tant de douceur. Dieu veuille le conduire toujours par la main et le conserver! Pour rien au monde je ne voudrais avoir été privée de la satisfaction de le voir et de l'entendre si à loisir. Il attendait ici le P. Mariano, que nous aurions voulu ne pas voir arriver si tôt. Le P. Julien d'Avila et tous ceux qui ont vu le P. Gratien en sont enchantés. Il prêche admirablement bien ; et je ne doute pas qu'il ne se soit beaucoup perfectionné depuis que vous ne l'avez vu; car il a éprouvé de grandes persécutions, et rien ne profite davantage. »

(*Lettres,* 12 mai 1575.)

Gratien, qui, en sa qualité de visiteur apostolique de tout l'ordre en Andalousie, était mon supérieur à Veas. Il me répondit que si j'abandonnais la fondation de Caravaca, elle n'aurait jamais lieu, et que je ferais une chose agréable à Dieu si j'allais en faire une à Séville, capitale de l'Andalousie. Cet établissement lui paraissait facile, parce qu'il était demandé par des personnes riches, prêtes à donner une maison, et que l'archevêque de cette ville, qui aimait notre réforme, le verrait de très bon œil.

Ainsi, il fut résolu que je partirais pour Séville avec la prieure et les religieuses que je devais mener à Caravaca. Jusque-là, pour certains motifs, j'avais constamment refusé de faire des fondations dans l'Andalousie; et si, quand je me mis en route pour Veas, j'avais su que son territoire dépendait de cette province, je n'y serais jamais allée. Ce qui me trompa, c'est que cette ville, bien qu'elle soit distante de quatre à cinq lieues de la frontière de l'Andalousie, ne laisse pas cependant d'être de son ressort. Mais dès que je vis que c'était la résolution du supérieur, je me soumis sur-le-champ, le divin Maître m'ayant fait la grâce de trouver toujours justes les décisions de ceux qui me commandent à sa place. Désireuse d'obéir, je mis de côté un autre projet de fondation, et je comptai pour rien de graves raisons que j'avais de ne point aller à Séville[1].

---

[1] Sainte Térèse, dit Yépès, croyait qu'il était plus urgent et plus utile à la Réforme de faire une fondation dans la capitale de l'Espagne. Le P. Gratien, voyant qu'elle penchait plus pour la fondation de Madrid que pour celle de Séville, lui dit de consulter Dieu sur ce qu'il y avait à faire à ce sujet. Elle le fit, et étant venue rendre réponse à ce père, elle lui dit que Notre-Seigneur lui avait fait entendre qu'on ferait mieux de commencer par la fondation de Madrid. *Je suis néanmoins d'avis*, lui repartit le P. Gratien, *que vous alliez d'abord à Séville*. La sainte ne répliqua rien, et elle se mit aus-

La chaleur commençant à être déjà forte, nous nous préparâmes à partir sans délai. Le père Gratien prit le chemin de Madrid où le nonce l'appelait, et nous, celui de Séville. Mes bons et fidèles compagnons de voyage, Julien d'Àvila et Antoine Gaytan, venaient avec nous, ainsi qu'un religieux de notre réforme. Dans ce voyage comme dans tous les autres, nous allions dans des chariots où personne ne pouvait nous voir. Arrivées à l'hôtellerie, nous nous mettions toutes dans une chambre, bonne ou mauvaise, telle qu'elle se rencontrait; et une sœur se tenait à la porte pour recevoir ce dont nous avions besoin, sans que ceux qui nous accompagnaient y entrassent. Nous eûmes beau accélérer notre marche, nous n'arrivâmes à Séville que le jeudi avant la fête de la très sainte Trinité. Nous eûmes dans les chemins une chaleur excessive; nous faisions halte, il est vrai, aux heures du jour où le soleil est le plus ardent, mais comme il avait dardé ses rayons sur nos chariots, on y

---

sitôt en devoir de disposer tout ce qui était nécessaire pour le voyage: déjà même elle avait désigné les religieuses qui devaient en être, lorsque, au bout de deux ou trois jours, le P. Gratien, dans l'admiration d'une obéissance si prompte, revenant à la charge, lui dit: *Il n'est pas impossible que je me sois trompé dans mon sentiment; comment vous êtes-vous décidée à le suivre si vite, contre une révélation que vous savez être certaine? — Je ne peux pas me tromper en obéissant à mes supérieurs*, lui repartit Térèse, *et je peux le faire en jugeant de la vérité d'une révélation.* Belle réponse, digne d'une grande religieuse, et de tout homme qui a des idées justes sur l'autorité. Le P. Gratien en fut si frappé, que, se défiant de lui-même, il obligea Térèse de consulter de nouveau le Seigneur sur le même objet; et, dans une nouvelle révélation, Jésus-Christ confirmant et l'autorité du père, et l'obéissance de la fille, répondit à la sainte: *Vous avez sagement fait de ne pas différer d'obéir; votre réforme, ainsi que la fondation de Madrid, n'en iront que mieux. Allez à Séville, la fondation s'y fera; mais vous y souffrirez beaucoup.* (Yépès, *Vie de sainte Térèse*, liv. II, chap. XXVII.)

était dans un espèce de purgatoire. Mes compagnes, qui étaient au nombre de six, dominaient tout cela; la pensée des peines de l'enfer, et surtout le bonheur d'endurer quelque chose pour Dieu, leur faisaient trouver ces souffrances légères. Ainsi, elles continuèrent la route avec beaucoup de contentement et d'allégresse. Elles étaient si saintes, qu'avec elles je me serais senti le courage de m'acheminer vers le pays des Turcs : elles auraient eu la force, je n'en doute pas, ou plutôt Dieu la leur eût donnée, d'affronter tous les tourments pour son amour. Souffrir pour le divin Époux, voilà l'unique désir de ces âmes et le sujet ordinaire de leurs entretiens. En un mot, elles étaient admirablement exercées à l'oraison et à la mortification. A la vérité, devant les mener à une fondation si lointaine, j'avais choisi celles qui me paraissaient les plus propres pour un tel dessein [1]. Elles eurent certes besoin de toute leur vertu pour supporter les tribulations qui les y attendaient : je ne dirai rien des plus grandes, parce que le récit en pourrait être blessant pour quelque personne.

La veille de la Pentecôte, Dieu soumit à une grande affliction mes excellentes compagnes, en m'envoyant une fièvre violente telle que je n'en ai jamais eu de pareille en ma vie. Si mon mal n'eut pas des suites plus fâcheuses, je ne puis l'attribuer qu'à la ferveur de leurs prières. Il semblait que j'étais en léthargie : pour me faire revenir, elles me jetaient de l'eau sur le visage; mais cette eau était si échauffée par le soleil, que je n'en recevais aucun soulagement. Dans un si pressant besoin, voici, mes filles, la belle hôtellerie que nous rencontrâmes.

---

[1] Ces religieuses d'élite, que sainte Térèse emmenait avec elle à Séville, étaient la mère Marie de Saint-Joseph, et les sœurs Isabelle de Saint-François, Marie du Saint-Esprit, Isabelle de Saint-Jérôme, Éléonore de Saint-Gabriel et Anne de Saint-Albert.

Pour tout abri, on ne put nous donner qu'une petite chambre sans fenêtres, située immédiatement sous le toit, et où le soleil entrait en plein dès qu'on ouvrait la porte : il faut que vous sachiez qu'en Andalousie le soleil est beaucoup plus ardent qu'en Castille. On me plaça sur un lit de si singulière structure, que j'aurais mieux aimé coucher par terre. Il était si haut d'un côté, et si bas de l'autre, que je ne m'y pouvais tenir; en outre, il me semblait n'être composé que de pierres pointues. Tout est supportable en santé; mais, en vérité, c'est une étrange chose que la maladie. Enfin je crus qu'il valait mieux me lever et partir que de rester dans un gîte semblable; le soleil de la campagne me paraissait plus supportable que celui de cette chambre. Que doivent donc éprouver en enfer ces malheureux qui, en proie pendant toute l'éternité au même supplice, n'auront pas même le faible adoucissement de changer de souffrance! car, à mon avis, ce changement allège la rigueur des maux qu'on endure. J'en avais déjà fait l'épreuve une fois, où je passai d'une douleur très vive à une autre qui ne l'était pas moins; il en fut de même dans la circonstance dont je parle. Je ne me souviens pas néanmoins d'avoir eu alors la moindre peine de me voir malade; mes compagnes en éprouvaient une très grande. Heureusement, grâce à la bonté du divin Maître, ces extrêmes douleurs ne continuèrent avec tant de violence que jusqu'à la nuit.

Deux jours auparavant, au passage du Guadalquivir, il nous était arrivé un accident qui nous causa beaucoup de frayeur. Le bac où nous étions avec nos chariots n'ayant pu traverser la rivière à l'endroit où le câble était tendu, il fallut prendre de biais le courant. On se servait néanmoins du câble; mais ceux qui le tenaient l'ayant lâché, le bac s'en alla au fil de l'eau, sans qu'il fût possible de se servir de rames pour le diriger. J'étais beaucoup plus émue de la désolation du batelier que du péril : mes compagnes et moi, nous nous mîmes à prier; les autres jetaient de grands cris. Par bonheur, un gentilhomme nous aperçut de son château qui était peu éloigné : touché de notre détresse, il se hâta de nous envoyer du secours. A ce moment, on n'avait pas encore lâché le câble; nos religieux et les autres luttaient de toutes leurs forces pour le retenir, mais quelques-uns d'entre eux ayant été renversés par l'impétuosité du courant, tous les autres furent contraints de lâcher prise. Je n'oublierai jamais de quelle manière touchante le fils du batelier, enfant à peine âgé de dix à onze ans, partageait la douleur de son père. J'étais attendrie de trouver en lui, à cet âge, de si admirables sentiments de piété filiale, et je ne pouvais m'empêcher d'en bénir Notre-Seigneur. Le divin Maître ne tarda pas à montrer que s'il nous éprouve, c'est toujours avec l'amour d'un père; car le bac s'arrêta contre un banc de sable où l'eau se trouvait assez basse d'un côté : il fut facile alors de venir à notre secours. La nuit étant tombée, l'homme qui nous avait été envoyé du château nous servit de guide pour nous remettre en chemin; sans lui, nous nous serions trouvées dans un nouvel embarras. Combien d'autres particularités de ce voyage si fécond en souffrances n'aurais-je pas eu à raconter! Mon but n'était pas de parler de celles-ci, qui sont les moins importantes; si je l'ai fait, c'est qu'on me l'a demandé avec instance.

Un contretemps qui nous arriva le mardi de la Pentecôte fut bien plus pénible pour moi que tout ce que je viens de rapporter. Nous nous étions extrêmement pressées, afin d'arriver à Cordoue d'assez bon matin, pour pouvoir, sans être vues, entendre la messe dans une église qui est au delà du pont et où nous pensions ne trouver que peu de monde. Mais les chariots ne pouvant passer le pont sans une permission du gouverneur de la ville, il fallut la faire demander; et comme il n'était pas encore levé, cela nous retarda plus de deux heures. Durant cet intervalle, quantité de gens, s'approchant de notre chariot, cherchaient à savoir qui nous étions; mais comme il était bien fermé, leur curiosité nous devenait moins importune. Quand la permission fut arrivée, la porte du pont se trouva plus étroite que les chariots; il fallut scier je ne sais quoi pour les faire passer, ce qui prit encore du temps. Enfin nous arrivâmes à l'église où Julien d'Avila devait dire la messe. Mais, comme cette église était dédiée au Saint-Esprit, on y célébrait les fêtes de la Pentecôte avec plus de solennité qu'ailleurs; il devait même y avoir sermon. A mon grand déplaisir, nous la trouvâmes si remplie de monde, qu'il me vint en pensée que nous ferions mieux peut-être de ne pas entendre la messe ce jour-là que de nous engager au milieu d'une si grande foule. Le père Julien ne fut pas de cet avis; et, comme il est théologien, il fallut nous conformer au sien : sans lui, les autres seraient peut-être entrés dans mon sentiment, et nous eussions fait une grande faute de le suivre. Au reste, je doute que sur cela je m'en fusse rapportée à moi seule. Nous descendîmes donc des chariots, sans que personne pût voir nos figures, parce qu'en public nous avions toujours nos grands voiles baissés. Mais la seule vue de nos voiles, de nos manteaux blancs de gros drap et de nos sandales, suffit pour jeter tout ce peuple dans le plus grand émoi. La surprise ne fut pas moindre dans toutes les personnes de notre petite colonie; chez moi elle produisit une telle révolution, qu'elle m'enleva la fièvre. Lorsque nous entrâmes dans l'église, un homme de bien, venant vers nous, eut la charité d'écarter la foule pour nous ouvrir un passage. Je le priai très instamment de nous mener dans quelque chapelle. Il le fit; il en ferma la porte et demeura non loin de nous, jusqu'au moment où il vint nous chercher pour nous conduire hors de l'église. Peu de jours après, cet homme fit le voyage de Séville, et il dit à un père de notre ordre qu'il croyait que Dieu, pour le récompenser de cette action, lui avait envoyé un grand héritage auquel il était loin de s'attendre. Peut-être, mes filles, ce que j'endurai ce jour-là vous paraîtra bien léger; je vous déclare néanmoins que je le regarde comme une des plus rudes mortifications de ma vie. La surprise et l'agitation de tout ce peuple ne furent pas moindres que s'ils eussent vu arriver des taureaux destinés à courir. Aussi me tardait-il souverainement de m'éloigner de là, bien qu'il n'y eût dans le voisinage aucun endroit favorable pour y prendre un peu de repos pendant la plus forte chaleur du jour : faute de meilleur abri, nous passâmes ce temps sous un pont.

Arrivées enfin à Séville, nous allâmes loger dans une maison que le père Mariano, sur ma demande, avait eu soin de louer pour nous. Je regardais la fondation comme une affaire conclue parce que l'archevêque, comme je l'ai dit, était très affectionné aux Carmes déchaussés et m'avait quelquefois écrit à moi-même avec beaucoup de bonté. Quoiqu'il fût si favorablement disposé, il ne laissa pas, Dieu le permettant ainsi, de traverser notre dessein : en voici la cause. Il avait pris une détermination bien arrêtée de ne plus admettre de couvent de religieuses, à moins qu'elles n'eussent des revenus, et il avait des raisons pour cela. De là vint l'obstacle, ou, pour mieux dire, le succès de notre entreprise. Car si avant que je me fusse mise en chemin, il eût su que je voulais fonder un monastère sans revenus fixes, je suis assurée qu'il n'y aurait jamais consenti. Mais, par bonheur, le père Gratien et le père Mariano n'avaient pas voulu lui en parler, croyant qu'il serait charmé de nous avoir, comme, en effet, il lui en témoigna de la joie, et que nous lui rendrions service en fondant un monastère dans sa ville épiscopale. Si ces pères eussent tenu une autre conduite, ils se seraient trompés, en croyant bien faire. Quoique mon premier soin dans toutes les fondations fût d'obtenir la permission de l'ordinaire, comme le prescrit le saint concile de Trente, nous ne l'avions cependant pas demandée pour celle-ci; nous pensions que l'archevêque verrait avec le plus grand plaisir l'établissement d'un monastère, dont il a depuis reconnu toute l'utilité. Mais la volonté du divin Maître était qu'il ne se fît pas une de ces fondations dans laquelle, d'une manière ou d'une autre, je n'eusse beaucoup à souffrir.

Lorsque nous fûmes dans la maison, je me disposais à en prendre possession, à la manière accoutumée, et à y dire l'office. Mais quand je vis le père Mariano, qui conduisait cette affaire, m'alléguer plusieurs raisons très faibles pour m'engager à différer cette cérémonie, je jugeai que, pour ne pas me faire de la peine, il me cachait ce qui en était; et je devinai facilement que l'archevêque ne lui avait pas donné les permissions nécessaires. Ce père me proposait en même temps de fonder le couvent avec des revenus, et il m'indiquait à ce sujet quelques expédients dont je ne me souviens pas. Bref, il me déclara le vrai point de la difficulté. L'archevêque, n'ayant permis depuis bien des années l'établissement d'aucun monastère de religieuses, ne consentirait jamais à la fondation du nôtre, attendu surtout qu'il devait vivre d'aumônes. C'était me dire de renoncer à notre dessein, puisque, quand bien même j'aurais pu assigner des revenus au couvent, je ne l'aurais point fait à Séville, qui est une ville riche; mon intention étant de ne prendre des rentes que dans les lieux pauvres. D'ailleurs, il ne me restait plus rien de l'argent que nous avions emporté pour le voyage. Nous n'avions en propre que nos habits, quelques tuniques, quelques coiffes, et un peu de toile qui avait servi à couvrir nos chariots. Un ami d'Antoine Gaytan avait même été obligé de nous prêter l'argent nécessaire pour payer ceux qui nous avaient conduites à Séville. De son côté, le père Mariano s'employa à trouver ce qui était nécessaire pour accommoder notre logis. J'ajoute que n'ayant point de maison en propre, il m'était, sous tous les rapports, impossible de faire une fondation dans cette ville.

Enfin, cédant aux instances persévérantes du père Mariano, l'archevêque permit qu'on nous dît la messe le jour de la très sainte Trinité; mais en même temps il nous faisait défense de sonner des cloches, et même d'en avoir : heureusement elles étaient déjà placées. Nous passâmes ainsi plus de quinze jours ou un mois, je ne saurais préciser, faute de mémoire. Quant à moi, j'étais toute résolue, si le père visiteur et le père Mariano me l'eussent permis, de m'en retourner à Veas avec mes religieuses, pour travailler à la fondation de Caravaca. Il me semblait moins fâcheux d'abandonner une négociation commencée, que de rester, d'une manière si précaire, dans une ville où l'on avait annoncé avec tant de publicité notre établissement. Mais le père Mariano ne voulut jamais me permettre d'écrire à ce sujet à l'archevêque. Il préférait essayer peu à peu de le gagner; il y réussit, aidé du père Gratien, qui écrivit de Madrid plusieurs lettres à ce prélat. Ce qui me tranquillisait, c'était d'un côté la liberté que nous avions de dire l'office, de l'autre la certitude que la première messe n'avait été dite qu'avec la permission de l'archevêque et qu'il avait lui-même désigné pour la dire un ecclésiastique attaché à sa maison. De plus, il envoyait de temps en temps des personnes pour me visiter de sa part et m'assurer qu'il ne tarderait pas à venir lui-même : toutes ces circonstances me montraient que je n'avais pas tant sujet de m'abandonner à la peine. Au reste, si je souffrais, c'était moins pour mes compagnes et moi que pour le père Gratien, qui, m'ayant engagée à faire ce voyage, aurait été profondément contristé si la fondation eût échoué, comme tout semblait le faire craindre.

Dès les premiers jours que nous fûmes dans cette maison, quelques carmes mitigés du couvent de Séville vinrent me trouver, pour me demander en vertu de quel pouvoir je venais fonder dans cette ville un monastère de la Réforme. Je leur montrai les patentes que j'avais de notre très révérend père général. Ils n'eurent rien à répliquer; mais je crois qu'ils ne se seraient pas si facilement adoucis, s'ils eussent été informés des difficultés que l'archevêque nous faisait. Par bonheur ils les ignoraient; car on croyait généralement que cette fondation lui était fort agréable. Dieu permit que le prélat nous vînt voir; je lui représentai le tort qu'il nous faisait en s'opposant à notre établissement. Il se rendit à mes raisons et m'accorda tout ce que je pouvais désirer. Depuis ce jour, il s'est montré notre protecteur en toute occasion, et il n'a cessé de nous donner des preuves de son dévouement.

CHAPITRE XXV

SÉVILLE

La sainte reçoit un secours inespéré de Laurent de Cepeda, son frère. — Promesse consolante que lui fait Notre-Seigneur. — Une maison est enfin achetée; les religieuses vont s'y établir; belle cérémonie à cette occasion.

Qui pourrait s'imaginer que, dans une cité aussi grande et aussi riche que Séville, j'eusse trouvé moins de secours que partout ailleurs? J'en eus cependant si peu que, plus d'une fois, je fus sur le point d'abandonner la fondation. A aucune autre époque de ma vie, il est vrai, je ne m'étais vue si pusillanime et si lâche. Je ne sais si je ne subissais pas l'influence du pays; car, comme je l'ai toujours ouï-dire, les démons, sans doute par la permission de Dieu, y ont plus de pouvoir de tenter qu'ailleurs. Par leurs attaques acharnées, ils m'avaient enlevé mon énergie, au point que je ne me connaissais plus moi-même. Sans perdre ma confiance habituelle en Notre-Seigneur, je me trouvais néanmoins très différente de ce que j'avais été en pareilles circonstances. Le divin Maître, je le comprenais, retirait un peu sa main pour me laisser à moi-même; il voulait, sans doute, m'apprendre par là que mon courage dans le passé venait de lui et non pas de moi.

Le temps s'écoulait, nous étions aux approches du carême; point de maison, point d'argent pour en acheter, ni personne qui voulût, comme dans les autres pays, nous servir de caution. Les demoiselles qui avaient instamment sollicité auprès du père Gratien la fondation du monastère, et qui lui avaient promis d'y entrer, perdirent courage en voyant de près l'austérité de notre règle. Une seule, dont je parlerai dans la suite, vint se réunir à nous et prit l'habit. Cependant je me voyais pressée de quitter l'Andalousie, parce que d'autres affaires m'appelaient ailleurs. C'était pour moi une peine sensible de partir de Séville avant d'avoir acheté un monastère pour mes religieuses. A la vérité, je voyais que je n'y pouvais rien, Dieu ne me donnant pas dans ce pays, comme en Castille, des personnes qui m'aidassent de leurs moyens.

Les choses en étaient là lorsque, par une admirable disposition de sa providence, Dieu ramena à Séville un de mes frères, Laurent de Cepeda, qui avait passé plus de trente-quatre ans dans les Indes. Il eut encore plus de peine que moi de voir que ces excellentes religieuses n'eussent point de maison en propre. Il nous assista beaucoup, et il fit en particulier tous ses efforts pour les mettre en possession de celle qu'elles habitent maintenant. De mon côté, je redoublais alors d'instances auprès de Notre-Seigneur, je le conjurais et le faisais conjurer par mes compagnes de ne pas permettre que je partisse de Séville sans leur laisser une maison. Nous adressions dans ce but nos supplications au glorieux saint Joseph; enfin, nous implorions le secours de Notre-Dame par d'incessantes prières et par plusieurs processions célébrées en son honneur. Appuyée sur tant de prières, voyant, d'ailleurs, mon frère si bien disposé à nous aider, je commençai à m'occuper de l'achat d'une maison. Nous traitâmes successivement de plusieurs, mais sans succès; car, lorsque le marché paraissait conclu, tout se dérangeait. Un jour, comme je demandais avec instance à Notre-Seigneur que, puisque ces religieuses étaient ses épouses et qu'elles avaient un si grand désir de le servir, il lui plût de leur faire trouver une maison, il me dit : *Je vous ai déjà exaucées; ma fille, abandonne-moi ce soin.* Ces paroles me comblèrent de joie, je regardai la chose comme faite, et je ne fus point trompée. Le divin Maître nous empêcha d'acheter une maison qui eût été très peu convenable pour nous; elle plaisait à tout le monde à cause de son excellente situation, mais elle était si vieille et si mal bâtie, que nous n'aurions acheté qu'un emplacement, encore ne nous aurait-il guère moins coûté que la maison toute bâtie où nous sommes maintenant. Pour moi, je n'étais nullement contente d'une pareille acquisition; elle ne semblait pas répondre à ce que Notre-Seigneur m'avait dit dans l'oraison; sa dernière parole indiquait, selon moi, qu'il nous donnerait une demeure commode. Il accomplit sa promesse, voici comment : lorsqu'il ne restait plus qu'à passer le contrat de cette maison tout en ruine, celui qui nous la vendait à un prix excessif refusa de le signer au temps convenu et nous dégagea ainsi de notre parole. Je regarde cela comme une grande faveur de Dieu : car jamais les réparations n'eussent pu y être faites du vivant des religieuses que j'avais amenées à Séville, quand bien même, ce qui eût été difficile, elles eussent trouvé l'argent nécessaire pour cela.

Un ecclésiastique nommé Garcia Alvarez, grand serviteur de Dieu et très estimé dans la ville, parce qu'il n'était occupé que de bonnes œuvres, contribua plus que personne à nous détourner d'un contrat si onéreux. Dès notre arrivée à Séville, il nous montra un dévouement sans bornes : sachant que nous n'avions point de prêtre pour nous dire la messe, il s'offrit à nous la venir dire tous les jours, quoique le quartier où il habitait fût fort éloigné du nôtre et que les chaleurs fussent excessives; s'il eût eu plus de fortune, rien ne nous aurait manqué. Comme il connaissait très bien la maison qu'on nous proposait, il trouvait que c'était folie de notre part de l'acheter si cher; il nous le dit tant de fois, qu'enfin il nous y fit renoncer. Il alla avec mon frère voir celle que nous avons aujourd'hui; ils en furent l'un et l'autre très satisfaits. Notre-Seigneur nous vint en aide; en deux ou trois jours l'affaire fut terminée et le contrat signé. Nous eûmes cependant assez de peine à y entrer : d'un côté, celui qui l'avait louée ne voulait pas en sortir; de l'autre, les religieux de Saint-François, qui en étaient voisins, nous priaient avec instance de ne pas nous y établir. Quant à moi, j'aurais cédé à leurs vœux, si le contrat n'eût pas été signé, et j'en aurais remercié Dieu, pour n'être pas obligée de donner six mille ducats en payement d'une maison dont l'entrée nous demeurait interdite. La mère prieure[1], au contraire, louait Dieu de ce que le marché était fait, montrant dans cette circonstance, comme en toute autre, plus de foi et de courage que je n'en avais, et une vertu de beaucoup supérieure à la mienne. Nous étions depuis plus d'un mois dans cette peine, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur d'y mettre un terme. La prieure, deux autres religieuses et moi, nous prîmes le chemin de notre future demeure : mais nous n'y allâmes que de nuit, afin que les religieux n'en eussent la nouvelle qu'après notre prise de possession. Nous ne fûmes pas sans crainte durant le chemin; ceux qui nous accompagnaient disaient que toutes les ombres qu'ils voyaient leur semblaient des religieux. Au point du jour, l'excellent Garcia Alvarez, qui était venu avec nous, dit la première messe, et depuis nous n'eûmes plus rien à craindre. O Jésus, mon adorable Maître, quelles frayeurs n'ai-je point éprouvées dans ces prises de possession! Si l'on est en proie à tant d'alarmes lorsqu'on fait le bien et qu'on s'emploie à votre service, quelles doivent être les terreurs de ces malheureux qui vont faire le mal, outrageant à la fois leur Dieu et le prochain! Je ne sais vraiment ni quel gain ni quel plaisir ils y peuvent trouver, avec un pareil contrepoids.

---

[1] La mère Marie de Saint-Joseph, dont nous avons donné la biographie à la page 478 du premier volume.

Mon frère ne put se rendre près de nous ce jour-là; des poursuites dirigées contre lui l'avaient contraint de se tenir quelque temps caché. Dans le contrat, passé trop à la hâte, il avait commis une erreur très préjudiciable pour notre monastère, et, comme il était notre caution, on voulait le mettre en prison. Ne connaissant aucun habitant de Séville et considéré comme un étranger, il n'eut pas peu à souffrir, et nous avec lui; enfin, ayant offert certaines garanties aux personnes qui l'attaquaient, il les apaisa et les rassura; ensuite tout alla bien. Nous eûmes néanmoins, pendant quelque temps, un procès à soutenir; Dieu le permit sans doute ainsi pour nous donner un mérite de plus.

Nous n'occupâmes d'abord que quelques pièces du rez-de-chaussée; les ouvriers travaillaient dans le reste de la maison, et mon frère passait les jours entiers à les surveiller. Il continua de se charger de notre entretien, comme il le faisait déjà depuis quelque temps[1]. Le public, regardant notre maison comme une maison particulière et non comme un couvent, ne pensait guère à nous assister. Il n'y avait qu'un saint vieillard, prieur de la chartreuse des Grottes, et issu de la famille des Pantojas d'Avila, qui s'en occupait. Dès notre arrivée à Séville, Dieu lui mit au cœur les sentiments de la plus sincère affection pour nous, et je suis convaincue que jusqu'à son dernier soupir il ne cessera de nous faire du bien en toutes manières. C'est à dessein, mes sœurs, que je dis ceci ; la reconnaissance nous faisant un devoir de prier pour nos bienfaiteurs vivants ou décédés, vous recommanderez instamment, je l'espère, à Notre-Seigneur ce saint religieux à qui nous avons de si grandes obligations.

---

[1] Voyez au 1er volume, pages 411 et suivantes, comment Laurent de Cepeda fut payé au centuple de tout ce qu'il fit pour sainte Térèse et ses filles.

Si mon souvenir est fidèle, nous passâmes plus d'un mois au milieu des travaux ; mais mon frère dirigeant tout, nous n'avions aucune sollicitude. Il ne lui en coûta pas peu de transformer quelques pièces en une chapelle, et d'arranger le reste d'une manière convenable. Tout était achevé, je désirais que le très saint Sacrement fût mis sans bruit dans le nouveau sanctuaire, parce que je répugne extrêmement à causer aux autres la moindre peine, quand je puis l'éviter. Je proposai mon désir à Garcia Alvarez, et il en conféra avec le prieur des Chartreux ; l'un et l'autre portaient à tout ce qui nous touchait un intérêt sans bornes. Ils ne furent pas de mon sentiment ; ils jugèrent qu'afin que le monastère fût plus connu dans Séville, il fallait faire cette cérémonie avec solennité. Ils se rendirent auprès de l'archevêque pour lui en parler. La question ayant été agitée, il fut résolu d'un commun accord que l'on irait prendre le très saint Sacrement dans une paroisse, pour le porter de là en procession dans la chapelle de notre couvent. L'archevêque ordonna en même temps que tout le clergé, avec quelques confréries, y assisterait, et que l'on tapisserait les rues.

Le bon Garcia Alvarez se chargea de décorer le cloître par où l'on entra; il orna également avec un goût exquis l'église et les autels. Son zèle lui inspira des inventions fort ingénieuses; en voici une entre autres. A notre insu, et sans que nous l'eussions désiré, il mit dans la chapelle une fontaine d'où coulait une eau odoriférante : nous ne l'apprîmes que plus tard, et nous en fûmes attendries de dévotion. L'ordonnance de la fête, la décoration des rues, le chant, la musique, le concours du peuple, tout fut à souhait, et nous laissa une des plus délicieuses consolations de la vie.

Le prieur des chartreux me dit qu'il n'avait jamais rien vu de semblable à Séville; contre sa coutume, il assista à la procession. Tout le monde était ravi d'une solennité si belle, et l'on disait ouvertement que cette fondation était l'ouvrage de Dieu. L'archevêque mit lui même le très saint Sacrement dans notre église, en présence d'une immense multitude de peuple qui était accouru à la cérémonie. Par ce récit, vous voyez, mes filles, quels honneurs on rendait à l'envi à ces pauvres carmélites, auparavant si dédaignées qu'il ne semblait pas qu'on voulût seulement leur donner un verre d'eau, bien qu'il n'en manque pas dans la rivière de cette ville.

Il arriva une chose très remarquable, au dire de tous ceux qui en furent témoins. Après que la procession fut achevée, on tira tant de coups de canon, et on lança tant de fusées, que cela dura presque jusqu'à la nuit. On eut envie de continuer encore, lorsque tout à coup, je ne sais comment, le feu prit à un paquet de poudre qu'un homme portait : tout le monde regarda comme un miracle qu'il n'en fût pas brûlé. Il s'éleva une si grande flamme, qu'elle monta jusqu'au haut de notre cloître, qui était tapissé de taffetas jaune et cramoisi; personne ne doutait que ce taffetas ne dût être réduit en cendres. Le prodige fut que cette tenture resta aussi intacte que si le feu ne s'en fût pas approché, tandis que les pierres de la voûte demeurèrent noircies par la fumée. Tous les spectateurs en furent saisis d'étonnement; les religieuses rendirent mille actions de grâces à Notre-Seigneur d'une protection si visible, car elles n'auraient pas eu les moyens de payer cette étoffe précieuse. Selon toute apparence, le démon, outré de dépit à la vue d'une fête si solennelle et d'une nouvelle maison consacrée à Dieu, avait voulu s'en venger en quelque manière : mais Notre-Seigneur ne le lui permit pas; qu'il en soit béni dans les siècles des siècles, béni dans toute l'éternité! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XXVI

SÉVILLE

Joie de la sainte et de ses filles après la fondation du monastère de Séville. — Notice sur la première novice dans ce monastère.

Vous pouvez facilement, mes filles, vous former une idée de notre joie en ce beau jour : la mienne, je me plais à le dire, fut très grande. J'étais charmée en particulier de voir les religieuses dans une maison si bien située et si commode. Leur monastère était déjà si connu, qu'elles avaient reçu quelques demoiselles qui, par leur dot, pouvaient payer la plus grande partie du prix de la maison : celles que l'on admettrait encore, pour compléter le nombre fixé par les constitutions, achèveraient, avec les plus modiques ressources, d'éteindre la dette. Ce qui, par-dessus tout, me causa de l'allégresse, fut le souvenir des tribulations que j'avais endurées.

J'aurais eu besoin alors de prendre quelque repos, mais il fallut songer à quitter Séville sans le moindre retard : d'abord, la chaleur commençait à être excessive ; en second lieu, la cérémonie de la fondation ayant été faite le dimanche avant la Pentecôte de l'année 1576, il fallait me hâter de partir le lundi même, pour n'être pas en route pendant les fêtes, et pouvoir les passer à Malagon, où j'avais dessein de m'arrêter quelques jours. Ainsi, Dieu ne permit pas que j'eusse la consolation d'entendre, même une fois, la messe dans notre église. Mon départ diminua de beaucoup la joie des religieuses; elles furent d'autant plus sensibles à cette séparation, que nous avions, durant un an, souffert ensemble de bien grandes tribulations; j'ai déjà dit que je ne fais mention ici que des plus légères. Si j'excepte la fondation de Saint-Joseph d'Avila, qui fut, sans contredit, la plus féconde en épreuves, je n'ai jamais eu tant à souffrir dans aucune autre, parce qu'à Séville la plupart des peines furent intérieures. Mon vœu le plus cher est que Notre-Seigneur soit toujours fidèlement servi dans cette maison : à ce prix, je compte pour rien les souffrances passées. Le divin Maître m'exaucera, je l'espère, j'en ai pour garants la vertu des âmes qu'il s'est hâté d'attirer dans cet asile, et surtout la grande perfection des religieuses que j'y conduisis moi-même. J'ai déjà touché un mot, en passant, de leur mérite, mais ce mot n'est rien en comparaison de ce que j'aurais pu dire.

Je veux, mes filles, consigner ici quelques particularités sur la première novice de ce monastère, ne doutant pas que vous ne les appreniez avec plaisir. Dieu lui avait fait la grâce de naître de parents très chrétiens. A peine avait-elle atteint sa septième année, qu'une de ses tantes, qui n'avait point d'enfants, la demanda à sa mère, pour la garder auprès d'elle. Conduite chez sa parente, elle dut, comme il était naturel, recevoir d'elle toute sorte de témoignages d'affection. Cela causa de l'ombrage à trois servantes qui se berçaient de l'espérance de posséder un jour tout le bien de leur maîtresse; elles craignirent que, si elle prenait en amitié sa jeune nièce, elle ne lui laissât son héritage. Pour détourner le coup, elles formèrent contre elle, toutes trois de concert, un complot que le démon pouvait seul leur inspirer : elles supposèrent qu'elle voulait faire mourir sa tante, et que, dans ce but, elle avait donné de l'argent à une d'elles pour acheter de l'arsenic; celle-là le dit à sa maîtresse, et les deux autres confirmèrent son témoignage. Ainsi la tante le crut; la mère même de l'enfant, femme d'une grande vertu, en demeura persuadée, et ramena chez elle sa fille, qui passait dans son esprit pour aussi coupable qu'elle était innocente.

Béatrix de la Mère de Dieu, c'est le nom que cette religieuse porte au Carmel, m'a raconté ce qu'elle eut à subir à son retour dans la maison paternelle. Pendant plus d'une année, sa mère, pour la forcer à avouer son crime, la battait chaque jour de verges; et, après un si rigoureux châtiment, ne lui donnait pour lit que la terre nue. L'enfant persistait à dire qu'elle était innocente, et qu'elle ne savait pas même ce que c'était que de l'arsenic; sa mère, voyant en elle tant d'obstination à nier son crime, la jugeait plus méchante encore, et se désolait à la pensée qu'elle serait incorrigible. Il eût été facile à la jeune Béatrix de se soustraire à tant de rigueurs exercées contre elle, en faisant l'aveu qu'on voulait lui arracher; il y a même sujet de s'étonner qu'elle ne prît point ce parti. Mais Dieu lui donna la force de soutenir toujours la vérité. Ce n'est pas tout : protecteur des justes opprimés, il prit en main la cause de l'innocente victime, il confondit la calomnie. Dans sa justice, il frappa deux de ces trois femmes de maladies si terribles, qu'elles paraissaient avoir la rage. Se voyant en cet état et prêtes à mourir, elles confessèrent leur attentat, et firent demander pardon à l'enfant. La troisième mourut en couches, et fit la même déclaration. Ainsi, les trois accusatrices expirèrent dans les tourments, en punition d'une si horrible noirceur. Je tiens ces détails non seulement de la fille, mais de la mère.

Cette femme si chrétienne, voyant ensuite sa fille religieuse, était inconsolable de l'avoir traitée d'une manière si cruelle; elle me racontait certaines particularités qui montraient combien grandes avaient été les tortures de Béatrix. Dieu avait permis que, n'ayant point d'autre enfant et l'aimant beaucoup, elle fût néanmoins son bourreau. Elle est si véridique et si vertueuse, que je donne une entière créance à ses paroles.

Vers l'âge de douze ans, Béatrix lut dans la vie de sainte Anne que sainte Émérentienne, sa mère, allait souvent visiter les saints habitants du mont Carmel. Elle conçut à cette lecture une si grande dévotion pour cet ordre de Notre-Dame, qu'à l'instant même elle promit à Dieu de s'y consacrer à son service, et fit vœu de chasteté. Elle sentit dès lors un vif attrait pour la solitude; elle passait le plus de temps qu'elle pouvait en oraison; là Notre-Seigneur et sa divine Mère lui accordaient de grandes faveurs. Quelque impatience qu'elle eût d'entrer en religion, elle n'osait s'en déclarer à ses parents; d'ailleurs, elle ne savait comment se procurer des renseignements sur l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Chose vraiment remarquable; il y avait à Séville un couvent de la règle mitigée, et néanmoins elle ne le sut que plusieurs années après qu'elle eut appris l'existence de nos monastères.

Béatrix restait seule de plusieurs enfants dont elle était la moins chérie. Un de ses frères, celui qui mourut le dernier, avait adouci sa douleur, lorsqu'on lui imputa ce crime, en soutenant qu'elle était innocente. Ses parents, n'ayant plus qu'elle, songèrent à l'établir dès qu'elle fut nubile : lui ayant donc proposé un parti fort avantageux, ils ne doutaient point qu'elle ne l'acceptât; mais elle leur répondit qu'elle avait fait vœu de chasteté, et qu'elle mourrait plutôt que de le violer. Soit qu'ils fussent aveuglés par le démon, soit que Dieu le permît ainsi afin que Béatrix fût martyre, ils se trompèrent étrangement sur la cause de son refus. L'attribuant à quelque grande faute, outrés d'ailleurs de l'affront fait à celui à qui ils avaient donné leur parole, ils la traitèrent avec la dernière rigueur. Les tortures par lesquelles ils la firent passer lui auraient coûté la vie, si Dieu ne la lui eût conservée par miracle ; pendant trois mois, elle resta au lit sans pouvoir se remuer. Elle m'a dit que dans l'excès de ses tourments, s'étant souvenue de ce que sainte Agnès avait souffert, elle ne les avait presque plus sentis, tant elle aurait désiré de mourir martyre comme elle.

Il paraîtra fort étonnant qu'une fille qui ne quittait jamais sa mère, et que l'œil vigilant de son père ne perdait jamais de vue, ait pu leur paraître si coupable, La surprise augmente, quand on songe qu'elle avait toujours mené une sainte vie ; toujours elle avait été un modèle de pudeur, et d'une charité si tendre envers les pauvres, qu'elle leur donnait tout ce dont elle pouvait disposer. Mais quand il plaît à Notre-Seigneur d'accorder à une âme la grâce de souffrir, il a bien des moyens de lui donner ce témoignage de son amour. Peu d'années après, le divin Maître, dessillant les yeux des parents de Béatrix, leur découvrit l'éminente vertu de leur fille. Dès lors, ils changèrent les mauvais traitements en caresses et en témoignages d'affection ; ils lui accordaient tout ce qu'elle pouvait désirer pour ses chers pauvres. Cependant aucun bonheur ne compensait pour elle le bonheur de la vie religieuse qui lui était encore refusé ; elle en ressentait, comme elle me l'a dit, une peine profonde.

Or, voici ce qui arriva. Treize ou quatorze ans avant que le père Gratien allât à Séville, et dans un temps où nul ne songeait dans cette ville aux Carmes déchaussés, un jour que Béatrix se trouvait dans un appartement avec son père, sa mère et deux voisines, ils virent entrer un vénérable vieillard vêtu de gros drap, et avec un costume semblable en tout à celui de nos carmes déchaussés. Sa barbe était très longue et blanche comme de l'argent; malgré son grand âge, ses traits respiraient je ne sais quelle fraîcheur, et un air de sainteté était répandu sur toute sa personne. Il s'approcha de Béatrix, et, après lui avoir parlé quelques instants dans une langue inconnue d'elle et de tous ceux qui étaient là, il fit trois fois le signe de la croix sur elle, en lui adressant ces paroles : *Béatrix, Dieu te rende forte!* puis il s'en alla. Tous étaient restés immobiles et saisis d'un religieux étonnement à sa présence. Quand il fut parti, le père demanda à sa fille qui était ce vénérable vieillard. Béatrix, de son côté, avait cru qu'il était connu de son père. La surprise étant au comble, ils se levèrent tous aussitôt pour l'aller chercher; mais ce fut en vain. Cette apparition donna une grande consolation à celle qui en était l'objet; tous ceux qui en furent témoins, ne pouvant douter qu'elle ne vînt de Dieu, en demeurèrent extrêmement surpris, et conçurent une estime plus grande encore de la vertu de Béatrix. Durant les quatorze années qui suivirent, elle continua de s'employer tout entière au service de Notre-Seigneur, lui demandant instamment chaque jour qu'il lui plût d'exaucer ses désirs.

Une si longue attente la contristait profondément. Un jour elle se rendit dans l'église de Triane, qui était la paroisse de son père, pour entendre un sermon. Elle ignorait qui était le prédicateur; il se trouva que c'était le père Jérôme Gratien. Quand elle le vit s'avancer vers l'évêque pour recevoir la bénédiction avant de monter en chaire, elle se ressouvint du vieillard qui lui était apparu autrefois, vêtu et déchaussé comme lui, mais différent de visage, car alors le père Gratien n'avait pas encore trente ans. Elle m'a raconté qu'elle se sentit saisie d'une joie si vive qu'elle pensa s'évanouir. Elle savait bien que l'on avait établi dans ce quartier un monastère de religieux, mais elle apprenait alors pour la première fois que c'étaient des Carmes déchaussés. Béatrix, à cette époque, n'avait pas atteint sa vingt-septième année. Dès ce jour elle fit tout ce qu'elle put pour se confesser au père Gratien; Dieu voulut qu'il lui en coûtât beaucoup pour l'obtenir; douze fois au moins, elle fit des tentatives dans ce but, mais sans succès. Le père Gratien la voyant si jeune encore, et d'un extérieur plein de grâce, se montrait inflexible dans ses refus. Comme il est d'une réserve et d'une prudence accomplies, il évite autant qu'il peut de communiquer avec de semblables personnes. De son côté, Béatrix, qui était d'une admirable retenue, n'osait plus insister. Un jour, tandis qu'elle pleurait dans l'église, une femme lui demanda ce qu'elle avait. Elle lui répondit qu'elle avait fait bien des démarches pour parler au père Gratien, qui était alors occupé à confesser, mais qu'elle ne savait comment arriver jusqu'à lui. Cette femme la prit par la main, la mena à ce père, et le pria de l'entendre; ce fut de cette manière qu'elle parvint à lui faire une confession générale. Grande fut la joie du père Gratien en voyant les grâces dont Dieu avait enrichi cette âme; il la consola beaucoup en lui apprenant que les Carmélites viendraient bientôt s'établir à Séville, et qu'il la ferait recevoir sans délai. En effet, dès notre arrivée dans cette ville, il me désigna Béatrix comme la première novice que je devais admettre, m'assurant qu'il était fort satisfait de ses dispositions. Il voulut lui-même lui annoncer cette heureuse nouvelle, mais avec de grandes précautions, pour qu'elle n'arrivât pas à la connaissance de ses parents;

car ils n'auraient pu se résoudre à lui permettre d'entrer. Voici comment Béatrix exécuta son dessein. C'était dans l'église des Carmes déchaussés qu'elle allait toujours se confesser; elle faisait à ces religieux, tant en son nom qu'en celui de ses parents, d'abondantes aumônes. Leur monastère était fort éloigné de sa maison; ainsi, quand elle sortait, sa mère n'allait point avec elle, mais la faisait seulement accompagner par des servantes. Le jour de la fête de la très sainte Trinité, cette généreuse fille leur dit de ne pas venir avec elle, attendu qu'elle sortirait ce jour-là avec une femme révérée de toute la ville à cause de sa grande piété et de ses bonnes œuvres. On obéit à ses ordres. Béatrix, se voyant libre, se hâta d'exécuter ce qu'elle avait concerté avec sa pieuse confidente. Elle prit un habit et un manteau d'étoffe très grossière. Ce fut merveille, à mon avis, qu'elle pût cheminer avec un pareil costume; la joie qui la transportait pouvait seule le lui rendre léger. Son unique crainte était de rencontrer quelqu'un qui la reconnût, et qui, la voyant avec des habits si différents des siens, ne la traversât dans son projet. Que ne fait point l'amour de Dieu! Béatrix foulait aux pieds l'honneur du monde; elle n'avait en ce moment qu'un désir : c'était de pouvoir, sans obstacle, se consacrer à Jésus-Christ. Elle arriva enfin au monastère, et sur-le-champ nous lui en ouvrîmes les portes. J'envoyai en donner avis à sa mère : elle vint aussitôt. Dans les premiers moments elle fut comme hors d'elle-même; ensuite, revenant à soi, au lieu de passer à ces extrémités auxquelles d'autres mères se laissent emporter, elle connut le prix de la grâce que Dieu faisait à sa fille, et malgré la résistance de la nature, elle se soumit à la volonté du ciel. A partir de ce jour, elle nous fit de grandes aumônes.

La nouvelle épouse de Jésus-Christ, goûtant les prémices d'un bonheur après lequel elle avait tant soupiré, se trouvait au comble de ses vœux. Elle était si humble, si portée à se charger de tout le travail de la maison, que nous avions peine à lui arracher le balai des mains. Après avoir été si délicatement traitée chez elle, on eût dit, en la voyant se livrer avec tant d'ardeur aux exercices les plus bas et les plus pénibles, que c'étaient là ses plus chères délices. Le corps se ressentit de la joie de l'âme; en peu de temps sa santé devint florissante. Témoins de ce changement, son père et sa mère furent si consolés, qu'ils s'estimaient heureux de la voir parmi nous.

Dieu ne voulut point qu'elle jouît d'un si grand bonheur sans mélange de souffrances. Il permit que deux ou trois mois avant sa profession elle se vît assaillie par des tentations violentes. Tout ce qu'elle avait souffert durant tant d'années, pour obtenir le bien qu'elle possédait, s'effaça entièrement de son esprit. Elle demeurait encore ferme, il est vrai, dans le dessein de se consacrer à Jésus-Christ, mais elle était effrayée des difficultés qu'elle croyait entrevoir dans la vie religieuse. Ainsi, elle se trouvait en proie à un affreux tourment causé par le démon, et dans l'impuissance de s'en délivrer. Cependant, faisant un immense effort sur elle-même, elle triompha de l'ennemi, et ce fut au milieu même de la violence de la tempête qu'elle résolut de s'enchaîner à Dieu par des liens éternels. Notre-Seigneur, qui sans doute n'attendait d'elle que cette preuve de courage, la visita trois jours avant sa profession, la consola d'une manière très particulière, et mit en fuite l'esprit de ténèbres. Cette visite de l'Époux céleste versa dans son âme une joie ineffable; durant ces trois jours elle était hors d'elle-même de bonheur, et certes avec raison, puisqu'elle avait reçu de son Dieu un si grand témoignage d'amour. Peu de temps après, son père étant mort, sa mère prit l'habit, et nous fit une aumône de tout son bien. On ne saurait dire le contentement dont jouissent la mère et la fille, l'édification qu'elles donnent à toutes les autres sœurs par leur fidélité à servir l'Époux divin qui leur a fait une si grande grâce.

Avant la fin de l'année, une autre demoiselle vint, au grand regret de ses parents, augmenter notre nombre. Ainsi le divin Maître va peuplant cette maison d'âmes si désireuses de le servir, qu'au prix d'un tel bonheur elles comptent pour rien les austérités de la règle et la sévérité de notre clôture. Qu'il soit béni à jamais, et que les siècles des siècles célèbrent éternellement ses louanges! Ainsi soit-il!

Dieu se plut à conserver longtemps dans le monastère de Séville la première novice que sainte Térèse y avait reçue. Ces belles vertus qui brillaient en elle, et dont la sainte vient de tracer le tableau, jetèrent un éclat plus vif de jour en jour.

Sa charité envers chacune des religieuses était admirable : considérant en elles les épouses de Jésus-Christ, elle trouvait un indicible bonheur à les servir toutes et à leur prodiguer ses soins quand elles étaient malades. Un si tendre dévouement la fit surnommer la Marthe du monastère.

Elle continua de faire de son corps une hostie qu'elle immolait chaque jour sur l'autel de la mortification. Elle suppléait par les instruments de pénitence à ce qu'elle eût voulu souffrir de la part des bourreaux en donnant sa vie pour Jésus-Christ. Non contente d'imprimer ainsi dans sa chair virginale les stigmates de la croix, elle pratiqua jusqu'au terme de sa longue carrière un jeûne très rigoureux. Elle ne prenait qu'un frugal repas toutes les vingt-quatre heures. Cette réfection se composait, outre le pain, d'un œuf ou d'un peu de poisson les jours de fête, et d'une portion de légumes les autres jours.

Béatrix fut élevée à une très haute oraison; Notre-Seigneur la combla de grâces et de faveurs. Les habitants de Séville la vénéraient comme une sainte; et, la regardant comme très puissante auprès de Dieu, ils venaient en foule se recommander à ses prières.

Cependant, déjà plus qu'octogénaire, Béatrix sentait la longueur de son pèlerinage; elle soupirait après la vue du céleste Époux, et le conjurait d'abréger son exil. Animée de la charité la plus tendre envers ses sœurs, afin de leur épargner la fatigue, elle demanda au divin Maître la grâce de mourir au chœur, ou, du moins, d'une très courte maladie. Sa prière fut exaucée. La veille de Noël de l'an 1623, Béatrix descendit pour aller se confesser, et déclara que c'était pour la dernière fois. Le jour de Noël, attaquée d'un érysipèle, elle reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'un ange; et annonça que le 29 décembre elle verrait la fin de sa captivité. Au jour prédit, Béatrix de la Mère de Dieu, couronnée de jours et de mérites, expira doucement en présence de toutes ses sœurs. A l'instant même où sa belle âme était reçue en paradis, il s'opéra sur les traits de son visage un miraculeux changement : défigurés par la maladie et flétris par l'âge, ils brillèrent tout à coup d'une beauté surnaturelle; on eût à peine donné trente ans à celle qui en avait pourtant passé quatre-vingt-six dans cet exil. Ainsi s'en alla fleurir comme un lis, dans la cité du Seigneur, cette vierge que Térèse avait proclamée martyre quand elle était encore dans le siècle.

CHAPITRE XXVII

CARAVACA

Le monastère est fondé le 1er janvier 1576, et dédié au glorieux saint Joseph. — Comment ces fondations sont l'œuvre de Dieu. — La sainte exhorte ses filles à maintenir dans l'ordre de la Vierge la ferveur qui y règne. — Souffrances de Térèse dans ces fondations; déchirement de son cœur quand elle se séparait de ses filles, surtout quand elle ne devait plus les revoir. — Persécution contre le Carmel réformé. — Joie de la sainte; elle reçoit l'ordre de s'enfermer dans un de ses monastères; elle choisit celui de Tolède, où elle écrit ses quatre dernières fondations.

J'étais à Saint-Joseph d'Avila, me préparant à partir pour la fondation de Veas, lorsqu'un exprès m'apporta une lettre d'une dame de Caravaca, nommée Catherine de Otalora. Cette dame m'annonçait que trois demoiselles, après avoir entendu un sermon d'un père de la compagnie de Jésus, en avaient été si touchées, qu'elles avaient formé la résolution de fonder dans leur ville un monastère de Carmélites déchaussées; qu'en attendant, elles étaient venues lui demander asile dans sa maison, bien déterminées à ne pas en sortir qu'elles n'eussent exécuté leur dessein. Il y a grande apparence qu'elles étaient d'accord pour cela avec cette dame, et que celle-ci devait les aider dans cette fondation. Ces demoiselles appartenaient aux familles les plus qualifiées de la ville [1];

---

[1] Elles se nommaient doña Françoise de Saojosa, doña Françoise

l'une d'entre elles avait pour père Rodrigue de Moya, gentilhomme d'une rare prudence, et très grand serviteur de Dieu. Elles possédaient assez de biens toutes ensemble pour réaliser leur projet. Elles étaient parfaitement au courant de cette œuvre du divin Maître, je veux dire de la fondation de nos monastères; elles en avaient été instruites par les pères de la compagnie de Jésus, car ces religieux ont toujours favorisé notre réforme, et nous ont constamment prêté leur concours pour l'étendre.

L'ardeur avec laquelle ces généreuses filles envoyaient de si loin un messager, pour obtenir qu'on les reçût dans l'ordre de Notre-Dame, me toucha profondément. Je résolus de seconder leurs bonnes intentions; et ayant su que Caravaca n'était pas éloigné de Veas, je menai avec moi un plus grand nombre de religieuses que je n'avais accoutumé d'en conduire pour un seul monastère. Je croyais d'ailleurs, par les lettres que j'avais reçues, que la fondation de Caravaca n'aurait pas de difficultés, et que je pourrais la faire aussitôt après celle de Veas. Mais Dieu en ayant ordonné autrement, mes mesures furent rompues. Car, comme je l'ai rapporté dans la fondation de Séville, la permission du Conseil des ordres ayant tardé à être délivrée, je ne pus exécuter aussi vite ce que je projetais. A la vérité, je ne tardai pas à perdre l'envie d'aller établir ce nouveau monastère, lorsque j'appris à Veas que les chemins de Caravaca étaient si mauvais, que les supérieurs de nos couvents ne pourraient, sans beaucoup de peine, y aller faire leurs visites. Cependant, comme j'avais donné de bonnes espérances, je priai Julien d'Avila et Antoine Gaytan d'aller eux-mêmes sur les lieux juger de la chose, et de dégager ma

---

de Moya, doña Françoise de Tauste, et étaient unies entre elles par les liens de la parenté.

parole, s'ils le trouvaient à propos. Ils se rendirent à Caravaca; mais ils ne furent pas peu étonnés, quand ils virent que doña Catherine, qui avait la principale part dans ce dessein, et qui logeait ces demoiselles dans un appartement séparé de sa maison, où elles étaient comme dans une espèce de monastère, ne montrait plus la même ardeur.

Quant à ces demoiselles, elles n'avaient point changé : deux d'entre elles surtout furent si fermes dans leur résolution, qu'elles mirent dans leur parti le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan; en sorte qu'avant de revenir, ceux-ci passèrent tous les actes nécessaires pour la fondation, et les laissèrent comblées de joie. Quant à eux, ils étaient si contents d'elles, ainsi que de la beauté et de la richesse du pays, qu'ils ne pouvaient assez nous le témoigner à leur retour; mais ils convenaient en même temps que l'on ne pouvait voir de plus mauvais chemins. Tout étant ainsi conclu, j'envoyai de nouveau à Caravaca le bon Antoine Gaytan, qui, par affection pour moi, se dévouait de bon cœur à tout ce qu'il y avait de plus pénible. Il faut le dire, sans l'intérêt qu'il prenait avec Julien d'Avila à cette fondation, et les peines qu'ils se donnèrent pour en amener le succès, jamais elle n'aurait eu lieu, tant j'y étais peu portée. C'est donc à eux qu'il en faut faire hommage; ils en ont tout le mérite. J'avais chargé Antoine Gaytan de faire mettre un tour et des grilles à la maison où devait avoir lieu la prise de possession, et où l'on devait habiter jusqu'à ce que l'on pût acheter une demeure plus commode. Il s'en occupa pendant plusieurs jours avec beaucoup de zèle; ce fut chez Rodrigue de Moya, père, comme je l'ai dit, d'une des trois demoiselles, qu'il nous prépara un logement : ce gentilhomme céda avec plaisir une partie de sa maison pour ce sujet.

Je reçus la permission du Conseil des ordres, lorsque j'étais prête à me mettre en chemin; comme elle renfermait une clause qui rendait les religieuses dépendantes des commandeurs, et que cela était contraire à nos constitutions, il fallut demander une nouvelle permission; mais jamais on ne l'aurait obtenue, non plus que celle de Veas, si je n'eusse pris la liberté d'en écrire au roi don Philippe à présent régnant. Ce prince daigna donner l'ordre qu'on l'expédiât sans délai. Comme il est extrêmement affectionné aux religieux fidèles à leur profession, et qu'il savait que nos monastères vivaient selon la règle primitive, il nous a constamment favorisées en tout. C'est pourquoi je vous conjure de tout mon cœur, mes filles, de continuer toujours d'adresser à Dieu des prières particulières pour Sa Majesté, comme nous le faisons maintenant.

Pendant qu'on s'occupait d'obtenir cette nouvelle permission, je partis pour Séville par l'ordre du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, qui était alors provincial, et qui l'est encore aujourd'hui. Je fus obligée de laisser dans leur clôture ces pauvres demoiselles de Caravaca; et elles y demeurèrent jusqu'au 1er janvier de l'année suivante, quoiqu'elles m'eussent envoyé leur message à Avila dès le mois de février. La permission fut bientôt expédiée. Mais j'étais déjà à Séville, et mes occupations ne me permettaient plus d'aller fonder le monastère de Caravaca. Ces demoiselles en avaient une peine très vive; elles me l'exprimaient dans leurs lettres, et je la partageais du fond de mon cœur. Je sentais qu'on ne pouvait pas différer plus longtemps l'accomplissement de leurs désirs. Comme j'étais dans l'impossibilité de me rendre auprès d'elles, soit à cause de la longueur du voyage, soit parce que la fondation de Séville n'était pas achevée, le père Jérôme Gratien décida alors, en sa qualité de visiteur apostolique,

que les religieuses qui avaient été destinées au monastère de Caravaca, et qui étaient demeurées à Malagon, iraient le fonder sans moi. J'eus soin de faire nommer pour prieure une religieuse en qui j'avais une grande confiance, parce qu'elle est beaucoup meilleure que moi[1]. Elles partirent avec tout ce dont elles avaient besoin, accompagnées de deux pères de notre réforme. Car le père Julien d'Avila et Antoine Gaytan étaient déjà depuis quelque temps retournés chez eux; comme le chemin était long, et la saison rigoureuse — on était à la fin de décembre — je ne voulus pas leur donner la peine de revenir pour conduire la petite colonie. Les religieuses arrivèrent à Caravaca; elles furent reçues avec une grande joie par tous les habitants, mais surtout par les demoiselles, qui les attendaient dans leur clôture avec la plus vive impatience. Le jour du saint Nom de Jésus, de l'année 1576, le très saint Sacrement fut placé dans l'église, et le monastère se trouva ainsi fondé. Deux de ces trois demoiselles prirent aussitôt l'habit; la troisième, cédant à un accès de mélancolie, recula devant une clôture si étroite et si austère, et retourna chez une de ses sœurs. Que cet exemple, mes filles, vous fasse admirer les jugements de Dieu; considérez en même temps le retour de reconnaissance et de fidélité que demande de nous l'insigne faveur qu'il nous a faite en nous laissant prononcer nos vœux, et en nous gardant ensuite pour jamais dans sa maison en qualité de filles de la Vierge. Le divin

---

[1] Cette prieure était la mère Anne de Saint-Albert, une des religieuses que la sainte avait conduites à Séville, et dont elle fait un si bel éloge au chapitre XXIV, page 302. Anne de Saint-Albert partit de Séville et alla à Malagon où, ayant pris avec elle quatre religieuses, Barbe du Saint-Esprit, Anne de l'Incarnation, Jeanne de Saint-Jérôme et Catherine de l'Assomption, elle se mit en route pour Caravaca. (RIBERA, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. VII.)

Maître s'est servi du désir de cette demoiselle et de sa dot pour l'établissement de ce monastère; et lorsqu'elle devait jouir du bonheur après lequel elle avait tant soupiré, son humeur mélancolique ayant pris le dessus, le courage lui a manqué [1]. Trop souvent, hélas! nous cherchons dans cette humeur l'excuse de nos imperfections, et nous rejetons sur elle la faute de notre inconstance.

Plaise à Notre-Seigneur de nous donner abondamment sa grâce : avec ce secours, rien au monde ne nous empêchera d'avancer toujours dans son service. Que cet adorable Maître daigne aussi nous protéger et nous favoriser toutes, afin que cette réforme naissante, qu'il a si admirablement commencée par le moyen de femmes aussi misérables que nous, ne périsse point par notre lâcheté. Mes sœurs et mes filles, je vous en conjure au nom de notre divin Époux, ne cessez jamais de lui demander cette grâce. Que chacune de celles qui viendront se joindre à nous se figure que c'est par elle que commence à refleurir cette règle primitive de l'ordre de la Vierge; et que jamais, en quoi que ce soit, on n'y tolère aucun relâchement. Considérez que de très petites infractions à la règle ouvrant la porte aux plus grandes, l'esprit du monde pourrait insensiblement pénétrer chez vous. Rappelez-vous par quelle pauvreté et quels travaux s'est élevé l'édifice où vous jouissez maintenant d'un bonheur si pur et d'une paix si profonde. Si vous voulez regarder les choses de près, vous verrez que, dans la plupart des fondations de ces monastères, le concours des hommes a été nul et que la puissante main de Dieu a seule tout fait; vous pourrez admirer combien ce grand Dieu se plaît à conduire à leur perfection les œuvres qu'il commence, dès qu'il ne rencontre aucun obstacle de notre part. Et comment, je vous prie, une pauvre petite femme comme moi, soumise aux autres, sans un seul denier en bourse, sans aucun secours, aucun appui humain, aurait-elle eu le pouvoir d'exécuter de si grandes entreprises? J'ai dit sans secours humain, car celui de mes frères qui m'aida pour la fondation de Séville, qui possédait quelques biens, qui nous montra tant de dévouement et une volonté si sincère de nous venir en aide, était auparavant dans les Indes.

---

[1] Doña Françoise de Tauste avait un moment fléchi, mais le divin Maître n'oublia pas la générosité de son dévouement. Deux à trois mois après la fondation, le P. Gratien, faisant la visite de ce monastère, trouva doña Françoise dans de si parfaites dispositions, qu'il lui donna le saint habit. D'après l'ordre où nous les avons nommées, elles s'appelèrent dans le Carmel Françoise de la Mère de Dieu, Françoise de la Croix et Françoise de Saint-Joseph. Toutes les trois ont vécu depuis en ferventes religieuses. (Ribera, *Vie de sainte Térèse,* liv. III, chap. VII.)

Voyez, voyez, mes filles, comme la main de Dieu se montre. Serait-ce par hasard parce que je suis d'un sang illustre que j'ai été secondée, et que l'on m'a traitée avec honneur? Il est évident que non. Ainsi, sous quelque face que vous vouliez considérer ce renouvellement de l'ordre de la Vierge, vous verrez que c'est uniquement l'ouvrage de Dieu. N'est-ce donc pas une obligation sacrée pour nous de le maintenir dans toute son intégrité, dût-il nous en coûter vie, honneur, repos? Mais que dis-je? loin d'avoir rien à craindre, c'est précisément l'accomplissement d'un tel devoir qui nous assure ce triple bien. Car quelle est la véritable vie, si ce n'est celle où l'on ne craint ni la mort ni les événements d'ici-bas, celle où l'on possède cette allégresse qui éclate en vous toutes, celle enfin où l'on jouit de la plus haute prospérité possible en cet exil, laquelle consiste, je ne dis pas seulement à envisager la pauvreté sans crainte, mais à l'appeler de toute l'ardeur de ses vœux? Quant à l'honneur, en peut-il exister un plus grand pour vous que d'être les épouses d'un Dieu? Enfin, où trouver une paix intérieure et extérieure comparable à celle où vous vivez toujours? Il dépend de vous de la conserver toute la vie, et jusque dans les bras de la mort; car, vous en êtes témoins, c'est dans cette douce paix que s'endorment celles que nous voyons mourir dans ces monastères. Ainsi, si vous demandez sans cesse à Dieu qu'il fasse de plus en plus fleurir cet ordre de Notre-Dame; si, vous défiant entièrement de vous-mêmes, et mettant en Jésus-Christ seul votre confiance, vous faites de généreux efforts pour devenir ses dignes épouses, sa miséricordieuse bonté couronnera, n'en doutez point, des vœux si légitimes; et plus vous montrerez de courage, plus vous êtes sûres de lui plaire; car la magnanimité dans son service lui est souverainement agréable.

N'appréhendez point que rien vous manque. Ne refusez jamais celles qui se présenteront pour être religieuses parce qu'elles sont pauvres, si d'ailleurs vous êtes contentes de leurs dispositions, de leurs qualités, et si vous voyez en elles un vrai désir, non d'échapper à la misère, mais de servir Jésus-Christ avec plus de perfection. Qu'importe qu'elles soient dépourvues des biens de ce monde, si elles sont riches en vertus? Quand de telles âmes se présentent, recevez-les sans crainte. Dieu compensera au double le sacrifice que vous faites du côté du temporel; croyez-m'en, j'ai sur ce point une grande expérience. Notre-Seigneur le sait : autant que je puis m'en souvenir, jamais je n'ai rejeté, pour raison de pauvreté, une fille dont j'étais d'ailleurs satisfaite. Et vous-mêmes, mes sœurs, vous m'êtes témoins que celles que j'ai admises uniquement pour l'amour de Dieu sont en grand nombre. Ma joie, je puis vous le certifier, n'était pas aussi grande en recevant celles qui apportaient une riche dot, qu'en recevant celles qui n'avaient rien que leurs vertus. Les premières m'inspiraient une certaine crainte; mais les secondes me dilataient l'âme, et me rendaient si heureuse, que j'en versais des larmes d'allégresse. C'est la pure vérité. Si en agissant de la sorte, lorsque nous n'avions ni maisons ni argent pour en acheter, nous avons si visiblement éprouvé le secours de Dieu, serions-nous excusables de tenir une autre conduite, maintenant que nos monastères sont établis?

Que convient-il de faire, quand celles qui entrent parmi vous ont du bien dont elles peuvent disposer sans qu'aucune obligation gêne leur liberté? Comme il faut qu'elles s'en dépouillent, au lieu d'en enrichir des personnes qui peut-être n'en ont pas besoin, il est convenable qu'elles vous le donnent en aumône : ne pas agir de la sorte serait, selon moi, vous témoigner peu d'affection. Mais ayez toujours un soin extrême que toutes celles que vous admettez ne disposent de leurs biens que d'après l'avis de gens doctes et pour la plus grande gloire de Dieu. Prétendre rien recevoir d'elles sans ces conditions serait commettre une grande faute. Ce qu'il y a de plus avantageux pour nous, c'est que, dans la disposition de leur fortune, elles n'aient en vue que la plus grande gloire de Dieu; ce doit être là aussi notre unique désir. Malgré toute ma misère, voici ce que je puis dire à l'honneur de mon divin Maître, et pour la consolation de nos âmes : jamais, dans le cours de ces fondations, je n'ai rien fait que je n'aie cru conforme à sa sainte volonté, dont pour rien au monde je n'aurais voulu m'écarter en la moindre chose; j'ai, en outre, suivi en tout les conseils de mes confesseurs, qui, comme vous le savez, étaient des hommes éminents par leur science et leur vertu; je ne me souviens pas même qu'une pensée contraire à cette règle de conduite se soit présentée à mon esprit. Je puis me tromper; peut-être m'est-il échappé bien des fautes et des imperfections sans nombre; Notre-Seigneur, qui est le véritable juge, le sait; pour moi, je parle d'après le témoignage de ma conscience. De telles dispositions, je le vois très bien, me venaient uniquement de Dieu. S'il m'accordait une pareille grâce, c'est parce que ces fondations étaient son œuvre et qu'il voulait se servir de moi pour l'accomplir. Mon unique but en vous le rappelant, mes filles, est de vous faire encore mieux connaître combien vous lui êtes obligées, et de vous apprendre que jusqu'à ce jour l'établissement de tant de monastères n'a jamais porté le moindre préjudice à personne. Béni soit Celui qui a tout fait, et qui a suscité des âmes charitables pour nous assister! Daigne cet adorable Maître nous protéger toujours, et nous faire la grâce de ne point payer par l'ingratitude les faveurs sans nombre dont il nous a comblées! Ainsi soit-il!

Vors avez déjà vu, mes filles, une partie des travaux qu'il nous a fallu essuyer dans ces fondations. Ceux que j'ai rapportés sont encore les moindres, à mon avis. Je n'aurais pu, sans me fatiguer beaucoup, en faire un récit détaillé. Comment, en effet, raconter par le menu tout ce que nous avons eu à souffrir dans les voyages? Tantôt les routes étaient inondées par les pluies, tantôt elles étaient couvertes par la neige qui tombait. Que de fois ne nous est-il pas arrivé de nous égarer! A toutes ces fatigues et à ces contretemps venait souvent se joindre le délabrement de ma santé. Une fois — c'était le premier jour de notre voyage de Malagon à Veas — je me trouvai saisie par la fièvre et par une complication de maux. Considérant la longueur du chemin qui nous restait à faire, et l'état où j'étais réduite, je me souvins de notre père Élie, quand il fuyait devant la fureur de Jézabel, et je dis, comme lui, à mon Dieu : *Seigneur,* *comment puis-je avoir assez de force pour tant souffrir? Prenez-y garde, s'il vous plaît.* Ce Dieu de bonté, me voyant si faible, me délivra en un instant de la fièvre et des autres maux tant intérieurs qu'extérieurs dont j'étais assaillie. Réfléchissant depuis à cette guérison soudaine, je l'ai attribuée aux mérites d'un saint ecclésiastique qui survint; et ce pourrait bien être cela. Quand j'avais de la santé, les travaux corporels n'étaient plus rien pour moi, je les supportais avec allégresse. Dans chacun des pays où nous allions fonder un monastère, il fallait s'accommoder aux différentes humeurs des personnes, et ce n'était pas légère matière au sacrifice. Mais la peine des peines, c'était lorsque, partant d'un endroit pour un autre, je devais quitter mes filles et mes sœurs. Les aimant comme je les aime, ces séparations, je le déclare, n'ont pas été la plus petite des croix de ma vie. Mon cœur se déchirait, surtout lorsque je pensais que je ne les reverrais plus, que j'étais témoin de leur douleur et de leurs larmes. Elles sont détachées de tout en ce monde; mais Dieu ne leur a pas accordé de l'être de moi; il l'a peut-être ainsi permis pour que ce me fût un plus grand tourment, car je ne suis pas non plus détachée d'elles. Je faisais néanmoins tous mes efforts pour ne pas le leur laisser paraître, je les reprenais même; mais ce grand amour qu'elles me portent, et dont elles m'ont prouvé la sincérité en tant de manières, rendait toutes mes remontrances impuissantes.

Vous savez, mes filles, que je fondais ces monastères non seulement avec la permission, mais par l'ordre de notre très révérend père général. A chaque nouvelle fondation que je lui annonçais, il m'en témoignait par ses lettres une extrême joie. Rien, je l'avoue, ne m'a tant soulagée au milieu de mes travaux : à mes yeux, c'était servir Dieu même, que de contenter celui qui me tenait sa place, et auquel je portais d'ailleurs une grande affection. Enfin, soit que Notre-Seigneur voulût me donner quelque repos, ou que le démon ne pût souffrir l'établissement de tant de maisons consacrées au service de Dieu, le cours de ces fondations fut interrompu. On ne peut en attribuer la cause à notre très révérend père général; car je lui avais écrit peu de temps auparavant pour le supplier de me dispenser de fonder de nouveaux monastères, et il m'avait répondu que, bien loin de me l'accorder, il souhaitait que leur nombre pût égaler celui des cheveux de ma tête. Avant mon départ de Séville, on avait tenu un chapitre général, dans lequel j'avais sujet de croire que l'on considérerait comme un service rendu à l'ordre la fondation de ces nouveaux monastères; mais, au lieu de l'apprécier ainsi, on m'envoya de la part des définiteurs une défense d'en fonder d'autres, avec un commandement exprès de me retirer dans une de nos maisons à mon choix, et de n'en plus sortir sous aucun prétexte[1]. C'était une manière de me mettre en prison; car il n'y a point de religieuse qu'un provincial ne puisse envoyer d'un monastère à un autre, lorsque le bien de l'ordre l'exige. Mais ce qui était pis que tout le reste, et la seule chose qui m'était sensible, c'est que notre très révérend père général était mécontent de moi, à cause de faux rapports qui lui avaient été faits par des personnes passionnées.

J'appris en même temps que j'étais sous le coup de deux accusations bien graves. Or, pour vous faire voir, mes sœurs, combien grande est la miséricorde de notre divin Maître, et qu'il n'abandonne jamais ceux qui désirent le servir, je puis assurer avec vérité que, loin de me causer la moindre peine, ces fausses accusations m'inondèrent d'une joie si vive, qu'il m'était impossible de ne pas la laisser éclater au dehors. Dans le transport où j'étais, je ne m'étonnais plus de ce que faisait le roi David devant l'arche, et j'aurais voulu ne pas faire autre chose. Je ne sais à quoi attribuer une joie si excessive, pendant que l'on faisait planer sur moi deux calomnies dont l'une était des plus graves. J'avais eu à subir d'autres fois le déchaînement des langues, et de grandes contradictions; jamais, néanmoins, mon âme n'avait connu un bonheur de ce genre. Pour ce qui était de ne plus fonder de monastères, si l'on excepte le déplaisir que me donnait le mécontentement de notre très révérend père général, c'était pour moi un grand soulagement; car j'avais souvent souhaité de finir mes jours dans le repos de la retraite. Ce n'était pas néanmoins la pensée de ceux qui me rendaient ces mauvais offices; ils croyaient, au contraire, que j'en éprouverais le plus grand déplaisir du monde, et peut-être avaient-ils bonne intention. Dans d'autres temps, je l'avoue, un seul de ces trois sujets de peine, qui alors me vinrent à la fois, aurait suffi pour m'affliger beaucoup. La principale cause de cette allégresse extraordinaire fut, je crois, la pensée où j'étais que, puisque les créatures me payaient de la sorte, mon Créateur devait être content de moi. Car je suis profondément convaincue de cette vérité, que c'est se tromper étrangement que de chercher son bonheur dans les choses de la terre ou dans les louanges des hommes : ils sont aujourd'hui d'un sentiment, demain d'un autre; ce qui leur plaît le matin leur déplaît le soir. Il n'y a d'immuable que vous, ô mon Dieu, ô mon Seigneur! soyez-en béni dans les siècles des siècles! Quiconque demeure à votre service jusqu'à la fin est sûr de vivre sans fin dans votre éternité.

---

[1] Ce chapitre général fut tenu, le 22 mai 1575, à Plaisance, en Italie, par les Carmes mitigés; et ce fut le P. Ange de Salazar, provincial de la mitigation, qui, vers la fin de l'année 1575, intima à la sainte l'ordre dont elle parle.

Comme je l'ai dit dans l'avant-propos, je commençai en 1573 à écrire ces fondations dans notre monastère de Salamanque, par l'ordre du père Jérôme Ripalda, alors mon confesseur et recteur du collège des Jésuites de cette ville. Après en avoir écrit quelques-unes au milieu de nombreuses occupations, je résolus d'en demeurer là. D'abord, parce que je ne me confessais plus à ce religieux qui avait quitté Salamanque, ensuite parce que j'avais eu beaucoup de peine à les écrire, n'en étant venue à bout qu'au prix de bien des souffrances; à la vérité, ce travail m'ayant été imposé par l'obéissance, je regarde comme bien employé le temps que j'y ai mis. Mais, loin de partager mes vues, le père Gratien, visiteur de notre ordre, me commanda de continuer mon récit. Comme je suis très imparfaite dans l'obéissance, je lui représentai mon peu de loisir, et les autres raisons qui me vinrent à l'esprit; je ne lui dissimulai point que cette fatigue ajoutée à tant d'autres me semblait accablante. Malgré cela, le père Gratien m'ordonna de poursuivre ce travail peu à peu, et comme je pourrais. J'ai obéi, et ce livre est enfin terminé. Je déclare me soumettre à ce qu'on en retranche ce qu'on y trouvera de mal dit; peut-être ce sera ce que je regarde comme le meilleur. J'en achève la dernière page aujourd'hui, veille de saint Eugène, 14 novembre de l'an 1576, dans le monastère de Saint-Joseph de Tolède[1]. J'ai complété ce travail, comme je

---

[1] Les fondations que sainte Térèse écrivit à Tolède par l'ordre du P. Gratien sont celles de Ségovie, de Veas, de Séville et de Caravaca.

Ce fut au milieu de la grande tempête suscitée contre le Carmel réformé, qu'elle rédigea cette seconde série de fondations, et elle la commença au printemps de l'année 1576. Dans une lettre de cette l'ai dit, par l'ordre du père Gratien, commissaire apostolique des Carmes et des Carmélites vivant selon la première règle, et visiteur des Carmes mitigés dans l'Andalousie. Puisse cet écrit tourner à la gloire et à l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui règne et régnera dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

Je supplie, au nom de Dieu, mes filles et mes fils qui liront ces pages, de me recommander à Notre-Seigneur, afin qu'il me fasse miséricorde, me délivre des peines du purgatoire que je pourrai avoir méritées, et m'accorde le bonheur de jouir de sa divine présence. Ce livre ne devant point être mis entre vos mains durant ma vie, il est juste qu'après ma mort, du moins, si l'on juge à propos que vous le lisiez, je reçoive quelque récompense de la fatigue qu'il m'a coûtée et du désir extrême que j'ai eu de l'écrire de manière à consoler vos âmes.

date, au P. Gratien, elle lui fait part d'une révélation dont le divin Maître l'avait favorisée le jour même où elle avait repris la plume pour continuer le récit des fondations; elle s'exprime en ces termes : *Notre-Seigneur m'a dit que ce livre fera du bien à un grand nombre d'âmes; au reste, indépendamment de cette assurance, je me serais volontiers livrée à ce travail, par cela seul que l'obéissance me l'a imposé.* (*Lettres*, édit. de Madrid, t. IV, fragm. 17.)

Au moment où elle achevait le récit de la fondation de Caravaca, sainte Térèse croyait que l'effrayante persécution qui sévissait contre le Carmel réformé ne lui permettrait plus d'établir de nouveaux couvents; ainsi, dans sa pensée, elle termine son *Livre des Fondations* par le chapitre XXVII. Trois ans après, elle écrivit à la suite de ce chapitre les quatre importants avis que Notre-Seigneur lui donna pour les Carmes déchaussées, voulant comme couronner son *Livre des Fondations* par ces mémorables paroles du divin Maître.

Mais la paix ayant été rendue à l'ordre en 1580, la sainte fonda encore les monastères de Villeneuve de la Xara, de Palencia, de Soria et de Burgos. Ce fut à Burgos qu'elle écrivit ces dernières fondations quatre mois avant sa mort. (Voir les Boll., page 346.)

Étant au monastère de Saint-Joseph d'Avila, j'allai, la veille de la Pentecôte, me recueillir dans l'ermitage de Nazareth. Là, réfléchissant à une très grande grâce que Notre-Seigneur m'avait faite à pareil jour, il y avait environ vingt ans, je sentis dans mon âme un tel transport et un tel feu, que j'entrai en extase. Dans ce profond recueillement, j'entendis de la bouche de Notre-Seigneur ce que je vais rapporter : « Ma fille, dis de ma part aux pères carmes déchaussés de bien observer quatre choses : tant qu'ils y seront fidèles, cet ordre ira toujours croissant, mais, dès qu'ils y manqueront, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur ferveur primitive. La première, qu'il y ait uniformité de sentiments dans les supérieurs. La seconde, que, malgré le grand nombre des maisons, il y ait toujours peu de religieux dans chacune. La troisième, qu'ils aient peu de commerce avec les séculiers, et seulement pour le bien de leurs âmes. La quatrième, qu'ils enseignent plus par les œuvres que par les paroles. »

Cela m'arriva dans l'année 1579[1]; et, attendu que c'est souverainement vrai, je l'atteste et le confirme par ma signature.

TÉRÈSE DE JÉSUS.

---

[1] Le 6 juin. (Voir les Boll., page 194.)

CHAPITRE XXVIII

VILLENEUVE DE LA XAR

Persécution contre le Carmel réformé; les fondations suspendues pendant quatre ans. — La paix étant rendue à l'ordre, sainte Térèse part pour aller fonder le couvent de Villeneuve de la Xara. — Elle s'arrête au monastère de Notre-Dame-du-Secours, fondé par la vénérable Catherine de Cardonne. — Notice sur cette illustre vierge. — Entrée de la sainte et de ses filles à Villeneuve de la Xara. — Vertus des fondatrices du monastère. — Le couvent est fondé le premier dimanche du carême de l'an 1580, et dédié sous le titre de la glorieuse sainte Anne.

Après que la fondation de Séville fut achevée, il s'écoula plus de quatre ans sans qu'on en fît de nouvelles. Ce qui en suspendit le cours, ce furent les grandes persécutions qui tout à coup s'élevèrent contre les Carmes déchaussés et contre les Carmélites. D'autres persécutions avaient déjà éclaté contre nous, mais elles étaient loin d'être aussi violentes. Dans ces dernières, notre réforme fut sur le point de périr. On vit alors, d'un côté, combien la sainteté de ces commencements causait de dépit au démon, et, de l'autre, qu'elle était l'œuvre de Notre-Seigneur, puisqu'il la sauva de la tempête. Les carmes déchaussés, les supérieurs de maison en particulier, eurent beaucoup à souffrir de l'opposition presque universelle des carmes mitigés, et des impressions défavorables que ceux-ci avaient données au général. Quoique ce père fût un très saint religieux, et que tous les couvents de la Réforme n'eussent été fondés que par sa permission, excepté celui de Saint-Joseph d'Avila que le pape lui-même avait permis de fonder, les carmes mitigés le prévinrent de telle sorte qu'il ne voulait plus qu'on établit de couvents de carmes déchaussés; ils l'indisposèrent aussi contre moi, parce que j'avais travaillé à en augmenter le nombre[1]. Le révérend père général voyait cependant toujours de bon œil l'établissement de nouveaux monastères de carmélites. Quelques peines que j'aie eues dans le cours de ces fondations, elles ne m'ont jamais été aussi sensibles que celles que j'éprouvai dans cette circonstance; car, d'un côté, je ne pouvais me résoudre à abandonner une entreprise que mes confesseurs, qui étaient tous des hommes éminents en doctrine, me conseillaient de poursuivre, et dans laquelle je voyais clairement que la gloire de Dieu et l'accroissement de l'ordre étaient intéressés; et, d'un autre côté, c'était pour moi une douleur mortelle de ne pas déférer à la volonté du général, à qui je devais obéir, que j'aimais extrêmement, et à qui j'avais de grandes obligations. Mais quelque désir que j'eusse de le contenter, je ne le pouvais pas, parce que nous avions des visiteurs apostoliques auxquels j'étais obligée d'obéir. Un nonce du pape, qui était un homme fort saint, et qui, par son affection pour la vertu, estimait beaucoup les carmes déchaussés, mourut alors. Dieu permit, pour exercer ces religieux à la patience, que le nouveau nonce, qui était un peu parent du pape, leur fût très contraire. Nul doute qu'il ne fût un grand serviteur de Dieu; mais, dès le début, il se déclara entièrement en faveur des carmes mitigés, et, donnant créance aux rapports qu'ils lui firent sur le compte des réformés, il crut devoir empêcher ceux-ci de s'étendre davantage. Il commença donc à agir contre eux avec une extrême rigueur, condamnant à l'exil ou à la prison ceux qu'il croyait pouvoir s'opposer à son dessein. Le père Antoine de Jésus, un des deux premiers carmes réformés, le père Jérôme Gratien, nommé visiteur apostolique des mitigés par le nonce précédent, et contre lequel éclata surtout le mécontentement de son successeur, et le père Mariano de Saint-Benoît, furent ceux qui souffrirent le plus. J'ai fait connaître dans cet ouvrage le caractère et le mérite de ces religieux. Le nonce imposa des pénitences moins rigoureuses, il est vrai, à d'autres pères des plus graves de la Réforme, et défendit sous de grandes peines aux trois que je viens de nommer de se mêler désormais d'aucune affaire. Il était évident que tout cela n'arrivait que par une disposition de la Providence, et que Dieu ne permettait cet orage que pour un plus grand bien, je veux dire pour faire mieux connaître la vertu de ces pères, comme la suite le fit voir. Ce même nonce établit pour visiteur de nos monastères, tant de religieux que de religieuses, un père de l'observance mitigée. Une pareille mesure nous aurait fait bien souffrir, si les choses parmi nous eussent été telles qu'il se les figurait; elle ne laissa pas de nous soumettre à de grandes tribulations, comme on le verra dans les écrits de ceux qui sont plus capables que moi de les raconter. Je me contente d'en dire un mot en passant, afin de faire voir aux religieuses qui nous succéderont combien elles sont obligées d'aspirer de plus en plus à la perfection, puisqu'elles n'auront qu'à marcher dans un chemin que les premières carmélites leur auront aplani avec tant de peine. Quelques-unes d'entre elles, durant cette tourmente, ont été en butte à de grandes calomnies, ce dont j'étais extrêmement touchée. Quant à mes souffrances personnelles, elles me donnaient plutôt de la joie; me considérant comme la cause de cette tempête, j'aurais souhaité que l'on me jetât dans la mer ainsi que Jonas, afin de la faire cesser. Mais louange éternelle à Dieu qui se montra le protecteur de la vérité! Notre catholique monarque, Philippe II, fut instruit de ce qui se passait; et comme il connaissait le genre de vie et la régularité des Carmes déchaussés, il prit en main notre cause. Il ne voulut pas que le nonce fût notre seul juge; il lui donna quatre assesseurs, tous personnages éminents, et dont trois étaient religieux. L'un d'eux était le père Pierre Fernandez, homme de très grand esprit, très savant, et d'une fort sainte vie. Comme il avait été visiteur, tant des pères de l'observance mitigée de la province de Castille que des Carmes déchaussés, il connaissait à fond la manière de vivre des uns et des autres; et c'était là le point le plus important pour nous. Ainsi, lorsque je sus que le roi l'avait choisi, je regardai notre affaire comme terminée, comme elle l'est par la grâce de Dieu. Que ce soit pour son honneur et pour sa gloire, c'est mon vœu le plus cher. En vain plusieurs évêques et plusieurs grands du royaume s'employaient avec zèle pour informer le nonce de la vérité; leurs efforts auraient été stériles, si, pour atteindre ce but, Dieu ne se fût servi de notre roi. C'est pour nous toutes, mes sœurs, une très étroite obligation de recommander toujours à Dieu dans nos oraisons ce monarque, et ceux qui ont favorisé avec lui la cause de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge. Je ne saurais trop vous exhorter à vous acquitter de ce devoir; car, sans l'appui de ce grand prince, comme vous le verrez, il nous était impossible de continuer nos fondations; tout ce que nous pouvions faire était de demander à Dieu, par des prières et des pénitences continuelles, qu'il daignât étendre cette réforme naissante, si elle devait contribuer à sa gloire.

---

[1] Voici en quelques mots la cause de cette tempête qui faillit anéantir le Carmel réformé. Les carmes mitigés se crurent offensés par la réforme que sainte Térèse venait d'introduire dans leur ordre; ils regardaient cette réforme comme un foyer de dissensions, et ils se persuadèrent que l'unique moyen d'avoir la paix était de l'anéantir avant qu'elle fît de plus grands progrès. Dans ce but, ils se portèrent à des violences que sainte Térèse se contente d'indiquer, et dont, à son exemple, nous nous abstenons de retracer le triste tableau. Par d'insidieux rapports, ils mirent dans leur parti le général de l'ordre. Rubeo connaissait Térèse, mais il n'eut pas le courage de lutter contre les carmes mitigés d'Espagne, et il sacrifia la cause de la justice en sacrifiant celle de la réformatrice du Carmel. Résolu d'anéantir la Réforme, il fit partager ses vues au nonce Philippe Séga, qui allait remplacer Hormaneto en Espagne. Dès son arrivée dans ce royaume, le nouveau nonce crut servir les intérêts de l'Église en exécutant le plan du général des carmes. Il prit les mesures les plus efficaces pour atteindre son but : les monastères des carmes déchaussés étant en petit nombre, il en dispersa les religieux, et les dépouilla de toute autorité. Enfin Dieu fit lever le jour de sa justice. Le nonce connut la vérité; et, grâce à l'intervention de Philippe II, roi d'Espagne, le Carmel réformé fut érigé par le souverain pontife en une province distincte, entièrement indépendante des carmes mitigés.

Cette persécution ainsi énoncée en quelques mots vous semblera légère; mais, en réalité, elle fut pour nous la source de longues et de cruelles souffrances. Elle avait déjà commencé à sévir, lorsqu'en 1576, de retour de Séville, je me trouvai à Tolède. Ce fut à cette époque qu'un ecclésiastique m'apporta des lettres du conseil municipal de Villeneuve de la Xara, où l'on me priait d'aller fonder un monastère de Carmélites dans cette ville, et d'y recevoir neuf demoiselles qui, depuis quelques années, vivaient ensemble dans une petite maison voisine d'un ermitage de Sainte-Anne. Témoins de leur recueillement et de leur sainteté, tous les habitants de l'endroit se sentaient conviés à les seconder dans leur désir d'être religieuses. L'ecclésiastique envoyé par eux avait reçu ordre de ne rien négliger auprès de moi pour le succès de la négociation. Il me remit également une lettre du curé de Villeneuve de la Xara, nommé Augustin de Ervias, homme de grande vertu et fort instruit, qui me parlait très favorablement de ces neuf demoiselles. Son éminente piété le portait à favoriser de tout son pouvoir cette sainte œuvre. Je crus néanmoins ne devoir, en aucune manière, céder à tant d'instances réunies : quatre raisons m'en détournaient. La première était le nombre même de ces demoiselles : il me semblait qu'après avoir si longtemps vécu à leur manière, il leur serait difficile de se plier à la nôtre. La seconde était l'insuffisance des ressources : quoique la ville promît de fournir à l'entretien des religieuses, cette promesse ne m'offrait rien de stable et d'assuré dans un endroit où l'on ne comptait guère plus de mille feux. La troisième, parce qu'on n'avait pas de maison pour y faire le nouveau couvent; et la quatrième, parce que ce lieu était fort éloigné de nos monastères. Une autre considération m'arrêtait : malgré tout ce qu'on me disait de la vertu de ces filles, ne les ayant jamais vues, je ne pouvais m'assurer qu'elles eussent les qualités que demande notre genre de vie. Je penchais donc pour un refus absolu. Cependant, comme je ne fais rien sans consulter des personnes savantes et vertueuses, je voulus, avant de répondre, en parler à mon confesseur, qui était le docteur Vélasquez, chanoine de Tolède, professeur de théologie en cette ville, homme aussi éminent par sa piété que par sa science, et qui est maintenant évêque d'Osma. Après avoir lu les lettres et pris connaissance de tout, il fut d'avis que je fisse une réponse favorable, parce que, quand Dieu unit tant de cœurs pour un même dessein, c'est une preuve qu'il en tirera sa gloire. Je suivis ce conseil; je n'acceptai point d'une manière formelle, mais je ne donnai pas un refus absolu. Pendant les quatre années qui s'écoulèrent jusqu'en 1580, plusieurs personnes continuèrent de me presser vivement. Mes réponses furent constamment les mêmes : sans rejeter une entreprise téméraire à mes yeux, je laissais toujours quelque espérance.

Le père Antoine de Jésus s'était retiré, pendant son exil, au monastère de Notre-Dame-du-Secours, situé à trois lieues de Villeneuve de la Xara, et gouverné par le père Gabriel de l'Assomption, religieux d'une rare prudence et d'une vertu exemplaire. De temps en temps ils allaient l'un et l'autre prêcher à Villeneuve; liés d'une amitié intime avec le docteur Ervias, ils connurent, par son moyen, ces saintes filles. Ils furent charmés de leur vertu; trouvant très justes les instances que faisaient en leur faveur le curé et les habitants de la ville, ils embrassèrent cette cause comme la leur propre. En conséquence, ils m'écrivirent les lettres les plus pressantes pour me déterminer à me rendre à de si légitimes désirs. Ce n'est pas tout; tandis que j'étais dans le monastère de Saint-Joseph de Malagon, éloigné de plus de vingt-six lieues de Villeneuve, le père Gabriel vint m'y trouver; il m'assura, entre autres choses, que, le monastère une fois établi, le docteur Ervias lui affecterait, avec la permission de Rome, une rente de trois cents ducats à prendre sur son bénéfice. Si la rente eût pu être constituée à l'instant, j'aurais cru que, jointe au petit avoir de ces filles, elle suffirait pour leur subsistance. Mais la chose ne pouvant avoir lieu qu'après la fondation, je n'y trouvais pas assez de sûreté. Ainsi, je donnai au père Gabriel plusieurs raisons très propres, selon moi, à lui démontrer qu'il ne convenait point d'accepter; je le priai de bien considérer l'affaire avec le père Antoine de Jésus; j'ajoutai que je la remettais sur leur conscience et que je leur en laissais toute la responsabilité. Après son départ, je considérai qu'ayant tant à cœur cette fondation, il travaillerait à la faire approuver par le père Ange de Salazar, notre supérieur. Je me hâtai d'écrire à celui-ci, le priant de ne la point autoriser, et lui donnant mes raisons pour cela. Il m'a écrit depuis qu'il ne l'aurait jamais fait sans savoir auparavant si je l'agréais. Six semaines après, ou environ, lorsque je croyais l'affaire rompue, je reçus des lettres du conseil municipal de Villeneuve, par lesquelles il s'engageait à donner tout ce qui était nécessaire pour l'entretien du couvent. Le docteur Ervias me mandait, de son côté, qu'il maintenait sa promesse. Ces lettres étaient accompagnées de celles du père Antoine et du père Gabriel, qui me représentaient avec beaucoup de force combien cette fondation serait agréable à Dieu. Pour moi, toujours arrêtée par la crainte que ces neuf demoiselles ne pussent se fondre avec les religieuses que j'amènerais, trouvant d'ailleurs les ressources offertes peu assurées, je ne pouvais me résoudre à donner mon consentement. J'ai reconnu depuis que mon peu de courage venait du démon, dont les artifices m'enlevaient presque toute ma confiance en Dieu. Je dois le dire, la vue de ma pusillanimité me causa une confusion extrême. Mais enfin les prières de ces âmes bénies triomphèrent de tout.

Si j'avais eu des raisons de refuser, j'en avais d'autres qui m'avaient portée à répondre favorablement : d'abord l'extrême désir que j'ai toujours de concourir à augmenter le nombre de ceux qui louent et servent Notre-Seigneur; ensuite, la crainte de mettre obstacle par mon refus à l'avancement de quelques âmes. Dans cet état d'incertitude, je me recommandais très souvent à Notre-Seigneur, le suppliant de me faire connaître sa volonté. Un jour qu'après avoir communié, je le conjurais de m'éclairer, cet adorable Maître m'adressa une sévère réprimande en ces termes : *Avec quel trésor as-tu donc* *établi les monastères que tu as fondés? Ne balance plus à accepter cette maison; elle doit grandement contribuer à ma gloire et à l'avancement spirituel des âmes.* O souverain pouvoir des paroles d'un Dieu! non seulement elles portent la lumière dans l'esprit pour lui faire saisir la vérité, mais elles impriment au cœur un pieux élan pour exécuter ce que ce grand Dieu commande. C'est ce que j'éprouvai alors. J'acceptai la fondation avec joie et bonheur; je reconnus ma faute d'avoir tant hésité, et je me condamnai de m'être arrêtée à des considérations humaines, moi qui avais si souvent vu le divin Maître opérer en faveur de notre saint ordre des merveilles où toute la raison humaine restait confondue.

Ma résolution une fois prise, je jugeai nécessaire, pour divers motifs, de conduire moi-même les religieuses à Villeneuve de la Xara. Arrivée très malade à Malagon, et l'étant encore, j'allais entreprendre un voyage bien pénible; mais il y allait de la gloire du divin Maître, c'en était assez. J'écrivis à notre supérieur, le priant de m'ordonner ce qu'il croirait le plus parfait : il m'envoya, avec les permissions nécessaires, l'ordre d'aller moi-même fonder ce couvent, et d'y mener telles religieuses que je voudrais. Ce choix ne m'embarrassait pas peu, en songeant qu'elles devaient vivre avec ces nombreuses filles que je m'engageais à recevoir. Après avoir instamment supplié Notre-Seigneur de me diriger, je pris au monastère de Saint-Joseph de Tolède deux religieuses, dont l'une exercerait la charge de prieure; et deux autres au monastère de Malagon, dont l'une serait sous-prieure. Mon choix fut des plus heureux, je l'attribuai aux prières qu'on avait faites pour cela et à une faveur particulière du divin Maître[1]. Son secours nous était ici plus nécessaire que dans les fondations que nos religieuses commencent toutes seules; car alors tout s'arrange très bien.

---

[1] Les deux religieuses que sainte Térèse choisit à Tolède étaient Marie des Martyrs, à qui elle confia la charge de prieure, et Constance

Le père Antoine de Jésus et le père Gabriel de l'Assomption, députés par les habitants de Villeneuve de la Xara, vinrent nous chercher. Nous partîmes avec eux de Malagon le 13 février 1580, un samedi, veille du dimanche de la Quinquagésime. Il plut au Seigneur de nous envoyer un temps magnifique, et à moi une santé si parfaite, qu'il me semblait n'avoir jamais eu aucun mal. J'étais émerveillée d'un changement si soudain. Je voyais par là combien il importe, lorsque Dieu demande quelque chose de nous, de ne nous laisser arrêter ni par les infirmités ni par les obstacles, puisqu'il peut, quand il lui plaît, changer la faiblesse en force et la maladie en santé; et s'il ne le fait pas, c'est qu'il juge que la souffrance nous est plus avantageuse. Ainsi, dès qu'il nous a fait connaître sa volonté, marchons, les yeux fixés sur son honneur et sur sa gloire, et oublions-nous nous-mêmes. Est-il sous le ciel un plus bel usage de la santé et de la vie, que les sacrifier pour la cause d'un si grand Roi, d'un si auguste Maître? Croyez-m'en, mes filles, jamais vous ne vous égarerez en suivant ce chemin. Souvent, je l'avoue, à cause de mon peu de vertu et de ma faiblesse, j'ai craint, j'ai douté; je ne me souviens

de la Croix. Les deux qu'elle prit à Malagon étaient Elvire du Saint-Ange, qu'elle établit sous-prieure, et la vénérable mère Anne de Saint-Augustin.

Nous parlerons à la fin du chapitre de ces insignes servantes de Dieu, qui furent les quatre premières colonnes du monastère de Villeneuve de la Xara.

Sainte Térèse emmena aussi avec elle, dans ce voyage, la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy, et Béatrix de Jésus, sa nièce; elle revint ensuite à Tolède, accompagnée de ces deux religieuses. (Voir Boll., p. 201.)

pas cependant, depuis que Notre-Seigneur m'a donné l'habit de carmélite déchaussée, ni même quelques années auparavant, qu'il me soit arrivé une seule fois d'être infidèle à cette règle de conduite. Le divin Maître, par sa pure miséricorde sans doute, m'a toujours fait la grâce de vaincre ces tentations et de me précipiter à corps perdu au-devant de ce que je croyais être de son plus grand service, malgré toutes les difficultés que je pouvais rencontrer. Je voyais clairement, il est vrai, que mon concours était bien peu de chose, mais je savais aussi que Dieu ne demande de nous que cette généreuse disposition, pour faire ensuite tout par lui-même. Qu'il soit à jamais béni! qu'il soit loué dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

Sur notre route se trouvait le monastère de Notre-Dame-du-Secours dont j'ai fait mention. Nous devions nous y arrêter pour donner avis de notre arrivée à Villeneuve de la Xara, qui n'en est éloignée que de trois lieues; les deux pères qui nous accompagnaient l'ayant ainsi réglé, il était juste de leur obéir. Ce monastère s'élève dans un désert, au milieu d'une charmante solitude. Lorsque nous en fûmes à peu de distance, les religieux vinrent en bon ordre au-devant de leur prieur pour le recevoir. Comme ils marchaient nu-pieds, et portaient leurs pauvres manteaux de gros drap blanc, nous nous sentîmes tous, à leur aspect, pénétrés de dévotion. Pour moi, j'en fus profondément attendrie, parce que je me crus transportée à ces bienheureux temps des premiers saints de notre ordre. Les religieux de ce monastère m'apparaissaient comme de blanches fleurs qui exhalaient dans cette campagne un suave parfum. Et devant Dieu, c'est ce qu'ils sont en réalité, si j'en juge par la ferveur avec laquelle ils le servent. Ils entrèrent dans l'église en chantant un *Te Deum*, avec des voix qui annonçaient leur grande mortification. L'entrée de cette église, étant sous terre, ressemblait à une caverne, et nous représentait celle de notre père Élie. Tandis que j'avançais, je goûtais une joie intérieure si vive, qu'elle m'eût payée des fatigues d'un voyage plus long encore. Mais à ce sentiment ne tarda pas à se joindre celui d'une profonde douleur, lorsque je ne retrouvai plus en cette vie la bienheureuse Catherine de Cardonne, par qui il avait plu à Notre-Seigneur de fonder ce monastère. J'avais tant désiré de la voir! Mais, hélas! je n'en étais pas digne.

Il ne sera pas hors de propos, je pense, de rapporter ici quelques particularités de sa vie, et de dire par quelles voies elle devint fondatrice d'un monastère qui a été si utile à tant d'âmes dans les lieux circonvoisins. Si je mets sous vos yeux, mes filles, la pénitence de cette sainte, c'est afin que, voyant combien nous sommes loin de lui ressembler, nous fassions de nouveaux efforts pour plaire à Notre-Seigneur. Et pourquoi, dans le service de notre divin Époux, montrerions-nous moins de courage que cette vierge, nous qui ne descendons pas d'une race aussi illustre, et qui n'avons pas été élevées aussi délicatement qu'elle? car elle était issue des ducs de Cardonne, et elle en portait le nom. L'éclat de la naissance, je le sais, n'est pas un mérite devant Dieu : si j'en parle ici, c'est afin qu'on se souvienne que ce fut du milieu des grandeurs et des délices du siècle que Catherine de Cardonne passa à un genre de vie si austère. Les premières fois qu'elle m'écrivit, elle mettait au bas des lettres son nom de famille; ensuite elle signait seulement : *la Pécheresse*. D'autres écriront sa vie[1]; ils raconteront ce qui s'est passé depuis son enfance jusqu'à l'époque où elle quitta le monde; ils mettront ensuite sous les yeux, avec toute l'étendue qu'il mérite, le

---

[1] Les annalistes du Carmel ont écrit avec étendue la vie de la vénérable Catherine de Cardonne. Ainsi nous pouvons compléter le

tableau biographique de cette illustre vierge dont Dieu a voulu que sainte Térèse traçât les principaux traits.

Catherine de Cardonne naquit à Naples en 1519. Elle était issue des ducs de ce nom établis en Catalogne. Son père, qui s'appelait don Raymond de Cardonne, descendait des rois d'Aragon. Sa mère était proche parente de la princesse de Salerne.

Les premières années de l'enfance de Catherine présagèrent ce qu'elle serait un jour. On remarquait en elle un attrait prononcé pour la prière, la solitude et la mortification. Elle avait pour la très sainte Vierge une tendre dévotion qui devait aller croissant toute sa vie. Éclairée d'en haut, elle se hâta de mettre sous la garde de la Reine du ciel le plus beau de ses trésors, sa virginité. Ses exercices de piété étaient nombreux, et elle s'en acquittait avec la ferveur d'un ange. Heureuse enfant! par son admirable fidélité à la grâce, elle méritait, à un âge encore si tendre, de traverser pure le siècle présent, et d'emporter sans tache au ciel les vêtements de son baptême.

Elle n'avait pas huit ans lorsqu'elle perdit son père, et fut placée dans le palais de la princesse de Salerne, qui voulait veiller à son éducation. Dieu ne tarda pas à faire connaître à la jeune Catherine la voie où elle devait entrer. Un jour, tandis qu'elle était recueillie dans son oratoire, son père, dont elle pleurait la mort récente, lui apparut tout investi des flammes du purgatoire, et la conjura de l'en délivrer : *Ma fille*, lui dit-il, *je serai dans ce feu jusqu'à ce que tu aies fait pénitence pour moi.* Le cœur percé de compassion, Catherine promit à son père de satisfaire pour lui à la justice divine, et la vision disparut.

Le moment de Dieu était venu : Catherine, s'élevant avec un courage viril au-dessus de la faiblesse de son sexe, prélude sans délai à ces austérités étonnantes qui feront d'elle un prodige de pénitence. A défaut de disciplines qu'elle n'a pas d'abord sous la main, elle s'arme des clefs de son appartement; elle en forme un faisceau, et en meurtrit son corps avec une impitoyable rigueur. Elle répand avec bonheur, pour ouvrir le ciel à son père, les prémices de ce sang virginal qu'elle fera couler à flots pendant un demi-siècle encore. Magnanime vierge! dès les premiers pas dans la carrière, elle se montableau des grâces extraordinaires dont Notre-Seigneur la combla dans la solitude. Pour moi, je me contenterai, mes filles, de rapporter ce que j'ai appris de personnes dignes de foi qui ont conversé avec elle.

---

tre à nous martyre de la piété filiale. Les larmes, les soupirs, les prières, la voix du sang de Catherine, ont enfin désarmé la justice, et acquitté la dette paternelle. Raymond de Cardonne, resplendissant de l'éclat des bienheureux, apparait de nouveau à sa fille, et lui adresse ces paroles : *Dieu a accepté ta pénitence, ma fille, et je vais jouir de sa gloire. Par cette pénitence, tu es devenue si agréable à Jésus-Christ, qu'il t'a choisie pour son épouse. Continue toute ta vie de t'immoler en victime pour le salut des âmes, c'est sa divine volonté.* Après ces mots, laissant le cœur de Catherine inondé de joie, il va au ciel chanter les miséricordes de son Dieu, et intercéder à son tour auprès de lui pour sa chère libératrice.

Catherine, au comble du bonheur de se voir élue pour épouse par le Dieu des vierges, se consacre à lui sans partage, et lui promet une éternelle fidélité. Dans l'oraison, école des pures et saintes lumières, elle découvre avec plus de clarté, chaque jour, la suréminente dignité du titre dont son Dieu a daigné l'honorer. Tressaillant d'allégresse d'appartenir au même Époux que les Agnès, les Agathe, les Cécile, les Lucie, et voulant, de son côté, rendre éternels les nœuds qui l'unissent à lui, vers l'âge de dix ans, elle se lie, en présence de toute la cour céleste, par le vœu de perpétuelle virginité. Le jour où Catherine de Cardonne dit à Jésus-Christ : « Vous seul, mon adorable Bien-Aimé, régnerez sur mon cœur, vous seul en aurez l'empire pour l'éternité, » le ciel entier applaudit à son sacrifice. Marie l'adopte pour sa fille, et lui destine dejà le glorieux habit du Carmel. Jésus-Christ lui met invisiblement au doigt l'anneau des épouses, il prend une nouvelle possession de son âme, il établit sa demeure dans ce cœur pur dont il ne doit plus sortir; il revêt de force celle qui n'aspire qu'à mourir avec lui sur la croix; enfin, il la garde désormais comme la prunelle de son œil.

Catherine, sûre de plaire à Notre-Seigneur en s'immolant, par amour pour lui, comme une victime pour le salut des âmes, mène, dans le palais de la princesse de Salerne, une vie dont la rigueur ne le cède en rien à celle des pénitents du désert. Mais elle en dérobe le secret aux humains, et n'en veut avoir pour témoin que Celui dont elle souhaite d'être uniquement aimée. Condamnée par son

Dès le temps que cette sainte vivait au milieu des grands du monde et des seigneurs de la cour, elle veillait sur son âme avec un soin extrême, et pratiquait de grandes austérités. Sentant de jour en jour un désir plus

rang à porter de riches habits, elle n'a d'estime que pour l'invisible et glorieux vêtement de l'âme qui est la grâce de Jésus-Christ. Ses bijoux sont les instruments de pénitence, ses diamants et ses perles sont les vives blessures qu'elle imprime à son corps; elle est jalouse d'en paraître ornée aux yeux de son Époux crucifié. Le cilice qui pénètre ses chairs est sa parure de prédilection. Une si généreuse fidélité à son Dieu, un si pur dévouement pour sa gloire, reçoivent leur récompense; Jésus-Christ répand dans son âme des délices que le monde ne connaît pas. L'oraison devient pour l'heureuse Catherine un paradis anticipé. Voilà sa vie intime, sa vie cachée en Dieu. Au dehors, on la voit fidèle à tous ses devoirs, constante dans la pratique des vertus chrétiennes. Je ne sais quel mélange de force et de douceur rend son commerce agréable. Sa bonté fait pardonner ce mépris qu'elle a pour tous les vains plaisirs de ce monde. On ne peut s'empêcher d'admirer la grandeur de sa foi, son zèle pour la gloire de Dieu, son détachement des créatures, sa tendre charité pour les pauvres. Ainsi, à cet âge où l'on se laisse éblouir par le monde, Catherine de Cardonne le tient vaincu sous ses pieds. De si beaux exemples, une si sainte vie, lui attirent l'estime et la vénération publique. Mais ce culte de respect que l'on a pour elle va devenir l'occasion d'une terrible lutte. A treize ans, elle est demandée en mariage par un jeune seigneur napolitain épris de sa vertu. Catherine de Cardonne oppose son vœu. Ses parents promettent de lever l'obstacle en demandant la dispense; ils pressent, ils commandent. Contrainte de céder à leurs ordres, comme autrefois Cécile à ceux des auteurs de ses jours, elle se confie comme cette vierge au pouvoir souverain du divin Époux qu'elle a choisi. L'attente de Catherine de Cardonne n'est point trompée : son fiancé meurt; et, libre du lien qui la menaçait, elle renouvelle, en présence des anges, le serment de n'appartenir jamais qu'à Jésus-Christ.

Le Ciel s'étant expliqué en faveur de Catherine de Cardonne, ses parents n'osèrent plus imposer de contrainte à ses volontés. Affranchie de la servitude du siècle, elle fixa sa demeure dans le couvent des capucines de Naples. Dans cette solitude, elle s'abandonna à tout ardent de mener une vie pénitente, elle reçut d'en hau l'inspiration de se retirer dans un désert, où, seule, el pût jouir de Dieu, et crucifier son corps sans que personn l'en détournât. Elle fit part de son dessein à ses confes

son attrait pour la vie pénitente et pour l'oraison. Méditer son Die crucifié, en reproduire en soi la vivante image, fut sa sainte et suav occupation du jour et de la nuit. Les austérités auxquelles elle se livr dans cet asile, et les faveurs célestes dont elle y fut comblée, sont l secret de Dieu. Mais la suite de la vie de Catherine de Cardonne le fait pressentir.

Dieu avait préparé cette amante de la croix, par une solitude d vingt-cinq ans, à donner aux grands du monde l'exemple des plu sublimes vertus; c'est à la cour de Philippe II, roi d'Espagne, qu'il v la faire paraître.

Voici par quelles voies la Providence la conduisit dans ce royaum La princesse de Salerne, enveloppée dans la disgrâce de son ma qui était passé du parti de Charles-Quint à celui de la France, reç ordre de Philippe II de se rendre à Valladolid. Frappée par ce cou imprévu, elle conjura Catherine de Cardonne de l'accompagner po être son appui et sa consolation au milieu de ses malheurs. Le nob cœur de Catherine n'écouta que la charité. Elle quitta sa chère sol tude, et suivit en 1557 sa parente en Espagne. Arrivée à Valladoli la princesse de Salerne crut devoir soutenir la dignité de son ran elle déploya beaucoup de magnificence dans son palais, et form autour d'elle une brillante cour. Par cet éclat, elle ne songeait qu maintenir l'honneur de son nom; mais Dieu se servit de ces vu humaines pour présenter aux grands de la terre un modèle acco pli de toutes les vertus. Le véritable ornement du palais de la pri cesse de Salerne fut Catherine de Cardonne. Comme elle était to jours à côté de la princesse quand elle paraissait en public, on bientôt frappé de ses qualités éminentes, et de la sainteté de sa v A une sagesse consommée, elle alliait une rare bonté de caractè ses paroles avaient cette douceur, cet irrésistible empire qui n' ici-bas que le partage des saints. Sa présence à Valladolid fut do une prédication éloquente, et produisit les plus heureux fruits da les âmes. Dieu voulut la glorifier en se servant d'elle pour confon un ennemi de son Église. Depuis quelque temps, un novateur rép dait habilement le venin de l'hérésie à Valladolid. Plusieurs p sonnes du plus haut rang étaient éblouies par le prestige de seurs, mais ils ne voulurent point lui permettre de l'exécuter. Qu'ils l'aient traité de folie, je ne m'en étonne pas, tant le monde use aujourd'hui de discrétion, et tant il met en oubli les faveurs extraordinaires que Dieu a faites

---

parole. Mais Catherine de Cardonne démêla ses artifices, et reconnut en lui un hérétique luthérien. Elle ne craignit pas, quand il vint au palais de la princesse de Salerne, dans l'espoir sans doute d'y recueillir des louanges, de lui reprocher devant tout le monde le poison de sa doctrine; elle lui prédit qu'il ne prêcherait plus, et qu'il porterait la peine de son crime. Cette sainte liberté de langage fut pour l'hérétique un coup de foudre; il pâlit, tenta en vain d'articuler quelques mots pour son apologie, et se retira confus et consterné. Contre l'attente commune et toutes les données ordinaires, la prédiction de Catherine se vérifia de la manière la plus précise. On ne douta plus que Dieu ne l'eût éclairée de l'esprit de prophétie, et la vénération qu'on avait pour elle ne fit que s'augmenter.

Il y avait à peine deux ans que cette grande servante de Dieu était en Espagne, lorsque le Seigneur appela à lui la princesse de Salerne. Philippe II connaissait le mérite de Catherine de Cardonne; il voulut la retenir à la cour, et la nomma gouvernante de don Carlos, son fils, et du jeune don Juan d'Autriche, plus tard le vainqueur de Lépante. Le prince Rui-Gomez, premier ministre du monarque, s'estima heureux de loger Catherine de Cardonne dans son palais; il la conjura même d'en prendre l'intendance. Elle y consentit, à condition qu'elle aurait toute liberté de faire des largesses aux pauvres de Jésus-Christ. La sainte gouvernante s'attira bientôt l'affection et le respect des deux jeunes princes, qui ne l'appelaient que du nom de mère. Don Juan surtout lui garda toute sa vie un amour filial dont il lui donna souvent des preuves par ses lettres. La bénédiction du Ciel se reposa sur la maison du prince Rui-Gomez, tant que Catherine de Cardonne en eut la conduite. Il semblait que Dieu lui rendît au centuple, comme il l'avouait lui-même, tout ce que la charité de cette tendre mère des pauvres versait dans leur sein. Catherine de Cardonne édifia toute la cour par ses exemples; elle y fut constamment la bonne odeur de Jésus-Christ.

En 1562, l'année où sainte Térèse jetait à Avila les fondements de la réforme du Carmel, le divin Maître fit entendre à Catherine aux saints et aux saintes qui l'ont servi dans les déserts. Mais comme Notre-Seigneur favorise toujours les vrais désirs qu'on a de lui plaire, il envoya à Catherine de Cardonne un directeur capable de la conduire. C'était le

---

de Cardonne ces paroles : *Quitte ce palais, retire-toi dans une grotte solitaire où tu puisses, avec plus de liberté, vaquer à l'oraison et à la pénitence.* Comme ces paroles venaient de Dieu, elles produisirent les effets que signale sainte Térèse : elles répandirent la joie et la paix dans l'âme de Catherine, et lui donnèrent un courage qu'aucun obstacle au monde n'était capable d'arrêter.

Catherine eût voulu sur-le-champ se retirer au désert ; mais ses guides spirituels s'y opposèrent. Notre-Seigneur lui envoya alors François de Torrès et saint Pierre d'Alcantara, qui l'encouragèrent à exécuter l'ordre divin qu'elle avait reçu ; saint Pierre d'Alcantara lui promit même des prières particulières, afin qu'elle pût au plus tôt quitter la cour et gagner la solitude. Le divin Maître ne tarda pas à lui en ménager le moyen. Le prince Rui-Gomez devait faire un voyage à une de ses terres, Catherine de Cardonne obtint de l'accompagner. C'est là qu'elle concerta son plan de fuite avec l'ermite d'Alcala dont parle sainte Térèse. La veille de son départ, elle écrivit une lettre qu'elle adressait au prince et à la princesse d'Éboli ; elle leur déclarait qu'elle s'en allait dans un désert, pour obéir aux ordres de Dieu ; elle les conjurait, au nom de leur amitié, de ne point la chercher, que ce serait en vain ; que d'ailleurs rien ne pourrait la contraindre de retourner à la cour ; elle ajoutait qu'elle ne cesserait jamais de les recommander à Dieu ; elle les priait de vouloir donner les mêmes assurances au roi et aux deux jeunes princes, à don Juan surtout qu'elle aimait avec une tendresse de mère. Elle laissa cette lettre dans un endroit où elle était sûre qu'on la trouverait le lendemain.

La nuit où elle devait exécuter son dessein, Catherine de Cardonne était en prière. Le divin Maître, qui l'appelait, voulut être lui-même son premier guide, et l'encourager par un miracle : avant l'aurore, le crucifix qu'elle portait suspendu à son cou se leva en l'air, et lui dit : *Suis-moi.* Elle le suivit vers une fenêtre du rez-de-chaussée, et, bien qu'elle fût fermée, malgré l'obstacle de ses barreaux de fer, Catherine de Cardonne, sans savoir comment, se trouva dans la rue. A la vue de ce miraculeux témoignage d'amour que Jésus-Christ venait de lui donner, l'heureuse fugitive avait peine à père de Torrès, de l'ordre de Saint-François. Je le connais très particulièrement, et je le regarde comme un saint. Déjà, depuis plusieurs années, il vit dans une grande ferveur de pénitence et d'oraison; il a été en

---

contenir ses transports de joie et de reconnaissance; elle pouvait dire à son cher Maître ce que lui disait Térèse après avoir aussi éprouvé sa miraculeuse assistance, dans un moment solennel de sa vie : « O Dieu de mon cœur, comme vous montrez bien que vous êtes l'ami véritable! Étant tout-puissant, vouloir, pour vous, c'est faire. Jamais vous ne cessez d'aimer, si l'on vous aime. Que toutes les créatures vous louent, ô souverain Maître du monde! Et qui me donnera une voix assez forte pour faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre combien vous êtes fidèle à vos amis? Tous les frêles appuis d'ici-bas peuvent nous manquer; mais vous, mon Dieu, qui êtes le Seigneur de toutes choses, vous ne nous manquez jamais. Qu'elle est petite la part de souffrance que vous faites à ceux qui vous aiment! O mon tendre Maître, avec quelle délicatesse, quelle amabilité, quelle douceur vous savez agir à leur égard[1]! »

Catherine, l'âme inondée des joies du paradis, vola vers l'endroit où elle était attendue par l'ermite et un autre pieux ecclésiastique qui devaient la conduire au désert. En voyant l'héroïque vierge, ils bénirent Celui qui venait de briser ses chaînes. Afin qu'elle ne pût être reconnue, ils lui coupèrent les cheveux, lui donnèrent un habit d'ermite, et s'éloignèrent sans délai des domaines du prince d'Éboli. Les deux guides de Catherine se rendirent d'abord avec elle à Cuenca, afin de lui obtenir de l'évêque la permission de choisir dans son diocèse quelque lieu désert pour y mener la vie érémitique. Dieu, qui tient les cœurs dans sa main, mit dans celui du prélat les sentiments les plus favorables. Il permit avec bonté à l'ermite de choisir dans son diocèse le site qui lui conviendrait le mieux. Les trois pèlerins se dirigèrent alors vers le territoire de la ville de Roda. Quand ils furent arrivés sur une petite colline distante de cette ville d'environ quatre lieues, Catherine de Cardonne dit à ses guides : « C'est ici que Dieu veut que j'établisse ma demeure; n'allons pas plus loin, je vous prie. » Les deux serviteurs de Dieu se mirent donc à chercher dans cet endroit quelque retraite où elle pût se mettre à l'abri de la rigueur des saisons et des injures du temps. Ils découvrirent, entre

[1] *Vie de sainte Térèse, écrite par elle-même*, chap. xxv.

butte à bien des persécutions, mais il les a supportées avec joie, sachant que, quand on s'efforce de les bien recevoir, elles sont un des plus beaux présents de la main de Dieu. Ce saint religieux déclara à Catherine que sa vocation venait de Notre-Seigneur, et qu'elle devait la suivre sans différer davantage. Je ne sais si ce furent là ses propres paroles, mais je le pense, tant l'effet suivit de près le conseil.

Pour exécuter son dessein, Catherine de Cardonne mit dans la confidence un ermite d'Alcala; elle le pria de lui servir de guide, et lui demanda un inviolable secret. Ils partirent donc ensemble, et arrivèrent dans l'endroit du désert où est maintenant bâti le monastère de Notre-Dame-du-Secours. Là, Catherine ayant trouvé une petite caverne où elle pouvait à peine tenir, la choisit pour demeure, et l'ermite prit congé d'elle. Oh! qu'il devait être grand l'amour qui la transportait, puisqu'elle ne songeait ni à la nourriture, ni aux dangers, ni à l'infamie que sa fuite pouvait faire rejaillir sur elle? Quelle devait être l'ivresse de cette sainte âme, volant ainsi au désert, uniquement possédée du désir d'y jouir sans obstacle de

des halliers d'épines, difficiles à percer, une espèce de grotte assez profonde; mais l'entrée en était si étroite, et la voûte si peu élevée, que Catherine, qui était fort déliée et d'une taille médiocre, avait de la peine à y entrer et à s'y tenir debout. Pour ôter aux yeux des passants la vue de cette petite caverne, ils en fermèrent l'ouverture avec une claie de genêt qu'ils fabriquèrent. Telle fut la nouvelle demeure de Catherine de Cardonne. Cette grotte était à une petite demi-lieue d'un monastère appelé Fontaine-Sainte, que les religieux trinitaires avaient bâti, quelques années auparavant, au milieu du désert. L'ermitage étant ainsi disposé, les deux guides de la sainte solitaire prirent congé d'elle, lui laissant toutes sortes d'instruments de pénitence qu'ils lui avaient apportés, et, pour provision de bouche, trois pains seulement. C'est là que la fille des ducs de Cardonne commença, en 1562, cette vie si admirable et si pénitente dont sainte Térèse va maintenant nous faire le récit.

la présence de son Époux! Et combien ferme devait être sa résolution de rompre avec le siècle, puisqu'elle fuyait ainsi tous ses plaisirs! O mes sœurs, méditons un pareil exemple, et considérons comment, d'un seul coup, cette vierge abattit à ses pieds le monde vaincu! Vous en avez fait autant, il est vrai, le jour où, admises dans cet ordre sacré de la Vierge, vous avez offert à Dieu votre liberté, et embrassé une si étroite clôture : mais ces ferveurs des premiers temps du sacrifice n'auraient-elles pas un peu diminué dans quelques-unes d'entre nous? et, en certaines choses, ne serions-nous pas redevenues les esclaves de notre amour-propre? Plaise à la divine Majesté qu'il n'en soit pas ainsi; et puisque nous avons été les imitatrices de cette sainte amante de la solitude, en fuyant le monde, sachons encore, à son exemple, le bannir entièrement de nos cœurs.

On m'a raconté bien des traits de la vie pénitente qu'elle menait, mais on ne connaît sans doute que la moindre partie de ses grandes austérités. Ayant passé tant d'années dans cette solitude avec de si ardents désirs de crucifier sa chair, sans que personne modérât sa ferveur, elle devait se traiter d'une manière terrible. Ce que je vais rapporter de ses macérations, je le tiens de quelques personnes dignes de foi, et de nos carmélites de Tolède qui l'ont entendu de sa bouche. Dans la visite qu'elle fit à ces religieuses, qu'elle regardait comme ses sœurs, elle leur parla avec une admirable franchise et une ravissante simplicité. A ces qualités qui lui étaient naturelles, elle alliait l'humilité la plus profonde : comprenant qu'elle n'avait rien par elle-même, elle était très éloignée de la vaine gloire, et si elle se plaisait à raconter les grâces qu'elle recevait de Dieu, c'était uniquement afin que son nom adorable en fût béni et glorifié. Une manière d'agir si franche pourrait être dangereuse pour des âmes qui ne seraient pas arrivées à un si haut degré de perfection, parce que, parmi les louanges qu'on donnerait à Dieu, il se mêlerait peut-être quelque sentiment d'amour-propre. Mais je ne doute pas que cette droiture parfaite et cette sainte simplicité que possédait Catherine de Cardonne ne l'aient préservée de ce défaut, et je n'ai jamais ouï-dire qu'on le lui ait reproché.

Elle raconta donc à nos sœurs de Tolède qu'elle avait habité plus de huit ans dans la grotte de ce désert; qu'après avoir épuisé la petite provision de trois pains laissés par l'ermite qui lui avait servi de guide, elle n'avait vécu que d'herbes sauvages et de racines; mais qu'après un long intervalle de temps[1], ayant été rencontrée par un berger, celui-ci lui apporta ensuite très fidèlement non seulement du pain, mais de la farine, dont elle faisait de petits tourteaux; que ce fut là désormais sa nourriture, et qu'elle ne la prenait que de trois en trois ours. Voici maintenant un fait dont les religieux du monastère de Notre-Dame-du-Secours ont été témoins oculaires. A l'époque où la bienheureuse Catherine s'occupait de la fondation, elle était si épuisée et avait tellement perdu le goût, que si on l'obligeait à manger quelque sardine ou autre chose, elle s'en trouvait plutôt mal que bien. Pour le vin, elle n'en but jamais, que je sache. Les disciplines, qu'elle prenait avec une grande chaîne, duraient souvent une heure et demie, et quelquefois deux heures. Ses cilices étaient si rudes, qu'une femme qui, au retour d'un pèlerinage, lui avait demandé l'hospitalité, m'a dit qu'ayant fait semblant de dormir, elle avait vu la sainte solitaire ôter et nettoyer son cilice, qui était plein de sang. La guerre qu'elle avait à soutenir de la part des démons la faisait souffrir encore plus que les austérités : elle a dit à nos sœurs qu'ils lui apparaissaient tantôt sous la figure de grands dogues qui s'élançaient sur ses épaules, et tantôt sous celle de couleuvres; mais que quelque chose qu'ils lui fissent, elle n'en avait pas peur.

---

[1] Trois ans, d'après ses historiens.

Lors même qu'elle eut fondé le monastère, elle continua d'habiter dans sa caverne; elle y passait les jours et les nuits, et n'en sortait que pour aller aux offices divins. Avant que le monastère fût bâti, elle entendait la messe dans l'église d'un couvent de religieux de la Merci qui était à un quart de lieue de là : quelquefois elle faisait ce chemin à genoux. Elle portait une tunique de serge grossière, et, par-dessus, un vêtement de bure fait de telle manière qu'on la prenait pour un homme.

Après qu'elle eut passé quelques années dans une solitude si profonde, Dieu voulut que le bruit de sa vertu se répandît dans les lieux voisins[1]. On conçut pour elle

---

[1] Elle avait passé trois ans inconnue aux hommes, lorsqu'un berger, comme on l'a vu plus haut, découvrit sa retraite. Dès ce moment, on commença à venir visiter son ermitage, et, peu de temps après, on sut que cet ermite était Catherine de Cardonne. Voici comment on l'apprit : quelques ecclésiastiques, et un religieux trinitaire de Fontaine-Sainte, s'étant rendus à la grotte pendant qu'elle en était absente, y trouvèrent des lettres de don Juan d'Autriche, qui donnait à Catherine le nom de mère : ils trouvèrent, en outre, un livre d'Heures, à la dernière page duquel étaient écrits ces mots : *La princesse d'Éboli a donné ces Heures à Catherine de Cardonne.*

Dès que l'on sut que l'ermite de ce désert était une vierge issue d'une famille illustre, on fut pénétré pour elle de la plus profonde vénération, et on ne l'appela plus que la *sainte solitaire*, ou la *sainte femme.*

Les merveilles que l'on racontait d'elle portèrent l'autorité ecclésiastique à examiner son esprit. Cette mission fut confiée au P. Gaspar de Salazar, recteur du collège des jésuites à Cuenca. Ce guide une si grande vénération, qu'on accourait en foule de divers endroits pour la voir. Elle parlait à tous avec beaucoup de charité et de douceur. Cependant le nombre des personnes qui se rendaient à son ermitage croissait de jour en jour; et quiconque pouvait s'entretenir quelques instants avec la sainte solitaire regardait cette faveur comme un grand bienfait du Ciel. Mais Catherine ne tarda pas à être accablée par tant de visites, et elle disait qu'on la faisait mourir. Dès que le monastère de Notre-Dame-du-Secours fut bâti, cette affluence devint plus grande : à certains jours, la campagne était toute couverte de chariots remplis de monde qui venait pour la voir; les religieux, pour qu'on la fatiguât moins, n'avaient pas d'autre moyen que de la faire monter sur un lieu élevé, d'où elle bénissait la foule des pèlerins, qui ensuite se retirait contente. La caverne où elle habitait fut un peu agrandie par les soins de quelques personnes; Catherine y avait passé huit ans, lorsqu'elle tomba si dangereusement malade qu'elle se crut aux portes du tombeau; jamais néanmoins, durant les souffrances de cette maladie, elle ne put se résoudre à sortir de sa pauvre demeure.

Vers cette époque, elle se sentit pressée d'un grand désir de fonder près de sa caverne un monastère de religieux; mais étant indécise sur le choix de l'ordre, elle suspendit quelque temps l'exécution de son dessein. Un jour qu'elle était en oraison devant un crucifix qu'elle por-

---

éminent qui avait dirigé sainte Térèse à Avila, et dont la sainte fait un si grand éloge dans le *Livre de sa Vie*, se rendit auprès de Catherine de Cardonne. Il vit avec admiration les trésors de grâces dont Dieu avait enrichi cette âme, et il rendit un solennel témoignage à la sainteté de sa vie; de sorte que le clergé eut pour elle la même vénération que le peuple. Le P. Gaspar de Salazar communiqua plus d'une fois avec cet ange du désert, et il se plaisait à dire que *Catherine de Cardonne était une des âmes les plus séraphiques de son siècle.*

tait toujours sur elle, Notre-Seigneur lui fit voir un manteau blanc et lui donna à entendre de fonder un monastère de Carmes déchaussés. Elle avait ignoré jusque-là qu'il en existât, elle n'avait jamais entendu parler d'eux; à la vérité, nous n'avions alors que deux monastères de carmes réformés, celui de Mancera et celui de Pastrana. Catherine, ayant fait prendre des renseignements, ne tarda pas à être instruite de l'existence de ce dernier monastère. Comme Pastrana appartenait à la princesse d'Éboli, femme du prince Rui-Gomez, et son ancienne amie, elle partit pour cette ville dans la ferme résolution d'exécuter ce que Notre-Seigneur lui avait révélé. Ce fut à Pastrana, dans l'église de nos religieux, dédiée à saint Pierre, que la bienheureuse Catherine prit l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel. Mais elle n'entendit nullement par cet acte embrasser la vie religieuse; Notre-Seigneur la conduisant par un autre chemin, elle ne sentit jamais d'attrait pour cet état. Ce qui l'en détournait était la crainte qu'on ne l'obligeât par obéissance à modérer ses austérités et à quitter sa solitude. Elle reçut le saint habit de la Vierge en présence de tous les religieux du monastère; le père Mariano, dont j'ai parlé dans ce livre, était de ce nombre. Il m'a dit que pendant la cérémonie il avait eu un grand ravissement d'esprit, dans lequel il vit plusieurs religieux et religieuses à qui l'on avait fait souffrir le martyre et dont les uns avaient eu la tête tranchée, et les autres les bras et les jambes coupés. Ce père n'est point homme à m'affirmer une chose qu'il n'aurait point vue; il n'est pas non plus accoutumé à avoir des ravissements. Notre-Seigneur ne le conduisait point par cette voie. Ainsi, mes sœurs, demandons à Dieu que la vision se réalise de nos jours, et que nous nous rendions dignes, avec le secours de sa grâce, d'être du nombre de ces fortunés martyrs.

Dès son arrivée à Pastrana[1], la bienheureuse Catherine de Cardonne commença à s'occuper d'une manière active de la fondation du monastère. Dans ce but, elle se rendit à la cour, d'où elle était sortie jadis avec tant de joie. Ce

---

[1] Catherine de Cardonne se rendit à Pastrana en 1571, et ce fut le 6 mai de cette année qu'elle reçut l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, en présence du prince et de la princesse d'Éboli. Comme, depuis qu'elle était au désert, elle avait porté un habit d'homme, elle ne voulut plus porter de vêtement de femme. Ainsi, en déposant son habit d'ermite, et en revêtant celui du Carmel, elle prit un habit pareil à celui des Carmes déchaussés, et elle le porta jusqu'à son dernier soupir. En cela, Catherine fut conduite par une voie toute particulière; ce costume, comme on l'a vu, avait protégé pendant les premières années le secret de la solitude où elle s'était ensevelie.

Le bruit de l'arrivée de Catherine à Pastrana s'étant répandu à la cour, la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, qui, depuis qu'elle était veuve du prince Jean de Portugal, s'était retirée à Madrid chez les religieuses de Sainte-Claire, écrivit au prince d'Éboli de lui amener l'ancienne gouvernante de don Carlos et de don Juan. Rui-Gomez partit sans délai avec Catherine, et avec le P. Mariano, qui l'accompagna dans ce voyage. La princesse Jeanne fut ravie de voir la sainte solitaire, elle lui parla à loisir, et elle eut la première la consolation d'épancher son âme dans la sienne. La princesse la conduisit ensuite à l'Escurial, où était Philippe II avec la cour, et, durant le séjour qu'elle y fit, elle ne la quitta presque pas un moment. Le monarque et les grands d'Espagne eurent le bonheur, pendant huit jours, de jouir de la présence et des entretiens de cette illustre contemptrice du siècle. Catherine de Cardonne avait été précédée à la cour par le récit des merveilles qui avaient marqué les huit années qu'elle venait de passer dans sa caverne; ainsi, on saluait, en la voyant, une sainte déjà connue; on ne s'étonna point de la voir avec son costume de carme déchaussé, la tête couverte d'un capuce, un manteau blanc sur les épaules, un habit de bure grossière, et une ceinture de cuir. Dieu permit cette apparition de Catherine à la cour, afin que l'on vît une vierge au cœur viril, victorieuse de toute la faiblesse de son sexe, et rivale par ses austérités des plus célèbres pénitents du désert. A l'Escurial, elle garda la même abstinence que dans son ermitage; là, comme dans sa grotte, elle ne prenait qu'une heure ne dut pas être un petit tourment pour elle d'y paraître de nouveau. Ni les murmures ni les traverses ne lui manquèrent; et puis, elle ne pouvait faire un pas hors de la maison sans se voir accablée par la foule qui se pressait

de sommeil, et donnait à l'oraison le reste du temps qu'on lui laissait. On vit alors ce que la sainteté commande de respect, ce qu'elle a de charme par elle-même, et le doux empire qu'elle exerce. Catherine, qui venait de passer plus de huit ans dans la solitude et la contemplation, avait presque oublié la langue des humains. Ne retrouvant plus ni l'ancienne politesse de son langage, ni les formules usitées à la cour, le plus souvent elle disait au roi : *Mon fils*, et *mes filles* aux princesses. Mais ces paroles, découlant d'un cœur perdu en Dieu, étaient bien loin de déplaire. Philippe II, dont la foi était si vive, oubliait volontiers toute sa grandeur devant cet être angélique qui venait lui parler du ciel. La joie qui brillait sur la figure de Catherine, la douceur de son candide regard, la sérénité de son front, cette manière simple de traiter avec les grands de la terre, l'accent de sainteté de ses paroles, donnaient à son langage un attrait et un empire irrésistibles. En l'écoutant, on découvrait la vanité du monde, et l'on se sentait porté à mériter une place dans le royaume qui ne passe point.

Catherine, dans un entretien avec la princesse Jeanne, s'apercevant qu'elle venait de lui dire *ma fille*, répara sa faute en disant à la sœur du roi : « Ou pardonnez-moi ces manquements, ou renvoyez-moi dans ma chère solitude. — Ah! ma mère, lui répondit la princesse en l'embrassant tendrement, je vous permets d'oublier de me donner ces titres, pourvu que vous me promettiez de ne jamais m'oublier devant le Seigneur. »

L'apparition de Catherine de Cardonne à la cour y laissa d'ineffaçables souvenirs. Ce que sa vue produisit ne saurait être mieux exprimé que par ces paroles de saint Augustin sur sa mère, sainte Monique : « Tous ceux qui la connurent vous louaient, ô mon Dieu, vous glorifiaient, vous chérissaient en elle, parce qu'ils sentaient votre présence dans son cœur, attestée par les fruits de sa sainte vie. » (*Conf.*, chap. IX.)

Catherine, après avoir passé huit jours à l'Escurial, retourna à Madrid. De la voiture où elle était avec quelques dames de la cour, elle distribuait, avec sa bonté accoutumée, des bénédictions aux populations qui se pressaient en foule sur son passage. Ceci donna autour d'elle, espèce de supplice qui la suivit partout où elle alla : les uns lui coupaient des morceaux de son habit, et les autres de son manteau. En quittant la cour, elle alla à Tolède, et logea dans le monastère de nos reli-

---

lieu à une des épreuves qu'elle eut à subir dans ce voyage. Le nonce, l'ayant mandée, lui fit des reproches de ce qu'elle portait un habit d'homme et de ce qu'elle s'avisait de donner des bénédictions comme un évêque. L'humble vierge écouta tout, prosternée à terre. Quand il eut fini de parler, elle se leva et se justifia avec cette sainte simplicité qui la caractérisait. L'envoyé du saint-siège, reconnaissant alors que Dieu conduisait la bienheureuse Catherine par une voie extraordinire, lui laissa la liberté de conserver ce costume, la bénit, et se recommanda à ses prières.

Vers la fin du mois de mai, Catherine retrouva à Madrid don Juan d'Autriche, nommé généralissime de la flotte chrétienne dirigée contre les Turcs. On ne saurait dire quelle fut la joie de don Juan en revoyant celle à qui il ne donnait que le nom de mère. La considérant comme une sainte dont le crédit était très grand dans le ciel, il la conjura avec les plus vives instances de se souvenir toujours de son âme devant Dieu, et de l'accompagner par ses prières dans l'expédition qu'il allait commander. Catherine de Cardonne, couronnant alors sa mission auprès du jeune prince, lui donna les plus sages avis, lui promit de l'avoir toujours présent à son souvenir dans ses prières, et lui prédit qu'il remporterait la victoire sur les ennemis du nom chrétien. Ce fut un beau jour dans la vie de don Juan que celui où il entendit ces paroles prophétiques de la bouche de sa sainte institutrice. Les genoux en terre, les mains jointes, les larmes aux yeux, le futur libérateur de la chrétienté demanda la bénédiction de Catherine, et, après l'avoir reçue, se releva le cœur fort d'une invincible espérance.

Tandis que le prince se préparait à partir, Catherine se rendit à Tolède, où elle passa quelque temps chez les carmélites de cette ville. Là, libre de tout ce qui pouvait gêner son attrait et ses goûts, elle se trouvait en famille. Le silence et la solitude, les longues heures d'oraison, la facilité de pratiquer ses austérités, lui étaient rendus; et, dans les moments consacrés par les carmélites à se délasser par une sainte récréation, elle pouvait parler avec toute la liberté des enfants de Dieu. Ce fut dans ces heures de passe-temps tout céleste qu'elle raconta comment, pour obéir à Notre-Seigneur, gieuses. Toutes m'ont affirmé qu'il sortait de sa personne une odeur semblable à celle des reliques, si suave et si forte, qu'elle s'exhalait même de son habit et de sa ceinture; et que plus on l'approchait, plus on sentait ce mi-

elle s'était retirée au désert, et la vie qu'elle y avait menée. On peut penser quelle joie durent goûter les carmélites en entendant ces récits. Elles étaient ravies de voir dans cette bien-aimée du Seigneur tant de simplicité et de sainteté. Elles respiraient le suave parfum de ses vertus, en même temps qu'elles sentaient la surnaturelle odeur qui s'exhalait de sa personne et de ses habits. Dieu voulut qu'elles fussent témoins de la rigueur avec laquelle se traitait cette magnanime vierge, et comment elle se dévouait en victime pour la cause de Jésus-Christ et de son Église. Un soir, Catherine se frappa avec la discipline trois heures de suite. Une religieuse qui avait attendu tout ce temps devant sa cellule, ne pouvant plus maîtriser le sentiment de sa compassion, ouvrit la porte afin de mettre un terme à cette sainte cruauté. Elle vit alors les épaules de la vierge toutes déchirées, et Catherine, pour se dédommager par une nouvelle douleur, en essuya le sang avec un cilice.

Les carmélites de Tolède voulurent l'engager à diminuer un peu ses pénitences. Elle répondit par ces mémorables paroles qui nous révèlent tout le secret de sa vie : *Quand on a vu, comme moi, ce que c'est que le purgatoire et l'enfer, on ne saurait trop en faire pour tirer les âmes de l'un et les préserver de l'autre; je leur dois de ne pas m'épargner, parce que je me suis offerte en sacrifice pour elles.*

Catherine, étant revenue de Tolède à Madrid, logea dans le palais du prince Rui-Gomez. Là, afin d'appeler les bénédictions du Ciel sur la flotte chrétienne qui ne devait pas tarder à attaquer les Turcs, elle se renferma, dès le commencement de septembre, dans une solitude profonde, et s'unissant à toute la chrétienté alors en prière, elle multiplia ses pénitences et ses oraisons. Enfin se leva le jour qui tenait en suspens tous les peuples catholiques; c'était un dimanche, le 7 du mois d'octobre 1571. Catherine en fut avertie par une lumière d'en haut; elle se macéra avec une effrayante rigueur; elle s'offrit mille et mille fois en victime à la colère de Dieu justement irrité par les péchés de son peuple; elle arrosait de larmes son crucifix, elle collait ses lèvres aux plaies d'amour de son Sauveur, elle lui adressait les plus tendres supplications; quelques heures s'étaient raculeux parfum, quoique l'étoffe grossière de ses vêtements et l'extrême chaleur qu'il faisait alors eussent dû produire un effet contraire. Pénétrées d'un saint respect pour cette grande servante de Dieu, nos sœurs voulurent

écoulées de la sorte, quand, tout à coup, saisie comme d'un saint transport, elle prononça d'une voix distincte ces paroles qui furent entendues par plusieurs personnes de la cour : « O Seigneur, l'heure est venue, secourez votre Église ; donnez la victoire aux chefs catholiques ; ayez pitié de tant de royaumes qui sont à vous, préservez-les de la ruine. Le vent nous est contraire : mon Dieu, si vous ne lui ordonnez de changer, nous périssons. » Quelque temps après, elle s'écria, d'une voix plus forte encore : « Soyez béni, Seigneur, vous avez changé le vent au moment nécessaire ; achevez ce que vous avez commencé. » Après ces mots, elle pria en silence durant un long espace de temps. Puis, tressaillant d'allégresse, elle offrit à Dieu les plus vives actions de grâces pour la victoire qu'il venait de donner à son Église.

Catherine de Cardonne déclara tout au P. Mariano, et celui-ci le rapporta à Philippe II. Le monarque, par prudence, ordonna que tout cela fût tenu secret. Mais bientôt la nouvelle de la victoire de Lépante confirma la vérité de la vision de Catherine, et prouva que Dieu, par une lumière surnaturelle, l'avait rendue témoin, comme le saint pontife Pie V, du miraculeux succès des armes chrétiennes.

Aussitôt après cette immortelle victoire, à dater de laquelle devait toujours décroître la puissance des Turcs, don Juan écrivit à la vénérable Catherine de Cardonne, la remercia de ses prières, et lui envoya en souvenir quelques dépouilles enlevées aux vaincus.

Durant son séjour à Madrid, Catherine de Cardonne vit souvent les jeunes infantes Isabelle et Catherine, filles de Philippe II et d'Isabelle de France. Prévenues de bonne heure par la grâce, elles aspiraient toutes deux à devenir des saintes, et elles conjuraient Catherine de les aider auprès de Dieu par ses puissantes prières. La vierge de Jésus-Christ n'oublia rien pour enflammer leur désir. Comme ses paroles tombaient dans des âmes droites et pures, elles y fructifièrent au centuple. Les infantes, bénies par Catherine de Cardonne, furent deux des princesses les plus accomplies de leur siècle. Dieu destinait l'aînée, l'infante Isabelle-Claire-Eugénie, aux nobles provinces qui avaient vu naître Charles-Quint. Mariée à l'archiduc Albert, prince en tout digne d'elle, elle gouverna les Paysavoir son habit; elles lui en donnèrent un autre, et gardèrent le sien comme un précieux trésor. Dans tout ce qu'elles m'ont dit, je suis assurée qu'il n'y a rien que de vrai, car elles sont incapables de mentir.

Catherine de Cardonne reçut, tant à la cour qu'ailleurs, des dons suffisants pour fonder son monastère; et comme, d'autre part, elle était munie de toutes les autorisations nécessaires, elle ne tarda pas à conduire à bon terme l'œuvre de cette fondation. L'église du couvent fut bâtie à l'endroit même où était sa grotte. On lui en fit une autre à quelque distance; dans cette nouvelle caverne, on lui construisit une chapelle du Saint-Sépulcre : c'est là, auprès du tombeau de Notre-Seigneur, qu'elle passait les nuits et une grande partie du jour, durant les cinq ans qu'elle vécut encore. On a regardé comme une chose surnaturelle que des mortifications aussi extraordinaires que les siennes n'aient pas plus tôt fini ses jours. Ce fut en 'année 1577 qu'elle termina son pèlerinage[1]. On lui fit

---

Bas avec un zèle pour la religion, avec une sagesse et une douceur qui feront éternellement bénir sa mémoire. Elle appela dans ses États les filles de Sainte-Térèse, et leur fonda à Bruxelles, près de son palais, un royal monastère d'où elles se répandirent bientôt dans les principales villes des Pays-Bas.

La mission de Catherine à Madrid étant terminée, elle regagna sa solitude vers les premiers jours du mois de mars de l'an 1572. Au mois d'avril, on commença à bâtir le monastère. Selon son désir, la grotte qu'elle avait habitée fut enclavée dans l'église. On lui fit, à quelque distance, une nouvelle grotte, avec une communication souterraine pour venir à l'église du monastère. Cette grotte avait quatre pieds de large et douze de long; le P. Mariano en prit huit pour lui construire un saint sépulcre, afin qu'elle pût être nuit et jour auprès du tombeau de Notre-Seigneur. Là, comme Madeleine à la Sainte-Baume, elle acheva, durant les cinq ans qu'elle vécut encore, de s'embraser de l'amour de son cher Maître.

[1] Avant de nous agenouiller, avec sainte Térèse, devant le tombeau de la vénérable Catherine de Cardonne, contemplons cette vierge

les funérailles les plus solennelles. Un gentilhomme, don Juan de Léon, qui la vénérait de son vivant comme une sainte, s'estima heureux d'en payer les frais. C'est dans une chapelle de la Mère de Dieu, qu'elle aima tant toute

au terme de sa carrière, et assistons au spectacle sublime de sa dernière heure.

Déjà un demi-siècle s'était écoulé depuis que Catherine, âgée de huit ans, s'était offerte à Dieu en victime. La croix de Jésus-Christ avait été son unique amour, ses délices avaient été de s'y tenir constamment attachée pour gagner des âmes à son divin Époux. Par ce long martyre, elle avait pris rang parmi les plus illustres pénitentes de l'Église : le ciel l'enviait à la terre; les anges allaient enfin la conduire en paradis. En 1577, le jour du vendredi saint, entendant chanter la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'église du monastère, elle sent une compassion si vive pour les souffrances de son cher Maître, qu'elle tombe en défaillance, et reste comme morte; on croit qu'elle va succomber à cette blessure causée par son amoureuse douleur. Cependant, le samedi saint, elle revient un peu à elle-même; et le jour de Pâques elle a assez de forces pour recevoir les religieux qui viennent en procession de l'Église du couvent jusqu'à sa grotte. Mais bientôt, à cette blessure intérieure faite par la vue de son Amour crucifié, vient se joindre le mal corporel, précurseur de la fin de son exil. A cette vue, les religieux font transporter leur sainte fondatrice dans une pauvre maisonnette voisine du monastère, et lui donnent pour la soigner deux femmes pieuses. Ils élèvent un autel dans sa cellule; chaque jour ils vont lui dire la messe, et la nourrir du pain des anges. Avec tout le zèle et toute la tendresse du dévouement le plus filial, ils la préparent à son bienheureux passage de la vallée des larmes au séjour de la béatitude. Ils lui lisent les Vies des saints; ils lui parlent du ciel où elle brûle de s'envoler. Ces vues du paradis, sa joie de porter jusqu'au dernier soupir la couronne d'épines de son divin Époux, lui font trouver une ineffable douceur dans la souffrance. Partagée entre le désir de sauver des âmes en prolongeant son martyre, et le désir de voir briser ses liens pour être avec Jésus-Christ, elle arrive enfin au moment du triomphe. C'était le 11 mai, le jour de l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur, de l'an 1577; elle était entourée de ses fils en Jésus-Christ, qui fondaient en larmes. Au nom du divin Maître, ils la conjurent de les bénir une dernière fois : l'humble vierge résiste, sa vie, que repose maintenant Catherine de Cardonne, jusqu'à ce qu'on élève une église plus vaste que celle qui existe, pour y conserver comme il convient la bénie dépouille de cette vierge. Son souvenir est si présent, la dévotion que l'on a pour ce monastère et pour tous les lieux d'alentour est si grande, qu'il semble qu'elle ait laissé des traces vivantes de sa sainteté dans cette heureuse solitude, et en particulier dans cette caverne où elle a passé tant d'années avant la fondation du couvent. On m'a assuré qu'elle avait tant de peine de la multitude de personnes qui venaient pour la voir, qu'elle avait formé le projet de se retirer dans un autre lieu où elle fût entièrement inconnue; qu'elle avait fait chercher dans ce dessein l'ermite qui lui avait servi de guide la première fois, afin qu'il la conduisît dans un nouveau désert, mais que cet ermite était déjà mort. Notre-Seigneur le permit ainsi, parce qu'il voulait que l'on consacrât à l'honneur de sa sainte Mère ce monastère où on le sert si fidèlement. A la joie peinte sur les traits des religieux, on voit combien ils s'applaudissent d'avoir quitté le monde : leur prieur, en particulier, est passé d'une vie très commode aux austérités de la Réforme. Dieu les a surabondamment récompensés par les délices spirituelles qu'il

---

alléguant qu'ils sont des saints, et qu'elle n'est qu'une pécheresse. Enfin elle cède à leurs instances, et, levant sur eux sa main mourante, elle les bénit. A ce moment, l'heure des joies éternelles sonnait pour elle : le sourire des cieux sur la figure, la douceur de l'extase dans le regard, elle s'affranchit de ses chaînes et prend son essor vers la patrie.

Sa dépouille mortelle fut enterrée avec pompe dans une chapelle dédiée à la très sainte Vierge. En 1603, le monastère de Notre-Dame-du-Secours ayant été transféré à Villeneuve de la Xara, les religieux emportèrent le corps de leur sainte fondatrice, et le placèrent dans l'église de leur nouveau couvent. (Voir *Ann. gén. du Carmel*, t. I, liv. IV, et *Decor Carmeli*, secunda pars.)

répand dans leurs cœurs. Ils nous reçurent avec beaucoup de charité, et nous donnèrent des ornements pour l'église du monastère que nous allions fonder. Le respect et l'affection que tant de personnes qualifiées conservent pour la bienheureuse Catherine de Cardonne, leur attiraient des dons nombreux; ainsi ils pouvaient partager avec nous.

Durant le séjour que je fis dans cette solitude, mon âme se sentit inondée d'une consolation bien pure; mais j'éprouvais en même temps une grande confusion qui me dure encore, parce que j'avais toujours présente à mon esprit cette vérité : celle qui avait passé là sa vie dans une si rigoureuse pénitence était femme comme moi, élevée plus délicatement à cause de sa naissance, moins pécheresse sans comparaison : enfin bien moins favorisée que moi de grâces extraordinaires, entre lesquelles je compte celle de n'avoir pas été précipitée en enfer, comme mes péchés le méritaient. Ma seule consolation était le désir que je sentais de marcher à l'avenir sur ses traces autant qu'il me serait possible; mais cette consolation était faible, parce que toute ma vie s'est consumée en désirs, sans que j'en sois jamais venue aux œuvres. Plaise à Dieu de m'assister par sa miséricorde infinie! C'est en elle seule que j'ai toujours mis ma confiance, m'appuyant sur les mérites de son Fils, et sur l'intercession de la sainte Vierge dont il m'a fait la grâce de porter l'habit.

Un jour, après avoir communié dans l'église de ce monastère, j'entrai dans un recueillement profond, qui fut bientôt suivi d'une extase. Tandis que j'étais ravie hors de moi, cette sainte femme m'apparut, dans une vision intellectuelle, resplendissante de lumière comme un corps glorieux, et entourée de quelques anges. Elle me dit : « Ne te lasse point de fonder des monastères, mais poursuis cette œuvre avec ardeur. » Je compris, quoiqu'elle ne me le dît pas, qu'elle m'assistait auprès de Dieu. Elle ajouta une autre chose que je ne crois pas devoir consigner dans cet écrit. Cette apparition me laissa extrêmement consolée et embrasée du désir de travailler pour la gloire de Notre-Seigneur. Aussi j'espère de sa divine bonté et des puissantes prières de cette sainte, que je pourrai faire quelque chose pour son service.

Vous voyez par ce récit, mes filles, que les souffrances et les travaux de cette grande servante de Dieu ont fini avec sa vie ; mais la gloire dont elle jouit maintenant ne finira jamais. Puisque nous pouvons à juste titre la considérer comme une de nos sœurs, je vous en conjure pour l'amour du divin Maître, efforçons-nous de marcher sur ses traces ; à son exemple, ayons pour nous-mêmes une sainte horreur ; et, puisque la vie est si courte et que tout finit si vite, sachons soutenir le combat jusqu'au bout, afin d'emporter la palme.

Nous arrivâmes à Villeneuve de la Xara le premier dimanche de carême de l'année 1580, le jour de la fête de saint Barbacien, et la veille de celle qu'on célèbre en l'honneur de la chaire de Saint-Pierre. Tous les membres du conseil de ville, le docteur Ervias, et beaucoup d'autres personnes vinrent au-devant de nous. Nous nous dirigeâmes vers l'église principale de la ville, qui est fort éloignée de celle de Sainte-Anne, dont nous venions prendre possession. Je ne pouvais voir sans une consolation très vive l'allégresse de tout cet excellent peuple, et le bonheur avec lequel il recevait des religieuses de l'ordre de la très sainte Vierge. Nous entendions de loin le son des cloches. Aussitôt que nous fûmes dans l'église, on entonna un *Te Deum*, qui fut alternativement exécuté par l'orgue et par un chœur de musiciens. Le *Te Deum* fini, on plaça le très saint Sacrement sur un brancard, et la statue de Notre-Dame sur un autre. La procession se mit alors en marche avec beaucoup de pompe ; on voyait en tête plusieurs croix et bannières ; quant à nous, nous suivions immédiatement le très saint Sacrement, ayant nos manteaux blancs, et nos voiles baissés. Les carmes déchaussés, qui étaient venus en grand nombre de leur monastère, marchaient près de nous. Les religieux de Saint-François, du couvent de la ville, s'y trouvaient aussi ; enfin, il s'y rencontra un religieux dominicain ; et, quoiqu'il fût seul, j'eus un grand plaisir de voir figurer là l'habit de son ordre. Comme le trajet à parcourir était long, on avait dressé sur le chemin plusieurs reposoirs, où l'on s'arrêtait et où l'on chantait quelques versets à la louange de Notre-Dame du Mont-Carmel. La vue de tout ce peuple exaltant à l'envi les grandeurs de notre Dieu porté en triomphe devant nous, et l'honneur que, pour l'amour de lui, on rendait en ce jour à sept pauvres petites carmélites, nous pénétraient des plus tendres sentiments de dévotion. Malgré un si touchant spectacle, j'étais intérieurement bien confuse de me voir parmi ces servantes de Dieu, et de savoir que si l'on m'eût traitée comme je le méritais, on n'aurait pu me souffrir. Enfin, nous arrivâmes à l'église de la glorieuse sainte Anne, l'on chanta une grand'messe, et le très saint Sacrement fut mis dans le tabernacle avec beaucoup de solennité.

Ce n'est pas sans dessein, mes filles, que je vous ai entretenues en détail de l'honneur rendu en ce jour à l'habit de la Vierge que nous portons. Vous en remercierez Notre-Seigneur, et vous lui demanderez instamment que cette nouvelle fondation tourne à sa gloire. Pour moi, je suis plus contente lorsque l'établissement d'un monastère me coûte beaucoup de persécutions et de souffrances ; j'en raconte alors l'histoire avec plus de plaisir. A la vérité, les neuf demoiselles réunies dans l'ermitage de Sainte-Anne avaient extrêmement souffert depuis près de six ans qu'elles s'y étaient renfermées[1]. Leur pauvreté était très grande; à peine pouvaient-elles, par leur travail, se procurer le nécessaire pour vivre. Jamais, néanmoins, elles ne voulurent demander d'aumônes, de peur qu'on ne crût qu'elles s'étaient réunies pour être entretenues par la charité des habitants de la ville. Leur vie était très pénitente; elles jeûnaient un très grand nombre de jours de l'année; et, lorsqu'elles ne jeûnaient point, le repas qu'elles prenaient était toujours bien frugal. Elles n'avaient que de très mauvais lits. Enfin, elles étaient logées fort à l'étroit, ce qui devait leur être d'autant plus sensible, que leur clôture était plus rigoureuse. Mais la plus grande de leurs angoisses venait, comme elles me dirent, du désir ardent qu'elles avaient de se voir revêtues de notre saint habit. Jour et nuit elles n'étaient occupées que de cette espérance, et la seule pensée que peut-être cet habit ne leur serait jamais donné les jetait dans un indicible tourment. Aussi cette faveur si précieuse à leurs yeux était-elle l'objet constant de leurs prières; elles répandaient très souvent d'abondantes larmes devant le Seigneur, en lui présentant le plus cher de leurs vœux. Voyaient-elles s'élever quelque obstacle à leur dessein, elles en éprouvaient une affliction amère, et redoublaient leurs pénitences. C'était en prélevant quelques petites sommes sur les modiques revenus de leur travail, et en retranchant de leur nourriture, qu'elles payaient les messagers qu'elles m'envoyaient, et donnaient quelque gage de leur reconnaissance à ceux qui pouvaient les seconder dans leur dessein. Maintenant que, par des rapports intimes, leur sainteté m'est connue, je ne doute nullement que leurs prières et leurs larmes ne leur aient ouvert la porte de notre ordre. Ainsi, je considère les richesses spirituelles que ces âmes choisies nous ont apportées, comme un trésor incomparablement plus précieux que les plus belles dots, et j'ai la confiance que ce nouveau monastère fera de très grands progrès dans les voies de la perfection.

---

[1] Voici quelle avait été l'occasion de leur réunion dans ce lieu solitaire. D'abord quatre d'entre elles, qui étaient sœurs et de famille noble, ayant entendu parler de la réputation de sainteté qu'avait, dans le diocèse de Cuenca, la vénérable Catherine de Cardonne, étaient allées, comme beaucoup d'autres, pour la voir. Éprises d'admiration pour la vie austère et retirée que cette sainte fille menait, elles avaient aussitôt résolu de la prendre pour modèle. Mais leurs forces ne leur permettant pas de le faire, elles choisirent, d'après ses conseils, un genre de vie presque aussi retiré, mais moins austère. Quatre autres demoiselles, qui étaient sœurs aussi, s'étant bientôt, par le même motif, réunies à elles, ainsi qu'une autre vierge révérée comme une sainte à Villeneuve de la Xara, les principaux habitants de cette ville, édifiés de leur résolution, leur avaient permis de se retirer dans l'ermitage de Sainte-Anne. Elles y attendirent que la Providence leur fournît les moyens d'y former un couvent de carmélites déchaussées, ainsi que la vénérable Catherine le leur avait prédit; et, depuis 1576, elles faisaient presser la sainte de répondre à leurs désirs. (Voir *Ann. gén. du Carmel.*)

Lorsque nous entrâmes dans la maison où étaient réunies ces fidèles épouses de Jésus-Christ, elles nous reçurent avec une joie que Dieu seul peut connaître. Leurs vêtements, qui étaient ceux qu'elles portaient dans le monde, étaient d'une décence extrême, mais saintement négligés. Elles n'avaient point voulu prendre l'habit de ces femmes pieuses désignées sous le nom de Béates, parce qu'elles espéraient toujours que Dieu leur ferait la grâce de recevoir le nôtre. Sur les visages amaigris de la plupart d'entre elles, nous pûmes lire la vie pénitente et austère qu'elles avaient menée. Toutes nous accueillirent avec des larmes de joie, et l'on a bien vu depuis que ces larmes étaient sincères. L'allégresse où elles sont depuis qu'elles vivent dans l'ordre de la Vierge, leur humilité si profonde, leur promptitude à obéir tant à la prieure qu'à toutes celles qui étaient venues pour cette fondation, enfin leur empressement à aller au-devant de tout ce qui pouvait nous être agréable, étaient pour nous autant de preuves éclatantes de la solidité de leur vertu. Si elles avaient une appréhension, c'était que la pauvreté et la petitesse de leur maison ne nous portassent à nous en retourner. Depuis qu'elles vivaient ensemble, aucune d'elles ne s'était chargée de commander; elles s'occupaient toutes, avec humilité, aux travaux dont elles étaient capables. Lorsque le cas l'exigeait, deux des plus âgées traitaient de leurs affaires; les autres ne parlaient ni ne voulaient parler à personne. Il n'y avait point de serrure à leur porte, mais seulement un verrou; la plus ancienne, chargée du soin de répondre, était la seule qui osât s'en approcher. Elles dormaient très peu, afin d'avoir plus de temps pour le travail et pour la prière. Chaque jour elles consacraient régulièrement plusieurs heures à l'oraison, et les dimanches et les fêtes elles y employaient presque tout le temps. Les livres dont elles se servaient pour leur conduite spirituelle étaient ceux du père Louis de Grenade et du père Pierre d'Alcantara. Elles employaient un temps assez considérable à chanter l'office divin, qu'elles lisaient de leur mieux : car il n'y en avait qu'une parmi elles qui sût bien lire. Leurs bréviaires n'étaient pas uniformes. Quelques-unes avaient d'anciens bréviaires romains qui leur avaient été donnés par des prêtres qui ne s'en servaient plus. Arrêtées, comme je l'ai dit, par la difficulté de la lecture, elles mettaient beaucoup de temps au chant de l'office; mais elles avaient choisi pour chœur un endroit d'où elles ne pouvaient être entendues des personnes du dehors. Il est à croire qu'il leur arrivait très souvent de dire un mot pour un autre, mais Dieu acceptait leur intention et leurs pieux efforts. Le père Antoine de Jésus, peu de temps après avoir fait connaissance avec elles, leur conseilla de ne plus réciter que l'office de la Sainte Vierge. L'ordre le plus parfait régnait dans leur maison; ne s'épargnant aucune fatigue, elles faisaient elles-mêmes cuire leur pain dans un four qu'elles avaient; en un mot, c'était en tout la même régularité que si une supérieure eût été à leur tête. Plus je conversais avec elles, plus je louais Notre-Seigneur des grâces qu'il leur accordait, et plus je me réjouissais d'avoir répondu à leurs désirs; car il n'est pas de souffrances que je n'eusse été prête à endurer pour consoler de si saintes âmes [1]. Celles de mes compagnes qui étaient destinées à demeurer avec elles me dirent que, dans les premiers jours, elles avaient eu un peu de peine; mais qu'après avoir connu leur vertu, elles étaient enchantées de vivre avec elles, et les aimaient beaucoup. On voit par là quel est l'empire de la sainteté et de la vertu. A la vérité, les compagnes dont je parle étaient telles qu'avec la grâce de Dieu elles auraient de grand cœur accepté toutes les croix, et vaincu toutes les difficultés : ce sont des âmes qui n'aspirent qu'à souffrir pour le service du divin Maître. Nous devons toutes brûler de ce saint désir; et celle qui ne l'a pas ne doit pas se regarder comme une véritable carmélite; nos âmes doivent avoir soif non de repos, mais de souffrances, afin d'imiter en quelque chose notre véritable Époux. Je le prie de nous en faire la grâce. Ainsi soit-il!

Voici maintenant l'origine de l'ermitage qui nous sert de couvent. Cet édifice fut bâti par les soins d'un prêtre fort vertueux et très intérieur, qui avait une dévotion particulière à la glorieuse sainte Anne; il se nommait Jacques de la Guadalaxara. Né à Zamora, il avait été quelque temps dans l'ordre des Carmes. Pour propager le culte de sainte Anne, il entreprit le voyage de Rome, et en rapporta de grandes indulgences pour le sanctuaire qu'il avait élevé en son honneur. En mourant, il ordonna par testament que sa maison et tout son bien seraient employés à fonder un couvent de religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel; que si cette fondation ne pouvait avoir lieu, un chapelain attaché à l'ermitage y dirait toutes les semaines quelques messes; mais que cette dernière obligation cesserait aussitôt qu'un monastère serait fondé. Pendant plus de vingt ans, un chapelain fut ainsi chargé de l'ermitage; mais, dans cet intervalle, le bien de ce bénéfice diminua beaucoup. Les neuf demoiselles dont j'ai parlé n'occupaient que la maison du donateur. Le chapelain habitait dans une autre maison qui fait également partie du bénéfice; il va la céder avec le bien qui reste. A la vérité, c'est fort peu de chose. Mais Notre-Seigneur, dans sa souveraine bonté, saura bien prendre sous sa protection la demeure de celle qui a donné le jour à sa glorieuse Mère. Que cet adorable Maître y soit toujours fidèlement servi, et que toutes les créatures chantent éternellement ses louanges! Ainsi soit-il!

---

[1] Sainte Térèse donna l'habit à ces neuf vierges le 25 février, et ce fut le P. Antoine de Jésus qui prononça le discours.

ANNE DE SAINT-AUGUSTIN,

MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ A VILLENEUVE DE LA XARA

L'Église, comme nous l'avons dit, par un décret solennel rendu en 1776, a déclaré héroïques les vertus de cette vierge. Voyez sa biographie à la fin du chapitre IX.

MARIE DES MARTYRS,

PREMIÈRE PRIEURE DE VILLENEUVE DE LA XARA

Tandis que sainte Térèse implorait la lumière d'en haut, et conjurait Notre-Seigneur de la guider dans le choix des religieuses qu'elle devait conduire à la fondation de Villeneuve de la Xara, elle vit le Saint-Esprit se reposant, sous la forme d'une colombe, sur la tête de Marie des Martyrs, à Tolède. Le divin Maître lui fit entendre par là qu'elle devait la mettre à la tête du nouveau monastère.

Marie des Martyrs était née à Tolède, de Ferdinand Hurtado et de Béatrix de la Fuente. Élevée dans la crainte du Seigneur, elle se sentit de bonne heure appelée à la vie religieuse. A dix-huit ans, elle fut reçue par sainte Térèse dans le monastère des carmélites de Tolède récemment fondé. Dix ans après, la sainte la retira de Tolède pour l'établir prieure de Villeneuve de la Xara. Marie des Martyrs, qu'une élection miraculeuse appelait à la conduite de ce monastère, le gouverna avec une admirable sagesse.

En 1588, elle alla fonder le couvent de Valencia. La sainteté de sa vie brilla alors d'un nouvel éclat; Dieu orna sa fidèle servante du don de prophétie, et la favorisa des grâces les plus relevées. Animées par ses exemples, les religieuses du Carmel de Valencia marchaient avec ardeur sur les traces de leur mère. Le clergé et les habitants de la ville la vénéraient comme une sainte.

Ce fut l'année 1621 qu'une mort précieuse devant le Seigneur mit fin à son pèlerinage. Le divin Maître l'en avertit par une douloureuse maladie qu'il lui envoya. Elle en supporta les souffrances avec allégresse, et se prépara avec un redoublement de ferveur à sa dernière heure. Sa foi et son amour pour Jésus-Christ éclatèrent plus que jamais quand elle reçut les derniers sacrements de l'Église. Munie du divin viatique, elle entra dans un profond recueillement, et resta longtemps les yeux fermés. Mais, avant d'expirer, elle les ouvrit, les porta successivement sur chacune de ses filles, avec une inexprimable douceur, pour leur dire adieu; puis, les levant au ciel, elle prit avec son divin Époux la route de la bienheureuse patrie.

ELVIRE DU SAINT-ANGE ET CONSTANCE DE LA CROIX

Par leurs exemples et leur sainte vie, elles contribuèrent beaucoup à implanter dans ce monastère l'esprit du Carmel. Elvire du Saint-Ange, qui y fut d'abord sous-prieure et maîtresse des novices, le gouverna plus tard en qualité de prieure. Ces deux vierges couronnèrent l'une et l'autre par une sainte mort une vie pleine de mérites. Leur mémoire, comme celle de la vénérable mère Anne de Saint-Augustin et de Marie des Martyrs, est restée en bénédiction à Villeneuve de la Xara.

MARIE DE JÉSUS

Les neuf fondatrices justifièrent l'éloge que fait d'elles sainte Térèse; elles furent fidèles à leur sainte vocation, et s'endormirent dans la paix du Seigneur. Une d'entre elles, Marie de Jésus, mourut six mois après avoir reçu le saint habit. Comme elle fut la première fleur cueillie par la main du divin Maître dans ce jardin mystique, les annalistes du Carmel nous ont laissé sa biographie. La voici en abrégé :

Marie de Jésus, née de vieux parents, se consacra de bonne heure à Dieu par le vœu de virginité perpétuelle. Depuis ses plus jeunes années jusqu'au moment où elle s'enferma dans l'ermitage de Sainte-Anne, elle fut, dans Villeneuve de la Xara, un miroir de toutes les vertus. Elle mena une vie très austère; le jeûne au pain et à l'eau fut presque continuel chez elle; elle couchait sur la dure; elle macérait son corps par les cilices et les autres instruments de pénitence. Chaque jour elle donnait plusieurs heures à l'oraison, et recevait du divin Maître de grandes grâces dans ce saint exercice. Elle brûlait d'un zèle vraiment apostolique pour le salut des âmes; tout le temps qu'elle ne passait pas à son oratoire ou au pied des saints autels, elle l'employait à travailler au bien spirituel du prochain; les pauvres furent l'objet de ses soins les plus tendres; elle les assistait dans leurs maladies, leur procurait des soulagements, les exhortait avec une éloquence persuasive, enfin les amenait à faire de bonnes confessions et à servir Dieu. Son zèle ne connaissait point d'obstacles, sa charité ne trouvait rien d'impossible dès qu'elle voyait des âmes à sauver. Deux infortunés avaient résolu de terminer leur vie par le suicide. Marie de Jésus l'apprend, elle vole auprès d'eux, et leur parle avec tant de force, qu'elle les arrache à l'enfer et les gagne à Dieu. Un autre malheureux déjà au bord de la tombe, et sur le seuil de l'éternité, était en proie au désespoir, et repoussait les secours de la religion. Marie de Jésus accourt, un crucifix en main, et bientôt l'onction de ses paroles a fait descendre un rayon d'espérance dans ce cœur abattu. La miséricorde triomphe, et celui dont le démon croyait déjà tenir l'âme fait une humble confession de tous les péchés de sa vie, répand des larmes amères, reçoit le pardon et meurt en paix, muni de tous les sacrements de l'Église.

Ainsi s'écoula dans l'oraison, la pénitence, et dans l'exercice du zèle, la vie de cette vénérable vierge, jusqu'au moment où Notre-Seigneur lui ouvrit les portes du Carmel. Elle avait alors cinquante-six ans. Sainte Térèse l'eut à peine connue, qu'elle l'estima beaucoup, et la recommanda à ses filles comme une âme très élevée devant Dieu. Revêtue de l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel, Marie de Jésus était au comble de ses vœux. Le divin Maître, qui ne devait pas tarder à l'appeler, lui fit parcourir en peu de temps une longue carrière. Marie des Martyrs et Elvire du Saint-Ange furent les instruments dont il se servit pour étendre le plus précieux émail sur les vertus de sa fidèle épouse. Afin d'asseoir sur un fondement solide la perfection de Marie de Jésus, la prieure et la maîtresse des novices multiplièrent à son égard les épreuves sous le rapport de l'obéissance et de l'humilité. Elles ne lui épargnaient pas les réprimandes pour les plus petits manquements, et l'humiliaient en toutes circonstances. Marie de Jésus tressaillait de joie au fond de son cœur de partager les abaissements de son divin Maître; elle ne cessa de s'humilier et d'obéir par amour pour lui, et acheva de mériter ainsi la couronne des vierges qu'elle allait recevoir de sa main.

Un dimanche, trois jours avant la fête de saint Michel, Marie de Jésus se sentit saisie d'une fièvre violente, et connut que c'était l'annonce de sa fin. Le mardi suivant, le père Gabriel, prieur du monastère de Notre-Dame-du-Secours, se trouvant à Villeneuve, Marie de Jésus le supplia de lui donner la communion en viatique. Pour sa consolation, on céda à ses désirs, sans croire qu'il y eût danger prochain. La foi vive avec laquelle elle reçut son Dieu édifia extrêmement toute la communauté. Le soir de ce jour, elle récitait son rosaire; entendant sonner les cloches de la ville, elle demanda quelle solennité on célébrait; une sœur lui ayant répondu que c'étaient les premières vêpres de saint Michel, elle leva les yeux et les mains au ciel; et répandant de douces larmes, elle dit : « Béni soit Dieu, je rends grâce à son infinie bonté. Que le ciel et la terre le bénissent pour moi, et le remercient de ce qu'il a fait tant de faveurs à cette chétive créature. » Sa compagne lui ayant demandé pourquoi elle disait ces paroles, elle répondit : « Ma sœur, depuis que j'ai eu l'usage de la raison, j'ai commencé à prendre le glorieux saint Michel pour mon défenseur durant ma vie et à l'heure de ma mort, le suppliant de m'obtenir une bonne fin; tous les jours je me suis recommandée à lui, et Notre-Seigneur m'a continuellement donné à entendre que je devais mourir le jour de sa fête. C'est pourquoi je me suis mise à dire à présent mon rosaire pour le repos des âmes des trépassés, afin qu'il me tire du purgatoire demain au matin de bonne heure. » La sœur rapporta ces paroles à la prieure. Marie des Martyrs fit venir le médecin. Celui-ci ne vit pas de danger imminent; mais comme la malade demanda à recevoir l'extrême-onction, il déclara qu'on pouvait la lui donner. Fortifiée par ce dernier sacrement, Marie de Jésus n'avait plus rien à souhaiter sur la terre. Après matines, Elvire du Saint-Ange, maîtresse des novices, se rendit auprès d'elle dans l'intention de la veiller pendant la nuit. La malade la remercia, lui disant : « Non, ma mère, ne prenez point cette peine. Je vous ferai appeler, ainsi que toutes les religieuses, quand il sera temps : toutes peuvent maintenant aller prendre leur repos, sans qu'elles aient rien à craindre pour moi. » La communauté se retira et on ne laissa auprès d'elle qu'une sœur pour lui tenir compagnie. Marie de Jésus passa tout le temps en d'amoureux colloques avec Dieu, jusqu'à trois heures du matin. S'adressant alors à sa compagne : « Ma sœur, dit-elle, faites venir notre mère et les autres religieuses, parce que je vais mourir. » La sœur ayant donné le signal pour appeler la communauté, la maîtresse des novices accourt la première; et la malade, la saluant, lui dit ces mots : « Ma chère mère, Dieu soit toujours en votre âme; pour moi, je vous dis adieu, car sa divine Majesté m'appelle en ce moment et me presse de partir; je vous remercie de tout mon cœur de la peine que vous avez prise à m'instruire. » Elle remercia en des termes non moins touchants la prieure et toutes les religieuses; elle leur demanda pardon du mauvais exemple qu'elle leur avait donné, et répandit beaucoup de larmes; puis, avec cet accent d'une âme qui est déjà presque tout entière au ciel, elle leur adressa ces paroles : « Mes très chères sœurs, au moment de vous quitter, l'affection que j'ai toujours eue pour vous me presse de vous déclarer une vérité qui augmentera en vous l'estime de la grâce que Dieu nous a faite en nous appelant à ce saint ordre : c'est que j'ai ressenti en mon âme plus de consolation et de bonheur pendant les six mois que j'ai passés ici sous l'obéissance, que dans tout le reste de ma vie où j'ai joui de ma liberté, bien que j'aie toujours vécu dans la crainte du Seigneur. C'est pourquoi je vous conjure, par les plaies sacrées de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'embrasser avec une grande joie et un grand courage les peines et les travaux de l'obéissance et des exercices de mortification, parce que c'est un excellent moyen de satisfaire très parfaitement pour nos péchés, et d'obtenir une sainte mort accompagnée d'une ineffable allégresse. » Après ces mots, elle embrassa tendrement son crucifix, et s'entretint avec son Sauveur, par des oraisons jaculatoires et des colloques amoureux; elle prononçait quelques versets pour exprimer les sentiments de son cœur, et principalement celui-ci : *Dirupisti, Domine, vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis : Mon adorable Maître, vous avez rompu mes liens, je vais vous offrir en remerciement un sacrifice de louange.* Elle resta ensuite quelques moments en silence, et, tenant toujours les yeux fixés sur son crucifix, elle rendit doucement son âme à Dieu, le 29 septembre de l'an 1580, jour de la fête de saint Michel. Ainsi, à l'aurore de ce grand jour, le glorieux archange conduisit au ciel cette âme privilégiée.

CHAPITRE XXIX

PALENCIA

Alvaro de Mendoza, transféré de l'évêché d'Avila à Palencia, appelle la sainte à Palencia pour y fonder un monastère de carmélites. — Térèse tombe malade à Valladolid. — Entrevue avec le père Jérôme Ripalda : celui-ci l'encourage, comme l'avait fait peu auparavant le père Balthasar Alvarez, à poursuivre la fondation de Palencia et celle de Burgos. — Térèse est guérie par Notre-Seigneur ; le monastère de Palencia est fondé le 29 décembre 1580. — Concours de Reynoso et de Salinas. — Pendant que Térèse est à Palencia, le Carmel réformé, grâce à l'intervention de Philippe II, est érigé en province particulière. — Le père Jérôme Gratien en est le premier provincial. — Éloge de Philippe II. — La sainte exhorte ses fils et ses filles à maintenir toujours dans l'ordre la ferveur primitive.

A mon retour de Villeneuve de la Xara, mon supérieur, sur la demande de l'évêque de Palencia, don Alvaro de Mendoza, me donna l'ordre de me rendre à Valladolid. C'était ce prélat qui, étant évêque d'Avila, avait reçu sous sa juridiction et soutenu de son appui notre premier monastère de Saint-Joseph. Il a un dévouement sans bornes pour cet ordre sacré de la Vierge, et il lui en a toujours donné d'éclatants témoignages. A peine avait-il été transféré du siège d'Avila à celui de Palencia, que Notre-Seigneur lui avait inspiré le désir de fonder un monastère de carmélites dans sa nouvelle ville épiscopale.

Je ne fus pas plus tôt arrivée à Valladolid, que je tombai dans une maladie que l'on jugea mortelle. J'en revins toutefois; mais il me restait un profond dégoût de la fondation dont je devais m'occuper, et une impuissance absolue de le faire. En vain la prieure de Valladolid, qui la souhaitait ardemment, me pressait de l'entreprendre : je ne pouvais me rendre à ses raisons. D'ailleurs je ne voyais pas la moindre chance de succès; le monastère devait être fondé sans revenus, et l'on m'assurait que la ville était trop pauvre pour le faire subsister par ses aumônes.

Il y avait déjà près d'un an que je m'occupais de cette fondation, ainsi que de celle de Burgos; jamais je n'y avais vu de grandes difficultés; mais alors il s'en présentait plusieurs à mon esprit; et cependant je n'étais venue à Valladolid que pour ce sujet. Je ne sais si la faiblesse qui me restait de la maladie en était cause, ou si c'était le démon qui voulait empêcher le bien qui est résulté de la fondation de ces deux monastères. En vérité, je ne puis voir sans un étonnement mêlé de compassion, et sans m'en plaindre souvent à Notre-Seigneur, combien la pauvre âme participe aux maladies du corps, et comment elle subit le triste contre-coup de toutes ses infirmités. A mon gré, c'est là une des plus douloureuses misères de cette vie, quand la ferveur de l'esprit n'est pas assez forte pour prendre le dessus. Sans doute l'on souffre, quand on est en proie à un mal violent; mais je compte cette douleur pour rien, lorsque l'âme, supérieure au mal par la force de son amour pour Dieu, l'en bénit comme d'un bienfait et d'un présent de sa main. Mais souffrir beaucoup d'un côté, et de l'autre ne pouvoir rien faire, c'est une terrible chose, surtout pour une âme qui, depuis longtemps, sent en elle les plus ardents désirs de ne chercher sur la terre aucun repos intérieur ni extérieur, afin de s'employer tout entière au service de son grand Dieu. Aussi, quand cela arrive, je n'y vois d'autre remède que la patience, la connaissance de notre misère, et un abandon sans réserve entre les mains de la divine Providence, afin qu'en tout elle dispose de nous selon son bon plaisir. Je viens de peindre l'état où je me trouvais alors ; j'étais convalescente; mais, dans l'excès de ma faiblesse, j'avais perdu cette confiance dont Dieu m'anime d'ordinaire au commencement de ces fondations : tout me paraissait impossible. Que j'aurais eu besoin de rencontrer quelqu'un qui relevât mon courage! Mais les uns augmentaient mes craintes au lieu de les diminuer, et la faible lueur d'espérance que me donnaient les autres ne suffisait pas pour triompher de ma pusillanimité.

Heureusement le divin Maître conduisit alors à Valladolid un de mes anciens confesseurs, le père Jérôme Ripalda[1], religieux de la compagnie de Jésus. Comme c'était un grand serviteur de Dieu, je lui ouvris mon âme, et lui déclarai que je voulais qu'il me tînt la place de Notre-Seigneur, et me dît son avis. Il commença par m'animer beaucoup, et il me dit que cette lâcheté venait de mon grand âge. Quant à moi, je voyais qu'elle ne venait pas de là, et la preuve que j'avais raison, c'est qu'étant aujourd'hui plus vieille, je n'éprouve plus ce découragement. Mais je crois que s'il parlait ainsi, c'était pour me reprendre, et me déclarer que je ne devais nullement penser que cet abattement me vînt de Dieu. Je dois dire ici que je n'avais pour ainsi dire aucune ressource pour les fondations de Palencia et de Burgos dont je m'occupais en même temps; ce n'était pourtant pas ce qui m'arrêtait, car j'avais coutume de commencer avec moins encore. Après cet exposé fidèle de l'état des choses, la réponse du père Ripalda fut que je ne devais en aucune manière abandonner ces deux fondations.

---

[1] C'est le P. Jérôme Ripalda qui, comme on l'a vu dans l'avant-propos de ce livre, commanda à la sainte de l'écrire.

Peu de temps auparavant, un autre religieux de la compagnie de Jésus, le père Balthasar Alvarez, qui remplissait dans son ordre la charge de provincial, m'avait dit la même chose lorsque je lui en avais parlé à Tolède; comme j'avais alors de la santé, son conseil m'avait suffi pour me déterminer à cette entreprise[1]. Il n'en était plus ainsi à Valladolid; le sentiment de ces deux pères était sans doute d'une grande autorité à mes yeux, mais il ne pouvait triompher entièrement de mon indécision; la maladie, ainsi que je l'ai dit, ou le démon, me tenait comme liée. La prieure de Valladolid, qui avait grandement à cœur la fondation de Palencia, faisait de son côté tout ce qu'elle pouvait pour ranimer mon courage; mais, témoin de mon peu d'ardeur, elle craignait de me presser. Ni les instances du zèle, ni les paroles des serviteurs de Dieu ne pouvaient donc achever de vaincre

---

[1] On ne saurait trop admirer ici la douceur des voies de Dieu, et comment il se plaît à consoler les âmes qui l'aiment; il voulut, avant d'appeler à lui le P. Alvarez, le guide par excellence de sainte Térèse, qu'elle le vît une dernière fois à Tolède. Ce grand serviteur de Dieu, comme on l'a vu dans la Vie de la sainte, l'avait dirigée pendant plus de six ans à Avila; il l'avait soutenue au milieu de toutes les tempêtes excitées par la fondation du couvent de Saint-Joseph, berceau du Carmel réformé. A Medina del Campo, il avait secondé la sainte dans l'établissement de son second monastère; il l'avait constamment aidée à étendre la Réforme : il devait encore l'encourager à poursuivre les deux fondations qui allaient couronner ses travaux, celle de Palencia et celle de Burgos. Ne pouvant lui-même y travailler directement, il se substitua dans cette œuvre deux de ses fils en Jésus-Christ dont il avait cultivé les âmes avec le soin le plus paternel : c'étaient les chanoines Reynoso et Salinas, qui, comme on va le voir, prêtèrent à la sainte le concours le plus dévoué.

En conversant à Tolède avec son ancien guide spirituel, Térèse avait présente à l'esprit la révélation qu'elle avait eue jadis à Avila, et que le vénérable P. Louis du Pont rapporte en ces termes : *Tandis que Térèse priait pour le P. Balthasar Alvarez, Notre-Seigneur lui révéla qu'il ferait son salut, et il lui montra la place d'honneur qu'il occuperait dans le ciel; de plus, il lui fit connaître que le P. Balthasar Alvarez était dans un degré de perfection si élevé, qu'il n'y avait alors sur la terre aucune âme qui fût dans un degré supérieur, et que la gloire dont il jouirait un jour dans le ciel se mesurerait sur une perfection si haute.*

(*Vie du P. Balthasar Alvarez,* par le vénérable P. Louis du Pont, chap. XI.)

Dans cet entretien, Térèse entendait celui à qui, après Dieu, elle devait d'être entrée dans les voies de la sainteté, et envers lequel elle avait déjà éternisé sa reconnaissance par ces paroles où elle désigne surtout le P. Balthasar Alvarez : *C'est de la compagnie de Jésus que Notre-Seigneur s'est servi pour réparer et renouveler l'ordre de sa Mère. Pues la tomo por medio para repararla y renovarla.* (*Lettres*, tome I; lettre XX, édit. de Madrid.)

Avec quelle joie Térèse recueillait les derniers avis de celui dont elle ne se lassait point de dire : *Le P. Balthasar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avancer dans le chemin de la perfection.* (*Vie du P. Balthasar Alvarez,* par le vénérable P. Louis du Pont, chap. IX.)

De son côté, le P. Balthasar Alvarez dut être ineffablement consolé de voir, avant de mourir, celle qui devait être au ciel sa plus belle couronne. Pénétrant dans le fond de cette âme séraphique, il y découvrit d'immenses trésors de sainteté, et il en donna des louanges à Dieu. Avant de se séparer, ils se promirent de nouveau de prier l'un pour l'autre; et l'humble Térèse, à genoux, reçut une fois encore dans cet exil la bénédiction de celui dont la main s'était si souvent levée sur sa tête pour la bénir. Quelques mois après cette entrevue, en 1580, le 25 juillet, le jour même de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, le P. Balthasar Alvarez précédait au ciel sa fille spirituelle; et, deux ans après, le 4 octobre 1582, Térèse suivait au séjour de la gloire ce bienheureux ami de Jésus-Christ, qui avait si saintement dirigé son âme. (Voyez la biographie du P. Balthasar Alvarez au volume de la *Vie de sainte Térèse,* chap. XXIII.)

mon abattement : on va voir de quelle manière il céda tout à coup à la véritable chaleur d'en haut; mais aussi l'on devra juger par là que, le plus souvent, je ne fais rien dans ces fondations, et qu'elles sont uniquement l'œuvre du Tout-Puissant.

Étant dans ces doutes, et sans pouvoir me résoudre à entreprendre ces fondations, je suppliais Notre-Seigneur de m'éclairer, afin d'accomplir en tout sa divine volonté; c'était là le désir constant de mon âme, et jamais ce découragement où j'étais ne put l'affaiblir un seul instant. Un jour, après avoir communié, je répandais mon cœur en présence du divin Maître, le conjurant de m'envoyer un rayon de sa lumière; il daigna m'exaucer, et il me dit par manière de douce réprimande : *Que crains-tu? Quand est-ce que je t'ai manqué? Je suis maintenant le même que j'ai été envers toi. Ne laisse pas de faire ces deux fondations.* O grand Dieu! que vos paroles sont différentes de celles des hommes! A l'instant même ma résolution de vous obéir fut si inébranlable et mon courage si ferme, que le monde entier se serait en vain ligué contre moi pour m'arrêter.

Soudain je mis la main à l'œuvre, et Notre-Seigneur me donna les moyens de réussir. Je fis choix de deux religieuses qui avaient des ressources avec lesquelles je pouvais acheter une maison. En vain on me disait qu'il était impossible de subsister d'aumônes à Palencia, c'était comme si on ne m'eût rien dit. Je voyais que pour le moment il était impossible de fonder avec des revenus; mais je me disais que, puisque Dieu m'ordonnait d'établir ce monastère, il saurait bien pourvoir à ses besoins. Ainsi, sans avoir encore repris toutes mes forces et malgré la rigueur de la saison, je ne balançai point à me mettre en route; le jour même des saints Innocents de l'année 1580, je partis de Valladolid pour Palencia. La maison où nous devions d'abord habiter nous était prêtée par un gentilhomme qui l'avait louée jusqu'au terme de la Saint-Jean de l'année suivante ; j'avais écrit avant mon départ à un chanoine de Palencia pour le prier de tenir cette maison prête. Je ne connaissais point cet ecclésiastique ; seulement un de mes amis me l'ayant dépeint comme un grand serviteur de Dieu, j'étais restée convaincue qu'il nous aiderait beaucoup. La conduite de Notre-Seigneur dans toutes les fondations précédentes m'en répondait à l'avance ; car cet adorable Maître, voyant le peu dont je suis capable, a choisi lui-même dans chaque endroit des personnes qui l'aident à accomplir son œuvre. Mon espérance ne fut point trompée. J'avais prié ce chanoine de travailler le plus secrètement possible à faire sortir de la maison quelqu'un qui y demeurait, afin qu'elle fût libre à notre arrivée ; je ne lui avais néanmoins rien dit du motif de ma demande. Car, malgré le dévouement qu'avaient pour nous plusieurs personnes des plus qualifiées de la ville, et particulièrement l'évêque, je jugeai que le plus sûr était de tenir l'affaire secrète.

Le chanoine Reynoso, car c'est ainsi qu'il s'appelait, ne s'était pas contenté de nous rendre le bon office que je lui avais demandé ; il avait fait encore dresser des lits, et il nous tenait prêt, avec une délicatesse exquise, tout ce qui pouvait nous délasser des fatigues du voyage. Certes, cela nous était bien nécessaire à notre arrivée ; le froid était rigoureux ; nous avions marché tout le jour par un brouillard si épais que nous avions de la peine à nous voir ; ce qui avait rendu notre voyage plus pénible encore, c'est qu'en plusieurs endroits nous avions trouvé la route inondée par les pluies qui étaient tombées. Cependant nous n'eûmes guère le temps de nous reposer en arrivant ; il fallut se mettre à l'œuvre, et préparer un oratoire où l'on dirait la messe le lendemain, avant que notre arrivée fût connue dans la ville. L'expérience m'a appris qu'il faut toujours se conduire ainsi dans les fondations, parce que si l'on attend que le bruit s'en répande, le démon suscite des obstacles qui, bien qu'on les surmonte, ne laissent pas d'inquiéter. Ainsi, dès le lendemain au point du jour, un ecclésiastique fort vertueux, nommé Porras, qui était venu avec nous, dit la première messe; la seconde fut dite immédiatement après par un autre ecclésiastique appelé Augustin de Victoria; ce dernier, grand ami des carmélites de Valladolid, nous avait été très utile durant le voyage, et nous avait prêté de l'argent pour accommoder la maison.

J'étais venue avec cinq religieuses; je compte parmi elles ma compagne de voyage, qui déjà depuis longtemps ne me quittait plus[1] : elle n'est que simple sœur converse, mais elle est si grande servante de Dieu et douée d'une si rare sagesse, qu'elle peut m'assister mieux que ne le feraient bien d'autres qui seraient religieuses de chœur. Comme je l'ai dit plus haut, la nuit qui suivit notre arrivée, nous pûmes à peine prendre quelques instants de repos, parce qu'il fallut tout disposer pour le lendemain. J'étais on ne peut plus contente que la fondation se fît ce jour-là, attendu que l'on faisait dans notre ordre l'office du saint roi David, pour lequel j'ai une grande dévotion. Dans la matinée même de ce jour, j'envoyai donner avis de notre arrivée à l'évêque, qui ne nous attendait pas de sitôt. Il vint à l'instant nous voir, conduit par cette grande charité qu'il a constamment eue pour nous. Il s'engagea à nous fournir le pain nécessaire, et il ordonna à son intendant de nous donner plusieurs autres choses. Notre ordre a des obligations immenses à ce prélat, comme on s'en convaincra par la lecture de ces fondations; c'est un devoir sacré pour nous de le recommander à Notre-Seigneur durant sa vie et après sa mort; ainsi, rivalisons d'ardeur à nous en acquitter fidèlement, c'est au nom de la charité que je le demande.

---

[1] Ces religieuses étaient la mère Inès de Jésus, Catherine du Saint-Esprit, Marie de Saint-Bernard et Jeanne de Saint-François, La sainte fit venir de Salamanque la mère Isabelle de Jésus, qu'elle établit prieure, et la mère Béatrix de Jésus, qu'elle fit sous-prieure. La compagne dont parle sainte Térèse était la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. x.

L'établissement de notre monastère causa dans toute la ville une joie qu'il me serait difficile de décrire; rarement, il faut l'avouer, on a vu un contentement si extraordinaire et si universel; il n'y avait pas une seule personne qui ne partageât l'allégresse commune. Ce qui y contribua beaucoup fut de savoir que la fondation était agréable à l'évêque, car on a pour lui la plus tendre vénération. De plus, le peuple de Palencia est d'une bonté, d'une noblesse de sentiments qui surpasse ce que j'avais vu ailleurs. Aussi je m'applaudis chaque jour davantage d'avoir fondé dans cette ville un monastère de notre ordre.

La maison qu'on nous avait prêtée était à vendre; mais ne pouvant nous convenir à cause du quartier où elle était, nous pensâmes dès les premiers jours à en acheter une autre. Pour la payer, au moins en partie, je comptais sur la dot des religieuses que je destinais à cette fondation. Une pareille somme, sans être en soi considérable, l'était pourtant pour le pays. Néanmoins tout cela n'eût été rien, si je n'eusse été aidée de deux amis sincères que Dieu nous donna dans le chanoine Reynoso et dans un de ses collègues nommé Salinas, homme d'une grande charité et de beaucoup d'esprit; ce fut l'excellent Reynoso qui nous fit faire sa connaissance. Liés entre eux par la plus intime amitié, ils embrassèrent nos intérêts avec plus de chaleur que les leurs propres, et ils ont toujours montré pour notre monastère un inaltérable dévouement.

Il y a à Palencia un sanctuaire ou plutôt un ermitage appelé Notre-Dame de la Rue, pour lequel la ville et les populations environnantes ont tant de dévotion, qu'on y voit accourir un grand nombre de personnes. L'évêque, ces deux chanoines et tous nos amis jugèrent que nous ferions bien de nous établir auprès de cette église, et d'acheter quelques maisons voisines, qui, quoique petites, pourraient nous suffire. L'église appartenait au chapitre et à une confrérie; nous fîmes des démarches pour en obtenir la propriété. Le chapitre nous céda sur-le-champ ses droits, et les membres de la confrérie, après une légère opposition, firent de même; car, je me plais à le redire, je n'ai point vu en ma vie de peuple plus traitable, plus honnête que celui de Palencia. Quant aux propriétaires des maisons, dès qu'ils surent que nous avions envie de les acheter, ils en haussèrent le prix, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Je voulus les aller voir; mais elles me déplurent tellement au premier abord, ainsi qu'à ceux qui nous accompagnaient, que, pour rien au monde, je n'aurais pu me déterminer à en faire l'acquisition. On a reconnu depuis que cette impression si défavorable venait en très grande partie du démon, qui redoutait de nous voir établir dans ce quartier. Les deux chanoines trouvaient, en outre, que ces maisons, qui n'avaient d'autre avantage que d'être dans l'endroit le plus peuplé de la ville, étaient trop éloignées de la grande église. Ainsi nous prîmes le parti d'en chercher une autre. Ces messieurs s'y employèrent avec tant de soin, que je ne pouvais me lasser d'en bénir Notre-Seigneur. Enfin, en ayant trouvé une qui appartenait à un homme nommé

Tamaio, ils jugèrent qu'elle nous conviendrait. Elle avait des appartements que nous pouvions habiter sur-le-champ, et elle était voisine de celle de don Suéro de Véga, qui nous favorisait beaucoup et qui souhaitait ardemment, avec d'autres personnes du même quartier, de voir s'élever là notre monastère. Cependant cette maison n'était pas assez grande; et, quoiqu'on nous en offrît une autre voisine, les deux réunies ne suffisaient pas pour nous loger commodément. Toutefois, sur le rapport qu'on m'en fit, j'aurais voulu que le marché en eût été déjà arrêté. Ces deux messieurs jugèrent que je devais la voir auparavant. Mais j'avais tant de confiance en eux, et de répugnance d'aller par la ville, qu'il m'en coûtait beaucoup de me résoudre à sortir; je ne pus néanmoins m'en défendre. Je profitai de la circonstance pour voir en même temps les deux maisons qui étaient près de Notre-Dame de la Rue; c'était sans aucun dessein de les acquérir, et uniquement pour montrer au propriétaire de celle que nous voulions voir qu'elle n'était pas la seule que nous pouvions acheter. Maintenant encore, je ne puis me souvenir sans étonnement que les deux maisons voisines de l'ermitage de Notre-Dame aient tant pu me déplaire à moi et à celles de nos sœurs qui m'accompagnaient. Nous allâmes ensuite visiter celle que nous avions en vue, et il fut résolu que nous en ferions l'achat. Nous n'étions pas arrêtés par plusieurs inconvénients qui s'y rencontraient et auxquels il était difficile de remédier; il fallait, en effet, pour y faire une église même fort petite, abattre dans le bâtiment toute la partie propre à nous loger. C'est une chose étrange, il faut l'avouer, d'avoir à l'avance pris sa résolution sur un point : à la vérité, cette erreur, dont je n'étais pas seule victime, me servit dans la suite à me défier de moi-même. Nous nous déterminâmes donc, d'un commun accord, à acheter cette maison, quoique le prix en fût excessif; et sans perdre de temps nous écrivîmes au propriétaire, qui habitait à quelque distance de la ville. Vous vous étonnerez peut-être, mes sœurs, de voir que je me sois tant arrêtée sur l'achat d'une maison. Mais la suite va vous apprendre les efforts que faisait le démon pour nous empêcher d'établir notre monastère auprès de l'église de la sainte Vierge; et je n'y puis encore penser sans frayeur.

Les choses en étaient là, lorsque le lendemain, au commencement de la messe, il me vint un grand doute sur la résolution que nous avions prise, et presque tout le temps du saint sacrifice j'en fus dans l'inquiétude. Je me levai pour aller communier; à peine avais-je reçu Notre-Seigneur, qu'il me dit, en désignant la maison adjacente à l'église de Notre-Dame : *Celle-ci te convient.* Sur-le-champ je me décidai à l'acheter, sans plus songer à l'autre. J'entrevis combien il serait difficile de rompre une affaire déjà conclue, et approuvée par ceux qui l'avaient négociée avec tant de soin; mais Notre-Seigneur me répondit : *Ils ne savent pas combien je suis offensé en ce lieu; et cet établissement y apportera un grand remède.* Je craignis un instant que cela ne fût une illusion; je ne pouvais néanmoins le croire, parce que l'effet de ces paroles sur mon âme montrait qu'elles venaient de Dieu. Alors le divin Maître me dit : *C'est moi.* Ces deux derniers mots dissipèrent tous mes doutes et me rendirent le calme.

Cependant je ne savais comment remédier à ce qui était déjà fait et au dégoût que j'avais donné à mes sœurs de la maison voisine de l'église de la Vierge. Je leur en avais fait la peinture la plus défavorable, et je leur avais dit que je n'aurais voulu pour rien au monde, après l'avoir visitée, aller nous y établir. Cette dernière considération m'inquiétait beaucoup moins, parce que j'étais assurée que mes compagnes approuveraient tout ce que je ferais. J'appréhendais plus du côté de nos amis, qui tous souhaitaient l'achat que nous avions arrêté ensemble. Voyant en moi un changement si subit, ils pouvaient me reprocher d'être légère et mobile, défaut que j'ai en horreur. Ces diverses pensées n'ébranlaient point toutefois ma résolution de choisir la maison de la sainte Vierge ; je ne songeais même déjà plus aux incommodités que j'y avais remarquées. Tout cela n'était rien à mes yeux au prix d'empêcher, par la présence de nos sœurs, un seul péché véniel ; et là-dessus il n'y en avait aucune parmi elles qui n'eût pensé comme moi, si elle avait su ce qui m'avait été dit. Voici le parti que je crus devoir prendre.

Je me confessais alors au chanoine Reynoso, l'un de ces deux ecclésiastiques qui nous assistaient avec tant de dévouement. L'occasion ne s'en était point présentée jusque-là, je ne lui avais rien dit des grâces extraordinaires, dans le genre de cette dernière révélation, dont il plaisait à Dieu de me favoriser. Mon invariable coutume, en pareil cas, est de suivre les conseils de mon confesseur, afin de marcher par une voie plus sûre. Ainsi, je me déterminai à lui faire connaître, sous le sceau du secret, ce que Notre-Seigneur m'avait dit. Quoiqu'il m'eût été très pénible de ne pas agir d'après ce que j'avais entendu, je l'aurais pourtant fait, si tel eût été l'avis du confesseur. J'étais fermement convaincue que le divin Maître ne tarderait pas à le faire changer d'avis, et à le porter à suivre sa divine volonté, comme il l'avait déjà fait à l'égard de plusieurs autres de mes confesseurs qui étaient d'abord d'un sentiment contraire. Avant de lui faire part de cette révélation, je l'avais prévenu que Dieu m'avait plusieurs fois parlé de cette sorte, et que les effets avaient constamment prouvé jusque-là que ces lumières venaient de son esprit. Cet ecclésiastique qui, quoique jeune, joint à la sainteté une rare prudence, vit tout d'abord combien un pareil changement serait remarqué du public; mais il ne me défendit pas d'exécuter ce que Notre-Seigneur m'avait ordonné. Je lui proposai d'attendre, avant d'agir, le retour du messager envoyé au propriétaire de la maison, et il fut de mon avis. J'espérais toujours fermement que Dieu lèverait toutes les difficultés; mon attente ne fut point trompée. On avait donné au maître de cette maison tout ce qu'il avait demandé et au delà de ce qu'elle valait; mais il lui prit fantaisie de demander encore trois cents ducats. C'était d'autant plus déraisonnable de sa part, qu'il avait besoin de vendre. Nous vîmes là une occasion de rupture qui nous était manifestement offerte par la Providence : nous fîmes donc déclarer au propriétaire que nous retirions notre parole, et le motif qui fut mis en avant était que nous n'en finirions jamais avec lui; car il était bien clair que pour trois cents ducats de plus nous n'aurions pas dû abandonner une maison qui eût été à notre convenance. La plus grande difficulté se trouvait levée, mais il en restait encore. Je parlai à mon confesseur, je lui dis que, puisque selon lui je devais exécuter ce que Notre-Seigneur m'avait révélé, il ne se mît nullement en peine de l'atteinte que pourrait porter à ma réputation un changement d'avis si subit. Je le priai en même temps de déclarer à son collègue que j'étais résolue d'acheter, à quelque prix que ce fût, la maison voisine de l'église de la sainte Vierge. Il le lui dit; et comme celui-ci a l'esprit très pénétrant, il devina, je crois, le motif de mon changement, et il ne me fit aucune observation.

Nous avons vu tous clairement, depuis, que nous aurions fait une grande faute d'acheter l'autre maison; celle où nous sommes maintenant est préférable sous tous les rapports; mais ce qu'il y a de plus précieux, c'est que

Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère y sont fidèlement servis. Tant que ce n'était qu'un ermitage, il pouvait s'y commettre bien des offenses contre la Majesté divine, dans des veilles prolongées pendant toute la nuit. Grâce à Dieu, ces occasions n'existent plus; et autant le démon en a de dépit, autant nous en avons d'allégresse; nous sommes trop heureuses de pouvoir faire quelque chose pour le service de cette divine Vierge notre mère, notre souveraine et notre patronne. Mon unique regret est de n'avoir pas commencé plus tôt : là eût dû se fixer d'abord notre choix, sans faire d'autres recherches. Il est maintenant visible que le démon avait mis un voile sur nos yeux, car cette maison, qu'il nous présentait sous un jour si défavorable, nous offre plusieurs avantages que nous chercherions en vain ailleurs. Le peuple, qui nous y appelait de tous ses vœux, nous y voit avec le plus grand plaisir; et ceux-là mêmes qui auraient penché pour l'autre maison trouvent aujourd'hui que notre monastère ne saurait être mieux placé. Béni soit à jamais Celui qui m'a donné lumière dans cette circonstance, et qui me la donne dans tout ce que je fais de bien; car chaque jour je découvre, à une lumière de plus en plus effrayante, mon peu de talent pour tout. Qu'on ne croie pas que c'est l'humilité qui me dicte ce langage, oh! non; c'est la vérité et l'évidence. Notre-Seigneur veut, ce semble, que je connaisse, et que tous les autres connaissent comme moi, que c'est lui seul qui fait ses œuvres; et que, de même qu'avec un peu de boue il donna la vue à l'aveugle-né, il se plaît aussi à éclairer mes profondes ténèbres pour m'empêcher d'agir en aveugle. J'en avais un tel besoin dans cette circonstance, que toutes les fois que je m'en souviens, je me sens pressée d'en payer à mon adorable Maître un nouveau tribut de louanges. Mais, hélas! je ne suis pas même capable de le remercier comme je le devrais. Je ne sais vraiment comment il peut me souffrir. Qu'il soit à jamais béni de l'excès de ses miséricordes envers moi! Ainsi soit-il!

A peine notre résolution était-elle prise, que je vis ces saints amis de la Vierge déployer la plus grande activité pour acheter la maison voisine de son sanctuaire. Certes, ils n'y eurent pas peu de peine, Dieu se plaisant à ménager de nombreuses occasions de mérite à tous ceux qui nous assistent dans ces fondations. Je suis la seule qui ne fais rien, comme je l'ai déjà dit et ne saurais trop le redire, parce que c'est la vérité. Après qu'ils eurent acheté la maison, à un prix selon moi peu élevé, ils s'empressèrent de l'accommoder à nos usages; mais quel effrayant travail ce fut pour eux! Ce n'est pas tout, ils nous prêtèrent de l'argent pour couvrir ces dépenses, ils voulurent nous servir de caution [1]. Cette dernière faveur était d'autant plus grande à mes yeux, qu'il m'en coûtait toujours beaucoup, dans les fondations précédentes, avant de trouver une personne qui voulût répondre pour des sommes bien inférieures. A la vérité, l'hésitation était bien légitime; car enfin je n'avais pas un denier en bourse, et si l'on répondait pour nous, il fallait uniquement mettre sa confiance en Notre-Seigneur. Mais cet adorable Maître m'a fait la grâce, et je ne saurais trop l'en remercier, qu'aucun de ceux qui nous ont rendu ce bon office n'y a jamais rien perdu. Les propriétaires ne se contentant pas de la caution de ces deux chanoines, ceux-ci eurent recours au vicaire général de l'évêque, qui se nommait, je crois, don Prudencio : c'était un homme d'une charité admirable envers nous, et qui s'est acquis des droits sacrés à notre reconnaissance. Par un heureux à-propos, il se trouva qu'il sortait monté sur sa mule, quand il rencontra les chanoines; il leur demanda où ils allaient; ils répondirent qu'ils se rendaient chez lui pour le prier de servir de caution avec eux et de signer le contrat. Il se prit à rire, et leur dit : « Quoi! c'est de cette façon que vous me proposez de répondre pour une somme

---

[1] Dieu leur paya au centuple ce qu'ils firent pour la sainte, par les grâces dont il ne cessa de les combler jusqu'à la fin de leur vie.

Reynoso, comme on l'a vu plus haut, fut un des fils spirituels du P. Balthasar Alvarez qui profitèrent le plus de sa sainte direction : il allait une ou plusieurs fois tous les ans, pendant huit ou quinze jours, faire sous sa conduite les exercices spirituels dans la maison du noviciat de Villagarcia, dont ce père était recteur. C'est là que, loin du bruit du monde, il puisa cet amour de l'oraison, ce détachement des créatures, et ce zèle pour la gloire de Dieu qui le distinguèrent toute sa vie. Il emmenait avec lui, dans cette sainte solitude, Salinas, son ami de cœur, afin qu'il fût, lui aussi, dirigé dans les voies spirituelles par un maître aussi éminent que le P. Balthasar Alvarez. Ce n'est pas tout; jaloux de procurer aux membres du clergé l'inappréciable avantage d'une retraite à Villagarcia, il y conduisit tantôt les uns, et tantôt les autres.

Reynoso et Salinas avaient connu Térèse par le P. Balthasar Alvarez; ainsi, quand ils la secondèrent dans la fondation de Palencia, ils savaient qu'ils prêtaient leur concours à une des plus saintes âmes qui fût alors dans l'Église. A dater de cette époque, leur dévouement pour le Carmel fut sans bornes.

Il existe deux lettres de sainte Térèse à Reynoso, et une à Salinas.

Reynoso donna au noviciat de Villagarcia l'autographe d'une de ces lettres, la XL^e du tome III, édition de Madrid. Ce précieux autographe fut placé dans l'oratoire de saint Louis de Gonzague.

Après avoir édifié Palencia par leurs vertus, après n'avoir eu qu'un cœur pendant leur vie, Reynoso et Salinas voulurent, après leur mort, n'avoir qu'un tombeau, et reposer ensemble à l'ombre des mêmes autels. Un monument d'albâtre, symbole de la candeur de leurs âmes, renferma leur vénérable dépouille; les inscriptions que l'on y grava perpétuent avec leur nom le souvenir de leurs vertus. La plus belle inscription, selon nous, comme le plus touchant éloge, est ce titre que la séraphique Térèse leur a donné : *Les deux saints amis de la Vierge: Estos santos amigos de la Virgen.* (*Vie du P. Balthasar Alvarez*, par le vénérable père Louis du Pont, chap. XXXVII. — Montoya, *Amore scambievole*, t. II, dissert. sec., chap. IV.)

si considérable! » Et sur-le-champ, sans descendre de sa mule, il donna la signature qu'on lui demandait. Trait de générosité chrétienne bien digne de remarque à l'époque où nous vivons. Que de louanges n'aurais-je pas à donner ici à la charité ravissante que je trouvai à Palencia! Je croyais être au temps de la primitive Église. Par une délicatesse de charité peu commune maintenant dans le monde, les habitants de cette ville non seulement se chargèrent volontiers de l'entretien d'un monastère fondé sans revenu, mais ils proclamaient encore tout haut que c'était là une des plus grandes grâces que Dieu leur pût faire. En regardant les choses avec les yeux de la foi, ils avaient raison; car, sans parler des autres motifs, le bonheur de posséder une église de plus où était le très saint Sacrement suffisait seul pour leur inspirer un tel langage. Bénédiction et louange sans fin à ce Dieu d'amour, caché sous les voiles eucharistiques! Ainsi soit-il!

Tout le monde voit aujourd'hui combien il importait pour la gloire de Dieu que notre monastère s'établît en cet endroit. Il a mis un terme aux désordres qui s'y commettaient; car tous ceux qui passaient la nuit en veille dans cet ermitage solitaire n'y étaient pas attirés par la dévotion. L'image de la sainte Vierge n'y était pas non plus tenue avec respect, tandis que maintenant elle est placée d'une manière très décente dans une chapelle que don d'Alvaro de Mendoza lui a fait ériger. Non seulement on embellit de jour en jour notre église, mais on fait encore plusieurs autres choses en l'honneur de cette glorieuse Vierge. Que son divin Fils soit loué et béni dans l'éternité des siècles! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Notre nouveau monastère étant prêt pour nous recevoir, l'évêque voulut que cette entrée se fît avec grande solennité. Il ordonna qu'elle aurait lieu un jour de l'octave du très saint Sacrement, et il vint tout exprès pour cela de Valladolid. Il ouvrit la cérémonie par une procession à laquelle se trouvèrent le chapitre, tous les ordres de la ville, et presque tous les habitants de Palencia. Nous y assistâmes avec nos voiles baissés, nos manteaux blancs, et tenant chacune un cierge à la main. Une belle musique ajoutait à l'allégresse et à l'éclat de la fête. On partit de la maison qui nous avait servi de demeure, et l'on se rendit d'abord à une paroisse voisine du nouveau monastère, où nous trouvâmes la statue de la Vierge vénérée dans notre future église ; cette divine Mère avait en quelque sorte voulu venir au-devant de nous. Là on prit le très saint Sacrement, et, après que l'on fut arrivé dans un très bel ordre à notre église, l'évêque le plaça avec la plus grande solennité dans le tabernacle[1]. Tous les assistants furent pénétrés de dévotion. Ce ne furent pas seulement les religieuses qui devaient habiter ce monastère qui virent un si touchant spectacle, mais encore celles que j'avais fait venir pour la fondation de Soria. Je crois que le Seigneur reçut en ce jour dans cette ville un beau tribut de louanges. Que toutes les créatures chantent et exaltent éternellement ses grandeurs! Ainsi soit-il[2]!

Durant mon séjour à Palencia se fit, grâce à la bonté divine, la séparation des carmes déchaussés et des carmes mitigés, qui formèrent ainsi deux provinces distinctes. Nous ne pouvions rien désirer de plus heureux pour la paix et la tranquillité de l'ordre. Notre catholique roi don Philippe nous favorisa beaucoup pour la conclusion de cette affaire importante, comme il l'avait toujours fait dès le principe. Ce fut lui qui demanda et obtint de Rome un bref très ample en vertu duquel la séparation était consommée. Un chapitre fut convoqué à Alcala par l'ordre du père Jean de las Cuevas, dominicain et prieur de Talavera. Ce religieux était à la fois député par Rome et nommé par Sa Majesté; il avait la prudence et la sainteté que réclamait la mission qui lui était confiée. Le roi voulut payer toute la dépense de ce chapitre; et, d'après ses ordres, l'université d'Alcala en favorisa la tenue. On s'assembla dans le couvent des carmes déchaussés qui porte le nom de Saint-Cyrille; tout s'y passa avec la plus parfaite concorde, et l'on y élut pour provincial de la Réforme le père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu. Comme ces pères écriront ce qui se passa dans ce chapitre, il est superflu que j'en dise davantage. Et si j'en ai dit ici quelque chose, c'est parce que ce fut durant mon séjour à Palencia que Notre-Seigneur termina une affaire si importante pour l'honneur et la gloire de sa très sainte Mère, reine et patronne de notre ordre. Je considère la joie que j'éprouvai alors comme une des plus grandes que je pouvais recevoir en ce monde. Depuis plus de vingt-cinq ans ma vie n'avait été qu'un enchaînement de peines, de persécutions, de douleurs endurées pour la cause de l'ordre; le récit en serait trop long, et mon adorable Maître seul les connaît. Ainsi, quand je vis que tout était heureusement terminé, je sentis mon cœur tressaillir d'une de ces joies qui ne sauraient être comprises que de celui qui aurait le secret de mes souffrances passées. Je souhaitais ardemment que le monde entier rendît, pour un tel bienfait, les plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur, et s'unît à moi pour lui recommander la personne de notre saint roi Philippe II; car ce fut de lui qu'il plut au divin Maître de se servir pour nous donner une paix si heureuse. Je dois le dire, dans cette tourmente que le démon avait soulevée contre nous, c'en était fait de notre ordre, si ce monarque n'eût pris sa défense.

---

[1] Le monastère fut appelé Saint-Joseph de Notre-Dame de la Rue.

[2] Voici ce qui arriva à la sainte pendant qu'elle était au monastère de Palencia. Un soir, tandis qu'elle écrivait dans sa cellule, une sœur entra, et la trouva tellement transportée hors d'elle-même, qu'elle put s'asseoir à côté d'elle sans qu'elle s'en aperçût. La sœur la considérait attentivement : de temps en temps elle quittait la plume, et poussait de profonds soupirs ; sa tête était couronnée de rayons, et sa figure avait l'éclat du soleil, de sorte que la religieuse ne pouvait la regarder sans éprouver un saint tremblement. (Ribera, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. x.)

Maintenant nous sommes tous en paix dans la Mitigation comme dans la Réforme, et personne au monde ne nous empêche de servir Notre-Seigneur. Ainsi donc, mes frères et mes sœurs, hâtons-nous de servir ce divin Maître qui a si bien exaucé nos prières. Que les membres actuels de l'ordre, témoins oculaires de ce qui s'est passé, considèrent, d'un côté, les grâces qu'il a répandues sur nous, de l'autre, les tribulations et les troubles dont il nous a délivrés. Quant à ceux qui viendront après nous et qui trouveront tous les obstacles aplanis, je les conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ne laisser déchoir rien de ce qui touche à la perfection. Mon vœu le plus cher est qu'on ne dise pas d'eux, un jour, ce qu'on dit de certains ordres : « Les commencements en furent louables. » Puisque nous commençons maintenant, faisons de généreux efforts pour aller toujours de mieux en mieux. Considérez que le démon par de petites brèches parvient à en faire de grandes à la régularité religieuse. Qu'il n'arrive donc jamais aux membres de notre ordre de dire : « Ceci importe peu, cela est d'une rigueur outrée. » O mes filles, nous devons regarder comme d'une très haute gravité tout ce qui nous empêche d'avancer dans le service de Dieu. Je vous le demande pour l'amour de Notre-Seigneur, ayez toujours présentes à votre souvenir la rapidité avec laquelle tout passe, la grâce que nous a fait notre céleste Époux en nous appelant à cet ordre, et la punition éclatante que mériterait celle qui commencerait à introduire parmi nous quelque relâchement. Souvenez-vous de votre origine, et tenez sans cesse vos regards attachés sur ces saints prophètes de qui nous descendons. Levez les yeux au ciel, et voyez combien nous y avons déjà de saints qui ont porté cet habit. Concevons, nous aussi, la sainte présomption de nous rendre, avec la grâce de Notre-Seigneur, semblables à eux. La bataille durera peu, mes sœurs, et la récompense sera éternelle. N'ayons qu'un suprême dédain pour les choses de ce monde, qui ne sont que néant, et, uniquement occupées des choses célestes, redoublons sans cesse d'ardeur pour aimer et pour servir Celui qui sera dans les siècles des siècles notre vivante béatitude. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! A Dieu la bénédiction, la louange et l'action de grâces!

CHAPITRE XXX

SORIA

Vélasquez, évêque d'Osma, invite la sainte à établir une maison de carmélites à Soria. — Sainteté de ce prélat. — Béatrix de Beaumont et Navarre, fondatrice de ce monastère; vertus et éminente piété de cette dame. — Le couvent est fondé le 14 juin 1581, jour de la fête du prophète Élisée, et dédié sous le vocable de la très sainte Trinité.

Tandis que j'étais à Palencia pour la fondation du monastère de cette ville, je reçus une lettre de l'évêque d'Osma, auparavant nommé le docteur Vélasquez. Je l'avais connu à Tolède, lorsqu'il était chanoine et théologal de la cathédrale. Comme à cette époque j'avais quelques craintes intérieures, je crus qu'il me serait très avantageux d'être dirigée par un homme que je savais être éminent en doctrine et grand serviteur de Dieu. Ainsi je le suppliai, pour l'amour de Notre-Seigneur, de vouloir se charger de la conduite de mon âme. Il vit le besoin que j'en avais, et, malgré ses grandes occupations, il se rendit à ma prière de la manière la plus obligeante. Il me confessa donc durant le séjour assez prolongé que je fis à Tolède. Selon ma coutume, je lui découvris avec une grande sincérité tout le fond de mon cœur. Ses conseils me furent si utiles, que les craintes dont j'étais encore agitée commencèrent à se dissiper. A la vérité, il y eut une autre cause qui rendit la sérénité à mon âme, mais je ne la signalerai point ici. Ce guide si éclairé me rassurait par des passages de l'Écriture sainte; et ces passages sont ce qui me tranquillise le plus, quand j'ai la certitude, comme je l'avais alors, que celui qui les cite joint la science à la vertu.

Dans sa lettre écrite de Soria, ce saint évêque me mandait qu'une dame qu'il confessait lui avait manifesté le désir de fonder dans cette ville un couvent de religieuses de notre ordre; qu'il avait approuvé son dessein, et lui avait dit qu'il m'engagerait à venir moi-même établir le monastère. Il ajoutait que si j'entrais dans son sentiment, je le lui fisse savoir, afin qu'il m'envoyât chercher. Cette nouvelle me causa le plus grand plaisir : d'abord la fondation me semblait avantageuse; ensuite, elle me fournissait une excellente occasion de soumettre certaines choses intérieures à un guide qui m'avait été si utile, et auquel je conservais le plus sincère attachement.

La dame qui voulait faire cette fondation s'appelait doña Béatrix de Beaumont et Navarre, parce qu'elle descendait des rois de Navarre; elle était fille de don Francis de Beaumont, issu d'une des plus illustres familles. Doña Béatrix, après avoir passé quelques années dans le mariage, était restée veuve, sans enfants et avec de grands biens. Il y avait déjà longtemps qu'elle méditait son pieux dessein. A la première ouverture qu'elle en fit à l'évêque, elle fut si enchantée d'apprendre de lui l'existence des carmélites déchaussées et leur genre de vie, qu'elle ne songea plus qu'à nous faire venir au plus tôt. Cette dame était douce de caractère, généreuse, pénitente, enfin une grande servante de Dieu. Elle possédait à Soria une maison très bien bâtie et parfaitement située. Elle promit de nous la donner avec tout ce qui serait nécessaire pour la fondation. Non seulement elle le fit, mais elle ajouta encore une rente de cinq cents ducats. De son côté, l'évêque offrit de nous céder une assez belle église voûtée, qui était tout près de la maison de cette dame. On devait communiquer de l'une à l'autre par un petit passage qu'il était facile d'établir. L'évêque était maître de disposer de cette église, parce que c'était une paroisse fort pauvre, et qu'il pouvait en unir le territoire à d'autres paroisses, qui étaient en assez grand nombre dans la ville. La lettre que l'évêque d'Osma m'écrivit contenait ce que je viens de dire. Comme notre père provincial[1] se trouvait alors à Palencia, je lui fis part de cette lettre, ainsi qu'à nos amis. Ils jugèrent tous que puisque la fondation de Palencia était achevée, je devais répondre à l'évêque d'Osma que je me tiendrais prête à partir quand il le jugerait à propos. Cette décision me fit un extrême plaisir, pour les raisons que j'ai dites.

Notre fondatrice m'ayant demandé plutôt plus que moins de religieuses, j'en fis venir sept, outre ma compagne, et une sœur converse[2]. L'évêque, sans perdre de temps, nous envoya chercher par un homme très capable de nous conduire dans ce voyage. J'avais demandé aussi de mener avec moi à cette fondation deux carmes déchaussés, et ils y vinrent. L'un d'eux était le père Nicolas de Jésus-Maria, récemment entré dans notre ordre, religieux d'une grande perfection, doué de beaucoup de prudence, et Génois d'origine. Il avait, si je ne me trompe, quarante ans quand il prit l'habit; au moins les a-t-il maintenant. Les progrès qu'il a faits en si peu de temps dans la vertu portent à croire que Notre-Seigneur l'avait choisi pour être le soutien du Carmel réformé au milieu de la grande persécution de ces dernières années. Il est certain qu'il lui a rendu d'importants services, pendant que les autres religieux capables de défendre nos intérêts étaient ou en prison ou dans l'exil. Le père Nicolas, nouveau dans l'ordre et n'y exerçant point de charge, n'excitait aucun ombrage; Dieu le permit sans doute ainsi afin qu'il pût m'être de quelque secours. Il est si discret, qu'étant à Madrid dans le couvent des mitigés, on crut qu'il s'occupait d'autres affaires; et il sut si bien couvrir ses démarches, qu'on ne le soupçonna jamais d'agir en faveur de la Réforme. Ainsi, on lui laissait sa liberté. Je me trouvais alors au monastère de Saint-Joseph d'Avila; nous nous écrivions souvent sur ce qu'il convenait de faire : ce commerce de lettres, m'a-t-il dit depuis, lui donnait beaucoup de consolation. On voit à quelle extrémité notre ordre était réduit, puisque, faute d'hommes qui pussent prendre sa cause en main, on faisait tant de cas de moi. J'ai eu bien des occasions, dans ces temps si fâcheux, de reconnaître la vertu et la sagesse du père Nicolas; aussi, c'est un des carmes réformés que j'aime beaucoup dans le Seigneur, et dont je fais grande estime. Il nous accompagna donc avec un frère convers. Nous n'eûmes guère à souffrir dans ce voyage. L'évêque nous avait envoyé un homme qui choisissait d'excellentes hôtelleries et ne nous laissait manquer de rien. Ensuite, ce prélat est tellement aimé dans son diocèse, qu'il suffisait qu'on sût l'affection qu'il nous portait, pour qu'on nous fît le plus cordial accueil. Le temps était magnifique; nous n'allions qu'à petites journées point de fatigue : aussi tout fut agrément dans ce voyage; mais le plus grand plaisir pour moi était d'entendre sur toute la route parler de la sainteté de l'évêque. Nous arrivâmes à un petit bourg le mercredi, veille de l'octave du saint Sacrement; nous y communiâmes le lendemain; il fallut demeurer là le reste du jour, parce qu'on ne pouvait pas se mettre en route. Comme il n'y avait aucune hôtellerie pour nous loger, nous passâmes la nuit dans l'église, ce qui ne nous fut point désagréable. Le jour suivant, nous nous mîmes en chemin après avoir entendu la messe, et nous arrivâmes à Soria sur les cinq heures du soir. Nous passâmes devant la demeure de l'évêque; il était à la fenêtre, et il nous donna sa bénédiction. Bénédiction doublement précieuse à mes yeux parce qu'elle venait d'un évêque et d'un saint : aussi je la reçus avec le plus grand bonheur.

---

[1] Le père Gratien de la Mère de Dieu.

[2] Voici leurs noms : la mère Catherine du Christ, que sainte Térèse établit prieure; Béatrix de Jésus, qu'elle nomma sous-prieure; Marie du Christ; Anne-Baptiste; Marie de Jésus; Marie de Saint-Joseph; Catherine du Saint-Esprit, et Marie-Baptiste, sœur converse.

La compagne de la sainte était la vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy. (Ribera, *Vie de sainte Térèse,* liv. III, chap. xi.)

Notre fondatrice nous attendait à la porte de la maison qu'elle nous destinait; nous étions impatientes d'y entrer à cause de la multitude immense qui nous suivait. Au reste, cet inconvénient n'était pas nouveau pour nous partout où nous allons, le peuple, naturellement avid de nouveautés, se presse en foule sur nos pas; et, san nos grands voiles devant la figure, tant de regards fixé sur nous nous seraient bien à charge; mais, grâce à no voiles, cela nous est bien moins pénible. Doña Béatri avait fait préparer, d'une manière très convenable, un vaste et belle salle où l'on dirait la messe jusqu'à c qu'on eût construit le passage entre la maison et l'églis que l'évêque nous avait accordée. Dès le lendemain, jou de la fête de notre saint père Élisée, le saint sacrifice fu offert dans cet oratoire. Notre bienfaitrice, avec autan de délicatesse que de générosité, avait pourvu à tou Elle nous donna un appartement séparé où nous demeu râmes bien recueillies jusqu'à la Transfiguration de Notre-Seigneur. Le passage dont j'ai parlé étant terminé, le jour même de cette belle fête, on dit la première messe avec beaucoup de solennité dans notre église; il y eut un grand concours de peuple; ce fut un père de la compagnie de Jésus qui prêcha[1]. L'évêque ne s'y trouvait point; s'étant fait une loi de ne passer aucun jour ni aucune heure sans s'occuper des fonctions de l'épiscopat, il était déjà parti pour continuer le cours de ses visites pastorales dans les campagnes. Il se livrait avec courage à ce travail, malgré son peu de santé et la perte récente d'un œil. Ce dernier accident m'affligea beaucoup; je ne pouvais songer sans la plus vive douleur qu'un évêque qui se consacrait ainsi au service de notre divin Maître fût menacé de perdre la vue. Il y a là un secret jugement de Dieu qu'il ne nous appartient pas d'approfondir; s'il a soumis son serviteur à cette épreuve, c'est afin d'augmenter ses mérites, en lui donnant une si belle occasion de se conformer à son adorable volonté. Sa soumission au bon plaisir de Dieu a été parfaite; il a continué de se livrer à ses occupations avec la même ardeur qu'auparavant. Il m'a dit qu'il n'avait pas été plus touché de la perte de son œil que si cet accident était arrivé à un autre; et que, s'il était frappé d'une cécité complète, il ne s'en affligerait pas; libre alors de toute obligation, il se retirerait dans quelque ermitage pour s'occuper uniquement du service de Dieu. Il avait toujours eu un grand attrait pour ce genre de vie : avant d'être évêque, il m'en avait parlé à différentes reprises; il y eut même un moment où je crus qu'il allait tout abandonner pour se retirer dans la solitude. J'avais de la peine à me

---

[1] Le religieux qui prêcha en ce jour en présence de sainte Térèse était le père de la Carrère.

ranger de son avis : voyant les grands services qu
pouvait rendre à l'Église, je souhaitais qu'on l'élevât
la dignité qu'il possède aujourd'hui. Cependant, le jou
où il fut nommé évêque, la nouvelle qu'il m'en donn
me fit éprouver un grand trouble; je ne pouvais m
tranquilliser à la vue de la charge pesante qui lui éta
imposée. Je m'en allai au chœur pour le recommand
au divin Maître. Cet adorable Sauveur rendit bientôt
calme à mon âme, en me disant : *Je serai très utilemen*
servi par lui. Les effets ont démontré la vérité de c
paroles. Quoiqu'il ait à endurer, outre la souffrance d
yeux, certaines infirmités bien pénibles, et quoique so
travail soit continuel, il ne laisse pas de jeûner quat
fois la semaine, et de pratiquer d'autres pénitence
Sa nourriture est très simple. Il fait à pied les visit
de son diocèse; cela ne plaît point à ses serviteur
qui, plus d'une fois, m'en ont fait leurs plaintes. Po
rester à son service, il faut qu'ils soient vertueux; il n'e
veut que de tels dans sa maison. Il ne charge guère s
vicaires généraux d'affaires importantes, et je crois qu
n'en est aucune qu'il ne traite par lui-même. Durant l
deux premières années de son épiscopat, il fut en but
à de grandes persécutions; je ne pouvais concevo
qu'on l'accusât si faussement, sachant avec quelle int
grité et quelle droiture il rend la justice. Cet orage e
passé; malgré tout le mal que ses ennemis ont dit de l
à la cour, où ils étaient allés dans l'intention de le perdr
sa vertu a triomphé de tout. Sa vie exemplaire est tel
ment connue dans tout son diocèse, que la vérité e
arrivée jusqu'à ses juges : ils ont méprisé les calomni
qu'on débitait sur son compte. Durant la tempête,
patience a été admirable; enfin il a confondu ses pers
cuteurs en leur rendant le bien pour le mal. Je termi
par ce dernier trait : quelque surchargé qu'il soit

travail, cela ne l'empêche jamais de prendre du temps pour faire oraison.

Il semble que je me laisse emporter au plaisir de parler des vertus de ce saint[1], et cependant je n'en ai tracé qu'un bien faible crayon. Toutefois j'en ai dit assez pour faire connaître celui qui a été la principale cause de la fondation du monastère de la Très-Sainte-Trinité de Soria. Ce récit consolera les religieuses que Dieu appellera dans cette maison, et leur fera partager le bonheur de celles qui y vivent aujourd'hui. C'est à ce saint évêque que nous sommes redevables de notre église; il ne nous a pas assigné de revenus, il est vrai, mais c'est lui qui a engagé doña Béatrix de Beaumont et Navarre à doter le monastère. Cette vertueuse dame est, comme je l'ai déjà dit, d'une piété éminente, et elle mène une vie très mortifiée[2].

---

[1] Alphonse Vélasquez fut transféré, à cause de son mérite, du siège d'Osma à celui de Compostelle. Mais, après avoir gouverné cette église pendant quelque temps, il représenta au roi Philippe II que ni la conscience du monarque, ni la sienne n'étaient en sûreté, s'il le laissait chargé d'un diocèse qu'il ne pouvait plus administrer comme il le devait, à cause de ses grandes infirmités. Le roi eut beaucoup de peine à accepter sa démission; il ne le fit qu'à condition que l'archevêque lui nommerait deux sujets capables de lui succéder, et entre lesquels il pût choisir pour cette place. Philippe II lui demanda en même temps quelle pension il voulait se réserver sur son archevêché, et Vélasquez s'étant réduit à mille écus pour lui, deux chapelains et deux domestiques, le roi lui en assigna douze mille. Vélasquez se retira à Talavera, où il finit saintement ses jours.

[2] Notre-Seigneur, pour récompenser Béatrix de la fondation de ce monastère, et de tant d'autres bonnes œuvres, l'appela à la vie religieuse, et lui fit la grâce d'être admise parmi les filles de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Béatrix, née à Pampelune, était fille de don Francis de Beaumont, capitaine général de la garde de l'empereur. Elle s'était mariée à Soria avec don Juan de Vincuessa; celui-ci étant mort, Béatrix

Dès que nous eûmes pris possession de l'église, et achevé ce qui était nécessaire pour notre clôture, je me vis obligée de prendre le chemin de Saint-Joseph d'Avila. Je partis donc sans délai, quoique la chaleur fût grande et les chemins très mauvais pour les chariots. Je ne voulus prendre avec moi dans ce voyage que ma compagne[1] et un ecclésiastique nommé Ribera, qui avait une prébende dans l'église de Palencia, et qui était venu avec nous jusqu'à Soria, où quelques affaires l'appelaient. Le père Nicolas de Jésus-Maria nous avait quittés dès que le contrat de la fondation avait été passé, parce qu'on avait besoin de lui ailleurs. L'ecclésiastique dont je viens de parler nous avait été très utile dans la construction du passage que nous avions fait pour aller à l'église, et en d'autres choses. Soit durant le premier voyage, soit durant son séjour à Soria, il prit tant d'affection pour nous, que nous sommes obligées de le mettre au nombre de nos bienfaiteurs et de le recommander à Dieu. Un compagnon de voyage tel que lui me suffisait, car il était attentif à pourvoir à tout; d'ailleurs, je ne me trouve jamais mieux en route que lorsqu'il y a moins de bruit. Je payai bien dans ce voyage les agréments dont j'avais joui dans celui de Soria. Car, quoique notre conducteur connût le chemin pour aller à Ségovie, il ignorait celui que les chariots devaient prendre. Aussi nous menait-il

---

voulut consacrer au service de Dieu la fortune dont elle pouvait disposer. Elle employa en bonnes œuvres cinquante mille ducats. Quelques années après avoir fondé le monastère de Soria, elle contribua à en fonder un autre à Pampelune. C'est là qu'elle prit le saint habit; et, après avoir vécu dans le Carmel avec une très grande édification, elle y mourut l'an 1602, pleine d'années et de mérites, laissant deux monastères fondés par ses pieuses libéralités. (Yepès, *Vie de sainte Térèse*, liv. III, chap. XXXII.)

[1] La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy.

par des endroits où nous étions souvent contraintes de mettre pied à terre ; quelquefois il nous faisait traverser des passages escarpés où notre chariot était comme suspendu en l'air sur de profonds précipices. Nous prenions de temps en temps des guides, mais quand ils nous avaient conduits jusqu'au lieu dont ils savaient le chemin, pour peu qu'ils en rencontrassent de mauvais, ils nous laissaient là, sous prétexte qu'ils avaient affaire ailleurs. La chaleur nous faisait beaucoup souffrir. Comme nous ignorions où étaient les hôtelleries, avant d'en trouver une, il fallait souvent marcher de longues heures sous les feux du soleil, et maintes fois courir le risque de voir notre chariot se renverser. Ce n'est pas tout : sur les indications qu'on nous donnait, nous prenions un chemin ; mais bientôt, voyant que nous étions égarés, force était de revenir sur nos pas. Tant de fatigues et de contretemps m'étaient très sensibles à cause du bon Ribera. Pour lui, il n'en témoignait aucune peine. J'en étais dans l'admiration ; je ne pouvais assez louer Dieu en voyant, par l'exemple de cet édifiant ecclésiastique, que lorsque la vertu a jeté de fortes racines dans une âme, elle sort victorieuse des occasions les plus difficiles. Il plut néanmoins au Seigneur de nous tirer de ces mauvais chemins ; je l'en remercie du fond de mon âme. Nous arrivâmes la veille de la fête de saint Barthélemy au monastère de Saint-Joseph de Ségovie. Nos sœurs nous attendaient avec impatience, et étaient fort en peine de ce que nous tardions tant à venir. Leur joie n'en fut que plus grande en nous voyant ; et bientôt, par les soins que leur charité nous prodigua, elles nous firent oublier toutes nos fatigues. C'est ainsi que Dieu me traite ; il ne me fait jamais rien souffrir qu'il ne m'en récompense aussitôt. Je me reposai là plus de huit jours. La fondation de Soria s'était faite avec tant de douceur et de facilité, que les petites épreuves du voyage n'étaient déjà plus rien à mes yeux. Je revenais très contente, parce que Dieu est bien servi dans ce nouveau couvent; j'espère de sa miséricorde qu'il le maintiendra dans sa première ferveur. Bénédiction et gloire sans fin à ce Dieu de bonté! Que les siècles des siècles célèbrent ses louanges! Ainsi soit-il!

CATHERINE DU CHRIST

PREMIÈRE PRIEURE DU MONASTÈRE DE SORIA

Elle naquit dans une petite ville de la Vieille-Castille, nommée Madrigal, de parents nobles et très chrétiens. Son père se nommait Christophe de Balmaseda; il était parent de sainte Térèse. Le nom de sa mère était Jeanne de Bustamante et Saint-Martin.

Dès le berceau, Catherine fut prévenue des bénédictions du Seigneur. A l'âge de dix ans, elle se consacra à lui par le vœu de virginité. Elle mena dès lors une vie très pénitente. Son jeûne fut pour ainsi dire continuel; elle couchait sur la dure ou sur une planche, et, à l'aide de divers instruments de pénitence, elle crucifiait son corps innocent. Mais le divin Maître la récompensait de ses austérités par les délices qu'il répandait dans son âme. Il lui donna un si grand attrait pour l'oraison, qu'elle y passait souvent les nuits entières; et afin de pouvoir donner plus de temps à cet entretien céleste elle parvint, comme la vénérable Catherine de Cardonne, à réduire à une heure le sommeil qu'elle prenait.

En contemplant les plaies du Sauveur, elle sentit s'allumer en elle le désir de travailler au salut des âmes. Aussi soignait-elle les pauvres et les malades avec une charité toute maternelle, afin de les gagner à Dieu. La peste ayant éclaté à Madrigal, Catherine en affronta tous les dangers, et courut au secours des infortunés atteints par le fléau. Vénérée dans toute la ville à cause de la sainteté de sa vie, elle était reçue partout comme un ange du ciel. Ses paroles ranimaient la foi des malades et des mourants, les consolaient, et leur faisaient accepter la souffrance, la mort même avec une résignation chrétienne. Elle apprit qu'on avait banni de la ville une femme pestiférée, qui s'était retirée dans un jardin, où elle était prête à rendre l'âme, faute de secours; aussitôt la courageuse vierge, volant vers cette infortunée, passa par-dessus les murailles pour l'aller chercher, la trouva, la consola, la ranima, pansa ses plaies, et parvint enfin à la guérir miraculeusement.

Catherine avait une sœur aînée, nommée Marie, qui l'avait toujours soutenue par ses paroles et ses bons exemples. Marie de Balmaseda s'était aussi, dès ses plus tendres années, consacrée à Notre-Seigneur; comme Catherine, elle voyait dans les pauvres la personne même de Jésus-Christ; et durant la peste elle déploya, comme sa sœur, une charité inépuisable et un courage héroïque. Elle ne tarda pas à recevoir le prix de ses travaux; elle mourut saintement, dans les bras de sa sœur, emportant au ciel, avec le lis de l'innocence, la palme du martyre de la charité.

Déjà quelques années auparavant, Dieu avait appelé à lui le père et la mère de ces deux vierges. Libre de tout lien, Catherine obéit à la voix de Notre-Seigneur qui l'appelait au Carmel; sainte Térèse lui en ouvrit les portes à Medina del Campo, le 6 octobre 1571. Dès la première entrevue, la sainte conçut d'elle la plus haute opinion, et lui garda toute sa vie la plus tendre affection.

Catherine du Christ, c'est ainsi qu'elle s'appela au Carmel, outre les vœux ordinaires, en fit trois particuliers : de ne jamais répliquer à aucun commandement; de ne jamais demander aucun soulagement pour elle; de ne jamais s'excuser, quelque chose qu'on lui dît.

Sainte Térèse la fit venir de Medina del Campo pour la mettre à la tête du monastère de Soria. Le père provincial s'y opposa d'abord en disant qu'elle ne savait pas écrire, et qu'elle n'avait pas d'expérience pour le gouvernement; mais la sainte, inspirée de l'esprit de Dieu, lui répondit : *Ne dites pas cela,* *mon père; Catherine du Christ sait beaucoup aimer Dieu, et est une grande sainte : il ne lui en faut pas davantage pour bien gouverner.*

Après avoir saintement exercé la charge de prieure deux ans au monastère de Soria, elle alla fonder celui de Pampelune, qu'elle gouverna près de quatre ans et demi. En 1588, elle fonda celui de Barcelone. Partout elle imprima profondément dans le cœur de ses filles l'esprit de la sainte fondatrice. Dieu la prépara par de nombreuses infirmités et par des souffrances très aiguës à son dernier passage. L'annonce de sa mort la fit tressaillir de joie au milieu de ses grandes douleurs. Après avoir reçu avec un amour séraphique les derniers sacrements de l'Église, elle rendit doucement son âme à Dieu, en prononçant le nom de Jésus, le 3 février 1594. Elle était âgée de quarante-neuf ans, et en avait passé vingt-deux au Carmel. Au moment même où l'heureuse Catherine venait d'expirer, le vénérable père Dominique de Jésus-Maria, son confesseur, fit entonner un *Te Deum,* parce qu'il avait vu Notre-Seigneur, la très sainte Vierge, saint Joseph, saint Jean l'Évangéliste, sainte Térèse et d'autres habitants du ciel venir recevoir son âme et la conduire en paradis, sans passer par le Purgatoire.

Le corps de Catherine du Christ demeura flexible; le sourire était peint sur ses traits; il brillait d'un doux éclat, et répandait un parfum céleste. Toute la ville de Barcelone fut témoin de la gloire dont Dieu couronnait la dépouille mortelle de sa servante, et voulut, par la magnificence de ses funérailles, lui donner un gage de son filial amour.

Sept mois après la mort de la vénérable mère Catherine, on ouvrit son cercueil; le bois en était entièrement pourri, tous les habits de la vierge étaient consumés, mais le corps fut retrouvé frais, vermeil, flexible, et il en découlait, comme de celui de sainte Térèse, une huile miraculeuse de la plus suave odeur. L'incorruption de ce corps fut constatée juridiquement par l'autorité ecclésiastique de Barcelone; quelque temps après, il fut transporté au monastère des carmélites de Pampelune, qui, jusqu'à ce jour, sont restées en possession de ce saint et glorieux dépôt. (Voir *Ann. gén. du Carmel,* t. II, liv. VIII.)

CHAPITRE XXXI

BURGOS

Depuis plus de six ans, les pères de la compagnie de Jésus pressaient la sainte de fonder un monastère à Burgos. — Notre-Seigneur lui révèle que cette fondation tournera à sa gloire, et lui dit de s'y employer. — Malgré des maux compliqués, la sainte, accompagnée du père Gratien, se met en route au cœur de l'hiver. — Sa patience et son courage héroïque au milieu des souffrances et des dangers. — Arrivée à Burgos. — Difficultés longtemps opposées par l'archevêque Christophe Vela. — Foi inébranlable de la sainte. — Parole encourageante de Notre-Seigneur. — Beau caractère et sainteté de Catherine de Tolosa, fondatrice du couvent. — L'évêque de Palencia prend en main la cause de la sainte. — Reynoso et Salinas lui viennent en aide par leurs amis. — Concours intelligent et dévoué du docteur Manso et du licencé Aguiar. — Enfin saint Joseph triomphe de tout, et le jour de sa fête, 19 avril 1582, notre sainte fonde son dernier monastère, qu'elle dédie à ce grand saint et à la glorieuse sainte Anne. — Joie de Térèse et de ses filles. — La solitude du Carmel, paradis anticipé pour les vraies épouses de Jésus-Christ. — Comment le monastère de Saint-Joseph d'Avila passa de la juridiction de l'évêque à celle de l'ordre.

Il y avait déjà plus de six ans que quelques religieux e la compagnie de Jésus, déjà anciens dans leur ordre, ommes d'une éminente doctrine, d'une vie exemplaire, t très avancés dans les voies spirituelles, me disaient u'il serait très avantageux pour le service de Notre-Seigneur de fonder à Burgos un monastère de l'ordre sacré de Notre-Dame ; et les raisons qu'ils m'en donnaient me portaient à le désirer. Mais la tempête dont le Carmel réformé avait été assailli, et d'autres fondations que j'avais été obligée de faire, m'avaient constamment empêchée de m'occuper de celle qui m'était demandée pour cette ville. Je me trouvais à Valladolid en l'année 1580, lorsque l'archevêque de Burgos[1] passa ; il venait des Canaries, dont il avait été évêque, et se rendait à son nouveau siège. L'occasion me parut favorable ; je suppliai l'évêque de Palencia, dont Alvaro de Mendoza, de vouloir me seconder. J'ai déjà dit combien ce prélat est affectionné à notre ordre. C'est lui qui le premier admit sous sa juridiction le monastère de Saint-Joseph d'Avila, étant alors évêque de cette ville. Depuis cette époque, il nous a toujours donné des témoignages de son dévouement ; il a autant à cœur les intérêts de notre ordre que les siens propres ; ils n'est rien qu'il ne fasse pour nous, surtout quand c'est moi qui l'en supplie. Il m'assura donc de son concours avec la plus grande bonté, et me promit d'appuyer ma demande auprès de l'archevêque de Burgos. I s'estimait heureux de pouvoir nous être utile ; car comme il sait que Notre-Seigneur est fidèlement servi dans ces monastères de la Vierge, il éprouve une joie très vive quand il en voit fonder de nouveaux. L'archevêque n'ayant pas voulu entrer dans Valladolid, descendit dan un monastère voisin occupé par des hiéronymites l'évêque de Palencia, qui l'y attendait, lui fit parfait accueil et grande fête ; en outre, dans une cérémonie sacrée il le revêtit du *pallium ;* et ce fut au repas qui suivit cett cérémonie, qu'il lui demanda pour moi la permission d fonder un monastère à Burgos. Il répondit qu'il l'accor derait très volontiers; qu'étant évêque des Canaries, il avait désiré d'établir des carmélites déchaussées dans sa ville épiscopale; qu'il en avait vu autrefois un couvent dans la ville où il était né, et qu'ainsi il savait avec quelle fidélité elles servaient Notre-Seigneur; il ajouta qu'il me connaissait particulièrement. L'évêque de Palencia me fit part de cette réponse, et me dit que rien ne pouvait plus m'empêcher de faire cette fondation; je n'avais besoin que du consentement de l'archevêque, et quoiqu'il ne l'eût donné que de vive voix, cela suffisait, parce que le concile de Trente n'exige pas qu'il soit donné par écrit.

---

[1] Don Christophe Vela.

J'ai dit dans la fondation de Palencia combien je répugnais alors à en faire de nouvelles, n'étant pas encore bien remise d'une maladie que l'on avait jugée mortelle. D'ordinaire néanmoins, je me sens plus de courage quand il s'agit du service de Dieu : ainsi je ne saurais dire d'où me venait cette grande répugnance que j'éprouvais. Je n'en saurais attribuer la cause aux obstacles que présentait cette fondation, car j'en avais trouvé de plus grands dans d'autres. Maintenant que je vois le plein succès de l'entreprise, je pense que le démon était la cause de l'abattement où j'étais. C'est pourquoi le divin Maître, qui connaît toute l'étendue de ma misère, me vient d'ordinaire en aide, par des paroles et par des œuvres, toutes les fois qu'il m'envoie à une fondation laborieuse. Pour celles qui sont exemptes de traverses, j'ai remarqué qu'il ne me dit rien. Cet adorable Maître, voyant les peines qui m'attendaient dans celle-ci, se hâta de relever mon courage; qu'il en soit à jamais loué et béni! Tandis que je traitais en même temps de cette fondation et de celle de Palencia, il me dit par manière de répréhension : *Que crains-tu? Quand est-ce que je t'ai manqué? je suis toujours le même : ne manque pas de faire ces deux fon-*

dations. Il serait inutile de répéter ici ce que j'ai dit du courage que ces paroles me donnèrent. Ma lâcheté disparut instantanément, preuve évidente qu'elle ne venait ni de la maladie ni de la vieillesse; et je ne craignis plus d'entreprendre ces deux fondations en même temps. Il me sembla plus à propos de commencer par celle de Palencia; la distance était moindre, et je tenais à contenter l'excellent évêque de cette ville; par cette combinaison j'évitais encore de me rendre, au cœur de l'hiver, dans un pays aussi froid que Burgos. Mais, durant mon séjour à Palencia, la fondation de Soria m'ayant été proposée, et tout étant prêt, je crus devoir d'abord fonder ce monastère, et ensuite me rendre à Burgos. L'évêque de Palencia jugea convenable d'informer l'archevêque de Burgos du sujet de mon retard; je le suppliai de vouloir bien s'en charger. Dès que je fus partie pour Soria, il lui envoya exprès un chanoine nommé Jean Alphonse. L'archevêque, après en avoir conféré avec ce chanoine, m'écrivit qu'il désirait de tout son cœur mon arrivée. Dans une autre lettre à l'évêque de Palencia, il lui disait « qu'il s'en remettait à lui pour la conduite de cette affaire; mais que, d'après la connaissance qu'il avait de Burgos, le consentement de la ville était d'absolue nécessité; qu'ainsi, dès mon arrivée, je devais travailler à l'obtenir. Au reste, si la ville le refusait, elle ne lui ôtait pas le pouvoir de l'accorder. S'il s'exprimait de la sorte, c'est que, ayant été témoin à Avila des oppositions qu'avait rencontrées, et du trouble qu'avait excité la fondation du premier monastère, il désirait les prévenir; enfin, dans le cas où la ville refuserait son consentement, il fallait, de toute nécessité, que le monastère fût fondé avec des revenus ».

L'évêque de Palencia regarda alors l'affaire comme conclue, et il avait raison, puisque l'archevêque m'appelait à Burgos, et m'avait fait dire de partir sans délai. Pour moi, je crus découvrir un certain manque de fermeté dans la conduite de ce prélat. Je lui écrivis pour le remercier de la faveur qu'il me faisait, lui déclarant néanmoins que, selon moi, il valait mieux fonder le monastère du consentement de la ville que contre son gré, de crainte de rompre le bon accord qui existait entre elle et son archevêque. Je pressentais, ce semble, le peu d'appui que nous trouverions en lui, si notre dessein rencontrait quelque obstacle; le succès, je l'avoue, m'en paraissait difficile, à cause de la diversité de sentiments qui se manifeste en de semblables occasions. J'écrivis aussi à l'évêque de Palencia pour le prier de trouver bon que, l'hiver étant si avancé et mes infirmités si grandes, je différasse pour quelque temps d'aller en un pays si froid. Mais je ne lui parlai point de mes appréhensions sur le compte de l'archevêque; il avait déjà assez de peine de voir qu'après avoir d'abord témoigné tant de bonne volonté, il alléguait ensuite des difficultés; d'ailleurs ils étaient amis, et je voulais éviter, par-dessus tout, de causer quelque refroidissement entre eux. Ainsi, la pensée d'un prochain voyage à Burgos étant fort loin de moi, je me rendis de Soria au monastère de Saint-Joseph d'Avila, où ma présence était nécessaire.

Il y avait à Burgos une sainte veuve, originaire de la province de Biscaye; elle s'appelait Catherine de Tolosa. Que n'aurais-je point à dire si je voulais parler de ses vertus, de son oraison, de ses grandes aumônes, de sa charité, de la parfaite justesse de son esprit et des nobles sentiments de son cœur? A l'époque dont je parle, il y avait quatre ans, ce semble, qu'elle avait mis deux de ses filles dans notre monastère de la Conception de Valladolid; pour deux autres de ses filles, elle attendit que le monastère de Palencia fût fondé; dès qu'il le fut, elle nous les conduisit, et je les reçus moi-même avant mon départ de cette ville. Élevées par une mère si chrétienne, elles ont toutes quatre si bien répondu à leur vocation que je les regarde comme des anges. Elle les dota très bien. Comme elle était riche, et d'ailleurs très généreuse, elle se conduisit en tout de la manière la plus honorable. Pendant mon séjour à Palencia, regardant comme certaine la permission de l'archevêque de Burgos, je priai cette vertueuse dame de nous chercher dans cette ville une maison à louer, où aurait lieu la prise de possession, et de vouloir y faire construire un tour et des grilles. Mon intention était que cela se fît à mes frais, parce que je ne voulais pas lui être à charge. Elle eût souhaité que cette fondation se fît sur-le-champ, tant elle lui tenait à cœur, et elle ne pouvait voir sans un sensible déplaisir les retards qu'elle souffrait. Aussi, tandis que j'étais à Avila, ne m'occupant plus pour le moment de ce projet, elle ne resta point oisive. Sachant bien que la fondation dépendait du consentement de la ville, elle commença sans m'en rien dire, à faire des démarches pour l'obtenir. Elle avait pour voisines et pour amies deux personnes de condition, Marie Manrique et Catherine, sa fille, l'une et l'autre grandes servantes de Dieu et animées du même désir qu'elle pour la fondation. Comme Marie Manrique avait un fils nommé don Alphonse de Saint-Dominique qui était régidor, de concert avec sa fille elle l'engagea à s'employer auprès du conseil de ville pour obtenir le consentement si désiré. Don Alphonse Manrique en conféra avec Catherine de Tolosa, et lui demanda quelle était la garantie offerte pour l'entretien du monastère, parce que s'il n'y avait rien d'assuré, il fallait s'attendre à un refus. Elle lui répondit qu'elle s'obligerait à nous donner une maison si nous n'en avions pas, et de plus à pourvoir à notre subsistance. On dressa une requête où ces conditions étaient énoncées, et elle la signa. Don Alphonse négocia avec tant de prudence et d'activité qu'il obtint par écrit, de tous les régidors ses collègues, le consentement qu'il demandait, et il se hâta de le porter à l'archevêque. Ce ne fut qu'après avoir fait les premières démarches que Catherine de Tolosa m'en donna avis. Je ne pris pas au sérieux ce qu'elle me mandait, je savais trop quelles difficultés on faisait pour autoriser un monastère sans revenus; d'ailleurs, je ne savais pas, et il ne me vint pas même en pensée qu'elle se fût si généreusement obligée pour nous.

Cependant, comme un jour de l'octave de saint Martin je recommandais cette affaire à Notre-Seigneur, je me mis à réfléchir sur ce qu'il y aurait à faire, si le consentement de la ville était accordé. Il me semblait que travaillée de maux si compliqués auxquels le froid rigoureux de cette saison était très contraire, et arrivant à peine du pénible voyage de Soria, je ne pourrais guère en entreprendre un nouveau et un aussi long que celui d'Avila à Burgos. D'ailleurs, me disais-je, quand j'en aurais le courage, le provincial ne m'en donnerait pas la permission; et puis, l'affaire étant sans difficulté, la prieure de Palencia pouvait tout aussi bien que moi la terminer avec succès. J'étais occupée de ces pensées et bien résolue de ne point aller à cette fondation, lorsque Notre-Seigneur me dit ces propres paroles qui me firent connaître que le consentement de la ville était déjà accordé : *Ne tiens point compte de ces froids, je suis la chaleur véritable : le démon fait tous ses efforts pour empêcher cette fondation; de ton côté, fais tous les tiens pour la faire réussir; ne laisse pas d'y aller en personne, ton voyage sera très utile.* Ces paroles me firent changer de sentiment; car si parfois la nature répugne quand une souffrance se présente, jamais ma résolution de tout souffrir pour ce grand Dieu n'en est un instant ébranlée. C'est pourquoi j'ai coutume de lui dire en pareilles occasions : *Seigneur, n'ayez point égard à ces répugnances de ma faiblesse; commandez-moi tout ce qu'il vous plaira; avec le secours de votre grâce, je serai fidèle à l'exécuter.*

Ce qui me faisait craindre le voyage de Burgos était moins le froid de la saison et la neige qui tombait, que mon peu de santé. Car si je me fusse bien portée, je n'aurais tenu nul compte de tout le reste. Ce peu de santé fut pour moi une souffrance qui dura tout le temps de cette fondation; quant au froid, je n'en fus pas plus incommodée que je ne l'aurais été à Tolède; et, sous ce rapport, le divin Maître a été bien fidèle à sa parole.

Peu de jours après que Notre-Seigneur m'eut ainsi parlé, je reçus le consentement de la ville, avec des lettres de Catherine de Tolosa et de son amie Catherine Manrique. Toutes deux m'engageaient vivement à hâter mon voyage, de peur qu'il ne s'élevât quelque obstacle. Ce qui leur inspirait des craintes était que déjà depuis assez longtemps des carmes mitigés, et tout récemment des religieux de Saint-François de Paule et des religieux de Saint-Basile, s'étaient présentés à Burgos pour obtenir la permission de s'y établir. Malgré l'obstacle qui pouvait en résulter pour nous, je fus agréablement surprise de voir que tant d'ordres différents eussent conçu, comme de concert, un même dessein; je trouvai là un grand motif de bénir Notre-Seigneur de la grande charité de cette ville qui les admettait tous volontiers, dans un temps où néanmoins elle n'était plus aussi opulente qu'autrefois. Quoiqu'on m'eût toujours beaucoup vanté la charité de cette ville, je ne pensais pas, je l'avoue, qu'elle pût suffire à tant de bonnes œuvres. Mais les uns étaient portés pour un ordre, et les autres pour un autre. L'archevêque cependant s'opposait à leur établissement, qui n'était pas sans inconvénient à ses yeux. Il craignait que ces nouveaux religieux ne fissent tort à ceux des ordres mendiants, qui avaient déjà de la peine à subsister. Ceux-ci pouvaient bien avoir suggéré cette crainte au prélat; peut-être aussi lui venait-elle d'un artifice du démon qui voulait empêcher le grand bien que des monastères nombreux produisent dans les endroits où Dieu les établit, et où il est également facile à sa toute-puissance de les faire subsister, qu'ils soient en grand ou en petit nombre.

J'étais si vivement pressée par ces saintes femmes de me rendre à Burgos, que je serais partie, je crois, à l'heure même, si quelques affaires que j'avais à terminer ne m'avaient encore retenue à Avila[1]. Car, voyant ces dames déployer en notre faveur un dévouement si actif,

---

[1] Sainte Térèse était arrivée de Soria à Avila le 5 septembre 1581. Nommée dès son arrivée prieure de Saint-Joseph, elle dut s'occuper pendant quatre mois du bien spirituel et temporel de ce monastère. Elle partit pour Burgos le 2 janvier 1582, n'emmenant, pour le moment, avec elle que la mère Anne de Saint-Barthélemy, sa fidèle compagne; la sœur Térèse de Jésus, sa nièce, qui n'était que novice à Avila; la mère Thomassine-Baptiste et la sœur Catherine de Jésus, qu'elle avait fait venir d'Albe.

Dès le premier jour, la sainte eut beaucoup à souffrir, soit parce qu'il plut et neigea beaucoup, soit parce que la paralysie à laquelle elle était sujette la reprit fortement avec une grande inflammation de gorge. Le 4, on arriva avec beaucoup de peine à Medina del Campo, où l'on resta jusqu'au 9 pour donner le temps à la sainte de prendre quelques soulagements.

Les actes de la canonisation rapportent qu'à son arrivée dans ce monastère, elle y guérit miraculeusement la mère Alberte-Baptiste qui en était prieure, et qu'elle trouva malade d'une grosse fièvre avec des douleurs au côté. La malade n'avait pu aller à la porte avec les autres pour recevoir la sainte, et celle-ci, ne la voyant pas, monta aussitôt à l'infirmerie, et lui dit en l'abordant : *Jésus! ma fille, comment êtes-vous malade quand j'arrive? Levez-vous, car vous vous portez bien, et venez au réfectoire.* Elle la toucha en même temps à je me trouvais plus obligée qu'elles à ne pas perdre de temps dans une conjoncture si importante; et quoique je ne pusse douter du succès, puisque Notre-Seigneur m'en avait assurée, je n'avais pas oublié qu'il m'avait prédit aussi que le démon ferait tous ses efforts pour traverser ce dessein. Je ne pouvais cependant m'imaginer d'où viendrait la difficulté. Car, d'un côté, Catherine de Tolosa m'avait mandé que sa maison était prête pour la prise de possession; et, d'un autre côté, l'archevêque et la ville avaient donné leur consentement. Il parut bien en cette circonstance que Dieu donne aux supérieurs des lumières toutes spéciales. Car après la révélation que j'a-

---

l'endroit du côté ou était la douleur, et sur-le-champ la malade se leva, et descendit manger avec les autres.

De Medina del Campo on alla à Valladolid où, la maladie de la sainte l'ayant reprise, on fut obligé de rester quatre jours. On y serait demeuré davantage, parce que le mal continuait; mais les médecins ayant averti qu'il deviendrait plus intense si l'on ne partait au plus tôt, on se hâta de partir, de peur qu'il ne fût plus possible de continuer le voyage. La sainte prit à Valladolid la sœur Catherine de l'Assomption, qui était fille de Catherine de Tolosa, et la sœur Marie-Baptiste, converse. De Valladolid on se rendit à Palencia, où le concours du peuple fut si grand, quand on voulut mettre pied à terre, qu'à peine fut-il possible de sortir du chariot. Lorsque la colonie entra au couvent, les religieuses de la maison entonnèrent un *Te Deum*, ainsi que l'on avait coutume de le faire dans tous les couvents de l'ordre où allait la sainte fondatrice. On avait orné le cloître, et on y avait dressé des autels pour témoigner la joie qu'on avait de la recevoir. Sa maladie l'ayant reprise plus vivement, on fut obligé de rester plus de huit jours à Palencia. Le temps était d'ailleurs rude et la pluie continuelle, et chacun était d'avis qu'on attendît, pour partir, un temps plus favorable, à cause des bourbiers dont les chariots auraient peine à se tirer, et des inondations qui pouvaient faire courir quelques dangers.

La sainte prit encore avec elle à Palencia la sœur Agnès de la Croix, qui fut ainsi la huitième de la petite colonie qui allait à Burgos. (Voir Ribera, Yepès.)

vais eue de Notre-Seigneur, j'écrivis à mon provincial pour savoir si je devais faire ce voyage. Il l'approuva, mais il me demanda en même temps si j'avais par écrit la permission de l'archevêque. Je lui répondis que je savais de Burgos que l'affaire avait été résolue de concert avec ce prélat; que la ville avait donné son consentement; qu'il en avait paru satisfait, et que tout cela, joint à la manière dont il avait toujours parlé, me faisait croire qu'il n'y avait pas lieu de douter.

Le père provincial voulut venir avec nous à la fondation de Burgos, soit parce qu'ayant prêché l'Avent il en avait le loisir; soit parce qu'il se proposait de visiter le monastère de Soria, qu'il n'avait pas vu depuis son établissement; soit enfin parce que jugeant ma vie encore de quelque utilité, et me voyant vieille et infirme, il désirait, pendant un voyage entrepris par une saison si rigoureuse, prendre soin de ma santé. Ce fut Dieu, je n'en doute pas, qui disposa tout de cette manière; car les chemins étaient si mauvais et les eaux si hautes, que l'assistance de ce père et celle de ses compagnons nous furent nécessaires pour nous empêcher de nous égarer, et pour dégager les chariots des bourbiers qu'ils rencontraient à toute heure : de Palencia à Burgos surtout, la route était telle, qu'il fallait être bien hardi pour aller en avant. Il est vrai que Notre-Seigneur me dit : *Vous pouvez continuer votre voyage; ne crains rien, ma fille, je serai avec vous.* Je ne dis rien pour le moment au père provincial de cette parole. Je m'en servis seulement pour me consoler au milieu des grandes souffrances que nous eûmes à endurer et des grands périls que nous eûmes à courir. Mais nulle part le danger ne fut plus effrayant qu'à un endroit près de Burgos, qu'on appelle les Ponts. L'eau était si haute que, par intervalle, elle les couvrait entièrement et faisait disparaître toute trace de chemin; des deux côtés de ces ponts, c'était un abîme, et de toutes parts on ne voyait qu'une plaine ensevelie sous les eaux. Enfin il y avait de la témérité à affronter ce passage, surtout avec des chariots; car, pour peu qu'ils s'écartassent d'un côté ou d'autre, il fallait périr; il y en eut un, en effet, qui fut sur le point d'être englouti[1]. Nous avions pris, il est vrai, à une hôtellerie qui se trouvait à quelque distance, un guide qui connaissait ce passage; mais, je l'affirme encore une fois, il y avait bien du danger à le franchir.

Et nos hôtelleries durant ce voyage, qu'on se figure ce qu'il en fut! Avec des chemins si mauvais, nous ne pouvions ni nous arrêter là où nous aurions voulu, ni régler la marche de nos journées. Très souvent nos chariots s'enfonçaient si profondément dans les boues que, pour les en retirer, il fallait prendre les mules de l'un pour les atteler à l'autre; nos pères présidaient à toute cette manœuvre; ils avaient d'autant plus de peine que nous n'avions que de jeunes conducteurs, peu soigneux et peu habiles. La présence du père provincial me soulageait beaucoup; ses soins s'étendaient à tout, son caractère calme, que rien ne trouble, se jouait des embarras, et ce qui eût paru très difficile à un autre n'était presque rien pour lui. Néanmoins, au passage des Ponts, il ne put se défendre d'une crainte assez vive quand il se vit au milieu de cette eau immense qui couvrait les campagnes, sans découvrir le chemin qu'il fallait suivre, et sans bateau pour s'en tirer. Moi-même, quelque courage que me donnât la promesse de Notre-Seigneur, j'éprouvai une certaine frayeur. Qu'on s'imagine d'après cela quelle devait être celle de mes compagnes[1]. Elles étaient sept : deux devaient revenir avec moi, et cinq rester à Burgos; de ces dernières, quatre étaient religieuses du chœur, et une, sœur converse.

---

[1] Ribera raconte ainsi les circonstances de ce fait : tandis qu'on montait une côte très raide, Térèse vit un moment le chariot où étaient ses compagnes pencher de telle manière qu'il allait tomber dans la rivière qui coulait au bas de la côte; quand même plusieurs hommes robustes auraient alors tenté de le retenir, ils n'auraient pu en venir à bout; et, par un miracle évident, un seul homme, ayant saisi la roue du chariot, l'empêcha de tomber. Il ajoute que depuis ce moment jusqu'à la fin du voyage, Térèse voulut que son chariot marchât le premier, afin d'être la première au danger. On s'arrêta quelque temps dans une hôtellerie, et pour se reposer, et pour délibérer si, par de si mauvais chemins, il était prudent de se remettre en route. La vénérable mère Anne de Saint-Barthélemy dit aussi * qu'il ne fut pas possible de trouver un lit pour la sainte, que la fièvre ne quittait pas, et qui ne pouvait manger sans douleur à cause d'un mal de gorge dont elle souffrait beaucoup.

* Voir sa *Vie écrite par elle-même.*

Je ne crois pas encore avoir dit comment s'appelle le père provincial : c'est le père Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu, dont j'ai déjà fait mention dans cet écrit. Pour moi, je faisais cette route avec un mal de gorge très violent qui m'avait saisie dès mon arrivée à Valladolid; la fièvre ne me quittait pas; en sorte que j'étais en proie à de très vives souffrances. Cela fit que je ne pus jouir autant des agréments de ce voyage. Ce mal me dure encore maintenant que nous sommes au mois de juin; et s'il a diminué d'intensité, il ne laisse pas d'être encore bien pénible. Quand mes compagnes se virent au terme de leur voyage, elles étaient toutes fort joyeuses; le péril une fois passé, elles trouvaient je ne sais quel charme à s'en entretenir. Oh! que c'est une belle et grande chose que de souffrir par obéissance, surtout pour des âmes à qui la pratique de cette vertu est aussi chère qu'elle l'était à ces religieuses.

---

[1] Ribera rapporte qu'en voyant ce danger, toutes les religieuses voulurent se confesser, qu'elles demandèrent à Térèse sa bénédiction, et qu'elles se mirent à réciter le symbole des apôtres. Pour les rassurer, la sainte leur dit : *Courage, mes filles, quel plus grand bonheur pouvez-vous souhaiter que de donner ici, s'il le faut, votre vie pour Jésus-Christ, et d'être martyres pour son amour? Laissez-moi, je veux passer la première, et si je viens à me noyer, n'allez pas plus avant, et retournez, je vous en conjure, à l'hôtellerie d'où nous sommes parties.* En prononçant ces paroles, la langue de la sainte paraissait plus embarrassée par la paralysie qu'à l'ordinaire, mais son courage l'élevant au-dessus de toutes les souffrances, elle passa la première, et rassura ainsi les autres. On s'arrêta à un endroit où l'on entendit la messe; la sainte communia, et aussitôt sa langue commença à se délier; elle se sentit mieux, mais la fièvre ne la quittait pas. (Voir *Vie de sainte Térèse,* liv. III, chap. XIII.)

Après avoir eu un si mauvais chemin, et après avoir traversé les eaux qu'on rencontre avant que d'entrer à Burgos, nous arrivâmes enfin à bon port dans cette ville. C'était un vendredi, le vingt-sixième jour de janvier, et le lendemain de la Conversion de saint Paul. Notre père provincial voulut qu'avant tout nous allassions visiter le saint crucifix vénéré dans cette ville, pour lui recommander l'affaire, et pour attendre là l'entrée de la nuit, la journée étant encore peu avancée. Son dessein était de faire la fondation le plus tôt possible. J'avais apporté avec moi plusieurs lettres tant du chanoine Salinas, qui nous servit ici avec un dévouement parfait comme à Palencia, que d'autres personnes de qualité qui écrivaient à leurs parents et à leurs amis pour les prier de la manière la plus pressante de nous prêter leur concours. Ils n'y manquèrent pas, et vinrent tous me voir dès le lendemain. Les membres du conseil de ville vinrent aussi et m'assurèrent qu'ils ne se repentaient nullement de la parole qu'ils avaient donnée; tous de concert nous félicitèrent de notre arrivée et nous offrirent leurs bons services. Comme nous n'avions craint d'opposition que de la part de ces derniers, les dispositions favorables qu'ils nous montrèrent nous firent croire que la fondation allait se faire sans obstacles.

J'ai dit que l'intention de notre provincial était de ne pas perdre un moment. De la chapelle du Saint-Crucifix, nous étions allés droit à la maison de la bonne Catherine de Tolosa; à la faveur des ténèbres et de la pluie qui tombait à verse, nous avions fait ce trajet sans être aperçus. A l'instant même nous aurions fait instruire l'archevêque de notre arrivée, et nous lui aurions demandé la permission de faire dire la messe, comme je l'avais pratiqué dans les autres fondations; mais à cause de cette pluie battante, nous crûmes devoir différer. Je ne saurais dire le bon accueil que nous fit Catherine de Tolosa; grâce aux soins délicats que nous prodigua cette sainte femme, nous pûmes, cette première nuit, nous délasser des fatigues du voyage. Cependant je n'eus pas peu à souffrir; j'avais fait sécher mes habits auprès d'un grand feu, et quoique ce fût à une cheminée, je m'en trouvai si mal, que le lendemain je ne pouvais plus lever la tête, il fallut approcher mon lit d'une petite fenêtre, et ce fut à travers une toile et un treillis qu'on y fixa, que je me vis obligée de parler à ceux qui me vinrent voir : c'était bien pénible pour moi, mais je ne pouvais me dispenser de traiter de nos affaires.

Le lendemain de notre arrivée, le père provincial alla demander la bénédiction à l'archevêque; nous pensions qu'il n'y avait plus d'autre démarche à faire; mais notre attente fut bien trompée; l'archevêque se montra aussi fâché de ce que nous étions venus à Burgos sans sa permission que s'il ne nous l'eût pas accordée et qu'il n'eût jamais entendu parler de notre fondation. Son mécontentement tombait principalement sur moi. Cependant il fut obligé de convenir qu'il m'avait mandé de faire ce voyage; mais il ajouta qu'il avait entendu que ce ne serait que pour traiter avec lui ; qu'ainsi il voyait avec un extrême déplaisir que je fusse venue avec un si grand nombre de religieuses. Le provincial lui répondit « que nous avions cru qu'il n'y avait plus à traiter de rien, et qu'il ne s'agissait que de nous établir, puisque, selon qu'il l'avait exigé, nous avions obtenu le consentement de la ville. D'ailleurs, n'avait-il pas lui-même ouvertement exprimé le désir d'avoir à Burgos un monastère de carmélites? L'évêque de Palencia nous en avait donné l'assurance, et nous ne nous étions mis en route que d'après son avis. » Cette réponse ne le fit point changer ; il est certain que si Dieu, qui voulait cette fondation, n'eût pas permis une pareille conduite de notre part, elle ne se serait jamais faite, l'archevêque ayant avoué depuis que si nous lui avions demandé la permission de venir, il nous l'aurait refusée. Sa dernière parole au provincial fut « qu'il ne consentirait en aucune façon à notre établissement que dans le cas où nous aurions une maison en propre et des revenus pour subsister ; que, du reste, il nous était loisible de nous en retourner ». Oui, les chemins étaient charmants, en vérité, et le temps magnifique pour nous remettre en voyage ! Oh ! qu'il est vrai, mon adorable Maître, que lorsque nous vous rendons un service, vous nous le payez aussitôt par quelque grande peine ! Et que ce salaire serait précieux pour les âmes qui vous aiment véritablement, si elles en comprenaient tout d'abord l'étonnante valeur ! mais alors nous n'aurions pas voulu d'un pareil profit. Il nous semblait impossible de nous conformer aux volontés de l'archevêque ; car tout en exigeant que nous eussions des revenus et une maison à nous, il nous défendait de prendre ces fonds sur les dots qu'apporteraient les religieuses. Or, cela était impraticable, surtout à une époque comme la nôtre. Toutefois, je gardais une inébranlable confiance au milieu de ces impossibilités. J'étais certaine que tout ce qui nous arrivait était pour notre avantage ; que c'était le démon qui traversait la bonne œuvre, et que Dieu ne manquerait pas de la faire réussir. Comme le provincial ne s'était pas troublé de cette réponse, il me la rendit d'un visage gai, et Dieu le permit ainsi pour m'épargner le reproche qu'il aurait pu me faire de n'avoir pas suivi son conseil, en demandant par écrit le consentement de l'archevêque.

Instruits de ce qui se passait, les parents du chanoine Salinas, et les amis auxquels il avait écrit se rendirent sur-le-champ auprès de nous : ils furent d'avis qu'il fallait demander à l'archevêque la permission de faire dire la messe dans notre maison, d'abord parce qu'étant nu-pieds nous ne pouvions décemment aller dans les rues à travers les boues ; en second lieu, parce qu'il y avait dans les bâtiments qui nous servaient de demeure une grande pièce très convenable, car pendant plus de dix ans elle avait servi d'église aux jésuites lorsqu'ils vinrent s'établir à Burgos. Il nous semblait même, les choses étant en de pareils termes, que la prise de possession pouvait fort bien avoir lieu dans cette demeure, sauf à acheter ensuite une maison pour le monastère. En vain deux chanoines présentèrent cette supplique à l'archevêque, il ne voulut jamais l'accorder. Tout ce qu'ils purent obtenir de lui fut que quand nous aurions un revenu assuré, il consentirait à l'établissement de notre monastère, quoique nous n'eussions pas encore de maison en propre ; mais nous devions nous obliger à en acheter une, et donner pour cela des cautions. En conséquence de cette réponse, les amis du chanoine Salinas s'offrirent de nous cautionner et Catherine de Tolosa de nous assigner un revenu.

Plus de trois semaines se passèrent dans ces négociations. Pendant ce temps, nous n'entendions la messe que les jours de fête, et de grand matin[1]. Quant à moi, j'étais travaillée d'une fièvre violente qui ne me quittait pas. Mais Catherine de Tolosa n'oubliait rien pour adoucir mes souffrances; elle me prodiguait les plus tendres soins; et pendant un mois elle se montra si heureuse de nous nourrir toutes chez elle, qu'on eût dit qu'elle était la mère de chacune de nous. Elle nous donna dans sa maison un appartement séparé, où nous étions tranquilles et recueillies. Le père provincial avec ses compagnons logeait chez un de ses amis, ancien collègue d'études en théologie, qu'on appelait le docteur Manso, chanoine et théologal de la cathédrale[2]. Le provincial était assez ennuyé de tous ces délais et ne pouvait cependant se résoudre à nous quitter.

---

[1] Au milieu de ces difficultés, la patience de la sainte était toujours la même. Elle eut l'occasion de la montrer d'une manière plus particulière en deux circonstances. Étant sortie un jour pour entendre la messe, elle eut à passer un ruisseau, et elle avait prié une femme qui se trouvait là de lui en laisser la facilité, lorsque celle-ci, la prenant pour une personne du commun, la repoussa rudement en la traitant d'hypocrite, et la jeta dans la boue. Les compagnes de la sainte en ayant montré de l'indignation : *Laissez, laissez cette femme*, leur dit-elle, *elle s'est bien adressée, et ce qu'elle a dit est juste.* Un autre jour, étant à genoux dans l'église, quelques hommes vinrent à passer par l'endroit où elle était; comme ils voyaient qu'elle ne se dérangeait pas assez vite de sa place, et qu'elle paraissait mal vêtue, ils la poussèrent du pied, et la firent tomber. La sainte ne s'en émut pas, et lorsque la mère Anne de Saint-Barthélemy s'avança pour l'aider à se relever, elle fut étonnée de la voir gaie et contente de ce qui venait de lui arriver.

[2] Pierre Manso, né à Valde Cañas, dans l'évêché de Calahorra, était de la famille des Manso et Zuniga de ce lieu. Il étudia la théologie à Alcala avec le P. Gratien, fut chanoine de Salamanque, ensuite de Burgos, et enfin, comme il a déposé que la sainte le lui avait prédit, évêque de Calahorra. Il confessa la sainte à Burgos, quand le P. Gratien fut parti. Il en faisait tant de cas, qu'il disait aimer mieux

Ce qui regardait les cautions et le revenu étant arrangé, l'archevêque nous renvoya à son vicaire général pour terminer. Mais le démon nous suscita de nouvelles traverses. Car lorsque, selon notre manière de voir, il ne pouvait plus y avoir de difficultés, ce vicaire général nous envoya un mémoire où il nous disait qu'on ne terminerait rien qu'au préalable nous n'eussions acheté une maison : parce que, disait-il, l'archevêque trouvait celle où nous étions trop humide et dans un quartier trop bruyant. Il nous faisait encore je ne sais quelles difficultés sur le revenu, qui selon lui n'était pas assez assuré, et nous alléguait d'autres choses de ce genre. On aurait dit en vérité qu'on commençait seulement alors à négocier notre affaire, quoiqu'il y eût déjà plus d'un mois qu'on la débattait. Grande fut la surprise du père provincial et de nous toutes à la vue de ce qu'on exigeait; car quel temps n'aurait-il pas fallu pour acheter une maison propre à devenir un monastère? Ce n'est pas tout; le père provincial ne pouvait supporter la pensée de nous voir plus longtemps obligées de sortir dans la ville pour aller entendre la messe, quoique l'église ne fût pas loin et qu'il y eût pour nous une chapelle réservée où nous n'étions vues de personne. Dès ce moment, à ce que je crois, il fut d'avis de nous faire quitter Burgos. Mais comme j'avais présent à mon souvenir l'ordre que Notre-Seigneur m'avait donné de n'épargner aucun soin pour faire réussir cette fondation, j'étais si sûre qu'elle se ferait, que je ne pouvais consentir à m'en retourner, et que j'étais pour ainsi dire insensible à toutes ces contradic-

---

éclaircir avec elle quelque point de doctrine qu'avec les plus fameux théologiens. Il a déposé encore qu'elle le réprimanda un jour d'avoir quitté l'oraison, en lui disant : *Quel malheur ! Il faut la reprendre, quand tout l'enfer s'y opposerait.* On a une lettre de la sainte au docteur Pierre Manso.

tions. Mon unique peine était celle qu'éprouvait notre père provincial; et j'avais grand regret qu'il fût venu avec nous : je ne savais pas alors les grands services que nous devaient rendre ses amis, et dont je vais avoir à parler. Je partageais la grande affliction où étaient mes compagnes, mais j'étais beaucoup plus sensible à la peine où je voyais le père provincial. Or, un jour, et dans un moment où je n'étais point en oraison, Notre-Seigneur m'adressa ces paroles : *C'est maintenant, Térèse, qu'il faut tenir ferme.* D'après ces paroles, j'exhortai avec plus de courage et d'assurance le père provincial à partir pour aller prêcher le carême dans la ville où il était attendu, et Notre-Seigneur le disposa sans doute intérieurement à suivre mon avis.

Avant de partir de Burgos, il nous fit donner, par le moyen de ses amis, un logement dans l'hôpital de la Conception : au moins là nous avions le très saint Sacrement, et la messe tous les jours. Ce fut pour lui une consolation, mais il ne lui en coûta pas peu de nous procurer cet avantage. Car une veuve qui avait loué une bonne chambre dans cet hôpital ne voulut point nous la prêter quoique cependant elle ne dût l'occuper que dans si mois; elle fut même extrêmement fâchée qu'on nous eû donné sous le toit quelques pièces, dont une communiquait avec sa chambre. Elle ne se contenta pas de ferme ce passage à clef, mais en dedans elle fit mettre de barres de fer derrière la porte. Autre épreuve à laquell Dieu nous soumit pour nous faire mériter davantage les confrères de cet hôpital s'imaginant, sans ombr d'apparence, que nous avions dessein de nous l'approprier, nous obligèrent, le provincial et moi, à promettr par-devant notaire de déloger à la première invitatio qu'on nous en ferait. Ceci me causa plus de peine que l reste, parce que cette veuve étant riche et d'une famill fort connue, je craignais qu'à la première fantaisie qu'il lui en prendrait elle ne nous fît sortir de l'hôpital. Le provincial, qui était plus sage que moi, fut d'avis de faire ce qu'on nous demandait, afin d'aller nous établir au plus tôt dans ce logement. On ne nous donna que deux pièces et une cuisine; mais l'administrateur de l'hôpital, Ferdinand de Matanza, qui était un grand serviteur de Dieu, nous en donna encore deux autres, dont l'une nous servait de parloir. De plus, comme il avait beaucoup de charité à l'égard de tout le monde, et faisait aux pauvres d'abondantes aumônes, il nous donna une part dans ses pieuses largesses. François de Cuevas, maître des postes de la ville, et très dévoué aux intérêts de l'hôpital, nous fit aussi beaucoup de bien; et jusqu'ici il ne s'est pas présenté une seule occasion où il ne nous ait donné des preuves de son dévouement et de sa charité. Je nomme ici à dessein nos premiers bienfaiteurs, afin que les religieuses qui sont maintenant dans ce monastère, et celles qui leur succéderont, se souviennent d'eux dans leurs prières; mais elles sont encore plus strictement tenues d'acquitter cette dette sacrée à l'égard des fondateurs. Mon intention n'avait pas été d'abord que Catherine de Tolosa fût fondatrice de ce monastère, la pensée ne m'en était pas même venue. Mais sa sainte vie l'en avait rendue digne devant Notre-Seigneur, et ce divin Maître disposa tout de telle sorte qu'on ne pourrait sans injustice lui dénier ce titre. Car ce fut elle qui paya le prix de la maison, que nous n'aurions pu acheter sans sa généreuse assistance; et puis, on ne saurait croire combien elle fut sensible à toutes les difficultés que nous fit l'archevêque. Son âme était navrée de la plus amère affliction à la seule pensée que le monastère ne pourrait être fondé. Une peine si vive redoublait, ce semble, son ardeur à nous faire sans cesse du bien. Quoique l'hôpital fût très éloigné de sa maison, il ne se passait presque pas de jour qu'elle nous vînt visiter avec la plus cordiale affection. Elle nous envoyait tout ce dont nous avions besoin ; elle dut pour cela s'élever au-dessus de bien des murmures dont elle était l'objet, et qui auraient déconcerté sans retour un cœur moins aimant et un courage moins ferme que le sien. Ces peines qu'on lui faisait m'en donnaient une très grande ; le plus souvent elle les cachait ; mais quelquefois elle ne pouvait les dissimuler ; c'était quand elles touchaient sa conscience. Elle l'avait si pure que quelque sujet que certaines personnes lui donnassent de s'aigrir contre elles, je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche une seule parole qui pût offenser Dieu. On lui disait qu'elle prenait le chemin de l'enfer et qu'on ne comprenait pas qu'ayant des enfants, elle pût se conduire de la sorte. Cependant elle ne faisait rien que d'après le conseil de théologiens très éclairés ; et si elle ne l'eût pas fait, jamais je n'aurais rien voulu accepter d'elle, dût mon refus empêcher non seulement cette fondation, mais encore celle de mille monastères. Au fond, la conduite de cette affaire n'étant pas connue, je n'aurais pas été surprise qu'on en eût porté des jugements plus désavantageux encore. Catherine de Tolosa répondait à tous avec cette rare sagesse qui la caractérise ; elle était paisible au milieu de la tempête ; on eût dit que Dieu lui enseignait l'art de contenter les uns, de supporter les autres, et qu'il lui donnait un courage supérieur à tout. Oh ! de combien l'emporte le courage des serviteurs de Dieu pour les grandes choses, sur celui des personnes qui n'ont qu'une illustre naissance, sans ce zèle pour la cause divine ! A la vérité, dans Catherine de Tolosa, l'un s'alliait avec l'autre, car elle est éminemment fille de gentilhomme.

Le provincial nous ayant procuré un logement où, sans sortir de notre clôture, nous pouvions tous les jours entendre la messe, reprit courage, et se disposa à partir pour Valladolid, où il devait prêcher. Il avait néanmoins de la peine de voir l'archevêque si peu disposé à nous donner son consentement : j'avais beau ranimer son espérance, il ne pouvait ajouter foi à mes paroles. Nos amis, qui espéraient moins que lui, augmentaient encore ses défiances, et ils avaient pour cela de très graves motifs qu'il serait superflu d'énumérer ici. Son absence me soulagea, parce que, comme je l'ai dit, ma plus grande peine venait de la sienne. Il nous ordonna en partant de travailler à acheter une maison, mais cela n'était pas facile; car, malgré les recherches faites jusqu'alors, on n'avait pu en trouver aucune à vendre qui fût à notre convenance. Nos amis, et particulièrement ceux du père provincial, voulurent se charger de ce soin, et nous témoignèrent plus de dévouement que jamais; ils furent tous d'avis de ne plus dire un mot à l'archevêque jusqu'à ce que nous eussions une maison. Ce prélat disait toujours qu'il désirait plus que personne la fondation, et sa haute vertu me faisait croire qu'il disait vrai; ses actions néanmoins semblaient démentir ses paroles, car il exigeait de nous des choses impossibles. C'est sans doute là une menée du démon pour faire échouer notre entreprise. Mais, ô grand Dieu, que votre toute-puissance éclate d'une manière admirable! car vous fîtes servir au succès de cette fondation tout ce que l'ennemi du salut faisait pour sa ruine; soyez-en éternellement béni!

Nous demeurâmes dans cet hôpital depuis la veille de saint Mathias jusqu'à la veille de saint Joseph[1], travaillant toujours à acheter une maison, sans que l'on en pût trouver une qui nous convînt. On me donna avis qu'un gentilhomme en avait une à vendre; plusieurs religieux qui, comme nous, cherchaient à s'établir, avaient songé à l'acheter; mais elle ne leur avait pas plu. Dieu le permettait ainsi, car tous s'en étonnent maintenant et quelques-uns même s'en repentent. Deux personnes m'en avaient parlé avantageusement, mais tant d'autres m'en

---

[1] Térèse, comme on l'a vu plus haut, y fut en proie à une fièvre violente, et y donna de grands exemples de détachement d'elle-

---

même et de compassion pour les pauvres malades. La chambre où elle couchait était froide et mal fermée; son lit était petit et incommode. Elle avait un dégoût extrême, et chaque fois qu'elle avalait quelque chose, elle rendait du sang d'une plaie qu'elle avait au gosier. Ses compagnes, sensibles à son état, ne savaient comment lui procurer du soulagement. *N'ayez pas tant de compassion de moi,* leur disait-elle, *Notre-Seigneur a plus souffert lorsqu'il a bu du fiel et du vinaigre. Ce lit est délicieux, et il a été couché sur la croix.*

Pour réveiller son appétit, elle désira un jour de manger une orange douce. Catherine de Tolosa lui en avant envoyé quelques-unes qui étaient très fines, lorsqu'elle les vit, elle les mit dans la manche de sa robe, et, prétextant de descendre pour voir un malade qui se plaignait beaucoup, elle les distribua aux malades de l'hôpital. Ses compagnes lui en firent quelque reproche. *Je les ai désirée plus pour eux que pour moi,* leur répondit-elle, *et j'ai un vrai plaisi de leur avoir procuré quelque soulagement dans leur maladie.* O lui donna un jour de beaux limons. *Que Dieu soit béni!* s'écria-t-elle *ils me procurent de quoi donner à mes pauvres.* Il y en avait u parmi eux qui souffrait des douleurs aiguës, et qui, par les cris qu la souffrance lui arrachait, fatiguait les autres. Lorsque la saint parut devant lui il se tut : *Comment,* lui dit-elle, *mon enfant, criez vous si haut? Pourquoi ne pas endurer votre mal avec plus d patience, et pour l'amour de Dieu?* Et l'ayant aussitôt recommand à Dieu, elle eut la consolation de voir ses douleurs se calmer, et l malade cesser de pousser des cris. Pendant les trois ou quatre sema nes que la sainte resta dans cet hôpital, elle s'était tellement concili l'affection et la confiance des malades, qu'ils demandaient à chaqu instant à la voir, parce que sa seule présence les soulageait; et quan elle en sortit, ils ne pouvaient se consoler qu'elle les quittât. (Vo Ribera, Yepès.)

avaient tellement dégoûtée que je n'y pensais plus. Un jour que je m'entretenais avec le licencié Aguiar, qui était grand ami de notre provincial, et qui s'employait pour nous avec un dévouement sans bornes, il me dit qu'après avoir cherché, comme il l'avait fait, une maison, il ne croyait pas possible d'en trouver une qui pût nous convenir. Je pensai alors à celle de ce gentilhomme, et je crus que, malgré tout le mal qu'on m'en avait dit, nous pourrions l'acheter dans un si pressant besoin, et ensuite la revendre. Je lui en parlai, et, comme il ne l'avait pas encore vue, je le priai d'y aller. Il goûta mon avis et partit sur-le-champ, quoiqu'il fît le plus mauvais temps du monde; mais celui qui l'avait louée, se souciant fort peu qu'on la vendît, refusa de la lui montrer. Néanmoins, la belle situation de l'édifice et tout ce qu'il en put voir le satisfirent tellement que, sur son rapport, nous résolûmes de l'acheter. Le propriétaire, qui était absent, avait donné pouvoir de la vendre à un ecclésiastique recommandable par sa piété. Dieu inspira à celui-ci d'en traiter avec nous ; il y mit toute la franchise possible. On jugea à propos que je la visse; j'y allai, et e la trouvai tellement à mon gré, que quand on aurait voulu la vendre le double de ce qu'on en demandait, 'aurais cru l'avoir à bon marché. Je ne dis rien en cela qui doive surprendre, car, deux ans auparavant, on en avait réellement offert le double au propriétaire, et il avait refusé de la donner à ce prix. Le lendemain, cet ecclésiastique me vint voir avec le licencié; celui-ci, rouvant le prix très modéré, voulait conclure à l'heure même. Je lui fis observer que quelques-uns de nos amis royaient que c'était l'acheter trop cher de cinq cents ucats; il me répondit qu'il trouvait, au contraire, qu'on ous la donnait à bon marché; et je pensais si bien omme lui qu'il me semblait qu'on nous la vendait pour rien; mais, comme nous devions la payer avec l'argen de l'ordre, je procédais avec circonspection. Ce fut l veille de la fête du glorieux saint Joseph, notre père que nous commençâmes de traiter, avant la messe; j les priai de nous donner le temps de l'entendre, et d vouloir revenir ensuite pour terminer cette affaire. Le licencié, qui est un homme de fort bon esprit, fit promettre à l'ecclésiastique de revenir pour le moment marqué : il jugeait qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et que si la chose se divulguait, on pourrait élever le prix de beaucoup ou rompre même le marché. Nous allâmes donc, toutes à l'envi, recommander l'affaire à Dieu ; or, tandis que je priais, Notre-Seigneur me dit : *Quoi! pour de l'argent tu t'arrêtes?* Je connus par ces paroles que la maison nous convenait. Mes compagnes avaient instamment demandé à saint Joseph que pour le jour de sa fête elles eussent une maison en propre; ce glorieux patriarche exauça leur prière lorsqu'elles ne pouvaient, ce me semble, espérer de sitôt une pareille faveur. Toutes, après la messe, me pressèrent de conclure, et elles virent leurs désirs satisfaits. Le licencié avait trouvé en sortant un notaire, si à propos, qu'il semblait que c'était Notre-Seigneur lui-même qui le lui avait envoyé. Il l'amena et me dit qu'il fallait conclure à l'heure même : il fit venir des témoins, ferma la porte de la salle, de peur que quelqu'un n'apprît ce qui se passait, et le contrat fut enfin signé avec toutes les formalités nécessaires, grâce à l'activité et aux lumières d'un si excellen ami.

Dès que notre achat devint public, on s'étonna que nou eussions eu cette maison à si bon marché. Des acquéreurs se présentaient, ils disaient tout haut que cet ecclésiastique l'avait donnée pour rien, que le marché étai frauduleux, et qu'il fallait le rompre. Ainsi ce bon prêtr n'eut pas peu à souffrir. Il en donna avis à ce gentilhomme ainsi qu'à sa femme, qui était aussi de fort bonne maison : au lieu d'en être mécontents, ils témoignèrent de la joie de voir leur logis converti en un monastère. Ils ratifièrent le contrat sans la moindre opposition, ce qui, du reste, eût été inutile. Le lendemain, on passa les autres actes nécessaires; on paya le tiers du prix, et on fit encore au vendeur quelques avantages dont on n'était pas convenu : ce fut ce bon ecclésiastique qui le désira, et nous crûmes ne pas devoir nous y refuser.

Il paraîtra peut-être étrange de me voir raconter avec tant de détails l'achat de cette maison : ce n'est cependant pas sans motif. Car tous ceux qui suivirent de près la conduite de cette affaire ne virent rien moins qu'un miracle soit dans la modicité du prix, soit dans l'aveuglement de tous les religieux qui, après avoir examiné cette maison, n'en avaient point été satisfaits. Aussi étaient-ils blâmés et taxés de folie par les habitants de Burgos. Ceux-ci, à leur tour, comme si cette maison n'eût pas existé dans leur ville et qu'elle n'eût jamais frappé leurs regards, ne revenaient pas de leur étonnement, tant ils la trouvaient bien. Elle avait été dédaignée non seulement par les religieux, mais encore par une communauté de religieuses qui cherchaient une maison à acheter, puis par deux autres communautés, dont l'une avait vu son couvent devenir la proie des flammes; enfin, elle n'avait pas plus souri à une personne riche qui avait dessein de fonder un monastère. De tant de personnes qui avaient vu cette maison, nulle n'en avait voulu, et aujourd'hui toutes s'en repentent. Nous connûmes par le bruit que cela fit en ville combien le licencié Aguiar avait eu raison de tenir la chose secrète et de ne pas perdre un moment : nous pouvons dire avec vérité qu'après Dieu, nous lui sommes redevables d'une acquisition qui nous est si avantageuse. Il faut en convenir; un esprit solide est d'une utilité immense en tout : c comme celui du licencié l'est au plus haut degré, et qu'en outre Dieu lui a donné pour nous un dévouement sans bornes, il lui a été facile de terminer heureusement cette affaire. Il travailla ensuite plus d'un mois à tout adapter, dans le nouvel édifice, à nos usages et aux besoins d'un monastère; ce qu'il fit avec peu de dépenses. On eût dit que Notre-Seigneur avait gardé cette maison pour ses épouses, tant nous y trouvâmes presque toutes choses admirablement disposées pour nous. Quand je vis, après une espace si court, cette maison prête à nous recevoir, je croyais que c'était un songe. Certes, Notre-Seigneur nous a dédommagées avec usure de tout ce que nous avions souffert, car il nous a donné un monastère dont le jardin, la vue et les eaux font un séjour véritablement enchanteur. Que cet adorable Maître soit à jamais béni! Ainsi soit-il.

L'archevêque en ayant été aussitôt instruit, se réjouit extrêmement de ce que nous avions si bien rencontré; il pensait que la persistance dans ses vues avait amené cet heureux résultat, et en cela il avait raison. Je lui écrivis pour lui témoigner ma joie de ce qu'il était satisfait, et je lui dis que je disposerais au plus tôt la maison à nous recevoir, afin qu'il pût, de son côté, mettre le comble à toutes ses bontés pour nous. Je déployai d'autant plus d'activité que j'appris qu'on voulait retarder notre changement de demeure, sous prétexte de je ne sais quels actes qu'on devait demander. Ainsi, quoiqu'il dût se passer quelque temps avant qu'on fût en droit de faire sortir l'homme qui avait loué la maison, nous ne laissâmes pas de nous y transporter, et d'y occuper un appartement séparé. On vint me dire aussitôt que l'archevêque en était très mécontent. Je l'adoucis le mieux que je pus et comme il est bon, son mécontentement passa vite. Il se fâcha encore quand il sut que nous avions des grilles et un tour, se figurant que j'avais voulu faire cela de mon chef, sans avoir son approbation. Je lui écrivis pour lui dire qu'il n'en était pas ainsi, et que j'avais simplement fait ce qui se trouve dans toutes les maisons religieuses; qu'au reste, pour ne pas paraître agir de ma propre autorité dans la moindre chose, je n'avais pas même osé placer une croix à la porte de la maison; ce qui était vrai.

Il continuait de nous montrer beaucoup d'affection, mais il était loin encore de vouloir nous accorder l'autorisation si instamment sollicitée. Il vint voir notre maison, et il en fut enchanté. Il fut très gracieux dans ses paroles; et s'il ne se prononça point sur la permission, il nous donna du moins plus d'espérance. On devait passer avec Catherine de Tolosa certains actes dont on craignait qu'il ne fût pas content : mais le docteur Manso, cet autre ami du père provincial, étant fort intime avec l'archevêque, ne nous perdait point de vue; il saisissait toutes les occasions de lui rappeler notre requête, et le pressait d'y satisfaire. Il souffrait beaucoup de nous voir obligées de sortir pour aller à la messe. Car, quoique nous eussions une chapelle où l'on disait auparavant la messe pour les maîtres de la maison, jamais l'archevêque n'avait voulu nous accorder cette faveur. Ainsi nous étions contraintes, les dimanches et les fêtes, de l'entendre dans une église qui par bonheur se trouvait assez proche; cela dura environ un mois, c'est-à-dire depuis notre entrée dans cette maison jusqu'à l'établissement définitif du monastère. Au jugement de tous les théologiens, il y aurait eu motif suffisant pour continuer de faire dire la messe; et l'archevêque, qui était lui-même grand théologien, le voyait comme les autres; ce qui montre qu'il n'y avait d'autre cause de son refus sinon que Dieu voulait nous faire souffrir. Pour moi, l'épreuve n'était pas grande; mais une de nos religieuses en avait tant de peine, qu'elle ne pouvait mettre le pied dans la rue sans être saisie d'un grand tremblement.

Nous ne trouvâmes pas peu de difficulté à achever de passer tous les actes; tantôt on se contentait des cautions offertes, tantôt on demandait de l'argent comptant; enfin on nous causait bien des ennuis. A la vérité, si l'on nous traitait de la sorte, c'était moins la faute de l'archevêque que celle de son grand vicaire; ce dernier nous fit une guerre obstinée; et si Dieu n'eût entièrement changé son cœur, je crois que nous n'aurions jamais vu la fin de cette affaire. Oh! que n'eut point à souffrir durant tout ce temps Catherine de Tolosa! impossible de le dire. Elle supportait tout avec une patience qui me jetait dans l'admiration; elle ne se lassait pas un instant de s'occuper de nous avec la plus grande sollicitude. Elle ne se contenta pas de nous donner des lits; elle nous donna encore les autres meubles qui nous étaient nécessaires, et généralement tout ce dont nous avions besoin pour nous établir; et quand elle n'aurait pas trouvé tout cela chez elle, je ne doute pas qu'elle ne l'eût fait acheter, pour que rien ne nous manquât. D'autres fondatrices de nos monastères nous ont donné beaucoup plus de bien, mais nulle n'a enduré pour ce sujet la dixième partie des peines qu'elle a souffertes; et si elle n'eût point eu d'enfants, elle nous aurait sans doute donné son bien. Elle souhaitait avec tant d'ardeur de voir ce monastère enfin fondé, qu'elle comptait pour rien tout ce qu'elle faisait dans ce but.

Voyant délai sur délai, je crus devoir en écrire à l'évêque de Palencia; il était, je le savais, très fâché de la conduite de l'archevêque ; il se regardait comme personnellement blessé par ses procédés envers nous ; tandis que celui-ci, à notre grand étonnement, ne crut jamais nous faire le moindre tort. Je suppliai l'évêque de Palencia de vouloir lui écrire pour lui représenter que, puisque nous avions une maison en propre, et que nous avions fait tout ce qu'il avait voulu, rien ne devait plus l'empêcher de nous donner son consentement. Il m'envoya une lettre ouverte pour lui, mais conçue en des termes si forts, que c'eût été tout perdre que de la lui remettre. Aussi le docteur à qui je me confessais, et de qui je prenais conseil, fut d'avis de ne pas la donner. Ce n'est pas qu'elle ne fût polie ; mais elle contenait des vérités qui, vu le caractère de l'archevêque, auraient pu l'irriter. Il était déjà très peu content de certaines choses que cet évêque lui avait fait dire. Ce qui lui arracha un jour cette plainte en ma présence, « que la mort de Notre-Seigneur avait rendu amis ceux qui auparavant étaient ennemis ; mais que d'amis qu'ils étaient, l'évêque de Palencia et lui, je les avais rendus ennemis ». Je me contentai de lui répondre « qu'il pouvait voir par là ce que j'étais ». Je crois néanmoins pouvoir me rendre le témoignage que j'avais agi avec des précautions extrêmes pour ne pas altérer l'amitié qui les unissait. J'écrivis donc de nouveau à l'évêque de Palencia, le suppliant de m'envoyer une seconde lettre pleine d'amitié pour l'archevêque, lui représentant, par les meilleures raisons que je pus trouver, combien un tel service serait agréable à Dieu. Il fit ce que je lui demandais, non sans effort sur lui-même ; mais voyant qu'il y allait de la gloire de Dieu, et souhaitant m'obliger et me faire plaisir, ce qu'il a constamment fait dans tout le cours de sa vie, il n'hésita pas à prendre la plume ; mais il me déclara en même temps que cette lettre lui avait incomparablement plus coûté que tout ce qu'il avait fait jusqu'à ce moment en faveur de notre ordre. Enfin l'archevêque la reçut; il fut si satisfait du contenu et des paroles du docteur Manso qui la lui présenta, que sur-le-champ il nous envoya la permission tant demandée. Il chargea de ce message le bon Ferdinand de Matanza, qui fut ravi d'en être le porteur. Or, précisément ce même jour, nos sœurs étaient plus découragées que jamais; quant à la bonne Catherine de Tolosa, elle avait l'âme navrée d'une telle tristesse, que je ne pouvais la consoler; et moi-même qui avais toujours eu tant de confiance, je l'avais perdue la nuit précédente, comme si Notre-Seigneur eût pris plaisir à nous voir dans une plus grande peine que jamais, quand il était prêt de répandre une joie si vive dans nos âmes. Que son nom soit béni sans fin! Qu'il soit loué dans les siècles des siècles, et dans les perpétuelles éternités! Ainsi soit-il!

L'archevêque permit au docteur Manso de dire le lendemain la messe chez nous, et de mettre le très saint Sacrement dans notre église. Ce fut donc cet excellent docteur qui offrit pour la première fois l'adorable sacrifice dans notre nouveau monastère; il y eut ensuite une grand'messe très solennelle; elle fut très bien exécutée par de nombreux musiciens qui étaient venus de leur propre mouvement, sans avoir été invités; ce fut le prieur des dominicains du couvent de Saint-Paul qui la chanta, et acquit ainsi un nouveau titre à notre reconnaissance. Je dois le dire ici, notre ordre a toujours eu de grandes obligations aux religieux de Saint-Dominique ainsi qu'aux pères de la compagnie de Jésus. Tous nos amis, présents à cette touchante fête, étaient enchantés : toute la ville, en quelque sorte, participa à cette allégresse; les habitants de Burgos éprouvaient une joie d'autant plus vive, qu'ils n'avaient pu voir sans compassion tout ce que nous avions souffert; ils avaient improuvé la conduite de l'archevêque, et souvent la manière dont j'apprenais qu'on parlait de lui me causa beaucoup plus de peine que tout ce que j'avais à endurer. Le contentement de la bonne Catherine de Tolosa et de nos sœurs était si grand qu'il me donnait de la dévotion; je ne pouvais m'empêcher de dire à Dieu : *Seigneur, que prétendent de plus vos servantes bien-aimées, que de vous servir, et de se voir prisonnières, par amour pour vous, dans ce saint asile d'où elles n'auront plus à sortir?*

Non, à moins de l'avoir éprouvé, on ne pourra jamais comprendre la joie qui inonde nos âmes toutes les fois qu'un nouveau monastère étant fondé, nous nous retrouvons enfin dans une clôture où les personnes séculières ne peuvent entrer : quels que soient leur droit à notre affection et notre plaisir d'être avec elles, rien n'égale la consolation intime que nous goûtons de nous voir seules avec Dieu. Voyez-vous ces poissons qu'un coup de filet a tirés du fleuve; ils se débattent et ne sauraient vivre à moins de rentrer dans l'eau; c'est l'image fidèle de ces âmes qui se désaltèrent sans cesse dans les courants des eaux vives de leur Époux; ôtez-les de là pour être spectatrices des choses du monde, captives comme le poisson que le filet a jeté sur le rivage, elles ne vivent plus jusqu'au moment fortuné où elles se replongent dans leur saint élément; c'est là ce que j'ai toujours vu dans toutes nos sœurs. Quant aux religieuses qui désirent sortir de leurs couvents pour se trouver au milieu des séculiers ou communiquer beaucoup avec eux, je dirai ce que l'expérience m'en a appris : il est à craindre qu'elles n'aient jamais goûté de cette eau vive dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; que le divin Époux ne se soit caché d'elles, et cela avec justice, puisqu'elles se déplaisent dans sa compagnie. Je crains que ce malheur ne leur vienne ou de n'avoir pas embrassé purement pour son amour la vie religieuse, ou de ne pas comprendre l'éminente faveur que Dieu leur a accordée en les choisissant pour ses épouses et en les délivrant ainsi de la sujétion à un époux mortel, dans laquelle trop souvent, hélas! des femmes infortunées rencontrent avec une mort précoce la perte éternelle de leur âme. O mon divin Époux! Jésus, vrai Dieu et vrai homme, l'insigne faveur de vous appartenir peut-elle être jamais assez estimée? Nous, mes sœurs, qui l'avons reçue, ne nous lassons jamais de bénir, d'exalter un si grand roi, un souverain si puissant, qui nous prépare un royaume qui n'aura pas de fin, pour prix de quelques petites souffrances adoucies par mille joies, et qui finiront demain. Qu'il soit béni à jamais! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Quelques jours après la fondation de ce monastère, il nous sembla, au père provincial et à moi, que le revenu donné par Catherine de Tolosa pourrait nous occasionner quelque procès, et lui causer du désagrément. Nous fûmes d'avis qu'il valait mieux mettre toute notre confiance en Dieu, que de laisser des sujets de contestation dont elle pût recevoir la moindre peine. Ainsi, étant toutes réunies, par-devant notaire et avec l'autorisation du père provincial, nous renonçâmes à la donation qu'elle nous avait faite, et nous lui en rendîmes les actes. Cela se fit très secrètement, de peur que l'archevêque, venant à l'apprendre, ne le trouvât mauvais, quoiqu'un pareil procédé ne dût être onéreux que pour nous. En effet, quand on sait qu'un monastère est fondé sans revenus, il n'y a rien à craindre pour sa subsistance, parce que tout le monde vient à son secours. Mais laisser croire au public que le nôtre avait des revenus, tandis qu'il venait de s'en dépouiller, c'était l'exposer, au moins dans les premiers temps, à manquer du nécessaire; car Catherine de Tolosa a pris des mesures pour qu'il n'en soit pas ainsi après sa mort. Voici comment : deux de ses filles qui devaient, dans le courant de l'année, faire profession dans notre monastère de Palencia, avaient renoncé à leurs biens en faveur de leur mère; elle a fait annuler cet acte, et ses filles, par son conseil, ont fait don de ce qu'elles avaient au couvent de Burgos. Cela, joint à la légitime qu'une troisième de ses filles laisse à cette maison où elle a voulu prendre l'habit, égale le revenu que la mère nous avait donné. La seule difficulté est qu'on n'en jouit pas pour le présent[1]. Mais j'ai toujours eu la ferme confiance que Notre-Seigneur ne les

---

[1] Cette difficulté ne tarda pas à être levée. Catherine de Tolosa, ses deux fils et ses cinq filles, étant entrés dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, lui firent don de tous leurs biens. Avant la fondation de Burgos, Catherine avait placé, comme on l'a vu, deux de ses filles au monastère de Valladolid, Catherine de l'Assomption et Casilde du Saint-Ange; elle en avait mis deux autres dans celui de Palencia, Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité. Après que le monastère de Burgos fut fondé, elle lui donna sa cinquième fille, qui s'appela en religion Hélène de Jésus. Un peu avant que cette dernière eût pris le saint habit, Sébastien, l'aîné des deux fils de Catherine, entra au monastère de Pastrana : sa généreuse mère alla elle-même l'offrir au Seigneur. Enfin, en 1587, Catherine et son second fils Jean reçurent, à Palencia, l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel. Jean, une fois enrôlé dans la milice de la sainte Vierge, alla faire son noviciat à Valladolid. Quant à Catherine, elle resta à Palencia. Les habitants de cette ville, témoins du dernier sacrifice de cette généreuse mère, commencèrent dès lors à la vénérer comme une sainte.

Les deux fils de Catherine, Sébastien de Jésus et Jean-Chrysostome, se sanctifièrent en exerçant les premières charges de leur ordre; les cinq filles méritèrent de plus en plus, par leur fidélité à Dieu, ce titre d'*Anges* que sainte Térèse leur a donné. Dans cette famille bien-aimée de Notre-Seigneur, Casilde du Saint-Ange parut la plus privilégiée; le divin Maître lui donna un plus intime accès dans son cœur, et la conduisit par la voie des faveurs les plus rares et les plus élevées. Soit comme simple religieuse, soit comme prieure, la vénérable mère Casilde du Saint-Ange a laissé dans le monastère laissera point manquer du nécessaire. Cet adorable Maître, qui procure des aumônes à d'autres monastères fondés sans revenus, saura bien susciter des personnes

de Valladolid un nom béni, et un parfum de sainteté qu'on y respire encore.

Quant à Catherine du Saint-Esprit, c'est le nom que Catherine de Tolosa porta au Carmel, elle fut, par ses vertus et par sa sainteté, l'ornement, la lumière et la consolation du monastère de Palencia. Elle pratiqua la mortification dans un degré héroïque; mais si elle se traitait avec une effrayante rigueur, elle était d'une charité sans bornes pour les autres. Chargée pendant quelques années de gouverner le couvent, elle avait pour toutes ses filles les plus maternelles attentions; comme elle les aimait tendrement en Jésus-Christ, elle éprouvait un bonheur non pareil à se faire la servante des épouses du divin Maître.

Tandis qu'elle amassait sans relâche des mérites pour le ciel. Notre-Seigneur la fit avertir, par la vénérable sœur Stéphanie des Apôtres *, que bientôt elle jouirait de sa divine présence. Catherine fut transportée de bonheur en apprenant qu'elle ne tarderait pas à sortir de cette vallée de larmes. Le 2 juillet de l'an 1608, le jour de la Visitation de la très sainte Vierge, elle fut saisie du mal qui allait terminer son exil. Instruits de l'état où elle était, ses deux fils, Sébastien de Jésus, prieur de Valladolid, et Jean-Chrysostome, professeur de théologie à Salamanque, accoururent pour l'assister. De part et d'autre, la foi et la charité de l'Esprit-Saint dominèrent les sentiments de la nature. L'âme de Catherine achevait de se consumer dans les flammes du divin amour; ses deux fils ne lui parlaient que de Celui qui bientôt allait lui ouvrir ses tabernacles. L'heureux moment approche. Le fils aîné de Catherine, Sébastien de Jésus, donne à sa mère les derniers sacrements de l'Église, son plus jeune fils se tenant debout auprès d'elle, et ses deux filles à genoux au pied de son lit. Catherine ayant reçu son Dieu, s'entretient doucement avec lui, toute à son Bien-Aimé, et son Bien-Aimé tout à elle. Quelques heures s'étant passées dans ce mystérieux colloque, avant que la voix du Sauveur l'appelle pour lui donner la couronne, Sébastien de Jésus et Jean son frère, Marie de Saint-Joseph et Isabelle de la Trinité leurs sœurs, demandent à genoux à leur sainte mère de les bénir, et en leur personne ses trois filles absentes. L'humble Catherine répondit à ses

---

* Voyez sa biographie, p. 152.

charitables qui assistent ces bonnes religieuses, ou bien y pourvoir par d'autres moyens. Néanmoins, comme aucun monastère n'avait été établi sur ce pied, je suppliais de temps en temps Notre-Seigneur, qui l'avait ainsi

fils : « C'est à moi de vous supplier de me bénir, et de vous demander pardon des mauvais exemples que je vous ai donnés dans le siècle et dans l'état religieux. » Ses deux fils la bénirent; et bientôt, sortant de cet exil par la plus douce des morts, elle alla jouir de la présence de son Dieu. C'était un dimanche, le 13 juillet 1608. La vénérable Catherine du Saint-Esprit était âgée de soixante-dix ans; elle en avait passé vingt-deux dans le Carmel et quarante-huit dans le siècle.

Dieu voulut, au moment même où elle rendit le dernier soupir, donner un gage de sa gloire. Ce corps qui, depuis le baptême, n'avait jamais cessé d'être le temple du Saint-Esprit, exhala une odeur toute céleste, et commença à revêtir les grâces de la jeunesse éternelle des bienheureux. Il fut exposé, avec le saint habit du Carmel, à la vénération des fidèles. Le concours fut immense, on venait de toutes parts pour voir la sainte. On l'appelait la nouvelle sainte Symphorose, sainte Félicité, sainte Catherine. L'aspect de sa figure céleste, la beauté qui y brillait, le doux éclat qui en émanait, pénétraient tous les cœurs de la plus tendre dévotion, et faisaient couler des larmes de tous les yeux. On tira alors son portrait, et les carmélites de Palencia ne la reconnaissaient plus, tant les ravages des ans et de la maladie avaient disparu dans cette transformation miraculeuse.

Tandis qu'à Palencia Dieu laissait tomber sur le corps de Catherine comme le premier rayon de la transfiguration future, à Valladolid, il révélait la félicité de son âme à sa fille Casilde du Saint-Ange. Celle-ci aperçut sa mère à côté de Notre-Seigneur, environnée d'une gloire immense et dans la compagnie de don Sébastien, son père; elle avait les mains remplies de trésors célestes que son Dieu lui avait donnés pour les distribuer à ses enfants et à ses amis : Casilde demeurant ravie devant tant de grandeur, le divin Maître lui dit : *Tu es étonnée de ce que tu contemples? sache que je dois faire bien plus encore pour elle.*

Casilde du Saint-Ange connut également, par une vision intellectuelle, la mort de son frère Sébastien de Jésus, qui termina sa carrière à Avila; elle vit sainte Térèse l'assistant à sa dernière heure, voulu, de lui procurer le nécessaire pour son entretien; je n'avais point envie de m'en aller avant de voir ma prière exaucée par la réception de quelque novice qui apporterait du bien. Un jour, tandis que cette pensée m'occupait après la communion, le divin Maître me dit : *De quoi t'inquiètes-tu? Cela est déjà fait et rien désormais ne t'empêche de partir.* Il me fit connaître par ces paroles que sa maison aurait de quoi subsister. Dès ce moment je n'éprouvai pas la moindre sollicitude; j'étais aussi tranquille que si je laissais nos sœurs avec des revenus très assurés. Je me disposai donc à partir de Burgos; car dans cette maison, qui est si fort de mon goût, je n'avais qu'à jouir, tandis que par mes travaux je pouvais être de quelque utilité à d'autres monastères.

La fondation de Burgos resserra l'amitié qui existait entre l'évêque de Palencia et l'archevêque. Celui-ci, depuis lors, s'est constamment montré plein de bienveillance et de bonté pour nous. Il a donné l'habit à la fille

---

et par sa présence répandant une sainte allégresse dans son âme. Son frère Jean-Chrysostome et ses quatre sœurs eurent une fin non moins précieuse devant Dieu. La vénérable mère Casilde du Saint-Ange mourut à Valladolid couronnée de vertus, de jours et de mérites. Elle avait jeté toute sa vie un tel éclat de sainteté, que les religieuses voulurent, après sa mort, l'avoir sans cesse présente à leurs yeux; elles placèrent sa dépouille virginale dans le chœur, à côté de celle de la vénérable mère Marie Ocampo, nièce de sainte Térèse.

Ce que notre sainte a dit au chapitre XI de la très chrétienne veuve de l'adelantado de Castille et de ses enfants, s'applique admirablement à la vénérable Catherine de Tolosa et à ses sept enfants qu'elle a donnés à Dieu : « Je m'arrête souvent à cette pensée : lorsque ces enfants goûteront au ciel les joies éternelles, et s'en verront redevables à leur mère, par quelles actions de grâces ne lui témoigneront-ils pas leur reconnaissance, et de quel redoublement de bonheur toujours renaissant le cœur de cette mère ne se sentira-t-il pas tressaillir à l'aspect de leur félicité ! »

de Catherine de Tolosa et à une autre demoiselle. Je dois dire aussi que plusieurs personnes nous ont fait sentir jusqu'à présent les effets de leur charité. Notre-Seigneur, j'en ai la ferme confiance, ne permettra pas que ses épouses aient à souffrir, pourvu qu'elles continuent à le servir, comme elles y sont obligées. Je le prie, par son infinie miséricorde et sa bonté sans bornes, de leur en faire la grâce.

J'ai écrit ailleurs de quelle sorte Saint-Joseph d'Avila, qui a été le premier de nos monastères, fut placé sous la dépendance de l'ordinaire ; je crois devoir raconter ici comment il passa sous la juridiction de notre ordre. Don Alvaro de Mendoza, maintenant évêque de Palencia, l'était d'Avila quand ce monastère y fut fondé. Il ne se peut rien ajouter au dévouement paternel de ce prélat envers nous ; et lorsque nous mîmes le monastère sous son autorité, Notre-Seigneur me dit *que cela convenait.* Les suites ont démontré la vérité de ces paroles ; car il n'est pas d'assistance que nous n'ayons reçue de lui, dans les différentes positions où notre ordre s'est trouvé. Il ne permit jamais que la visite régulière des religieuses fût faite par un ecclésiastique ; il ne se faisait rien dans le monastère que ce que j'avais établi avec son agrément. Dix-sept ans ou environ, car je ne me souviens pas précisément du temps, s'écoulèrent de la sorte. Je ne songeais nullement à faire passer ce couvent sous une autre juridiction ; mais ce prélat ayant été transféré au siège de Palencia, Notre-Seigneur me dit un jour, dans le monastère de Tolède, où j'étais alors, *qu'il convenait que les religieuses de Saint-Joseph se missent sous la juridiction de l'ordre, et que je devais y travailler, parce qu'autrement le relâchement ne tarderait pas à s'introduire dans cette maison.* Ces paroles étant si différentes de celles que j'avais entendues autrefois, je ne savais à quoi me résoudre. J'en parlai à mon confesseur, maintenant évêque d'Osma, homme très savant et très capable. Il me dit que cela ne devait point me mettre en peine, attendu que des choses utiles dans un temps ne le sont plus dans un autre. Déjà, en effet, en bien des circonstances, on a clairement vu la vérité de ces paroles. Il ajoutait que, selon lui, il était plus avantageux pour ce monastère d'être, comme les autres, soumis à la juridiction de l'ordre que de rester seul en dehors. J'allai, pour lui obéir, à Avila, traiter de cette affaire avec l'évêque; il se montra d'abord très opposé à ce changement. Je lui représentai de quelle importance il était pour ces religieuses qu'il affectionnait tant; il pesa mes raisons; et comme il est éclairé et que d'ailleurs Dieu nous assistait, il trouva en faveur de ma demande d'autres raisons plus fortes encore que les miennes : ainsi il se détermina à m'accorder ce que je désirais, malgré l'avis contraire de quelques-uns de ses ecclésiastiques, qui tâchèrent en vain de l'en détourner. Le consentement des religieuses était également nécessaire, et quelques-unes avaient peine à le donner. Mais, comme elles m'aimaient beaucoup, elles se rendirent à mes raisons. Celle qui leur fit le plus d'impression fut que l'évêque, à qui l'ordre était si redevable, et auquel j'étais si attachée, venant à manquer, elles ne m'auraient plus avec elles. Ainsi cette importante affaire fut terminée, et, depuis non seulement les religieuses, mais tous les autres, ont clairement vu qu'il y allait de la conservation de cette maison. Oh! béni soit Notre-Seigneur de s'occuper ainsi avec une si tendre sollicitude de tout ce qui regarde ses servantes! Qu'il en soit mille fois béni, béni dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il!

FIN DU LIVRE DES FONDATIONS

APPENDICE

FONDATION DE GRENADE

ÉCRITE PAR LA VÉNÉRABLE MÈRE ANNE DE JÉSUS[1]

La vénérable mère Anne de Jésus est désignée par sainte Térèse pour aller fonder le monastère de Grenade. — Elle part de Veas, accompagnée par saint Jean de la Croix. — Elle arrive à Grenade le 20 janvier 1582, et le lendemain le monastère est fondé.

Vous me commandez, mon père, d'écrire la fondation de ce monastère de Grenade. Je ne sais si les douleurs de tête que j'éprouve en ce moment laisseront ma mémoire assez libre pour cela; je vais dire ce dont je pourrai me souvenir.

Au mois d'octobre de l'année 1585, il y eut quatre ans que le père Jacques de la Trinité, que Dieu veuille avoir en sa gloire, vint, en qualité de vicaire provincial, faire a visite du couvent de Veas où j'étais. Trois ou quatre mois auparavant, j'avais cessé d'exercer la charge de prieure; à l'arrivée de ce père, je me trouvais atteinte d'une très grave maladie. Malgré l'état où il me vit, il me proposa fort sérieusement d'aller faire une fondation à Grenade. De graves personnages de la ville, me disait-il, ainsi que des demoiselles appartenant aux premières familles, lui en avaient témoigné le désir, et s'offraient à donner d'abondantes aumônes. Quant à moi, jugeant que sa bonne foi le rendait trop crédule, je lui répondis qu'à mes yeux toutes ces promesses n'étaient que de belles paroles qui demeureraient sans effet; j'ajoutai que Grenade étant toute ruinée, et les dernières années ayant été si stériles, l'archevêque ne nous donnerait pas la permission de fonder un monastère sans revenus, dans une ville où déjà tant d'autres couvents de religieuses n'avaient pas moyen de subsister. Il voyait que je disais vrai; néanmoins le désir qu'il avait de cette fondation ranimait bientôt ses espérances. Il m'assurait que le licencié Laguna, conseiller en cette cour, lui avait promis de le seconder de tout son pouvoir, et que le père Salazar, de la compagnie de Jésus, lui avait dit confidentiellement qu'ils obtiendraient la permission de l'archevêque. Tout cela me parut incertain, comme il l'était en effet. Mais voyant combien ce père insistait, je recommandai beaucoup l'affaire à Dieu, et je priai mes sœurs de lui demander instamment qu'il daignât nous faire connaître sa volonté. Le divin Maître exauça nos vœux; il me fit entendre très clairement « qu'il n'y avait pour le moment aucune assistance ni faveur humaine à espérer; qu'il fallait néanmoins, nous appuyant uniquement sur sa divine providence, comme nous l'avions fait dans d'autres fondations, établir ce nouveau monastère; qu'il en prendrait un soin spécial, et qu'il y serait grandement servi ». Ce fut immédiatement après avoir communié que j'entendis ces paroles; et il y avait alors trois semaines que le père visiteur était à Veas, me pressant d'entreprendre cette fondation. A l'instant même où je recevais le divin Maître dans mon cœur, mes doutes et mes oppositions s'évanouirent, et je demeurai résolue d'obéir. Je dis à la sœur Béatrix de Saint-Michel, qui était portière et qui avait communié en même temps que moi : « Croyez, ma sœur, que Dieu veut que cette fondation de Grenade s'exécute; c'est pourquoi, faites venir, s'il vous plaît, le père Jean de la Croix, afin que je lui dise, comme à mon confesseur, ce que sa divine Majesté m'a fait entendre sur ce sujet. » Le père Jean de la Croix étant venu, je lui déclarai en confession ce que le divin Maître m'avait dit. Il fut d'avis que nous devions en faire part au père visiteur; celui-ci, mon révérend père, devait sans délai vous demander par lettre la permission nécessaire, afin de mettre la main à l'œuvre aussitôt que vous l'auriez accordée. Ce même jour, tout fut concerté, toutes les dépêches nécessaires expédiées; et si la joie des pères était grande, celle des religieuses qui venaient d'apprendre la nouvelle n'était pas moindre. Nous vous écrivîmes, mon père, pour vous demander, ainsi qu'à notre sainte fondatrice, quatre religieuses de Castille, destinées au nouveau monastère; dans une lettre écrite en même temps à notre sainte mère Térèse de Jésus, nous la conjurions de venir elle-même le fonder, tant le succès de cette entreprise nous paraissait certain. Nous priâmes le père Jean de la Croix d'aller avec un autre religieux chercher les sœurs, de s'occuper de tout ce qui serait nécessaire pour leur voyage, et de nous les amener. Il partit de Veas et se rendit à Avila, où était notre sainte mère Térèse de Jésus. De là ils vous envoyèrent un messager à Salamanque. Vous n'eûtes pas plutôt lu leurs lettres, que vous accordâtes ce que nous demandions; quant aux religieuses, il vous plut d'en laisser le choix à notre sainte mère. Elle en prit deux de la maison d'Avila, la mère Marie du Christ, qui en avait été cinq ans prieure, et la sœur Antoinette du Saint-Esprit, une des quatre premières qui avaient fait profession à Saint-Joseph; elle prit de la maison de Tolède la sœur Béatrix de Jésus, également ancienne en religion, et nièce de notre sainte mère. Quant à elle, elle ne put venir, parce qu'elle était obligée d'aller à la fondation de Burgos, qui devait se faire en même temps. Elle m'avait écrit peu de temps auparavant qu'elle ne viendrait pas à Grenade, parce qu'elle croyait que Dieu voulait se servir de moi pour cette œuvre. Me voir sans cette sainte mère dans une fondation me semblait chose impossible, et je ne pouvais en soutenir la pensée. Ainsi qu'on juge de ma peine lorsque, le jour de la Conception de la très sainte Vierge, je vis les religieuses arriver sans elle à Veas. Elles me remirent de sa part une lettre où elle me disait qu'elle serait venue uniquement pour me faire plaisir si elle eût été libre, mais que notre grand Dieu voulait d'elle autre chose; qu'au reste elle avait une certitude absolue que tout réussirait à Grenade, et que le divin Maître m'y ferait puissamment sentir son secours. Les événements, comme on va le voir, justifièrent ses paroles.

---

[1] 1. Toutes les éditions espagnoles mettant à la suite du *Livre des Fondations* de sainte Térèse la fondation de Grenade écrite par la énérable mère Anne de Jésus, nous nous sommes conformé à cet sage.

Pendant que le père Jean de la Croix était allé en Castille pour en amener les religieuses, le vicaire provincial, le père Jacques de la Trinité, se rendit à Grenade. Il devait s'occuper de ce qui était nécessaire pour la fondation; et quand tout serait prêt, il devait nous écrire de partir. Bien qu'il regardât comme certain le succès de sa négociation, le saint homme n'obtint, je pense, qu'avec beaucoup de peine une faible partie de ce que l'on avait offert; et, quant à la permission, l'archevêque fut inflexible dans son refus. Lui, néanmoins, tant sa bonne foi était grande, ne cessait de nous écrire qu'il trouvait aide et concours, et que tout s'annonçait très bien. J'en riais, et je lui mandais de ne pas se laisser éblouir par ces promesses; que l'unique chose que je lui demandais était de nous louer une maison et de la tenir prête à nous recevoir au plus tôt, parce que les religieuses de Castille étaient déjà arrivées. Mais quelques recherches qu'il fît, il ne pouvait en trouver aucune. Ses démarches auprès de l'archevêque étaient toujours sans résultat; en vain il alla le voir avec deux des plus anciens conseillers, don Louis de Mercado et le licencié Laguna; non seulement il refusa la permission qu'ils lui demandaient, mais il ajouta à son refus des paroles très fortes. « Hélas! dans ces années de stérilité, je voudrais, disait-il, pouvoir abolir tous les monastères de femmes qui existent à Grenade, tant je souffre de les voir manquer du nécessaire; jugez donc si vous choisissez bien votre temps pour venir en fonder de nouveaux! » Une pareille réponse contrista d'autant plus ces conseillers, que nous leur écrivions de Veas de vouloir hâter la conclusion de cette affaire, et qu'après tout il ne fallait que bien peu de choses pour dix religieuses. Ces messieurs aidèrent en secret le vicaire provincial, et, grâce à leur faveur, un magistrat de la ville consentit à lui louer une maison. Dès qu'il en fut assuré, il nous écrivit de venir, nous témoignant son regret de n'avoir pu faire davantage. Nous étions en attente à Veas, et nous nous tenions prêtes à partir au moindre mot venu de lui; car cela avait été ainsi réglé, le treizième jour de janvier, avec le père Jean de la Croix et avec les religieuses destinées à cette fondation.

Les choses en étant là, voici ce qu'il m'arriva un soir pendant l'heure ordinaire de notre oraison : profondément recueillie et sans penser le moins du monde à cette fondation, je méditais sur ces paroles de Jésus-Christ à saint Jean quand il voulut être baptisé par lui : « C'est à nous d'accomplir toute justice ». Tout à coup j'entendis le bruit confus de mille voix menaçantes ; il me vint aussitôt à l'esprit que les démons faisaient ainsi éclater leur rage parce qu'à ce moment arrivait sans doute le messager qui nous portait l'ordre de partir pour Grenade. Tandis que j'étais occupée de cette pensée, ces cris et ce bruit augmentèrent d'une manière si terrible, que, me sentant défaillir, je dus m'appuyer sur la mère prieure qui était à côté de moi. Elle crut que c'était une faiblesse, et elle s'empressait d'envoyer chercher quelque chose pour me faire revenir. Je fis entendre par signes que c'était inutile, mais qu'on allât voir qui sonnait au tour. On y alla, et il se trouva que c'était précisément le messager porteur des lettres qui nous appelaient à Grenade. A ce moment il s'éleva une si effroyable tempête, il tombait tant d'eau et de pierres, qu'il semblait que le monde allât s'abîmer ; je me vis au même instant saisie d'un mal si violent que l'on crut que j'allais rendre l'âme. C'était le samedi au soir. Témoins de l'intensité de mes douleurs et des agitations surnaturelles que j'éprouvais, les médecins et les religieuses jugeaient qu'il me serait impossible de faire ce voyage ; et de fait, le dimanche, le mal qui me torturait fut tel, qu'il m'empêcha d'entendre la messe, quoique ma cellule fût voisine du chœur. Mais, loin d'être abattue, je me sentais, au contraire, plus de courage ; je pressais avec plus d'ardeur encore pour que le lendemain tout fût prêt, voitures et le reste, afin de pouvoir nous mettre en route.

Nous partîmes donc le lundi même, à trois heures du matin ; toutes les sœurs que je menais avec moi étaient fort joyeuses, parce qu'elles étaient persuadées que

Notre-Seigneur devait retirer une grande gloire de ce voyage. Le temps était beau; mais ces effroyables tempêtes qui venaient d'avoir lieu avaient rendu les chemins si mauvais, que nos mules pouvaient à peine s'en tirer. Vers le soir, nous arrivâmes à Daifuentes; là, tandis que les deux religieux qui nous accompagnaient, le père Jean de la Croix et le père Pierre des Anges, conféraient avec moi sur les moyens de fléchir l'archevêque si obstiné dans ses refus, nous entendîmes un tonnerre épouvantable. Il tomba sur la maison de ce prélat, tout près de sa chambre à coucher; il brûla une partie de sa bibliothèque, et tua quelques-unes de ses mules. Jamais, de mémoire d'homme, l'on n'avait vu tomber le tonnerre à Grenade en cette saison. L'effroi qu'en éprouva l'archevêque fut tel, qu'il en fut malade. Ceci, m'a-t-on dit, l'adoucit à notre égard.

Ce même jour, celui qui avait loué la maison au père vicaire provincial rétracta la parole qu'il avait donnée à don Louis de Mercado et au licencié Laguna. On ne lui avait pas déclaré, disait-il, qu'on en voulût faire un couvent; ainsi, il n'en sortirait pas, non plus que les autres personnes qui y demeuraient. Ces messieurs, qui nous assistaient secrètement, n'oublièrent rien pour le faire changer d'avis; ils s'offrirent même à lui donner une caution de cinquante mille ducats; tout fut inutile. Cependant nous devions arriver dans deux jours; ils nous attendaient, et ils ne savaient que faire. Don Louis de Mercado, faisant part de cet embarras à Anne de Pegnalosa sa sœur, à qui le vicaire provincial n'avait jamais parlé de son projet, lui dit : « Ma sœur, puisque ces religieuses sont en chemin, ne trouveriez-vous pas bon de leur offrir l'hospitalité, et de leur donner un appartement solitaire, jusqu'à ce qu'elles aient trouvé une maison? » Cette excellente dame, qui depuis quelques années passait les jours presque entiers dans son oratoire, pleurant la mort de son mari et de sa fille unique, commença, à ce qu'elle m'a dit depuis, à sentir une consolation intérieure et à s'élever au-dessus de sa douleur. Sans perdre un seul moment, elle se mit à l'œuvre pour orner une petite église, et nous offrir à nous un logement commode, quoique étroit, parce que sa maison était petite. Nous arrivâmes le jour de saint Fabien et de saint Sébastien, à trois heures du matin; nous avions choisi ce moment afin que notre arrivée restât inconnue. Cette sainte dame nous attendait à la porte de sa maison; elle nous reçut avec beaucoup de dévotion et avec beaucoup de larmes. Nous n'en répandîmes pas moins de notre côté, et nous chantâmes un *Laudate Dominum*, inondées de joie à l'aspect de cette chapelle si bien décorée qu'elle avait fait construire dans le porche du logis. Néanmoins, comme nous n'avions pas la permission de l'archevêque, je fus d'avis de la fermer, et je priai les pères qui étaient venus avec nous, ainsi que le vice-provincial, que l'on ne sonnât point de cloches, et que l'on ne dît point de messe, ni publique ni privée, jusqu'à ce que nous eussions le consentement du prélat. J'espérais fermement de la bonté divine qu'il ne tarderait pas à nous l'accorder. Je lui envoyai une lettre pour lui offrir nos humbles hommages et lui donner avis de notre arrivée; je le suppliais de vouloir bien venir nous donner sa bénédiction, et mettre le très saint Sacrement dans notre chapelle; j'ajoutais que, bien que ce fût jour de fête, nous n'entendrions cependant la messe qu'après qu'il aurait agréé qu'on nous la dît. Il répondit avec beaucoup de bonté qu'il se réjouissait de notre arrivée; qu'il aurait souhaité pouvoir se lever pour venir lui-même nous dire la première messe; mais qu'étant malade, il envoyait son vicaire général pour la dire et faire tout ce que je désirerais. Le vicaire général arriva ce matin même vers les sept heures, et, sur la prière que je lui en fis, il nous dit la messe, nous communia toutes, et mit le très saint Sacrement dans le tabernacle de notre église avec une très grande solennité. MM. les conseillers s'y trouvèrent; il y avait en outre tant de monde, qu'on ne pouvait comprendre comment le bruit s'en était répandu. Le jour même de notre arrivée, à huit heures du matin, le très saint Sacrement était déjà dans notre église, et l'on continuait d'y dire des messes. Tous les habitants de Grenade y accoururent, comme si c'eût été pour gagner un jubilé; ils disaient d'une voix unanime que nous étions des saintes, et que Dieu avait visité cette terre en nous y envoyant.

Ce même jour, don Louis de Mercado et le licencié Laguna allèrent visiter l'archevêque, malade de l'effroi causé par le coup de tonnerre qui avait éclaté deux nuits auparavant. Quelle ne fut pas leur surprise de voir qu'il n'avait à la bouche que des plaintes amères sur notre arrivée! Ils lui demandèrent comment il se faisait qu'en ayant tant de déplaisir, il nous eût cependant accordé la permission. Il leur répondit qu'il n'avait pu s'en défendre, et qu'il s'était fait une grande violence, parce qu'il n'approuvait point de nouvelles maisons de religieuses; mais qu'il ne nous donnerait rien, n'ayant pas même de quoi venir au secours de celles dont il était chargé.

Nous commençâmes alors à éprouver, avec les mots piquants qu'elle nous attirait, les précieux effets de notre chère pauvreté. Les aumônes que nous faisait Anne de Pignalosa n'étaient pas grandes, et les autres personnes, nous voyant logées chez elle, ne nous donnaient rien; elles se figuraient que rien ne nous manquait dans une maison où l'on faisait tant de charités aux pauvres qui y accouraient de toutes parts, à presque tous les monastères et à tous les hôpitaux de la ville. Ainsi, nous nous trouvâmes plusieurs jours en tel état, que nous n'aurions pu vivre avec le peu que cette vertueuse dame nous donnait, si nos pères carmes déchaussés ne nous eussent envoyé, de leur couvent des Martyrs, quelques pains et un peu de poisson. Ils étaient eux-mêmes dans une pénurie extrême, parce que la stérilité de cette année avait causé une grande famine dans l'Andalousie. Nous n'avions qu'un très petit nombre de couvertures de lit que nous avions apportées, et qui ne pouvaient suffire que pour deux ou trois de nous, ce qui nous obligeait d'aller tour à tour dormir sur les nattes qui étaient dans le chœur. Loin de nous en attrister, notre allégresse en était au comble; pour continuer de jouir des délices de la pauvreté, nous n'avions garde de faire connaître notre besoin, surtout à cette sainte dame, de peur de lui être à charge. Ce qui faisait qu'elle ne s'apercevait pas de l'insuffisance de ses dons, c'est qu'elle voyait la joie toujours peinte sur nos traits, et nous tenait d'ailleurs pour des personnes vertueuses et pénitentes.

C'est ainsi que nous eûmes le bonheur de vivre la plus grande partie des sept mois que nous passâmes chez elle. Durant tout ce temps, nous fûmes visitées par des personnes de la plus grande condition et par des religieux de tous les ordres. Ils nous disaient tous qu'il y avait de la témérité à fonder des maisons si pauvres et destituées de tout appui humain. Nous leur répondions que cette pauvreté absolue était pour nous un garant de l'appui divin; que, mettant notre confiance en Dieu qui nous avait donné tant de preuves de ses soins et de sa providence, nous étions sans crainte en fondant ainsi nos monastères; que nous souhaitions même ardemment qu'il ne s'en établît jamais aucun que sur cette base, qui était la plus inébranlable à nos yeux. Ils riaient beaucoup en nous entendant parler de la sorte et en voyant combien nous étions joyeuses de vivre dans une si étroite clôture. Nous fûmes si fidèles à en observer les lois, que don Louis de Mercado, quoique demeurant dans une autre partie de la maison, ne nous a jamais vues que nos voiles baissés, et que ni lui ni aucun autre ne connaît notre figure. A la vérité, nous ne faisions rien en cela d'extraordinaire, puisque nous vivons toujours de la sorte; mais à Grenade on compte cela pour beaucoup.

Plusieurs filles de toutes conditions se présentaient pour prendre l'habit; mais parmi plus de deux cents qui le demandèrent, nous n'en trouvâmes pas une qui nous parût avoir les qualités requises par nos constitutions. C'est pourquoi nous évitions de parler à quelques-unes, et nous prenions le parti d'ajourner les autres; nous disions à celles-ci qu'elles devaient, avant de songer à entrer, avoir une connaissance parfaite de notre genre de vie, et qu'il était de notre devoir d'éprouver leur vocation; que pour cela il fallait attendre que nous eussions une autre maison, celle où nous étions ne pouvant recevoir une habitante de plus. Les démarches n'étaient pas épargnées pour trouver une maison qui fût à vendre ou à louer; c'était sans résultat. J'éprouvais quelque peine de nous voir si peu assistées; mais toutes les fois que j'y pensais, je croyais entendre ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ aux apôtres : « Lorsque je vous ai envoyés prêcher, nu-pieds et sans aucune provision, vous a-t-il manqué quelque chose ? » Et mon âme répondait : « Non certes, Seigneur! » et je sentais une inébranlable confiance que cet adorable Maître ne manquerait pas de pourvoir avec une délicatesse toute divine à nos besoins spirituels et temporels.

Les prêtres et les prédicateurs les plus estimés de la ville venaient nous dire la messe et nous prêcher, sans que nous eussions, en quelque sorte, besoin de les en prier. Ils témoignaient être très contents de nous confesser, et ils étaient très édifiés de notre genre de vie. Dieu mettait en moi une assurance de jour en jour plus ferme que rien ne nous manquerait, et dès mon arrivée à Grenade, il avait profondément gravé ce sentiment dans mon âme par une faveur qu'il daigna m'accorder. Il me fit entendre intérieurement, et intimement goûter ces paroles du psaume : *Scapulis suis obumbrabit tibi, et sub pennis ejus sperabis* [1]. Je fis part de ceci au père Jean de la Croix, mon confesseur, ainsi qu'au père maître Jean-Baptiste de Ribera, de la compagnie de Jésus, auquel j'ouvrais entièrement mon âme sur toutes choses, en confession comme hors de confession. Ils jugèrent l'un et l'autre que cette lumière était un gage assuré que Notre-Seigneur me donnait de l'heureuse issue et de l'avenir prospère de cette fondation. Depuis quatre ans qu'elle existe, nous voyons s'accomplir les consolantes promesses de Notre-Seigneur. Les sœurs venues avec moi m'affirment que, durant tout ce temps, elles sentaient la présence et les communications du divin Maître d'une manière plus intime qu'à aucune autre époque de leur vie. Cela paraissait visiblement dans leurs progrès spirituels et dans le grand bien qu'elles faisaient, au dire de tous, par leur exemple, aux divers monastères de religieuses qui sont dans cette ville. Je tiens de la bouche même du président don Pedro de Castro que, depuis notre arrivée, il s'est opéré un très heureux changement dans ces nombreux monastères.

Aux faveurs déjà mentionnées que nous accordait

---

[1] « Le Seigneur vous couvrira de sa puissance, et vous espérerez à l'ombre de ses ailes. » (Ps. xc, verset 4.)

Notre-Seigneur, il en ajouta une autre des plus insignes : nous sentions qu'il nous tenait compagnie dans le très saint Sacrement de l'autel; ce sentiment était si profond, qu'il nous rendait comme visible sa présence corporelle. Une si suave consolation nous était commune à toutes, et si ordinaire, qu'elle était souvent l'objet de nos entretiens. Nous disions que nulle part ailleurs le très saint Sacrement n'avait produit sur nous un pareil effet. Ce sentiment si intime de la présence de notre adorable Époux commença à l'instant même où il fut mis dans le tabernacle; il dure encore, au moment où j'écris, en quelques-unes d'entre nous : à la vérité, il est moins sensible que durant les sept premiers mois.

Sept mois s'étaient écoulés depuis notre arrivée à Grenade, lorsque enfin nous trouvâmes une maison à louer. Celui qui l'occupait nous l'ayant cédée sans en rien dire au propriétaire, nous allâmes secrètement nous y établir; vous étiez alors récemment arrivé de Baeza à Grenade pour nous assister. Faute de mieux, nous fûmes forcées de rester dix mois dans cette maison. Après cet intervalle de temps, Notre-Seigneur commença à inspirer à certaines demoiselles appartenant aux premières familles de la ville le désir d'entrer parmi nous. Secondées de leurs confesseurs, et sans en parler à leurs parents, qui n'auraient jamais consenti à les laisser s'engager dans un ordre si austère, elles vinrent secrètement partager notre genre de vie. Peu de jours après, nous donnâmes à six de ces courageuses demoiselles le saint habit, avec beaucoup de solennité. Mais une pareille cérémonie causa beaucoup de trouble à leurs parents, et une grande émotion dans toute la ville. A leurs yeux, c'était une chose terrible d'embrasser un genre de vie aussi austère que le nôtre. Aussi plusieurs, comme on nous le rapporta, veillaient avec le plus grand soin sur leurs filles pour les empêcher d'avoir des rapports avec nous; ils savaient que le père et la mère de la sœur Marianne de Jésus, qui fut la première novice reçue, étaient morts aussitôt après son entrée parmi nous, et quelques-uns l'attribuaient à la douleur qu'ils en avaient eue. Quant à cette généreuse novice, loin d'avoir jamais éprouvé la moindre peine d'être entrée, elle s'estime souverainement heureuse, et ne cesse de bénir Notre-Seigneur de ce qu'il a daigné l'appeler à notre ordre. Elle a répondu avec une très grande fidélité à la grâce de sa vocation; je dois rendre le même témoignage à toutes celles qui entrèrent vers cette époque, et à celles que nous avons reçues depuis. Lorsque ces nouvelles épouses de Notre-Seigneur eurent fait profession, nous pensâmes à acheter une maison avec le bien qu'elles avaient apporté. On traita de plusieurs; on vint même à en dresser le contrat, mais on ne put rien conclure. On parla de celle du duc de Sesa, qui était la mieux située et la plus commode pour nous à Grenade. Mais de si insurmontables difficultés semblaient s'opposer à sa vente, que tout le monde taxait notre prétention de folie. Je me déterminai néanmoins à l'acheter, me fiant sur ce qui m'avait été affirmé depuis plus de deux ans par celle de nos sœurs qui remplissait la charge de secrétaire; je ne la nomme point, parce qu'elle est assez connue de vous. Notre-Seigneur lui avait révélé, à trois différentes reprises, que notre monastère s'établirait dans cette maison, et il lui en avait donné une telle certitude, qu'il lui était impossible de douter que cela ne s'exécutât, malgré tous les obstacles qui pourraient s'y rencontrer. Et cela s'est réalisé, comme vous le savez, mon père, puisque nous y sommes maintenant.

FIN DE L'APPENDICE

EXCLAMATIONS DE L'AME

OU

ÉLÉVATIONS A DIEU

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

Ce fut, d'après les Bollandistes, en l'année 1579, que sainte Térèse écrivit les pages qu'on va lire. A certains jours, ne pouvant concentrer les sentiments qui la dominaient après la communion, elle rentrait dans sa cellule, prenait la plume, et répandait librement son âme devant Dieu. Chacune de ces effusions forme un tout complet.

Les carmélites de Grenade, dit l'auteur de l'*Année Térésienne* (tome VII, page 152), possèdent une partie du manuscrit. Les carmélites de Madrid en possèdent une autre partie, que nous avons eue nous-même entre les mains.

L'annaliste du Carmel rapporte que ce *Livre des Élévations à Dieu* a converti un très grand nombre d'âmes. Pour nous, nous ne doutons pas que le lecteur n'éprouve, en lisant ces pages de sainte Térèse, quelque chose de semblable à ce qu'éprouvait Augustin en lisant pour la première fois les psaumes : « Quels élans, mon Dieu, s'écriait-il, m'emportaient vers vous, en lisant les psaumes de David! et de quel amour je me sentais embrasé pour vous, à la lecture de ces cantiques! Je lisais, et je brûlais! *Quas tibi, Deus meus, voces dedi, cum legerem psalmos David! et quomodo in te inflammabar ex eis! Legebam, et ardebam.* » (*Conf.*, liv. IX, chap. IX.)

EXCLAMATIONS DE L'AME

OU

ÉLÉVATIONS A DIEU

ÉLÉVATION PREMIÈRE

O ma vie, ô ma vie, comment peux-tu te soutenir, étant absente de ta vie? Dans une si grande solitude, à quoi t'occupes-tu? Que fais-tu, quand, hélas! dans tes œuvres tout est si imparfait, si défectueux? Où trouves-tu, ô mon âme, une consolation au milieu de cette mer agitée par tant de tempêtes? Je pleure sur moi, et mes pleurs redoublent au souvenir du temps où j'ai vécu sans pleurer. O Seigneur, que vos sentiers sont doux! mais qui peut y marcher sans crainte? Je tremble que ma vie ne s'écoule sans rien faire pour vous, et lorsque je me mets à vous servir, rien de ce que je fais ne me contente, rien ne me paraît acquitter la moindre partie de ce que je vous dois. Je voudrais, ce me semble, me consumer à votre service, et quand j'arrête mes regards sur ma misère, je vois que je ne puis rien de bon, si vous ne me donnez de le faire.

O mon Dieu, ô ma Miséricorde, que ferai-je pour ne pas défaire les magnificences de votre grâce en mon âme? Vos œuvres sont saintes, justes, d'un prix inestimable, d'une sagesse souveraine, parce que vous êtes, Seigneur, la sagesse même. Si mon entendement veut en contempler les merveilles, ma volonté se plaint, parce qu'elle voudrait que rien ne vînt la troubler dans son amour. O mon Dieu, mon esprit voudrait vous connaître, et il est accablé par vos incompréhensibles grandeurs; mon cœur brûle de jouir de vous, et il ne le peut, se trouvant captif dans la triste prison de cette vie mortelle. Ainsi, tout est obstacle à son amour; je l'avoue cependant, il s'est d'abord aidé de la considération de vos grandeurs; c'est là que j'ai mieux vu mes innombrables bassesses. Mais pourquoi ces paroles, ô mon Dieu? A qui est-ce que je me plains? Qui m'écoute, sinon vous, ô mon Père, ô mon Créateur? Et quel besoin ai-je de parler pour vous rendre confident de ma peine, quand je vois si clairement que vous êtes dans mon cœur? C'est ainsi que je m'égare. Mais, hélas! ô Dieu de mon âme, comment pourrais-je savoir avec certitude que je ne suis point séparée de vous? O vie, qui jusqu'à la dernière heure dois m'offrir si peu de sécurité sur la chose du monde la plus importante, que je te trouve amère! Et qui pourra te désirer, lorsque le seul avantage qu'on peut tirer ou espérer de toi, qui est de contenter Dieu en outes choses, est si incertain et environné de tant de érils?

ÉLÉVATION DEUXIÈME

Souvent, ô mon tendre Maître, je considère que si quelque chose peut tempérer ici-bas la peine de vivre sans vous, c'est la solitude, parce que l'âme s'y repose en Celui qui est son véritable repos. Mais trop souvent, hélas! elle ne peut jouir de vous avec une entière liberté, et elle sent alors redoubler le tourment qu'elle endure. A la vérité, ce tourment n'est que délices auprès de celui qu'elle éprouve de se voir contrainte de traiter avec les créatures, et de s'arracher à cet entretien seul à seul avec son Créateur.

Mais d'où vient, mon Dieu, que le repos fatigue une âme qui n'aspire qu'à vous contenter? O puissant amour de Dieu, que tu diffères de l'amour terrestre! Celui-ci ne veut pas de compagnie, parce qu'il semble qu'elle va lui ravir une partie des affections qu'il possède. L'amour de mon Dieu, plus il voit de cœurs qui l'aiment, plus il s'enflamme; et s'il sent diminuer ses joies, c'est de voir que tous les hommes ne brûlent pas de ce feu.

Voilà pourquoi, ô mon souverain Bien, au milieu des plus enivrantes douceurs et des plus intimes consolations que l'âme trouve auprès de vous, elle s'afflige, lorsqu'elle pense au grand nombre de ceux qui repoussent ces joies célestes, et à tant de malheureux qui doivent les perdre pour toujours. Elle cherche alors, par tous les moyens, à augmenter le nombre de vos amis, ô mon Dieu; et elle sacrifie volontiers son repos, lorsqu'elle espère allumer dans les autres le désir du bonheur qu'elle goûte.

Mais, ô mon céleste Père, l'âme ne ferait-elle pas mieux de remettre ces désirs à un autre temps où les consolations seraient moins abondantes, et de s'employer maintenant tout entière à jouir de vous? O mon Jésus, qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes, puisque le service le plus signalé qu'on puisse vous rendre, c'est de vous abandonner par amour pour eux et pour leur bien spirituel! Que dis-je? c'est même par là que nous vous possédons plus pleinement. Notre âme ressent alors, il est vrai, moins de douceurs, mais elle met sa joie à vous satisfaire; et elle voit que toutes les délices de la terre, même celles qui paraissent venir de vous, n'ont rien d'assuré, si elles ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Quiconque ne l'aime pas ne vous aime pas, ô mon tendre Maître; puisque c'est en répandant votre sang divin jusqu'à la dernière goutte que vous nous avez fait voir l'excès de l'amour que vous portez aux enfants d'Adam.

ÉLÉVATION TROISIÈME

Quand je considère, ô mon Dieu, la gloire que vous réservez à ceux qui accomplissent votre volonté jusqu'à la fin, les travaux et les souffrances de votre Fils pour nous l'acquérir; quand je songe combien nous en étions indignes, et combien l'excès de l'amour d'un Dieu qui nous a appris à aimer en mourant pour nous, mérite de n'être point payé par l'ingratitude, mon âme est saisie de la plus profonde douleur. Comment est-il possible, Seigneur, que tout cela s'efface de l'esprit, et que les mortels vous oublient jusqu'à vous offenser? O mon tendre Rédempteur, est-il possible qu'ils s'oublient ainsi eux-mêmes, et que, malgré notre ingratitude, votre souveraine bonté se souvienne encore de nous? Quoi! c'est lorsque nous vous avons porté au cœur un coup mortel par notre chute, qu'oubliant tout, vous nous tendez la main pour nous relever, et que vous arrachez notre âme à son incurable frénésie, afin qu'elle vous cherche et vous conjure de la guérir! Béni soit un tel maître! Bénie soit une si riche miséricorde! Louange éternelle à une si tendre compassion!

O mon âme, bénis à jamais un Dieu si grand! Comment peut-on se révolter contre lui? Oh! quel rigoureux châtiment ne doit pas attirer aux ingrats la grandeur même de ses bienfaits! Daignez vous-même, ô mon Dieu, porter remède à un si grand mal! O enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci?

jusqu'à quand votre dureté luttera-t-elle contre la tendresse de ce très doux Jésus? Eh quoi! pensons-nous donc que notre malice doive toujours prévaloir contre lui? Non, non; la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le fils de la Vierge doit venir pour prononcer la terrible sentence. O Dieu tout-puissant, puisque vous devez nous juger, soit que nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, pourquoi ne considérons-nous pas combien il nous importe de vous contenter durant la vie, afin que vous nous soyez favorable à cette heure suprême? Mais est-il, est-il quelqu'un qui ne s'applaudisse d'avoir un si juste Juge? Bienheureuses, Seigneur, les âmes qui, en ce moment terrible, se réjouiront avec vous!

O mon Dieu et mon Maître, que doit sentir une âme qui, relevée par vous, considère combien misérablement elle s'était perdue pour un plaisir de si courte durée; une âme qui sachant, ô Dieu de mon cœur, ô Bonté suprême, que vous ne manquez jamais à ceux qui vous aiment et que vous répondez à quiconque vous appelle, est fermement résolue, avec le secours de votre grâce, de vous contenter jusqu'au dernier soupir! Comment ne meurt-elle pas autant de fois qu'il lui vient en pensée qu'elle a perdu le bien si précieux de son innocence baptismale? Ah! la meilleure vie qu'elle puisse mener alors, c'est de mourir sans cesse de regret et de douleur. Mais l'âme qui vous aime tendrement, ô mon divin Maître, comment pourra-t-elle supporter une peine si vive? Pardon, Seigneur, de cette demande insensée. Ai-je oublié les miracles de votre amour, et vos miséricordes infinies? Ai-je oublié que vous êtes venu au monde pour les pécheurs, que vous nous avez rachetés à si haut prix, et que vous avez payé nos faux plaisirs par de si grands tourments et par une flagellation si sanglante? Vous avez guéri mon aveuglement, en permettant qu'on mît par dérision un voile sur vos yeux divins, et ma vanité, en laissant ceindre votre tête de cette cruelle couronne d'épines. O Seigneur, Seigneur! tout cela ne fait qu'augmenter la douleur de ceux qui vous aiment. La seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus on exaltera pendant l'éternité votre divine miséricorde. Enfin je ne sais, ô mon Dieu, si cette douleur ne durera pas autant que ma vie, et jusqu'à ce moment où, vous contemplant dans la gloire, je serai délivrée de toutes les misères de cet exil.

ÉLÉVATION QUATRIÈME

Il me semble, mon Seigneur, que mon âme commence à goûter quelque repos quand elle pense à la joie dont elle sera inondée, si, par votre miséricorde, elle a le bonheur de vous posséder un jour. Mais je voudrais d'abord qu'elle vous servît, puisque c'est en la servant que vous lui avez gagné ce bonheur qu'elle espère. Que ferai-je donc, Seigneur? Dieu que j'aime, que ferai-je pour vous? Oh! que mes désirs ont commencé tard à s'enflammer, et que vous avez cherché de bonne heure, vous, mon Dieu, à vous emparer de mon cœur, m'appelant à me consacrer tout entière à votre service! Seigneur, abandonneriez-vous donc un misérable? Rejetteriez-vous un pauvre mendiant qui veut se donner à vous? Y aurait-il donc, Seigneur, des limites à la grandeur de vos miséricordes ou à la magnificence de vos dons? O mon Dieu et ma Miséricorde! que vous pouvez bien faire éclater aujourd'hui en votre servante les richesses de cette bonté infinie! Vous êtes tout-puissant, grand Dieu! voici le moment de montrer si mon âme s'entend elle-même, lorsque voyant la perte de tant d'années, elle croit néanmoins qu'en un instant vous pouvez, Seigneur, les lui faire regagner. Ne semble-t-il pas que je m'égare, puisque le temps perdu ne peut, dit-on, se recouvrer? Ah! béni soit le Dieu de mon âme! O Seigneur, je confesse votre souverain pouvoir : si vous êtes tout-puissant, comme vous l'êtes en effet, qu'y a-t-il d'impossible à Celui qui peut tout? Il suffit que vous vouliez. Quelque misérable que je sois, je crois fermement que vous pouvez ce que vous voulez; et plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous pouvez en faire encore de plus étonnantes, et plus ma foi se fortifie, et plus fermement je crois que vous ferez ce que je vous demande. Et qui pourrait s'étonner des merveilles de Celui qui peut tout? Vous le savez, mon Dieu, au milieu de toutes mes misères, je n'ai jamais cessé de reconnaître votre souveraine puissance et votre infinie miséricorde. En cela, du moins, je ne vous ai point offensé; Seigneur, daignez m'en tenir compte. Réparez vous-même, ô mon Dieu, tout le temps que j'ai perdu, réparez-le par l'effusion de votre grâce en mon âme, en ce moment et à l'avenir, afin que je paraisse devant vous revêtue de la robe nuptiale : si vous le voulez, vous le pouvez.

ÉLÉVATION CINQUIÈME

O mon Seigneur, est-il bien possible que j'ose encore vous demander des grâces, quand je vous ai si mal servi, et que j'ai si mal conservé ce que j'avais reçu de vous? Quelle confiance pouvez-vous accorder à celle qui vous a trahi tant de fois? Que ferai-je donc, ô divin consolateur des âmes désolées, ô céleste médecin de tous ceux qui cherchent en vous leur remède? Sera-t-il mieux par hasard de taire les besoins de mon âme, et d'attendre qu'il vous plaise de les soulager? Non certes : car sachant bien, ô mon tendre et doux Sauveur, combien nos besoins devaient être nombreux, et quelle consolation ce devait être pour nous de vous les exposer, vous nous avez dit de demander, et promis de nous donner.

Je me rappelle parfois la plainte de sainte Marthe : je ne crois pas que son dessein fût de se plaindre seulement de sa sœur, je tiens au contraire pour certain que ce qui la contristait le plus, c'était la pensée que vous n'étiez pas touché de son travail, et que vous ne teniez point à la voir près de vous. Peut-être lui sembla-t-il que vous ne l'aimiez pas tant que sa sœur; et voilà ce qui devait lui causer beaucoup plus de peine que la fatigue de servir Celui qu'elle aimait tant, car l'amour change le travail en repos. Cette disposition de son esprit paraît clairement en ce que, sans dire une seule parole à sa sœur, elle vient, Seigneur, vous adresser toute sa plainte? et, dans l'excès de son amour, elle ose bien vous reprocher de n'avoir pas assez de sollicitude pour elle. Votre réponse même, Seigneur, montre que sa plainte procédait de la cause que j'ai dite; car vous lui déclarez que l'amour seul donne du prix à tout, et que cette *unique chose nécessaire* dont vous lui parlez, est d'avoir un si grand amour pour vous qu'il triomphe de tous les obstacles qu'on lui oppose.

Mais comment, ô mon Dieu, pourrons-nous vous aimer comme vous méritez d'être aimé, si à notre amour pour vous, vous n'unissez votre amour pour nous? Me plaindrai-je avec cette grande sainte? Oh! non. Je n'ai nulle raison de le faire; car vous n'avez cessé, ô mon Dieu, de me donner des témoignages d'amour qui surpassaient de beaucoup mes demandes et mes désirs. Si j'ai quelque sujet de me plaindre, c'est seulement de l'excès de patience avec lequel votre bonté m'a supportée jusqu'ici. Que pourra donc vous demander une créature aussi misérable que je le suis? J'oserai, Seigneur, vous adresser la même prière que saint Augustin : « Donnez-moi de quoi vous donner, afin que j'acquitte ainsi une partie de ma dette immense envers vous. Souvenez-vous que je suis votre ouvrage; et que je connaisse mon Créateur afin que je l'aime! »

ÉLÉVATION SIXIÈME

O vous, ma félicité, souverain Maître de toute créature ô mon Dieu, jusqu'à quand dois-je encore attendre pour jouir de votre présence? Quel remède donnez-vous à celle qui n'en trouve point sur la terre, et qui ne peut goûter aucun repos hors de vous? O vie longue! ô vie cruelle! ô vie où je ne vis plus! Oh! que mon âme est seule dans cette solitude! et que ce mal est sans remède! Quand donc, Seigneur, quand? jusques à quand? Que ferai-je, ô mon Bien, que ferai-je? Désirerai-je de ne pas vous désirer?

O mon Dieu et mon Créateur, vous nous percez des flèches de votre amour, et vous laissez le dard dans la plaie, vous blessez, et ce sont des blessures invisibles; vous tuez, mais en laissant plus de vie; enfin, mon tendre Maître, vous faites ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant. Et c'est à un ver de terre aussi abject que moi, ô mon Dieu, qu'il vous plaît de faire souffrir des choses si contraires! Qu'il en soit ainsi, Seigneur, puisque vous le voulez, et que mon unique désir est de vous aimer. Mais que je souffre! que je souffre, mon Créateur! Pardon, mon Dieu, des plaintes que m'arrache l'excès d'une douleur à laquelle vous seul pouvez mettre un terme! Mon âme est enchaînée dans une trop étroite prison, pour ne pas soupirer après sa liberté; mais, en même temps, elle ne voudrait point, pour obtenir ce qu'elle désire, s'écarter en rien de votre adorable volonté.

O mon Dieu! ô ma gloire! je vous en conjure, ou faites croître de plus en plus le martyre de mon âme, en la blessant de votre amour, ou faites-le cesser entièrement, en vous donnant à elle dans le ciel.

O mort, ô mort, je ne sais qui peut te craindre, puisqu'en toi se trouve la vie. Mais comment ne pas te redouter, quand on a passé une partie de sa vie sans aimer Dieu? Et, puisque ce malheur est le mien, que demandé-je et que désiré-je? N'est-ce point d'aller subir le châtiment si mérité de mes fautes? Ne le permettez pas, ô mon Sauveur, puisque ma rançon vous a coûté si cher. O mon âme, laisse s'accomplir la volonté de ton Dieu; c'est là ce qui te convient. Sers ton Seigneur, et espère que dans sa miséricorde il portera remède à ta peine, lorsque ta pénitence t'aura rendue digne, en quelque sorte, d'obtenir le pardon de tes fautes. Ne désire point de jouir, sans avoir souffert. Mais, ô mon vrai Maître, ô mon Roi, je ne saurais faire ce que je dis, si votre main toute-puissante ne me soutient, et si votre miséricorde ne m'assiste, avec cela, je pourrai tout.

ÉLÉVATION SEPTIÈME

O vous, mon espérance, ô mon Père, ô mon Créateur, ô mon vrai Maître, ô mon Frère! quand je considère ce que vous dites : *que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes,* mon âme se sent pénétrée de la plus vive allégresse. O Seigneur du ciel et de la terre, quel pécheur, à ces paroles, pourrait perdre confiance? Mais, ô mon tendre Maître, vous manque-t-il par hasard avec qui prendre vos délices, pour être ainsi réduit à chercher un petit ver de terre aussi abject que moi? O Père céleste, lorsque Jésus-Christ, votre Fils, fut baptisé, une voix fut entendue du ciel disant *que vous preniez en lui vos complaisances.* Eh quoi! mon Dieu, devons-nous donc être tous traités à l'égal de ce divin Fils? O immense miséricorde! ô faveur infiniment au-dessus de nos mérites! et nous mortels, nous pouvons en perdre le souvenir! O mon Dieu, ô vous qui savez tout, souvenez-vous de notre misère, et daignez abaisser sur notre faiblesse un regard de compassion.

Et toi, mon âme, contemples avec quel plaisir et quel amour le Père éternel connaît son Fils, et le Fils éternel connaît son Père, et l'ardeur avec laquelle le Saint-Esprit s'unit à eux, sans qu'ils puissent jamais se départir de cet amour ni de cette connaissance, parce qu'ils ne sont tous trois qu'une même chose. Ces trois souveraines Personnes se connaissent, elles s'aiment, elles sont les unes pour les autres une source d'inénarrables délices.

Quel besoin avez-vous donc de mon amour, ô mon Dieu? Pourquoi le désirez-vous? et que vous en revient-il? Oh! soyez, soyez béni dans les siècles des siècles, Dieu de mon cœur! Que toutes les créatures, Seigneur, vous louent à l'envi, et que leurs louanges soient éternelles comme vous! Tressaille d'allégresse, ô mon âme, de ce que ton Dieu est aimé comme il le mérite; tressaille d'allégresse de ce que sa bonté et son excellence sont connues comme elles doivent l'être. Rends-lui mille et mille actions de grâces de ce qu'il nous a donné sur la terre ce Fils bien-aimé, par qui il est si parfaitement connu. O mon âme, sous l'appui d'une telle protection, ne crains pas de t'approcher de ton Dieu; et, puisqu'il prend en toi ses complaisances, conjure-le que rien dans ce monde ne puisse t'empêcher de te délecter, à ton tour, dans la contemplation de ses grandeurs, et dans la vue de ses droits à notre amour et à nos louanges. Demande-lui aussi qu'il t'assiste, afin que tu contribues à faire bénir son saint nom, et que tu puisses dire avec vérité : *Mon âme glorifie et loue le Seigneur.*

ELÉVATION HUITIÈME

O Seigneur, mon Dieu, vos paroles sont des paroles de vie où tous les mortels trouveraient, s'ils voulaient l'y chercher, ce bonheur après lequel ils soupirent. Mais faut-il s'étonner, mon Dieu, que dans la folie et la langueur où nous réduisent nos coupables œuvres, nous perdions le souvenir de vos saintes paroles? O Dieu de mon cœur, grand Dieu, auteur de toute la création, qu'est-ce que tout ce que vous avez tiré du néant, en comparaison de tout ce que vous pourriez créer encore? Vous êtes tout-puissant, et vos œuvres sont incompréhensibles. Faites donc, Seigneur, que vos paroles ne s'éloignent jamais de ma pensée. Vous avez dit : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes accablés, et je vous soulagerai.* Que désirons-nous de plus, mon divin Maître? que demandons-nous? que cherchons-nous? et pourquoi les esclaves du monde se perdent-ils, si ce n'est parce qu'ils cherchent hors de vous leur félicité? Mon Dieu, mon Dieu, quel est donc ce mystère? qu'ils sont à plaindre! et quel effroyable aveuglement de chercher ainsi le bonheur là où il est impossible de le trouver! O Créateur, ayez compassion de vos créatures! Considérez que nous ne nous entendons pas nous-mêmes, et que nous ne savons pas ce que nous voulons, et nous nous éloignons infiniment de ce que nous désirons. Donnez-nous la lumière, ô mon Dieu; considérez qu'elle nous est plus nécessaire qu'à l'aveugle-né. Pour lui, privé de la lumière, il désirait ardemment de la voir; mais nous, nous sommes aveugles, et nous voulons l'être : quel mal fut jamais si incurable? C'est ici, mon Dieu, que doit se montrer votre pouvoir, ici que doit resplendir votre miséricorde! Qu'elle est grande, Dieu de mon cœur, seul vrai Dieu, la demande que je vous fais, lorsque je vous prie d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point, et de guérir ceux qui non seulement prennent plaisir à être malades, mais qui travaillent même à augmenter leur maladie! Vous dites, très doux Sauveur Jésus, *que vous êtes venu sur la terre chercher les pécheurs*. Les voilà, mon Dieu, les véritables pécheurs. Et vous, Père céleste, ne considérez pas notre aveuglement, mais jetez les yeux sur les ruisseaux de sang que votre Fils a répandus pour notre salut. Que votre miséricorde triomphe d'une malice si obstinée! Souvenez-vous, Seigneur, que nous sommes l'ouvrage de vos mains. N'écoutez que votre bonté et votre clémence, et sauvez-nous!

ÉLÉVATION NEUVIÈME

O Seigneur de mon âme, qui êtes tout compassion et tout amour, vous dites encore : *Venez à moi, vous tous qui avez soif, et je vous donnerai à boire.* Hélas! comment ne sentiraient-ils pas une soif brûlante, ces infortunés que les désirs des choses terrestres consument de leurs feux? Qu'ils ont besoin, grand Dieu, de cette eau céleste, pour ne pas achever de périr au sein de ces flammes! Je sais bien, mon tendre Maître, que votre bonté ne la leur refusera pas; vous l'avez vous-même promis, et vos paroles ne peuvent manquer de s'accomplir. Mais s'ils ont grandi au milieu de ce feu; si, par la longue habitude de vivre au milieu de ses ardeurs, ils n'en sentent plus les atteintes; si, à force de démence, ils n'aperçoivent même pas l'excès de leurs misères, quel remède peuvent-ils espérer, ô mon Dieu? Vous êtes cependant venu dans le monde pour guérir de si grands maux. Commencez, Seigneur, commencez; c'est en guérissant les plus profondes plaies de nos âmes que doit se révéler toute la tendresse de votre compassion.

Considérez, mon Dieu, les progrès que font tous les jours vos ennemis. Ayez pitié de ceux qui n'ont point pitié d'eux-mêmes : et puisque, dans l'excès de leur égarement, ils ne veulent point aller à vous, venez vous-même à eux, je vous le demande en leur nom; et ces morts, j'en suis sûre, ô mon Dieu, se lèveront de leurs tombeaux, dès qu'ils commenceront à rentrer en eux-mêmes, à se connaître, et à vous goûter. O Vie source de toute vie, ne me refusez pas cette eau si douce que vous promettez à ceux qui la désirent. Je la désire, mon Jésus ! je la demande ; me voici, devant vous ; ne vous cachez pas de moi, Seigneur, puisque vous savez combien elle m'est nécessaire, et que seule elle peut guérir une âme que vous avez blessée.

O Seigneur, qu'il y a sujet de craindre en cette vie, et qu'il s'y rencontre des feux différents ! Les uns, mortels à l'âme, la tuent ; les autres, bienfaisants, la purifient et la préparent à jouir éternellement de vous. O fontaines de vie qui jaillissez des plaies aimantes de mon Dieu, avec quelle abondance vous coulerez, jusqu'au dernier jour du monde, pour rajeunir et fortifier nos âmes ! Et qu'il marchera avec sécurité au milieu des périls de cette misérable vie, celui qui aura soin de se nourrir de cette divine liqueur !

ÉLÉVATION DIXIÈME

O Dieu de mon âme, combien sommes-nous prompts à vous offenser; et combien l'êtes-vous encore davantage à nous pardonner! D'où nous peut venir, Seigneur, une audace si insensée? Serait-ce de ce que, connaissant si bien la grandeur de votre miséricorde, nous perdons de vue la grandeur de votre justice? Quel cri, divin Sauveur, faites-vous entendre, par la bouche de votre prophète : *Les douleurs de la mort m'ont environné!* O ciel! ô ciel! ô ciel! que le péché est un mal terrible, puisqu'il a pu causer tant de douleurs à un Dieu, et même lui donner la mort! Dieu de mon âme, comme ces douleurs vous environnent encore aujourd'hui! Où pouvez-vous aller où l'on ne vous tourmente? De toutes parts, mon tendre Maître, l'on vous fait des blessures mortelles.

O chrétiens, il en est temps, levez-vous pour la défense de votre Roi, et rangez-vous autour de lui, dans ce grand délaissement où il se trouve. Il ne lui reste qu'un petit nombre de sujets fidèles, la foule marche sous l'étendard de Lucifer. Et ce qu'il y a de plus odieux, c'est que ces perfides qui, en public, se donnent pour ses amis, le vendent en secret, de sorte qu'il ne trouve plus personne à qui il puisse se confier. O Ami véritable, qu'il vous paye mal celui qui est traître envers vous! O véritables chrétiens, venez pleurer avec votre Dieu : car les larmes de compassion qu'il a répandues sur Lazare n'étaient pas pour lui seul, mais encore pour tous les pécheurs qui, dans la suite des siècles, appelés à grands cris par ce divin Maître, devaient s'obstiner à ne pas sortir de leurs tombeaux.

O mon Bien, que vous aviez alors présentes les fautes que j'ai commises contre vous! Qu'elles cessent dès ce moment, Seigneur, qu'elles cessent, et celles de tous les pécheurs de l'univers! Ressuscitez ces morts; que vos cris, Seigneur, soient assez puissants pour leur donner la vie sans qu'ils vous la demandent; et qu'à votre voix, ils sortent du sépulcre de leurs plaisirs! O divin Maître, Lazare ne vous demanda point de le ressusciter; vous fîtes ce miracle à la prière d'une femme pécheresse : en voici une à vos pieds, ô mon Dieu, bien plus pécheresse encore; Seigneur, faites resplendir votre miséricorde! Malgré ma misère, je vous le demande pour ceux qui ne veulent pas vous le demander. Vous savez, ô mon Roi, le supplice que j'endure, quand je les vois dans un si profond oubli des grands tourments qu'ils souffriront pendant l'éternité, s'ils ne reviennent à vous.

O vous, qui êtes si accoutumés à ne suivre en tout que les caprices de votre volonté, à vivre dans les plaisirs, les fêtes, les délices du monde, ayez compassion de vous-mêmes! Souvenez-vous qu'un jour viendra où vous serez pour jamais, oui pour jamais, soumis à toute la furie des puissances de l'enfer. Songez, songez que ce même juge qui maintenant vous prie, est celui qui doit prononcer contre vous la sentence, et que vous n'avez pas un seul moment de vie assuré. Pourquoi donc ne voulez-vous pas vivre éternellement? O dureté des cœurs humains! que votre immense bonté les amollisse, ô mon Dieu!

ÉLÉVATION ONZIÈME

O mon Dieu! ô mon Dieu! quel indicible tourment j'éprouve, lorsque je considère ce qui doit se passer dans une âme qui, après avoir été toujours ici-bas entourée d'égards, aimée, servie, estimée, fêtée, se voit, en achevant d'exhaler le dernier soupir, perdue pour jamais, et entend clairement que son malheur n'aura point de fin! Quel effroyable moment pour elle! Tout à coup lui apparaissent ces vérités de la foi dont elle ne peut plus, comme dans le monde, détourner les regards. Elle se sent enlevée sans retour à des plaisirs qu'il lui semble à peine avoir effleurés, et avec raison; car tout ce qui passe avec la vie n'est qu'un souffle. Elle se voit entourée de cette société hideuse et sans entrailles, avec laquelle elle est condamnée à vivre éternellement. Elle prend place dans ce lac infect rempli de serpents qui rivaliseront à qui lui fera une plus cruelle morsure. Enfin, elle entre pour toujours dans cette lamentable obscurité, où son œil ne découvrira que ce qui augmente sa peine et son supplice, sans jamais voir d'autre lumière que celle d'une flamme ténébreuse.

Oh! que ces paroles sont peu de chose, en comparaison de la réalité! O Seigneur! qui donc a mis un si épais voile sur les yeux de cette âme, qu'elle n'ait compris cet avenir qu'au moment où elle se voit dans l'abîme? O Seigneur! qui donc a tellement fermé ses oreilles, qu'elle n'ait point entendu ce qu'on lui avait dit tant de fois sur la grandeur et l'éternelle durée de ces tourments? O vie qui n'aura jamais de terme! ô supplice sans fin, ô supplice sans fin! comment n'êtes-vous point l'effroi de ces personnes délicates, de ces esclaves de leur corps qui tremblent de passer seulement une nuit dans un lit un peu dur?

O Seigneur, mon Dieu! je pleure le temps où je n'ai point compris ces vérités. Et puisque vous savez, ô mon Dieu, la peine que j'éprouve à la vue de tant d'infortunés qui ne veulent pas les entendre, daignez, je vous en conjure en ce moment, éclairer de votre lumière au moins une âme, au moins une, Seigneur, qui soit capable d'en éclairer un grand nombre d'autres. Père céleste, ce n'est pas en mon nom que je le demande, je n'en suis pas digne, mais par les mérites de votre Fils. Considérez ses plaies, et, puisqu'il a pardonné à ceux qui les lui ont faites, vous aussi, grand Dieu, pardonnez-nous!

ÉLÉVATION DOUZIÈME

O mon Dieu et ma véritable force! quel est ce mystère? D'où vient, Seigneur, que, lâches en tout le reste, nous n'avons de hardiesse que contre vous? C'est contre vous que les enfants d'Adam déploient toutes leurs forces. O comble d'aveuglement et de folie! car si leur raison était libre, oseraient-ils, même avec toutes les forces du genre humain réunies, prendre les armes contre leur Créateur, et livrer une incessante guerre à Celui qui peut en un moment les engloutir dans les abîmes? Mais ces aveugles agissent comme des insensés : ils cherchent et rencontrent la mort là où leur imagination égarée croit trouver la vie. Que pouvons-nous faire, mon Dieu, pour ces malheureux frappés de démence? et quel remède est capable de les guérir? On dit que la frénésie donne des forces à ceux qui n'en ont pas : hélas! nous ne le voyons que trop dans ceux qui se séparent de vous, ô mon Dieu! Se laissant emporter au mal qui les travaille, ils tournent toute leur furie contre vous, et ils attaquent Celui qui les a comblés de bienfaits.

O Sagesse incompréhensible! ô mon Dieu! combien a été nécessaire tout l'amour que vous portez à vos créatures, pour pouvoir souffrir un tel délire, pour attendre si patiemment notre guérison, et pour y travailler vous-même par tant de moyens et par tant de remèdes divers! Je suis saisie d'épouvante quand je vois les hommes tour à tour si lâches et si hardis. Faut-il faire le moindre effort pour abandonner une occasion et fuir un péril où il y va de la perte éternelle de leur âme, dans l'excès de leur lâcheté, ils se persuadent véritablement à eux-mêmes que, quand ils le voudraient, ils ne le pourraient pas; et en même temps, ils trouvent de l'audace et du courage pour attaquer, ô mon Dieu, une majesté aussi redoutable que la vôtre.

Qu'est ceci, ô mon Bien, qu'est ceci? Et qui leur donne cette force? Est-ce le chef qu'ils suivent dans cette guerre? Mais n'est-il pas votre esclave? et n'est-il pas enchaîné dans le feu éternel où il a été jeté? Comment peut-il lever l'étendard contre vous? Comment ce vaincu peut-il inspirer du courage? Comment peut-ils se résoudre à suivre ce misérable précipité du faîte de toutes les richesses du ciel? Que peut-il donner, lui qui n'a plus en partage qu'une immense ruine?

Qu'est ceci, mon Dieu? qu'est ceci, mon Créateur? D'où vient que nous sommes si forts contre vous, et si lâches contre le démon? Quand même, ô mon Roi, vous ne favoriseriez pas vos sujets en cette vie, quand même nous serions redevables en quelque chose à ce prince des ténèbres, ne serait-ce pas une folie de nous attacher à lui? Vous, Seigneur, vous nous réservez dans l'éternité une félicité sans mélange. Quant à lui, il n'a que des plaisirs perfides à nous offrir, et ses promesses mensongères nous conduisent à l'abîme. Que ne fera point contre nous celui qui a été traître envers vous?

Quel étrange aveuglement, ô mon Dieu! quelle affreuse ingratitude, ô mon Roi! quel irrémédiable délire! Nous servons cet ennemi mortel avec vos propres dons, ô mon Dieu! et nous payons l'excès de votre amour pour nous en aimant celui qui vous abhorre, et qui doit vous abhorrer pour une éternité! N'était-ce donc point assez, ô mon tendre Rédempteur, du sang que vous aviez répandu pour nous, des coups de fouet que vous aviez subis, des indicibles douleurs et des affreux tourments que votre amour vous avait fait endurer, pour nous attacher sans réserve à votre service? Et lorsque nous devrions venger l'honneur de votre Père éternel si indignement outragé en votre personne (car pour vous, Seigneur, vous ne voulez point de vengeance, et vous avez tout pardonné), ingrats, insensés, que faisons-nous? Nous prenons pour compagnons et pour amis ceux qui vous traitèrent avec tant d'inhumanité. Mais puisque nous marchons sous les enseignes de leur infernal capitaine, un jour, en pouvons-nous douter, il faudra partager leur sort, et vivre éternellement comme eux dans sa compagnie. Grand Dieu! tel est le malheur qui nous attend, si votre miséricorde ne nous fait rentrer en nous-mêmes et ne nous pardonne le passé.

O mortels, revenez, revenez à vous! Regardez votre Roi, maintenant vous le trouverez plein de clémence. Mettez enfin un terme à une si effrayante malice; tournez toute votre furie et toutes vos forces contre cet implacable ennemi qui vous fait la guerre, et qui veut vous ravir votre éternel apanage. Rentrez, rentrez en vous-mêmes, ouvrez les yeux : avec de grands cris et de grandes larmes, demandez la lumière à Celui qui la donna au monde. Pour l'amour de Dieu, comprenez où tend votre guerre impie : vous allez vous servir de toutes vos forces pour faire mourir de nouveau Celui qui, pour vous donner la vie, est mort pour vous sur une croix. Considérez que c'est Lui qui vous défend de vos ennemis. Et si tout cela ne suffit pas, arrêtez-vous, du moins, devant cette vérité, que vous ne pouvez rien contre son pouvoir, et que tôt ou tard il faudra expier, dans un feu éternel, vos mépris et votre audace. Est-ce parce que vous voyez cette Majesté suprême liée et enchaînée par l'amour qu'elle a pour nous, que vous êtes si hardis à l'offenser? Et qu'ont fait de plus ceux qui ont donné la mort à cet adorable Sauveur, sinon de l'accabler de coups et de le couvrir de blessures, après l'avoir attaché à une colonne? O mon Dieu, que vous avez souffert pour ceux qui se montrent si peu touchés de vos souffrances! Un jour viendra, Seigneur, où votre justice éclatera, et fera voir qu'elle est égale à votre miséricorde.

Chrétiens, mettons devant nos yeux ces vérités, et qu'elles soient l'objet de nos plus sérieuses méditations. Non, jamais nous ne pourrons venir à bout de comprendre ni la munificence des bienfaits de Notre-Seigneur envers nous, ni les richesses de ses miséricordes. Si donc sa justice n'est pas moins grande que sa bonté, ô douleur! ô douleur! que sera-ce de ceux qui auront mérité d'en subir les arrêts, et d'en porter les coups?

ÉLÉVATION TREIZIÈME

Ames saintes qui jouissez déjà dans le ciel d'une félicité parfaite, sans aucune crainte de la perdre, et qui, dans un éternel transport d'ivresse, chantez les louanges de mon Dieu, que votre destinée est heureuse ! Que vous avez raison de ne jamais interrompre vos cantiques ! et que je vous porte envie ! Pour vous, vous êtes affranchies de cette douleur qui me transperce, lorsque je vois les grandes offenses commises dans ces malheureux temps contre mon Dieu, l'étonnante ingratitude dont on paye ses bienfaits, et ce lamentable aveuglement qui reste insensible à la perte de tant d'âmes que Satan entraîne dans l'abîme.

Ames bienheureuses, âmes célestes, venez au secours de notre misère ! Intercédez pour nous auprès de ce Dieu infiniment riche en miséricorde ! Qu'il laisse tomber dans nos cœurs une goutte de vos délices, et dans nos esprits un rayon de la claire connaissance que vous possédez ! Vous-mêmes, ô mon Dieu, daignez nous donner une idée de ce poids éternel de gloire que vous préparez à ceux qui combattent avec un mâle courage, durant le rêve de cette misérable vie. O âmes aimantes et embrasées de l'amour de votre Dieu, obtenez-nous de concevoir ce que vous ressentez en voyant clairement que votre bonheur est éternel, et de quel plaisir toujours nouveau vous enivre la certitude que ce bonheur n'aura jamais de fin !

Que notre misère est grande, ô mon Dieu! Il semble que nous n'ignorons pas ces vérités, et même nous les croyons; mais nous sommes si peu accoutumés à les considérer, elles sont si étrangères à notre esprit, qu'en effet nous ne les connaissons plus, ni ne voulons les connaître.

O mortels intéressés, esclaves de vos goûts et de vos plaisirs, est-il possible que, pour ne pas vouloir attendre un peu de temps, afin de jouir de la félicité dans toute sa plénitude; pour ne pas vouloir attendre un an, un jour, une heure, un instant peut-être, vous portiez la folie jusqu'à sacrifier cette éternité de bonheur à un misérable plaisir qui frappe vos sens? O mon Dieu, ô mon Dieu! que nous avons peu de confiance en vous, de vous refuser ainsi un peu de temps! et que votre conduite à notre égard a été différente! O tendre Père, quelles inestimables richesses ne nous avez-vous point confiées! je veux dire les trente-trois années d'ineffables souffrances de votre divin Fils, les mérites infinis de sa mort cruelle et sanglante; enfin, ce Fils bien-aimé lui-même, vous nous l'avez donné. Et ces biens d'un si grand prix, ô le plus aimant de tous les pères, vous nous les avez confiés de longs siècles avant notre naissance, et votre amour n'a pu être arrêté par la prévision de notre ingratitude future. Vous avez fait de votre côté toutes les avances. Ainsi, un tel trésor en main, il ne tient plus qu'à nous de négocier, et de nous enrichir pour le ciel.

O vous, âmes bienheureuses, qui avez fait un si admirable emploi de ces talents, vous qui en avez acheté un héritage d'éternelles délices, apprenez-nous à les faire profiter à votre exemple. Venez à notre secours, et puisque vous êtes si près de la fontaine de vie, daignez y puiser de l'eau pour nous qui mourons de soif dans cet exil.

ÉLÉVATION QUATORZIÈME

O mon Seigneur et mon vrai Dieu! qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Oh! que c'est là une grande vérité! Qu'ils sont à plaindre, Seigneur, qu'ils sont à plaindre ceux qui ne veulent pas vous connaître! L'heure de la mort est une heure redoutable. Mais hélas! hélas! ô mon Créateur, qu'il sera terrible ce jour où s'exécutera votre justice! Souvent, ô mon Jésus, je considère ce que vos yeux montrent de douceur, et causent de plaisir à ceux qui vous aiment et que vous daignez, ô mon Bien, regarder avec amour. Il me semble qu'un seul de ces regards, si doux pour les âmes que vous tenez pour vôtres, suffit pour les récompenser de plusieurs années de services.

Oh! qu'il est difficile de faire comprendre ceci à des cœurs qui ne savent pas par expérience combien le Seigneur est doux! Chrétiens, chrétiens, considérez que vous êtes devenus les frères de ce grand Dieu. Connaissez-le, et ne le méprisez pas. Car autant son regard est consolant pour ceux qui l'aiment, autant il aura de terreur et de courroux pour ses persécuteurs et ses ennemis. Oh! que nous comprenons mal que le péché n'est autre chose qu'une guerre contre Dieu, un combat de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme, qui ourdissent, comme à l'envi, des trahisons contre leur Créateur et leur Roi. Vous le savez, mon tendre Maître! souvent, à la seule pensée de voir votre divin visage irrité contre moi dans ce jour épouvantable du dernier jugement, j'étais saisie de plus d'effroi qu'en me représentant tous les supplices et toutes les horreurs de l'enfer. Je vous suppliais, comme je vous supplie encore, ô mon Dieu, de vouloir, par votre miséricorde, me préserver d'un si lamentable malheur. Que me peut-il arriver sur la terre qui en approche? Tous les maux réunis, je les accepte, ô mon Dieu! mais délivrez-moi de cet éternel brisement de cœur! Que je ne vous abandonne jamais! et que je ne cesse jamais, ô mon Sauveur, de jouir en paix de la vue de votre beauté divine! Votre Père vous a donné à nous : ô mon cher Maître, que je ne perde pas un joyau si précieux! Je confesse, ô Père éternel, que je l'ai très mal gardé; mais cette faute n'est pas sans remède; non, elle n'est pas sans remède tant que nous vivons dans cet exil. O mes frères, mes frères, qui êtes comme moi les enfants de ce Dieu, pleurons, pleurons sur nos offenses passées; vous le savez, il a dit que, si nous nous en repentons, il les effacera de son souvenir. O bonté sans mesure! que cherchons-nous de plus? Oserons-nous même tant demander sans quelque honte? C'est à nous maintenant de recevoir ce que veut nous donner l'incomparable clémence de notre Seigneur et de notre Dieu. Puis donc qu'il ne désire de nous que notre amour, qui pourrait le refuser à Celui qui n'a pas refusé de répandre son sang et de donner sa vie pour nous? Considérez qu'il ne nous demande rien que pour notre propre avantage. Mais, hélas! que vois-je, Seigneur? quelle dureté! quelle démence! quel aveuglement! Quoi! l'on est sensible à la perte du plus petit objet, et la perte de notre grand Dieu, de son royaume, de la félicité éternelle qu'il nous prépare, nous laisse insensibles! Qu'est-ce que cela, Seigneur? qu'est-ce que cela? J'avoue que je ne le comprends pas. Guérissez-nous, mon Dieu, d'un si étonnant délire et d'un si mortel aveuglement!

ÉLÉVATION QUINZIÈME

Hélas! hélas! Seigneur, que cet exil se prolonge! et quels tourments j'y souffre, ne pouvant, Dieu de mon cœur, étancher la soif que j'ai de vous! Mon tendre Maître, que peut faire une âme captive dans cette prison? O Jésus! qu'elle est longue la vie de l'homme, quoiqu'on dise qu'elle est courte! Sans doute, elle est courte pour gagner par elle une vie sans fin; mais elle est bien longue pour une âme consumée du désir de voir son Dieu. Quel soulagement donnez-vous à ce maryre! Il n'y en a point, si ce n'est de l'endurer par amour pour vous. O suave repos de vos amants, ô mon Dieu! ne manquez pas à un cœur épris de vos charmes, puisque c'est par vous seul que doit croître et s'adoucir le tourment que vous causez à l'âme blessée de votre amour.

Je brûle, Seigneur, du désir de vous contenter; et hors de vous, je le sens, il ne peut y avoir pour moi aucun contentement dans ce monde. Cela étant ainsi, vous ne blâmerez pas mon désir. Me voici donc devant vous, Seigneur; s'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque service, j'accepte de bon cœur tous les travaux qu'on peut souffrir sur la terre, comme le disait autrefois votre grand ami saint Martin. Mais, ô douleur! ô douleur! qui suis-je, mon tendre Maître, et qui était-il? Il avait des œuvres, et je n'ai que des paroles : c'est là tout ce que je puis. Que mes désirs, ô mon Dieu, soient comptés pour quelque chose en votre présence, et ne considérez pas mon peu de mérite! Oh! faites, Seigneur, que nous méritions tous de vous aimer! Puisqu'il faut vivre, que l'on vive pour vous! qu'ils cessent enfin nos désirs et nos intérêts propres! Et que peut-on gagner de plus grand que de vous contenter? O unique contentement de mon âme, ô mon Dieu, que ferai-je pour vous plaire?.Misérables sont mes services, quand même, ô mon tendre Maître, je vous en rendrais plusieurs. Pourquoi donc serais-je plus longtemps enchaînée dans ce triste séjour? Je vous entends, Seigneur, c'est afin que j'accomplisse votre volonté. Quel plus grand gain pour toi, ô mon âme! Ainsi, attends, attends, car tu ne sais ni le jour ni l'heure; veille avec soin, car tout passe avec rapidité, quoique ton désir rende douteux ce qui est certain, et long un temps si court. Considère que plus tu combattras pour ton Dieu, plus tu multiplieras les témoignages de ton amour envers lui, et plus tu jouiras un jour de ce Dieu que tu aimes, dans un ravissement de bonheur et de plaisir qui durera éternellement.

ÉLÉVATION SEIZIÈME

O mon Dieu et mon vrai Maître ! c'est une grande consolation pour l'âme qui, absente de vous, sent le martyre de la solitude, de songer que vous êtes présent en tout lieu. Mais quand les transports de l'amour deviennent plus violents, et que le supplice de votre absence se fait plus cruellement sentir, à quoi sert une pareille pensée? L'esprit se trouble, la raison se cache, et cette consolante vérité demeure comme voilée. Toutes les lumières de l'âme ne servent qu'à lui montrer une chose, c'est qu'elle est éloignée de vous ; et il n'est pas de baume pour la blessure faite par votre absence. Car le cœur qui aime beaucoup ne reçoit ni conseil ni consolation que de Celui qui l'a blessé : il sait que de lui seul peut venir le remède à sa peine. Quand vous le voulez, Seigneur, vous guérissez bientôt la blessure que vous avez faite ; mais jusque-là, point de guérison à attendre, point d'autre joie pour l'âme que celle de souffrir pour une cause si belle. O véritable Amant, avec quelle bonté, quelle douceur, quelles indicibles marques de tendresse, par quel plaisir versé au plus intime du cœur, et par quelles consolations souveraines, vous guérissez les blessures que vous nous faites avec les flèches de votre amour ! Mais, ô mon Dieu, ô charme de toutes mes peines ! ai-je besoin de dire que vous seul guérissez ces blessures ? Que je suis insensée ! quel délire ne serait-ce pas de penser qu'il pût y avoir des remèdes humains capables de guérir ceux que le feu divin a rendus malades! Et qui donc peut savoir ici-bas jusqu'où va cette blessure, d'où elle vient, et comment on peut soulager un tourment à la fois si cruel et si délicieux? Ce mal est trop précieux pour que les vils moyens inventés par les mortels puissent l'adoucir!

Certes, ce n'est pas sans grande raison que l'épouse dit dans les Cantiques : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à lui.* Mon Bien-Aimé est à moi, dit-elle, car il n'est pas possible, ô mon adorable Maître, qu'un semblable amour commence par quelque chose d'aussi bas que mon amour. Mais si mon amour est si bas, d'où vient, ô mon Époux, qu'il ne s'arrête à rien de créé? et comment peut-il s'élever jusqu'à son Créateur? Enfin, mon Dieu, pourquoi suis-je à mon Bien-Aimé? O mon véritable Amant, c'est là votre ouvrage! C'est vous qui commencez cette guerre toute d'amour. Vous vous cachez, et voilà que toutes les puissances de l'âme avec les sens eux-mêmes sont dans l'inquiétude, et sentent les rigueurs de l'abandon; blessées par vous, ô Beauté suprême, et loin de vous, elles vous cherchent; elles vont comme l'épouse des Cantiques par les rues et les places publiques, et conjurent les filles de Jérusalem de leur apprendre des nouvelles de leur Dieu. Ce combat commencé, que feront-elles? Contre qui iront-elles combattre, si ce n'est contre Celui qui s'est rendu maître de la forteresse où elles demeuraient, c'est-à-dire de la partie la plus élevée de l'âme? O mon Bien-Aimé, si vous les en avez bannies, c'est afin de leur donner le mérite de reconquérir leur Conquérant. Vous voulez que, fatiguées de se voir sans vous, elles se hâtent de rendre les armes; que, par la perte de leurs forces, elles deviennent plus fortes, et combattent avec plus de succès; enfin, qu'en s'avouant vaincues, elles triomphent de leur Vainqueur.

O mon âme, quel admirable combat tu as soutenu, quand tu étais dans cette peine! et que la peinture que j'en ai faite est fidèle! Mon Bien-Aimé est donc à moi, et moi je suis à mon Bien-Aimé! Qui sera celui qui entreprendra de séparer ou d'éteindre deux feux qui jettent de si grandes flammes? Certes, il travaillerait en vain, puisque les deux cœurs qui brûlent n'en font plus qu'un.

ÉLÉVATION DIX-SEPTIÈME

O Dieu de mon cœur! Sagesse infinie, sans mesure, sans bornes, au-dessus de tous les entendements angéliques et humains, ô Amour! qui m'aimes infiniment plus que je ne puis m'aimer et que je ne puis comprendre, c'est à toi que je m'abandonne. Et pourquoi, mon tendre Maître, désirerais-je plus que vous ne voulez me donner? pourquoi me fatiguerais-je à vous demander ce qui est selon mon attrait? Vous voyez clairement le terme où aboutiraient toutes les pensées de mon esprit et tous les désirs de mon cœur, et ce terme m'est inconnu. J'ignore ce qui doit m'être utile, en sorte que mon âme peut trouver une perte là où elle croyait rencontrer un gain. Si je vous demandais, par exemple, de me délivrer d'une peine dont la fin, selon vous, serait de me mortifier, que vous demanderais-je, mon Dieu? Si je vous suppliais de m'envoyer cette peine, peut-être surpasserait-elle ma patience, qui, étant encore faible, ne pourrait soutenir une pareille épreuve, et si j'en sortais victorieuse, n'étant pas encore bien affermie dans l'humilité, peut-être m'imaginerais-je avoir fait quelque chose, au lieu que c'est vous qui faites tout, ô mon Dieu. Si je vous demandais de souffrir, je ne voudrais peut-être pas que ce fût en ma réputation, quand je la juge nécessaire pour votre service; et en cela je ne serais guidée, ce me semble, par aucune vue d'honneur personnel. Et cependant, ce qui, selon moi, serait une diminution d'estime, ne serait-ce pas précisément ce qui dans vos desseins, ô mon Dieu, devait l'augmenter et me donner plus de moyens de vous servir, unique but que j'aie en vue?

Je pourrais, Seigneur, ajouter plusieurs autres choses pour me prouver à moi-même que je ne me comprends pas. Mais comme je sais qu'elles sont connues de vous, pourquoi parlerais-je davantage, et pourquoi même ai-je dit ce que j'ai dit? O mon Dieu, c'est afin que, dans ces jours où je sens plus profondément ma misère, et où ma raison est comme couverte d'un épais nuage, je me cherche et m'efforce de me retrouver moi-même dans cet écrit de ma main. Car souvent, ô mon Dieu, je me vois si misérable, si faible, si pusillanime, que je cherche ce qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir déjà reçu de vous assez de grâces pour affronter toutes les tempêtes de ce monde. Non, mon Dieu, non, je ne veux plus désormais mettre ma confiance en rien de ce que je pourrais désirer pour moi-même. Que votre volonté ordonne de moi tout ce qu'il lui plaît; c'est ce que je veux, parce que tout mon bien consiste à vous contenter; et si vous vouliez, mon Dieu, m'accorder tout ce que je désire, je vois clairement que je me perdrais.

Que misérable est la sagesse des mortels, et incertaine leur prévoyance! O vous, mon Dieu, dont le regard est infaillible, daignez disposer pour mon âme les moyens les plus propres, afin qu'elle vous serve à votre gré, et non pas au sien. Ne me châtiez pas, Seigneur, en m'accordant ce que je demande ou ce que je désire, lorsque vous ne le trouverez point conforme au dessein de votre amour. Que ce divin amour brûle éternellement dans mon cœur! c'est là mon vœu unique. Qu'il meure donc dès ce moment, ce moi; et qu'un autre, plus grand que moi et meilleur pour moi que moi-même, vive en mon âme, afin que je puisse le servir! Qu'il vive, et me donne la vie! qu'il règne, et que je sois sa captive! mon âme ne veut point d'autre liberté. Comment serait libre celui qui n'est pas dans la dépendance du Tout-Puissant? Existe-t-il une captivité plus grande et plus misérable que celle d'une âme qui a échappé aux mains de son Créateur? Heureux ceux pour qui les bienfaits de votre miséricorde, ô mon Dieu, sont des chaînes si fortes et des liens si indissolubles, qu'ils se trouvent dans l'impuissance de les rompre! *L'amour est fort comme la mort, et dur comme l'enfer.* O mille fois heureux celui qui recevrait de sa main le coup mortel, et se verrait précipité par lui dans ce divin enfer d'où il n'espérerait plus, et pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus de pouvoir jamais sortir!

Mais, hélas! Seigneur, tant que dure cette vie passagère, celle de l'éternité est toujours en péril. O vie ennemie de mon bonheur, que n'est-il permis de te donner un terme! Je te souffre, parce que mon Dieu te souffre; j'ai soin de toi, parce que tu es à lui; du moins, garde-toi de me trahir, et ne me sois pas ingrate. O Seigneur, que je suis longtemps retenue dans cet exil! Sans doute, le plus long pèlerinage sur cette terre est court pour acquérir votre éternité; mais qu'un seul jour, une seule heure dure, pour une âme qui ignore si elle ne vous offensera pas, et qui craint de le faire! O libre arbitre, si tristement esclave de la liberté, lorsque tu n'es point comme fixé par la crainte et par l'amour de Celui qui te créa, quand viendra donc cet heureux jour où tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine Vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher ni ne voudras l'avoir, parce que tu seras affranchi de toute misère, et naturalisé avec la vie même de ton Dieu! Lui, il est bienheureux, parce qu'il se connaît, qu'il s'aime, qu'il jouit de lui-même, sans qu'il lui soit possible de faire autrement. Il n'a point, il ne peut avoir, ce serait même une imperfection qu'il pût avoir la liberté de s'oublier lui-même ou de cesser de s'aimer. O mon âme, tu n'entreras donc dans ton repos que lorsque, te perdant pour jamais dans les embrassements de ce Dieu, ta suprême béatitude, tu connaîtras ce qu'il connaît, tu aimeras ce qu'il aime, tu jouiras de ce dont il jouit. Alors, plus d'inconstance ni de changement dans ta volonté; car la grâce de Dieu t'aura si admirablement transformée, elle t'aura rendue participante de la nature divine elle-même dans un tel degré de perfection, que tu ne pourras ni oublier ce souverain Bien, ni désirer de le pouvoir oublier, ni cesser de jouir de lui dans l'éternel ravissement de son amour.

Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de cette immortelle vie! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu; car, dans cet exil, je lui confesserai encore mes péchés, et je publierai ses miséricordes; c'est le cantique de louange que je ferai monter vers mon Sauveur et mon Dieu; enfin, je ne cesserai de l'appeler par mes soupirs. Un jour viendra, je l'espère, où ma gloire toute seule le chantera, car alors mon âme ne sentira plus l'amertume de la componction; tous les soupirs et toutes les craintes auront fini pour elle. Mais jusque-là, c'est dans l'attente et dans le silence que sera ma force. J'aime mieux vivre et mourir en attendant la vie éternelle et en travaillant à la mériter, que de posséder tout ce qu'il y a de créatures en ce monde et tous ces biens qui doivent finir. Ne m'abandonne pas, Seigneur, car c'est en toi que j'espère! Que mon espérance ne soit pas confondue! Que je te serve toujours, et fais de moi ce que tu voudras!

AVIS

DE LA SAINTE A SES RELIGIEUSES

I. — L'esprit de l'homme ressemble à la terre, qui, bien que fertile, ne produit que des ronces et des épines lorsqu'elle n'est point cultivée.

II. — Parlez avantageusement soit des choses spirituelles, soit des personnes consacrées au Seigneur, comme des religieux, des prêtres, des ermites.

III. — Quand vous serez avec plusieurs, parlez toujours peu.

IV. — Conduisez-vous avec une grande modestie dans toutes vos actions et dans tous vos rapports avec les autres.

V. — Ne contestez jamais beaucoup, principalement en des choses peu importantes.

VI. — Parlez à tout le monde avec une gaieté modérée.

VII. — Ne raillez jamais de quoi que ce soit.

VIII. — Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion et humilité, et avec une confusion secrète de vos propres défauts.

IX. — Accommodez-vous à l'humeur des personnes avec qui vous traiterez : soyez joyeuses avec ceux qui sont dans la joie, et tristes avec ceux qui sont dans la tristesse; enfin, faites-vous tout à tous pour les gagner tous.

X. — Ne parlez jamais sans avoir bien pensé à ce que vous allez dire, et sans l'avoir bien recommandé à Notre-Seigneur, afin qu'il ne vous échappe aucune parole qui lui soit désagréable.

XI. — Ne vous excusez jamais, à moins qu'il n'y ait grande raison de le faire.

XII. — Ne parlez jamais de ce qui peut vous attirer quelque louange, comme de votre savoir, de vos vertus, de votre naissance, à moins que vous n'ayez sujet d'espérer que cela pourra être utile; et alors il faut le faire avec humilité, et en vous souvenant que c'est de la main de Dieu que vous tenez ces dons.

XIII. — N'exagérez jamais les choses; mais dites avec modération ce que vous pensez.

XIV. — Dans vos discours et dans les conversations où vous vous trouverez, mêlez toujours quelques mots qui aient trait à la vie spirituelle; par là vous éviterez les paroles inutiles et les médisances.

XV. — N'assurez jamais rien sans le bien savoir.

XVI. — Ne vous mêlez jamais de donner votre avis sur quoi que ce soit, à moins qu'on ne vous le demande, ou que la charité ne l'exige.

XVII. — Lorsque quelqu'un parlera de choses spirituelles, écoutez-le avec l'humilité d'un disciple qui écoute son maître, et prenez pour vous ce qu'il aura dit de bon.

XVIII. — Découvrez à votre supérieur et à votre confesseur toutes vos tentations, vos imperfections et vos répugnances, afin qu'ils vous donnent conseil et vous indiquent des remèdes pour les vaincre.

XIX. — Gardez fidèlement votre cellule, et n'en sortez point sans sujet; et lorsque vous serez obligées d'en sortir, demandez à Dieu la grâce de ne point l'offenser.

XX. — Ne mangez, ne buvez qu'aux heures ordinaires, et rendez alors de grandes actions de grâces à Dieu.

XXI. — Faites toutes choses comme si vous voyiez réellement Notre-Seigneur présent devant vous; l'âme acquiert ainsi de grands trésors de mérite.

XXII. — N'écoutez jamais dire du mal de personne, et n'en dites jamais, si ce n'est de vous-mêmes; lorsque vous prendrez plaisir à agir de la sorte, vous avancerez beaucoup.

XXIII. — Dirigez vers Dieu chacune de vos actions, faites-lui en l'offrande, et demandez-lui qu'elle soit pour son honneur et pour sa gloire.

XXIV. — Lorsque vous serez dans la joie, ne vous laissez point aller à des ris immodérés; mais que votre joie soit humble, modeste, affable et édifiante.

XXV. — Considérez-vous toujours comme étant la servante de tous, et regardez en chacun la personne même de Jésus-Christ Notre-Seigneur; vous aurez ainsi un grand respect pour le prochain.

XXVI. — Soyez toujours prêtes à obéir, comme si Jésus-Christ lui-même vous commandait par l'organe de votre supérieur.

XXVII. — A toutes les heures, et à chacune de vos actions, examinez votre conscience; ensuite, après avoir vu vos fautes, tâchez, avec l'aide de Dieu, de vous en corriger : par ce chemin, vous arriverez à la perfection.

XXVIII. — Ne pensez point aux fautes des autres, mais pensez à leurs vertus et à vos propres défauts.

XXIX. — Entretenez toujours en vous de grands désirs de souffrir pour Jésus-Christ, en toute chose et en toute occasion.

XXX. — Faites chaque jour cinquante offrandes de vous-mêmes à Dieu, et faites-le avec beaucoup de ferveur et un grand désir de le voir dans le ciel.

XXXI. — Ayez présent durant tout le jour ce que vous avez médité le matin ; soyez fidèles à cette pratique, et vous en retirerez un grand fruit.

XXXII. — Conservez précieusement les sentiments que le Seigneur vous inspire, et mettez en pratique les bons désirs qu'il vous donne dans l'oraison.

XXXIII. — Fuyez toujours la singularité, autant qu'il vous sera possible, parce que c'est un grand mal dans une communauté.

XXXIV. — Lisez souvent les constitutions et la règle de votre ordre, et gardez-les fidèlement.

XXXV. — Admirez la providence et la sagesse de Dieu dans toutes les créatures, et prenez de chacune un sujet de le louer.

XXXVI. — Détachez votre cœur de toutes choses ; cherchez Dieu et vous le trouverez.

XXXVII. — Ne témoignez jamais au dehors une dévotion qui n'est pas dans votre cœur ; quant à votre indévotion, il vous sera permis de la cacher.

XXXVIII. — Ne faites point paraître votre dévotion intérieure, à moins qu'il n'y ait grande nécessité : *Mon secret est à moi.* disaient saint François et saint Bernard.

XXXIX. — Que la nourriture soit bien ou mal apprêtée, ne vous en plaignez pas, vous souvenant du fiel et du vinaigre qu'on présenta à Jésus-Christ.

XL. — Lorsque vous êtes à table, ne parlez à personne et tenez les yeux modestement baissés sans regarder qui que ce soit; considérez en esprit le banquet du ciel, la nourriture qui est Dieu, les convives qui sont les anges; et, les yeux de l'âme fixés sur cette table céleste, conservez un ardent désir de vous y voir admises.

XLI. — Devant votre supérieur, en la personne duquel vous devez voir Jésus-Christ, ne dites jamais que ce qui est nécessaire, et dites-le avec grand respect.

XLII. — Ne faites jamais rien que vous ne puissiez faire en présence de tout le monde.

XLIII. — Ne faites point de comparaison entre les personnes, parce que les comparaisons sont odieuses.

XLIV. — Quand on vous reprend sur quelque point, recevez la correction avec une vraie humilité intérieure et extérieure, priez Dieu pour la personne qui vous l'a faite.

XLV. — Quand un supérieur vous commande une chose, ne dites pas qu'un autre a commandé le contraire; mais pensez qu'ils ont tous de saintes intentions, et faites ce que l'on vous ordonne.

XLVI. — Évitez de parler ou de vous informer avec curiosité des choses qui ne vous regardent point.

XLVII. — Ayez présente à l'esprit votre vie passée, afin de la pleurer; songez à votre lâcheté actuelle et à ce qui vous manque pour aller au ciel, afin de vivre dans la crainte; il en résultera de grands biens pour votre âme.

XLVIII. — Faites toujours ce que vos sœurs vous prient de faire dans la maison, quand ce n'est point contraire à l'obéissance; et répondez-leur avec humilité et avec douceur.

XLIX. — Ne demandez rien de particulier ni pour la nourriture ni pour le vêtement, à moins de grande nécessité.

L. — Ne cessez jamais de vous humilier et de vous mortifier en toutes choses, jusqu'à la mort.

LI. — Qu'un de vos exercices, toute votre vie, soit de faire beaucoup d'actes d'amour, parce qu'ils enflamment et attendrissent l'âme.

LII. — Faites aussi des actes de toutes les autres vertus.

LIII. — Offrez toutes choses au Père éternel, en union avec les mérites de Jésus-Christ son divin Fils.

LIV. — Soyez douces à l'égard de tout le monde, et sévères envers vous-mêmes.

LV. — Aux fêtes des saints, pensez à leurs vertus et priez le Seigneur de vous les donner.

LVI. — Faites, tous les soirs, avec grand soin, votre examen de conscience.

LVII. — Les jours où vous devez communier, considérez, dans l'oraison du matin, que, malgré votre misère, vous allez recevoir votre Dieu; et durant l'oraison du soir, occupez-vous du bonheur de l'avoir reçu.

LVIII. — Quand vous serez à la tête d'une maison, ne reprenez jamais personne avec colère; mais attendez qu'elle soit passée; et, de cette manière, la correction sera utile.

LIX. — Travaillez avec une constante ardeur à acquérir la perfection et la dévotion, et appliquez-vous à faire toutes vos actions dans cet esprit.

LX. — Exercez-vous beaucoup dans la crainte du Seigneur; car cet exercice tient l'âme dans la componction et dans l'humilité.

LXI. — Considérez attentivement avec quelle promptitude les personnes changent, et combien peu l'on peut se confier en elles; ainsi attachez-vous étroitement à Dieu, qui ne change point.

LXII. — Tâchez de traiter des choses de votre âme avec un confesseur docte et versé dans la spiritualité; dites-lui tout, et suivez ses avis.

LXIII. — Toutes les fois que vous communiez, demandez à Dieu quelque grâce, au nom de cette grande miséricorde avec laquelle il est venu dans votre pauvre âme.

LXIV. — Quoique vous honoriez plusieurs saints comme vos avocats dans le ciel, ayez cependant une dévotion toute particulière envers saint Joseph, parce qu'il est très puissant auprès de Dieu.

LXV. — Lorsque vous serez dans la tristesse et dans le trouble, n'abandonnez point pour cela les bonnes œuvres que vous avez coutume de faire, et ne retranchez rien de votre oraison ni de vos austérités; car le démon ne vous inquiète qu'afin de vous les faire abandonner; mais, au contraire, faites-en plus qu'auparavant, et vous verrez combien le Seigneur sera prompt à vous secourir.

LXVI. — Ne parlez point de vos tentations et de vos fautes à celles de vos sœurs qui sont le moins avancées, parce que cela leur nuirait ainsi qu'à vous; mais parlez-en seulement aux plus parfaites.

LXVII. — Souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme; que vous ne devez mourir qu'une fois; que vous n'avez qu'une vie, qui est courte; qu'il n'y a qu'une gloire, qui est éternelle; et vous vous détacherez ainsi de bien des choses.

LXVIII. — Que votre désir soit de voir Dieu; votre crainte, de le perdre; votre douleur, de ne pas le posséder encore; votre joie, de ce qui peut vous conduire à lui, et vous vivrez dans une grande paix.

SENTENCE

Que la sainte portait dans son bréviaire,
et qui lui servait de signet.

QUE RIEN NE TE TROUBLE

QUE RIEN NE T'ÉPOUVANTE

TOUT PASSE

DIEU NE CHANGE POINT

LA PATIENCE OBTIENT TOUT

QUAND ON A DIEU

RIEN NE MANQUE

DIEU SEUL SUFFIT

TABLE DES MATIERES

LE LIVRE DES FONDATIONS

Pages.

Préface du traducteur I

Avant-propos VII

CHAPITRE PREMIER

Medina del Campo. — Premières années du monastère de Saint-Joseph d'Avila. — Sainteté des religieuses. — Paroles mystérieuses de Notre-Seigneur à sainte Térèse sur le prochain développement de la réforme du Carmel 1

NOTICES sur quelques-unes des premières carmélites 8

Ursule des Saints 11

Marie de Saint-Joseph 12

Marie de la Croix 13

Antoinette du Saint-Esprit, parente de sainte Térèse 14

Anne de Saint-Joseph, sœur de la mère Antoinette du Saint-Esprit 18

Inès de Jésus, cousine germaine de sainte Térèse 19

Anne de l'Incarnation, sœur de Inès de Jésus 22

Marie de Saint-Jérôme, nièce de sainte Térèse, et première prieure de Saint-Joseph après elle 23

Isabelle de Saint-Dominique 28

CHAPITRE II

Le général des Carmes vient à Avila. — Ses rapports avec sainte

Pages.

Térèse. — Il autorise la sainte à fonder de nouveaux monastères 30

CHAPITRE III

Sainte Térèse part d'Avila le 13 août 1567, avec six religieuses. — Obstacles qui surviennent durant le voyage. — Le 15 août, jour de l'Assomption, le monastère de Medina del Campo est fondé, et dédié sous le nom de saint Joseph 35

NOTICES. — Hélène de Quiroga, dans le Carmel Hélène de Jésus 47

Hiéronyme de l'Incarnation, fille d'Hélène de Quiroga 51

Catherine Alvarez, mère de saint Jean de la Croix 56

CHAPITRE IV

Avis de la sainte à ses filles. — Les faveurs extraordinaires qu'elles reçoivent ne doivent point leur causer de l'effroi, mais redoubler leur courage et leur fidélité. — Obligation, dans les ordres religieux, de travailler à maintenir la ferveur primitive. — Dons éminents de la grâce que le Seigneur répand dans les premiers monastères du Carmel 60

NOTE. — Célèbre passage sur la vie sainte des premières Carmélites, défiguré dans toutes les éditions espagnoles, et rétabli tel qu'il se trouve dans le manuscrit de sainte Térèse 65

CHAPITRE V

La perfection de l'oraison consiste, non à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. — Ce grand amour de Dieu s'acquiert par la ferme résolution de travailler et de souffrir pour lui. — Il faut sacrifier avec joie les douceurs de la solitude et de l'oraison, quand la charité pour le prochain ou l'obéissance le demandent. — Union élevée et sûre de l'âme avec Dieu par la pratique de ces deux vertus. — Mine inépuisable de biens spirituels renfermée dans l'obéissance 66

CHAPITRE VI

Pages.

De certains transports de dévotion dans les personnes de piété et les âmes religieuses. — Quand et comment elles doivent y résister. — Comment ils nuisent au progrès spirituel, lorsqu'on ignore la manière de se conduire en cet état. — Des désirs immodérés de la communion; règle à suivre sur ce point.. 78

CHAPITRE VII

Comment on doit se conduire à l'égard des personnes travaillées par la mélancolie. — Cette connaissance est nécessaire aux supérieures des maisons religieuses........................ 93

CHAPITRE VIII

Des visions et des révélations. — Conduite à tenir pour profiter de celles qui viennent de Dieu, et pour n'avoir rien à craindre de celles qui viennent du démon........................ 100

CHAPITRE IX

MALAGON. — Ce monastère est établi le 11 avril 1568. — Louise de la Cerda, sœur du duc de Medina Cœli, en est fondatrice. — Il est dédié, comme les deux premiers, sous le nom du glorieux saint Joseph........................ 107

NOTICE sur la vénérable mère ANNE DE SAINT-AUGUSTIN, dont l'Église a déclaré les vertus héroïques par un décret rendu en l'année 1776.. 111

CHAPITRE X

VALLADOLID. — Don Bernardin de Mendoza donne une maison pour y établir le monastère, et doit à cet acte son salut éternel. — Sainte Térèse part pour Valladolid avec saint Jean de la Croix. — Le monastère est fondé le 15 août 1568, et dédié sous le titre de la Conception de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Noviciat de saint Jean de la Croix; la sainte l'instruit de tout ce qui regarde la vie du Carmel primitif. — Sainteté de

Pages.

doña Marie de Acuña, veuve de l'adelantado de Castille; comment tous ses enfants renoncent au siècle et prennent Jésus-Christ pour leur partage. — Doña Casilde, une de ses filles, entre au Carmel.... 117

NOTICES sur les membres de la famille de Padilla dont sainte Térèse vient de parler :

Antoine de Padilla se consacre à Dieu dans la fleur de l'âge; sa vie et sa sainte mort dans la Compagnie de Jésus.... 129

Louise de Padilla et ses sœurs édifient d'abord le monde par leurs éminentes vertus; elles finissent ensuite saintement leurs jours au Carmel.... 133

CHAPITRE XI

Comment doña Casilde de Padilla entre au Carmel.... 136

CHAPITRE XII

Béatrix de l'Incarnation. — Sa vie et sa mort au monastère de Valladolid.... 144

Noms des Carmélites qui illustrèrent, par la sainteté de leur vie, le monastère de Valladolid.... 151

Stéphanie des Apôtres.... 152

Catherine de Saint-Jean-l'Évangéliste.... 161

CHAPITRE XIII

Durvelo. — Premier monastère des Carmes déchaussés. — Il est fondé à Durvelo en 1568. — Jean de la Croix et Antoine de Jésus, premiers carmes déchaussés.... 165

CHAPITRE XIV

Le monastère de Durvelo est fondé le 28 novembre, premier dimanche de l'Avent de l'année 1568. — Vie contemplative et apostolique de Jean de la Croix et d'Antoine de Jésus. — Sainte Térèse les visite à Durvelo. — Ce monastère est transféré à Mancera.... 170

Pages.

Saint Jean de la Croix. — Comment ses écrits sont la plus fidèle peinture de sa vie intérieure, et comment ils sont sa plus belle histoire 178

Biographie du vénérable P. Antoine de Jésus, premier compagnon de saint Jean de la Croix 179

CHAPITRE XV

Tolède. — Sainte Térèse arrive à Tolède le 24 mars 1569. — Difficultés à surmonter. — Le 14 mai 1569, le monastère est fondé, et dédié sous le titre de saint Joseph 182

CHAPITRE XVI

Vertus et ferveur des carmélites de Tolède. — Heureuse mort de la sœur Pétronille de Saint-André. — Notre-Seigneur promet à sainte Térèse d'assister lui-même, au dernier moment, toutes les religieuses qui mourront dans ses monastères 193

CHAPITRE XVII

Pastrana. — La sainte étant partie de Tolède pour Pastrana, s'arrête à Madrid. — Dans cette ville, elle gagne à son ordre Mariano de Azaro et son compagnon. — Après trois mois environ de séjour à Pastrana, elle y fonde, le 9 juillet 1569, un monastère de religieuses, et, le 13 du même mois, un monastère de Carmes déchaussés 199

Détails biographiques ajoutés à ce que sainte Térèse a écrit sur le père Mariano et sur son compagnon 207

CHAPITRE XVIII

Salamanque. — Pressée par le P. Martin Gutierrez de fonder un monastère à Salamanque, la sainte se rend dans cette ville. — Digression : ce qu'elle eut à souffrir dans les voyages ; sa joie à l'érection d'une nouvelle église ; vertu des premières carmélites. — Avis aux prieures sur la pratique des mortifications et de l'obéissance. — Combien la discrétion leur est

Pages.

nécessaire. — Ce qu'elles doivent observer pour bien gouverner. — Obligation pour elles de conduire leurs inférieures par le chemin de la règle et des constitutions; elles ne sont en tête des autres que pour cela........................ 211

Manière dont sainte Térèse se conduisait dans ses voyages..... 214

NOTICE sur le P. MARTIN GUTIERREZ, de la Compagnie de Jésus : sainte Térèse le voit au ciel avec l'auréole et la palme des martyrs.. 224

CHAPITRE XIX

La sainte fonde le couvent de Salamanque le jour de la fête de tous les saints, en 1570, et le dédie sous le titre de saint Joseph. — Quelque temps après, elle est mise à la tête du couvent de l'Incarnation d'Avila. — Elle fait un voyage à Salamanque, et le jour de saint Michel, en 1573, elle établit le monastère de ses filles dans une nouvelle maison..................... 234

Miracles opérés par sainte Térèse à Salamanque. — Elle guérit instantanément la fille du comte Monte Rey et la femme du gouverneur des enfants du comte........................... 242

NOTICE sur ISABELLE DES ANGES, première carmélite donnée au ciel par le monastère de Salamanque......................... 245

CHAPITRE XX

ALBE DE TORMEZ. — Ce monastère est fondé le jour de la conversion de saint Paul, en 1571, et dédié sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. — Piété éminente de François Vélasquez et de Térèse Laiz, sa femme, qui en furent les fondateurs.. 248

NOTE sur l'état actuel du monastère d'Albe de Tormez, où se conserve le corps de sainte Térèse.......................... 257

CHAPITRE XXI

SÉGOVIE. — Notre-Seigneur commande à sainte Térèse d'aller fonder un monastère à Ségovie. — La sainte obéit; concours que lui prête Anne de Ximena. — Le monastère est fondé

Pages.

en 1574, le jour même de saint Joseph, et dédié sous son nom. — Éloge de Julien d'Avila et d'Antoine Gaytan, compagnons de voyage de la sainte. — Après avoir mis tout en bon ordre dans le monastère de Ségovie, Térèse retourne à Avila.. 262

Avant de quitter Ségovie, sainte Térèse visite dans le couvent des dominicains la célèbre chapelle consacrée par la présence et les austérités de saint Dominique. — Mémorable apparition de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de saint Dominique à la sainte. — Le glorieux patriarche de la famille dominicaine, avant de disparaître, promet à Térèse un puissant concours pour les affaires de son ordre.............................. 268

NOTE sur l'état actuel du monastère des pères carmes de Ségovie, où se conserve le corps du séraphique saint Jean de la Croix.. 269

CHAPITRE XXII

VEAS. — Le monastère est établi le jour de saint Matthias, en 1575, et dédié sous le titre de saint Joseph. — Vertus admirables de Catherine de Sandoval, qui, de concert avec sa sœur Marie, fonde le couvent. — Sainte Térèse en nomme prieure la mère Anne de Jésus, plus tard fondatrice du Carmel en France et en Belgique.................................. 270

Complément de la biographie de Catherine et de Marie de Sandoval, fondatrices du monastère de Veas.................... 284

CHAPITRE XXIII

SÉVILLE. — Première entrevue de sainte Térèse et du P. Gratien. — Vocation du P. Gratien à l'état religieux. — Éloge de ses vertus et des services qu'il a rendus au Carmel réformé..... 290

CHAPITRE XXIV

Départ pour Séville; incidents et souffrances durant le voyage. — Arrivée à Séville, difficultés et obstacles. — Le monastère est fondé le jour de la très sainte Trinité, en 1575, et dédié sous le titre de saint Joseph.................................. 298

CHAPITRE XXV

Pages.

La sainte reçoit un secours inespéré de Laurent de Cepeda, son frère. — Promesse consolante que lui fait Notre-Seigneur. — Une maison est enfin achetée; les religieuses vont s'y établir; belle cérémonie à cette occasion.................. 310

CHAPITRE XXVI

Joie de la sainte et de ses filles après la fondation du monastère de Séville. — Notice sur la première novice reçue dans ce monastère.. 318

Complément de la biographie de la première novice reçue au monastère de Séville.. 327

CHAPITRE XXVII

Caravaca. — Le monastère est fondé le 1er janvier 1576, et dédié au glorieux saint Joseph. — Comment ces fondations sont l'œuvre de Dieu. — La sainte exhorte ses filles à maintenir dans l'ordre de la Vierge la ferveur qui y règne. — Souffrances de Térèse dans ces fondations; déchirement de son cœur quand elle se séparait de ses filles, surtout quand elle ne devait plus les revoir. — Persécution contre le Carmel réformé. — Joie de la sainte; elle reçoit l'ordre de s'enfermer dans un de ses monastères; elle choisit celui de Tolède, où elle écrit ses quatre dernières fondations.................. 329

La sainte, à Tolède, reprenant la plume pour continuer le récit de ses fondations, apprend de la bouche même de Notre-Seigneur que ce *livre fera du bien à un très grand nombre d'âmes* 342

CHAPITRE XXVIII

Villeneuve de la Xara. — Persécution contre le Carmel réformé; les fondations suspendues pendant quatre ans. — La paix étant rendue à l'ordre, sainte Térèse part pour aller fonder le couvent de Villeneuve de la Xara. — Elle s'arrête au monastère de Notre-Dame du Secours, fondé par la vénérable

Pages.

Catherine de Cardonne. — Notice sur cette illustre vierge. — Entrée de la sainte et de ses filles à Villeneuve de la Xara. — Vertus des fondatrices du monastère. — Le couvent est fondé le premier dimanche du carême de l'an 1580, et dédié sous le titre de la glorieuse sainte Anne........................... 345

Complément de la notice sur la vénérable Catherine de Cardonne, d'abord gouvernante des infants don Carlos et don Juan, ensuite habitante du désert, où elle meurt en odeur de sainteté.. 357

NOTICES. — La vénérable mère Anne de Saint-Augustin; ses vertus déclarées héroïques par l'Église. (Voyez sa biographie à la fin du chapitre IX)................................ 385

Marie des Martyrs, première prieure de Villeneuve de la Xara. 386

Elvire du Saint-Ange et Constance de la Croix............. 387

Marie de Jésus.. 387

CHAPITRE XXIX

Palencia. — Alvaro de Mendoza, transféré de l'évêché d'Avila à celui de Palencia, appelle la sainte à Palencia pour y fonder un monastère de Carmélites. — Térèse tombe malade à Valladolid. — Entrevue avec le père Jérôme Ripalda : celui-ci l'encourage, comme l'avait fait peu auparavant le père Balthasar Alvarez, à poursuivre la fondation de Palencia et celle de Burgos. — Térèse est guérie par Notre-Seigneur; le monastère de Palencia est fondé le 29 décembre 1580. — Concours de Reynoso et de Salinas. — Pendant que Térèse est à Palencia, le Carmel réformé, grâce à l'intervention de Philippe II, est érigé en province particulière. — Le père Jérôme Gratien en est le premier provincial. — Éloge de Philippe II. — La sainte exhorte ses fils et ses filles à maintenir toujours dans l'ordre la ferveur primitive.. 392

Dernière entrevue de sainte Térèse et du père Balthasar Alvarez à Tolède... 395

Détails biographiques sur Reynoso et Salinas, appelés par Térèse *les deux saints amis de la Vierge*.......................... 407

CHAPITRE XXX

Soria. — Vélasquez, évêque d'Osma, invite la sainte à établir une maison de Carmélites à Soria. — Sainteté de ce prélat. —

Pages.

Béatrix de Beaumont et Navarre, fondatrice de ce monastère; vertus et éminente piété de cette dame. — Le couvent est fondé le 14 juin 1581, jour de la fête du prophète Élisée, et dédié sous le vocable de la très sainte Trinité.................... 414

Détails biographiques sur Alphonse Vélasquez, évêque d'Osma. 421

NOTICE sur CATHERINE DU CHRIST, première prieure du monastère de Soria. — Sept mois après sa mort, son corps est retrouvé frais, vermeil, flexible; son incorruption est juridiquement constatée.. 424

CHAPITRE XXXI

BURGOS. — Depuis plus de six ans, les pères de la Compagnie de Jésus pressaient la sainte de fonder un monastère à Burgos. — Notre-Seigneur lui révèle que cette fondation tournera à sa gloire, et lui dit de s'y employer. — Malgré des maux compliqués, la sainte, accompagnée du père Gratien, se met en route au cœur de l'hiver. — Sa patience et son courage héroïques au milieu des souffrances et des dangers. — Arrivée à Burgos. — Difficultés longtemps opposées par l'archevêque Christophe Vela. — Foi inébranlable de la sainte. — Parole encourageante de Notre-Seigneur. — Beau caractère et sainteté de Catherine de Tolosa, fondatrice du couvent. — L'évêque de Palencia prend en main la cause de la sainte. — Reynoso et Salinas lui viennent en aide par leurs amis. — Concours intelligent et dévoué du docteur Manso et du licencié Aguiar. — Enfin, saint Joseph triomphe de tout, et, le jour de sa fête, 19 mars 1582, notre sainte fonde son dernier monastère, qu'elle dédie à ce grand saint et à la glorieuse sainte Anne. — Joie de Térèse et de ses filles. — La solitude du Carmel, paradis anticipé pour les vraies épouses de Jésus-Christ. — Comment le monastère de Saint-Joseph d'Avila passa de la juridiction de l'évêque à celle de l'ordre.................... 427

NOTICE sur CATHERINE DE TOLOSA et ses sept enfants, qui tous entrèrent, comme leur sainte mère, dans l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel.................................. 461

APPENDICE AU LIVRE DES FONDATIONS

Pages.

FONDATION DE GRENADE, écrite par la vénérable mère Anne de Jésus. — La vénérable mère Anne de Jésus est désignée par sainte Térèse pour aller fonder le monastère de Grenade. — Elle part de Veas, accompagnée de saint Jean de la Croix. — Elle arrive à Grenade le 20 janvier 1582, et le lendemain le monastère est fondé.. 467

EXCLAMATIONS DE L'AME OU ÉLÉVATIONS A DIEU................ 481

AVIS DE LA SAINTE A SES RELIGIEUSES....................... 525

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

247.083
T272
1925
v.2

AUTHOR THÉRÈSE DE JÉSUS, SAINTE

44691

TITLE Oeuvres. Tome II. 10e Édition.
Jules Peyré (Ed.).
Marcel Bouix, S. J. (Tr.).

DATE DUE	BORROWER'S NAME
	SCU-interlib loan
	nov. 5, 1963
	due 2-15-64
renewed	B 3-15-64

STORAGE - CBBL

NO 45 GAYLORD

247.08
T27
1925
v.2
44691